

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **VI**, 1.

---

# TEXTES OSSÈTES

RECUEILLIS PAR

ARTHUR CHRISTENSEN

AVEC UN VOCABULAIRE



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL  
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1921

Pris: Kr. 4,50.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs videnskabelige Meddelelser udkommer fra 1917 indtil videre i følgende Rækker:

Historisk-filologiske Meddelelser,  
Filosofiske Meddelelser,  
Mathematisk-fysiske Meddelelser,  
Biologiske Meddelelser.

Prisen for de enkelte Hefter er 50 Øre pr. Ark med et Tillæg af 50 Øre for hver Tavle eller 75 Øre for hver Dobbelttavle.

Hele Bind sælges dog 25 % billigere.

Selskabets Hovedkommissionær er *Andr. Fred. Høst & Søn*, Kgl. Hof-Boghandel, København.

---

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.  
Historisk-filologiske Meddelelser. **VI**, 1.

---

# TEXTES OSSÈTES

RECUEILLIS PAR

ARTHUR CHRISTENSEN

AVEC UN VOCABULAIRE



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL  
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1921



## INTRODUCTION

Pendant les dernières années de la grande guerre pas peu de prisonniers de guerre russes, s'étant évadés des camps allemands, passèrent la frontière danoise. Ils furent internés provisoirement à Ribe. Au mois de septembre 1918, je reçus une lettre de M<sup>me</sup> de Stemann, l'épouse du préfet diocésain (Stiftamtmand) de Ribe, qui m'informait que, parmi les prisonniers de guerre récemment arrivés il y avait huit Ossètes. M. et M<sup>me</sup> de Stemann, qui faisaient leur possible pour secourir les malheureux exilés et leur rendre la vie à Ribe agréable, m'invitèrent gracieusement à être leur hôte si je voulais voir et interroger les Ossètes, et M<sup>me</sup> de Stemann, qui parlait russe, avait la bonté de m'offrir son assistance personnelle, qui m'était particulièrement précieuse vu le peu de connaissances que je possède dans la langue russe. Je saisis avec plaisir l'occasion de me familiariser avec une langue aussi importante pour la philologie iranienne que l'est l'ossète, mais à cause d'autres engagements je ne pus rester à Ribe que quatre jours.

Parmi les huit Ossètes, trois seulement pouvaient m'être utiles. C'était deux frères de la famille des Dūlatæi (forme russifiée: Dulayeff): Qambolat et Sandro, et Zaurbek de la famille des Qæræcatæi. Les cinq autres, dont deux étaient les frères de Qambolat et de Sandro Dūlatæi, comprenant qu'ils ne pouvaient contribuer en rien à nos études, s'effacèrent bientôt. Sandro et Zaurbek savaient

lire leur langue natale, et Qambolat savait même écrire. Tous les trois étaient doués d'une intelligence naturelle, et Qambolat, le plus intelligent et le plus instruit, était considéré, par les membres de la petite colonie ossète, comme leur chef. C'est à lui que je dois les matériaux qui forment la substance de la publication présente. Dans nos conférences à Ribe, Sandro et Zaurbek étaient présents et suivaient mes recherches avec intérêt, ils ont assisté souvent, lorsque la mémoire de Qambolat faisait défaut, et ils m'ont servi de contrôle.

Outre l'ossète, Qambolat Dūlatæi et ses camarades ne parlaient que le russe, n'ayant appris, dans leur captivité, que peu de mots allemands.

J'ai commencé par examiner leur prononciation en les faisant lire à haute voix quelques parties des textes ossètes publiés par Miller<sup>1</sup>, et je constatai que leur prononciation offrait des particularités dialectales intéressantes. Ensuite je les ai fait traduire en ossète des phrases choisies dans un cours de conversation russo-allemand<sup>2</sup>, et je leur fis, avec l'assistance de M<sup>me</sup> de Stemann, des questions sur la langue de tous les jours — sujet négligé jusqu'à présent par les savants qui se sont occupé de l'ossète — sur leur pays, leur vie sociale et leurs us et coutumes. Enfin j'ai engagé Qambolat Dūlatæi à mettre par écrit les contes qu'il avait entendus dans son enfance et qu'il avait gardés dans son souvenir, et à y joindre une traduction russe. Je fis traduire en outre à Qambolat Dūlatæi quelques fables d'après l'édition russe des études kurdes de Lerch<sup>3</sup>, dont il existe aussi une édition alle-

<sup>1</sup> Wsewolod Miller, Осетинскіе Этюды, I. Moscou 1881.

<sup>2</sup> E. Berneker, Russisch-deutsches Gesprächsbuch. Leipzig 1907. (Sammlung Göschen).

<sup>3</sup> P. Lerch, Исслѣдованія объ иранскихъ курдахъ. St.-Petersb. 1856.

mande. Durant dix mois environ, Qambolat Dūlatæi a continué ces travaux, et il les a accomplis, tout bien compté, avec une assiduité très louable et avec plus d'habileté qu'on aurait attendu d'un paysan peu habitué à des travaux littéraires.

Qambolat Dūlatæi écrivait assez mal le russe, mais ses traductions russes m'étaient, néanmoins, très utiles. En examinant les textes ossètes, je notais les expressions que je ne comprenais pas, et les mots que je ne connaissais pas et ne trouvais pas dans les vocabulaires existants, et je formulais là-dessus des séries de questions que j'envoyais à Qambolat Dūlatæi qui me les renvoyait avec les réponses en russe. Comme les matériaux disponibles pour l'étude des postpositions ossètes sont encore assez insuffisants, je fis traduire en ossète à Qambolat Dūlatæi une série de phrases russes contenant des prépositions et des expressions prépositionnelles. Dans tous ces travaux, M<sup>me</sup> de Stemann et M<sup>lle</sup> Ingeborg de Stemann m'ont assisté avec une obligeance à toute épreuve, et je dois à ces dames une très grande reconnaissance pour l'intérêt qu'elles ont pris à mes recherches et pour l'aide infatigable qu'elles m'ont prêtée. Deux ou trois fois, Qambolat Dūlatæi et ses camarades Sandro et Zaurbek, ayant fait une petite excursion à Copenhague, m'ont fait visite à Charlottenlund. Une fois M<sup>me</sup> et M<sup>lle</sup> de Stemann y étaient aussi, et alors nous avons examiné une quantité de questions grammaticales et autres. Pendant ces visites, j'ai fait lire à haute voix à Qambolat, à Sandro ou à Zaurbek quelques-uns des textes écrits par Qambolat pour m'assurer de la prononciation et de l'accentuation. Malheureusement le temps ne nous permettait pas de lire ensemble tous les textes. Après que les prisonniers de guerre ossètes avaient été

transportés, environ le 20 février 1919, au camp de Horserød, je ne les ai vus, autant qu'il m'en souvient, qu'une seule fois. Mais Qambolat Dūlatæi continua ses travaux à Horserød, et là il termina entre autres choses une description de la fête du jour de l'an chez les Ossètes que je lui avais demandée. J'ai continué aussi de lui envoyer mes questions sur ses textes et d'en recevoir les réponses.

Dans l'espoir d'être rapatriés, les Ossètes s'étaient adressé maintes fois, mais inutilement, aux autorités danoises, à celles de la Russie antibolcheviste et, je crois, même à celles de la république soviétique, bien qu'ils ne professassent nullement des idées bolchevistes. Enfin, au mois d'août 1919, une occasion se présenta. Le croiseur français »Aisne«, qui était en rade à Copenhague, les prit à son bord pour les mener à Libau. L'affaire fut arrangée en toute hâte, et Qambolat n'eut que juste le temps de m'envoyer une carte d'adieu avant de partir. Le 20 août 1919 les huit Ossètes quittèrent le Danemark, et je n'ai pas eu de leurs nouvelles depuis. M<sup>me</sup> de Stemann a reçu, par une autre voie, la nouvelle qu'ils sont arrivés sains et saufs dans leur pays.

\*            \*            \*

Qambolat Dūlatæi<sup>1</sup> et ses sept camarades sont origi-

<sup>1</sup> Dūlatæi, c.-à-d. »de la famille des Dūla«. Une légende ethnique hongroise fait descendre les Magyars de deux filles du prince alain Dula, volées par les deux frères Hunor et Mogor. M. J. Marquart qui, dans ses »Osteuropäische und ostasiatische Streifzüge«, examine la légende en question, dit (p. 172): »Es ist mir nicht zweifelhaft, dass der Alanerfürst Dula nur die Personifikation eines Stammes ist, dass wir also hier einen Alanenstamm Dula bezeugt haben, in dessen Nähe einstmals die Magyaren gewohnt haben. Vielleicht gelingt es mit der Zeit, denselben auch sonst noch nachzuweisen.« Est-ce le nom de cette tribu ancienne des Alains, ancêtres des Ossètes, qui reparait dans le nom de famille des Dūlatæi?



naires du village de Læc, situé à une distance de 50 ver-  
stes de Vladicaucase, dans le pays des Kurdtats. Comme  
les Kurdtats demeurent dans les vallées du Saudon et du  
Fiagdon<sup>1</sup>, il faut chercher le pays natal de nos Ossètes au  
sud-ouest de Vladicaucase, ouest-nord-ouest de Kazbek.  
C'est sans doute le village qui a été mentionné sous le nom  
de Ladsh dans le livre de J. v. Klaproth, *Reise in den Kau-  
kasus*, II, p. 371, et qui se trouve sur la carte (*ibid.* p.  
400) près du Fiagdon. La particularité la plus frappante  
de leur patois est la prononciation de *s*, *ʒ*, *c* (*ts*) et *j* (*dz*)  
comme *š*, *ž*, *s* et *ʒ* relativement. Or, M. F. C. ANDREAS, avec  
lequel j'ai eu l'occasion de discuter les résultats de mes  
recherches ossètes, m'a communiqué qu'il a fait lui-même  
des études avec des prisonniers de guerre ossètes nés dans  
diverses contrées de l'Ossétie, et qu'il avait constaté des  
particularités dans la prononciation des lettres *s*, *ʒ*, *c* et *j*  
chez quelques-uns de ces hommes, surtout chez un homme  
originaire de Kobi, ouest-sud-ouest de Kazbek, et chez un  
autre originaire de Češawul, qui est situé plus vers le sud,  
au nord-ouest de Gori. La prononciation des lettres en  
question dans les trois patois est la suivante :

	<i>Læc.</i>	<i>Kobi.</i>	<i>Češawul</i>
<i>s</i>	<i>š</i>	<i>š</i>	<i>s</i>
<i>ʒ</i>	<i>ž</i>	<i>ž</i>	<i>ʒ</i>
<i>c</i> ( <i>ts</i> )	<i>s</i>	<i>c</i>	<i>š</i> ( <i>tš</i> après un <i>n</i> )
<i>j</i> ( <i>dz</i> )	<i>ʒ</i>	<i>j</i>	<i>ž</i> ( <i>dž</i> après un <i>n</i> ).

Il y a encore dans la prononciation du patois de Læc  
quelques autres particularités d'une moindre importance.  
Devant un groupe initial de consonnes dont la première  
est un *s*, un *i* original, tombé dans la langue littéraire,

<sup>1</sup> Voir Hübschmann, *Etymologie und Lautlehre der ossetischen Sprache* (Strassb. 1887) p. 11 sqq.

s'est souvent maintenu (*sbad*, à prononcer: *išbad*, *stūt*: *ištūt* etc.). Quelquefois, cet *i* initial étant tombé, un *i* s'est développé entre l's et la consonne suivante (*sræst*, à prononcer *širæšt*); au contraire on entend *spærræm* pour *cipærræm*. Un *ə* très faible est entendu parfois après un *ū* ou un *u* (*ū<sup>ə</sup>ci*<sup>1</sup> pour *ūci*, *χu<sup>ə</sup>zæn* pour *χuzæn*, *ku<sup>ə</sup>d* quelquefois pour *kud*). Le *t* et le *d* sont parfois légèrement palatalisés (*d<sup>i</sup>ef-simærtæ*, »tes frères«, *t<sup>i</sup>ewæ*, »chameau«). Un *y* prosthétique s'entend avant un *ī* ou un *i* (*mīn y-īs*), surtout après une voyelle (*næ y-il sražīstī*, *æmæ y-il* etc.). On entend un *w* avant un *ū*, *u*, précédé par une voyelle (*ku-w-udtæn*; *sæwul* pour *cæul*). La combinaison *æū* est prononcée dans d'autres cas comme une diphtongue *âw* (*cæus*, à prononcer: *sâwš*, *næū*: *nâw*).

Au demeurant, la prononciation des hommes de Læc est celle qu'on trouvera décrite dans la grammaire ossète en langue allemande de Miller<sup>2</sup>, p. 11 sqq. Quand aux sons »caucasiens« (*k<sup>2</sup>*, *p<sup>2</sup>*, *t<sup>2</sup>*, *c<sup>2</sup>*, *č<sup>2</sup>* on pourra les décrire ainsi: ce sont des *k*, *p*, *t*, *c*, *č* ordinaires, mais séparés du son suivant par une pause très courte.

L'accent ossète a donné beaucoup d'embarras aux savants. Les seuls textes accentués qui existent sont ceux donnés dans la première partie des »Osetinskie Etiudy« de Miller. Mais ni Miller, ni Hübschmann dans son livre susnommé sur l'étymologie et la phonétique ossètes n'ont osé dresser des règles pour l'accentuation. »L'accent ossète«, écrit Miller, »n'est pas fort, mais faible et parfois difficile

<sup>1</sup> Le *c* n'a pas ici le son *s*.

<sup>2</sup> Wsewolod Miller, Die Sprache der Osseten, Grundriss der iranischen Philologie, Anhang zum I Band. Strassb. 1903. Miller a donné une grammaire ossète plus détaillée en langue russe dans la seconde partie de ses »Osetinskie Etiudy«.

à saisir<sup>1</sup>.<sup>1</sup> Cependant M. Andreas qui a eu l'occasion d'examiner la question de l'accentuation avec des Ossètes déjà avant la guerre et plus tard avec les prisonniers de guerre ossètes, à dressé quelques règles, dont les principales sont les suivantes<sup>2</sup>:

1. Si la première syllabe d'un mot a une voyelle longue (*a, e, ī, o, ū*), elle porte l'accent. Si la première syllabe a une voyelle brève (*æ, i, i̇, u, ũ<sup>3</sup>*), la seconde syllabe porte l'accent, que la voyelle en soit longue ou brève.

Remarque. Dans les verbes composés du préverbe *s* ou *з*, la première syllabe porte généralement l'accent, même si la voyelle en est brève (*sísta, sǎmbældi*). La raison en est que le préverbe a formé, à l'origine, une syllabe entière (c'est l'ancien préverbe *us-, uз-*), et si le *s* (*з*) est suivi d'une consonne, la voyelle du préverbe s'est maintenue quelquefois dans la prononciation (voir p. 7—8).

2. Un mot proclitique (pronom possessif, pronom interrogatif atone, l'adverbe *kud* etc.) forme avec le substantif ou l'adjectif suivant un groupe qui est traité, quant à l'accentuation, comme un seul mot. Ainsi on dit p. ex. *χæjár*, »maison«, mais *yæ χæjár*, »sa maison«.

3. Un adjectif déterminatif tire l'accent sur lui. Mais si l'adjectif avec le substantif comprend cinq syllabes ou plus, le substantif doit avoir son accent à lui, suivant la règle 1.

4. Si un substantif est déterminé, il peut avoir l'accent sur la première syllabe, même si la voyelle en est brève. Dans notre texte no. 8, nous trouvons toujours le mot

<sup>1</sup> Cité d'après Hübschmann, l. c., p. 15, note 1.

<sup>2</sup> Communication orale de M. Andreas.

<sup>3</sup> Un *a* bref s'est développé parfois dans les temps modernes (*bæłās*, »arbre«).

*wæigutæ* ayant la première syllabe accentué: il est question de la race des géants, connue de tout le monde.

5. Quant aux particules, *næ* n'a jamais l'accent, *nal* l'a toujours; *æmæ* n'a généralement pas l'accent, si le mot suivant porte l'accent sur la première syllabe; si *æmæ* est suivi d'une syllabe non accentuée, on prononce *æmá*, et si l'on appuie sur *æmæ* comme le premier mot d'une phrase, on peut prononcer *áemæ*. Dans des expressions tels que *kæm í?* »où est?« c'est le verbe qui porte l'accent.

Ces règles sont applicables, en général, à l'accentuation notée par moi dans les textes que j'ai eu l'occasion de parcourir avec Qambolat Dūlatæi ou avec Sandro et Zaurbek. Cependant j'y trouve quelques irrégularités: Qambolat prononçait toujours *fīyau*, »berger« (mot que M. Andreas a noté sous la forme *fīyau*) et plusieurs fois *ráslæq*, »temps«, même dans les cas où ces mots ne sont pas déterminés. Les formules de salutation: *χorʒ bon*, *χorʒ æxsæv*, sont prononcées *χorʒ bón*, *χorʒ áxsæv*. La particule *mænæ*, »voilà«, est prononcée quelquefois *mæná*, mais le plus souvent *mánæ*. Dans le mot *sivællón* »enfant«, l'*i* de la première syllabe est senti comme une voyelle d'appui; le mot est prononcé parfois *svællón*.

Enfin il faut remarquer que les mots d'emprunt modernes ne suivent pas les règles de l'accentuation: on prononce par exemple: *basmáq*, *kartóftæ*, *čemadón*, *patcáχjinad*.

Qambolat Dūlatæi se sert de l'alphabet cyrillique modifié généralement employé dans les livres ossètes imprimés. Seulement il n'emploie jamais la lettre exprimant le son *dʒ* que l'on rend ordinairement par un *j* dans la transcription avec l'alphabet latin. Comme il prononce *ʒ*

au lieu de *j*, il écrit toujours *з*. Quant au son *c* (*ts*), il l'écrit tantôt avec la lettre spéciale qu'on transcrit par un *c*, tantôt avec la lettre *s*, suivant la prononciation de son patois. Ainsi, dans son écriture, l'*s* peut signifier *s* ou *c*, le *з* peut signifier *з* ou *j*, et dans les cas où une de ces deux lettres se rencontre dans un mot qui m'est inconnu, et que je n'ai pas entendu prononcer, je n'en ai pu fixer avec certitude la forme correcte. Les lettres «caucasiennes» sont marquées, dans l'orthographe de Qambolat Dūlatæi, par deux petits traits perpendiculaires en dessus, et le *w* consonne est distingué parfois, mais rarement, de l'*u* voyelle par les mêmes deux traits.<sup>1</sup> L'*i* et l'*y* sont exprimés sans différence par un *i*.

Il va sans dire que l'orthographe de Qambolat Dūlatæi est pleine d'inconséquences. Il écrit *ṭiχχæi* et *ṭiχæi*, *f̣itcag* et *f̣idcag*, *goræ̣t* et *goræ̣d* etc.; mais de telles inconséquences se trouvent toujours même dans les livres ossètes imprimés. Il hésite souvent entre *a* et *æ*. Il suit parfois l'orthographe ossète officielle, parfois il écrit d'après sa prononciation; à côté de *ku* on trouve ainsi l'orthographe *kụị*, à côté de *qæu*, *læu* l'orthographe *qævị*, *lævị* etc., à côté de *iṣc̣itæ* (*sḷj̣itæ*) on trouve des pluriels qui se rapprochent au digore, telles que *næmgutæ* et *wæigutæ*. Le mot «Dieu» est toujours présenté dans la forme *Xucau*, que Miller cite comme digore. Quelquefois l'orthographe de Qambolat Dūlatæi est influencée par l'orthographe russe; — il écrit p. ex. çà et là *badgæe*, *k'axkæe* pour *badgæyæ*, *k'axkæyæ* — et dans des mots empruntés au russe il emploie quelquefois des lettres russes qui n'existent pas dans l'alphabet ossète, telles que и, ъ, III et ж.

\* \* \*

<sup>1</sup> L'*u* au deux traits (*ŭ* dans l'alphabet ossète) représente quelquefois un *ū* prononcé par les hommes de Læc *wū*.

Ayant décrit ici les particularités les plus saillantes du patois de Læc, je n'ai pas cru utile de rendre les textes phonétiquement. Je n'aurais pu le faire, du reste, que pour ceux que j'ai entendu lire par mes Ossètes. Sans vouloir éloigner tout-à-fait les singularités d'orthographe caractéristiques à la langue de Qambolat Dūlatæi, je me suis appliqué, en général, à refaire son orthographe d'après l'orthographe normale de la langue ossète littéraire. En rendant les textes avec l'alphabet latin, j'ai suivi le système de transcription employé par Miller dans le »Grundriss der iran. Philologie« avec deux exceptions: au lieu du type *ā*, j'ai adopté le type *æ* dont se sert l'alphabet ossète lui-même. Suivant la façon ordinaire de transcrire les langues orientales, j'ai exprimé, contrairement à Miller, le son du *w* anglais par *w*, et le son du *v* anglais ou français par *v*.<sup>1</sup>

J'ai voulu arranger les textes de telle façon, que la présente publication pût servir de manuel de la langue ossète. C'est pour cela que j'ai placé en tête les morceaux les plus faciles, bien qu'ils ne soient pas des produits originaux de l'esprit ossète, et que j'ai fait accompagner ceux-ci d'un certain nombre de notes explicatives et de renvois. Le livre comprend trois parties. La première se compose de petits morceaux traduits du russe en ossète. No. 1 est la légende du jugement de Salomon qui, dans les études de dialectes iraniens modernes, sert ordinairement de spécimen. Nos. 2—5 sont les fables sus-mentionnées empruntées au livre de Lerch<sup>2</sup> qui les a puisées dans un ouvrage de V. Letellier: Choix de fables, traduites en

<sup>1</sup> Dans un seul cas, le *v* de la transcription de Miller correspond au *v* anglais ou français: c'est dans le verbe *væyin* (chez Miller: *vāyin*).

<sup>2</sup> Voir p. 4.

turk, Paris 1826.<sup>1</sup> Dans la deuxième partie, j'ai rassemblé les pièces ossètes originales. Nos. 6 et 7 sont deux fables, dont une remonte en dernier lieu à Ésope.<sup>2</sup>

Dans le conte no. 8 on trouvera combinés une série de motifs appartenant en partie au type du Petit-Poucet, en partie à celui du »Tailleur courageux«.<sup>3</sup> Le no. 9 est une variation du thème très répandu du menteur confondu<sup>4</sup>. Le motif du no. 10 (se débarrasser de deux ennemis — hommes, démons ou bêtes féroces — en excitant une lutte

<sup>1</sup> Toutes les fables sont tirées de La Fontaine. Les quatre pièces contenues dans le présent ouvrage sont les numéros. I. 3, III. 3, I. 20, V. 17, des Fables de La Fontaine.

<sup>2</sup> No. 6 est une variante de la fable des deux chèvres (La Fontaine XII. 4). No. 7 se trouve chez Ésope (339 et 213), Phèdre (I. 4) et La Fontaine (VI. 17). Une variante en langue béloutche est donnée par Marston (Lessons of Makrani Baloochee Dialect, p. 12, citée Grundr. d. iran. Phil. I. 2, p. 247).

<sup>3</sup> Le Petit-Poucet (Perrault; Grimm KHM. nos. 37, 45 etc.), voir R. Koehler, Kleinere Schriften, I p. 68 et 109; Registranterne til S. Grundtvigs Samling haandskrevne danske Æventyr, no. 83; FF, (Aarne) no. 327 B et no. 700. Le »Tailleur courageux« (Grimm KHM. no. 20), voir Koehler, Kl. Schr., I, p. 510 sq.; Registranterne etc., no. 94; FF. no. 1640. — Traits spéciaux: duper un géant (démon etc.) en lui faisant croire qu'on possède des forces surnaturelles, Koehler Kl. Schr., I, p. 290, 85—86, 262, 134, 328, 477; un objet quelconque, étant placé dans le lit et portant quelque pièce d'habillement du héros, est pris pour celui-ci et écrasé à coups de hâches ou de bâtons, Koehler, l. c., p. 196, 467, 547; FF. no. 1115; être lancé en haut avec un arbre recourbé, FF. no. 1051; combat à la course entre homme et géant (démon), FF. no. 1072, 1074; épouvanter un géant (démon) en lui faisant croire qu'on se nourrit de chair de géants (démons), FF. 1149. — Uļing, en sortant de la maison des géants, prend avec lui un fromage et un fer à cheval; nous n'entendons plus rien de ces deux objets. Cela nous porte à croire qu'une partie de l'histoire est tombée, à savoir le trait du héros pressurant le suc d'un caillou, qui est en vérité un fromage (Koehler, l. c., p. 87, 134, 328) et peut-être celui des fers à cheval mis au rebours (Koehler, l. c., p. 381—82; version ossète, Mélanges asiatiques V, St.-Pétersb. 1868, p. 683).

<sup>4</sup> A comparer La Fontaine, Fables, IX. 1 vers la fin; A. Wesselski, Der Hodscha Nasreddin, no. 454 avec les notes.

entre eux, de sorte qu'ils s'entretuent) est également connu.<sup>1</sup> No. 11 est une version d'une fable d'Ésope et de La Fontaine fameuse chez presque tous les peuples civilisés.<sup>2</sup> Tous ces fables et contes populaires sont racontés parmi les paysans ossètes, et Qambolat Dūlatæi les a entendus de la bouche de son père et de sa mère. No. 12, d'autre part, a été traduit par Qambolat d'après un petit livre digore en ma possession.<sup>3</sup> Ce conte appartient également à un type bien connu (des animaux faibles sont sauvés, par la ruse d'un d'entre eux, de la présence dangereuse des bêtes féroces<sup>4</sup>) et renferme un trait qui se trouve aussi dans le texte no. 8 (le faible épouvante le fort en lui faisant croire qu'il se nourrit de la chair de l'espèce de ce dernier.<sup>5</sup>) Je donne, dans l'appendice, le texte digore de ce conte. Vient ensuite (nos. 13 et 14) deux chansons populaires, dont les mélodies — d'un caractère très peu oriental — sont données p. 60. Le texte de ces deux chansons présente quelques difficultés. No. 15 est la description de la fête du jour de l'an chez les Ossètes, composée à ma demande par Qambolat Dūlatæi.

La valeur littéraire des textes est assez inégale. Quant aux fables et aux contes populaires, Qambolat Dūlatæi les a racontés tels qu'il les a entendus dans son enfance; ils sont composés avec un certain art de style. La description de la fête du jour de l'an, qui est une composition originale de l'auteur, est d'un style souvent lourd et gauche et

<sup>1</sup> A comparer La Fontaine. Fables, III. 6 (d'après Phèdre).

<sup>2</sup> Ésope 154; La Fontaine, Fables, I. 1.

<sup>3</sup> Voir la lettre no. 4, note 1.

<sup>4</sup> A comparer la fable chinoise d'origine indienne citée dans »An Introduction to Folk-lore« by M. R. Cox (New Edition, London 1904), p. 274.

<sup>5</sup> Voir p. 13, note 3.



montre, comme de raison, que l'auteur est peu accoutumé à écrire. Peu de temps avant son départ de Copenhague, Qambolat Dūlatæi m'a envoyé la première partie d'un précis de l'histoire légendaire des Nartes avec une traduction russe.<sup>1</sup> Ce récit est plein de passages obscurs, et M<sup>me</sup> de Stemann a trouvé la traduction russe extrêmement confuse et presque incompréhensible. J'ai dû laisser de côté ce dernier travail littéraire de Qambolat Dūlatæi.

La troisième partie du présent ouvrage contient les phrases de tous les jours et un choix de lettres. La première d'entre celles-ci (lettre de Qambolat Dūlatæi à un frère resté en Ossétie) est une fiction. Les autres pièces sont des lettres et des fragments de lettres écrites à moi par Qambolat Dūlatæi pendant son séjour au Danemark. Je les ai communiquées comme des spécimens du style épistolaire et en même temps comme une espèce de document humain. L'auteur s'y montre comme il est, bon enfant, franc, loyal et reconnaissant, une bonne âme qu'on ne pouvait pas ne pas aimer. Et comme lui étaient ses camarades.

L'appendice renferme, outre les matières déjà mentionnées, un recueil de phrases servant à illustrer l'emploi des postpositions et des cas, et une liste de noms ossètes dressée par Qambolat Dūlatæi.

Comme il n'existe de dictionnaire ossète en aucune langue<sup>2</sup>, j'ai fait accompagner les textes d'un vocabulaire, que je me suis efforcé de faire aussi complet que possible. J'y ai même inséré quelques mots et locutions qui ne fi-

<sup>1</sup> Voir la lettre no. 8.

<sup>2</sup> Un dictionnaire russe-ossète a été publié par l'évêque Joseph mais ce livre ne se trouve, à ce qu'il paraît, nulle part hors de la Russie. Pour l'étude de textes ossètes, il serait, du reste, de peu d'utilité.

gurent pas dans les textes, mais qui m'ont paru utiles à celui qui étudie la langue ossète. Les mots sont dressés dans l'ordre alphabétique employé par Miller dans le vocabulaire annexé à sa grammaire ossète en langue allemande, livre facile à se procurer, auquel je renvoie pour toutes les questions de phonétique historique et de morphologie. Si l'on ne trouve pas, dans mon vocabulaire, un verbe portant un des préfixes *a-*, *æm-*, *æn-*, *ær-*, *æw-*, *æf-*, *ba-*, *fæ-*, *i-*, *ni-*, *ra-*, *ræ-*, *s-* (*c-*) ou deux de ces préfixes combinés, il faut chercher le verbe pur, dénué de préfixes. Généralement je ne donne ces verbes à préfixe que dans les cas où le préfixe amène une différence ou une nuance dans la signification. Pour l'étymologie je renvoie aux livres de Miller et de Hübschmann nommés ci-après.

Je profite l'occasion pour remercier la fondation Carlsberg, dont le secours libéral m'a facilité la préparation du présent ouvrage.

ARTHUR CHRISTENSEN.

---

**Abbreviations:**

- Hübschmann = H. Hübschmann, Etymologie u. Lautlehre der ossetischen Sprache. Strassb. 1887.
- Miller = W. Miller, Die Sprache der Osseten (Grundriss d. iranischen Philologie. Anhang zum ersten Band). Strassb. 1903.
- Miller O. E. = W. Miller, Osetinskie Etiudy I—II, Moscou 1881—82.
- Schiefner = Mélanges asiatiques tirés du Bulletin de l'Académie Impér. des Sciences de St.-Pétersbourg, tome V (St.-Pétersb. 1868), divers mémoires de A. Schiefner, p. 1—40, 195—206, 673—720.
- Sjögren = A. J. Sjögren, Ossetische Sprachlehre. St.-Pétersbourg 1844.
- Stackelberg = R. v. Stackelberg, Beiträge zur Syntax des Ossetischen. Strassb. 1886.
-

## Première partie.

## 1.

## Νίχας.

Duwá úsĭ qáuyá kódtói sĭvællónĭl. Udónæn<sup>1</sup> næ udís ævdísæntæ. Duwá dær áciđĭstĭ tærzónmæ æmæ rákurdtoi ui<sup>2</sup> rástĭjinad rævzárĭn. Tærzón ærbákænĭn kódtá máraejĭ æmæ zázta úmæn: »Álig kæn áci sĭvællónĭ duwá díxĭ æmæ rádt álkaeci<sup>3</sup> úsæn dær fæináe yu díxĭ.« Yú ús nĭxás dær næ skódtá úci ĭĭrd qúsgæyæ<sup>4</sup>. Dĭgkág ús ráidĭdta qærkænĭn æmæ ĭĭnáziĭn: »Xucáui zátĭræi<sup>5</sup>! ma álig kænút mæ sĭvællpnĭ duwá díxĭ. Kæd uí rástĭjinad ú, wæd æz mæ sĭvællónĭ nál kúrĭn.« Wæd tærzón æcég dær bámbarsta, ui úd<sup>6</sup> yæ mád sĭvællónæn<sup>7</sup>. Ui rázdayta sĭvællónĭ úci úsmæ, fælæ dĭgkág úsæi ta zázta fænæmĭn æmæ átærĭn.

## 2.

Æmbísond mælæg xæfsæi<sup>8</sup>.

Xæfs kæci dær skástis gálmæ ráista xælæg: »Kúd ræs-súyđ ú úci fós! cæmæn æz áftæ ĭciĭl dæn? yú xádt mæn dær ci stĭrdær qæu!« Úci fændónĭnádĭmæ uí yæxĭ nĭđđĭmsta, sísta ĭciĭl yæ qælæs æmæ nĭtĭpĭr kódtá yæ tĭxæi. Fælæ kúd yæxĭ qárdta, uí næssís<sup>9</sup> stĭrdær; yæ tĭx úmæn næ áxast<sup>10</sup>: »Xúđĭinag ú mænæn mæ ĭciĭl as; qæu mæn dær gáli as. Æræmbĭrd kænón yú ĭciĭl úd.« Nĭđđĭmsta uí nóĭĭdær æmæ ásk<sup>3</sup>udís.

<sup>1</sup> Stackelberg p. 15, B. 1. — <sup>2</sup> Le verbe kúrĭn se construit avec l'ablatif ou, comme c'est le cas ici, avec l'accusatif, voir Stackelberg p. 24. — <sup>3</sup> Le pronom indéfini álkaeci est traité comme un adjectif déterminatif, Miller § 53. — <sup>4</sup> Miller § 95. 24 d. — <sup>5</sup> A comparer Stackelberg p. 26 en bas. — <sup>6</sup> ud = udĭ ou udís, prétérit du verbe auxiliaire un. — <sup>7</sup> Stackelberg p. 16, deuxième alinéa. — <sup>8</sup> L'ablatif employé au lieu du génitif (Sjögren § 186). Cette construction, très commune dans les titres de con-

## 1.

## Anecdote.

Deux femmes se querellaient au sujet d'un enfant. Elles n'avaient pas de témoins. Toutes deux allèrent devant le juge et lui demandèrent (de rendre) justice. Le juge fit appeler le bourreau et lui dit: »Coupe cet enfant en deux morceaux et donne-en un à chacune des deux femmes.« Une des femmes ne dit mot en entendant ce discours. L'autre femme se mit à crier et à se lamenter: »Pour l'amour de Dieu ne fais pas couper en deux mon enfant. Si c'est là la justice, je ne demande pas mon enfant.« Alors le juge sut pour sûr que celle-là était la mère de l'enfant. Il rendit l'enfant à cette femme-là, mais quant à l'autre femme il ordonna [de la] battre et [de la] chasser.

## 2.

## Fable de la grenouille mourante.

Une grenouille qui regardait un bœuf devint envieuse: »Que cet animal est beau! pourquoi suis-je donc tellement petite? il faut que je sois une fois plus grande.« Avec ce désir elle se gonfla, renforça un peu sa voix et se tourmenta en employant toutes ses forces. Mais combien qu'elle s'efforçât, elle ne devint (litt. devient) pas plus grande; sa force ne s'accrût pas: »Ma petite stature est une honte pour moi; il me faut la hauteur du bœuf. Je vais rassembler un peu mon haleine.« Elle se gonfla de nouveau et creva.

tes et de fables, permet la mise en tête des mots *njχas*, *æmbīsond* etc. — <sup>9</sup> *næssīs* = *næ ssīs*, voir Miller § 84 II (p. 78 en haut). —

<sup>10</sup> Littéralement: »sa force à elle ne portait pas«.

## 3.

## Bíræγ-fiyau.

Fiyau æmæ yæ kúitæ sæ féllad wáχtoi. Bíræγ skóðta fæsáini t̄iχχæi fiyauj jáumataæ; báfændj̄id æi<sup>1</sup> ákæniñ fós̄i qædmæ. Uí záχta: »Kæd mæ qæläs wá fiyauj qælæs̄i χuzæñ, mæ qúðtag révs ú; kæd mæ qæläs næ wá fiyauj qælæs̄i χuzæñ, wæd æz sáid dæn<sup>2</sup> mæ qæläsæi. Bíræγ̄i qælæs̄i fæ-társ̄iñ kóðta fiyauj æmæ yæ kúiti, kæc̄itæ fægáplastoi. Mægúr bíræγ fiyauj jáumat̄i nál ál̄iγd, kuítæ yæ sístoi, ástiχtoi ín yæ cárm æmæ in niþ̄iγχ kóðtoi yæ bwár. Uí fæstæ fiyau ráid̄idta næm̄iñ ui dúrtæi æmæ læjǣgæi æmæ yæ ámarðta.

## 4.

## Æmb̄isonð wasæg æmæ χæznayæ.

Wasæg kudtær k'axgæyæ<sup>3</sup> sardta<sup>4</sup> χæzna. »Ci paida is mænæn ūmæi<sup>5</sup>?« zaxta ui; »næ qæu mæn<sup>6</sup> æd̄ij̄i qæz-d̄ig, mæn qæu ærmæst yu k'ord næmgutæ χor. Awæi yæ kænnon æz čis̄il χoril<sup>7</sup>.« Uí ku zaxta, aræst̄is ui nalqūtnal-mas̄i dukanimæ æmæ zaxta: »Babazar kænæm, d̄i mænæn ci rad̄jinæ aci χæznaïl, æz kæi ssardton, ul̄il<sup>8</sup>?« Uí zaxta: »Ḡiç̄il χor æz dævæn rad̄jinæn.« Wasæg juap radta: »Mæn dær ui qæu.« Uí fæstæ babazar kodtoi æmæ sæ duwæ dær bazzad̄ist̄i bazaræi æγγædæi<sup>9</sup>.

<sup>1</sup> Pour la construction du verbe impersonnel fænd̄iñ (bafænd̄iñ), voir Stackelberg p. 8, deuxième alinéa. — <sup>2</sup> Sur le passif, voir Stackelberg p. 83. La personne ou la chose d'où procède l'action est mise à l'ablatif. — <sup>3</sup> Le gérondif (Miller § 95. 24 d) construit avec kudtær, »comme ayant foui«. — <sup>4</sup> sardta, plus loin: ssardton, de s + ar̄iñ. — <sup>5</sup> Litt.: »Quelle utilité y a-t-il pour moi de celle-ci?« — <sup>6</sup> Stackelberg p. 8.

## 3

## Le loup berger.

Un berger et ses chiens se reposaient. Un loup prit, pour [exercer une] tromperie, les vêtements d'un berger: il voulait enlever les animaux à la forêt. Il dit: »Si ma voix ressemble à celle du berger, mon affaire est faite; si ma voix ne ressemble pas à celle du berger, je serai trompé par ma voix. La voix du loup effaroucha le berger et ses chiens, qui bondirent. Le pauvre loup ne put point fuir dans ses vêtements de berger, les chiens le saisirent, lui déchirèrent la peau et mirent en lambeaux son corps. Ensuite le berger commença de le frapper avec des pierres et avec un bâton et le tua.

## 4.

## Fable du coq et de la perle.

Un coq en fouissant [la terre] trouva une perle. »A quoi m'est-elle utile?« dit-il; je n'ai pas besoin d'une sorte de richesse, il me faut seulement quelques grains de blé. Je la vendrai pour un peu de blé.« Ayant dit cela il se rendit à une boutique de bijouterie et dit: »Faisons un marché, que me donneras-tu pour cette perle que j'ai trouvée?« Il (c.-à-d. le joaillier) dit: »Je te donnerai un peu de blé.« Le coq répondit: »C'est cela justement qu'il me faut.« Ensuite ils conclurent le marché, et tous les deux demeurèrent satisfaits du marché.

— <sup>7</sup> Stackelberg p. 56, deuxième alinéa. — <sup>8</sup> ułıl = uul, ııl etc., l'adessif (l'élatif) de ui. Pour préciser, on emploie très ordinairement le pronom ui dans ses différents cas à la fin de la phrase, se référant à un substantif précédant, surtout si le substantif est suivi d'une proposition relative, comme c'est le cas ici: »... pour cette perle que j'ai trouvée, pour elle.« — <sup>9</sup> L'ablatif de l'état, Stackelberg p. 27 sqq.

## 5.

## Xur kark æmæ tærqūs.

Yu χadt χur kark æmæ tærqūs bayusti<sup>1</sup> bīdīri æmæ sæ niχas adarγ kodtoi. Cwænon yæ kuiti balimæ sæ fæstæ ærbafitidis. Tærqūs azγordta æmæ yæχī atīdta kuiti jīχæi; yæ bwar ud kuiti dændægtæi pīrχ. Ærcidīs ui yæ χur karkmæ æmæ niūlæfīd. Ku yæ fedta, wæd χur kark in zaχta: »Di særdæg liγdta!« Uci bīdīri zγordtoi kuitæ; ku ærχæstæg stī wæd χur karçitæ staχdīsti, sswaydīsti kuitæi. Fælæ c'iusūr niṛrastīs χur karkmæ, ærcaxsta yæ æmæ yæ amardta.

## Deuxième partie.

## 6.

## Ægóm mæ - gæstæ.

Duwæ læji yú fæinájī χīdīl yæ ástæumæ ævváχs kæ-ræjiul sæmbældīsti. Kæræjiaen fændág rádtīn sæm χúdīinag fækást; álçī dær jī yæ zærdæmæ gæsgæ yæχī stīr kódtæ, kædjī yú tīχjīndær udáid wædtær. Xīd udī náræg fæinág, æmæ kæréji kus-k'úrdtoi, wæd duwæ dær dóni niχáudtoi.

## 7.

## Zīd.

Kúj dóni særti χīdīl yæ jīχī stæg fæcæiχasta<sup>2</sup>, æmæ dóni yæχī áwon áudta, úmæi<sup>3</sup> áftæ ændær kúj ū. Fīrziðæi<sup>4</sup>-il yæχī bábpārsta, »úmæn dær yæ stæg báison,« zæγgæ. Dóni bīn yæ áwonī kómkommæ cīrg<sup>5</sup> dūr qīl læúd, æmæ il yæ niχ bák'urdta æmæ úm æd-īstæg<sup>5</sup> niṛárdi.

<sup>1</sup> ba-yu-sti (de yu, »un«, »ensemble«) se rattache au verbe composé bayu kæniṇ, voir Miller § 87. 2. — <sup>2</sup> Miller § 87. 7. — <sup>3</sup> Stackelberg p. 23. — <sup>4</sup> »Par trop d'avidité« Stackelberg p. 25. — <sup>5</sup> Miller § 88. 18.



## 5.

## La perdrix et le lièvre.

Une fois une perdrix et un lièvre vivaient ensemble dans le champ et avaient de longues conversations entre eux. Un chasseur avec sa meute (de chiens) tomba sur eux. Le lièvre s'enfuit et s'arracha de la gueule des chiens; [mais] son corps était déchiré par les dents des chiens. Il arriva à sa perdrix et expira. Quand la perdrix le vit, alors elle lui dit: »Tu t'es enfui adroitement!« Les chiens couraient [ça et là] dans ce champ; lorsqu'ils s'approchèrent (litt.: s'approchent), alors les perdrix s'envolèrent et échappèrent aux chiens. Mais un épervier tomba sur la perdrix [en question], la saisit et la tua.

## 6.

## Les entêtés.

Deux hommes se rencontrèrent (de près) au milieu d'un pont de bois. Céder le pas (litt.: donner le chemin) l'un à l'autre, voilà ce qui leur paraissait honteux; chacun d'eux ne considérant que lui-même se donna les grands airs, [pensant que] peut-être était-il le plus fort (litt.: un plus fort) tout de même. Le pont était une planche étroite, et ils se heurtèrent, puis tous les deux tombèrent dans la rivière.

## 7.

## Avidité.

Un chien [passant] sur le pont au-dessus d'une rivière portait un os, et dans la rivière il vit sa propre image [et pensa]: c'est ainsi un autre chien (que lui). Trop avide il se jeta sur lui, disant: »à lui aussi j'enlèverai son os.« Au fond de la rivière, en face de l'image se dressait raide une pierre pointue, et contre elle il frappa son front, et là il mourut avec son os [à la gueule].

## 8.

## Árγau.

Rájimæ, rájīmæ, udís læg æmæ ús. Udónæn ráigurdís yú læppú cót. Bíræ ænqælmæ kástjstj, æmæ ræz næ χásta. Áræχ æi bárstoi, æmæ dærγmæ uling, wærγmæ dísni<sup>1</sup>, ændær ræz næ χásta. Yæ dærγmæ kæsgæ il nóm sávardtoi Uling. Mád æmæ fjd t̄ing q̄ig kódttoi: »Kædæm n̄in sbázjæn? Ádæm n̄il χúdjstj. Xuzdær ú yæ fésaf̄in.« Qædmæ yæ álastoi; »úm.æi fésafæm«, zæγgæ. Árf æi bákodtoi qæd̄i. Um s̄il ærtálinḡis. Fjd qud̄ikæni: »Kud æi mæχ̄icæi fæχ̄i-bær kænón?« Kæs̄i æmæ dárdæi rúχs cæw̄j. Wæd̄ in fjd záchta: »Æχsæv ám wázal ujæn; z̄ing næχ̄imæ næi, æmæ næ ærχæss̄in qæw̄j, kænæ dæwæen kænæ mænæn.« Fjd z̄jdtá rúχs kæcæi c̄jd<sup>2</sup>; uí wæigut̄j χæjár ú, æmæ kæd báχædcæwa, wæd̄ æi udón báχærjstj, kænnódær ísku fæjæ-γæl újæn æmæ fésaf̄jæn. Fjd záchta: »Cón<sup>3</sup> æz, ærdávon z̄ing.« Wæd̄ Uling féstad æmæ záchta: »D̄i zærónd læg, kædæm céus? æz ærχæs̄j̄inæn.« Fjd záchta: »Cú táγd wædæ.« Uling ácid̄is z̄ing kúr̄inmæ. Kudtær uí nál z̄ind, áftæ fjd dær rázdaχt yæ χæjarmæ.

Uling isc̄jd<sup>4</sup> úrdæm rúχsmæ. Rúχs c̄jd lægætæi. Bákas-tis Uling lægætæmæ, æmæ j̄i æχsæz wæīj̄i bád̄inc yæ áli fárs ártæn. Ku sæ áudta, wæd̄ t̄ing fætárst̄is Uling. Ænqǽl

<sup>1</sup> Uling et dísni sont deux mesures. Dísni est la largeur de la paume de la main. Uling signifie, selon Miller et Stackelberg (Stackelberg p. 10) une toise (»Klafter«), mais cette signification ne s'accorde pas avec la pointe de notre conte, dont le héros est un Petit-Poucet. D'après l'indication de Qambolat Dūlatai, uling est l'espace qui se trouve entre les extrémités du pouce et de l'index écartés. — <sup>2</sup> C̄jd pour c̄jd̄i. La 3<sup>e</sup> pers. du singulier des prétérits des verbes intransitifs est exprimée souvent par le thème participial seul, sans la désinence ī. — <sup>3</sup> Con pour cæun; on dit de même com pour cæwom (1<sup>e</sup> personne du pluriel). — <sup>4</sup> Pour la voyelle initiale, voir l'introduction, p. 7—8.

## 8

## Conte.

Il y a longtemps, longtemps, il y avait un homme et une femme. Il leur naquit un fils, [leur] progéniture. Ils attendirent longtemps, et il ne grandit pas (litt.: et la croissance ne porta pas). Souvent ils le pesaient, et il était [toujours] haut d'un empan et large comme la paume de la main; il ne grandit pas davantage. A cause de sa hauteur, ils lui donnèrent le nom d'Ul̄ing. La mère et le père étaient très affligés: »A quoi nous sera-t-il bon? Les gens riront de nous. Mieux vaut le faire mourir.« Ils l'emmenèrent dans la forêt, disant: »Là nous le ferons mourir.« Ils l'emmenèrent dans la profondeur de la forêt. Pendant qu'ils étaient là, la nuit tomba. Le père pense: »Comment ferai-je pour l'éloigner de moi?« Il regarde [autour de lui], et une lumière apparaît au loin. Alors le père dit au fils: »Ce soir il fera froid ici; nous n'avons pas de feu, et il faut que toi ou moi nous allions en chercher.« Le père savait d'où venait la lumière; c'est la maison des géants, et s'il (le fils) y va, alors ceux-ci le mangeront, ou bien il s'égarera et sera perdu. Le père dit: »J'irai, moi, et je prendrai du feu.« Alors Ul̄ing se leva et dit: »Où vas-tu, toi vieillard? moi j'en apporterai.« Le père dit: »Va vite alors.« Ul̄ing se mit en route pour demander du feu. Il ne fut pas plus tôt hors de vue, que le père retourna à la maison.

Ul̄ing alla de là vers la lumière. La lumière venait d'un rocher. Ul̄ing regarda vers le rocher, et voilà six géants assis autour du feu. Lorsqu'il les vit, alors Ul̄ing eut grand'peur. Il pensa: »Quelle espèce de monstres sont ceux-là?« Il s'approcha en se traînant: »Vraiment je les distinguerai [et saurai] qui ils sont.« Vraiment il les distingua. C'était des géants; le monde avait (litt. les

ūd: »Cáværdær dísagtæ stj?« Xæstægdær bábjrid: »Bælvird sæ bázonon, čí stj udón.« Bælvird sæ ráirtasta. Udón udjstj wæigutæ, sæ tixxæi dúnyetæ társtjstj. Fælæ Ulíng tixxína-dæi næ társt yæxícæn. Bíræ nál fæqúđj kóđta Ulíng ræstæg, fæcæu zæygæ: »Æmæ mæ zíng qæu mæ fídmæ xæs-sjn.« Bájjirdta: »Wæ æxsæv xórz!« Wæigutæ féqustoi læjđ qær xæstægma, fælæ ungé níkæi únjnc. Ulíng xæstægdær bácjđ, æmæ yæ féđtoi wæigutæ. Tíng dís fækóđtoi yæ ásđl Ulíngæn<sup>1</sup>: »Kud gíçđl ū, æmæ in çj læjđ qælæs is!« Yú wæyíg sjstád æmæ yæ k'úxj sísta: »Mænæ mjn<sup>2</sup> çj qázæn is!« zæygæ. Kú yæ ærværdta fæstæmæ, wæđ zázta Ulíng: »Zíng kúr dæn,« zæygæ. Yæ k'úxj yæ čí sísta úçj wæyig zázta: »Isbád æmæ æxsævær báxær!« Cín kænj: »Mænæ çj qázæn is!« Wæl-árt æxsævær fíxctis, ænéqæn sájđ jizátæ. Ku sfíxctjstj, wæđ wæigutæ duwæ yæ sjstáđjstj ájđ áisjnma. Ulíng sæm júřj: »Uí çj kænúť? kæđ wæ yú uí áisjnæn næú,<sup>3</sup> wæđ úçj dinjirtæ kæm sjræst jstút<sup>4</sup>?« Wæđ wæigutæ isxúđjstj æmæ záztoi: »Đj má yæ áis!« Ulíng féstad æmæ áista jizátæ. Wæđ wæigutæ júřjnc: »Áftæ næ wæyi«. Ulíng zázta: »Áftæ wæyi, áftæ! æxsævær yú læjđ tixxæi duwæ næ fæisjnc. Æz ærdæg læg æmæ mæ fág dær næú wæ æxsævær. Xuzdær ráđtút mjn zíng æmæ cón, kænnóđ smáx æxsævær æz báxærjinaen æmæ smáx æxórmagæi bázijsjtút.« Wæigutæ záztoi: »Đj wál báxær; jstæi máx dær isfíçjstæm æxsævær æmæ báxærjstæm.« Ærværdtoi yæ rázđ Ulíngæn æxsævær ænéqænæi<sup>5</sup>; sæxædæg ættæmæ rácđjstj æmæ báunaffæ kóđtoi: »Ámaræm æi«, zæygæ, »kú sæ báxæra sepættær wæđ, uí tixxæi æmæ wæđ uí kænæ kæln-gænæg

<sup>1</sup> Stackelberg p. 16, deuxième alinéa. — <sup>2</sup> Datif éthique. — <sup>3</sup> Pour la construction, voir Stackelberg p. 16, premier alinéa. — <sup>4</sup> Litt.: »alors ces grands-ci [que vous êtes], pourquoi avez-vous grandi?« sjræst pour sræst. — <sup>5</sup> Stackelberg p. 29, deuxième alinéa.

mondes avaient) peur d'eux. Mais Uļing, pour son propre compte, ne craignait pas leur force. Uļing ne délibère (litt. délibérait) pas longtemps, il s'avance en [se] disant [à lui-même]: »Il me faut apporter du feu à mon père.« Il s'écria: »Bonsoir!« Les géants entendirent la voix d'un homme près d'eux, mais en regardant ils ne virent (litt. voient) personne. Uļing s'approcha, et [alors] les géants le virent. Ils s'étonnèrent beaucoup de la [petite] stature d'Uļing: »Comme il est petit, et [pourtant] il a la voix d'un homme!« Un des géants se leva et le prit dans sa main en disant: »Tiens! quel joujou!« Lorsqu'il l'eut replacé [à la terre], alors Uļing dit: »Je viens demander du feu.« Le géant qui l'avait pris dans sa main dit: »Assieds-toi et prends du souper.« Il se réjouit: »Voilà, quel joujou!« Sur le feu le souper cuisait, les morceaux d'un cerf entier. Lorsqu'il fut cuit, alors deux géants se levèrent pour soulever le chaudron. Uļing leur dit: »Que faites-vous là? si un de vous ne peut pas le soulever, pourquoi êtes-vous devenus alors de tels géants?« Alors les géants rirent et dirent: »Soulève-le alors, toi!« Uļing se leva et souleva les morceaux de viande. Alors les géants s'écrient: »Celà ne va pas.« Uļing dit: »Ça va, ça va! pour soulever le souper d'une seule personne il ne faut pas deux hommes. Je [ne] suis [qu']un demi-homme, et [pourtant] votre souper ne suffit pas pour moi. Donnez-moi plutôt du feu, et je m'en irai, sinon je mangerai [tout] votre souper, et vous resterez à jeun.« Les géants dirent: »Mange seulement; puis nous cuirons encore une fois un souper et le mangerons.« Ils présentèrent le souper tout entier à lui, à Uļing; eux-mêmes sortirent et prirent conseil, disant: »Nous le tuerons alors, quand il aura mangé tous les morceaux, par cette raison qu'il est un sorcier ou bien un diable.« Pendant qu'ils re-

ú kænæ χæiræg ú.« Cálímmæ udón fæstæmæ cǐdǐstǐ, Ulǐng jǐzátæ báχsæsta sæ-sǝtǐtæi. Jǐzátæ wærmǐ sæppársta, ǐsǝtǐtæ æχsæstæi<sup>1</sup> yæ cúri æræværdta, bás dær wærmǐ nǐgkáldta. Wæigutæ ærbácǐdǐstǐ æmæ ǐsǝtǐtæ æχsæst. Sæ qúdǐi udǐstǐ: »Báχordta sæ?« zæγgæ. Færsǐnc æi: »Fág báχordtai?« Ulǐng záchta: »Næ báχordton. Zǐng mǐn rádtút, æmæ næ χæjari báχærjǐnæn mæ fág.« Wæigutæ kæræjǐ áfarstoi: »Áwajæm æi?« Næ il<sup>2</sup> srázǐstǐ áwajǐn; záchtoi: »Ámarǐn æi qæu.« Ásaǐdtoi yæ χussǐnmæ; ǐsχússǐdǐs; bátǐχtoi yæ nǐmæti æmæ záchtoi: »Ku báfǐnæi wá, wæd æi ámarjǐstæm; nǐr wál cóm.« Udón ku ácǐdǐstǐ, wæd Ulǐng sǐstádǐs æmæ yæ bǐnæti nǐmæti sújǐ lǐg bátǐχta; yæχædæg ácǐdǐs æmæ ændær bǐnátǐ bámbæχst. Wæigutæ ku rácǐdǐstǐ ui ámarǐnmæ, kæmæn yæ k'úχǐ færétt, kæmæn læjæg, æmæ lǐstæg skárstoi nǐmætt æmæ sújǐ lǐjǐ. Wæigutæ záchtoi: »Nǐr nǐn tás nál ū.« Bácǐdǐstǐ æmæ ǐsχússǐdǐstǐ. Ráisomǐ kú sǐstádǐstǐ, wæd Ulǐng dær sǐstádǐs æmæ sæm súri: »Wæ ráisom χórz wa!« Wæigutæ ku áiqustoi, wæd sǐstádǐstǐ æmæ áliγdǐstǐ: »Úcǐ cæftæi čǐ næ ámærd? Uí næ ám<sup>3</sup> báχærjæn.« Wæigutæ úcǐ záman χórdtoi læjǐ jǐzá, æmæ »Ulǐng dær læjǐ jǐzá χæri« zæγgæ ænqæel udǐstǐ udón.

Ulǐng rásagurdta χæjari χórzjǐnadtæ æmæ jǐ nícǐ ǐsárdta yæχǐ ákkag; ærmæst jǐ ráχasta cǐχt æmæ cæfχád. Záchta: »Cǐχti mæ fǐd báχærjæn, cæfχád yæ bæχæn nǐssázjæn.« ǐstæi fænǐk χæčǐli bátǐχta, yæ mǐdæg zǐng; yæ fárson sæ

<sup>1</sup> Stackelberg p. 29, deuxième alinéa, — <sup>2</sup> Stackelberg p. 56, deuxième alinéa. — <sup>3</sup> »Ici«, c.-à-d. sur-le-champ.

tournaient, Uļing avait détaché les morceaux de viande des (litt. de leurs) os. Les morceaux de viande, il les jeta dans une fosse, les os décharnés, il les posa à son côté; la soupe, il la versa aussi dans la fosse. Les géants entrèrent, et les os [étaient] décharnés. Ils réfléchirent sur ceux-ci en [se] disant: »Les a-t-il mangés?« (c.-à-d.: a-t-il mangé la viande). Ils lui demandent: »As-tu mangé ton saoul?« Uļing dit: »Je n'ai pas mangé [mon saoul]. Donnez-moi du feu, et [étant retourné] à notre maison je mangerai mon saoul.« Les géants se demandèrent l'un à l'autre: »Le laisserons nous partir?« Ils n'en couvinrent pas, [à savoir] de le laisser partir; ils dirent: »Il faut le tuer.« Ils l'invitèrent frauduleusement à dormir; il se coucha; ils l'enveloppèrent dans un manteau de feutre et [se] dirent: »Lorsqu'il sera endormi, alors nous le tuerons; sortons pour le moment.« Quand ils furent sorti, Uļing se leva et en son propre lieu il enveloppa une bûche dans le manteau de feutre: lui-même alla se cacher dans un autre endroit. Lorsque les géants rentrèrent pour le tuer, l'un avait à la main une hâche, l'autre un gourdin, et ils mirent en pièces le manteau de feutre et la bûche. Les géants dirent: »Maintenant nous n'avons plus rien à craindre.« Ils allèrent se coucher. Le matin, quand ils se levèrent, Uļing aussi se leva et courut après eux: »Bonjour!« Quand les géants l'entendirent, ils se levèrent et s'enfuirent: »Qui ne serait pas mort de ces coups-là? Il nous mangera sur-le-champ.« Les géants à cette époque-là mangeaient de la chair d'homme, et ils croyaient et se dirent [à eux-mêmes]: »Uļing mange aussi de la chair d'homme«.

Uļing chercha des bonnes choses dans la maison, mais il n'y trouva rien qui lui convînt; il emporta seulement un fromage et un fer à cheval. Il dit: »Le fromage,

isbásta æmæ rácið sæ hæjaræi wæigutæn. Ærcið kæm ni-  
wáhta yæ fidi úrdæm, æmæ yæ fid um nál udís. Ulíng  
næ zidta, ænqæl udís, uí yæ fidimæ kæréji águrinc. Kæsi  
æmæ qædi yú wæig æriγγuri. »Kædem cæús?« júri yæm  
Ulíng. Wæig kæsi æmæ næ úni kæcæi júrin cæu uí.<sup>1</sup> Ulíng  
hæstægdær báciðis æmæ kæréji isárdtoi. Áfarsta yæ Ulíng:  
»Kud tárd cæús? fæðisoni huzæn dæ.« Wæig záhta: »Fæ-  
ðison æz; hæjári niwáhton æhsæs æfsimæri, mæhædæg cæ-  
wæni áciðtæn. Kú æriðdæhtæn, wæd údon hæjári nál. Áci  
bæsti áhæm næ únin éi sin bátiγκóðtaid æmæ níkæi árin  
kæmæi sin sæ mæst<sup>2</sup> ráison.« Ulíng fætárst: »Ku sára  
mæ fidi, wæd æi báhærjæn.« Æmæ yæm júri: »Wæælæ bæ-  
lås ærtásin kæ; æz isbádon yæ cúbpil æmæ ákæson, quá-  
mæ qædi wói défsimærtæ.« Wæig záhta: »Uí hórz unáfæ.«  
Ærtásin kóðta bælas, Ulíng bælásil nihæcið. Wæig ku  
áwáhta fæstæmæ bælási, wæd Ulínji sælvásta æmæ ættæ-  
dær um ærháudta<sup>3</sup>. Ulíng kæm ærháudta<sup>3</sup> um tærqús hús-  
sið, æmæ yæ ásazsta Ulíng, ærbáxasta yæ wæigmæ æmæ  
júri: »Stávdædær bælás ku ærtásin kóðtaís, wæd mæ dárd-  
tær sælvástaid, æmæ quámæ défsimærtæi ískæi ærsázstain.«  
Wæd wæig záhta: »Æi mæ ráfærsin qæwi: di ci dá<sup>4</sup>? cæ-  
mæi dæzi æfsáðis<sup>5</sup>? ci áhurjinad zónis?« Wæd Ulíng záhta:  
»Cæmæi dæ fændi úmæi báwzæræm. Kæd dæ fændi, áγγū-

<sup>1</sup> Le mot *ui* résume la proposition subordonnée précédente: »il ne voit pas d'ou vient l'appel, celà [il ne le voit pas]«; construc-  
tion très commune en ossète: à comparer la phrase qui se trouve  
trois lignes plus haut: *ærcið kæm niwáhta yæ fidi úrdæm*, litt.:  
»il arriva [à l'endroit] où son père l'avait laissé, là [il arriva]«. —  
<sup>2</sup> »Leur vengeance à eux«. — <sup>3</sup> Le prétérit à désinence transitive du  
verbe *hæun*, »tomber«, est étrange. — <sup>4</sup> Litt.: »qu'es-tu?« — <sup>5</sup> Litt.:  
»de quoi te rassasies-tu?« Le géant craint qu'Ulíng ne se nourrisse de  
la chair de géants. Des trois questions du géant, Ulíng laisse les deux  
premières sans réponse.



mon père le mangera, le fer à cheval il le mettra à son cheval.» Puis il enveloppa de la cendre dans un lambeau d'étoffe [et cacha] le feu là-dedans; il l'attacha à son dos et s'en alla de la maison des géants. Il arriva à l'endroit où son père l'avait laissé, mais son père n'y était plus. Uļing n'en savait rien, il croyait que lui et son père se cherchaient mutuellement. Il regarde [autour de lui], et dans la forêt un géant arrive en courant. »Où vas-tu?« lui demande Uļing. Le géant regarde et ne voit pas d'où vient l'appel. Uļing s'approcha, et ils se trouvèrent l'un l'autre. Uļing lui demanda: »Pourquoi cours-tu si vite? Tu as l'air d'un effarouché.« Le géant dit: »Je suis un effarouché; j'ai laissé six frères dans la maison en allant faire la chasse moi-même. Quand je retournai, ils n'étaient plus à la maison. A cet endroit je ne vois pas un tel homme qui soit de force avec eux, et je ne trouve personne de qui je puisse tirer vengeance d'eux.« Uļing eut peur: »S'il trouve mon père, il le mangera.« Et il lui dit: »Plie en bas l'arbre là-haut, je m'asseyerai [alors] à sa cime et regarderai; peut-être que tes frères sont dans la forêt.« Le géant dit: »C'est là un bon conseil.« Il plia en bas l'arbre, Uļing s'accrocha à l'arbre. Lorsque le géant laissa redresser l'arbre, il lança Uļing, et celui-ci tomba loin de là. A l'endroit où Uļing tomba, un lièvre était couché, et Uļing le saisit, l'apporta au géant et dit: »Si tu avais plié en bas un arbre plus gros, celui-ci m'aurait lancé plus loin, et j'aurais saisi, peut-être, un de tes frères.« Alors le géant dit [à lui même]: »Il faut que je lui fasse des questions« [et il dit à Uļing]: »Qui es-tu? quelle est ta nourriture? quel art sais-tu?« Uļing dit: »Quel art tu veux, nous l'essaierons. Si tu veux, courons [à l'envi], et celui qui [court si fort que] la poussière est soulevée [de

ræm, æmæ yæ fæstæ rīg kæmæn sīstá<sup>1</sup>, uí æmbīldta.«  
 Wæig srázi æmæ zázta: »Dī wál ázγūr; kæd dæ fæstæ rīg  
 sīstá áci kærdægīl, wæd dīn rádcīnæn yú téwa wáry æzcá.«  
 »Xórz!« Ulíng ázγurdta<sup>2</sup>, yæ fárson fænik; ráiχaldta χæçlí,  
 æmæ rīg yæ sáermæ sīstá. Ulíng æmbīldta æzcátæ, æmæ  
 sæ ázastoi yæ χæjarmæ Ulíngæn. Ku báciđīstī χæjarmæ,  
 áfon ud χæriñæn. Ulíngæn yæ mád æmæ yæ fīd qæzđīg  
 næ udīstī. Ulíng æfsáermī kænī, wæijī fág yæ χæjarī næi.  
 Ulíng æmæ mád báunaffæ kóđtoi áftæ: Ulíng ku báfærsa  
 mádi χæriñaji tíχχæi, wæd mád áftæ kud zæγá: ,mænæ  
 ma næm bázzad wæijī áγd, æmæ wæ fág næ ujæn'; wæd  
 fætársjæn wæig æmæ álījjæn! Kud záztoi áftæ bákodtoi.  
 Wæig féstadis æmæ álīγdīs. Ulíng bíræ fæχúdt yæ fæstæ æmæ  
 zázta: »Dīnjīrtæ fælæ ænæzondtæ.« Wæig fændágīl líγd, æmæ  
 il rúvas sæmbæld, æmæ yæ báfærsta: »Kædæm líjīs?« Wæig  
 rájīrdta yúldær qudtægtæ. Wæd rúvas níχúdt æmæ zázta:  
 »Údon dæwæi fætárstīstī, æmæ uítíχχæi áftæ jīrdtói.« Bá-  
 wændīn æi kóđta wæijī æmæ zázta: »Cóm fæstæmæ æmæ  
 déχca ráis. Kæd æfsáermī kænīs, wæd mænæ bændænæi  
 næχí kæréjiul bábættæm æmæ dæ cīmá æz tíχæi lásīn  
 uíχuzæn báçæujīstæm.« Wæig ísrázi rúvasī unáfæil; bæ-  
 ndænæi kæréji bábastoi, rúvas rázæi, wæig fæstæ, æmæ  
 fæçæunc. Ku sæ áudta Ulíng, wæd níqær kóđta: »Yæ nó-  
 mæi rúvasæn, níř mīn mæ χástæ zærónd wæigutæi fīđīn-  
 mæ qávis?« Kudtær uí áiqusta wæig, áftæ fæzīld fæstæmæ,

<sup>1</sup> Du verbe stīn avec le préverbe s-; sīstá est évidemment une forme réduite de sīstad, prétérit formé du thème participial sans désinence. — <sup>2</sup> Verbe intransitif à désinence transitive.

la verdure] sous ses pieds, aura gagné.« Le géant y consentit et dit: »Cours donc, toi; si la poussière se soulève derrière toi sur cette verdure, je te donnerai une charge de chameau d'argent.« »Bon!« Uļing courut, [portant] la cendre sur son dos; il délia le lambeau d'étoffe, et la poussière (c.-à-d. la cendre) se souleva jusqu'à sa tête. Uļing gagna l'argent, et ils le portèrent à la maison d'Uļing. Quand ils arrivèrent à la maison, c'était l'heure du repas. La mère et le père d'Uļing n'étaient pas riches. Uļing a honte de ce qu'il n'y a pas dans la maison assez de nourriture pour rassasier le géant. Uļing et sa mère prirent conseil ainsi: [il fut convenu entre eux] qu'Uļing demanderait à sa mère quelque chose à manger, et qu'alors la mère dirait: ,voilà, il nous reste encore un jambon de géant, et celà ne suffira pas à vous rassasier'; alors le géant aurait peur et s'enfuirait. Ainsi dit, ainsi fait. Le géant se leva et s'enfuit. Uļing rit beaucoup de lui (litt.: après lui) et dit: »[Ils sont] grands, mais sots.« Le géant prit le chemin en fuyant, et il rencontra un renard, et celui-ci lui demanda: »Où fuis-tu?« Le géant raconta tout ce qui s'était passé. Alors le renard rit et dit: »Ils avaient peur de toi, c'est pour cela qu'ils ont parlé ainsi.« Il persuada le géant [qu'il en était ainsi] et dit: »Retournons et reprends ton argent. Si tu as honte, voilà, nous nous attacherons l'un à l'autre au moyen d'une corde, et comme si je te traîne par force, comme ça nous irons.« Le géant accepte le conseil du renard; ils s'attachèrent l'un à l'autre au moyen d'une corde, le renard étant devant, le géant derrière, et ils se mirent en route. Lorsqu' Uļing les vit, il cria: »Au nom du renard! as-tu l'intention maintenant de me payer ce que me doivent les vieux géants?« Le géant n'eut pas plus tôt entendu ceci qu'il retourna; ou-

féroz kóðta rúvasi ðær, tíχέϊν áζγordta<sup>1</sup>, æmæ rúvasi zæχ-  
 χιλ níχχósta, æmæ ámarðis. Wæigutæ ðær yúgæi níppír-  
 χísti. Læji yú kæm féðtoi, úmæi nál qígðárdtoi. Ulíng ábon  
 ðær yæ χæjárj cærj yæ máðæltimæ,<sup>2</sup> fælæ rúvasi qudtágil  
 χúdægæi ísk'úyj.

## 9.

## Níχás duwæ báragæi.

Duwæ báragæi áciðisti bálcj. Yú ciðis næl bæχil, ðíγκάγ  
 yæfs bæχil. Udón níllæudisti æχsæviwatj. Yæfs udís záinag<sup>3</sup>  
 æmæ níyárdta báiræg. Báiræg báβιριð næl bæχj βίνμα. Næl  
 bæχj χίcau záχta: »Uí χóρζ! mæ bæχ báiræg níyárdta.«  
 Wæð yæfs bæχj χίcau záχta: »Uí mæ yæfsj báiræg ū! uí  
 mæn ū! mæ yæfs záinag udís.« Wæð næl bæχj χίcau záχta:  
 Uí æζ næ ζónjn; báiræg mæ bæχj ráζ χussidís. Éζ ðæwæn  
 uí næ rádjinæn.« Kæréjiæn »mæn ū! mæn ū!« kóðtoi;  
 fæstægma báunaffæ kóðtoi báfærsjn rástkænæji. Báciðisti  
 χæstægdær sæm yú nóμζid lægmæ.<sup>4</sup> Yæχæðæg χίcau χæ-  
 járj næ úd, fælæ yæ ús udónj báχudta.<sup>5</sup> Ku báζidta qud-  
 tæg, wæð ús záχta: »Mæ læg χæjárj næí, uí áciðis úrs  
 ζοχj sármæ. Um næ χúmtæm kæsågtæ sáu ðenjizæi cæunc  
 æmæ úm χízjnc æχsævígon, æmæ udón qáqqænj.« Uí ku  
 féqusta næl bæχj χίcau, wæð záχta: »Uí rást næú!« Wæð  
 ús juáp ráðta: »Umæ gæsgæ ðj ðær rást næ ðæ: næl bæχ  
 báiræg næ ári. Mæ læg ku ærcæwa, uí ðæn nés rást kæn-  
 jænīs. Máχ ærtæ, ðj yú.« Æmæ básastis, báirægæi quámæ  
 paidá kæná yæfsj χίcau.

<sup>1</sup> áζγordta = áζγurdta. — <sup>2</sup> máðæltæ signifie au sens propre  
 du mot les ancêtres de la mère comme fídæltæ les ancêtres du père;  
 mais les deux mots sont employés sans différence, à ce qu'il semble,  
 pour signifier père et mère. — <sup>3</sup> Participe futur du verbe zaïn, Miller  
 § 95. 4. — <sup>4</sup> Litt.: »ils allèrent à un homme connu, [à celui qui était]  
 plus proche d'eux.« — <sup>5</sup> Du verbe βαζονjn.

bliant même le renard il courut à toutes forces et jeta le renard contre la terre, et [le renard] mourut. Les géants se dispersèrent chacun de son côté. [Après cela] lorsqu'ils (litt. là où ils) voyaient un homme, il ne lui faisaient plus du mal. Uling vit encore aujourd'hui dans sa maison avec ses parents, mais il crève de rire [en pensant] à l'affaire du renard.

## 9.

## Anecdote de deux cavaliers.

Deux cavaliers se mirent en voyage. Un d'eux montait un cheval, l'autre une jument. Ils s'arrêtèrent à un gîte. La jument était pleine et mit bas un poulain. Celui-ci se traîna [et se coucha] sous le cheval. Le maître du cheval dit: »Ceci est bon! mon cheval a mis bas un poulain.« Puis le maître de la jument dit: »C'est le poulain de ma jument! c'est le mien! ma jument était pleine.« Ensuite le maître du cheval dit: »Je n'en sais rien; le poulain s'est couché devant mon cheval. Je ne te le céderai pas.« Ils se dirent l'un à l'autre: »C'est le mien! c'est le mien!« après cela ils tinrent conseil [et résolurent] de demander justice à un arbitre. Ils allèrent à l'homme connu le plus voisin. Le maître de la maison n'y était pas lui-même, mais sa femme les accueillit. Ayant appris l'affaire, la femme dit: »Mon mari n'est pas à la maison, il s'en est allé au sommet de la montagne blanche. Les poissons vont là à nos champs de la Mer Noire et montent là-haut la nuit, et il les garde.« Lorsque le maître du cheval entendit ces mots, il dit: »Cela n'est pas vrai!« Puis la femme répondit: »Alors tu n'es pas vrai (c.-à-d. véridique) non plus: un cheval ne met pas bas un poulain. Quand mon mari arrivera, il ne te donnera pas raison. Nous sommes trois, tu n'es qu'un.« Et il avoua que le maître de la jument [avait] peut-être [droit de] tirer profit du poulain.

## 10.

Æmbísond árs æmæ χύyæ.

Árs æræmbírd kóðta yæχícæn sáuqæðí bælásí bñn kær-dóyí kærí. Áftæmæi yém χύí sáyudís. Ársæn qíg udís fít-cág bon. Dígkág χadt<sup>1</sup> kæræjī ærvárstoī æmæ il jæbæχ fí-díðtoī. Ársí fællóí duwæ yæ yúmæ χórdtoī, χύí æmæ árs.

Yú æmæljí ráisom<sup>2</sup> sæ cwænon dárdæi féðta, æmæ sæm bíræ fækástis. Cwænon χælæg kæm næú? χælégkag dær udístí. Árs æmæ χύí cwænoní kud æχsízgon qæúnc,<sup>3</sup> uí čídærittær zóní. Áljzdæm dær qudī kænjí cwænon: »Kúd mæ k'úχí báftoī? féχsin sæ, æmæ yú ætæmæ ínnæ áir-væzjæn.<sup>4</sup> Stæi čí zóní, kæcǵ áirvæza, uí mǵn<sup>5</sup> mæχí ámara. Fællóíag dær ú, áftæ dárdæi sæ ku féχson, kú næ sæ ák'uron; wæd duwæ dær ku áirvæzoi úmæi. Fæltáu ljstæg ærqúðí<sup>6</sup> æmæ rávzarǵn qæwí.« Kæsí æmæ χύíyæn yæ sirtæ cǵrǵ æmæ dárǵ kud ístí, wæd záchta: »Xuздæér ujæn, χæ-stægdær bábíron æmæ χύyí cævon, wæd uí yæ mástæi ársil yæχí báppærjæn æmæ yæ ámarjæn yæ cǵrǵ sirtæi.« Kud ærqúðí kóðta, áftæ báχχæst kóðta. Ízærí χύí æmæ árs fæinérdæm ku ácidístí, wæd cwænon kærdó kæcæi zǵræld úcǵ bælásí særmæ sǵst. Ráisomí χύí æmæ árs sæ χærin áfon kærímæ ærcǵdístí æmæ ta yúmæ χærin báidíðtoī. Árs féðta cwænoní, fælæ χúīmæ znágdær kud udís, yæ kæri in kæi χórdta, uí tíχχæi cwænoní yæ zærdæyí æmbáljí χuzæn bánjmadta æmæ yú χúīmæ stóχís. Xúí yú æi sǵnágæi ku scáfta, wæd yú æi árs dær átíðta, ændær kæræjī næ mard-

<sup>1</sup> Litt.: »la seconde fois«. — <sup>2</sup> Litt.: »un matin de commodité«. —

<sup>3</sup> Litt.: »combien agréables ils sont nécessaires«. — <sup>4</sup> Litt.: »et excepté un, l'autre s'enfuira«. — <sup>5</sup> Datif éthique. — <sup>6</sup> Le verbe kænjn est supprimé.

## 10.

## Fable de l'ours et du sanglier.

Un ours recueillit pour lui même dans la forêt noire une quantité de poires qu'il entassa au pied d'un arbre (c.-à-d. du poirier duquel tombaient les poires). Puis un sanglier se glissa auprès de lui. L'ours en était ennuyé le premier jour. Plus tard ils s'entendirent et ils s'accommodèrent bien. Le [fruit du] travail de l'ours ils le mangèrent en compagnie, le sanglier et l'ours.

Un beau matin un chasseur les vit de loin, et il les observa longtemps. Où un chasseur n'est-il pas envieux [du bien-être des animaux]? Ils étaient en effet dignes d'envie. Chacun sait à quel point un ours et un sanglier sont désirables pour un chasseur. Le chasseur considère [la situation] de tous les côtés: »Comment tomberont-ils dans mes mains? je pourrais tirer sur eux, et j'en aurai un, mais l'autre s'enfuira. Puis qui sait? celui qui s'enfuira me tuera peut-être. Il y a aussi cette difficulté, si je tire sur eux à une telle distance, que je pourrais ne pas les toucher, alors tous les deux s'enfuiront de là. Mieux vaut délibérer minutieusement, et il faut choisir [le meilleur moyen].« Il regarde [de nouveau] et [voyant] que les broches du sanglier sont aigues et longues, il dit: »Il vaudra mieux que je m'approche en me glissant et frappe le sanglier, puis celui-ci dans sa fureur se jettera sur l'ours et le tuera avec ses broches aigues.« Ainsi dit, ainsi fait. Le soir, le sanglier et l'ours s'en étant allés chacun de son côté, le chasseur grimpa au haut de l'arbre duquel tombaient les poires. Le matin, à l'heure du repas, le sanglier et l'ours arrivèrent au tas [de poires] et commencèrent à manger ensemble. L'ours vit le chasseur, mais étant plus ennemi du sanglier, parce que celui-ci lui mangeait

toi. Yú χάδτ ægær ku stóχistj, wæd cwænon dær χύyī féχ-  
sta. Xúj yæ cæf æmæ yæ rís ku bámbarsta, wæd ársjīl  
yæχí háppærsta æmæ in yæ sirtæi yæ t'ængtæ rákaldta.  
Cwænon sæm ærbjrid bælasæi, æmæ yæ cæmæn qudijsti  
úmæn sæ k'ádtær kænīn báidjda.<sup>1</sup>

## 11.

## Mæljīg æmæ c'irc'irag.

Mæljīg sárdj yæχícæn χóllag æræftiag kódtá. C'irc'irag  
tá yæ fársmae c'æχ kærdagil pær-pær kódtá. Yú χádt mæljīg  
yæ χéjarmæ χór ku ærcæixasta, wæd il c'irc'irag æmbáld  
æmæ yæ færsj: »Cj kúsīs uj?« Mæljīg juáp rádtá:  
»Mæχícæn zīmægmae χóllag æmbjrd kænīn.« Wæd il c'ir-  
c'irag njχúdtīs æmæ in záχta: »Cj ænézond dá! Kædmæ  
cærīn ænqæel dæ dæχícæn? Xuздær mænæ mænáu særdæi  
istj fén. Yæχædæg njpær-pær kódtá æmæ átaxīs.

Zīmæg ærcidīs; χálas kærdæjī ærbælvasta. Wázal álci  
ævzær téf sædtjīn báidjda. C'irc'irag yæ ájal bámbarsta.  
Ámæljīn kæi fændj<sup>1</sup>? Ærcidīs mæljīgmae kúræg. Dwár bá-  
zosta. Mæljīg yæ kærc háppærsta yæ wæχsč'itjīl æmæ yæm  
rácidīs. »Ægás cæwái! čí dæ?« »Æz dæ χó c'irc'irag; ta-  
búafsi árdjgæi wáljægmae mæn isχæss.« Mæljīg in juáp  
rádtá: »Dj mæ særdjgkon līmæn! Mænæi róχ næ dá. Nj  
má mænæ mítjīl símgæ dær ákæn.« Ærmæst in úcj njχás  
záχta, æmæ dwár yæ fæstæ sæχgadta.

<sup>1</sup> Litt.: »et ce à quoi ils lui étaient nécessaires, pour cela il com-  
mença à les couper en morceaux.« — <sup>2</sup> Stackelberg p. 8, deuxième alinéa.



son tas [de poires], il regarda dans son cœur le chasseur comme un allié et il cherche querelle au sanglier. Quand le sanglier d'une part poussa l'ours de son flanc, l'ours d'autre part écorcha le sanglier, mais ils ne se maltraitèrent pas davantage l'un l'autre. [Mais] comme une fois ils se battirent trop, le chasseur tira sur le sanglier. Lorsque le sanglier sentit la blessure et la douleur, il se jeta sur l'ours et lui arracha les intestins avec ses broches. Le chasseur descendit de l'arbre [et s'avança] vers eux, et il commença à les couper en morceaux pour en faire l'usage qu'il jugeait nécessaire. \_\_\_\_\_

## 11.

## La fourmi et la sauterelle.

La fourmi amassait de la nourriture pour elle-même pendant l'été. Mais la sauterelle à côté d'elle chantait sur l'herbe verte. Une fois comme la fourmi apportait des grains à sa maison, la sauterelle la rencontra et lui demanda: »A quoi travailles-tu là?« La fourmi répondit: »J'amasse de la nourriture pour l'hiver.« Alors la sauterelle rit et lui dit: »Comme tu es bête! combien de temps t'imagines-tu que tu vivras? Voilà, mieux vaut profiter de l'été comme je le fais.« Elle chanta elle-même et s'envola.

L'hiver vint; la gelée étouffa l'herbe. Le froid commença de faire disparaître toute mauvaise odeur. La sauterelle sentit [approcher] sa perte. Qui veut mourir? Elle vint à la fourmi en suppliant. Elle frappa à la porte. La fourmi jeta sa pelisse sur ses épaules et vint à elle. »Sois la bienvenue! qui es-tu?« »Je suis ta sœur la sauterelle; aie la bonté de me soutenir dès maintenant jusqu'au printemps. La fourmi lui répondit: »Toi mon amie de l'été! Tu n'as pas été oubliée par moi. Maintenant, voilà, danse dans la neige.« Elle ne lui dit que ces mots-ci et ferma la porte derrière elle. \_\_\_\_\_

## 12.

Wasæg, dalis æmæ sæγ.

Zorati<sup>1</sup> Zaurbeji æmbisonð.

Wasæg æmæ dalis æmæ sæγ yumæ bacærdisti. Bon izærmæ yumæ χisti<sup>2</sup>ti, qæd ræbinti. »Nir«, zaχta sæγ, »is-kæcæi næm isti fidbili<sup>3</sup>z ku fæzi<sup>4</sup>na, wæd wæ kæmæ ci mi-nog is lægjinadæi?« Wasæg zaχta: »Fonjissæj<sup>5</sup>i majali ssar-jinæn æz!« Dalis zaχta: »Mæmmæ ma is duwæ bærci. Dæumæ ma, sæγ?« »Mæmmæ ui bærc is, kud mæχædæg, kud mæ qar ū.«

Rasti ūci bon yumæ bacærdisti færank, ars æmæ biræγ. »Yaræbi!« zaχta færank, »wælæ nin qæd ræbin si-χægtæ bærgæ zini<sup>6</sup>! Biræγ, di sæm scæwis æmæ sæ yu fidi χai ku rakuris.« Biræγ scidīs, dardgomau nilæudīs æmæ qar kæni: »Bairayat!« Wasæg æmæ dalis waitayd sæχi k'utær ræbin æræmbæχstoi; sæ di<sup>7</sup>nji<sup>8</sup>tæ ma zindisti ættæ-mæ. Sæγ wæliau slæud æmæ juri: »Midæmæ,<sup>9</sup> wazæg, fjsim<sup>4</sup> di<sup>10</sup>n ujinæn! fidi χai wæm is. Mæ χistærtæ mæ særvistoi.« Yæ k'azæi zæχzil ært'æp' lasi: »Biræγi fidi næm biræ is. Midæmæ, midæmæ, wazæg, midæmæ!« Biræγ dær χorzau nal fæcis, sijmiji sijmiji racidīs æmæ niχosta yæ æmbæltæm. Yæ ævzag ælχuiyi darγau læf-læf kængæ sæm ferva-stīs biræγ: »Æi, æi, æi, æi mæ χistærtæ! lijæm ardigæi! Næ siχægtæ aχæmtæ sti æmæ biræγi fidi yettæmæ ændær nic<sup>11</sup>i χæri<sup>12</sup>nc. Jæbæχæi ma sæ kæi ra<sup>13</sup>irvastæn, am læunæi æz ni<sup>14</sup>ci wal bakænjinæn.« Ærtæ dær festadisti æmæ dard-tærmæ liγdisti: »Lijæm ardigæi, am maχæn card nal is; baχærjisti næ.«

<sup>1</sup> Sjögren § 48. — <sup>2</sup> Litt.: »il nous apparaît certainement des voisins«. — <sup>3</sup> »Au milieu«, c.-à-d. »viens parmi nous, dans notre demeure.« — <sup>4</sup> Le mot fjsim est expliqué dans la description des fêtes du jour de l'an, p. 74.

## 12.

## Le coq, l'agneau et la chèvre.

Fable de Zaurbek Zorajeff.

Un coq, un agneau et une chèvre vivaient ensemble. Tout le jour jusqu'au soir ils broutaient l'herbe ensemble derrière la forêt. »Or,« dit la chèvre, »si, de quelque part, quelque mal nous vient au jour, qui de vous trouvera adroitement une ressource?« Le coq dit: »Moi je trouverai cent moyens de me tirer d'affaire.« L'agneau dit: »Moi j'en trouverai deux fois autant. Mais toi, ô chèvre?« Moi je trouverai autant [de ressources] qu'il y a dans ma nature, dans ma force [d'esprit].«

Ce jour-là justement un lion, un ours et un loup vivaient ensemble. »Vraiment,« dit le lion, »là, près de la forêt, des voisins nous apparaissent certainement! Ô loup, va chez eux et demande leur un morceau de viande.« Le loup alla, s'arrêta à quelque distance, et il cria (litt. il crie): »Soyez heureux!« Le coq et l'agneau se cachèrent aussitôt derrière un buisson; mais leurs queues apparaissaient dehors. La chèvre se dressa en haut, et elle s'écria (litt. s'écrie): »Entre, ô hôte; je serai ton amphitryon! il y a pour vous [tous] un morceau de viande. Mes anciens m'ont envoyé [pour t'inviter].« Elle frappe la terre des pieds [en continuant]: »Du loup, nous en avons beaucoup. Entre, entre, mon hôte, entre!« Le loup, d'autre part, n'était plus à son aise, en arrière, en arrière il se retira et vint rejoindre(?) ses camarades. La langue pendante à la longueur d'une hobine, le loup se sauva en haletant auprès d'eux: »Ô, ô, ô, ô mes anciens! fuyons d'ici! Nos voisins sont des gens qui ne se nourrissent que de la chair de loup. Je me suis échappé sain et sauf de leurs mains, il est vrai, mais si je reste ici, je ne me tirerai plus d'affaire.« Tous les trois se

Ui yedtaemæ wasæg æmæ dalis æmæ sæγ dær sæ bi-  
 nat ændær ranmæ raivdtoi, fælæ sæ Xucæu færænk, ars  
 æmæ bīræγmæ χæstæg ærχasta. »Wælæ ta stj«, zæγgæ  
 færænk zaxta, »næ sīχægtæ fæzīndīstj, næ fæd cī dær nīn  
 sardtoi? Acī χadt ma sæ bavzaræm cavær stj. Ars! fiumæ  
 sæ rakur!« Ars dær festadīs æmæ sæm bajjrdta: »Wælæ,  
 χorz adæm, wæ bon χorz! yu fiuī mur wæm næ wa?«  
 Wasæg æmæ dalis adwærgæi zæχχīl nit'æpæn stj; sæγ ta  
 yæ sær wæliau særγævi, yæ sīk'atæi c'æχ arv st'æp kæn-  
 nīnmæ qavi, ært'æp kænī yæ k'azæi zæχχī æmæ arsmæ  
 jūrī: »Xæstægdær ma ærbacū<sup>1</sup>, mæ χūr, cī jurīs jæbæχ næ  
 qūsīn.« Ars dær yæχī nīmæri: »ūmæi mæ næ fæsaījīnæ!  
 æmæ qærdæræi bajjrdta: »Fiu mæ qæwi, næ χorz sīχægtæ.«  
 »Xucæu būznīg! fiu næm aræχ, arsi fiuæi ku cæræm maχ.  
 Mīdæmæ, mæ χūr, mīdæmæ!« Yæχædæg sæγ yæ sīk'atæi  
 fevzīdī æmæ arsmæ badodoi kænī; ars dær yæχī fæstæmæ  
 fæstæmæ kænī; wæd læp-læp kængæyæ yæ æmbæltī astæu-  
 mæ nīlljγdīs ars: »Æz wæ mærdtī wazæg<sup>2</sup>! lijæm ardīgæi!  
 arsi fiuæi ku cærīnc udon. Lijæm, lijæm; nīr tægkæ dær  
 sæ ardæm qæwi. Acī ran dær ta nīwajæm.« — »Ku næ udain  
 æz, bazordtaikkoi wæ,« zæγī sīn<sup>3</sup> sæγ dær. »Sīstūt wælæ-  
 mæ! fidar ran basagūræm æχsæv, kænnoð næ ærgævdjīstj.«

K'æjæχī bilīl zæγmæ nīllæg bælas k'ulī, æmæ yæ sær-  
 mæ sχīstīstj sæγ æmæ dalis æmæ wasæg. Ku ærtalīngīs,  
 wæd sæ bīnmæ ærbacīdīstj færænk, bīræγ æmæ ars; ærχus-  
 sīdīstj bælasī bīn. Wæd jūrī wasæg sūsægæi<sup>4</sup>: »Cī ma kæn-  
 non, sæγ? donī χulīj mæm cæu.« »Dī fonjīssæj majalī ku

<sup>1</sup> Miller § 12, 6 remarque 1. — <sup>2</sup> Litt.: »J'ai été l'hôte de vos morts.«  
 — <sup>3</sup> »Leur«, c.-à-d. à l'agneau et au coq. — <sup>4</sup> L'ablatif employé avec la  
 fonction d'un adverbe, à comparer Stackelberg p. 29.

levèrent et s'enfuirent plus loin: »Fuyons d'ici, il n'y a pas pour nous moyen de vivre ici; ils nous mangeront.«

Ensuite, le coq, l'agneau et la chèvre décampèrent à un autre endroit, mais Dieu les dirigea à la proximité du lion, de l'ours et du loup. »Les voilà de nouveau,« dit le lion, »nos voisins apparaissent [encore une fois], ils ont trouvé nos traces. Cette fois-ci nous examinerons pourtant quelle sorte de gens ils sont. Ô ours, demande leur de la graisse!« L'ours se leva donc et leur dit: »Hein, les bonnes gens, bonjour! n'avez-vous pas un peu de graisse?« Le coq et l'agneau de terreur sont rivés au sol; mais la chèvre lève la tête, essaye de frapper de ses cornes le ciel bleu, frappe la terre du pied et dit à l'ours: »Approche-donc, mon soleil, je n'entend pas bien ce que tu dis.« L'ours réfléchit: »Par ce [moyen] tu ne me tromperas pas!« et il dit à plus haute voix: »J'ai besoin de graisse, mes bons voisins.« »Dieu sois loué! nous avons assez de graisse, car nous vivons de la graisse d'ours. Entre, mon soleil, entre!« La chèvre elle-même menace de ses cornes et intimide l'ours; quant à l'ours, il se retire, se retire; puis, ventre à terre, l'ours s'enfuit jusqu'au milieu de ses camarades: »Peu s'en est fallu que je ne fusse un de vos morts! fuyons d'ici! ils se nourrissent de la graisse d'ours. Fuyons, fuyons! ils doivent arriver ici à l'instant. Quittons donc cet endroit encore.« — »Si je n'y était pas, ils vous auraient mangés,« dit d'autre part la chèvre à ses camarades. »Levezvous! cherchons un endroit sûr pour la nuit, sinon ils nous tueront.«

Au versant d'un rocher, tout en bas, un arbre [se levait] sur la pente, et la chèvre, l'agneau et le coq montèrent à la cime de cet arbre. Lorsqu'il commença à faire nuit, le lion, le loup et l'ours arrivèrent là-bas; ils se cou-

zj̄dtai,« χ̄ūdj̄ il sæγ, »nj̄r donj̄ χ̄ulij̄mæ dær mæn ku fær-  
sis! Wælgommæ dæχ̄ī rafældaχ̄ æmæ dæ don dæ χ̄ulfmæ  
bacæuj̄æn.« Wasæg kudtær yæχ̄ī fæfældaχ̄ta wælgommæ,  
aftæ yæ Xucau ærçaun kodta bīræγj̄ særj̄l. Bīræγj̄ qillistæi  
dal̄isæn dær yæ t'up' arsj̄ sintj̄l fæc̄j̄d̄is<sup>1</sup>, wæd sæγ dær  
fæqær lasta: »Færangj̄ mæχ̄ī bar waj̄ūt, annætæ<sup>2</sup> ta wæ  
duwæγj̄ bar!« Bīræγ æmæ ars sæ fīr tasæi ærbamardj̄stj̄.  
Færank dær yæχ̄ī bilæi rant'j̄χ̄ta æmæ nj̄mard̄is.

## 13.

Tj̄zmagæi mæm ma kæs.

Chanson populaire.

1. Tj̄zmagæi mæm ma kæs.

mæ f̄j̄dj̄ zæron<sup>3</sup>;  
dæ zærdæmæ ma χ̄æs  
mæ zærdæyi kond.

2. Yæ f̄j̄dj̄ fændiag  
kæm væyi f̄j̄rt dær?  
læppuyæ rædiag  
næ væyi ævzær.

3. Dæ nomj̄l, dæ kadj̄l  
næ barj̄n mæχ̄j̄;  
nj̄waj̄ mæ mæ adj̄l  
fændon χ̄orχ̄ kæm ī<sup>4</sup>.

<sup>1</sup> Je pense qu'il faut comprendre la phrase ainsi: »Par suite des cris du loup, le choc (t'up') de l'agneau arriva contre les reins de l'ours«; mais je n'ai trouvé autre part le mot t'up'. — <sup>2</sup> Les grammaires de Sjögren et de Miller ne donnent pas le pronom indéfini annæ, »autre«, mais seulement la forme innæ; mais j'ai trouvé annæ deux fois dans une traduction ossète du conte d'Andersen »le Rossignol«. — <sup>3</sup> f̄j̄dj̄ est évidemment un vocatif. Le vocatif a ordinairement la même forme que le nominatif; pourtant on a un vocatif qui se termine en -ai, et du

chèrent au pied de l'arbre. Alors le coq dit à voix basse: »Que ferais-je, ô chèvre? le besoin d'uriner me vient.« La chèvre rit de lui: »Tu savais cent moyens de te tirer d'affaire, n'est-ce-pas? et maintenant tu me demandes conseil relativement à l'évacuation de l'urine! Renverse-toi ventre en l'air, et ton eau rentrera dans ton ventre.« Le coq ne s'était pas si tôt renversé ventre en l'air, que Dieu le fit tomber à la tête du loup. Par suite des cris du loup l'agneau aussi fit une chute et tomba sur les reins de l'ours, puis la chèvre cria: »Laissez le lion à ma charge, les autres sont à la charge de vous deux!« Le loup et l'ours moururent de leur peur excessive. Le lion à son tour se précipita de la pente et mourut.

## 13.

## Chanson populaire.

1. Ne me regarde pas avec colère. ô mon vieux père; ne prends pas à cœur les efforts de mon cœur.
2. Où est-il ordinaire que le fils devient tel que le désire son père?  
D'un fils qui commet des fautes il ne vient ordinairement pas de mal.
3. Je ne me compare pas avec ton nom et ta gloire; laisse moi [vivre] à mon goût, si seulement l'intention est bonne.

mot *fīd* on trouve parfois un vocatif ancien *fīdæl*, mais je ne connais pas d'autres exemples d'un vocatif en *-ī* (voir Stackelberg p. 4). L'adjectif *zæron* est placé après le substantif, contrairement à la règle commune. On trouve la même licence poétique dans la deuxième strophe: *læppuyæ rædiag*. — <sup>4</sup> Litt.: »là où l'intention est bonne.

4. Æz toppæi næ qazjīn,  
æz baræg næ dæn,  
æzsarkard įslasjīn  
mæ bon næū mænæn.
5. Fæχūdænt mīl qaltæ:  
»Djī sæmbæl næ dæ«:  
mæ gūton, mæ galtæ  
mænæn dær cædtæ.
6. Mæ gūton, mæ galtæ<sup>1</sup>,  
mæ fændir, mæ zond,  
mæ bæstjī saγæstæ,  
mæ card χorjī kond.
7. Mæ jillæyi zærdæ,  
mæ χumkondjī χai,  
mæ bæstjī saγæstæ,  
mæ fæzζjīgon nai.
8. Zag χoræi mæ χordon,  
bærkadjīn mæ zæχ,  
χæd-tulgæ mæ wærdon,  
mæ fændag wæræχ.
9. Mæguræi mīn ma tærs,  
mæ fjīdjī zæronð,  
dæ zærdæmæ ma χæs  
mæ zærdæyi kond.

---

<sup>1</sup> Le 1<sup>er</sup> vers de la 6<sup>e</sup> strophe, qui n'est que la répétition du 3<sup>e</sup> vers de la strophe précédente, est évidemment faux: galtæ ne rime pas avec saγæstæ. Le 3<sup>e</sup> vers de la 7<sup>e</sup> strophe et le 3<sup>e</sup> vers de la 9<sup>e</sup> strophe sont également faux, je suppose, la rime faisant défaut.



4. Je ne joue pas avec le fusil; je ne suis pas un cavalier,  
je ne sais pas tirer le glaive.

5. Que les hommes fiers se moquent de moi [en disant]: »Tu n'es pas [notre] camarade«.  
Ma charrue et mes bœufs sont prêts pour moi.

6. Ma charrue et mes bœufs, mon violon et mon bon sens,  
les soucis de mon pays, mon existence bâtie sur les fruits de la terre.

7. Le cœur de mon peuple, ma part du sol en culture,  
les soucis de mon pays, mon battage automnal.

8. Ma grange pleine de blé, ma terre fertile, mon chariot roulant de lui-même, mon chemin large.

9. Ne crains pas que je ne sois pauvre, ô mon vieux père,  
ne prends pas à cœur les efforts de mon cœur.

---

## 14.

Dodoi fækænat.

Chanson populaire.

1. Dodoi fækænat, næ raiguræn χæχtæ!  
sau fænĭkæi wæ ku fenĭn fæltau.  
Zæi wæ fælasa, næ tærχonĭ lægtæ,  
yumæ wæ fezmælæd ĩsku lægau!
2. ĩskæi zærdæ wæ jĭnazgæ nĭrrĭzæd  
yumæ wæ baqaræd adæmĭ qĭg!  
sĭjærtĭ mæstæi wæ ĩsĭi færsæd,  
yumæ wæ razĭnæd yu cæstĭ sĭg!
3. Yæ wæw-wæi! næ znag næ bĭlmæ fæmarĭ;  
kadmæ bælgæyæ ægadæi mælæm!  
Adæmĭ farnæi kæjæχ dær nĭnærĭ,  
æit! marjæ<sup>1</sup> ĩsĭi, bĭnton saft kænæm.
4. Fĭdar ræχĭstæi nĭn nĭwængtæ sbastoi;  
ruχs kūvændædtæi χĭnjĭlæg kænĭnc.  
Mard nĭn næ wajĭnc, næ χumtæ nĭn baistoi;  
stĭræi, čĭsĭlæi<sup>2</sup> næ uysĭtæi næmĭnc.
5. Kordgæi nĭyistæm, nĭwaxtæm næ bæstæ;  
fosĭ dær ma aftæ nĭppĭrχ kænĭ sĭrd.  
Rawai ma, rawai, næ fĭyau, næ fæstæ!  
Yumæ næ rambĭrd<sup>3</sup>, kæn arfæyĭ jĭrd!

---

<sup>1</sup> Qambolat Dūlatæi écriť: marzæ; je lis marjæ et y vois une autre forme de la 3<sup>e</sup> pers. du singulier du futur, marjæn. — <sup>2</sup> Stackelberg p. 28. — <sup>3</sup> Litt.: »Notre assemblée [s'est formée] ensemble«.

## 14.

## Chanson populaire.

1. Que vous poussiez des cris de lamentation, ô vous nos montagnes natales! Il serait mieux de vous voir [couvertes] de cendre noir.

Que l'avalanche vous entraîne, ô nos juges, et vous fasse agir en commun, n'importe où, virilement!

2. Que le cœur de l'un ou de l'autre de vous gémisses et tremble, que la douleur des gens vous frappe tous ensemble!

Que l'un ou l'autre de vous se soucie de l'affliction des orphelins, qu'une larme apparaisse à [l'œil de] vous tous.

3. Hélas, hélas! notre ennemi nous poursuit à outrance en cherchant l'honneur nous mourons déshonorés!

La montagne même fait sonner le tonnerre pour le bonheur des hommes. Ô! quelqu'un [nous] tuera, nous sommes tout-à-fait perdus(?).

4. Ils ont lié nos membres avec des chaînes solides; des endroits brillants destinés à la prière ils font des lieux de désordre.

Ils ne nous laissent [même] pas nos morts, ils nous ont pris nos champs, ils nous frappent, grands et petits, avec des bâtons.

5. Nous sommes anéantis en masse, nous avons quitté notre pays; notre bétail enfin, une bête fauve le déchire.

Fuis donc, fuis, ô notre berger, après nous! nous sommes rassemblés nous tous, dis un mot de bénédiction!

## 15.

Iron æȳdau fiȳcag bon nog azīl.

Iron adæm nog az aftæ araziȳnc, kæd sæm īs urīssag k'alendar æmæ araziȳnc urīssag nog azī æȳdau dær, wædtær<sup>1</sup>. Iron adæm sæȳī nīmadæi zonīnc afaji zīldj bontæ. Nog az ku ærcæwi<sup>2</sup>, wæd æi zonīnc æmæ yæ aftæ araziȳnc.

Nog bon æȳsævmæ alkæci ȳæjari ȳīcau æmæ kæciȳdæ-rittær yæȳī barævz kæni ȳærinagæi dær, nwaȳinagæi dær, æppæt dær cædtæ kæni. Alċī ællasi yæ wættæræi yæ fosæi kusardtag nog bon æȳsævmæ kæmæi ci fos æntīssi ui, galæi dalīsmæ. Saraȳi alċī yæ ȳæjari ȳorȳ æȳsævæ. Æȳsævæ-ȳærdjil badgæyæ<sup>3</sup> alċī zæronȳ azīl fiȳdæbonæi, ȳorȳjīnadæi, kæi fedta udonī tiȳȳæi yæ bīnontæn fæniȳastæ kæni, ċī sīn jī rædiȳ, ċī sīn jī ȳorȳ udīs, seppætiȳ tiȳȳæi dær, stæi nog azīl kud nal qæwi rædiīn; ci in ȳas ū saraȳīn ui tiȳȳæi.

Xæriȳn næma raīdaīnc, aftæ ȳæjari ȳīcau læværd kæmæ wa, ui sīsiȳ, yæ ȳærinægtæi dær nwaȳinag dær bīræ fækūviȳ, zordtæi fækūriȳ jæbæȳ yæ qudtægtæ cæmæi acoi, ui tiȳȳæi. Bīnontæ sabīr qūsīnc, ærmæst juappæi juapmæ »Ammen Xusau« jūrīnc<sup>4</sup>. Stæi kuvd ku fævæyīnc, wæd raīdaīnc ȳæriȳn. Æfsīn sīn raīwariȳ tæbæȳtiȳl alkæmæn yæ ȳai; nost sīn ūciȳ æȳsæv bīræ næ dædtj æfsīn. Ui tiȳȳæi æmæ nog bon æȳsæv væyi sīȳ kuvdtæ<sup>5</sup>, æmæ adæm urdæm fæ-

<sup>1</sup> wædtær, »tout de même«, complément de kæd. — <sup>2</sup> Qambolat Dūlatæi ne se rappelait pas l'époque exacte du jour de l'an ossète; il croyait que c'était un jeudi du mois de janvier; en tout cas le jour de l'an ne tombe pas, disait-il, à la même date tous les ans. — <sup>3</sup> Stackelberg p. 87, b. — <sup>4</sup> Litt.: »seulement ils disent de réponse en réponse »Ammen Xusau«. — <sup>5</sup> »Prières de voisinage«, c.-à-d. des assemblées de voisins dans lesquelles on fait des prières en commun. Par sīȳ on comprend une groupe de maisons voisinantes, dont les habitants sont attachés entre eux par des liens de famille ou d'amitié. Le mot kuvd (de k ū v i n, »prier«) signifie: 1<sup>o</sup> prière, 2<sup>o</sup> réunion où l'on prie en commun, 3<sup>o</sup> réunion qui a lieu à un jour de fête, festin.

## 15.

## Usages ossètes du jour de l'an.

Les ossètes célèbrent le nouvel an de la manière décrite ci-dessous, bien qu'ils se servent du calendrier russe et observent également les usages russes du jour de l'an. Les ossètes comptent [aussi] les jours de l'an d'après leur propre chronologie. Lorsque le jour de l'an arrive, ils le savent et célèbrent la fête de la manière suivante.

Pour le jour de l'an chaque maître de maison et [en somme] chacun fait des préparatifs quant au manger et au boire, toutes choses il les prépare. Chacun prend, à sa ferme, de son bétail, ce dont il dispose de bestiaux pour le festin de la veille du jour de l'an, depuis un bœuf jusqu'à un agneau. Chacun prépare dans sa maison un bon souper. Étant assis au souper, chacun fait mention, devant ses proches parents, de ce qu'il a vu de malheur et de bonheur pendant l'année passée, l'un [raconte] ce qu'il y en a eu de contrariétés, l'autre ce qu'il y en a eu d'agréable pour eux, de tout [cela ils parlent], afin qu'alors on ne tombe pas en faute de nouveau dans la nouvelle année; de ce qu'il est son devoir d'exécuter, de cela [chacun parle].

Ils n'entament pas encore le souper, mais le maître de la maison, à qui incombe [ce devoir], l'apporte ainsi, prie longtemps pour les vivres et la boisson, demande aux anges [de prendre soin] que ses affaires aillent bien. Les parents écoutent tranquillement, faisant seulement la rentrée avec les mots »amen, ô Dieu«. Puis quand ils ont fini la prière, ils commencent de manger. La maîtresse de la maison donne à chacun sa part dans son assiette à lui; mais la maîtresse de la maison ne leur donne pas beaucoup à boire ce soir-là. Comme la veille du jour de l'an des priè-

cæunc kŭvĭnmæ. Kuvd ku fævæyinc, qazinc alcĭ çuzon qast, fæniçastæ kæninc alcĭ çuzon niças, æmæ ūm nostçĭn kud næ wa, fælæ kud qŭsa æmæ sæ kud ævzara.

Siç kuvdtæ nog bon æçsæv bazadĭs aftæ fidæltæi. Cĭ çæjartæ yumæ badinc, udonmæ radigai zilĭ fiçim afajæi afajmæ (yæ rad kæmæn wa ui çoninc fiçim). Fiçim kæsi, æmæ sĭn cĭ baqæujæn çærdæi dær, nostæi dær, ui cædtæ kænĭ nog bon æçsævnmæ æmæ nog bonmæ. Nog bon æçsæv alcĭ yæ çæjari ku skŭvi, ku fævæyinc niças-kond, acæunc fiçimmæ, alcĭ yæ çæjaræi aççæssĭ ærtæ wælibiçi<sup>1</sup> æmæ fiçonæg. Umæ gæskæ æmæ calimmæ fiçim, yæçi çæjari çudtægtĭ fæstæ, adæmæn cædtæ kæna çærinag, walimmæ cĭ çæroi ui. Wældæi dær alcĭ yæ çæjaræi cĭ wælibiçtæ ærçæssā. Udonæi siçi dæsĭn dær çĭstær fækŭvi; yæ k'ŭçi sæ sĭsi, tayd nog açi tiççæi in arfætæ fækæni, kæi çiritæ oi ūmæn; çæronð açil çorzjinadæi kæi fedta, udontæ kud fæzmoi, rædiçjinadtæ kud ærqŭdi kæna æmæ sæ çorzjirdæm kud bakæna. Uci niçastæ ku fævæyinc, wæd çæædtæ fiçimtæm bazçainc, çærinç, nwazinc. Læppŭ adæm ungtæm racæunc, ūm fæqazinc, sk'ripkatæi cæyðinc (Iri fæsi-fæd sk'ripkatæi dæsni stĭ), kafkæ dær kæninc, çærgæ dær kæninc. Æmbis æçsæv ku væyi, wædmæ açisæn væyinc sæ æmbirdtæ. Fæstægmæ raçæssinc alkæci læg dær yæ iftiçd iron top æmæ sæ feçsinc; çæronð açil top iftiçdæi næ waçdawĭ çæyçæ. Xæsti çuzæn feqŭsi gæræçti çær. Ui adæm ku feqŭsinc, wæd bazoninc çæronð aç aĭvçudta ui, æmæ yu giçil açussimmæ fiçimtæi dær ungtæi dær acæunc. Fælæ læppŭtæ boniçdæm siçtinc æmæ ta qazĭn raïdæinc, artitæ fæ-

<sup>1</sup> Gâteau préparé avec du fromage. A comparer Schiefner, p. 696, note 8.

res communes entre voisins ont lieu ordinairement, les gens s'y rendent pour prier. Lorsqu'ils ont fini la prière, ils jouent toutes sortes de jeux et racontent toutes sortes d'histoires, et [il faut] que personne ne soit ivre là, mais que chacun écoute [les histoires] et les comprenne.

Les prières communes des voisins à la veille du jour de l'an se sont maintenues depuis les générations passées [étant célébrées] de la manière suivante. Dans les maisons (c.-à-d. familles) qui se fréquentent entre elles, [la fonction de] *fɨsɨm* alterne d'année en année (celui qui a son tour, on l'appelle *fɨsɨm*). Le *fɨsɨm* prend soin de préparer pour la veille du jour de l'an et pour le jour de l'an ce qu'il leur faut de vivres et de boissons. La veille du jour de l'an, chacun, ayant prié et fini les narrations chez lui, va chez le *fɨsɨm*, et chacun apporte de sa maison trois gâteaux de fromage et un rôti. Cela étant ainsi, le *fɨsɨm* aussi, ayant terminé les affaires de sa propre maison, préparera le repas pour les gens aussi longtemps qu'ils voudront en manger. Mais tout particulièrement chacun apportera de sa maison des gâteaux de fromage. Un ancien judicieux du voisinage les consacre par des prières; il les prend dans sa main et les bénit rapidement pour le nouvel an en faveur de celui qui possède les gâteaux, afin qu'ils (les possesseurs des gâteaux) imitent les bonnes actions qu'il a vu dans l'année passé, et afin qu'il entende [la relation de] leurs fautes, et afin qu'il les guide vers ce qui est bon. Lorsque ces discours sont finis, les vieux restent chez les *fɨsɨms* et [y] mangent et boivent. Les jeunes gens sortent dans la rue, y exercent des jeux, jouent du violon (les jeunes hommes de l'Ossétie sont habiles à jouer du violon), dansent et chantent. Quand minuit sonne, leurs réunions (c.-à-d. les réunions des vieux) prennent fin. Ensuite chaque homme

kænīnc ungtī. Kæmæ sæ bacæun fændi ui, duarmæ zargæ  
zarīn allæunc zargæ nog boni zaræg kængæ:

Wæ ali az ul ægasæi cæwa,  
wæ sædæ fīdæn  $\chi$ uzdær wa<sup>1</sup>,  
wæ læg sag amara,  
wæ ūs tærīn nīyara,  
wæ fos cot rakænoi,  
wæ  $\chi$ umtæ æfsir æftaoi,  
wæ æfsin basīl\* skæna,  
wæ basīli k'ū $\chi$  mæn fæwa<sup>2</sup>.

Ucī zaræg  $\chi$ æjari  $\chi$ īcau ku feqūsi, wæd sæm racæu,  
arfætæ kængæ. Aftæ arfætæ fækæni: »Ægas cæūt, fæsifæd!  
Wæ nog az qæljægæi raīdayat! amondjīn nog az kud wa,  
qæljægæi yæ kud ærvītæm, næ kæræji jī kud æmbaræm;  
næ wazægæn, »ægas cæwai« zæyīn kud færæzæm, ui Xu-  
cau sagkag kænæd! Nīr un wæ ali az ægas cod! wæ sædæ  
fīdæn  $\chi$ uzdær wæd! wæ basīli k'ū $\chi$  sma $\chi$  fod!« Ūcī nī $\chi$ a-  
stæ ku fævæyinc, wæd sæ mīdæmæ bazoni. Fīngtīl ærba-

\* Basīl cī ū ui. Nog azīl ma $\chi$ mæ kænīnc alkæcī  $\chi$ æjari  $\chi$ īcaumæ dær  
k'īrīndelitæ. K'īrīndelitæ væyinc alcī  $\chi$ uzon nīvtīl, kud fosī æmæ  $\chi$ orī  
æfsirtīl; stæi væyi kond  $\chi$ īcænæi læjī nīv, kæcīi  $\chi$ onīnc  $\chi$ īcænæi basīl.  
Ucī k'īrīndelitæi væyi aræst st'ol, sæ wælæ basīl. Basīl  $\chi$ onīnc cæværdær  
sīy $\chi$ dæg, pe $\chi$ umpar; ironau æi  $\chi$ onīnc Wacilla<sup>3</sup>, kud  $\chi$ īcau fosæn æmæ  $\chi$ oræn.

<sup>1</sup> Le mot sædæ (ou cædæ?) signifie, d'après Qambolat Dūlatæi, «année de la vie»; alors sædæ fīdæn, «année à venir de la vie de quelqu'un», est à considérer comme un mot composé.

<sup>2</sup> Litt.: »que la main de votre basīl soit pour moi«. Une chanson digore du nouvel an portant le même caractère que celle-ci a été donnée par C. von Hahn, Bilder aus dem Kaukasus (Leipz. 1900) p. 46—47.

<sup>3</sup> Originellement le saint Élie, Wacilla est le maître de l'orage, du tonnerre et de l'éclair, et le distributeur de la fertilité. Voir Hübschmann, ZDMG. tome 41, p. 534 (d'après Miller).



prend son fusil ossète chargé et le décharge: ils disent que le fusil de l'année passée ne doit pas être laissé avec la charge. On entend le bruit des coups comme si c'était la guerre. Lorsque les hommes l'entendent, ils savent que le vieil an est passé, et ils retournent des fişims ou de la rue pour dormir un peu. Mais les jeunes gens restent jusqu'à la pointe du jour et recommencent à jouer; ils allument des feux dans les rues. Ils vont en chantant à la porte de celui qu'il leur plaît et chantent la chanson du jour de l'an:

Que toute l'année passe pour vous de sorte que vous soyez en bonne santé,

que votre année à venir soit meilleure [que l'année passée].

que votre homme (c.-à-d. maître de maison) tue un cerf,

que votre femme mette au monde un garçon,

que vos bestiaux aient des petits,

que vos champs produisent bien des épis,

que votre femme cuise un başıl\*,

que la main de votre başıl soit prête à me secourir.

Quand le maître de la maison entend cette chanson, il sort vers eux et les bénit. Il les bénit de cette manière: »Soyez en bonne santé, ô jeunes gens! que le nouvel an commence joyeusement pour vous! que le nouvel an soit heureux, que nous le passions joyeusement, que nous nous

\* Ce que c'est que le başıl. Chez nous, chez tous les maîtres de maison on fait de la pâtisserie pour le nouvel an. La pâtisserie a toute sorte de formes, celle d'un animal par exemple, ou d'un épi de blé; puis on fait faire ordinairement pour soi-même une figure d'un homme, que l'on appelle le başıl spécial de vous-même. On orne la table avec cette pâtisserie [et met] le başıl tout en haut. On appelle başıl un certain saint ou prophète; en ossète on l'appelle [aussi] Wacilla, étant le maître des animaux et du blé.

dīnc, χæjari χīcau sæ wælae. Fæniχastæ kænīnc kæi kud fænda fæsifædæn χorζjinadtæ aftæ. (Nog aζi fītcag avd boni ærmæst nog aζ kud raīdaīn qæu ui tīχχæi alēi yæ zongæīmæ niχastæ fækænīnc æmæ sīn ui tīχχæi fæibæræg bon). Xorζ sæ fenī χærdæi dær, nostæi dær, niχasæi dær; quamae sæχī læppū dær udonīmæ wa ædtægoni χuzæn. Aftæmæi ænæqæn qæul ζīlīnc fæsifæd k'ordgæi; arfæ ma sīn kænīnc qæljæg nog aζi tīχχæi. Fæsifæd alī χæjari χīcaui dær raīqal kænīnc sæ zarīnæi.

Alkæi dær raīqal kænī ucī zaræg raisomæi. Æfsin sīsti razdær, babælvjrd kænī alcī χærinajī æγdauæi aχodæn-mæ. Bīnontæ yuldær væyīnc, sæ χærinajī vælqūs. Ūcī bon ændær qæugkgag wazæg ædtæmæ yuldær væyīnc raisomī χærdīl. Alēi yæχī χæjari ku bazærīnc, ku fækūvīnc alēi yæχī χæjari, ui fæstæ sæm fīsjīm arærvīti: »Aχodæni kuvdmæ racæūt!« zæγgæ. Alēi yæ fīsjīmmæ acæu æmæ ūm kæræjīæn nog aζi tīχχæi arfætæ rakænīnc. Kæræjīæn nwaζæntæ fædædtīnc fīngil badgæyæ, kæræjī nog aζīl fæfæjæχsīnc. Stæi ta sæ χæjartæm racæunc, æmæ ta siχori kuvdmæ sæχī barævs kænīnc sæ fīsjīmmæ.

Siχori kuvd (æmbīrd) kænīnc aftæ. »Nog boni« ungtī cæunc, æmæ alēi kæul æmbæli ui χoni yæ fīsjīmmæ. Æmbīrdtī kæræjī čī næ fenī, ui ta ærcæwī χæjarmæ kæmæn æi arfæ qæwa ūmæ<sup>1</sup>. Aχæm wazæjī tīχχæi dær væyi alī χæjari st'ol aræst χærinægtæi, æmæ ūm ærbadi. Stæi yæm racæu bīnontæi ūm čī wa ui, semæ<sup>2</sup> ærbadi, kæræjīæn

<sup>1</sup> Litt.: »mais celui qui ne voit l'un l'autre dans les réunions, celui-là se rend à la maison de celui à qui il lui faut [faire ses] compliments, à lui.« — <sup>2</sup> Ici l'auteur, par inadvertance, a employé le pluriel. Mélange de deux constructions: »il s'assied avec lui« et »ils s'asseoient l'un avec l'autre.«

entendions bien l'un avec l'autre pendant l'année, que nous soyons à même de dire »sois le bienvenu« à notre visiteur, que Dieu nous accorde cela! Or, que vous soyez en bonne santé pendant toute l'année! que votre année à venir soit meilleure [que l'année passée]! que la main de votre baṣil soit prête à vous secourir!« Lorsque ces discours sont terminés, il les invite à entrer. Ils prennent place autour de la table, le maître de la maison étant assis au-dessus d'eux. On raconte des choses agréables au jeunes gens selon le bon plaisir de chacun. (Pendant les huit premiers jours du nouvel an chacun ne s'entretient avec ses connaissances que sur la manière dont il faut commencer la nouvelle année, et à cet effet [ces jours-là] sont pour eux des jours de vacance). Il (c.-à-d. le maître de la maison) les régale bien de manger et de boire et de discours; son propre fils se trouve peut-être entre eux, déguisé en étranger. Ainsi les jeunes gens font, par groupes, le tour de tout le village; on leur souhaite une joyeuse bonne année. Les jeunes gens éveillent tous les maîtres de maison par leur chant.

Ce chant réveille donc tout le monde de bon matin. La maîtresse de la maison se lève la première et prépare selon l'usage quelque chose à manger pour le déjeuner. Tous les parents y sont présents vers l'heure du repas. Ce jour-là d'autres visiteurs du village [y sont] aussi, tout le monde est présent au repas du matin. Comme chacun mange et prie à sa maison, le fiṣim après cela les envoie chercher en leur faisant dire: »Venez au banquet-déjeuner!« Chacun vient chez son fiṣim, et là ils se félicitent l'un l'autre du nouvel an. Ils se présentent entre eux des boissons, étant assis à la table, et profèrent entre eux des bénédictions sur le nouvel an. Puis ils retournent à leurs maisons et se préparent au dîner en commun chez leur fiṣim.

arfætæ ku rakæniꝅc wæd. Nīr aftæ kænīn baidīdtoi æmæ pīsmotæ ærvītiꝅc kud dardmæ aftæ ȝæstægmae dær.

Siȝoriȝ æmbīrd ku aȝīsaen væyi, wæd alēi yæ bæȝil sarȝ sæværiȝ æmæ ȝæstæg qæutaem yæ zongætæm arfætæ kænīnmæ acæu. Izæriȝ ta alēi yæȝī qæumæ æriȝdæȝiȝ æmæ tæ izæriȝ kuvdmæ yæ fiȝimmæ bacæwiȝ æmæ ūm ȝæriȝ, nwaȝiȝ; ciȝ nog ȝabærtæ fequsta udon jūriȝ. Ūciȝ izæer ku aīv-ȝuyiȝ, ūmæi fæstæmæ k'uriȝ bontæi alkæmæn dær ȝīcæn nom kud īs, stæi udoniȝ yettæmæ afajiȝ ȝildiȝ bontæi ændær næmtæ kæi næī, ūmæ kæskæ væyi fiȝcag k'urī nog aȝil fiȝngtæ aræst<sup>1</sup>, æmæ ūciȝ bontiȝ kæi kæmæn<sup>2</sup> arfætæ qæu, ūmæ cæwiȝ; ciȝ kud qæljæg wa aftæ ūciȝ k'urī qaȝgæ dær, kafkæ dær fækæniꝅc. Fæstæg bon badīnc æmæ unaffæ kænīnc, kæmæ<sup>2</sup> ciȝ kust ænqælmæ kæsiȝ æmæ yæ kud raī-daīȝæn ui tiȝȝæi.

Aftæ ærvītiꝅc maȝmæ nog aȝiȝ fiȝcag k'uriȝ bontæ. Æȝ dæn Kurdtatiȝ koinag Læciȝ qæugkag. Maȝmæ nog aȝ aftæ araziꝅc.

---

<sup>1</sup> Traduction littérale de toute la phrase: »Lorsque ce soir a passé, comme après lui il y a un nom spécial pour chacun des jours de la semaine et [comme] ensuite outre ces [jours-ci] il n'y a pas autrement des noms pour les jours du tour de l'an (c.-à-d. de l'an tournant), par cette raison c'est la coutume que les tables sont servies pendant la première semaine du nouvel an.« Construction lourde. — <sup>2</sup> Emploi du pronom interrogatif *čī* avec la fonction d'un pronom indéfini.

Le dîner en commun (la réunion du dîner), ils le font de la manière suivante. Ils s'en vont »faire le nouvel an« dans les rues: chacun appelle à son *fı̄sım* celui qu'il rencontre. Si deux personnes ne se sont pas vues dans les réunions, l'une d'elle se rend à la maison de l'autre à qui elle doit faire ses compliments. Pour un tel visiteur il y a dans chaque maison une table servie, et là il s'assied. Puis celui des membres de la famille qui y est présent s'approche de lui et s'assied avec lui, après qu'ils se sont félicités l'un l'autre. Maintenant (c.-à-d. dans les temps modernes) on commence à envoyer des lettres (de félicitation) tant aux proches qu'aux éloignés.

Lorsque la réunion du dîner est terminée, chacun met la selle à son cheval et se rend aux villages prochains pour y féliciter ses connaissances. Mais le soir chacun retourne à son propre village et se rend au festin de soir chez son *fı̄sım*, et là il mange et boit; il raconte les nouvelles qu'il a entendues. Comme, ce soir passé, tous les jours suivants de [cette première] semaine ont leurs noms spéciaux, tandis que les autres jours de l'année n'ont pas des noms particuliers, les tables restent servies pendant la première semaine de la nouvelle année, et au cours de ces jours-là celui qui doit faire ses compliments à quelque personne, se rend chez elle; et ils jouent et dansent afin que cette semaine soit joyeuse. Le dernier jour [de la semaine] on est assis et discute, quelle besogne attend l'un ou l'autre, et comment il la commencera.

Ainsi on passe chez nous les jours de la première semaine du nouvel an. Je suis originaire de la vallée de Kurdtat et du village de Læc. Chez nous on célèbre de cette manière le nouvel an.

---

Mé lodies des deux chansons populaires,  
textes nos. 13 et 14.

Chanson populaire.

Allegro

Tiž - ma - gæi mæm ma kæs, mæ fi -  
di zæ - rond; dæ zær - dæ - mæ  
ma zæs mæ zær - dæ - yi kond.

Chanson populaire.

Andantino.

Do-doi fæ - kæ - nat, næ rai - gu - ræn zæz - tæ!  
sau fæ-ni - kæi wæ ku fe - nin fæl - tau.  
Zæi wæ fæ - la - sa, næ tær - zo - ni læg - tæ,  
yu - mæ wæ fež - mæ-læd is - ku læ - gau!

## Troisième partie.

## Phrases de tous les jours.

Dæ <sup>1</sup> bón χorʒ! — Ægás cæwái <sup>2</sup> ! — Fárn am dæ bǐ- natǐ <sup>3</sup> !	Bonjour!
Dæ ízær χorʒ!	Bonsoir!
Tǐng rágæi næ fédtón smá- χǐmæ.	Il y a longtemps que je ne vous ai pas vu.
Smáz tǐng wæzdán, báræi ærcǐdǐstūt máχ fénimmæ.	Vous êtes très aimables d'être venus tout exprès pour nous voir.
Sbád, bándon jǐ ís <sup>4</sup> .	Prends place, s'il te plaît.
Cǐ χúzæn dæ?	Comment te portes-tu?
Búzniǵ, jæbæχ dæn.	Merci, je me porte bien.
Búzniǵ, qǐgdárd dæn.	Merci, je me porte mal.
Uí tǐng rǐnčǐn ū.	Il est très malade.
Mázmae unáfæe ís vrájmae ærvítæn.	Nous croyons qu'il serait mieux d'envoyer chercher le médecin.
Kud fæχússǐdtæ dǐ?	Comment as-tu dormi?
Búzniǵ dæ dæn, tǐng χórʒ fæχússǐdtæn.	Je te remercie, j'ai très bien dormi.
Xucáui tǐχχæi <sup>5</sup> !	Tenez! (s'il vous plaît! ayez la bonté!).
Búzniǵ ó <sup>6</sup> , ó búzniǵ.	Merci oui, merci bien.

<sup>1</sup> En s'adressant à une seule personne on dit toujours »tu«. —  
<sup>2</sup> »Ægas cæwai« se dit par celui qui accueille un visiteur. — <sup>3</sup> »Le  
bonheur [soit] ici dans ta demeure«, formule employée par le visiteur.  
— <sup>4</sup> »Une chaise est là«. — <sup>5</sup> A prononcer: χeáutiχæi; litt.: »pour  
l'amour de Dieu«. — <sup>6</sup> A prononcer: â.

Búznig ná, ná búznig.	Merci (non).
Xórʒ!	C'est bien!
Áftæ!	C'est ça!
Báχatīr kæn, uí bærc dæ kæi qiḡdárīn uí.	Excuse-moi, que je te dé- range ainsi.
Cæmiæn zæγīs, níci kæní.	Pas du tout, cela n'est rien (ne fait rien).
Xorʒ bón ū! χærʒ bón ū! — Fændag rást <sup>1</sup> !	Au revoir!
Xorʒ áχsæv (ū)!	Bonne nuit!

---

Sáχati ærdæg, sáχati cīp- pæraem χái.	Une demi-heure, un quart d'heure.
Æχsæz sáχati ráisomæi, izæraei.	A six heures du matin, du soir.
Fīndtæs minúti qájīn æχ- sæzæm ou — qájīn æχsæz.	Six heures moins le quart.
Fīndtæs minúti æstæmæi <sup>2</sup> .	Sept heures et quart.
Báχatīr kæn, zæγ mīn kæci sáχat ū nīr.	Veuille me dire quelle heure il est.
Æcægjinad ævdæm ærdæg sáχat ū.	Il est tout justement six heures et demie.
Duvædæs sáχatīl.	A midi.
Duvædæsæm ærdægīl.	A onze heures et demie.
Nír (ū) fónj minúti æstæmæi.	Il est à présent sept heures cinq.
Nír issæj minúti cīppærae- mæi.	Il est trois heures vingt.

<sup>1</sup> On prononce à peu près: fændærást; se dit par celui qui reste à celui qui s'en va. — <sup>2</sup> »Quinze minutes [passées] de la huitième heure.«



Duvædæs minúti qájin du- wæ sáxati ou qájin dikkág.	Il est deux heures moins douze minutes.
Niŕ ū ást sáxati ou æstæm sáxat.	Il est huit heures.
Æz xæjári dæs sáxatai du- vædæs sáxatmæ.	Je suis chez moi depuis dix heures jusqu'à midi.
Fælæu mæm niŕtægkæ.	Attends-moi un moment.
Æz niŕi minúti fæcæun.	Je viens à l'instant.
Xussimmæ cæún áfon ū ou áfon ū cæúnæn xussimmæ.	C'est l'heure du coucher.
Ci áfonil <sup>1</sup> fæxússút smáx? ou Ci áfonil <sup>1</sup> smáx wæxí ær- wájüt xussimmæ?	A quelle heure vous cou- chez-vous?
Yuændæs sáxati.	A onze heures.
Áftæ rázi?	Si tôt?
O, fælæ ui tiŕxæi æz kæd- tæridtær siŕtiŕ æγγæd rázi, kædtæridtær ævdæmmæ.	Oui, mais en retour je me lève toujours d'assez bonne heure, toujours à sept heures.
Wæ Ræssi <sup>2</sup> aftæ kæninc innærdæm: xussinc ærægmæ æmæ siŕtiŕ ærægmæ.	En Russie on fait tout au contraire: on se couche tard et on se lève tard.
Síxori ráisomi; fæs síxori.	Dans la matinée; à l'après- midi.
Á bon.	Aujourd'hui.
Ráisom; ráisom rázi; rái- som izær.	Demain; demain matin; demain soir.
Innæ bon.	Après-demain.
Znón.	Hier.
Ændæraæ bon.	Avant-hier.
Nóg k'ürī.	La semaine à venir, dans une semaine.

<sup>1</sup> A prononcer: cáfonil. — <sup>2</sup> Russicisme: въ Россii.

Fītcág k'ūrī.	Il y a une semaine.
K'ūrī ávd boni: zucáubon, k'ūrī sær, dićág (bon), ærti- cag (bon), cippæræm (bon), máiræm (bon), sábat <sup>1</sup> .	La semaine a sept jours: dimanche, lundi, mardi, mer- credi, jeudi, vendredi, sa- medi.
Æz ærbácæujinæn máiræmbon.	Je viendrai vendredi pro- chain.
Yú mái ú dæs æmæ issáj bóni kænæ yuændæs æmæ issáj bóni.	Un mois a trente ou trente et un jours.
Yú áz ( <i>ou</i> áfaj) ú duwæ- dæs mái.	Un an a douze mois.
Tánjīmæi, ártqīranīmæi; mártīmæi, kærđæjīmæi, sif- tærīmæi, sūsænīmæi <sup>2</sup> .	Janvier, février, mars, avril, mai, juin.
Dárγ az.	Année bissextile.
Áćjaz, niri az.	Cette année.
Fídæmmæi az.	L'année à venir.
Fáron az.	L'année passée.
Min æmæ ast fonjissæji æmæ cipparišsæji aži.	En 1880.
Fītcág zat.	Pour la première fois.
Æz kúsgæ bon ænævdæ- lon væyín fælæ zucáubontæ æmæ bærágbontæ ævdælon væyín.	Je suis occupé pendant les jours ordinaires, mais les dimanches et les jours de fête je suis libre.

<sup>1</sup> A comparer Hübschmann p. 126, note 1; sur máiræmbon ibid p. 109, note 1. — <sup>2</sup> Les noms ossètes des mois tombent en désuétude, les jeunes gens se servant toujours des noms russes. Qambolat Dūlatæi et ses frères ne se rappelaient que les noms des premier six mois de l'année. Ils n'étaient pas sûrs non plus de l'identification des mois kærđæjīmæi, sif-tærīmæi et sūsænīmæi. Chez Klaproth (Reise in d. Kaukasus, II, p. 599), Sosan est juillet. Les noms des mois donnés par Klaproth sont probablement digores. Chez Sjögren (p. 406, à comparer Klaproth, l. c.) je trouve kæftjīmæi, »octobre« (de kæf, »poisson salé«).

Cibpúrs ou Čirístij ráigu- ræn bón.	Noël.
Árfæ dīn kænīn Čirístij ráiguræn bóni tīχχæi.	Je te souhaite une bonne fête de Noël.
Nóg bon.	Le jour de l'an.
Kuájæn.	Pâques.
Kærdæg χássaen <sup>1</sup> .	La Pentecôte.
Zīmæg.	L'hiver.
Wáljæg.	Le printemps.
Særd, fæzzæg.	L'été.
Æræg fæzzæg <sup>2</sup> .	L'automne.
Zīmæg on tálīng izær.	Une soirée d'hiver noire.
Fáron særd æz cárdæn qæuī.	L'été passé je vivais à la campagne.
Fídæn zīmæjī æz cárdjīnæn góradi.	L'hiver prochain je vivrai à la ville.
Æz cardæn afajī ærdæg Iron adæmmæ.	J'ai vécu six mois parmi les Ossètes.
Ui táγd cæugæ kænī.	Il partira bientôt.
Cál ázi dīl cæwī, dæwúl?	Quel âge as-tu, toi?
Mænīl scæwī fonj æmæ ærtīssæjī azi.	J'ai 65 ans.
Dæ ácærgæ <sup>3</sup> læg dæ.	Tu es un homme âgé.
Dæ læppú læg dæ.	Tu es un jeune homme.
Ūl nīrma īssæj azi dær næ cæwī. <sup>4</sup>	Il (elle) n'a pas encore douze ans.

<sup>1</sup> Fête de »la crue de la verdure«. — <sup>2</sup> fæzzæg comprend les mois de juin, de juillet et d'août, æræg fæzzæg ceux de septembre, d'octobre et de novembre. A comparer Hübschmann p. 63 en bas (d'après Miller). — <sup>3</sup> zæron d se dit d'un homme vieux et caduc. — <sup>4</sup> S'il faut marquer le sexe, on dit: »ūcī lægul...«, »ūcī čizgīl...« etc. au lieu de ūl.

Ci̇ χúzæn ræstæg (ou bon) ū á bon?	Quel temps fait-il aujourd'hui?
Æγγæd χórz bon ū.	Il fait assez beau temps.
Xórz ræstæg ū; ævzær bon ū.	Il fait beau temps; il fait mauvais temps.
Ræstæg si̇ydæg kæni̇.	Le temps se remet au beau.
Xúr ártiv̇i.	Le soleil brille, il fait du soleil.
Arvi̇ ærḋin.	Arc-en-ciel.
Ḋimgæ ū; ḋimgæ kæni̇n báiḋidta.	Il fait du vent; il commence à faire du vent.
Ḋimgæ sábi̇r kæni̇.	Le vent tombe.
Záγ wári̇.	Il pleut.
Wári̇n táγd báncȧijæn.	La pluie aura bientôt fini.
Mít wári̇.	Il neige.
Ærtæχ wári̇.	La rosée tombe.
Udí ti̇χj̇in íχwaṙin.	Il est tombé une forte grêle.
Ti̇χj̇in wázal ū.	Il gèle à glace.
Dón ni̇yíχ is.	La rivière est prise par la glace.
Scóm bṙinmæ.	Nous allons patiner.
K'áz jóni̇χ.	Le patin.
Mænæn wázal ū.	J'ai froid.
Æz ri̇zi̇n wázalæi.	Je tremble de froid.
Mænæn æntæf ū <sup>1</sup> .	J'ai chaud.
Ártiv̇i árv; árv næri̇.	Il fait des éclairs; il tonne.
Mæi rūχs kæni̇.	Il fait clair de lune.

<sup>1</sup> æntæf se dit de la chaleur de l'atmosphère, qarm, s'il s'agit des aliments, tawd d'un poêle etc.

Báχatīr kænūt, χórʒ ádæm, áχodæn cædtæ ū.	S'il vous plaît, Messieurs, le déjeuner est prêt.
Čái dæ qæwī avi k'óffi?	Veux-tu du thé ou du café?
Báχatīr kæn, mænæn ær- bádædt prándičītæ æmæ cárv.	Donne-moi, s'il te plaît, des biscuits et du beurre.
Dī máχīmæ cīmjinæ čái?	Veux-tu prendre du thé avec nous?
Sækær; æχsír; júl.	Du sucre, du lait, du pain.
Síχor áfon ū.	C'est l'heure du dîner.
Síχor-χærd.	Le dîner.
Cī áfon <sup>1</sup> fæχærūt síχor smáz?	A quelle heure dînez-vous?
Dæ fándī áχærīn cáχjīn kæság <sup>2</sup> (silódka) kænæ yæw- gáftæ kænæ cīχt?	Veux-tu prendre du ha- reng ou du caviar ou du fromage?
Kūrīn yæwgáf.	Je préfère du caviar.
Ráwajon dīn yú águvʒæ áraq?	Puis-je te verser un petit verre d'eau-de-vie?
Næ búʒnīg, æʒ nwázjīn ær- mæst dón.	Merci, je ne bois que de l'eau.
Bægéni; séltīr don; limonát.	De la bière; de l'eau de Seltz; de la limonade.
Cávær bás næm í á bon?	Quel potage avons-nous aujourd'hui?
Cæχæræi bas.	Soupe au chou <sup>3</sup> .
Nwázūt úrs sæn æví sírχ sæn?	Prenez-vous du vin blanc ou du vin rouge?
Nīrtægkæ ujénis lívʒæ.	Le rôti viendra aussitôt.
Qás, bábīʒ, ródī fīd, ístúri fīd, χúyī fīd, fīsī fīd, gógīs, kárk.	De l'oie, du canard, du veau rôti, du bœuf, du porc, du mouton rôti, du dindon, du blanc de poulet.

<sup>1</sup> A prononcer: cáfon. — <sup>2</sup> Littéralement: »du poisson salé« —

<sup>3</sup> Le chitchi russe.

Xærút kartóftæ cás wæ  
fændi úyas.

Qædur, dīdinægçin k'abu-  
ska, t̃imbil qædur, mæimæ  
bulc'itæ.

Ljvzæi fæstæ máçmæ ájin  
is.

Fædk'úitæ, kærdótæ, sæn  
áfirtæ, báltæ, mænirytæ,  
ærisk'oftæ, qælærjitæ, sáu  
qælærjitæ.

Kæci sáçat̃il çærinc æçsæ-  
vær smáçmæ?

Yuændæs sáçatmæ ævváçs.

Ájuç dær æçsævær çærút?

Læg, ærbáçæs m̃in yú çái  
asætrína kæság.

Ærbádædt m̃in yú águvzæ  
k'óff̃i æmæ prándiçitæ.

Nir bád̃imj̃istæm hapéro-  
stæ.

Támako.

Xærínag kænæg, f̃id̃in qæw̃i  
æçcá.

Cás am dædt̃inc lævær̃in  
æçcá?

Mangez des pommes de  
terre tant que vous voudrez.

Des fèves, des choux-fleurs,  
de petits pois, des radis.

Après le rôti nous aurons  
des sucreries.

Des pommes, des poires,  
des raisins, des cerises, des  
framboises, des fraises, des  
groseilles, des groseilles noires.

A quelle heure prend-on  
le souper chez vous?

Environ onze heures.

Prenez-vous toujours du  
souper?

Garçon, apporte-moi une  
portion d'esturgeon.

Donne-moi un verre de  
café et des gâteaux.

Maintenant nous allons  
fumer des cigarettes.

Du tabac.

Garçon, payer.

Combien faut-il donner  
ici de pourboire?

Nælgoímaç̃i jáumataæ.

Pénçak: cúqqa.

K'ánçol.

Vêtements d'homme.

Veston; veste caucasienne.

Gilet.

Kúræt.	Gilet long.
Xæléf.	Pantalon.
Rón; ævzǝst ron.	Ceinture; ceinture à garniture d'argent.
Xūd; wælcárm χūd; nǝmæt χūd.	Chapeau; bonnet en peau d'agneau; chapeau de feutre (de façon européenne).
Cǝrǝqǝtæ; jábǝrtæ.	Bottes; bottines.
Basmáqtæ.	Souliers, pantoufles.
C'ǝndátæ.	Bas.
Xædón.	Chemise.
Sǝlgóimajǝ jáumataæ.	Vêtements de femme.
Kælmærjæn.	Châle (que portent les femmes à la maison).
Særbæddæn.	Fichu (que portent les femmes au dehors).
Kámari.	Ceinture (de femme).
Qúsajǝtæ.	Boucles d'oreille.
K'úχdarǝn.	Anneau.
Cángdarǝn.	Bracelet.
Zapínka.	Broche.
Æγnáæg.	Agrafe.
Færdgútæ.	Collier.
Særfásæn.	Peigne.

Kæm í vagzál?

Où est la gare?

Bilét ráison.<sup>1</sup>

Je désire un billet.

Kæd acæu poyezd Kalakmæ?

A quelle heure va le train pour Tiflis?

Kæd sæmbæljǝstæm Kalakmæ?

A quelle heure serons-nous à Tiflis?

<sup>1</sup> raison, »je veux prendre«, voir Stackelberg p. 78, 1.

Bagáz <sup>1</sup> ; čemodán.	Bagage; valise.
Ám Zæujǰ-qæu ū?	Est-ce Vladicaucase ici?
Gostínica, fatér.	Hôtel, auberge.
Īs æftǰd komnæt?	Y a-t-il une chambre (libre)?
Tǰng žǰnárǰ ū.	C'est très cher.
Ændær wát áslamdær ís?	Y a-t-il une autre chambre à meilleur marché?
Am qædǰsǰstǰtæ ís ou am qædǰsǰstǰjn ū.	Il y a des punaises ici.
Kæm ís dæǰǰæl?	Où est la clef?
Basmaqǰtæ næ nǰssærftoi.	Mes souliers ne sont pas cirés.
Gæǰæt.	La note (l'addition).
Æž raisom acæujǰnæn.	Je partirai demain.
Jaumatæ æǰsæg ís?	Y a-t-il un blanchisseur (une blanchisseuse) [de linge]?
Innæ bonmæ razǰ qæujǰstǰ.	Il me faut avoir (le linge) après-demain matin.
Dard ma ū bazarmæ?	Le bazar est-il loin d'ici?
Kæm ís bazar?	Où est le bazar?
Rast; razǰžǰžǰdǰgæi (ou razǰžǰærdæm); galǰŕdǰgæi (ou galǰŕdæm).	Tout droit; à droite; à gauche.
Xŕr skæsæn, ǰŕr nǰgulæn, ǰussær, cægat <sup>2</sup> .	L'est, l'ouest, le nord, le sud.
Kæm ís post?	Où est la poste?
Næí wæm mæn tǰǰǰæí gazǰttæ æmæ pismótæ?	N'y a-t-il pas (chez vous) des journaux et des lettres pour moi?

<sup>1</sup> On écrit: bagaz ou bagaj. Dans les patois qui ont le son ž on prononce naturellement: bagazž. — <sup>2</sup> D'après Qambolat Dŕlatai cægat est le sud; Miller traduit ce mot »le côté détourné du soleil« (»die zu der Sonne nicht gekehrte Seite«); Sjøgren donne au mot cægatfars la signification: »le nord«.



Kud fæχussıdtæ dæ?	Comment as-tu dormi?
Arfæ kænı̄n dæwæn, æγ- γæd χorχ.	Je te remercie, très bien.
Æχ æγγæd ærægmae bafı̄- næi dæn, fælæ fæχussıdtæn ui fæstæ ænæ raı̄qalæi.	Je me suis endormi assez tard, mais alors j'ai dormi sans m'éveiller.
Æχ sqal dæn ævæcægæn cı̄ppar sazatīl, æmæ nal fæ- ræston ui fæstæ fæstæmæ bafı̄næi kænı̄n.	Je me suis éveillé à quatre heures à peu près, et après cela je n'ai pu me rendormir.
Smaχ wæχædæg raı̄qalı̄- stıt?	Vous êtes-vous éveillés de vous même?
Næ, maχ afonı̄l qal kodtoi.	Non, on nous a éveillés à l'heure.
Ævæst qær unı̄ qı̄gdardta mæn χussı̄n.	Un bruit affreux dans la rue a troublé mon sommeil.
Zæγūt afonı̄l mæn qal kænı̄n.	Dites qu'on m'éveille à l'heure.
Æχ sı̄stادتæn raisomı̄ ær- barūχsı̄l.	Je me suis levé à la pointe du jour.
Ui sı̄stı̄ razı̄.	Il se lève de bonne heure.
Xorχ æχsæv, æχsı̄zgon fı̄n- mæ fen.	Bonne nuit, aye des son- ges agréables.

---

Æχ kæsı̄n gazetı̄.	Je lis le journal.
Cavær gazetı̄?	Quel journal?
Mæmmae cæu »Iron Ni- χas« <sup>1</sup> .	Je suis abonné aux »Nou- velles Ossètes.«

<sup>1</sup> Sur les commencements du journalisme en Ossétie, voir la Revue du monde musulman, II, p. 69 sqq. Je ne connais pas le journal »Iron Niχas«.

Æz ui ku bakæson, wæd  
dīn æi radjīnæn.

Læppū zonī abeta.

Kæsūt, Xucau tīχχæi, siγ-  
dægðær, sabīrdær (*ou* æn-  
caddær).

Baxatīr kæn<sup>1</sup>, bakæs ma  
mænæ ui.

Gīcīl taγddær.

Baiqusūt mæm æz ku kæ-  
son wæd, æmæ mīn yu kæi  
færædion<sup>2</sup> ui srast kænūt.

Baxatīr kæn bakæs ma  
nojīdær.

Kud χuinī »bonjour« iro-  
nau?

Xuinī »ægas cæwai«<sup>3</sup>

Kud χuinī ui ironau?

Cæmæ cæwī ironau »ægas«  
niχas?

Rast ū ui?

Næ, dī mæn næ æmba-  
rijs<sup>4</sup>; mæn fændī zæγīn: . . .

Raivūt yu k'ord juapītæ.

Zonūt smaχ iron zaræg?

Quand je l'aurai lu, je te  
le donnerai.

Le garçon sait son abécé-  
daire.

Lisez, s'il vous plaît, plus  
distinctement, plus lentement.

Aie la bonté de relire [à  
haute voix] ceci.

Un peu plus vite.

Écoutez-moi quand je lis,  
et corrigez-moi lorsque je  
fais des fautes.

Aie la bonté de le relire  
encore une fois.

Comment s'appelle »bon-  
jour« en ossète?

Cela se dit: »ægas cæwai«.

Comment dit-on cela en  
ossète?

Que signifie en ossète le  
mot »ægas«?

Cela est-il correct?

Non, tu ne m'as pas com-  
pris; je voulais dire: . . .

Traduisez-moi quelques  
phrases.

Savez-vous une chanson  
ossète?

<sup>1</sup> On prononce — et écrit — parfois: baxatīr kæ. La forme af-  
faiblie kæ pour kæn se trouve autrement aussi. — <sup>2</sup> A prononcer:  
færædiwon. — <sup>3</sup> On dit aussi: »χuinī Sandro«, »il s'appelle S.«. —  
<sup>4</sup> A prononcer: nyæmbarijs.

Næ yæ zonūt ui urīssagau  
raivīn æmæ tælmæs kond  
fīssīn?

Æz næ ma bakæstæn ūcī  
čīnīg. Ænqæl dæn dī mænæn  
radjīnæ ui sībīr ræstægma.

Æz ūcī čīnīg ærmæst ra-  
fældæχdon, fælæ ui mæmma  
kæsī tīng dīsag.

Æz næ færeston rævzarīn  
ui fīst.

Kæsūt, Xucau(i) tīχχæi,  
darddær.

Aci bīnæt mænæn bīnton  
dær ænæmbargæ ū.

Iri tīng bīræ adæm kæcītæ  
næ zonīnc kæsīn, næ fīssīn  
(ænæaχurkond adæm).

Ne pourriez-vous pas la  
traduire en russe et mettre  
la traduction par écrit?

Je n'ai pas encore lu ce  
livre. J'espère que tu me le  
prêteras pour peu de temps.

Je n'ai que feuilleté ce  
livre, mais il me paraît très  
intéressant.

Je n'ai pu déchiffrer son  
écriture.

Poursuivez la lecture, s'il  
vous plaît.

Ce passage m'est absolu-  
ment incompréhensible.

En Ossétie [il y a] un très  
grand nombre de personnes  
qui ne savent lire, non plus  
écrire (d'analphabètes).

## Lettres.

1.

25/11 18a3.

Mæ wárzon æfsimær Qáurbek!

Máz stém ægás ænænīz. Áci sáxatīl stém máx Dáneyi patcájinadi. Pljéni ku báxaudtam, wæd æi 2<sup>as</sup> ávgustmæ 1918<sup>1</sup> ázma bíræ zīntæ fédtam. Nīr ærbálijđistæm Dáne-mæ. Næ cárd tīng féncōn kódtam næxícæen<sup>2</sup>. Xærínag nīn næ fág ís, jáumæ dær áftæ. Ci qæú álcī dær æγγæd. Fælæ tīng qīgkænæm. Næ xæjarmæ næ fændī, æmæ fændág næí. Fælæ nīr nál tærsæm. Isku næ xæjarmæ cæujīstæm. Nīr wál xorz bón ū.

Défsimærtæ  
Qámbolat Dúlatai  
æmæ ínnætæ.

2.

20/12 1918a3.

Arfæ dīn kænæm Čīristij raiguræn bonī tīxχæi, æmæ taγd amōndjīn nog aži tīxχæi, dæ zongæ ast Ironī Kavkazæi.

<sup>1</sup> stæs æmæ nudæsfonjīssæjī. — <sup>2</sup> Litt.: »notre vie nous l'avons rendue très calme pour nous-mêmes«.

1.

<sup>25</sup>/<sub>11</sub> 18.

Mon cher frère Qaurbek!

Nous sommes en bonne santé. Pour le moment nous sommes dans le royaume du Danemark. Après être tombé en captivité, dès ce moment-là jusqu'au 2 août 1918 nous avons éprouvé bien des peines. Or nous nous sommes enfuis au Danemark. Nous avons obtenu beaucoup de soulagement dans notre situation. Nous avons assez de nourriture, et d'habits aussi. Il y a assez de tout ce qu'il [nous] faut. Mais nous nous ennuyons beaucoup. Nous regrettons notre foyer, et il n'y a pas moyen de retourner. Mais maintenant nous n'avons rien à craindre. De façon ou d'autre nous reviendrons à notre maison. Maintenant adieu.

Tes frères  
Qambolat Dūlatæi  
et les autres.

---

2.

<sup>20</sup>/<sub>12</sub> 1918.

Nous te souhaitons une bonne fête de Noël et une nouvelle année heureuse, tes huit amis ossètes du Caucase.

---

## 3.

1919 a3, 3. artqiranimæi.

Maχ demæ ūci ræssuγd sirdti cæχæradoni zildj fæstæ fæsæχsævæer udjstæm, dæwæn zind kond kud ū, tiatiri. Kalor æmæ yæ ūs dær ūm udjstj. Ūmæi dardtær tiatir udis t̄ing disajj tiatir. Ui t̄iχχæi b̄uzniγ stæm ūs \*\*\* æmæ yæ binontæi. Aftæ st̄ir b̄uzniγ æmæ salamtæ zæγ dæ ūsæn maχæi; t̄ing χorz næ swazæg kodta kud yæ χærd aftæ yæ æχcayj lævææi. T̄ing ræssuγd næ bontæ ærvjstam maχ Kopengagenj; maχ qæljægæi racidjstæm Kopengagenæi æmæ d̄in ui t̄iχχæi t̄ing arfæ kænæm.

Sandro æmæ Qambolat Dūlatæi.

## 4.

14/2 19 a3.

Dæ bon χorz!

. . . Kæd dæm razinjæn Iron čingutæ maχ kæi kæsæm ræstægmaæ aχæmtæ, wæd dæ k̄ur̄in æmæ n̄in rarvit, wældæi dær Nartj tauræγtæ kæm st̄j ūci činig; noj̄idær »Xalædtæ«<sup>1</sup>; ūmæi dardtær kæd is noj̄idær ændærtæ; æmæ ku rarvitai, wæd st̄ir b̄uzniγ. Æz j̄irdton ūs \*\*\*æn udonj t̄iχχæi, dæumæ kud n̄ifissa aftæ, æmæ zaχta »n̄ifiston« zæγgæ. Nj̄r ūs \*\*\* dær Kopengagenj is. Yæ čizg Berlinmæ cæu, æmæ ui un̄inmæ æmæ fændærast zæγinmæ acj̄d.

Xærz bon wal ū.

Qambolat Dūlatæi.

<sup>1</sup> Il s'agit de quelques livres en ma possession que Qambolat Dūlatæi avait vu quand il me fit visite: »Xalædtæ«, poème ossète de B. Qocitæi, et un poème sur les Nartes, héros populaires des Ossètes, écrit dans le dialecte digore.

## 3.

Le 3 février 1919.

Après la promenade que nous avons faite avec toi dans le joli jardin zoologique nous étions, comme tu sais, au théâtre après le souper. Le roi et sa femme y étaient aussi. En outre la pièce de théâtre était une pièce très intéressante. Nous en sommes reconnaissants à M<sup>me</sup> \*\*\* et à sa famille. Dis aussi de notre part beaucoup de remerciement et de compliments à ta femme; elle nous a traités très bien, tant par son repas que par le don en argent qu'elle nous a fait. Nous avons passé nos jours très joliment à Copenhague; nous sommes partis joyeux de Copenhague et à cause de cela nous vous bénissons beaucoup.

Sandro et Qambolat Dūlatæi.

## 4.

14/2 1919.

Bonjour!

... S'il se trouve chez toi des livres ossètes, que nous pourrions lire pour quelque temps, (de tels livres), je te prie de nous les envoyer, surtout le livre dans lequel sont les récits des Nartes; et encore »les Corbeaux«; et puis s'il y en a d'autres encore; et si tu me les envoies, je t'en serai très reconnaissant. J'ai parlé à M<sup>me</sup> \*\*\* là-dessus, [je lui ai demandé] de vous écrire comme ça, et elle a dit: »j'ai écrit«. A présent M<sup>me</sup> \*\*\* est à Copenhague. Sa fille part pour Berlin, et elle est allée [à Copenhague] pour la voir et prendre congé d'elle.

Adieu.

Qambolat Dūlatæi.

## 5.

1919 - 2 - 21 bon.

Dæ bon ʒorʒ!

Æʒ æmæ mæ æmbæltæ jæbæʒ stæm ænæniʒ. Maʒ nɪr stæm Xersered lageri. Ribæyi tɪŋ ræssuʔd ʒærʒbon ʒaʒtam. Būʒniʒ sæ festæm Ribæyi cærjɪtæi. Ūmæi dardtær: am, lageri, qudtag aftæ cæwi: ci kust ji wa ūmæi, alkæi dær yæ rad æʒʒæst kænɪn qæwi. Dardtær mæ ræstæg cas wa, ūmæi fiʒʒinæn ironau; nɪr mæm čī is udon fiʒt fædæn, æmæ dæm sæ ærvɪtɪn. Nɪr æʒ fiʒsin »Iron adæmi raɪdaɪn æmæ bæsti cardɪ æværd Kavkaʒi«<sup>1</sup>. Kæd tɪŋ ʒin ū ænæ jaumatai æmæ čingutæi wædtær. Rædið ji čī wa udon dæwæi ænqæl dæn, di sæ sarazʒinæ.

Ærtæ Nartɪ tauræʔtæ maʒmæ Kurdtatɪ komɪ kæsɪnc<sup>2</sup> tɪŋ aræʒ, ui tiʒʒæi æmæ cardɪstɪ ūm<sup>3</sup>. Æʒ æmæ mæ æf-sɪmærtæ tɪŋ aræʒ qustam næ fiðæltæi ūci tauræʔtæ. Fælæ nɪr fænɪæm aʒ iskæi bæsti<sup>4</sup>, stɪr ʒɪntɪ miðæg, ku ʒæsti, ku pljenɪ, ku wazæg ma, kud nɪr Daneyi, feroʒ kodtam udon. Næ bæstɪl ku sæmbælæm, næ ʒærdæ næm juri, bazonjɪstæm ma sæ. Umæ kæskæ mæ fændið ærqudiyi tiʒʒæi bakæsɪn ærtæ Nartɪ tauræʔtæ; æmæ digūronau fiʒt stɪ, wæd maʒ čɪsɪltæ æmbaræm, fælæ juri næ zonæm. Æʒ kæi fiʒsin »Iron adæmi raɪdaɪn æmæ bæsti cardɪ æværd Kav-

<sup>1</sup> Ce travail n'a jamais été fini. — <sup>2</sup> Lecture conjecturale; Qambolat Dūlatæi a écrit: kænɪnc. — <sup>3</sup> Quelques légendes relatives aux Nartes ont été publiées avec une traduction russe par Miller dans le premier tome de ses »Études ossètes«, et Hübschmann les a traduites en allemand (ZDMG. t. 41, p. 523 sqq.). Par les »trois Nartes« il faut comprendre probablement Uriʒmæg, Xæmɪc et Batraʒ, les membres les plus fameux de cette famille légendaire. — <sup>4</sup> Litt.: »à un endroit quelconque«.



5.

1919, <sup>21</sup>/<sub>2</sub>.

Bonjour!

Moi et mes camarades nous sommes en bonne santé! Nous sommes maintenant dans le camp de Horserød. A Ribe, nous avons très joliment dit adieu. Nous sommes devenu reconnaissants aux habitants de Ribe. Ensuite: ici, dans le camp, les affaires vont de la manière suivante: à chacun il faut accomplir à son tour la besogne qu'il y a pour lui [à faire]. Pendant tout le temps qui me reste, j'écrirai en ossète; les choses que j'avais [sous main] je les ai écrites, et je te les envoie. Maintenant j'écris »Les origines des Ossètes et le pays où ils vivent au Caucase«. Bien qu'il soit très difficile [de l'écrire], n'ayant pas mes effets et mes livres, tout de même [je le ferai]. Les fautes qu'il y aura, je pense que tu pourras les corriger.

Les histoires des trois Nartes, nous les lisons très souvent dans la vallée de Kurdtat, parce qu'ils ont vécu là. Moi et mes frères nous avons très souvent entendu ces histoires de la bouche de nos parents. Mais maintenant, étant pour la cinquième année tantôt à un endroit, tantôt à l'autre au milieu de grandes difficultés, tantôt en guerre, tantôt en captivité, tantôt enfin jouissant de l'hospitalité [des étrangers], comme [nous le faisons] à présent au Danemark, nous les avons oubliées. Lorsque nous serons de retour à notre pays, nous les saurons de nouveau, notre cœur nous le dit. C'est pour cela que nous désirons lire les histoires des trois Nartes pour en renouveler le souvenir; et elles sont écrites en dialecte digore [il est vrai], pourtant nous [en] comprenons un peu, seulement nous ne savons pas parler [digore]. Dans le mémoire que j'écris sur »les origines des Ossètes et le pays où ils vivent au Caucase«

kazj̄«, ūm ujænīs ærtæ Nartj̄ koi. Kæd særdmæ am fom<sup>1</sup>, wæd æz ænqæl dæn mæ bon baujæn udon nij̄fissin.

. . . Maḡ raīstam pismo Stokgolmæi; fijsj̄ næm gurjiag konsul: Kavkazj̄ īs 4 ræspubličj̄: Gurjj̄yæ, Armintæi, Aizer-beičantæi æmæ Tjersko-Dagestantæi. Ūc̄i bælvj̄rd ḡabær mænæn udīs t̄ing æḡs̄j̄zgon. Vladikavkaz ū Tjerskoi obla-stæn sæ stolicnyi goræt; ūm cærj̄nc Iron adæm, Dagestanj̄ cærj̄nc Qumj̄q. Næ forma yu, næ ævzag ḡicæn.

Xærz bon ū.

Q. D.

6.

1919 - 3 - 10 bon.

Dæ bon ḡorz!

Stj̄r b̄uznj̄g dæwæi dæn æz dæ »Xalædtj̄« činj̄g, nj̄n kæi rarv̄stai, ui t̄j̄ḡḡæi. Nj̄r d̄jn̄ æi fæstæmæ ærv̄tj̄n stj̄r arfætīmæ. Kæd dæ æmæl ū, wæd nj̄n noj̄jdær ku rarv̄tai čingutæ. Mæ æfsj̄mærtæ memæ stj̄, ui zonj̄s; fændj̄ sæ Ironau činij̄j̄ aḡur kæn̄jn̄, æmæ sj̄n abetj̄ činij̄g ku rarv̄tai, wæd nj̄n æḡs̄j̄zgon ujæn. Ūs \*\*\* mæm f̄j̄sta, īs dæm Iron abetj̄ činij̄g. Noj̄jdær mæm ærbarv̄stai fijsinag nij̄xæstæ<sup>2</sup>, æmæ dæm sæ fæstæmæ cædtæyæ ærv̄tj̄n. Ui bærc dæsnj̄ æmæ aḡur kond næ dæn Ironau činij̄j̄<sup>3</sup>; fælæ j̄j̄ kæi zonon udon dæm ænæzivæg f̄j̄sj̄jnæn, Xucautj̄ḡḡæi.

Xersesed æmæ mæm Ribæyj̄ klimæt yu ḡuzæn næ kæ-sj̄nc. Am f̄t̄cag k'ūrī t̄j̄ng wazal udīs, yæḡī mīdæg æncad

<sup>1</sup> fom = fævom. — <sup>2</sup> Il s'agit de questions relatives à des points obscurs dans les textes que Qambolat Dūlatæi m'avait fournis. — <sup>3</sup> Litt.: «...versé et savant dans le livre ossète.»

il sera parlé des trois Nartes. Si nous restons ici jusqu'à l'été, je pense que je serai à même de mettre à écrit ces histoires.

. . . Nous avons reçu une lettre de Stockholm; le consul de Géorgie nous écrit: dans le Caucase il y a quatre républiques: la Géorgie et celles des Arméniens, des Azerbéidjaniens et des Tjersko-Daghestaniens. En effet cette nouvelle m'était très agréable. Vladicaucase est la capitale de la province de Tjersk; là vivent les Ossètes, au Daghestan vivent les Lesghiens. Notre forme (notre extérieur?) est la même, mais nous avons chacun notre langue spéciale.

Adieu.

Q. D.

6.

1919. <sup>10</sup>/<sub>3</sub>.

Bonjour!

Je te dois beaucoup de reconnaissance pour ton livre des »Corbeaux« que tu nous as envoyé. Maintenant je te le renvoie avec bien des remerciements. S'il t'est possible, envoie-nous à présent de nouveau des livres. Mes frères sont avec moi, tu le sais; ils désirent lire des livres ossètes, et si tu voulais leur envoyer un abécédaire, cela nous serait très agréable. M<sup>me</sup> \*\*\* m'a écrit que tu possèdes un abécédaire ossète. Tu nous a envoyé de nouveau des phrases à écrire et je te les enverrai plus tard quand elles seront prêtes. Je ne suis pas trop versé et savant dans la langue ossète littéraire; mais ce que j'en sais, je te l'écrirai sans tarder, pour l'amour de Dieu.

Le climat de Horserød et celui de Ribe ne me paraissent pas de la même nature. Ici il a fait très froid pen-

mīti ward<sup>1</sup>; fiḷdær yæ wazal diḿgæ tiḡ kodta. Miṭ aræḡ wari, fælæ fæstæmæ tayd atayi. Lagiri ḡulfi fændægtæ kæ-ræjimæ cæunæn fæinagæi kond sti, æmæ ūmæ kæskæ æncon ū cæunæn, fælæ ædtæmæ ku aḡiḡai lagiræi, wæd c'if ū cæunæn.

Salamtæ diṅ ærvitiṅc mæ æfsiḡmærtæ æmæ mæ æmbæltæ. Xorḡ bon ū.

Q. D.

7.

1919 - 4 - 16 bon.

Dæ bon ḡorḡ!

Ærvitiṅ diṅ juappitæ<sup>2</sup> cædtæyæ; ærmæst ji næ æmbariṅ duwæ juappi 46 æmæ 48. Yu juappi 48 nomiri yu niḡasæn<sup>3</sup> næ arin niḡas Ironau. Ærægmæ ærvist ūmæn væyinc juappitæ<sup>4</sup> æmæ ji væyi aḡæm niḡastæ kæciṅi næ fæariri safoniḷ kud sæ saraḡin æmæ raiviṅ qæwi ui, æmæ sæ ui tiḡḡæi baværiṅ sæ sariṅmæ ūci niḡæstæn.

Sandro æmæ Zaurbek<sup>5</sup> udiḡsti aḡæstoni. K'amendantæi kurdoi, balæværdtoi yæm prassenæ Kopengagenmæ sæ kud awaja ui tiḡḡæi. Ui siṅ ḡaḡta, ministiriḡi jird næi<sup>6</sup>. Udon ænæbafærskæyæ aciḡiḡsti, fæstæmæ yæm tel radtoi k'amendantmæ: »Tayd fæcom, mæ næ agūr, mænæ Ribæyi stæm.« Sabati ærbaciḡiḡsti, æmæ sæ aḡæstoni bakodta; ærtæ boni ji festi æmæ ḡnon raciḡiḡsti.

Salamtæ dæm ærvitiṅ mæ æmbaltiḡmæ.

Q. D.

<sup>1</sup> Litt.: »[il y avait] une tombée de neige calme«. — <sup>2</sup> J'avais formulé une série de phrases par lesquelles je voulais constater l'emploi des prépositions et des postpositions en ossète. Voir l'appendice. — <sup>3</sup> Il s'agit du mot »réussir«. — <sup>4</sup> Litt.: »Les réponses en (c.-à-d. du questionnaire) sont expédiées si tard...«. — <sup>5</sup> Voir l'introduction p. 3. — <sup>6</sup> Litt.: »de la part du ministre il avait été dit: il n'y a pas [moyen de le faire]«.

dant la première semaine, et vers le milieu de la semaine la neige tombait égale et continue; le vent en rendait plus fort le froid. La neige tombe largement, mais après elle se fond vite. A l'intérieur du camp il y a des chemins faits en bois par où on peut passer de l'un à l'autre et à cause de cela il est facile de passer, mais si l'on sort du camp, il y a de la boue par où il faut passer.

Mes frères et mes camarades t'envoient leurs compliments. Adieu.

Q. D.

7.

1919. <sup>16</sup>/<sub>4</sub>.

Bonjour!

Je t'envoie les phrases faites; seulement je ne comprends pas les deux phrases no. 46 et no. 48. Quant à une des phrases, numéro 48, il y a un mot duquel je ne trouve pas le mot ossète [correspondant]. Les phrases sont expédiées si tard, parce qu'il s'y trouve de tels mots, que je ne sais pas tout de suite comment mettre en ordre et traduire, et à cause de cela je les mets de côté jusqu'à ce que je trouve les mots [correspondant] à ces mots [ossètes].

Sandro et Zaurbek ont été en prison. Ils ont demandé au commandant, lui ont remis une demande écrite de leur donner la permission d'aller à Copenhague. Celui-ci leur a dit, que selon l'ordre du ministre cela n'était pas possible. Ils sont allés sans permission, et puis ils ont expédié un télégramme au commandant: »Nous reviendrons bientôt, ne nous fais pas chercher, voilà, nous sommes à Ribe.« Samedi ils sont retournés, et il les a mis en prison; ils y sont restés trois jours, et hier ils en sont sortis.

Moi et mes camarades nous t'envoyons des salutations.

Q. D.

## 8.

1919a3. 5-30 bon.

Dæ bon ȝorȝ!

Stj̄r būzn̄ig maȳi 14 m bon̄il dæ c̄i pismo rāiston, ui tiȝ-  
 ȝæi<sup>1</sup>. Yemæ c̄i juappitæ rarv̄istai, udon æȝ ac̄i fæstæg k'ūr̄it̄i  
 næ kuston: ac̄i fæstæg bont̄i aȝȝus kodton waljæj̄i kust̄i-  
 tæen caldær bon̄i yu næ zongæ Danæyag bawæræn N. P.  
 S.-æen, kæc̄i næ swazæg kodta æmæ qæljæg dardta maȝ  
 yæ alkæi-zongæ nacionalnoy ȝarj̄itæi. T̄ing dæsn̄i n̄in cayta  
 Danæȳi nacionalnyi ȝaræg, ūmæi dardtær næ t̄ing qæljæg  
 fædardta yæ sk'ripkaȳi caydæi; næ bæst̄i n̄in næ ȝærdj̄il  
 allæun kodta<sup>2</sup>.

Ui fæstæ f̄iston arȝau. Arȝau ū duwæ ȝaȳil kond. Æer-  
 vit̄in d̄in cædtæ wal ū f̄itcag ȝai æmæ ui digkag ȝai dær  
 kūs̄in, fælæ razdær bakūs̄jinæn juappitæ. Ac̄i arȝauj̄i īs  
 t̄ing ragon Iron niȝæstæ kæc̄itæn næ ar̄in Uriȝsagau ni-  
 ȝæstæ<sup>3</sup>.

Ironau ȝarj̄itæ æȝ zon̄in ȝorȝ, fælæ sæ qæw̄i ȝar̄in k'or-  
 dæi. Iron ȝaræg kænīnc aftæ: yu ȝar̄i, innætæ q̄ir̄nīnc  
 æmæ yæ aftæmæj̄i kæræj̄i j̄iȝæi īs̄inc<sup>4</sup>; yumæ ku fæȝar̄inc  
 sæ ȝard t̄ing ræssuyd væȳi. Yuæn dær īs ȝaræn, fælæ ȝorȝ  
 næ cæw̄i.

Nj̄r wal ȝærȝ bon ū.

Q. D.

---

<sup>1</sup> Litt.: Maximus [ago] gratias maii XIV die tuam quam epistolam  
 accepi, eam ob rem. — <sup>2</sup> Litt. »il nous fit demeurer, en notre cœur,  
 à notre pays«. — <sup>3</sup> Il s'agit du récit concernant les Nartes mentionné  
 dans l'introduction, p. 15. — <sup>4</sup> Ils entonnent à tour de rôle; les autres  
 suivent le chant à voix basse.

8.

1919. <sup>30</sup>/<sub>5</sub>.

Bonjours!

Grand merci de ta lettre que j'ai reçue le 14 mai. Quand aux phrases que tu as envoyées avec celle-ci, je n'y ai pas travaillé pendant la dernière semaine: ces derniers jours — bien des jours durant — j'ai prêté mon assistance, dans les travaux du printemps, à un paysan de notre connaissance, M. N. P. S., qui nous a fait bonne chère et nous a amusé par les chansons nationales, qu'il sait toutes. Il nous a joué très habilement l'hymne national danois, et en outre il nous a amusé beaucoup en jouant au violon; il évoqua en nous le souvenir de notre pays.

Après cela j'ai écrit une légende. C'est une légende en deux parties. Je t'envoie la première partie qui est prête, et je travaille à la seconde partie, mais d'abord j'achèverai les phrases. Dans cette légende il se trouve très souvent des mots ossètes desquels je ne trouve pas les mots russes [correspondants].

Je sais bien [chanter] des chansons ossètes, mais il faut les chanter en chœur. La chanson ossète est exécutée de la manière suivante: une personne chante, les autres fredonnent, et ainsi ils prennent le chant l'un de la bouche de l'autre; lorsqu'ils chantent en chœur, leur chant est très agréable. Il y a aussi une sorte de chant pour une personne seule, mais cela ne sonne pas bien.

Maintenant adieu!

Q. D.

## 9.

16/8 1919 a3.

Dæ bon ʒorʒ!

Æʒ kūrīn ʒatīr dæwæi æmæ dæ ūsæi, afajī darʒi æʒ Danæyi cærīn, mīn smaxīmæ fenīnæn æmæel kæi næ udīs aræʒ ui. Æʒ æi ui bærc mæxī aʒʒos næ kænīn, ui tīʒʒæi æmæ æʒ ʒīvæg-kænæg næ dæn; fælæ ænæbafærskæyæ lagī-ræi acæun jīrd næi æmæ næ udīs, bafærskæyæ dær næyyæ; dardtær juap nīku raīston. Nīr fæstægma kurdton kʼamen-dantæi Kopengagenmæ ūcī fændagīl dæumæ dær bacīdāin ʒærʒ bon ʒæʒīnmæ<sup>1</sup>, æmæ ma næi.

Æʒ cīpparæmī kurdton inælar P.-æyæ<sup>2</sup> næ bæstæm ærvīlīnī tīʒʒæi. Jīrd radta nog kʼūrī næm ʒabær kænīnænīs, æmæel nīn ūjænīs ʒæʒgæ.

Kæd næ bæstæm sæmbælæm, væd dæm fīʒjīnæn ʒabær fæstæmæ, ūcī arʒauæn dæm yæ annæ<sup>3</sup> ʒæi dær rarvīt-jīnæn.

Næ fændag cæwī Libavmæ, Fransuʒag<sup>4</sup> paraʒodī; ūrdīgæi Litvayīl, Polšæyīl<sup>4</sup>, Ukrainæyīl. Ūmæi dardtær ʒīn næ ūjænīs. Udonī konsultæi dær næm ūjænīs ævdīsænī dokumentītæ; stæi maʒ krasnæi krestī kud kustam, umæ kæsgæ nīn inælar P. radtjæn dokument, kud nīcī næ ūroma aftæ. Fændag amonīnæn dær aʒʒus kud wa<sup>5</sup>, stæi nīn karta dær radtjæn. Mæmmæ ʒorʒ fændag kæsi æmæ il com.

Nīr wal ʒorʒ bon ū.

Q. D.

<sup>1</sup> Litt.: »que j'aïlle à Copenhague par cette route et à vous aussi afin de dire adieu.« — <sup>2</sup> Attaché militaire russe à Copenhague. — <sup>3</sup> Voir p. 44, note 2 Le pronom indéfini annæ se trouve aussi dans un passage d'une autre lettre de Qambolat Dūlatæi: yu jī ud sovyetæi ærvīst annætæ Sībīræi, »un d'eux était envoyé par le soviet, les autres par [le gouvernement de] la Sibérie.« — <sup>4</sup> Dans ces deux noms propres, la lettre russe š, qui n'appartient pas à l'alphabet ossète, est employée. — <sup>5</sup> Litt.: »afin qu'il y ait aussi un secours à [nous] renseigner sur la route«.



9.

16/8 1919.

Bonjour!

Je te demande pardon à toi et à ta femme de n'avoir eu souvent, pendant le temps d'une année que je vis au Danemark, l'occasion de vous voir. Je ne me l'impute pas tant à faute à moi-même, car je ne suis pas paresseux; mais de quitter le camp sans en demander la permission, il n'en peut être et n'en pouvait être question; et en demandant la permission, il n'y a pas moyen non plus; de plus, je n'ai pas même reçu une réponse. Dans ce dernier temps j'ai demandé au commandant [la permission] de faire un voyage à Copenhague pour aller te voir et te dire adieu, mais cette fois encore cela n'était pas possible.

Le 4. j'ai demandé au général P. de nous envoyer à notre pays. Il a répondu, qu'il nous avertirait la semaine prochaine, ajoutant que l'occasion se présenterait à nous.

Quand je serai de retour à mon pays, je vous écrirai [et vous donnerai de mes] nouvelles, et je t'enverrai aussi la deuxième partie de la légende.

Notre route va à Libau avec un vapeur français; de là à la Lithuanie, à la Pologne, à l'Ukraine. Plus loin il n'y aura pas de difficultés. Par les consuls de ces pays-ci nous aurons les documents qu'il nous faut présenter; puis, parce que nous avons travaillé pour la Croix-Rouge, le général P. nous donnera un papier indiquant que personne ne doit nous retenir. Pour mieux nous faire connaître la route, il nous donnera une carte géographique. Cela me paraît être une bonne route, et par elle nous irons.

Maintenant adieu.

Q. D.

---

## APPENDICE

## I.

L'emploi des postpositions et des cas ayant  
une fonction postpositionnelle<sup>1</sup>.

## CAS

## Génitif.

Donj̄ k'ūs. Une coupe d'eau.<sup>2</sup>

## Ablatif.

(Séparation et point de départ, Stackelberg p. 20 sqq.)

Sj̄vællon aχaudta rūj̄ngæi. L'enfant tomba de la fenê-  
nêtre.

Æz ravzærston avg sk'ab- Je tirai une bouteille de  
pæi. l'armoire.

Ui racidīs dwaræi. Il sortit par la porte.

Ui ærbacīdīs ardæm Ber- Il arriva ici de Berlin.  
linæi.

Dj̄mgæ cæwī χussæræi. Le vent vient du nord.

<sup>1</sup> Quelques désinences casuelles, comme celles du sociatif et du supéressif, sont certainement à l'origine des postpositions. Voir Miller, § 52, p. 46. — L'ossète ne possède plus des prépositions vivantes. Des restes d'anciennes prépositions se trouvent dans les préfixes æd, ænæ, fæs et wæl (æd ištæg, avec l'os; ænænīz, sans maladie, bien portant; fæsæχsævær, après-souper; fæssīχor, après-midi; wælart, sur le feu etc.). Mais ces préfixes sont soudés avec le substantif suivant de façon à former avec lui une espèce d'adverbe. Que ce terme adverbial soit écrit en un mot ou en deux, ne fait pas de différence: la préposition n'est plus sentie comme telle.

<sup>2</sup> Mais aguvzæ araχ, aguvzæ k'o ffj̄, un verre d'eau de vie, un verre de café.

Æz racıdtæn rūz̄s aγustæi      Je sortis de la chambre  
talıngmæ.      éclairée dans l'obscurité.

Fıdæltı̄-fıdæltæi maz bon-      Depuis l'antiquité jusqu'à  
tæm.      nos jours.

Æz næ fedton ui kuajæ-      Je ne l'ai pas vu depuis  
næi nırmæ.      Pâques jusqu'à présent.

Ui ærcıdæi yuldær fendær      Depuis son arrivée tout  
zuʒon ı̄s.      est changé.

Rajırd fıst ū mæ fıdı̄ bav-      Le récit est écrit d'après  
dıstæi.      la communication de mon  
père.

Yæ nızasæi æz bambær-      Par ses paroles je com-  
ston bŭzıng næū ui.      pris qu'il était mécontent.

(Matière, sujet, à comparer Stackelberg p. 22).

Čıngı̄ ū Kavkazæi dær.      Le livre traite du Caucase.

(Ablatif comparatif, Stackelberg, p. 23 sq.).

Dæ ɣo ræssuyddær seppæ-      Ta sœur est la plus belle  
tæi ūstı̄tæn.<sup>1</sup>      de toutes les femmes. (Litt.:  
... plus belle qu'elles toutes,  
les femmes).

(Cause, ibid. p. 25 sq.)

Ui amard ænk'ardæi.      Il mourut de chagrin.

Ui rı̄nčı̄n ud rematızmæi.      Il était malade de rhuma-  
tisme.

(Moyen, instrument, ibid. p. 26 sq.)

Ui nıfıdar kodta zægæl zæ-      Il fixa le clou au moyen  
bŭgæi.      d'un marteau.

<sup>1</sup> Le datif ūstı̄tæn rappelle le datif mentionné par Stackelberg p. 16, 2<sup>e</sup> alinéa.

Æz ævzærston æppæt æγ- dauæj dær sswæγd kænīn.	J'essayai par tous les moyens de m'échapper.
Ui amardta arsi kardæi.	Il tua l'ours avec un cou- teau.
Asin udīs rūz kond jira- γæi.	L'escalier était éclairé par une lampe.
Zoni sīvællon xærīn uydī- gæi?	L'enfant sait-il manger avec une cuiller?
P'alto udīs æmbærst rīgæi.	Le paletot était couvert de poussière.
Æz balxædton xæjar čīsīl gubpar æχcatæi.	J'achetai la maison pour une petite somme d'argent.

(Situation, état d'âme, *ibid.* p. 27 sqq.)

Mæ tarstæi æz kæsīn ui surtæ (curtæ?) kænī.	Saisi d'effroi je le vois tomber.
--	--------------------------------------

#### Locatif intérieur.

(Stackelberg, p. 30 sqq.)

Watī slæudīs fīng.	Dans la chambre était une table.
Æz cīdtæn nauī.	Je partis avec le bateau.
Æz kustī læudtæn.	Je travaillais (litt.: j'étais dans le travail).
Æz aχur kænīn universitetī.	Je fais mes études à l'uni- versité.
Ui cīd unjī.	Il passa par la rue.
Bafæræstam fenīn mæsījī alī farsī.	Nous pouvions voir la tour de chaque côté.
Æz dæu babæræg kænji- næn kærdæg xæssæntī.	Je viendrai te voir aux jours de la Pentecôte.

## Locatif extérieur.

(Stackelberg, p. 36 sqq.)

## (Local).

Æз асæуџинæн Паризмæ.	J'irai à Paris.
Ui raisom асæуџæн goræt- mæ.	Il partira demain pour la ville.
Ui kæsĭ aliĭ farsmæ dær.	Il regarde de tous côtés.
Æз знон сĭдтæн тиатĭрмæ.	J'allai au théâtre hier.
Kuj χaudta donmæ.	Le chien tomba à l'eau.
Mæry særdæg taχt wælχæ- jarĭ særmæ.	L'oiseau planait rapide- ment au-dessus du toit de la maison.
Æз фæтĭлдтон ūmæ, сæ- мæи æрбасæwa ui тĭχχæи.	Je lui fit signe de venir.
Ui сĭдĭс yæ niχmæ.	Il alla tout droit (litt.: dans la direction de son front).
Æз ulĭl sæmbældtæn dwar- mæ.	Je le rencontrai à la porte.
Æз udtæn ūmæ ænæqæn bon.	J'étais chez lui toute la journée.
Wazĭtæ udĭstĭ mæ mad- mæ.	Il y avait du monde (des visiteurs) chez ma mère.
Æз аχур кодтон Ironau professĭr ***mæ.	J'ai appris l'ossète chez le professeur ***.

## (Temporal).

Wajæm qudtag ænqælmæ kæsa raisommæ.	Remettons (litt. laissons attendre) l'affaire à demain.
Wædmæ æcæg ui fæjæbæχ ujæn.	D'ici là (litt. jusqu' alors) il sera certainement rétabli.

Æз хæјарј 10 сахатæи 12 сахатмæ.	Je suis chez moi de 10 heures à midi.
Мах бонтæм.	Jusqu'à nos jours.
Сæмбæлд 1910æм азјл Сј- рјстјј рајгурдмæ.	Cela arriva en 1910 après (la naissance de) Jésus-Christ.
Æз раздæхјјнæн уу сахат- мæ.	Je reviendrai dans une heure.
Сахатмæ мах асјдјстæм.	Après une heure nous par- tîmes.

(Au figuré).

Удјс конд æппæт раст- кондјјнадтæм.	Cela fut fait selon la règle (litt.: selon toutes les règles).
Мæ амондмæ æз сæм- бæлдтæн мæхј фјдјл.	Par bonheur, je rencontrai mon père.

#### Sociatif.

(Stackelberg, p. 61 sqq.)

Æз гулаит кодтон мæ ма- дјмæ.	Je fis une promenade avec ma mère.
Мæ æфсјмæр мемæ.	Mon frère est avec moi.
Калор сјдјс уæ æфсæдтјмæ знæјј нјхмæ.	Le roi s'avança avec ses armées contre l'ennemi.
Сæудæјерј нæ фæндјд ба- зар кæнјн махјмæ.	Le marchand ne voulait pas faire le commerce avec nous.
Ui arasta хæјар мæ амјн- дјмæ.	Il bâtit la maison d'après mes indications.
Ui kusta уæхјсæн конд планјмæ.	Il travailla d'après un plan qu'il avait formé lui-même.
Æз скæнјјнæн ui ūсј нј- хасјмæ.	Je le ferai à cette condi- tion-là.

## Supéressif ou Adessif.

(L'élatif de Stackelberg, p. 50 sqq., mais voir ibid. p. 99).

Acĭ zæχχĭl jūrĭnc Ironau.	Dans cette contrée on parle ossète.
Sæmbæld 1893æm aʒĭl.	Cela arriva en (l'an) 1893.
Æʒ æræftĭdton čĭnĭg st'olĭl.	Je mis le livre sur la table.
Æʒ babaston χæčĭl mæ ænguljĭl.	Je nouai un ruban autour du doigt.
Ui cĭdĭs ʒalĭl.	Il traversa la salle.
Xabær apĭrχ ĭs ænæqæn goræĭl.	La nouvelle s'est répandue par toute la ville.
Ui jæγæel cĭd donĭ bĭlĭl.	Il se promena aux bords de la rivière.
Ui badtĭs æχsæværi ʒærdĭl.	Il était assis au souper.
Æʒ radton tūman (10 somĭ) čĭnĭgil.	Je payai le livre dix roubles.
Æʒ seppæt wæi kodton dæs tūmanĭl (fonjĭssæjĭ somĭl).	Je vendis tout pour cent roubles.
Maχ jĭrdtam ui æfsĭmæri aĭalĭl.	Nous parlions de la mort de son frère.

## POSTPOSITIONS

alĭ fars, autour de.

Æʒ cĭdtæn masĭjĭ alĭ fars.	Je fis le tour de la tour.
Æfsad læudĭs lagĭræi k'repĭstĭ alĭ fars.	L'armée était campée autour de la forteresse.

astæu, au milieu de, parmi.

(Stackelberg, p. 47).

Ui læudĭs p'olĭ astæu.	Il était debout au milieu du plancher.
------------------------	--

Muzeyi æz fedton innæti      Au musée je vis entre  
astæu siȝȝærin koron.      autres choses une couronne  
d'or.

ættæmæ, outre, excepté.

(Stackelberg, p. 48).

Yu ættæmæ innæ aīrvæȝ-      Excepté un, l'autre s'en-  
jæn. (Texte 10, p. 36, l. 10).      fuira.

ævson, à cause de.

Ui næ færestæ ærbacæun      Il ne pouvait pas venir à  
nīȝi ævson.      cause d'une maladie.

Ci ævson næ fændi dæu      Par quelle raison ne veux-tu  
ærbacæun?      pas venir?

æȝsæn, entre, parmi.

(Stackelberg, p. 48).

Ui rawad wærdædti æȝ-      Il passa en courant entre  
sæn.      les voitures.

Pismo ȝussidi æmbæȝstæi      La lettre était cachée entre  
duwæ ċiniȝi æȝsæn.      deux livres.

Æȝ sæmbældtæm mæ li-      Je trouvai mon ami par-  
mænīl wæȝȝiti æȝsæn.      mi les hôtes.

Bīræ aslam jaumatȝi æȝsæn      Parmi beaucoup de choses  
æȝ ssardton yu tiȝȝ ȝinarȝ.      sans valeur j'en trouvai une  
très précieuse.

bærȝonddær, au-dessus de. — nīllægdær, au-dessous de.

Læudis ui bærȝonddær asi-      Se tint-il debout au-dessus  
næi ævi nīllægdær asinæi?      ou au-dessous de l'escalier?

bīn, sous, à (un endroit).

(Stackelberg, p. 48).

Toȝ Mæskuyi bīn.      La bataille de Moscou.



b̄inmæ, sous (direction).

Poyezd bat̄ildis platformæyi    Le train s'élança sous le  
aγust̄i b̄inmæ.    toit du perron.

b̄inat̄i, au lieu de.

(à comparer bæst̄i, Stackelberg, p. 49).

Yæ b̄inat̄i n̄imæt̄i s̄ūj̄i lig    En son propre lieu il en-  
bat̄iγta. (Texte 8, p. 28).    veloppa une bûche dans le  
manteau de feutre.

c̄ur̄i, c̄ur, près de, à côté de.

(Stackelberg, p. 48).

Mæ f̄id badt̄is mæ c̄ur̄i.    Mon père était assis à mon  
côté.

Isc̄itæ yæ c̄ur̄i æræværdta.    Il posa les os à son côté.  
(Texte 8, p. 28).

dar̄γ̄i, pendant le cours de, dans le courant de.

Ærbacæujæn mæmmæ bon̄i    Il viendra chez moi pen-  
dar̄γ̄i.    dant le cours de cette journée.

dar̄γmæ, au bout de.

Duwæ az̄i dar̄γmæ ui fæc̄is    Au bout de deux ans il  
yæ aγur.    avait fini son apprentissage.

fæstæ, après, pendant.

Biræ zmæld̄i fæstæ maγ    Après beaucoup de discus-  
sraz̄istæm.    sions nous tombâmes d'ac-  
cord.

Cippar saγat̄i fæstæ æz γæ-    Après quatre heures je  
jar̄i.    suis chez moi.

Ui ac̄id̄is saγatmæ mæ    Il s'en alla une heure  
ær̄æjjæyi fæstæ.    après mon arrivée.

Æz̄ ui z̄irdton b̄iræ az̄t̄i fæ-    Je l'ai connu pendant  
stæ.    beaucoup d'années.

fæstæmæ, après, depuis.

Ūcġ ræstægæi fæstæmæ nī-      Après ce moment nous  
kæd wal bġsæu (bġcæu?)      n'avons jamais eu un diffé-  
kodtam.      rend l'un avec l'autre.

Ūmæi fæstæmæ æz ændær      Depuis ce [temps] je ne  
nal fedton ui.      l'ai pas revu.

gæsgæ, kæsgæ (avec le locatif extérieur),  
en considération de, par suite de, à cause de, selon.

Ragæi zongæmæ gæskæ      Par ma longue connais-  
æz aʒur kodton warzġn ui.      sance avec lui, j'ai appris à  
l'aimer.

Maʒ næ færestam fenġn      Nous ne pouvions voir la  
mæyġ ævraʒmæ gæskæ.      lune à cause des nuages.

Ui næ færesta cæun yæ      Il ne pouvait aller à cause  
nġzmæ gæskæ.      de sa maladie.

Æz nġfġston bavdġst rastġi-      J'ai écrit le rapport con-  
nadmæ gæskæ.      formément à la vérité.

Fġdġ amġndmæ gæskæ fġrt      Selon le dire du père, le  
udġs rġnġġn.      fils était malade.

Mæ qūdġmæ gæskæ.      D'après mon opinion.

-ġrdæm (ūrdæm affaibli par sa position enclitique),  
-ġzġdæm, vers, envers.

Æz cidtæn ʒæjarġrdæm.      J'allai vers la maison.

Mæ æfsġmær kædtæridtær      Mon frère a toujours été  
udġs warzġn merdæm.      aimable envers moi.

Azġl qædġzġdæm.      Tourne-toi vers la forêt.

Sbad ʒūrġzġdæm.      Assieds-toi au soleil.

Razġl ʒorzġzġdæm.      Tourne-toi vers ce qui est  
bon.

kæron, au bord de.

Ui alæudis safti̇ kæron.      Il se tenait debout au bord  
du précipice.

komkommæ, en face de, vis-à-vis de.

Ui cardis mæ komkommæ.      Il demeura vis-à-vis de  
moi.

mīdæg, au milieu de, au dedans de.

(Stackelberg, p. 49).

Goræti̇ mīdæg.      Au milieu de la ville, dans  
la ville.

Īs sæn ævj̇i̇ mīdæg.      Il y a du vin dans la bou-  
teille.

Sæværūt pismo posṫi̇ asij̇i̇      Vous mettez la lettre  
(acij̇i̇?) mīdæg.      dans la boîte à lettres.

Æʒ acæuj̇inæn ūċi̇ æʒdau̇i̇      Je partirai dans ces cir-  
mīdæg.      constances.

ṅi̇χmæ, contre.

Mæ fændoṅi̇ ṅi̇χmæ.      Contre mon désir.

Karol ċiḋis ʒnaji̇ ṅi̇χmæ.      Le roi s'avança contre  
l'ennemi.

raz, rażi̇, razæi, devant.

(Stackelberg, p. 49).

Dwari̇ raz uḋis cæʒæradon.      Devant la porte était un  
jardin.

Æræværdtoi̇ yæ rażi̇ æχ-      Ils apportèrent [et placè-  
sævær.      rent] devant lui le souper.

Ui ċiḋis mæ razæi.      Il marchait devant moi.

razdær, avant.

Mæ æfsimær ærbacīd raz- Mon frère arriva avant  
dær mænæi<sup>1</sup>. moi.

razmæ, avant, devant.

Sīxorī razmæ maχ kodtam Avant le dîner nous fimes  
gulait. une promenade.

Ærzastoi sæ Mukkarai raz- Ils les apportèrent devant  
mæ. (Miller: Osetinskie Etiu- Mukkara.  
dy I, p. 36, l. 13).

ræbīn, au dessous de, au bas de, derrière.

(Le substantif régi n'est pas décliné).

Xox ræbīn slæudīs χæjari Au bas de la montagne il  
k'ūm. y avait une cabane.

K'ūtær ræbīn (Texte 12, Derrière un buisson.  
p. 40, l. 15).

ruaji, au moyen de, à l'aide de.

Zæbūji ruaji æz bamp'īston A l'aide d'un marteau je  
qīgdarki. réparai le dégât.

særmæ, au dessus de, au haut de.

(sær, voir Stackelberg, p. 49).

Ui acīdīs ūrs χoχī særmæ. Il s'en est allé au som-  
(Texte 9, p. 34, l. 18). met de la montagne blanche.

tīχχæi, à cause de, relativement à, pour l'amour de,  
pour le bien de, en retour de, en vertu de.

(Stackelberg, p. 49).

Arfæ dīn kænīn dæ nīv Je te remercie de ton por-  
mīn kæi ærærvīstai ui tīχχæi. trait que tu m'as envoyé, de  
cela [je te remercie].

<sup>1</sup> La postposition est devenue préposition ici, parce qu'elle est construite avec l'ablatif au lieu du génitif: avec l'ablatif la construction est plus libre qu'avec le génitif. A comparer p. 18, note 8.

Æz jirdton ūsæn udoni t̄iχ- χæi.	Je parlai de ceux-là à la femme.
Arfæ d̄in kæn̄in nog azi t̄iχ- χæi.	Je te souhaite une bonne nouvelle année (litt.: je te bénis à l'occasion de la nou- velle année).
Ui ui kodta mæmmæ t̄iχ- χæi.	Il fit cela pour l'amour de moi.
Fænd̄i dæ ærvit̄in fæjæχst mæn t̄iχχæi.	Veux-tu faire une course pour moi?
Næ ud̄is biræ qæljæg ui t̄iχχæi.	Il n'en avait pas beau- coup de plaisir.
Næ-æ, n̄icæi t̄iχχæi duneyi rūχs̄il.	Non, pas pour tout au monde.
Inælar badd̄is f̄itcag b̄inat̄i yæ sin̄i t̄iχχæi.	Le général était assis au haut bout (de la table) en vertu de son rang.

wæljūs, à; environ.

Æz kust̄i wæljūs ku læud- tæn ūc̄i ræstæj̄i.	Tandis que j'étais au tra- vail, (pendant ce temps-là).
B̄inontæ yuldær væyinc, sæ χærinaj̄i wæljūs (Texte 15, p. 56 l. 12).	Tous les parents y sont présents vers l'heure du re- pas.

Sur les postpositions *ættiŷæ*, *falemæ*, *færci*, *f̄itcag*, *ong*, *wælwæ*, voir Stackelberg, p. 48—50.

## II.

Texte original digore du no. 12<sup>1</sup>.

Wæs æma dalis æmæ sæγæ.  
(Zorati Zaurbegi æmbesond).

Wæs æma dalis æma sæγæ eumæ bacardæncæ. Boni-  
zærmæ eumæ χistæncæ γædræbunti. »Nur«, ζαχτα sæγæ,  
»eskæcæi næmæ esti fidbiliz ku felvæsa<sup>2</sup>, wæd wi kæmæ  
ci minewæg es, ci læγγædæ?<sup>3</sup> Wæs ζαχτα: »Fonjinsæi  
majali sserjænæn æz!« Dalis ζαχτα: »Mæmmæ es duwæ oi  
bærci. Dæumæ ba sæγæ?« »Mæmmæ ba ci es, næci kud  
mæχwædæg, kud mæ læγγædæ!«<sup>4</sup>

Rast eci buduri<sup>5</sup> eumæ bacardæncæ fælank, ars æma  
beræγ. »Yaræbi!« ζαχτα fælank, »wællæi γædræbun nin eu  
šinçontæ bærgæ zinnui! beræγ, du sæmæ ku scæwisæ æmæ  
ši eu fidi χunæ ku rakorisæ.« Beræγ scudæi, idardgomau  
nillæudtæi æma γær kænui: »Bairayaytæ!« Wæs æma da-  
lis waitayd sæγe k'otær ræbun barimazstoncæ; sæ dum-  
gutæ ma zindtæncæ ændæmæ. Sæγæ ba wælyau slæudtæi  
ma joriu: »Medæmæ iwazæg, fusun din an! fidi χunæ wæ-  
mæi kæd es; mæ χestdærtæ mæ særvistoncæ.« Zænçæ æ  
k'açæi ært'æp kænui: »Beræγi fid næmæ beuræ es. Me-  
dæ'mæ, medæ'mæ, iwazæg, medægma!« Beræγdær χwar-  
zau næ bal fæcæi, šijmuji šijmuji racudæi æma niççwasta  
e'mbaltæmæ. E'vzag ælçuini dærçcæn læf-læfæi sæmæ fel-  
wæstæi<sup>1</sup> beræγ: »Hæi, hæi, hæi-hæi, mæ χestærdtæ! lejæn

<sup>1</sup> Dans ce texte digore aussi bien que dans la traduction irone p. 40 sqq., j'ai supprimé trois ou quatre phrases, qui me sont également obscures dans les deux textes. — <sup>2</sup> felvæsun, iron: felvæsijn, s'élancer, c.-à-d. arriver. — <sup>3</sup> Litt.: »Chez qui de vous y a-t-il alors quelque ressource, quelque finesse?« — <sup>4</sup> »Ce qu'il y a chez moi [de ressources]? rien que moi-même, que ma finesse!« La forme ordinaire du mot »rien« en digore est næci, non pas næci. — <sup>5</sup> »Dans ce champ justement«. budur est en iron biðjir. La traduction de Qambolat Dūlatæi a: »ce jour-là justement.«

ardigæi næ shinχontæ<sup>1</sup> wæχæn æncæ ma beræyi fidæi ændær neci χwæruncæ. Jæbæχæi ma shi<sup>1</sup> ke raervastæn, ami læwunæi æz necibal fædtæn.« Ærtæ dær festadæncæ ma idarddærmæ ragockodtoncæ: »Lejæn ardigæi, ami maχæn card næbal es; ba næ χwærjænæncæ.«

Otemæi<sup>2</sup> wæs æma dalis æma sæγæ dær sæ badæn ændær rawænma rayiftoncæ, fal babæi<sup>3</sup> sæ Xucäu fælank, ma ars æma beræγmæ χæstæg ærχasta. »Wælæ babæi«, zaγta<sup>4</sup> fælank, »næ shinχontæ fæzzindtæncæ, ci dær æi næ fæd nin raistoncæ. Aci χat ma sæ bavzaræn, ciyaværæncæ. Ars, fiu ma shi rakorai!« Ars dær festadæi æma sæmæ bajorui: »Wælæ, χwarz adæm, wæ ræftæ<sup>5</sup> χwarz! Eu fiu moræ wæmæ nekæmi wa?« Wæs æma dalis adærgæi zænχæbæl nit'æpæn æncæ; sæγæ ba γæ sær is ærγuvui, æ shiwtæi c'æχ arv st'æp kænunmæ bayavui, ært'æp kænuui k'axæi zænχæ æma arsæn otæ<sup>6</sup>: »Xæstægdær mæmæ ærbaco, mæ χor, ci joris, jæbæχ ne'γosun.« Ars dær æχe nimæri: »omæi mæ næ fæssainjænæ!« γæræi ba jorui: »Fiu mæ γæwi, næ χwarz šinχontæ.« »Boz Xucäuæi! fiu næmæ aræχ, arši fiuæi ku cæræn maχ. Medægmæ, mæ χor, medægmæ!« Æχwædæg ba sæγæ æ siwtæi<sup>7</sup> fevzedui æma baamc'ez kænuui arsmæ; ars dær æχe fæstæmæ fæstæmæi kænuui; læp-læpgæi e'mbalti astæumæ æχe niggæljui<sup>8</sup>: »Æz wæ mærdti wazæg! lejæn ardigæi! arši fiuæi ku cæruncæ. Lejæntæ, lejæntæ! nurtægkæ dær sæ ardæmæ γæwi.«

<sup>1</sup> sh est écrit quelquefois pour š. — <sup>2</sup> otemæi ou wotemæi, »ainsi«; en iron: aftæmæi. — <sup>3</sup> babæi, »de nouveau«, n'est en usage qu'en digore. — <sup>4</sup> La forme zaγta alterne avec zaχta. — <sup>5</sup> Probablement le même mot que ræftad, »dîner« (Stackelberg, Fünf osset. Erzählungen in digorischem Dialect, p. 64). — <sup>6</sup> otæ ou wotæ, »ainsi«; le verbe »dit« est sous-entendu. — <sup>7</sup> siwtæi est écrit un peu plus haut: shiwtæi (comme ars alterne avec arš etc.; Miller: siwæ, »corne«. — <sup>8</sup> gæljun, »jeter« (Stackelberg, l. c. p. 48).

Niwwajuncæ babæi eci ræwæn dær<sup>1</sup>. »Qæstinez wæ ba-  
 χwarta<sup>2</sup>,« zæγui sæγæ dær. »Šistetæ wælæmæ! Feda rrawæn  
 baagoræn aγsævi, kenæ ta næ sævgærdjænæncæ.«

K'æχæni bilæbæl zænχæmæ k'olæ nillæg bælasæ; æ  
 særmæ sχezuncæ sæγæ ma dalis æma wæs. Ærtalingæ ui  
 otæ sæ hunmæ ærbacæuncæ fælang, beræγ æma ars; ær-  
 χussuncæ bælaši ræbun. Wæd jorui wæs sosægkæi: »Ci  
 ma kænnon, sæγæ? doni χuluy mæmæ cæwi.« »Du fonjin-  
 sæi majali ku zudtai,« χodui sæχæ, »nur ba dæ doni χu-  
 luybæl dær mæn ku færšis! Wælgommæ dæγe raχatæ ma  
 dæ doni χului dæ χurfæmæ randæ ojanæi<sup>3</sup>.« Wæs yæχe  
 kuddær raχatta wælgommæ otæ'y, Xucæu ærχæun kodta  
 beræγi særbæl, beræγi qesqesæi dalisæn dær æ t'up arši  
 suntæbæl fæccudæi, wæd sæγæ dær fæγγærlasta: »Fæ-  
 langi mæγe baræ wastæ, annetæ wæ duwei baræ!« Beræγ  
 æma ars sæ furtæssæi ærbamardæncæ, fælank ba yæχe  
 k'æχænæi rant'uzta ma nimmoræ i.

---

<sup>1</sup> »Ils quittent cet endroit encore.« Qambolat Dūlatæi, dans sa tra-  
 duction, a pris faussement le présent (historique) niwwajuncæ pour  
 la première personne du pluriel de l'impératif. — <sup>2</sup> Peut-être: »Peu s'en  
 est fallu qu'il ne vous ait mangé.« Je ne connais pas le mot qæstinez.  
 — <sup>3</sup> randeun, »sortir, s'en aller«.



## III

## Noms ossètes.

## Prénoms d'hommes.

Alīksandr.	Kūsīgk.
Aslambek.	Qambolat.
Aslamīrza.	Qaz(i)bek.
Aslanīqo.	Qaurbek.
Auzbi.	Qævdīn.
Barīsbi.	Sandro (cf. Alīksandr).
Batraž.	Saulož.
Batjeri.	Soz(i)riqo.
Bimbolat.	Taisau.
Bora.	Tembolat.
Dočye.	Tepsariqo.
Dožciqo.	Tuγan.
Gappo.	Xanjeri.
Γažībe.	Xat'ažciqo.
Ilas.	Xæmīc.
Ĵambolat.	Yelza.
Ĵeorji.	Zaurbek.

## Noms de famille.

Abaitæi (Abayeff).	Berostæi (Berezoff).
Adrxanataæi (Adrxayeff).	Borataæi (Borayeff).
Alīgkataæi (Alikoff).	Buγultæi (Buguloff).
Amzorataæi (Amzoroff).	Būlasataæi (Bulasoff).
Andiatæi (Andiyeff).	Cælikataæi (Tsalikoff).
Arişxanataæi (Arişxanoff).	Č'erjiataæi (Čerjiyeff).
Bayataæi (Bayeff).	Dūdarataæi (Dudaroff).
Bekuzartæi (Bekuzaroff).	Dūdiataæi (Dudieff).

Dūlatæi (Dulayeff).	Slonatai (Slonoff),
Gabsatai (Gabsoff).	Sopanatai (Sopanoff).
Goliatai (Goliyeff).	Szanatai (Szanoff).
Gumec'atai (Gumetsoff).	Tataratai (Tataroff).
Guriatai (Guriyeff).	Tbīlatai (Tibiloff).
Gut'iatæi (Gutiyeff).	Tebiatæi (Tebiyeff).
Gūsatai (Gusoff).	Tomaitæi (Tomayeff).
Kalotæi (Kaloyeff).	Totratai (Totroff).
Koltæi (Koliyeff).	Uarjiatai (Uarziyeff).
K'arjiatai (Kargiyeff).	Uristæi (Urusoff).
K'ūbaltæi (Kubaloff).	Ūrtatæi (Urtayeff).
Lolatai (Lolayeff).	Xadiqatæi (Xadikoff).
Mazlwatai (Mazloyeff).	Xæmīcatai (Xamutsoff).
Mirzagantæi (Mirzaganoff).	Xestantæi (Xestanoff).
Qaitmaztæi (Kaitmazoff).	Xetagatai (Xetagoff).
Qaniqatæi (Kanikoyeff).	Yeloitæi (Yeloyeff).
Qazbekatai (Qazbekoff).	Zalatai (Zaloff).
Qæræcatæi (Karatsoff).	Zantiatai (Zantieff).
Sanatai (Sanayeff).	Zobelatai (Zobielloff).
Syoitæi (Sigoyeff).	Ztiatai (Ztiyeff).

---

## VOCABULAIRE

- a.
- a*, ce, ce...-ci.
- abeta*, abécédaire.
- abon*, ce jour-ci, aujourd'hui.
- acærgæ*, âgé.
- acæun* (voir *cæun*), s'en aller.
- aci*, ce, ce...-ci.
- acid*, (voir *acæun*) départ, sortie.
- ad*, goût.
- adary*, long. — *niχas a. kænin*, faire longue la conversation, converser beaucoup.
- adæm*, homme; (coll.) les gens.
- adærg*, frayeur.
- afaj*, an.
- afon*, temps, moment, époque.
- aftæ*, ainsi, si, tellement. — *aftæ!* c'est ça! — *aftæ ... æmæ*, ainsi... que, comme.
- aftæmæi* = *aftæ*.
- afæg*, bouteille.
- ag*, chaudron.
- agæpp*, saut. — *a. kænin*, sauter.
- a. lasin*, faire un saut en avant.
- agūrin*, (*agurd*), chercher, demander.
- aguvzæ*, petit verre, tasse. (Schiefner 704.10: *agubjzæ*).
- ayd*, cuisse, jambon. A comparer *fæχcin*, *sæχcin*.
- aynæg*, boucle, agrafe.
- ayust*, bâtiment, chambre.
- ai*, ce, ce...-ci.
- aik*, œuf.
- aīrvæjin* (voir *īrvæjin*), s'échapper.
- aīvγuin* (voir *īvγuin*), s'écouler.
- Aīzberbeičantæ*, les habitants de l'Azerbéidjan.
- ajal*, perte, mort.
- ajin*, des sucreries.
- ajuχ* (ou *æjuχ*), continuel[lement].
- akænin* (voir *kænin*), faire, mettre en œuvre, accomplir; conduire, emmener.
- akkag*, digne, convenable; apte, habile.
- ak'urin*, atteindre, frapper.
- alčī*, chacun.
- ali*, chaque. — *a. fars*, de tous côtés, autour de.

- alīz̄dæm*, dans toutes les directions.  
*alkæci*, chaque.  
*allæun* (voir *læun*) rester debout, demeurer.  
*am*, ici.  
*amīnd* (voir *amonīn*) le dire, indication, témoignage, preuve; ordre; éducation. — *amīndjinad*, ordre.  
*ammen*, amen.  
*amond*, bonheur. — *amondjīn*, heureux.  
*amonīn* (*amīnd*), indiquer, montrer, prouver; ordonner; instruire.  
*annæ*, autre, l'autre.  
*apīr̄χ kænīn*, répandre.  
*araq*, eau-de-vie. (Mot arabe).  
*arazīn* (*aræst*), dresser; préparer, célébrer; se rendre; diriger. — *arast* (*aræst*) *kænīn*, décorer, parer; partir.  
*aræχ*, souvent, abondamment.  
*ardæmæ*, jusqu'ici.  
*ardægæi*, d'ici, dès ce moment.  
*ardigæi* = *ardægæi*.  
*ardtivīn*, voir *artivīn*.  
*arf*, profond.  
*arfæ*, bénédiction, salut, félicitation. — *a. kænīn*, bénir, féliciter.  
*aryau*, récit, conte.  
*aryaun*, lire.  
*arīn* (prét.: *irdton*), trouver; mettre au monde.  
*Armintæ*, Arméniens.  
*ars*, ours.  
*art*, flamme, feu.  
*artivīn* (*artivd*), briller, reluire. — *artivī arv*, éclair.  
*artqiranīmæi*, février.  
*arv*, ciel. — *arvī ærdīn*, arc-en-ciel.  
*as*, croissance, stature.  
*asaīn* (*asaīd*), tromper, séduire.  
*asætrina kæsæg*, esturgeon. — (*asætrina*, mot russe).  
*asæχsīn* (voir *æχsīn*), saisir.  
*asin*, escalier, échelle.  
*asiġ* (*postī a.*), boîte à lettres.  
*aslam*, bon marché, sans valeur.  
*ast*, huit.  
*astæu*, au milieu de, dans.  
*astīyīn* (voir *stīyīn*), écorcher.  
*atærīn* (voir *tærīn*), chasser.  
*atonīn* (voir *tonīn*), arracher.  
*aunīn* (voir *unīn*) voir, apercevoir.  
*avd*, sept.  
*avg* (voir *afg*, *ævg*), bouteille.  
*avi* (voir *ævi*), ou.

*awajin* (voir *wajin*), laisser, s'abstenir de, lâcher, laisser partir.

*awæi kænin* (voir *wæi*), vendre.

*awon*, ombre, image réfléchie. *aχæm*, tel.

*aχæston(æ)*, nid; prison.

*aχīsæn*, à bout, terminé, fini.

*aχīzjin* (voir *χīzjin*), monter, sortir.

*aχodæen*, le déjeuner.

*aχodjin*, déjeuner.

*aχsjin* (*aχst*), saisir; prendre des poissons.

*aχur*, étude, doctrine; coutume; tradition. — *a. kænin*, étudier, apprendre, instruire. — *aχurjinad*, savoir, érudition, art. — *aχurkond* savant.

*aχussin* (voir *χussin*), dormir.

*aχχos*, péché, crime.

*aχχus* (*aχχos*), secours, aide. *a3*, an, année.

*æ.*

(Pour des mot qu'on ne trouve pas sous *æf*, voir sous *æv* et vice versa).

*æcæg*, vrai, vraiment, en effet, certainement.

*æd-*, avec.

*ædili*, sot, lourdaud.

*ædtæ*, *ædtædær*, *ædtægon*, *ædtæmæ*, voir *ættæ* etc.

*æfsad*, armée.

*æfsadjin*, nourrir, rassasier.

*æfsærin* (*æfsærst*), s'efforcer de.

*æfsærm*, honte. — *æfsærmæi*, sur parole.

*æfsin*, maîtresse de la maison.

*æfsimær*, frère.

*æfsir*, épi.

*æftaun* (*æftid*), mettre, placer, semer, produire.

*æftjin* (*æftid*), arriver, tomber, rencontrer.

*ægad*, deshonneur, honte.

*ægas*, sain et sauf, bien portant; entier. — *ægas cæwai*, sois le bienvenu! bonjour! — *ægasæi*, en bonne santé.

*ægær*, trop.

*ægommae-gæs*, entêté. (Je n'ai pu savoir la signification du mot *ægom*).

*æydau*, loi; coutume, usage; moyen, expédient; circonstance; droit. — *æydauæi*, ordinairement.

*æγγæd*, assez. — *æγγædæi*, satisfait.

*æil*, eh! hélas!

*æjuχ*, souvent, continuellement. — *æjuχæi*, toujours.

<i>ældar</i> , ancien, chef.	<i>ænæaxurkond</i> , non instruit,
<i>ællasīn</i> , (voir <i>lasīn</i> ) entraîner;	analphabète. Voir <i>axur</i> .
fournir, arranger.	<i>ænæbafærskæyæ</i> (ou <i>-gæyæ</i> ),
<i>ælvāsīn</i> ( <i>ælvast</i> ), lancer.	sans demander la permis-
<i>ælvæāsīn</i> ( <i>ælvast</i> ), s'élancer.	sion. Voir <i>færsīn</i> .
<i>ælxænīn</i> ( <i>ælxædt</i> ), acheter.	<i>ænækæn</i> , entier. — <i>ænækæ-</i>
<i>ælxuī</i> , quenouille, bobine.	<i>næi</i> , en entier, complète-
<i>æmæ</i> , et.	ment.
<i>æmæł</i> , possibilité, occasion fa-	<i>ænæjürgæi</i> , sans parler, silen-
vorable.	cieux. Voir <i>jūrīn</i> .
<i>æmbal</i> , camarade.	<i>ænæmbargæ</i> , incompréhen-
<i>æmbarīn</i> ( <i>æmbarst</i> ), compren-	sible. Voir <i>æmbarīn</i> .
dre, sentir; s'entendre.	<i>ænænīz</i> , sans maladie, sain,
<i>æmbæłīn</i> ( <i>æmbæłd</i> ), trouver,	bien portant.
rencontrer, être convenable,	<i>ænæqæn</i> , entier; voir <i>ænæ-</i>
valoir, revenir de droit à qqn.	<i>kæn</i> .
<i>æmbærzīn</i> ( <i>æmbærst</i> ), couvrir	<i>ænæraiǵalæi</i> , sans s'éveiller.
d'un voile, couvrir.	Voir <i>raiǵal</i> , <i>ǵal</i> .
<i>æmbæxsin</i> ( <i>æmbæxst</i> ), cacher.	<i>ænævdalon</i> , occupé. Voir <i>av-</i>
<i>æmbīs</i> , moitié. — <i>æ. æxsæv</i> ,	<i>dalon</i> .
minuit.	<i>ænæzīvæg</i> , sans tarder, im-
<i>æmbīsond</i> , fable; merveilleux.	médiatement. Voir <i>zīvæg</i> .
<i>æmbīrd</i> (voir <i>bīrīn</i> ), assem-	<i>ænæzond</i> , ignorant, sot. Voir
blée.— <i>æmbīrdæi</i> , ensemble.	<i>zond</i> , <i>zonīn</i> .
<i>æmbūłīn</i> ( <i>æmbūłd</i> ), gagner au	<i>æncad</i> , repos, silence; lent,
jeu.	tranquille, calme, silen-
<i>æmγud</i> , temps, temps fixé.	cieux.
<i>æmp<sup>3</sup>u<sup>3</sup>zīn</i> ( <i>æmp<sup>3</sup>i<sup>3</sup>st</i> ), raccom-	<i>æncaīn</i> ( <i>æncad</i> ), se reposer.
moder, réparer.	<i>æncoi</i> , tranquillité, repos.
<i>æmχuzon</i> , ressemblance. —	<i>æncon</i> , facile, commode,
<i>æmχuzonæi</i> , de la même	calme.
manière.	<i>ændær</i> , autre, étranger; autre-

- ment. — *ændæræbon*, avant-hier.
- ængulj*, doigt.
- ænk'ard*, désir, chagrin; triste.
- ænqæliñ*, croire, penser, supposer.
- ænqælmæ kæsñ*, guetter, attendre, espérer.
- æntæf*, chaleur (voir p. 65, note 1).
- æntissñ*, être à la disposition de qqn.
- æppariñ* (*æppærst*), jeter.
- æppæt*, tous, toutes choses.
- æppiñ*, entièrement.
- æræfliag kænñ*, se procurer, amasser.
- æræfliñ* (voir *æftiñ*), atteindre.
- ærægfaezæg*, automne; voir p. 65, note 2.
- ærægmaæ*, tard, en retard.
- æræji*, récemment.
- æræmbird kænñ*, rassembler, amasser. — *æ. un*, se rassembler.
- æræx*, large.
- ærbacæun* (voir *cæun*), s'approcher.
- ærbaðiñ* (voir *baðiñ*), s'asseoir (auprès de qqn.).
- ærbaftiñ* (voir *æftiñ*), rencontrer.
- ærbagæpp lasñ*, sauter sur, s'élaner contre. Voir *gæpp* et *lasñ*.
- ærbakænñ* (voir *kænñ*), amener, apporter.
- ærbamæliñ* (voir *mæliñ*), mourir.
- ærbarūxs, raisomi æ.*, jour naissant, aube. Voir *rūxs*.
- ærbælvasiñ* (voir *ælvasiñ*), presser, étouffer.
- ærbiriñ* (voir *biriñ*), s'approcher en se traînant.
- ærcaxsñ* (voir *æxsñ*), saisir.
- æræun* (voir *cæun*) arriver.
- æræid*, arrivée.
- ærdaviñ* (voir *daviñ*), procurer, apporter.
- ærdæg*, moitié; demi.
- ærgævdiñ*, abattre, tuer.
- ærgæviñ*, soulever. (Miller § 69 ne connaît que la forme digore *ærγuvun*).
- ærisk'of*, fraise.
- ærizdæxiñ* (voir *zdæxiñ*), retourner.
- ærkænñ* (voir *kænñ*), chercher, faire venir, appeler.
- ærmæst*, seulement.
- ærqudi kænñ* (voir *qudi*), considérer, se souvenir de, rappeler (au souvenir).



- ærsaχsīn* (voir *ærcαχsīn*).  
*ærtalīngīs*, il fait sombre.  
*ærtasīn kænīn* (voir *tasīn*),  
 plier.  
*ærtæ*, trois.  
*ærtæχ*, rosée.  
*ærtæχīn* (voir *tæχīn*), arriver  
 en volant.  
*ærtīkkag*, le troisième. — *æ*.  
*bon*, mercredi.  
*ærtīssæjī*, soixante.  
*ært'æp' kænīn*, *æ. lasīn*, frap-  
 per du pied.  
*ærwajīn* (voir *wajīn*), se lais-  
 ser tomber, s'asseoir, se  
 coucher.  
*ærwariṅ* (voir *wariṅ* 1), pleu-  
 voir.  
*ærwariṅ* (voir *wariṅ* 2), s'ac-  
 corder avec, se réconcilier  
 avec.  
*ærvītin* (*ærvīst*), envoyer, ex-  
 pédier; passer (le temps).  
*ærvīst*, accueil.  
*ærxαun* (voir *χαun*), tomber.  
*ærxæjjæ*, *ærxædcæ*, arrivant,  
 arrivée.  
*ærxæstæg* (voir *χæstæg*), pro-  
 che, près.  
*æstæm*, le huitième.  
*æstæs*, dix-huit.  
*ættæ*, en dehors de.
- ættædær*, au dehors, plus loin.  
*ættægon*, étranger.  
*ættæmæ*, en dehors de, dehors,  
 outre, excepté; au dehors,  
 en outre, plus loin.  
*ævæcægæn*, *ævæjjægæn*, à peu  
 près, apparemment, pro-  
 bablement.  
*æværiṅ* (*æværd*), mettre, placer.  
*ævæst*, terrible.  
*ævdælon*, libre, non occupé.  
*ævdæliṅ* (verbe impersonnel),  
 être libre, inoccupé.  
*ævdīsæn*, témoin.  
*ævdīsīn* (*ævdīst*), montrer,  
 présenter.  
*ævdīst*, le dire, déclaration.  
*ævdtæs*, dix-sept.  
*ævg*, bouteille.  
*ævi*, ou.  
*ævībpaīdī*, aussitôt, tout d'un  
 coup, soudain.  
*ævray*, nuage, brouillard.  
*ævson*, à cause de.  
*ævvæχs*, *ævvaχs*, près de, vers.  
*ævzag*, langue.  
*ævzaræn*, épreuve.  
*ævzariṅ* (*ævzærst*), choisir, es-  
 sayer, comprendre.  
*ævzæst*, mal. — *ævzæstīnad*,  
 méchanceté. — *ævzærgæ-*  
*nag*, malfaiteur.

*ævzīdīn*, menacer.

*ævzīst*, argent.

*æχ kænīn*, fermer.

*æχca*, de l'argent.

*æχormagæi*, à jeun.

*æχsargard* (ou *-kard*), sabre.

*æχsædīn* (*æχsæst*), venter, sarcler, nettoyer.

*æχsæn*, milieu; au milieu de.

*æχsæn*, lavage, blanchissage.

*æχsærdæs*, seize.

*æχsæv*, nuit. — *æχsæviḡon*, nocturne, pendant la nuit.

*æχsævæ*, souper.

*æχsæviwat*, logis (pour la nuit).

*æχsæz*, six.

*æχsin* = *æfsin*.

*æχsir*, lait.

*æχsīn* (*æχsad*), laver; tirer sur, tuer à coup de fusil.

*æχsīzḡon*, agréable.

*æχχæst*, entièrement.

*æz*, je, moi.

*æznag*, ennemi (voir *znag*).

b.

*babazar kænīn*, faire le commerce. Voir *bazar*.

*babælvīrd kænīn*, préparer. Voir *bælvīrd*.

*babæræg kænīn*, aller voir, faire visite.

*babīrīn* (voir *bīrīn*), se traîner.

*babīz*, canard.

*bacagūrīn* (voir *agūrīn*), aller trouver.

*bacamonīn* (voir *amonīn*), instruire.

*bacæun* (voir *cæun*), s'approcher, entrer.

*bacīn kænīn* (voir *cīn*), se réjouir.

*badīn* (*badf*), être assis.

*badodoi kænīn*, menacer.

*bafīnæi kænīn*, s'endormir.

*baftīin* (*k'ʉχī*), tomber (aux mains de qqn.). Voir *æftīin*.

*bagaz*, *bagaf*, Bagage.

*baīdaīn* (*baīdīd*), commencer.

*baīraīn* (voir *raīn*), se réjouir.

*bairæg*, poulain.

*baīvīn* (voir *īvīn*), changer (en monnaie).

*bajūrīn* (voir *jūrīn*), appeler.

*bakænīn* (voir *kænīn*), faire entrer, faire rentrer, mener; ouvrir (une porte etc.); donner à qqn. son reste; se tirer d'affaire; montrer.

*bakæsīn* (voir *kæsīn*), regarder dedans, lire, relire, feuilleter; briller (le soleil etc.).

*bal* (1), troupe, bande, meute.

*bal* (2), cerise.

- balæværiṅ* (voir *læværiṅ*), donner (une pétition etc.). — *balævæŕ kænṅiṅ*, donner, faire don de.
- balc*, voyage, promenade.
- balχænṅiṅ* (*balχædl*), acheter.
- bambariṅ* (voir *æmbariṅ*), comprendre, entendre, considérer.
- bambæχsiṅ* (voir *æmbæχsiṅ*) cacher, se cacher.
- bampʹuziṅ* (voir *æmpʹuziṅ*), réparer, raccommoder.
- bancaïṅ* (voir *æncaïṅ*), cesser, finir.
- bandon*, banc, chaise.
- baṅimaïṅ* (voir *niṅimaïṅ*), compter, compter pour.
- baperos* (russ. *пширосъ*), Cigarette.
- bappariṅ yæχī* (voir *æppariṅ*), se jeter (sur).
- baqaqqæṅiṅ* (ou *baqaq kænṅiṅ*), veiller sur.
- baqariṅ* (voir *qariṅ*), impressionner, frapper.
- bar*, volonté; permission, don; tâche, affaire; *ui mæ bar wæd*, que cela soit mon affaire. — *baræi*, volontairement, tout exprès.
- baræg*, cavalier.
- barævs kænṅiṅ*, procurer, préparer; *yæχī b. k.*, se préparer. Voir *rævs*, *ræfs*.
- bariṅ* (*barst*), peser, mesurer, compenser, comparer.
- bas*, soupe, potage.
- basagūriṅ*, *basamonṅiṅ*, voir *bacagūriṅ*, *bacamonṅiṅ*.
- basædtiṅ* (voir *sædtiṅ*), concéder, admettre.
- basil* (*Wacilla*, Saint-Elie), figure faite de pâte de gâteau, voir p. 54—55.
- basmaq*, soulier, pantoufle.
- batix kænṅiṅ*, être de force avec qqn. Voir *tix*.
- batūxiṅ* (voir *tūxiṅ*), envelopper, revêtir de.
- baun* (voir *un*), suffir; *mæ bon næ baujæn*, je ne pourrai (saurai) pas [le faire].
- baunaffæ kænṅiṅ*, délibérer, tenir conseil. Voir *unaffæ*.
- baurnṅiṅ* (voir *urnṅiṅ*), se fier à.
- bauromṅiṅ* (voir *uromṅiṅ*) retenir, garder, supporter.
- baværiṅ* (voir *æværiṅ*), mettre de côté.
- bavdiṅst*, indication, information. Voir *ævdiṅsiṅ*.
- bavzariṅ* (voir *ævzariṅ*), essayer, goûter.

- bavzærst*, alimentation.
- bawændin* (voir *wændin*), se garantir, risquer, oser. — *b. kænin*, encourager, inspirer du courage.
- bawær* (allemand: Bauer), paysan.
- baxatir kæn* (voir *χatir*), excuse [-moi], aie la bonté de, s'il te plaît.
- baxædcæ* (ou *baxæjjæ*) un, arriver à, atteindre à.
- baxoïn* (voir *χoïn*), frapper (à la porte).
- baxonin* (voir *χonin*), accueillir.
- baxsædin* (voir *æχsædin*), nettoyer.
- baxχæst kænin*, accomplir, mettre en œuvre. Voir *æχχæst*.
- bayivin* (voir *ivin*), échanger.
- bayu kænin* (voir *yu*), être d'accord, vivre ensemble.
- bazar*, bazar, marché. — *b. kænin*, faire le commerce.
- bazonin* (voir *zonin*), apprendre, savoir, comprendre.
- bazzaïn* (voir *zaïn* 2), rester, demeurer, survivre.
- bægæni*, bière.
- bælas*, arbre.
- bællin* (*bæld*), demander, exiger, envier.
- bælvird*, vraiment, en effet, clairement, évidemment.
- bændæn*, corde, cordon.
- bæræg*, marqué, connu, mentionné, déterminé. — *bæræg kænin*, annoncer. — *bærægbon*, jour de la semaine, jour ordinaire.
- bærc*, mesure, degré, force. — *ui bærc*, tellement, en tant que.
- bærgæ*, certainement. — *b. . . . . fal*, bien que . . . pourtant.
- bærkadjin*, fertile, fécond.
- bærzond*, haut; hauteur. — *bærzonddær*, au dessus de.
- bæst*, *bæstæ*, lieu, endroit, contrée, monde. — *bæsti*, au lieu de.
- bætlin* (*bast*), lier.
- bæχ*, cheval.
- bilet*, billet.
- binontæ*, parents, personnes de la même famille.
- bīræ*, beaucoup.
- bīræγ*, loup.
- bidir*, champ.
- bil*, bord; sous. — *bilmæ*, au dernier degré, à outrance.

- bīn*, sol, terre; plancher; fond; au fond de; à. — *bīnī*, *bīnmæ*, sous, au dessous.
- bīnat*, lieu, résidence, demeure. — *bīnatī*, au lieu de.
- bīnton*, de fond en comble.
- bīrīn* (*bīrd*, *bīrid*), se traîner, ramper. (Miller: courir).
- bīṣæu* (peut-être: *bīcæu*), lutte, controverse.
- bolat* (persan: *pūlād*), acier.
- bon*, jour, journée; temps; bonheur; *mæ bon næū*, je ne puis pas. — *cī χuzæn bon ū?* quel temps fait-il? — *bonīzdæm*, à la pointe du jour.
- brīn*, glissement, glissade; *brīnmæ scæun*, patiner.
- bru*, fortification, forteresse.
- bulæmæry* (persan: *bulbul* + *mæry*, oiseau), rossignol.
- būz*, remerciement.
- būznīg*, reconnaissant; merci.
- bwar*, corps.
- c.
- cal*, quotus, combien.
- caldæn*, aussi longtemps que, jusqu'à ce que.
- caldær*, combien ... que, beaucoup.
- calimmæ*, tandis que. — c. ... *valimmæ*, aussi longtemps que.
- cang*, bras. — *cangdarīn*, bracelet.
- card*, vie, existence.
- carm*, peau.
- carv*, beurre.
- cas*, combien, combien que. — *cas ... ūyas*, tant que ... autant.
- cavær*, *caværdær*, quel.
- caχjīn*, salé.
- cædtæ*, voir *cættæ*.
- cæf*, *cæfīn*, voir *cæv*, *cævīn*.
- cæfχad*, fer à cheval.
- cægat*, sud (voir p. 70, note 2).
- cæγdīn* (*caγt*), jouer (d'un instrument de musique); sonner.
- cæmæi*, quand; afin que, que (conjonction).
- cæmæn*, pourquoi.
- cæræg*, habitant.
- cærīn* (*card*), vivre.
- cæst*, œil.
- cæstīsīg*, *cæssīg*, larme.
- cættæ*, préparé, prêt; *yæχī c. kænīn*, se préparer, s'apprêter.
- cæun* (*cīd*), aller, venir. — *cæmæ cæu ...?* que signi-

- fiē...? mæmmæ cæu... je suis abonné à... — cæugæ kænīn*, partir.  
*cæul*, pourquoî.  
*cæv*, coup, blessure.  
*cæwæn*, chasse.  
*cæwīn* (*caft*), battre, fondre sur qqn., tirer sur qqn., blesser.  
*cævχad*, voir *cæfχad*.  
*cæχæra*, chou. — *cæχæradon*, jardin. — *cæχæradongæs*, jardinier.  
*cīn*, joie. — *c. kænīn*, se rejouir; *cīnkængæyæ* (ou-*gængæyæ*), avec plaisir.  
*cī*, quoi, que (pron. interr.), comme...!  
*cībīr*, court, bref, voir *sībīr*.  
*cībpurs*, Noël.  
*cīd*, marche, promenade.  
*cīdærittær*, quoi que ce soit.  
*cīγd*, voir *cīχt*.  
*cīma*, comme, comme si.  
*cīmīn*, humer, boire. — *cīm-gæ*, soupe.  
*cīppar*, quatre.  
*cīpparīssæjī*, quatre-vingts.  
*cīppæræmbon*, jeudi.  
*cīppærdæs*, quatorze.  
*cīrγ*, aigu.  
*cīrīq*, botte.  
*cīχt*, fromage.
- cīχuzæn*, comment.  
*col*, progéniture. — *c. rakænīn*, faire des petits, mettre bas.  
*cūbp*, *cūp*, ,somet, cime, (Miller O. E. I *c'ūp*).  
*cūqqa*, veste caucasienne.  
*cūr*, *cūrī*, *cūrmæ*, chez, auprès de, à côté de.  
*cwænon* (*cæwænon*), chasseur.
- c'.
- c'æχ*, bleu, gris, vert.  
*c'īu*, moineau, petit oiseau, oiselet. — *c'īusūr*, épervier (voir *sūrīn*).  
*c'īf*, boue.  
*c'īndataæ* (paire de) bas.  
*c'īrc'irag*, sauterelle.
- č.
- čai*, thé.  
*čemodan* (mot russe), valise.  
*čīnīg* (russ. книга), livre. — *čīnīgfi̇ssæg*, auteur.  
*čīr*, tranche de pain, gâteau.  
*čīsil*, *čīsil*, petit, peu. — *č. næ*, à peine.  
*čīzg*, *čīzg*, fille, jeune fille.  
*čī*, qui, lequel, quelqu'un. — *čī ... čī*, l'un ... l'autre.  
*čīdær*, quelqu'un.

<i>čīdærīttær</i> , chacun.	<i>dæs</i> , dix.
<i>čīŋj</i> , épousée, nouvelle mariée. — <i>čīŋjæχsæv</i> , noces.	<i>dæsiŋ</i> , <i>dæśni</i> , adroit, habile, sensé, savant.
<i>Čīristi</i> , le Christ.	<i>dættīŋ</i> , voir <i>dædtīŋ</i> .
	<i>dæχædæg</i> , toi-même.
<i>d.</i>	<i>dæχī</i> , toi-même, le tien.
<i>dalīs</i> , agneau.	<i>denjīz</i> , la mer.
<i>Danæy</i> , <i>Dane</i> , le Danemark.	<i>didinæg</i> , fleur; rose. — <i>dī-</i>
— <i>danæyag</i> , danois.	<i>dīnægciŋ kabuska</i> (mot russe: капуста), chou-fleur.
<i>dard</i> , éloigné, loin. — <i>ūmæi dardtær</i> , et encore, en outre, ensuite. — <i>dardgomau</i> , à une certaine distance.	<i>digoronau</i> , <i>digūrunau</i> , en [dialecte] digore.
<i>dary</i> , long, — <i>daryi</i> , pendant le cours de. — <i>darymæ</i> , au bout de. — <i>daryaz</i> , année bissextile.	<i>disŋi</i> , une mesure: la largeur de la paume de la main.
<i>darīŋ</i> ( <i>dard</i> ), tenir. — <i>nīcæmæ d.</i> , compter pour rien.	<i>dīs</i> , étonnement, surprise. — <i>d. kænīŋ</i> (prét. <i>fækodton</i> ), s'étonner. — <i>dissag</i> , <i>dīsag</i> , surprenant, étonnant, étrange, merveilleux, intéressant.
<i>daviŋ</i> ( <i>davd</i> ) voler, enlever.	<i>dīχ</i> , moitié, partie, part. — <i>d. kænīŋ</i> , souper en deux.
<i>dæ</i> , te; ton, ta, tes.	<i>dī</i> , tu, toi.
<i>dædtīŋ</i> , <i>dættīŋ</i> ( <i>radt</i> ), prêt.: <i>radton</i> , donner.	<i>dīkkag</i> , <i>dīgkag</i> , deuxième. — <i>d. bon</i> , mardi.
<i>dæyæł</i> , clef.	<i>dīmg</i> , queue.
<i>dæl</i> , <i>dælæ</i> , <i>dæliyæ</i> , là-bas. — <i>dælæmæ</i> , en bas.	<i>dīmgæ</i> , vent. — <i>d. kænīŋ</i> , faire du vent.
<i>dælzæχmæ</i> , en bas, contre la terre.	<i>dīmīŋ</i> ( <i>dīmd</i> , <i>dīmst</i> ) faire du vent, souffler, fumer (du tabac).
<i>dændag</i> , dent.	
<i>dær</i> , aussi, de son côté, il est vrai.	<i>dīŋjīr</i> , gros, grand, épais.
<i>dæry</i> , voir <i>dary</i> .	

- diſson*, hier soir, le soir.  
*dodoi*, malheur! miséricorde!  
 — *d. kænīn*, menacer.  
*doktor*, docteur, médecin.  
*dokument*, document.  
*don*, eau; fleuve, rivière.  
*dukanī* (mot arabe), boutique.  
*dunye* (mot arabe), le monde.  
 — *dunyeŷi ruŷŷil*, dans tout l'univers.  
*duwædæs*, douze.  
*duwæ*, deux.  
*dūr*, pierre.  
*dwar*, porte. — *dwarmæ*, dehors (par la porte). —  
*dwardæs*, portier.  
 f.  
*fag*, à satiété, rassasié. — *mæ fag*, mon souï.  
*farast*, neuf.  
*farn*, bonheur.  
*fars*, côté.  
*farson*, dos.  
*fater*, auberger, hôtel, logis.  
*fæd*, trace.  
*fædiſon*, inquiet, effarouché.  
 Voir *dīs*.  
*fædk<sup>c</sup>ui*, pomme.  
*fæfæjæŷŷin*, bénir, féliciter.  
*fægapplaŷin*, faire un saut, arriver en un saut. Voir *gapp* et *laŷin*.  
*fæibæræg* bon, jour de vacance.  
*fæinag*, fait de bois; du bois, planche.  
*fæinæ*, chacun. Pronom distributif, correspondant à l'allemand »je«. — *fæinerdæm* (s'en allant) chacun de son côté, de tous côtés. — *fæinerdiŷæi*, (venant) chacun de son côté, de tous côtés.  
*fæjæŷæliŷin*, s'égarer. Voir *jæŷæli*.  
*fæjæbæŷ* (voir *jæbæŷ*), bien portant, sain.  
*fæjæŷŷin* (*fæjæŷŷt*), ordonner, charger de. — *fæjæŷŷt*, commande, commission; *f. ærvīliŷin*, faire une course.  
*fælwæ*, mais, pourtant.  
*fækæŷin* (voir *kæŷin*), regarder; (verbe impersonnel) sembler, paraître.  
*fælaŷin* (voir *laŷin*), emporter.  
*fældaŷin*, renverser.  
*fældæŷin*, tomber à la renverse.  
*fældiŷin* (*fældiŷt*), inventer, créer.  
*fællaiŷin* (*fællad*), fatiguer.  
*fællad*, fatigue. — *f. wajiŷin*, se reposer.



- fælløi*, effort, difficulté; l'action de gagner sa vie. — *fælløiag* ū, c'est difficile, il y a une difficulté.
- fælltau*, mieux.
- fæmarin* (voir *marin*), poursuivre, tourmenter.
- fænd*, conseil.
- fændag*, chemin, route.
- fændærast* (*fændag rast*), adieu, au revoir.
- fændiag*, qui répond au désir de qqn., désirable.
- fændin* (verbe impersonnel), *mæ fændi*, je veux, je désire.
- fændir*, violon.
- fændon*, désir.
- fænik*, cendre.
- fæniχastæ kænin*, raconter; converser, s'entretenir. Voir *nιχas*.
- fænjæm*, le cinquième.
- fæqær* (ou *fæqqær*) *lasin* (ou *kænin*), crier. Voir *qær*.
- fæqudi kænin*, considérer, délibérer.
- fæqūsin* (voir *qūsın*), être entendu, sonner.
- færank*, lion. (Hübschmann p. 145: *frank*).
- færažin* (*færest*), pouvoir, être à même de.
- færađin* (voir *ræđin*), tomber en faute.
- færaet*, hache.
- færdgutæ*, collier.
- færsin* (*farst*), demander, questionner.
- fæs-*, après, derrière, de l'autre côté de, trans-. — *fæsæχsævær*, le temps après souper. — *fæssιχor*, après-midi.
- fæsaın* (voir *saın*), tromper, manquer à sa parole; tromperie.
- fæsifæd*, *fæsivæd*, jeune homme. (Litt.: celui qui suit (la bête) à la piste).
- fæstæ*, après.
- fæstæg*, dernier.
- fæstæmæ* (ou *fæstæg mæ*) enfin, ci-après, dernièrement, de retour (allemand: zurück).
- fætærsin* (voir *tærsin*), craindre. — *f. kænin*, inspirer la crainte.
- fætılın* (voir *tılın*), balancer la tête, faire signe à qqn.
- fætk<sup>s</sup>u*, voir *fædk<sup>s</sup>uı*.
- fæun* (voir *un*), devenir; rester, demeurer; être fini.
- fævæyin* (voir *væyin*), cesser, en finir avec.

- fæχæssin* (voir *χæssin*), porter, mener, saisir.
- fæχibær kænin*, éloigner.
- fæχsīn*, jambon.
- fæzmīn*, imiter, citer.
- fæzzæg*, été, automne. Voir p. 65, note 2.
- fæzzigon*, automnal.
- fedton* etc., voir *fenin*.
- fencon kænin*, faciliter. Voir *æncon*.
- fendær χuzon* (= *fæ* + *ændær χuzon*), d'autre manière, changé.
- fenin* (voir *unin*), voir; se servir de; fournir de, traiter, régaler, faire fête à qqn. — *fenæg*, expérience.
- feqūsīn*, (voir *qūsīn*), entendre. — *fequstjinad*, communication.
- feroχ kænin* (voir *roχ*), oublier.
- fesafin* (voir *safin*), perdre, faire périr.
- festin* (voir *stin*), se lever.
- fexsin* (voir *axsin*), décharger, tirer sur.
- fæzmælīn* (voir *zmælīn*), se mouvoir, s'avancer; faire avancer, faire agir.
- fīdar*, ferme, fort.
- fīdæn*, l'année prochaine. — *f. zīmæjī*, l'hiver prochain.
- fīdīn* (*fīst*), payer, s'accommoder, convenir de.
- fīzonæg*, rôti. — *f. kænīn*, rôtir.
- fīcīn* (*fīχt*), cuire.
- fīd* (1), père. — *fīdæltæ*, parents (père et mère), aïeux (du côté paternel). — *fīdælti fīdæltæ*, l'antiquité.
- fīd* (2), mal. — *fīdaζ*, mauvaise année, temps infortuné. — *fīdæbon*, mauvaise journée, infortune, malheur, souffrance. — *fīdbilīζ*, malheur; méchant. — *fīdtær*, pire; »joliment«, d'importance.
- fīd* (3), viande.
- fīldær*, plus, davantage. Comparatif de *fīr*.
- fīn*, sommeil.
- fīndtæs*, quinze.
- fīng*, table.
- fīr*, beaucoup, excessif. — *fīrmæst*, colère excessive; *fīrζīd*, avidité excessive.
- fīrt*, fils.
- fīs*, mouton.
- fīsīm*, voir p. 53.
- fīssīn* (*fīst*), écrire.
- fīst*, écriture.

- fītcaġ*, premier; auparavant. *gorad*, *goræt* (mot russe: городъ), ville.  
*f. k<sup>c</sup>ūrī*, la semaine passée. *gorodъ*, ville.  
*fīyau*, berger. (Miller: *fæyau*). *gostinica* (mot russe), auberge, hôtel.  
*fonj*, cinq. *granica* (mot russe), frontière.  
*fonjissæjī*, cent. *gubīn*, ventre.  
*forma* (mot emprunté du russe), forme. *gubpar*, somme (d'argent).  
*fos*, bétail, animal; proie. *gulait*, promenade.  
*fransušag*, français. *gurjiag*, grusinien.— *Gurjīyæ*, la Grusinie, la Géorgie.  
*g.* *gūton*, charrue.
- gal*, bœuf.  
*galīu*, gauche. — *galīurdīgæi*, *i.*  
*galīurdæm*, à gauche. *igurīn* (*gurd*), naître.  
*gazeta* (mot emprunté du russe), journal. *innæ*, autre. — *innærdæm*, de l'autre côté, autrement, contrairement.  
*-gænæg*, *-gængæ* pour *-kænæg*, *inælar* (forme défigurée du russe: генералъ), général (subst.).  
*-kængæ*, (du verbe *kænīn*).  
*gæp(p)*, saut. *Ir*, l'Ossétie. — *iron*, ossète; *ironau*, en ossète.  
*gæræχ*, coup (de fusil etc.), détonation. *iraīn* (voir *raīn*), se réjouir.  
*gæsgæ*, *gæskæ* pour *kæsgæ* (du verbe *kæsiŋ*, regarder, observer, garder). — *ūmæ ittæg*, très.  
*gæskæ*, eu égard à cela, cela étant ainsi. — *ūmæ izæd*, ange, génie tutélaire.  
*gæskæ æmæ*, cependant. *izær*, soir. — *izæri*, *izæræi*, le soir.  
*gæχæt* (persan: kāgād ?), note, addition. *ī.*
- gīcīl*, petit. — *yu gīcīl*, un peu *īflīγd*, part. passé de *īflīŋjīn*.  
*gogīs*, dindon. *īflīŋjīn* (voir *līŋjīn*) tendre; charger (un fusil).  
*gom*, bouche.

*īrtasīn* (voir *tasīn*), distinguer.

*īrvæzīn* (*īrvæst*), se sauver.

*ī. kænīn*, sauver.

*īscī*, quelque chose.

*īščī*, quiconque, quelqu'un.

*īsīn* (*īsd*), prendre, recevoir;

soulever; être habitué à.

*īsku*, en quelque lieu, n'importe où.

*īstī* = *īscī*.

*īvγuīn* (*īvγud*), passer, s'écouler.

*īvīn* (*īvd*), changer; déménager.

*īχ*, glace. — *ī. wari*, il grêle.

*ī.*

*īsk<sup>3</sup>uīn*, *īslasīn*, *īstæg*, *īstur*,  
*īsxæssīn*, voir *sk<sup>3</sup>uīn*, *slasīn*,  
*stæg*, *stur*, *sxæssīn*.

*j.*

*jabīr*, soulier.

*jag*, plein, complet.

*jauma*, vêtements, hardes,  
étoffe, objets, effets.

*jæbæχ*, sain, en bonne santé;  
bien.

*jæγæl cæun*, se promener,  
marcher.

*jīza*, morceau de viande.

*jī*, locatif intérieur du singulier  
du pronom pers. de la

3<sup>e</sup> personne, voir Stackelberg p. 33 sqq.

*jīllæ*, cercle, un monde, peuple.

*jīnazīn* (*jīnæst*), gémir, se lamenter.

*jīnæst*, lamentation.

*jīray* (persan: čīrāg), lampe.

Miller a: čīray.

*jīrd*, parole, discours (voir *jūrīn*). — *yu jīrdæi*, en un mot, bref.

*jīχ*, bouche.

*juap*, réponse; phrase. — *j. dædtīn*, répondre.

*jūl*, pain.

*jūrīn*, parler, dire.

*k.*

*kad*, honneur.

*kafīn* (*kafīn*, *kavd*, *kafīd*), danser. — *kafkæ kænīn*, danser.

*kafī*, danse.

*kalak*, ville, la ville par excellence: Tiflis.

*kalīn* (*kald*), verser.

*kalor* (mot russe король avec métathèse), roi.

*kamari*, ceinture.

*kard*, couteau, sabre.

*kark*, poule.

*karta*, carte géographique.

*kartoftæ* (du russe: картофель), des pommes de terre.

- kast*, vue, regard, action de lire. Voir *kæsĭn*.  
*Kavkaz*, le Caucase.  
*kæcæi*, d'où. — *kæcæidær*, d'un endroit ou de l'autre.  
*kæci*, que, lequel (pron. interr. et rel.). — *kæciðær*, quel-qu'un. — *kæciðærittær*, chacun.  
*kæd*, si (conjonction), quand, bien que. — *kæd... wædtær*, bien que ... pourtant; *kæd... wædtær næ...*, peut-être ... sinon ..; *kæd næ wæd...*, sinon alors .... — *kædæi*, depuis quand. — *kædmæ*, combien de temps.  
*kædji*, peut-être, si peut-être.  
*kædtærittær*, *kæddæridtær*, tous jours.  
*kæf*, poisson. — *kæftĭimæi*, octobre.  
*kæi*, génitif-accusatif du pronom *ĉi*; que (conjonction), parce que.  
*kæjæχ*, montagne, rocher.  
*kælæn*, sorcellerie. — *k. gænæg*, sorcier.  
*kæliŋ*, couler, ruisseler.  
*kælmærfæn*, châle.  
*kæm*, où, — *kæmdær*, en quelque lieu.
- kænæ*, ou. — *kænæ... kænæ*, ou ... ou.  
*kænĭn* (*kond*, prêt. *kodton*), faire, rendre; apporter; souffrir. — *ci kænĭs?* qu'as-tu?  
*kænnod*, *kænnodær*, sinon, autrement.  
*kæræji*, l'un l'autre.  
*kærc*, pelisse.  
*kærdæg*, herbe. — *kærdæg χæssæn*, la Pentecôte. — *kærdæŋĭmæi*, avril (?).  
*kærdĭn* (*karst*), faucher, moissonner, couper.  
*kærdo*, poire.  
*kæri*, tas.  
*kæron*, bord; au bord de; fin.  
*kæsag*, poisson (Miller *kæsag*). — *k. æχsæn*, pêche; *k. æχsæg*, pêcheur.  
*kæsæg*, surveillant, gardien. Voir *kæsĭn*.  
*kæsĭn* (*kast*), regarder, guetter, attendre qqn. (locatif extérieur); lire; sembler, paraître. — *kæsgæ* (= *gæskæ*, *gæsgæ*), conformément à, selon.  
*kæstær*, plus petit, plus jeune.  
*klimæt* (russe: *климатъ*), climat.

- koi*, mention, bruit (renom). *kus-k'urin*, se heurter.
- koimag* (dérivé de *kom*), appartenant à (originaire d') une vallée alpestre. *kust*, travail, besogne (voir *kūsīn*). — *kusti læun*, se mettre au service de.
- kom*, vallée alpestre; coin; bouche. — *komkommæ*, vis-à-vis de. *kuvd*, prière; fête où l'on prie en commun; fête, banquet. Voir *kūvīn*.
- komnæt* (mot russe: комната), chambre. *kūræt*, gilet long.
- kond*, fait, action, effort (voir *kæniñ*). *kūrīn* (*kurd*), prier, demander.
- konsul*, consul. *kūsard*, *kūsart*, banquet, festin. — *kūsardtag*, destiné à, appartenant à un festin.
- Kopengagen* (mot emprunté du russe), Copenhague. *kūsgæ bon*, jour ordinaire.
- kordgæi*, voir *k'ordgæi*. *kūsīn* (*kust*), travailler.
- koron* (du russe: корона), couronne; monnaie danoise. *kūvændon*, lieu où l'on prie, sanctuaire.
- krasnæi krest* (mot russe), la Croix-Rouge. *kūvīn*, prier (Dieu).  
*k<sup>c</sup>*.
- ku*, si (conjonction), bien que, quand, lorsque, comme, que, afin que, comment; il est vrai (en danois: jo). *k'adtær* (compar. de *k'anæg*), plus petit. — *k<sup>c</sup>*. *kæniñ*, couper en morceaux.
- *ku ... ku*, tantôt ... tantôt. *k'alendar* (mot emprunté du russe), calendrier.
- kuajæn*, Pâques. *k'amendant* (mot emprunté du russe), commandant.
- kud*, comme, comment, combien; comme ...! — *kud* *k'anæg*, petit.
- ... *aftæ*, si ... alors, tant ... *k'anʒol* (fr. camisole), gilet.
- que. — *kudtær*, aussitôt que, juste au moment où, ne pas si tôt. *k'aχ*, pied, jambe. — *k<sup>c</sup>*. *jo-niχ*, patin.
- kuj* (pluriel: *kuitæ*), chien. *k'aχīn* (*k'aχt*, *k'aγd*), fouiller, fouir.

- k'æjæχ* (*kæjæχ*), montagne, rocher.
- k'irindelitæ*, pâtisserie.
- k'offi*, café.
- k'ord*, quantité. — *yu k'*, une quantité, quelques. — *k'ordæi*, en quantité; en chœur. — *k'ordgæi*, par groupes.
- k'repist* (mot russe: крепость), forteresse.
- k'um*, coin (cf. *kom*); voir *χæjar*.
- k'ul*, muraille, paroi, paroi de rocher, pente; chambre.
- k'urī*, semaine. — *k'. sær*, lundi.
- k'urin* (*k'urd*), heurter.
- k'ūs* coupe.
- k'ūtær*, buisson.
- k'ūχ*, main, doigt.
- I.
- lager*, *lagir* (mot russe), camp.
- lasin* (*last*), tirer, traîner, pousser. Dans quelques cas, *lasin* est employé à former des verbes composés, surtout de tels verbes composés qui expriment un mouvement, voir p. ex. *ærbagæpp lasin*, *ærtæp lasin*, *fæqær lasin*.
- læf læf kænin*. haleter.
- læg*, homme; mari. — *lægau*, virilement. — *lægjinadæi*, adroitement.
- lægæt*, rocher; caverne.
- læjæg*, bâton.
- læp læp kængæ*, au grand galop, ventre à terre.
- læppu*, garçon; jeune homme non marié.
- læugæ kænin* (voir *læun*), rester debout.
- læun* (*læud*), être debout. s'arrêter.
- lævær*, récompense, don, présent. — *l. kænin*, récompenser.
- læværæn æχca*, pourboire.
- læværin* (*læværd*), donner, rendre.
- læzæg*, voir *læjæg*.
- Libav*, Libau.
- limonad* (mot emprunté du russe), limonade.
- Litva*, la Lithuanie.
- lijæg*, fuyard. Voir *lijin*.
- lijin* (*lijd*), fuir.
- liḡ*, morceau, morceau de bois. — *l. kænin*, couper en morceaux, trancher.
- liḡmæn*, ami. — *liḡmæjinad*, amitié.
- list*, fragment de bois, co-

- peau. — *li̇stæg*, mince, petit, menu; *li̇stægæi*, minutieusement, exactement, avec soin.  
*li̇vʒæ*, rôti.
- m.*
- ma* (1), ne pas (conjonction prohibitive); sans valeur prohibitive dans: *χor-ma-gæi* où *a-χor-ma-gæi*, n'ayant pas mangé, à jeun.  
*ma* (2), aussi, encore, déjà, donc.  
*mad*, mère. — *madællæ*, parents, aïeux du côté maternel. — *mad æmæ fi̇d*, mère et père.  
*mairæm bon*, jour de Marie, vendredi.  
*majal*, moyen, ressource.  
*maræg* (voir *marin*), celui qui tue, meurtrier; exécuteur.  
*mard* (voir *mælin*), mort.  
*marin* (*mard*), tuer, maltraiter.  
*maχ*, nous, notre etc.  
*martimæi*, mars.  
*mægur*, pauvre. — *mæguræg*, pauvre homme, malheureux.  
*mæi*, lune; mois.
- mæimæ bulc'itæ*, radis.  
*mællæt* (voir *mælin*), la mort.  
*mælin* (*mard*), mourir.  
*mæljig*, fourmi.  
*mæ, mæn*, me, moi (accusatif, génitif), mon etc., le mien.  
*mænæ*, voilà.  
*mæniʒγ*, framboise.  
*mæry* (av. *mærəγa-*), oiseau.  
*mæsig*, la tour.  
*mæst*, colère, bile, chagrin, vengeance.  
*mæχædæg*, moi-même.  
*mæχī*, moi-même, le mien.  
*min*, mille.  
*ministir* (mot emprunté du russe), ministre.  
*mī*, affaire, action. — *mī kænin*, travailler, être occupé.  
*mīdæg*, au milieu, au dedans. — *mīdægæi*, du milieu, — *mīdægma*, *mīdæmæ*, vers le milieu, à, dans; *sæ mīdæmæ baχoni*, il les invite à entrer.  
*mīnog* (av. *mainyava-*, *pehl. mēnōγ*), moyen, ressource. D'après Schiefner (p. 713 et 717), *mīniog* signifie: vertu secrète, art magique.  
*mīt*, neige. — *m. wari*, il neige.



- mīgkag*, *mīkkag* (dérivé de *mīg*, sperme), race, famille, espèce.
- mur*, bouchée, morceau.
- muzey* (mot emprunté du russe), musée.
- n.
- nacionalnyi* (mot emprunté du russe), national.
- nai*, battage. — *nai bakænīn*, battre en grange.
- nal* (= *næ wal*), ne plus, ne point.
- nalqūt*, pierre précieuse. — *nalqūtnalmas*, bijou.
- naræg*, étroit.
- nau* (av. *nāvaya-*, navigable; persan: *nāv*, *nāvāh*, bateau), bateau (à vapeur).
- næ*, nous; notre etc.
- næ*, ne pas; *næ*, *næ-æ*, non. — *næī*, *næyyæ*, cela n'est pas (possible). — *næma*, pas encore.
- næI*, mâle. — *næIgoimag*, d'homme.
- næmīg*, grain.
- næmīn* (*nad*), battre.
- næriŋ* (*nard*), tonner. — *arv næri*, il tonne.
- nævxæg*, nouveau.
- næxædæg*, nous-mêmes.
- næxī*, nous-mêmes, le nôtre.
- nes* (= *næ īs*, cela n'est pas), ne pas.
- nīci*, rien (ne).
- nīčī*, personne (ne).
- nīkæci*, aucun (ne).
- nīkæd*, *nīku*, jamais (ne).
- nīz*, maladie.
- nīddīmīn* (voir *dīmīn*) enfler, gonfler, se gonfler.
- nīfidar kænīn* (voir *fīdar*), fixer, affermir, clouer.
- nīfīssīn* (voir *fīssīn*), écrire, mettre par écrit.
- nīgulæn*, coucher (du soleil).
- nīgulīn* (*nīguld*), *nīgulgæ kænīn*, se coucher (du soleil).
- nīllæg*, bas, en bas. — *nīl-lægdær*, au-dessous de.
- nīllæun* (voir *læun*), s'établir.
- nīmad* (voir *nīmaīn*), compte.
- nīmaīn* (*nīmad*), compter.
- nīmæriŋ* (à comparer le digore *fæsmærun*, se rappeler), réfléchir.
- nīmæt*, feutre.
- nīnæriŋ* (voir *næriŋ*), tonner.
- nīpær pær kænīn*, voir *pær pær k*.
- nīppīrɣ* (voir *pīrɣ*), épars, dis-

- persé. — *n. kænĭn*, disperser; déchirer.
- nĭqær kænĭn* (voir *qær*), crier, proclamer.
- nĭr*, maintenant.
- nĭrræzĭn* (*nĭrrast*), tomber sur.
- nĭrrĭzĭn* (voir *rĭzĭn*), trembler.
- nĭrlægkæ* (voir *tægkæ*), aussitôt, tout à l'heure.
- nĭssajĭn* (voir *sajĭn*), enfoncer, planter; ferrer un cheval.
- nĭssæjĭn* (voir *sæjĭn*), rester enfoncé.
- nĭssærfĭn* (*nĭssærf*), frotter, cirer.
- nĭssiȳdæg kænĭn* (voir *siȳdæg*), nettoyer.
- nĭtĭpĭr kænĭn*, s'efforcer.
- nĭl'æpæn* (voir *l'æpæn*), rivé (au sol).
- nĭv*, forme, figure, dessin, portrait; façon.
- nĭwajĭn* (voir *wajĭn*), laisser, abandonner, laisser tranquille, lâcher.
- nĭvæng*, membre (du corps).
- nĭülæfĭn* (voir *ülæfĭn*), souffler, expirer, rendre l'âme.
- nĭx* (1), ongle.
- nĭx* (2), front. — *nĭxmæ*, contre.
- nĭxas* (voir *nĭxæssĭn*), parole, discours, conversation, conte; condition. — *n. kænĭn*, s'entretenir; *n. kond*, entretien, conte. — *n. adary kænĭn*, entamer une conversation.
- nĭxæcĭn* (voir *xæcĭn*), se cramponner.
- nĭxæssĭn*, *nĭxxæssĭn* (voir *xæssĭn*), porter, mener en bas, raconter.
- nĭxçoĭn* (voir *çoĭn*), abattre, jeter à terre, venir joindre qqn. (?).
- nĭyarĭn* (voir *arĭn*), trouver, mettre au monde.
- nĭȳĭx*, gelé, pris par la glace.
- nĭȳisĭn* (voir *stĭn*), être écrasé, anéanti.
- nog*, nouveau. — *n. kũ'ri*, la semaine prochaine. — *n. bon*, jour de l'an.
- nojĭ*, *nojĭdær*, de nouveau, encore.
- nom* (plur.: *næmtæ*), nom. — *nomzĭd*, connu de nom, fameux.
- nomĭr* (mot emprunté du russe), numéro.
- nost* (voir *nwazĭn*), gorgée. — *nostĭn*, ivre.
- nwazĭnag* (voir *nwazĭn*), boisson.

*nwaʒin* (*nwast, nost*), boire.

*o.*

*o*, oui.

*oblast* (mot russe), province.

*ong*, jusqu'à.

*p.*

*paida*, utilité, avantage.

*patcaχ*, roi, empereur.

*patcaχjinad*, royaume, empire.

*pær pær kænin*, gazouiller, chanter (d'oiseaux, de sauterelles etc.), battre des ailes. (Miller: *p'ær p'ær k.*

*penzak*, veston.

*peχumpar*, prophète. (Miller: *paχumpar*).

*pismo* (mot russe), lettre.

*pirχ*, dispersé, déchiré. — *p. kænin*, se disperser.

*plan*, plan.

*platformæ* (mot emprunté du russe), quai (du chemin de fer).

*pljen* (mot russe), captivité.

*post*, poste, bureau de poste.

*pojezd* (mot russe), train.

*prandik* (mot russe: *пряникъ*), gâteau, biscuit.

*prassænæ* (mot russe: *прошение*), pétition.

*professor, professir*, professeur.

*p<sup>c</sup>.*

*p'ælisæ* (mot emprunté du russe), police.

*p'alto* (mot emprunté du russe), paletot.

*p'ol* (mot russe), plancher.

*q.*

*qaqkænin*. voir *qaqkænin*.

*qajin*, faisant défaut.

*qal*, éveillé, alerte; fier, orgueilleux. — *qalæi*, étant éveillé. — *qal kænin*, éveiller.

*qaqkænin, qaqqænin*, garder, surveiller, guetter, prendre garde; épargner.

*qar*, force.

*qarin* (*qard*), s'efforcer, faire impression (Miller: *aufsuchen, Krämerhandel treiben*).

*qarm*, chaud.

*qast* (1), plainte.

*qast* (2), voir *qaʒin*, jeu.

*qavd*, intention.

*qavin* (*qavd*), avoir l'intention de, vouloir, aspirer à, tacher de.

*qaz*, oie.

*qazæn* (voir *qaʒin*), joujou.

*qaʒin* (*qast*), jouer. — *qaz-*

- gæyæ*, pour rire. — *qazgæ*  
*kænin* jouer.  
*qæd*, forêt, bois; du bois,  
 morceau de bois, perche.  
 — *qædin*, de bois.  
*qædisistitæ*, *qædisistfin* (*qæd* au  
 locatif intérieur + *s-istin*),  
 punaises.  
*qædur*, fève.  
*qælærjiltæ*, groseilles. — *sau q.*,  
 groseilles noires.  
*qælæs*, voix.  
*qæljæg*, joyeux, gai, enjoué.  
*qær*, voix, cri; qui sonne bien  
 haut; *qærdæræi* (l'ablatif du  
 comparatif) à plus haute  
 voix. — *qær kænin* ou *la-*  
*sïn*, crier.  
*qæu*, village. — *qæui*, à la  
 campagne. — *qæugkag*, ap-  
 partenant au village, cham-  
 pêtre.  
*qæun* (*qud*), falloir, être né-  
 cessaire; *qæu* ou *qæwi*, il  
 faut.  
*qæzdig*, riche; richesse.  
*qil*, raid; bâton, gourdin.  
*qig*, douleur, angoisse; dépit,  
 répugnance; pitié. — *q. da-*  
*rin*, faire mal, troubler;  
*qigdard*, dommage; endom-  
 magé, indisposé. — *q. fæ-*  
*kæsin*, se fâcher. — *q. kæ-*  
*nin*, être affligé, s'ennuyer.  
*q. un*, être en mauvaise  
 humeur.  
*qillis* (peut-être: *qillist*), cri.  
*qirnin* (*qirnd*), geindre; fre-  
 donner.  
*qom*, troupeau. — *qomgæs*,  
 berger.  
*quamæ*, peut-être.  
*qudi*, considération, délibéra-  
 tion, pensée; énigme. — *q.*  
*kænin*, prendre en consi-  
 dération, penser, deviner.  
*qudtag*, affaire; œuvre; effet;  
 cause.  
*qug*, vache.  
*quzin* (*qust*), se glisser.  
*Qūmiq*, Lesghiens.  
*qūsæg* (voir *qūsïn*), auditeur.  
*qūsïn* (*qust*), écouter, enten-  
 dre. — *qūsïn kænin*, ra-  
 conter.
- r.
- racaxsin* (voir *æxsin*), saisir.  
*racæun* (voir *cæun*), approcher,  
 avancer.  
*rad*, serie, tour. — *radigæi*,  
 chacun à son tour, à tour  
 de rôle.  
*radættin* (voir *dættin*), donner,  
 rendre.

- rafældaχin*, renverser, tourner (les feuilles d'un livre), feuilletter.
- rafs*, voir *rævs*.
- ragæi*, longtemps, pendant longtemps, auparavant.
- ragon*, vieux, ancien (Miller: bientôt).
- raïdaïn* (voir *baïdaïn*), commencer.
- raïgurđ* (voir *igurin*), naissance.
- raïn* (*raïđt*), bouillonner; se réjouir.
- raïqal kænin* (voir *qal*), se réveiller.
- raisom*, matin. — *raisomi*, le matin.
- raïχalın* (voir *χalın*), dénouer, délier.
- raïrtasın* (voir *tasın*), distinguer.
- raïsin* (voir *isin*), sortir (verbe actif).
- raivın* (voir *ivın*), changer, traduire.
- rajird* (voir *rajürin*), récit, explication.
- rajürin* (voir *jürin*), expliquer, raconter.
- raji* (à comparer *ragæi*, *ragon*), autrefois, il y a longtemps. — *rajimæ*, autrefois, anciennement, jadis.
- rakænin* (voir *kænin*), porter, procurer; emporter, emmener; subjugué.
- ralævær kænin* (voir *lævær*), donner comme un cadeau.
- ralijın* (voir *lijın*), s'enfuir.
- rambird* (voir *æmbird* et *birin*), rassemblé; une assemblée.
- ran*, endroit.
- ran'ixta*, il se précipita (infinif: *ran'ūχin*?)
- rarvitiın* (voir *ærvitiın*) envoyer, envoyer chercher (avec l'accusatif).
- rast*, droit, justice. — *rasti*, justement. — *rast kænin*, arranger, juger, rendre un jugement; *rastkænæg*, arbitre. — *rastjinad*, justice. — *rastkondjinad*, règle.
- rawaïn* (voir *waïn*), s'en aller en courant.
- rawajın* (voir *wajın*), laisser, laisser passer, laisser tomber, verser à boire.
- ravzarın* (voir *ævzarın*), choisir, décider, essayer; compliquer.
- raχis*, côté droit. — *raχizjz-digæi*, *raχizærdæm*, à droite.
- raz*, *razæi*, devant, du devant, d'abord. — *razdær*, aupa-

- ravant. — *razī*, devant, à côté de. — *razmæ*, devant, avant. — *razcæwæg*, celui qui précède, précurseur.
- razī*, satisfait. — *razī kænīn*, admettre, consentir à. — *razījinad*, concession.
- razīnnīn* (voir *zīnnīn*), apparaître, se trouver.
- ræbīn*, *ræbīntī* (en bas) près de.
- rædiag*, qui commet des fautes. — *rædid*, faux, erroné, contrariant, Voir *rædiin*.
- rædiin* (*rædid*), commettre des fautes.
- ræspublik* (mot emprunté du russe), république.
- ræstī*, devant, à côté de.
- ræstæg*, temps, espace de temps; (beau ou mauvais) temps.
- rævs*, mis en ordre, préparé, prêt.
- rævzarīn* (voir *ævzarīn*), défaire, délier, déchiffrer. — *rastjinad r.*, rendre justice.
- ræχīs*, chaîne.
- ræz* (voir *ræzīn*), croissance, stature.
- ræzīn* (*ræst*), croître.
- rematizm* (du russe: ревматизмъ), rhumatisme.
- rīs*, douleur.
- rīsīn* (*rīst*), souffrir des douleurs, causer des douleurs à qqn.
- rīzīn* (*rīst*), trembler.
- rīg*, poussière.
- rīn*, maladie. — *rīnčīn*, malade.
- rod*, veau.
- ron*, ceinture.
- roχ kænīn*, oublier.
- ruajī*, au moyen de.
- rūbas*, renard.
- rūjīng*, fenêtre.
- rūvas* = *rūbas*.
- rūχs*, lumière; clair, brillant. — *rūχsag*, clair, brillant.
- s.
- sabat*, samedi.
- sabīr*, patient, tranquille, lent. — s. *kænīn*, s'apaiser (du vent).
- safīn* (*saft*), blesser, perdre, détruire.
- safonīl* (= *sæ afonīl*), à temps, tout de suite.
- saft* (voir *safīn*, *sæfin*), précipice; perte. — s. *kænīn*, périr.
- sag*, cerf.
- sagkag*, consentement. — s. *kænīn*, consentir. (Peut-être à lire *cagkag*).

<i>sayæs</i> , souci, chagrin.	<i>sækær</i> , sucre.
<i>sayudīs</i> , il se glissa, s'approcha en se glissant. (Infini-tif?). A comparer <i>quzīn</i> , digore: <i>γusun</i> .	<i>sælvāsīn</i> (voir <i>ælvāsīn</i> ), lancer.
<i>said</i> (voir <i>sāin</i> ), tromperie.	<i>sæmbæł</i> (voir <i>æmbæł</i> ), cama-rade.
<i>sāin</i> ( <i>sāid</i> ), tromper, séduire.	<i>sæmbæłīn</i> (voir <i>æmbæłīn</i> ), ren-contrer, accueillir; arriver.
<i>sajīn</i> ( <i>saxt</i> ), enfoncer, ferrer (un cheval).	<i>sæn</i> , vin. — <i>sænáfsir</i> , raisin.
<i>salam</i> (mot arabe: <i>salām</i> ), salut. — <i>s. dædtīn</i> , saluer, faire ses compliments à.	<i>sær</i> , tête, bout, extrémité, terme, substance. — <i>særæi</i> , certainement; <i>særæi næ</i> , à peu près. — <i>særmæ</i> , au-dessus, au-dessus de. —
<i>sarazīn</i> (voir <i>arazīn</i> ), prépa-rer, arranger, dresser, cor-riger.	<i>donī særtī</i> , »aux surfaces de«, c.-à-d. au dessus de la rivière.
<i>sary</i> , selle.	<i>særbæddæn</i> , fichu. — <i>særfa-sæn</i> , peigne.
<i>sarīn</i> ( <i>arīn</i> ), trouver.	<i>særd</i> , été. — <i>særdīgkon</i> , <i>sær-dīgon</i> , estival.
<i>sau</i> , noir.	<i>særdæg</i> , adroit, rapide; en-durci.
<i>sauqæd</i> , forêt noire.	<i>sæudæjer</i> (mot persan: <i>sau-dägär</i> ), marchand.
<i>saxar</i> , ville.	<i>sæxædæg</i> , eux-mêmes.
<i>saxat</i> (mot arabe: <i>sā'at</i> ), heure; montre. — <i>saxatkænæg</i> , hor-logger.	<i>sæxī</i> , eux-mêmes, le leur etc.
<i>sæ</i> , les; leur, leurs.	<i>sæxgadton</i> , je fermai (présent: <i>æx kænīn</i> ).
<i>sædæ</i> , cent (mot archaïque).	<i>sbazīn</i> , être utile, convenable.
<i>sædtīn</i> , <i>sættīn</i> ( <i>sast</i> ), briser, casser, faire disparaître, vaincre; convaincre.	<i>scædtæ kænīn</i> (voir <i>cættæ k.</i> ), préparer.
<i>sæfīn</i> ( <i>saft</i> ), périr.	<i>scæun</i> (voir <i>cæun</i> ) monter, aller.
<i>sæγ</i> , chèvre.	
<i>sæjīn</i> , rester enfoncé.	

- scævīn* (voir *cævīn*), pousser  
 (avec des coups).  
*sellir don*, eau de Seltz.  
*sepæt, sepættær* (voir *æppæt*),  
 tout, tous.  
*sin* (1), côte, reins, hanche.  
 (Miller: *sun*).  
*sin* (2), (peut-être *sīn* ou *cīn*  
 ou *cīn*), rang.  
*sījær*, orphelin.  
*sīmgæ kænīn* (voir *sīmīn*),  
 danser.  
*sīmīn* (*sīmd*), danser.  
*sīsīn* (voir *īsīn*), prendre, sou-  
 lever; commencer; jeter.  
 — *qælæs s.*, crier.  
*sīxor*, dîner. — *sīxorī raisom*,  
 matinée.  
*sībīr*, bref, léger. — *sībīr sībīr*  
*kænīn*, murmurer, parler à  
 l'oreille.  
*Sībīr*, la Sibérie.  
*sīd*, faim.  
*sīf, sīftær*, feuille, feuillage. —  
*sīftærīmæi*, mai(?).  
*sīg*, larme.  
*sīgdæg*, pur, saint; un saint;  
 (temps) qui s'éclairait, clair,  
 net.  
*sījmijjī*, en arrière.  
*sīk'a*, corne.  
*sīl*, femelle, féminin. — *sil-*
- goimag*, ayant relation au  
 sexe féminin; femme.  
*sīnag*, côte.  
*sīr* (dent de) défense, broche  
 (d'un sanglier).  
*sīræzīn*, voir *sræzīn*.  
*sīrd* (voir *sūrīn*), *sīrd fos*,  
 bête fauve.  
*sīriqītæ*, bottes.  
*sīrç*, rouge.  
*sīstīn* (voir *stīn*), se lever.  
*sīvællon*, enfant.  
*sīç*, groupe de maisons voi-  
 sines, voisinage. — *sīçæg*,  
 voisin.  
*sīzγærīn*, de l'or.  
*skænīn* (voir *kænīn*), faire,  
 rendre, employer comme,  
 créer; apporter, procurer;  
 revêtir de; préparer, cuire.  
*skærdīn* (voir *kærdīn*), couper,  
 mettre en pièces.  
*skæsin* (voir *kæsin*), regarder,  
 se lever (du soleil). —  
*skæsæn*, l'est.  
*skūvīn* (voir *kūvīn*), faire sa  
 prière.  
*sk'abp* (mot emprunté du  
 russe: шкапъ), armoire.  
*sk'ærīn* (*sk'ærdt*), pousser,  
 chasser.  
*sk'ripka* (mot russe), violon.



- sk'uin* (*sk'ud*), éclater, crever, voler en éclats.  
*slas̄in* (voir *las̄in*), tirer, traîner, délivrer.  
*smaz̄*, vous, votre etc.  
*smæstī kæn̄in*, se mettre en colère (voir *mæst*).  
*som* (peut-être *com*), rouble.  
*sqal kæn̄in* (voir *qal*), s'éveiller.  
*srast kæn̄in* (voir *rast*), corriger.  
*sraz̄in* (voir *raz̄i*), convenir de, s'accorder.  
*sræz̄in* (voir *ræz̄in*), croître. — *sræst*, adulte, homme fait.  
*ssæj*, vingt.  
*ssæun*, *ssævin̄*, voir *scæun*, *scævin̄*.  
*sswæγd kæn̄in* (voir *wæγd kæn̄in*), s'échapper.  
*stavd*, fort.  
*stæg*, os.  
*stæi*, puis, ensuite, alors.  
*stæs*, dix-huit.  
*stæχ̄in* (voir *tæχ̄in*), prendre son vol, s'envoler.  
*stīγ̄in* (*stīγ̄d*, *stīχ̄t*), écorcher.  
*stīn* (*stad*, *īstad*), être debout.  
*stīr* (comparatif: *stīldær*), grand.  
*stol*, voir *s'ol*.
- stolicnyi goræt* (mot russe), capitale.  
*stox̄is*, il en vient aux mains avec (infin.: *tox̄ kæn̄in*).  
*sturī fīd*, du bœuf.  
*st'æp kæn̄in* (voir *t'æp k.*), piquer.  
*s'ol* (mot russe), table.  
*surtæ* (*curtæ?*) *kæn̄in*, tomber.  
*sūg*, du bois (à bruler). Voir *sūj̄in*.  
*sūj̄in* (*sīγ̄d*), brûler.  
*sūrin* (*sīrd*), chasser, pour suivre.  
*sūsæg*, tranquille, doux, à petit bruit, secret. — *sūs kæn̄in*, se taire.  
*sūsæn̄imæi*, juin(?).  
*svællon*, voir *šivællon*.  
*swazæg kæn̄in* (voir *wazæg*), régaler, faire fête à qqn.  
*sχæss̄in* (voir *χæss̄in*) porter dehors, emmener; aider, soutenir.  
*sχīz̄in* (voir *χīz̄in*), monter; se monter à.  
*sχuss̄in* (voir *χuss̄in*), dormir.  
*sχūd̄in* (voir *χūd̄in*), rire, se moquer de.  
*t*.  
*ta*, mais, pourtant, de nouveau, encore.

- tabu*, hommage, louange *tærqūs*, lièvre.  
 (Schiefner p.12); aie la bonté. — *tabuafsi*, aie la bonté.  
*tayd*, vite.  
*taiñ (tad)*, fondre.  
*talīng*, sombre; obscurité.  
*tanjīmæi*, janvier.  
*tas*, crainte; péril, danger.  
*tasin (tast)* plier.  
*tauræγ*, conte, histoire, récit, légende.  
*tawd*, chaud.  
*tæbæγ*, assiette.  
*tæf*, odeur, surtout: mauvaise odeur.  
*tægkæ*, actuel; récemment, juste au moment. — *nīr tægkæ*, à l'heure actuelle; dans un moment. — *tægkæ ʒnon*, hier seulement. — *nīr tægkæyi ʒæst*, la guerre actuelle. — *tægkæ cæun*, je vais à l'instant.  
*tækkæ*, voir *tægkæ*.  
*tælmas kond (tælmas* emprunté du russe: ТОЛМАЧЪ), traduction.  
*tæng*, entrailles (Miller t<sup>æ</sup>ng).  
*tæriγæd*, regret, pitié. — *t. kænīn*, regretter.  
*tæriñ*, garçon.  
*tæriñ (tard)*, chasser.
- tærsin (tarst)*, craindre.  
*tærxon*, juge. — *t. læγ*, juge, magistrat. — *t. kænīn*, juger, estimer, apprécier; rendre la justice, condamner.  
*tæxiñ (taχt, taχd)*, voler (dans l'air).  
*tel* (abréviation de *telegram*), télégramme.  
*tewa*, chameau.  
*tiatīr* (mot emprunté du russe), théâtre; pièce de théâtre.  
*tīγīn (tīγd)*, pousser, branler.  
*tīlīn (tīld)*, secouer, balancer.  
*tīlīn (tīld)*, traîner.  
*tīmbīl*, petit, mince, bref. — *t. qædur*, petits pois.  
*tīng*, très, beaucoup. — *t. nīmaīn*, préférer.  
*tīnjīn (tīγd)*, étendre.  
*tīχ*, force, vigueur; certainement. — *tīχčīn, tīχjīn*, fort, rapide, vite. — *tīχjinad*, force. — *tīχkænīn*, faire violence à, opprimer, serrer de près, réduire à l'extrémité. — *tīχgænæg*, persécuteur, oppresseur. — *tīχæi, tīχχæi*, par force; à peine; relativement à, pour, pour l'amour de, à; *ui tīχ-*

- χæi æmæ*, par ce que; par cette raison, aussi.
- tīzmag*, colère.
- Tjersko-Dagestantæ*, les Tjersko-Daghestaniens.
- toχ*, bataille. — *toχ kænīn*, se battre.
- tulīn (tīld)*, s'élançer, se précipiter, courir à toute vitesse.
- tūg*, sang. — *t. kænīn*, saigner.
- tālīn (tīld)*, renverser.
- tūman*, *tūmān* (monnaie d'or persan), pièce d'or, pièce de 10 francs, de 10 roubles, de 10 couronnes etc.
- tūχīn (tīχt)* envelopper.
- t<sup>c</sup>*.
- t'æng*, entrailles.
- t'æpæn*, plat, plain.
- t'æp kænīn*, éclater, se rompre.
- t'īssīn (tīst)*, enfoncer.
- t'oχ*, voir *toχ*.
- t'up<sup>2</sup>*, chute, heurt(?).
- u*.
- ui* (à prononcer *wi*), lui, elle; son, sa, ses.
- Ukrainæ*, Ukraïne.
- ulīng*, mesure: l'espace qui se trouve entre les extrémités du pouce et de l'index écartés (Miller et Stackelberg: une toise), voir p. 24, note 1.
- un*, être.
- unaffæ*, conseil, résolution. — *u. kænīn*, tenir conseil.
- unīn (und)*, voir.
- ung*, rue.
- universitet* (mot emprunté du russe), université.
- urīssag*, russe.
- urnīn (urnīdt)*, croire (verbe impersonnel. — *urnījinad*, religion.
- uydīg*, cuiller.
- uys*, baguette.
- ū*.
- ūci*, ce, ce...-là.
- ūd*, respiration, esprit.
- ūlæf*, respiration, esprit; gorgee.
- ūm*, là. — *ūmæi*, là, à cause de cela. — *ūmæn*, à cause de cela; *ūmæn* . . . *æmæ*, par cette cause . . . que.
- ūrdæm*, y, vers cet endroit-là, jusque-là; *ūrdīgæi*, (venant) de cet endroit-là, de là.

*ūromīn* (prét.: *ūrædton*), apaiser, retenir.

*ūrs*, blanc.

*ūs*, femme, Madame.

*ūyas*, si grand, tel, tellement.

## v.

*vayžal* (mot emprunté du russe: *вокзалъ*), gare.

*væjin*, devenir, rester, être présent, être ordinairement.

*vraĵ* (mot russe), médecin.

## w.

*Wacilla*, Saint-Élie; un certain ange ou esprit.

*wad* (voir *wain*), galop.

*waydawīn*, être abandonné, rester.

*waijaf*, reproche.

*wain* (*wad*), courir, se dépêcher. — *waitayd*, vite, aussitôt.

*wajīn*, (*wayd*, *waxt*), laisser, mettre en liberté.

*wal*, encore, cependant. — *waliŋg*, aussi longtemps que, jusqu'à ce que. — *waliŋmæ*, cependant.

*waljæg*, printemps.

*wary*, charge.

*warīn* (1), (*warst*), pleuvoir.

*warīn* (2), (*warst*, *urst*), partager, distribuer.

*warzīn*, aimer. — *warzon*, cher; aimable. — *warzon-jīnad*, amour.

*wasæg* (voir *wasīn*), coq.

*wasīn* (*wasīd*), hurler, beugler, hennir, chanter (du coq).

*wat*, place, chambre, logis, chambre à coucher, lit.

*wazal*, froid.

*wazæg*, hôte, visiteur. — *wazægdon*, chambre à donner.

*wæ*, vous; votre, vos.

*wæd*, puis, alors. — *wæd...* *wæd*, ou ... ou: — *wædæ*, ainsi, donc, justement. — *wædmæ*, jusqu'alors, alors. — *wædtær*, pourtant, tout de même.

*wæyd*, volonté; libre. — *wæniŋ*, s'échapper.

*wæi kænīn*, vendre.

*wæīg*, géant, voir *wæyīg*.

*wæł*, au dessus (de). — *wæłæ*, là-haut, là. — *wæłdæi*, assez, amplement; *wæłdæidær*, surtout. — *wæłæmæ*, *wæłiau*, en haut. — *wæłgom-mæ*, tourné en haut.

*wæłart* (voir *wæł*), sur le feu.

- wælibiχ*, gâteau à fromage.  
*wæljarm*, peau d'agneau.  
*wælkūs*, à, environ.  
*wælxæjar* (voir *wæł*), sur le toit; toit.  
*wændin* (*wændid*), oser.  
*wæng*, membre (du corps).  
*wæræχ*, large (voir *wærχ*).  
*wærdon* (plur.: *wærdædtæ*), chariot. — *w. fændag*, chaussée.  
*wærm*, fossé.  
*wærtæ*, là, là-bas.  
*wærχ*, largeur.  
*wætær*, une ferme, métairie.  
*wæw-wæi!* hélas! malheur!  
*wæχædæg*, vous-mêmes.  
*wæχī*, vous-mêmes, le vôtre.  
*wæχskʹ*, épaule.  
*wæyig*, géant.  
*wæzdan*, homme rangé, poli, honnête.
- χ.
- χabær* (mot arabe), nouvelle.  
*χadt*, fois. — *yu χ.*, une fois, à un moment où.  
*χai*, part, partie, morceau.  
*χalas*, froid, gel.  
*χalīn*, délier, dénuer, délivrer; décomposer, rompre, détruire. — *χalīnjinad*, destruction.  
*χalon* (plur. *χalædtæ*), corbeau, corneille.  
*χas*, le devoir, la dette.  
*χat*, voir *χadt*.  
*χatir* (mot arabe: *χāfir*), âme, pardon. — *baχatir kæn*, excuse-moi, aie la bonté, — *χucaui χatiræi*, pour l'amour de Dieu.  
*χaun* (*χaud*), tomber.  
*χæcīn* (*χæcid*), embrasser; lutter; mordre.  
*χæcīl*, lien.  
*χæcīl*, morceau, lambeau d'étoffe, ruban.  
*χædæg*, même.— *χædtūlgæ*, qui roule de lui même, voiture, bicyclette, automobile.  
*χædcæ kænīn*, arriver.  
*χædon*, chemise.  
*χæfs*, grenouille.  
*χæiræg*, diable.  
*χæjar*, maison.— *χæjari k'um*, cabane. — *χæjari sær*, toit.  
*χæjjæ*, voir *χædcæ*.  
*χælon*, voir *χalon*.  
*χæləf*, pantalon.  
*χæləg*, envie. — *χ. raīsīn*, devenir envieux. — *χæləgkag*, enviable.  
*χæræn fīng* ou *χ. s'ol*, salle à manger. — *χærd* repas.

- χæriinag* ou *χærinag*, nourriture; *χ. kænæg*, garçon de café. Voir *χæriin*.
- χæriin* (*χærd*, *χord*), manger.
- χærz* (= *χorz*), bon. — *χærz-jinad*, habileté.
- χæssin* (*χast*), porter, aller chercher; élever; aider.
- χæst*, combat, guerre.
- χæstæg*, proche, parent. — *χæstæg-mæ*, près. — *χæstæg-kæniin*, s'approcher.
- χæχtæ*, plur. de *χoχ*.
- χæzna*, trésor, perle.
- Xcau*, voir *Xucau*.
- χīcau*, lui-même, maître, possesseur. — *χīcaujinad*, possession.
- χīcæn*, particulier, privé.
- χīd*, pont.
- χīstær*, plus vieux, plus âgé, un ancien.
- χīzīn* (*χīst*), monter; paître.
- χīnjilæg kæniin*, se moquer de, insulter, outrager, commettre des désordres, agir inconvenablement.
- χo*, sœur.
- χoīn* (*χost*), pousser, frapper.
- χollag*, nourriture, pâture, fourrage.
- χor*, blé. — *χordon*, grange.
- χorz*, bon, bien. — *dæ bon*
- χorz*, bonjour. — *χorz bon* *ū*, adieu, au revoir. — *χorz æχsæv* (*ū*), bonne nuit. — *ui χorz*, c'est bien. — *χorz-jinad*, agrément, bonne action. — *χorzirdæm*, vers ce qui est bon. — *χorzæχ*, bonté, bienfait.
- χos*, herbe; médecine.
- χost* (voir *χoīn*), marteau.
- χoχ*, montagne.
- χu*, *χui*, cochon, porc, sanglier.
- Xucau*, Dieu.
- χudt*, le rire, moquerie. Voir *χūdīn*.
- χulf*, ventre, intérieur.
- χulij*, humidité, fluide. — *doni χ.*, l'action d'uriner.
- χum*, champ. — *χ. kæniin*, labourer; *χumkond*, sol en culture.
- χur*, déblai, gravier. — *χ. kark*, perdrix.
- χussin* (*χussid*), dormir. — *χussæn*, chambre à dormir, lit. — *χussæg*, *χussæg*, sommeil.
- χussær*, le nord.
- χuz*, couleur, aspect, figure. — *χuzæn*, semblable, pareil; *dæ χuzæn*, comme toi.

- χuzdær* (comparatif de *χorz*), meilleur, mieux.  
*χūd*, chapeau; couronne.  
*χūdīn* (*χudt*), rire. — *χūdæg*, le rire, — *χūdīnag*, ridicule, honteux.  
*χūr*, soleil. — *χ. nīgulæn*, l'ouest. — *χ. skæsæn*, l'est.
- y.
- yaræbi!* vraiment!  
*yæ*, le, la; son, sa, ses.  
*yæfs*, jument.  
*yæχædæg*, lui-même, elle-même.  
*yæχī*, lui-même, elle-même, le sien etc.  
*yæ wæw-wæi!* hélas! malheur!  
*yæwgaf*, caviar.  
*yedtæmæ*, *yettæmæ* (= *yæ ættæmæ*), en outre; seulement; outre, excepté. — *ui yed-tæmæ*, outre cela, encore, ensuite.  
*yu*, un; ensemble. — *yu...yu*, d'une part... d'autre part;  
*yuæi yu*, quelques-uns. — *yugæi*, un à un. — *yumæ*, ensemble. — *yunæg*, seul.  
 — *yu kænīn*, (se) rassembler; en venir aux mains.  
 — *yu χadt*, une fois.
- yuændæs*, onze.  
*yuldær*, chacun, tout, entier.
- z.
- zay*, pluie. — *z. wari*, il pleut.  
*zāin* (1), (*zad*), mettre au monde, naître. — *zāinæg* enceinte, grosse.  
*zāin* (2), (*zad*), rester.  
*zal* (mot emprunté du russe), salle.  
*zaman* (mot persan et arabe: *zamān*), temps, époque.  
*zapinka*, broche.  
*zar* (voir *zarīn*), chanson.  
*zarīn* (*zard*), chanter. — *zaræg*, chanson. — *zard*, chant.  
 — *zargæ kænīn*, chanter.  
*zæbūg*, marteau.  
*zæd*, (voir *izæd*), ange.  
*zægæl*, clou.  
*zæγīn* (*zayd*), dire.  
*zæi*, avalanche.  
*zærd*, cœur. — *næ zærdæyæ*, d'après notre opinion. — *zærdæ sæværiṅ*, promettre. — *zærdæmæ cæun*, plaire. — *zærdæmæ χæssīn*, porter sur le cœur, prendre à cœur. — *mæ zærdīl læwī*, je me souviens. — *næ bæstī nīn næ zærdīl allæun*

- kodta*, il nous rappela notre pays. — *zærdil læud*, souvenir. — *zærdiag(æi)*, cordial(ement).
- zæronð*, vieux.
- zæx*, terre, contrée.
- zdaχin*, faire retourner, rendre.
- zðæχin*, retourner. — *zðæχ*, retour.
- zγūrin* (*zγurd*, *zγord*), courir. — *zγord*, course.
- zīlīn* (*zīld*), tourner. — *zīlgæ*, rond.
- zīvæg*, *zīvæg-kænæg*, paresseux.
- zīd*, avidité.
- zīld* (voir *zīlīn*), tour, promenade; examen.
- zimæg*, hiver. — *zimægjon*, hivernal.
- zin*, difficile; difficulté.
- zīnary*, cher, précieux; objet précieux.
- zīnd* (voir *zonin*), connu, vu.
- zing*, feu, flamme.
- zīnin*, *zīnnin* (*zīnd*), apparaître, paraître, sembler.
- zīnon*, voir *znon*.
- zmæld* (voir *zmælīn*), mouvement; discussion.
- zmælīn* (*zmælid*, *zmæld*), se mouvoir; ramper; tressaillir.
- znag*, ennemi.
- znon*, hier. — *znonigkon*, d'hier.
- zond* (voir *zonin*), savoir, raison, intelligence, habileté, ruse.
- zondtæ* (pluriel de *zæd*), les anges.
- zonin* (*zond*, *zīnd*, préterit: *zīdton*), savoir, connaître. — *zongæ*, homme connu, connaissance. — *zondjin*, intelligent.
- zordtæ*, les anges. Voir *zondtæ*.



**Corrections.**

- Page 16 ligne 15, lisez: je profite de l'occasion.  
Page 28 ligne 11: *bĭnâtiĭ*, lisez: *bĭnâtiĭ*.  
Page 57 ligne 22: quelque chose, lisez: toute chose.  
Page 60 ligne 13: *fež-mæ-læd*, lisez: *fe-žmæ-læd*.  
Page 63 ligne 27: *ĭnnæ*, lisez: *ĭnnæ*.  
Page 73 ligne 14: *bĭnæt*, lisez: *bĭnat*.  
Page 84 ligne 9: *nacionalnoy*, lisez: *nacionalnyĭ*.
-



DET KGL. DANSKE  
VIDENSKABERNES SELSKABS SKRIFTER  
7<sup>DE</sup> RÆKKE

HISTORISK OG FILOSOFISK AFDELING

Kr. Ø.

I., 1907—1909.....	9.35
1. CHRISTENSEN, ARTHUR: L'empire des Sassanides. Le peuple, l'état, la cour. 1907 .....	3.75
2. JØRGENSEN, ELLEN: Fremmed Indflydelse under den danske Kirkes tidligste Udvikling. Résumé en français. 1908 .....	3.90
3. STEENSTRUP, JOHANNES: Indledende Studier over de ældste danske Stednavnes Bygning. Résumé en français. 1909.....	4.00
II., 1911—1916 (med 4 Tavler) .....	11.35
1. ÓLSON, BJØRN MAGNÚSSON: Om Gunnlaugs saga Ormstungu. En kritisk Undersøgelse. 1911.....	1.70
2. NIELSEN, AXEL: Den tyske Kameralvidenskabs Opstaaen i det 17. Aarhundrede. Résumé en français. 1911.....	3.35
3. TUXEN, POUL: An Indian primer of philosophy or the Tarkabhāṣā of Keçavamiçra. Translated from the original Sanscrit with an introduction and notes. 1914.....	2.00
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Le dialecte de Sämnan. Essai d'une grammaire Sämnanie avec un vocabulaire et quelques textes suivie d'une notice sur les patois de Sänsar et de Läsگرد. 1915.....	2.40
5. ADLER, ADA: Catalogue supplémentaire des Manuscrits Grecs de la Bibliothèque Royale de Copenhague. Avec 4 planches. Avec un extrait du Catalogue des Manuscrits Grecs de l'Escorial redigé par D. G. MOLDENHAWER. 1916.....	4.40
III., 1914—1918.....	13.65
1. AL-KHWĀRIZMĪ, MUḤAMMED IBN MŪSĀ: Astronomische Tafeln in der Bearbeitung des MASLAMA IBN AHMED AL-MADJRĪTĪ und der latein. Uebersetzung des ATHELHARD VON BATH auf Grund der Vorarbeiten von A. BJØRNBO † und R. BESTHORN herausgegeben und kommentirt von H. SUTER. 1914.....	8.90
2. HØFFDING, HARALD: Totalitet som Kategori. En erkendelsesteoretisk Undersøgelse. 1917.....	3.50
3. HØFFDING, HARALD: Spinoza's Ethica. Analyse og Karakteristik. 1918. ....	4.35
IV., (under Pressen).	
1. MØLLER, HERM.: Die semitisch-vorindogermanischen laryngalen Konsonanten. Résumé en français. 1917.....	4.00
2. Lappish Texts written by JOHAN TURI and PER TURI with the cooperation of K. B. WIKLUND edited by EMILIE DEMANT-HATT. 1920 .....	12.00
3. KINCH, K. F.: Le tombeau de Niausta. Tombeau Macédonien. Avec 5 planches. 1920.....	4.25

# HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER

UDGIVNE AF

## DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB

### 1. BIND (Kr. 8.50):

	Kr. Ø.
1. THOMSEN, VILHELM: Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós (Hongrie). 1917. ....	0.65
2. BLINKENBERG, CHR.: L'image d'Athana Lindia. 1917. ....	1.35
3. CHRISTENSEN, ARTHUR: Contes Persans en langue populaire, publiés avec une traduction et des notes. 1918. ....	2.90
4. HUDE, KARL: Les oraisons funèbres de Lysias et de Platon. 1917. ....	0.35
5. JESPERSEN, OTTO: Negation in English and other languages. 1917. ....	3.35
6. NILSSON, MARTIN P.: Die Übernahme und Entwicklung des Alphabets durch die Griechen. 1917. ....	0.70
7. SARAUF, CHR.: Die Entstehungsgeschichte des Goethischen Faust. 1918. ....	2.35

### 2. BIND (Kr. 9.35):

1. NYROP, KR.: Histoire étymologique de deux mots français ( <i>Haricot, Parvis</i> ). 1918. ....	0.60
2. JÓN ARASONS religiøse digte udgivne af FINNUR JÓNSSON. 1918. ....	1.75
3. SARAUF, CHR.: Goethes Augen. 1919. ....	4.50
4. TUXEN, POUL: Forestillingen om Sjælen i Rigveda. Med nogle Bemærkninger om Sjæleforestillingens Udformning i de ældste Upanisader. 1919. ....	0.65
5. BLINKENBERG, CHR.: Hades's Munding. 1919. ....	0.65
6. NYROP, KR.: Études de grammaire française (1. Onomatopées. 2. Mots abrégés. 3. Néologismes. 4. Mots d'emprunt nouveaux. 5. <i>Haricot</i> et <i>Parvis</i> ). 1919. ....	1.75
7. CHRISTENSEN, ARTHUR: Smeden Kāvāh og det gamle persiske Rigsbanner. 1919. ....	0.85
8. SARAUF, CHR.: Goethes Faust i Aarene 1788—89. 1919. ....	1.75

### 3. BIND (Kr. 11.60):

1. NYROP, KR.: Études de grammaire française (6. Analogies syntaxiques. 7. Contaminations syntaxiques. 8. Néologismes. 9. Monter le coup. 10. Une question d'accord). 1920. ....	1.00
2. JÓNSSON, FINNUR: Norsk-islandske kultur- og sprogforhold i 9. og 10. årh. 1921. ....	10.50
3. DRACHMANN, A. B.: Sagunt und die Ebro-Grenze in den Verhandlungen zwischen Rom und Karthago 220—18. 1920. ....	0.75
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Xavaṣṣ-i-āyāt. Notices et extraits d'un manuscrit persan traitant la magie des versets du Coran. 1920. ....	2.25
5. PEDERSEN, HOLGER: Les formes sigmatiques du verbe latin et le problème du futur indo-européen. 1921. ....	1.00

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **VI**, 2.

---

**LES DIALECTES D'AWROMĀN  
ET DE PĀWÄ**

TEXTES RECUEILLIS

PAR

**ÅGE MEYER BENEDICTSEN**

REVUS ET PUBLIÉS AVEC DES NOTES  
ET UNE ESQUISSE DE GRAMMAIRE

PAR

**ARTHUR CHRISTENSEN**



**KØBENHAVN**

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL  
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1921

Pris: Kr. 4,00.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs videnskabelige Meddelelser udkommer fra 1917 indtil videre i følgende Rækker:

Historisk-filologiske Meddelelser,  
Filosofiske Meddelelser,  
Mathematisk-fysiske Meddelelser,  
Biologiske Meddelelser.

Prisen for de enkelte Hefter er 50 Øre pr. Ark med et Tillæg af 50 Øre for hver Tavle eller 75 Øre for hver Dobbelttavle.

Hele Bind sælges dog 25 % billigere.

Selskabets Hovedkommissionær er *Andr. Fred. Høst & Søn*,  
Kgl. Hof-Boghandel, København.

---

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.

Historisk-filologiske Meddelelser. **VI**, 2.

---

LES DIALECTES D'AWROMĀN  
ET DE PĀWĀ

TEXTES RECUEILLIS

PAR

ÅGE MEYER BENEDICTSEN

REVUS ET PUBLIÉS AVEC DES NOTES  
ET UNE ESQUISSE DE GRAMMAIRE

PAR

ARTHUR CHRISTENSEN



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL  
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1921





## PRÉFACE I.

Pendant un voyage d'exploration en Perse que j'ai entrepris dans les années 1900—1902, j'ai passé quelques mois (été et automne 1901) dans l'ouest de ce pays. Mon but principal était d'examiner l'état des tribus kurdes et de recueillir des textes dans leurs dialectes. Pendant mon séjour dans la ville de Sännä, chef-lieu de la province persane de Kurdistān-i-<sup>ʿ</sup>ajām, j'appris que les habitants d'Awromān, pays montagneux situé au nord-ouest, à une distance de deux petites journées de voyage de Sännä, parlaient un dialecte particulier que ne comprenaient ni les Persans ni les Kurdes, et que ce dialecte avait été plus répandu autrefois. Il y avait encore à Sännä, me disait-on, des gens savants qui savaient et parlaient »Māču« — telle était la désignation populaire de ce dialecte, d'après le mot awromānī *māču*, »je dis«.

J'ai trouvé alors sans difficulté un jeune molla qui pût m'initier aux mystères de cette langue. Son nom était 'Abdu-l-Ġāfūr. Il était lui-même Awromānī, originaire du village de Rūwār (Rūdābār). Pendant les cinq semaines que dura mon séjour à Sännä, je travaillais avec lui chaque jour; il me dicta une série de textes awromānīs, me les traduisit et m'en expliqua, en persan, les passages difficiles. J'ai fait des notices sur la grammaire awromānie, surtout sur la conjugaison des verbes. 'Abdu-l-Ġāfūr était

ordinairement un compagnon de travail assez accomodant, mais quelquefois il s'impatientait et refusait de répéter ce qu'il avait dit.

Au commencement du mois d'août j'entrepris un voyage au pays même des Awromānīs et fis un séjour de quelques journées dans le village de Naw-e-Sūtā, étant l'hôte du khan de Lohūn, qu'on désignait généralement sous le titre de sultān-e-Lohūn. Sous les yeux du khan soupçonneux j'y ai noté encore quelques contes populaires. Les habitants en savent beaucoup, à ce qu'il semble, mais je ne réussis pas à trouver des chansons populaires awromānies: toutes leurs chansons étaient en langue kurde.

Mon travail dans le pays d'Awromān, s'est effectué dans des conditions très défavorables. Le »sultan«, qui ne comprenait pas mon intérêt linguistique, me regardait avec une méfiance croissante. On interrompait toujours de nouveau mon travail. C'étaient des demi-menaces et à la fin une inimitié ouverte: on désirait me voir partir au plus tôt. »Qu'est-ce que tu veux savoir?« me demandait le »sultan«; un bœuf s'appelle comme ça, un fusil comme ça, un cheval comme ça; il ne faut pas longtemps pour noter cela, et puis, inšallāh, tu reviendras à ta patrie.« Le soupçon du chef rendait les gens tantôt timides, tantôt grossiers, et me força de partir plus tôt que je ne l'eusse désiré. Dans un certain village on me refusa le feu et l'eau pour me faire partir.

Le domaine actuel du dialecte awromānī se réduit à un petit pays montagneux, pays de 3—400 kil. carrés peut-être, et qui est certainement peu peuplé. Comme le pays ne produit pas de blé, il doit se procurer le blé en donnant en échange ses propres produits, surtout des mûres blanches. C'est un pays où il n'y a pas de chemin frayé,

pays caractérisé par des versants escarpés en partie couverts de taillis et de bois, en partie nus, et par des trous profonds, ressemblant presque à des puits, qu'on appelle, dans la langue du pays, hāwž (»bassin«). Tout le terrain se divisait en: 1) les hautes terres, Awromān-e-Taxt ou Hāwž-e-Baḏrānī avec 25 établissements, parmi lesquels la capitale Bahramawā (Bahrāmābād); 2) les vallées, Awromān-e-Lohūn, avec 16 établissements. Cette dernière partie du pays touchait à la frontière turque. Chacune des deux parties avait son régime à elle, étant gouvernée par un khan indigène.

Je ne puis pas donner des renseignements sur le nombre des personnes qui parlaient awromānī à l'heure de ma visite dans le pays; probablement il n'y en avait pas plus de quelques milliers. En orient il n'est pas convenable de demander le chiffre de la population.

Aux confins d'Awromān, dans quelques villages du district de Ĵuānrūd, on parle, me disaient les indigènes, des patois qui ne diffèrent que très peu de l'awromānī, entre autres celui de Pāwā aux environs du village de Pāwā. Je fis un arrêt court dans cette contrée et y recueillis quelques morceaux, pour la plupart en vers, dans le patois des habitants.

A Sānnā, où le kurde est maintenant la langue commune hors des communautés persane, juive et syrienne, on prétendait que l'awromānī y avait été communément entendu autrefois, et que tous (?!) les ouvrages anciens qui avait cours dans la ville étaient écrits dans cette langue. Cependant je ne parvins jamais à trouver un tel ouvrage ni manuscrit, ni imprimé.

A mesure que je me familiarisais avec le dialecte d'Awromān, je remarquai pas peu de ressemblances en

matière de phonétique et de vocabulaire entre ce dialecte et une langue parlée loin de là, sur le territoire turc, surtout dans le district de Därsim, à savoir la langue des Zāzās. J'eus l'impression que l'awromānī et le zāzā étaient des restes isolés d'un groupe de dialectes iraniens autrefois plus répandus et dont l'unité avait été rompue par l'invasion de peuples étrangers et surtout par le mouvement expansif des Kurdes.

Pour des raisons diverses, malheureusement, les matériaux que j'avais recueillis à Sännä et en Awromān et mes notes ont été mis de côté pendant de longues années. Il va sans dire que, lorsque, après ce long intervalle, j'y suis revenu, les textes ne m'étaient plus bien familiers, et que bien des passages m'étaient devenues incompréhensibles. Grâce aux lumières et au zèle inlassable de M. ARTHUR CHRISTENSEN, avec lequel j'ai relu et étudié de nouveau les textes, les résultats de mes recherches peuvent enfin être présentés au public.

ÅGE MEYER BENEDICTSEN.

## PRÉFACE II.

M. J. DE MORGAN, dans sa »Mission scientifique en Perse« (tome V, Études linguistiques, Paris 1904), a communiqué quelques mots awromānīs. Ce sont, autant que je sais, les seuls spécimens de ce dialecte publiés jusqu'à présent. Sur les Awromānīs et leur dialecte, M. de Morgan a (p. 3) la notice suivante: »Le petit district d'Awroman est situé au milieu des montagnes du Zagros: il est de toutes parts entouré de tribus kurdes. Ses habitants sont d'une extrême sauvagerie et leur dialecte est un des mieux conservés qu'il soit en Perse; malheureusement l'ignorance de ces gens est telle, et leur intelligence est si bornée, que j'ai eu la plus grande peine à recueillir les éléments de leur langage.«

M. de Morgan a rangé l'awromānī parmi les dialectes kurdes. M. ÅGE MEYER BENEDICTSEN a très justement remarqué, d'abord, que l'awromānī a des affinités avec la langue des Zāzās, qui ont leurs demeures très loin d'Awromān, dans le district turc de Därsim — langue que LERCH et JUSTI après lui ont comptée parmi les dialectes kurdes —, ensuite que ni l'awromānī, ni le zāzā n'appartiennent au domaine du kurde, mais à un autre groupe de dialectes iraniens. En effet le zāzā aussi bien que l'awromānī appartiennent à des groupes séparés du kurde d'une part et du

fārsī d'autre part. Dans le centre et le nord-ouest de l'Iran il y a une foule de dialectes qui se distinguent nettement tant de ceux de Fārs que de ceux des Kurdes, mais dont on ne peut pas encore fixer le groupement exact: le sāmnānī, les dialectes de Kohrūd, de Vōnišūn, de Kāšā, de Zāfrā et de Sō, le gūrānī, le zāngānā, le rijābī — dialecte très proche de l'awromānī, à en juger par les quelques mots communiqués par M. de Morgan —, les dialectes caspiens: le māzāndārānī, le gīlāki etc., et le zāzā. Le peuple connu sous le nom de Zāzā s'appelle lui-même Dimlā (mot formé par métathèse de Dēlām) ou Dimlī; ce sont probablement les descendants d'une colonie militaire de Dēlāmītes, peuple dont les qualités militaires ont été très appréciées déjà dans l'antiquité<sup>1</sup>. Les Kurdes nomades sont venus de l'ouest. Ils ont trouvé, dans le pays conquis, une population à demeures fixes, dont les restes sont, à l'avis de M. ANDREAS, les Gūrānīs, les Awromānīs et d'autres. Le savant allemand, M. OSKAR MANN, qui avait entrepris des voyages scientifiques en Perse et dans les provinces asiatiques de la Turquie pendant les années 1901—03 et 1906—07, avait l'intention de donner, dans la troisième partie de ses »Kurdisch-persische Forschungen« des textes qu'il avait recueillis dans les dialectes suivants: Khunsārī, Sō-Kohrūdī, Sāmnānī, Siwāndī, Nāyinī, Mahallātī; les patois des Gurān: Kāndūlāi, Rijābī, Sāyyidī, Bājālānī; les patois des Zāzā. Il ne nomme pas le dialecte d'Awromān dans ce programme. Malheureusement une mort prématurée a empêché M. Mann de terminer ses recherches sur les dialectes iraniens, et la troisième partie de son livre n'a pas paru.

<sup>1</sup> Communication de M. Andreas.

Ce n'est pas peu de matériaux pour la connaissance du dialecte d'Awromān jusqu'à présent presque inconnu qu'à rapportés M. ÅGE MEYER BENEDICTSEN de son voyage au Kurdistan en 1901. Il a mis par écrit une série de textes sous la dictée de ses maîtres d'awromānī, il a noté les explications des passages difficiles qu'ils lui ont données, et il a pris des notes sur les points principaux de la grammaire, la conjugaison des verbes etc. Au moyen de tous ces matériaux j'ai pu essayer de dresser une grammaire de ce dialecte mourant qui est d'une haute importance pour la philologie iranienne.

L'étude des textes awromānīs et la tâche, dont je m'étais chargé, de les préparer pour la publication, m'ont beaucoup intéressé. D'autre part, je n'ai jamais méconnu les difficultés de l'affaire, et tout d'abord la difficulté de rendre la prononciation d'une langue que je n'ai pas entendu parler moi-même, d'après des notes prises il y a près de vingt ans par un philologue qui n'est pas un spécialiste sur le domaine de l'iranologie. La notation des consonnes ne donne pas lieu à bien des doutes. C'est le cas, au contraire, pour la notation des voyelles. Dans la préface de mon mémoire sur le dialecte de Sāmnān j'ai écrit: »Dès le commencement de mes études sur place, j'ai discerné une échelle de voyelles *a-ā-æ*; mais il m'était parfois difficile de décider si, dans tel ou tel cas, je devais écrire *a* ou *ā*, ou, dans tel ou tel cas, *ā* ou *æ*. Aussi ai-je trouvé après, çà et là dans mes notes, des inconséquences; dans un même mot ou une même désinence, j'avais écrit parfois un *a*, parfois un *ā* etc. et j'ai dû mettre les choses à point en rassemblant les endroits dans mes notes où paraît le mot ou la désinence en question et en comparant ma transcription dans les divers cas, ou bien j'ai réglé la

vocalisation par la voie de l'analogie. Parfois, j'avais des doutes, s'il fallait écrire *a* ou  $\bar{a}$ ,  $\acute{a}$  ou  $\bar{\acute{a}}$ , *i* ou  $\bar{i}$ , *u* ou  $\bar{u}$ , les voyelles n'étant jamais longues, mais tout au plus demi-longues, et la position d'un mot dans la phrase, l'accentuation etc. exerçant quelquefois une certaine influence sur la quantité des voyelles. Ici encore, j'ai dû corriger quelques inconséquences dans mes notes. « Ces remarques s'appliquent également au travail présent, mais ici le débrouillement est entravé par cette circonstance, que j'ai à faire à une notation qui n'est pas la mienne et que, pour constater la prononciation exacte, je n'ai pu m'aider, après tant d'années, du souvenir de celui qui a noté les textes. Dans la notation de M. Meyer Benedictsen, le son que je rends par  $\text{æ}$  est écrit  $\tilde{a}$ , celui que je rends par  $\bar{a}$  est écrit *e*; mais parfois l'*e* de M. Meyer Benedictsen représente évidemment le son *e* (é fermé français). Il aurait été, peut-être, le plus simple de donner les textes dans la notation de M. Meyer Benedictsen, sans essayer d'en corriger les inconséquences; j'ai préféré cependant les transcrire d'après le système que j'ai employé dans mon travail sur un dialecte congénère, celui de Sämnan. Mais alors j'ai dû égaliser, autant que possible, l'écriture des mots. Si un mot apparaît plusieurs fois avec une vocalisation un peu différente, j'ai choisi, généralement, s'il n'y a pas lieu de supposer un cas de sandhi, la forme sous laquelle le mot apparaît le plus souvent. Mais souvent je n'ai eu pour guide qu'une estimation très incertaine, et parfois j'ai tout simplement gardé les notations différentes en me bornant à transcrire les voyelles d'après mon système. Dans le § 100 de ma grammaire je parle de la terminaison  $-\bar{a}$ ,  $-\text{æ}$ ; en réalité il n'y a évidemment pas deux nuances, mais je ne saurais décider, si la voyelle est  $\bar{a}$  ou  $\text{æ}$ . Les



notations *kæ*, *kā*, *kē* (§ 102) représentent aussi, probablement, une seule nuance de la voyelle.

Je crains que mes efforts pour fixer la transcription n'aient abouti à un résultat très peu satisfaisant. En tout cas je tiens à préciser, que je donne ma transcription des textes et des mots cités dans mon esquisse de grammaire et dans le vocabulaire, sous toute réserve quant aux nuances de la vocalisation. On peut constater, du reste, des différences locales, dans la prononciation des textes d'après la notation de M. Meyer Benedictsen; ainsi, par exemple, 'Abdul-l-Ġāfūr a prononcé *hæft* (« sept »), *kæft* (« il tomba »), tandis qu'en Awromān M. Meyer Benedictsen a entendu toujours la prononciation *hawt*, *kawt*.

C'est sous toute réserve aussi que je donne les modèles de conjugaison dans mon esquisse de grammaire. Les désinences, telles que les Awromānīs les ont communiquées à M. Meyer Benedictsen, seront, somme toute, correctes, mais les modèles de conjugaison me sont quelquefois suspects dans les détails. Je connais par ma propre expérience le procédé des orientaux: ils débitent les formes sans beaucoup réfléchir, souvent ils confondent les temps ou les personnes, et n'ayant pas l'habitude de s'occuper de leur langue, ils ne savent pas trouver telle ou telle forme si on la leur demande détachée de la contexture de la phrase, et ils y substituent la première forme du même verbe qui leur vient à la mémoire. Il faut toujours contrôler leurs indications et les vérifier par des contre-épreuves: si une forme donnée paraît suspecte, il faut les faire traduire des phrases où se trouve la forme en question. Or, ce travail de contrôle était rendu difficile par les circonstances; en Awromān surtout, où M. Meyer Benedictsen fit ses recherches sous les regards soupçonneux du khan,

il n'avait pas l'occasion de revenir sur les questions une fois posées. Il y a çà et là dans les modèles de conjugaison des irrégularités qui sont dues sans nul doute à des erreurs de la part de l'auteur awromānī: il est arrivé deux ou trois fois qu'un présent — reconnaissable aux désinences — a été donné pour un prétérit etc. Où j'ai trouvé de telles fautes évidentes, je les ai corrigées sans façon. Mais dans la plupart des cas je n'ai pas osé décider si une irrégularité donnée par un indigène existe réellement dans la langue awromānie ou si l'indigène a commis une faute. Dans les modèles de conjugaison reproduits dans la grammaire, j'ai marqué d'un T. les formes qui existent dans nos textes.

Les matériaux que nous publions dans le mémoire présent, consistent en sept pièces en prose dans le dialecte d'Awromān et cinq pièces, dont quatre en vers, dans le dialecte de Pāwā. Les quatre premiers récits en awromānī sont racontés par 'Abdu-l-Ġāfūr, à Sännā, les trois derniers sont le résultat des recherches faites au pays d'Awromān. De toutes les pièces, M. Meyer Benedictsen a noté la traduction que lui ont donnée en langue persane ses auteurs awromānīs. Il y a encore une huitième pièce, mais comme elle n'est pas accompagnée d'une traduction, nous l'avons laissée de côté pour le moment.

Les contes populaires et légendes historiques dont se composent les textes awromānīs sont racontés sans prétentions littéraires et ont assez peu de valeur d'un point de vue esthétique. N° 1 est très futile et absolument dépourvu de pointe. N° 6 est resté inachevé, le récit ayant été interrompu. D'ailleurs, le traditionniste trouvera çà et là des motifs populaires connus:

N° 1. Faire la charité en donnant de l'eau à boire à ceux qui ont soif. Voir le *Journal asiatique* 1896, t. I, p. 160; Bricteux, *Contes persans*, n° 9, et introduction p. X.

N° 3. Une jeune fille, déguisée en guerrier, fait des prouesses. Gurdāfārīd dans l'histoire de Sohrāb chez Firdausī (Vullers p. 449, v. 271; Mohl, *Le Livre des Rois*, trad., II, p. 73 sqq.); Abrīzā dans le roman arabe d'Umar ibn an-Nu'mān (*Les 1001 nuits*, 50<sup>e</sup> nuit de l'éd. de Boulaq); cf. Bricteux, *Contes persans*, introd. p. III.

N° 4. A. Effet magique de l'action de manger la chair ou les entrailles d'un certain oiseau. Voir F. v. d. Leyen, *Das Märchen*, p. 108 sq.

B. Deux animaux (oiseaux) ou esprits s'entretiennent sur l'histoire et l'avenir d'une personne ou de plusieurs personnes, qui entendent ce discours et suivent les indications y données. Histoire de l'envieux et de l'envié dans les 1001 nuits (51<sup>e</sup> nuit de la traduction de Weil).

C. Deux frères, ayant été séparés l'un de l'autre, se retrouvent, l'un étant devenu roi, l'autre étant dans un état humble, et ne se reconnaissent qu'après que le dernier a raconté son histoire au premier. A comparer l'histoire du marchand et de ses deux fils dans le livre des dix vézirs (*Hist. decem vezirorum*, ed. G. Knös, p. 25 sqq.) qui a trouvé place dans diverses éditions et traductions des 1001 nuits; la même histoire se trouve dans le *Jāmi'al-ḥikāyāt* de Muḥ. al-'Aufī (v. la »Persische Grammatik« de Salemann et de Shukovski, p. 9\* sqq.).

D. Celui à la tête duquel se place un oiseau lâché à cet effet, sera roi. Histoire des amants de la Syrie dans les 1001 nuits (traduction de Burton, *Suppl. Nights*, t. 5, p. 26).

N° 5. Une personne avisée, voyant qu'on a marqué une porte à la craie, marque à la craie toutes les portes de

la rue, afin qu'on ne retrouve pas la première marque. A comparer l'histoire d'Alī Bābā et des quarante voleurs de la traduction de Galland des 1001 nuits, et »le Briquet« (»Fyrtojjet«), conte de H. C. Andersen.

N° 6. A. Une femme qui n'a pas d'enfants, devient enceinte grâce à l'effet magique d'un certain fruit, noyau etc. A comparer l'histoire de Khudādād dans la traduction de Galland des 1001 nuits. Voir en outre: v. d. Leyen, *Das Märchen*, p. 59, 90, 94; R. Köhler, *Kleinere Schriften*, I, p. 175; Hartland, *Perseus* I, p. 71 sqq.; A. Olrik, *Folkelige Afhandlinger*, p. 167 sqq.

B. Un mauvais esprit, déguisé en homme, aide un roi à avoir des enfants, mais sous la condition que les enfants lui seront remis lorsqu'ils auront atteint un certain âge; le roi cherche en vain à tromper l'esprit, quant celui-ci vient demander l'accomplissement du contrat. A comparer l'histoire du prince Benāsir dans les 1001 nuits (542<sup>e</sup>—545<sup>e</sup> nuits dans la trad. de Habicht et de Hagen). Voir aussi la »Mélusine« t. IX, p. 21, n° 39.

N° 7. Ce conte rappelle un peu le motif des camarades doués chacun d'une faculté surnaturelle spéciale (Voir R. Köhler, *Kleinere Schriften*, I, p. 92 sqq., 134, 192 sqq., 431, 439), mais le motif, dans la combinaison présente, a été altéré et mutilé de sorte qu'il est devenu presque méconnaissable.

Quant aux textes pāwāīs, le premier est le seul dont une traduction a été donnée par l'auteur. Pour les autres, il n'existe que quelques notes expliquant tel ou tel mot. La traduction que nous en donnons<sup>1</sup> n'est donc pas sans lacunes. M. Meyer Benedictsen, en suivant l'opinion des Awromānīs, a considéré le pāwāī comme un patois de

<sup>1</sup> Elle est le résultat d'une étude des textes que M. Meyer Benedictsen et moi avons faite en commun.

l'awromānī. Cependant les poésies composées en pāwāī qu'a notées M. Meyer Benedictsen, témoignent d'un certain art littéraire. Très intéressante sous ce rapport est la fable n° 5. Dans le carnet de M. Meyer Benedictsen elle porte le titre de »Kaīf u Dāminā en vers«. Or, je n'ai pu trouver cette fable ni dans le »Kalīla wa Dimna« arabe, ni dans la version persane composée par Ḥusein Wā'iz-i-Kāšifī (Anvār-i-suhāilī). Mais il semble qu'il ait existé une version pāwāie de ce livre populaire, et qu'on y ait inséré des fables prises d'autre part. Ce caractère littéraire, que nous constatons dans la plupart de nos textes pāwāīs, m'a fait hésiter à désigner le pāwāī comme un simple patois.

N° 4 n'est que le commencement d'un conte, mais nous communiquons ce fragment comme un spécimen de la prose pāwāie.

Les notes dont j'ai fait accompagner les textes renferment des renvois à l'esquisse de grammaire et des explications de mots empruntés à l'arabe et au persan, mais qui se présentent sous une forme qui les rendent un peu difficiles à reconnaître. Dans un vocabulaire alphabétique j'ai rassemblé les vrais mots awromānīs et pawāīs. J'en ai donné, autant que possible, des formes parallèles en d'autres dialectes — surtout en ceux appartenant aux groupes du centre et du nord-ouest de l'Iran — et en persan, mais ces notes étymologiques ne prétendent nullement épuiser le sujet. Pour plus de détails je renvoie aux ouvrages cités ci-après, que j'ai utilisés pour mes notes.

M. ANDREAS, à qui je dois une quantité de renseignements et d'observations relativement à mon travail présent, a mis gracieusement à ma disposition ses propres notices manuscrites sur différents dialectes iraniens. Je lui adresse mes remerciements cordiaux.

---

## Ouvrages à consulter.

	Abbreviations.
P. Horn, Grundriss der neupers. Etymologie, Strassb. 1893	Horn.
H. Hübschmann, Persische Studien, Strassb. 1895 . . . . .	Hübschmann.
A. Jaba, Dictionnaire kurde-français, St.-Petersb. 1879 . . .	Jaba.
P. Lerch, Forschungen über die Kurden und die iranischen Nordchaldäer. St. Pétersb. 1857 . . . . .	Lerch.
A. Houtum-Schindler, Beiträge zum kurdischen Wortschatze, ZDMG. t. 38, p. 43 sqq. . . . .	H.-Sch.
Querry, Le dialecte guerrouci, Mém. de la Soc. de linguist. de Paris, t. IX . . . . .	Querry.
J. de Morgan, Mission scientifique en Perse, t. 5 (Études linguistiques), Paris 1904 . . . . .	Morgan.
O. Mann, Kurdisch-persische Forschungen. Abth. I, II, IV. III.	Mann.
Arthur Christensen, Le dialecte de Sāmnān (Det kgl. danske Vid. Selsk. Skr., 7. Række, hist. og filos. Afd. II, 4), Copenhague 1915 . . . . .	D. de S.
Geiger & Kuhn, Grundriss d. iran. Philologie, I. 2 . . . . .	G. d. ir. Ph.
V. Shukovski, Материалъ для изученія персидскихъ нарѣчій. I. St. Pétersb. 1888 . . . . .	Shuk.

Aux abbréviations énumérées ci-dessus j'ajoute les suivantes :

afgh. = afghan.	kirm. = kirmānšāhī.	phl. = pehlvi.
av. = avestique.	kohr. = kohrūdī.	riĵ. = riĵābī.
awr. = awromānī.	māz. = māzāndārānī.	sāmn. = sāmnānī.
gīl. = gilākī.	oss. = ossète.	vōn. = vōnīšūn.
gūr. = gūrānī.	pā. = pāwāī.	zāf. = zāfrā.
kā. = kāšā.	pers. = persan.	zāng. = zāngānā.

ARTHUR CHRISTENSEN.

### Les sons.

§ 1. Les sons de la langue awromānīe sont:

Voyelles:  $\bar{a}$ ,  $a$ ,  $\bar{ä}$ ,  $\varepsilon$ ,  $\bar{e}$ ,  $e$ ,  $\bar{i}$ ,  $i$ ,  $\hat{a}$ ,  $\bar{o}$ ,  $o$ ,  $\bar{u}$ ,  $u$ ,  $\bar{ü}$ ,  $\bar{ö}$ ,  $\emptyset$ ,  $\varepsilon$ .  
 Consonnes:  $b$ ,  $\check{c}$ ,  $d$ ,  $\delta$ ,  $f$ ,  $g$ ,  $\gamma$ ,  $h$ ,  $h$ ,  $\chi$ ,  $j$ ,  $\check{j}$ ,  $k$ ,  $l$ ,  $t$ ,  $m$ ,  $n$ ,  
 $\eta$ ,  $p$ ,  $q$ ,  $r$ ,  $s$ ,  $\check{s}$ ,  $t$ ,  $w$ ,  $z$ ,  $\check{z}$ .

§ 2. L' $\varepsilon$  se prononce comme l'*ai* français («faire»), l' $e$  comme l'*é* fermé («répondre»), l' $u$  comme l'*ou* français («foule»), l' $\bar{o}$  comme l'*eu* du mot «peur», l' $\emptyset$  comme l'*eu* de «feu», l' $\varepsilon$  comme l'*e* du mot «devant». L' $\hat{a}$  est l'*o* ouvert bref français («mortel»), l' $o$  est l'*o* fermé bref («mot»). L' $\bar{ä}$  est un son intermédiaire entre l'*a* et l' $\varepsilon$ , l' $\bar{ü}$  un son intermédiaire entre l'*ou* et l'*u* français.

§ 3. Comme dans la langue sāmānīe, les voyelles que nous avons munies d'un signe des longues ne sont généralement que demi-longues. Dans le même mot on entend quelquefois une voyelle brève, quelquefois une voyelle demi-longue. Souvent la prononciation flotte entre  $a$  et  $\bar{ä}$ , entre  $\bar{ä}$ ,  $\varepsilon$  et  $\bar{e}$ , entre  $e$ ,  $\bar{e}$  et  $i$ ,  $\bar{i}$ , entre  $\bar{o}$  et  $\varepsilon$ , entre  $\emptyset$  et  $o$ , entre  $u$  et  $\bar{ü}$ . Un  $\varepsilon$  est entendu parfois comme voyelle d'appui entre deux consonnes.

§ 4. Les consonnes  $b$ ,  $d$ ,  $f$ ,  $k$ ,  $l$ ,  $m$ ,  $n$ ,  $t$  se prononcent comme en français. Le  $\check{c}$  est le *ci* italien, le  $j$  le *gi* italien; le  $g$  est le  $g$  français dans «gare», le  $j$  le  $y$  français dans «yatagan». Le  $\delta$  se prononce comme le  $d$  danois dans le mot «Gade» ou le  $d$  espagnol dans «amado». L' $h$  se prononce comme en danois ou en allemand. Dans quelques mots d'emprunt arabes l'aspiration gutturale très forte du

*h* (ح) a été conservée, et cette prononciation est entendue quelquefois même dans des mots d'origine iranienne. Le *χ* est le *j* espagnol; le *γ* est le sonore correspondant. Le *q* se prononce comme en persan. Le *l* est le *l* vélaire slave (le *l* polonais). Le *n* se prononce comme le *n* initial français, tandis que le *ŋ* a le son vélaire du *n* danois du mot »Tanke«. Le *r* se prononce du bout de la langue. Le *s* est le *s* français dans »savoir«, le *ʒ* est le *s* français dans »base«. Le *š* se prononce comme le *ch* français dans »chemin«, le *ž* comme le *j* français dans »Jean«. Le *w* est le *w* anglais ou l'*ou* français dans »oui«.

Remarque. La lettre <sup>ʿ</sup> (ع) se trouve dans des mots empruntés à l'arabe. Par <sup>ʾ</sup> nous désignons un son ressemblant à celui du *ḥamza* arabe, son qui se produit dans quelques mots d'origine iranienne en compensation d'un *h* tombé.

#### Remarques sur les voyelles.

§ 5. Le vocalisme awromānī ne diffère pas beaucoup de celui de la langue persane. Les voyelles longues sont généralement réduites à des voyelles demi-longues ou brèves. Une voyelle quelconque dans une syllabe non accentuée devient souvent *a*; quelquefois elle tombe complètement. Ces observations concernent les mots d'emprunt aussi bien que les mots awromānīs originaux. Exemples: *sālā* ou *salā*, »an« (persan *sāl*); *naw*, »nombril« (pers. *nāf*); *dobarā*, »encore une fois« (mot d'emprunt pers.: *dubārā*); *qadīm*, »ancien« (mot d'emprunt arabe: *qadīm*); *kənāčā*, »jeune fille« (pers. *kānīz*); *səpārd*, »il livra« (mot d'emprunt persan: *sipārd*); *fālān*, »un certain, un tel« (mot d'emprunt arabe: *fulān*); *qātāl* ou *qātāt*, »meurtrier« (mot d'emprunt arabe: *qātīl*); *ktēb* »livre« (mot d'emprunt arabe: *kitāb*, qui a passé par le kurde).



Le prolongement d'une voyelle brève se trouve parfois dans des mots arabes en compensation de la réduction d'une consonne double: *hāq*, »vérité, droit« (arabe: ḥaqq). L'*a* demi-long de *došmān*, »ennemi« (pers. dušmān), est dû sans doute à l'analogie des substantifs qui se terminent en *-mān* comme *hārmān*, »commande«, *mejman*, »hôte« etc.

§ 6. L'*ā* n'a pas, comme en persan, le son d'un *ā̄*, mais se prononce comme un *ā* pur, comme dans les dialectes kurdes (Mann, IV, Abth. III. 1, p. XL).

Le changement de l'*ā* en *u* devant un *n*, qui existe dans la langue persane parlée, ne semble pas avoir affecté l'awromānī. Devant un *r*, l'*ā* est devenu *u* dans le mot *dālazurdā*, »offensé dans le cœur«, emprunté au persan.

Correspondant à l'*ī* persan dans *sīb* (phl. *sēw*, »pomme«, on a en awromānī un *ā*: *sāw* (Sō : sāv).

Pour l'*u* persan on trouve quelquefois, comme c'est le cas aussi dans le kurde, un *i*, parfois un *ø*: *dīzi*, »vol« (pers. duzdī), mais *døzmā*, »nous volons«; *zølf*, »boucle de cheveux« (pers. zulf); *møždā*, »bonne nouvelle« (pers. muždā). *ø* awromānī pour *ā* persan dans: *møn*, *amøn*, »je, moi« (pers. mæn).

*r* (*r* voyelle, pers. ur) est devenu généralement *ār*: *mārd*, »il mourut«; *bārd*, »il porta«.

Remarque. *mird* (dans *mirđakā*, »mari«) dérive d'une forme *mērd*, dont la voyelle longue était due à l'épenthèse.

§ 7. Les diphtongues *ai*, *āi*, *æi* sont écrites, dans notre transcription, *aj*, *āj*, *æj*. En effet elles ne forment qu'une syllabe, ce qui ressort des textes métriques.

## Remarques sur les consonnes.

§ 8. *p*, *t*, *k* initiaux se sont maintenus: *pā* (ancien iranien *pati*<sup>1</sup>; *pāt*, »il cuisit« (pers. *puxt*); *to*, »tu, toi« (pers. *tū*); *tæp*, »étroit« (pers. *tāng*); *kənāčā*, »jeune fille« (pers. *kānīz*); *koštāj*, »tuer« (pers. *kuštān*). — *p* initial est devenu *f* dans *fərnu*, «je vole dans l'air« (pers. *pārrīdān*, »voler«), mais à côté de cette forme on a la forme *pru*, *pəru*.

Après un *r*, *t* devient *ḍ*: *kārḍ*, »il fit« (ancien perse: *krta-*, »fait«); *wiārḍ*, »il passa«; *mirḍakā*, »mari«. — Cependant on trouve des formes telles que *kārd*, »il fit«, *mārd*, »il mourut«, *āwərd*, »il apporta«, etc., qui sont dues probablement à l'influence du persan. Dans les formes prétéritales *gərt*, »il saisit«, *gərtəm*, »je saisis«, le *t* s'est maintenu après la disparition du *f* qui le précédait immédiatement (*gərt* < \**gərft*, pers. *girift*). — Un *t* après un *s* tombe régulièrement: *hāsārā* »étoile« (*zāng. asā'reh*; *phl. stāraγ*); *sānu*, »je prends«, *asāwæ*, »il prit« (*phl. stāḍan*, emporter, prendre, pers. *sitādān*, *sitānām*, *gūr. sā'nin*). De même parfois dans des mots d'emprunt: *dæs*, »main«, *dos*, »ami« (pers. *dūst*); *bīs*, »vingt«, à côté de *bist*, les deux formes empruntées au persan.<sup>2</sup>

Remarque. *k* est devenu *q* dans *qīn*, »haine« (pers. *kīn*).

§ 9. *p*, *t*, *k* anciens iraniens intervocaliques et finaux = moyen-iranien *w*, *ḍ*, *γ*.

*w* moyen-iranien s'est conservé: *āw*, »eau« (*kohr. ōw*, *sāmn. öw*); *šæw*, »nuit« (*sāmn. šöw*); *hawr*, »nuage« (*phl.*

<sup>1</sup> En persan *paḍ* (< *pati*) est devenu *bād* sous l'influence de *bā* (< *upa*).

<sup>2</sup> Dans le persan vulgaire, le *t* et le *d* des groupes *st* et *zd* sont également tombés.

awr, pers. ābr, kurde haur); *rowās* (pā.), »renard« (phl. rōwās, pers. rūbāh, gūr. ruwā's); *wæ* (pā.), »sur, à« (anc. iran. upa; en awromānī, cette préposition est devenue *bā* sous l'influence du *bā* persan).

*ō* moyen-iranien, étant final, semble s'être maintenu dans quelques cas: *sāō*, »cent« (sāmn. sæj); *šāō*, »joyeux«; mais il s'agit ici, probablement, de mots empruntés au persan. Ordinairement le *ō* final tombe: *niā*, »il plaça« (pers. nihād); *zu* et *aža*, »vite« (pers. zūd, āzād). — *ō* entre deux voyelles devient *j* ou tombe: *pijā* ou *piā*, »homme« (gūr. pē'ā, kirm. piā, pers. piādā, »piéton«); *wiārō*, »il passa« (phl. viđarō, pers. gudāšt). A comparer D. de S. § 9.

Remarque 1. Au mot pehlvi *ādūr* (pers. ādār), »feu«, correspond aurom. *awir* (kurde āgīr).

Remarque 2. Dans les mots d'emprunt, un *d* intervalique ou un *d* final après une voyelle devient *ō*: *gāōā*, »mendiant« (pers. gādā); *āōal*, »juste« (arabe 'ādil); *ziāō*, »beaucoup« (arabe ziād).

Remarque 3. Dans le nom propre *Jāmšīr* (pers. Jāmsīd), le *d* est devenu *r*, probablement par suite d'une analogie populaire, sous l'influence du mot *šīr*, »lion«.

*γ* moyen-iranien est devenu *j* dans le mot *črajā* »lampe« (pers. čirāg), *h* dans *jāhār*, »foie« (phl. jaγar, jaγar, pers. jigār). — *γ* final est tombé dans *dro*, »mensonge« (phl. drōγ, pers. durūg) et dans le suffixe *-aγ* (ancien iran. -ak): *sālā*, »an« etc.

§ 10. *b*, *d*, *g* initiaux se sont maintenus: *bē*, »il était« (pers. būd); *bārā*, »frère« (pers. birādār); *dūā*, »deux« (pers. dū); *gos*, »oreille« (pers. gūš); *gāw*, »bœuf« (pers. gāv). — Dans les verbes commençant par un *d*, cette consonne devient *ō* après les préfixes *bā-*, *mā-* (*mə-*), *nā-*,

*mæ-*: *do* ou *mədo*, »il donne«, *dia* ou *mādia*, »il vit, il voyait«.

*dv* initial est devenu *b* dans *bār*, »porte« (anc. iran. *dvar-*, perse duvar-, pers. *dār*). C'est un trait caractéristique des dialectes centraux modernes (*kohrūdī*, *sīvāndī* etc.) et du dialecte nord-pehlvi.

*d* après un *n* est tombé dans *pāsān*, »agréable« (pers. *pāsānd*); de même après un *z* dans *dizi*, »vol« (pers. *duzdī*, *māz*, *gūr. dīz*, »voleur«). — *g* après un *n* est tombé après avoir changé le *n* en *ŋ*: *tæŋ*, »étroit« (pers. *tāŋg*); *āŋus*, *hāŋus*, »doigt« (pers. *aŋgušt*).

§ 11. *f* initial s'est maintenu dans *fərə*, »beaucoup« (phl. *frah*, pers. *firih*, gur. *feráh*). Il est devenu *h* dans *hārmān*, »ordre« (pers. *fārmān*). Le mot *nāfārmānī*, »desobéissance« est emprunté au persan, et c'est le cas aussi, probablement, du thème du verbe *fārmawu*, »j'ordonne«. — *f* s'est maintenu devant un *t* (*kæft*, »il tomba«, nord-pehlvi *kaft*, *gūr. kátan*, »tomber«, excepté dans le groupe *rft* où il est tombé (*gort*, »il saisit«, pers. *girift*).

Remarque. A côté de *kæft*, »il tomba«, *hæft*, »sept«, on entend la prononciation *kawt*, *hawt*.

§ 12. *ʒ* ancien iranien, devenu final, est tombé dans le mot *rā*, *ra*, »chemin« (anc. perse \**raʒyā*, > \**rēh*, kurde *rī*, phl. *rās*, *rāh*, pers. *rāh*). — *ʒw* intervocalique, devenu *hw*, puis *w*, est tombé dans le mot *čoar*, *čuar* »quatre« (avest. *čaʒwārō*, nord-pehlwi *čuhar*, pers. *čāhār*). — *ʒ* devant un *m*, devenu *h*, est tombé: *mejmān* (*pā.*), »hôte« (anc. perse \**maiʒman-*, pers. *mihmān*).

*ʒr* initial, étant devenu *hr*, puis *jr*, une voyelle s'est développée entre ces deux consonnes dans le mot *jārā*, »trois« (avest. *ʒrāyō*, nord-pehlwi *hrē*, *sāmn. həjræ*). —

*ʃr* intervocalique est devenu *hr*, puis *ʳr*: *šæʳr*, »ville« (pers. *šāhr*, mot adopté d'un dialecte du nord, gūr. *šār*. Le mot *pālāwān*, »héros, homme vigoureux« est emprunté au persan (*pāhlāvān* d'un ancien \**pāθropāno*, d'après Andreas).

§ 13. *χ* initial s'est maintenu dans le verbe *χu*, »je ris«, préf. *χoānā* (gur. *χā'nin*, pers. *χandidān*). L'origine du mot *χom*, »craie noire«, m'est inconnue. — La combinaison *χv* s'est réduite en *w* comme en *gūrānī* et dans le dialecte des *Zāzās*<sup>1</sup>: *wēš*, »lui-même« (phl. *χwēš*, pers. *χ<sup>v</sup>iš*); *wālā*, »sœur« (phl. *χwāhar*, *χūk* + suffixe *-lā*); *woš*, »bon, joli« (phl. *χwaš*, *χūš*, *zāzā weš*); *wānānəm*, »je lus« (pers. *χ<sup>v</sup>ān-dām*; *zāzā wend*, »il lut«); *wārd*, »il mangea« (pers. *χurd*, gūr. *wurd*); *wut*, »il dormit« (pers. *χuft*; gūr. *witan*, »dormir«). — Devant une autre consonne, le *χ* tombe: *pāt*, »il cuisit« (pers. *puχt*, sāmn. *pātā*, »cuit«); *baš*, »part« (pers. *baχš*, gur. *baš*).

Remarque. Dans des mots d'emprunt, un *ǰ* ou un *q* devient parfois *χ*: *jāχī*, »rebelle« (arabe *jāǰī*); *wāχt*, »temps« (ar. *waqt*; sāmn. *vaχt*); *zəχal*, »charbon« (pers. *zūǰāl*).

§ 14. *č* initial s'est maintenu: *čəm*, »œil« (pers. *čāšm*); *čoar*, »quatre« (pers. *čāhār*); *črājā*, »lampe« (pers. *čirāǰ*). La préposition perse *hača* (persan *āz*) est devenu *jā*, plus rarement *čā*, mais comme première partie d'une composition, ayant perdu sa voyelle finale, il a gardé son *č* devant une voyelle aussi bien que devant une consonne: *čko* (*č* + *ko*), »où?«, *čāwəðmaj* (*č* + *āw* + *dəmaj*), »après cela, ensuite«, *čēr* »sous« (anc. iran. *hača* + *ađairi*, phl. *ažēr*, persan *zīr*). — *č* s'est maintenu généralement après une voyelle: *sōču*, »je

<sup>1</sup> *χ<sup>v</sup>* est devenu *vχ*, puis *v*, *w*, ce que montrent le nord-pehlvi (*vχewēh*, »lui-même«; *vχaš*, »bon, joli«) et le *balūčī* (*whaš* et *waš*, »bon, joli«).

brûle« (intrans., pers. sūzām); *sōčunā*, »je brûle« (trans., pers. sūzānām); *-īč*, adverbe enclitique, »aussi« (phl. *-ēč*<sup>1</sup>); *wāčā*, »dis«, impératif du thème ancien *vač-*; *wāt*, »il dit«. Dans *mžūnā*, »je tète« (pers. māzīdān, »téter«), le *č* est devenu sonore sous l'influence du *m*. Dans *rū(ā)*, »jour« (pers. rūz) le *č* final est tombé. — *nāmāz*, »prière« est emprunté au persan.

§ 15. *j* initial s'est maintenu dans *jāhār*, »foie«; il est devenu *ĵ* dans *ĵīa*, »séparé« (pers. juḏā, cf. sanscrit yutá-). — *j* intervocalique est tombé dans des formes présentes telles que *māwnā*, *mæjnā*, »je viens, tu viens« (*m-āu-nā*, *m-æi-nā*, pers. mī-ājām, mī-ājī) et *məzunā*, »je nais« (*mə-zu-nā*, pers. mī-zājām). — Au persan *jān*, »âme, vie« correspond en awromānī (pā.) *gjān* (nord-pehli *gijān*, guerrūsī *gijān*, kurde *mukrī gīān*; voir Andreas dans »Die Göttin Psyche« de R. Reitzenstein, p. 5 note 4).

§ 16. Le *v* n'existe plus, à ce qu'il paraît, dans le dialecte d'Awromān. Au *v* ancien et moyen-iranien dans toutes les positions correspond ordinairement *w*: *wāt*, »il dit« (thème ancien *vač-*); *winu*, »je vois« (phl. *vēnēm*, pers. *bīnām*); *wær*, *wōr*, »devant« (phl. var, pers. *bār*, »poitrine«); *warān*, »pluie« (phl. *vārān*, pers. *bārān*); *wīr*, »souvenir, mémoire« (avest. *vīra-*, pers. *vīr*, mot archaïque); *jāwu*, »je parviens, j'arrive« (pers. *jābām*, »je trouve«); *zāwān*, »langue« (phl. *uzvān*, pers. *zābān*); *dēw*, »démon« (phl. *dēv*, pers. *dīv*). On a *w* même dans des cas où le *v* original est devenu *g* en persan: *wiārδ*, »il passa« (zāf. impérat. *bēi-ver*, *sāmn*. *bā-viardan*, »passer«, pers. *guḏāšt*); *wārg* (pā.) »loup« (pers. *gurg*). Nous consta-

<sup>1</sup> Le *ē*, *ī* est à l'origine la terminaison du cas oblique du substantif ou du pronom auquel est affixé l'adverbe *-č*.

tons le développement en *g* — légèrement palatalisé — seulement dans le thème verbal *g<sup>i</sup>äl-*, »se tourner, retourner« (pers. *gārd-*; les formes *gardīdan*, *gardišn* se trouvent déjà en pehlvi à côté des formes plus anciennes *vardānīdan*, *vardišn*) et *gōrd*, *gōr*, »tout«, qui est emprunté, peut-être, au kurde (*gird*, *gir*, »à l'entour«).

*v* final est tombé dans *no*, »neuf« (anc. iran. *nava*, pers. *nuh*), *hær* (phl. *harv*, pers. *hār*), *dū(ā)*, »deux« (perse: \**duva-*, pers. *dū*). Pour *dv* > *b*, voir § 10. Les mots *bē*, »sans«, *bis* ou *bist*, »vingt« sont empruntés au persan.

§ 17. *m* initial, intervocal et final s'est maintenu: *mōn*, »je, moi« (pers. *mān*); *mirōakā*, »homme, époux« (pers. *mārd*); *mej mān* (*pā.*), »hôte« (pers. *mihmān*); *dōšmān*, ennemi« (pers. *dušmān*); *čæm*, »œil« (pers. *čāšm*); *nīm*, »demi« (pers. *nīm*), — *m* final est tombé dans la désinence de la 1<sup>e</sup> personne du singulier du présent des verbes, qui est devenu *-u* (phl. *-ēm*, pers. *-ām*).

§ 18. *n* s'est généralement maintenu: *nā*, »ne pas« (pers. *nā*); *niā*, »il plaça« (pers. *nihād*); *nām(ā)*, »nom« (pers. *nām*); *kənāčā*, »jeune fille« (pers. *kānīz*). — Sur *n + d* et *n + g*, voir § 10 vers la fin. — *nh* est devenu *ŋ* dans *mæŋ(x)*, »mois« (ancien iran. \**mānha-*, persan et kurde *māng*, voir Hübschmann, Pers. Stud., p. 97).

§ 19. *r*, *l*, *l*. — *r* initial, intervocal et final se maintient ordinairement: *rū(ā)*, »jour« (pers. *rūz*, sāmn. *rū*, *rūž*); *rā*, »chemin« (pers. *rāh*); *wārō*, »il mange« (pers. *χurād*); *č(ə)rājā*, »lampe« (pers. *čirāğ*); *hær*, »chaque« (pers. *hār*); *hārrā*, »âne« (pers. *χār*). — *rd* est devenu *l*: *sāl(ā)*, »an« (avest. *sarəda-*, pers. *sāl*); *g<sup>i</sup>ālu*, »je tourne« (pers. *gārdām*).

Cependant *rd* provenant d'un *rt* original s'est maintenu le plus généralement: *mārd*, »il mourut« (pers. *murđ*); *bārd*, »il porta« (pers. *burđ*); *rd* de même dans *wiārd* (pers. *gudārd*). — *r*<sub>3</sub> est devenu *l* dans *mōl*, »cou« (av. *mərəzu-*, *lurī mul*). — *r* initial est devenu *l* dans *lua*, »va« (pers. *rāv*) etc.

Il semble que la consonne *l* soit toujours initiale — et comme consonne initiale d'un verbe elle se maintient après le préfixe (*mā*) — et qu'après une voyelle on a *l* au lieu de *l*: *lut*, »nez« (kirm. *lūt*); *lā*, »côté« (kurde *lā*); *lēm*, »ventre«; *luānā*, »j'allai«; *mlu*, »je vais«, mais *pūl*, »argent«; *pālā* (*pā.*) »soulier«; *sālā*, »an«; *mōl*, »cou«. Même dans des mots arabes, on a *l* après une voyelle: *ādāl*, »juste«; *sultan*, »sultan«. Dans quelques mots d'emprunt comme *dāl*, »cœur«, *χājälā*, »beaucoup«, le *l* n'a pas subi le changement en *l*; une fois seulement dans nos textes nous avons *dāl*.

§ 20. *s* iranien (\**k*<sup>1</sup> et \**k*<sup>1</sup>*h* et *s* indo-européens) s'est maintenu: *sālā*, »an«; *mās*, »poisson« (sanskrit *matsya-*, av. *masya-*, pers. *māhī*); *asān*, »fer« (pers. *āhān*, *sāmn. āsun*); *āsp*, »cheval« (pers. *āsp*); *hāsārā*, »étoile« (phl. *stāray*, pers. *sitārā*). — *dā*, »dix« est probablement emprunté du persan (*dāh*).

§ 21. *š* s'est généralement conservé dans toutes les positions: *šæw*, »nuit« (pers. *šāb*); *šæ'r*, »ville« (pers. *šāhr*); *ši*, »il devint, il fut« (pers. *šud*); *dōšmān*, »ennemi« (pers. *dušmān*); *nišurā*, »je m'assois«; *ništārā*, »je m'assis« (pers. *nišāstān*, »s'asseoir«); *mēš* (*pā.*), »brebis« (pers. *mīš*). Il est devenu *s* dans quelques cas: *gōs*, »oreille« (pers. *gūš*); *āḡus*, »doigt« (pers. *āḡušt*, mais phl. *aḡust*). Devant le *d* de la désinence du pluriel de l'impératif, l'*š* est devenu sonore



dans *mæ-koždim*», ne me tuez pas« (*košt*, »il tua«). — *š* est tombé devant un *m*: *čæm*, »œil« (pers. *čāšm*, *vōn. čam*, *kā. čām*).

§ 22. *z* iranien (\**g*<sup>1</sup>, \**g*<sup>1h</sup> indo-européens) s'est maintenu: *zānu*, »je sais, je connais« (*gūr. zānin*, *māz. zānī'n*, *sāmn. mā-zonan*, pers. *dānām*); *hiži*, »hier« (*vōn. āzā*, *kā. hāzā*, *sāmn. izī*, pers. *dī(rūz)*); *zārin*, »d'or« (mot d'emprunt? pers. *zārīn*). Les mots *dāl*, »cœur«, *dæs*, »main«, sont empruntés au persan.

Remarque. Dans le nom de lieu *Iāsna*, »Ghažnā«, le *z* est devenu *s*. Dans quelques verbes, *z* (devant une voyelle) alterne avec *s* (devant une consonne): *wuzəm*, »je jetai«, au pluriel *wusma*, *wusta*, *wusša*.

§ 23. *ž* iranien (\**g*<sup>2</sup>, \**g*<sup>2h</sup> et *z* indo-européens), s'est maintenu: *žān*, »femme« (pers. *zān*, *māz.*, *gūr. žin*, *sāmn. žāniā*, épouse«), *žiwu*, »je vis« (pers. *žijām*), *tež*, »aigu« (*māz.*, *gūr.*, *zāng. tīž*, pers. *tīz*). — *diži*, »vol« (*av. duždā*, pers. *duzd*, *māz.*, *gūr. dig*), *dəzmā*, »nous volons« etc. sont des mots d'emprunt anciens. Le mot *məždā*, »bonne nouvelle«, est probablement emprunté au persan littéraire (*muždā*).

§ 24. *h* initial (*s* indo-européen) s'est maintenu: *hæft*, »sept« (pers. *hāft*); *hær*, »chaque, tout« (pers. *hār*). Un *h* non original s'est développé quelquefois devant une voyelle initiale: *Hāwrāmān*, »Auromān«; *hāsārā*, »étoile« (\**istārā*, *phl. stāray*); *hawr*, »nuage« (pers. *ābr*), *hitār*, *hitēr* à côté de *itār*, »de nouveau, toujours«; *hājus* à côté de *ājus*, »doigt« (pers. *āngušt*); *hiži*, *hezi*, »hier« (*sāmn. izī*).

Remarque 1. On entend souvent dans des mots iraniens un *h* emphatique semblable au *ḥ* arabe: *ḥæft* à côté de *hæft* etc.

Remarque 2. Dans des mots d'emprunt, un *h* où *ḥ* devant une consonne tombe quelquefois, la voyelle pré-

cédente étant allongée par compensation: *zāmāt*, »ennui« (ar. *zaḥmāt*).

Remarque 3. Les sons <sup>ˆ</sup> et <sup>ˆ</sup> dans des mots arabes ont parfois été conservés, en d'autres cas ils ont disparu: *motē*<sup>ˆ</sup>, »obéissant« (*muḥī*<sup>ˆ</sup>), *dāf<sup>ˆ</sup>a*, »fois« (*dāf*<sup>ˆ</sup>), *sa<sup>ˆ</sup>at*, »heure« (*sā<sup>ˆ</sup>at*), mais *naarāt*, »cri« (*na<sup>ˆ</sup>rāt*), *qaedā*, »règle« (*qā<sup>ˆ</sup>idāh*), *ādā<sup>ˆ</sup>l*, »juste« (*ādil*), *wādāt*, »promesse, obligation« (prolongement de l'*a* par compensation, ar. *wa<sup>ˆ</sup>dāt*). Il n'y a, à ce qu'il semble, aucune différence de prononciation entre <sup>ˆ</sup> et <sup>ˆ</sup>. Sur <sup>ˆ</sup>*r* pour *hr*, voir § 12 vers la fin.

§ 25. Cas sporadiques de »sandhi«: *bā*, »à«, mais *bi-jāgā*, »en place«; *jā*, »de« etc., mais *ju wēšā*, »de ses propres«, *ja amārāt*, »du palais«; *nājāḍ dān*, »j'ai délivré«, pour *nājāt dān*.

#### Accentuation et prosodie.

§ 26. La notation de l'accent dans nos textes est très imparfaite, ce qui s'explique par les conditions difficiles, sous lesquelles s'est effectué le travail de fixer les textes par écrit. Il ne m'a donc été possible de donner des règles détaillées pour l'accentuation. Il semble qu'en général, l'accent soit sujet à bien des variations qui dépendent de la diction.

§ 27. Tous nos textes awromānīs sont en prose, mais quatre des cinq morceaux en *pāwāi* sont des poésies. Ces pièces en vers sont composées, évidemment, non pas d'après le système arabe adopté par les Persans, mais de la manière ancienne: elles sont bâties sur le nombre des syllabes. Cependant la construction de la strophe en deux hémistiches et la rime trahissent l'influence de la poésie arabo-persane.

Les quatre pièces, dont une épique (n° V) et trois

lyriques (n<sup>os</sup> I, II, III) consistent en strophes de deux hémistiches à dix syllabes lesquels riment entre eux à la façon des māṭnāvīs persans. Les pièces lyriques ont une césure marquée juste au milieu de chaque hémistiche, de sorte qu'on peut considérer la strophe comme composée de quatre petits vers à cinq syllabes, dont le deuxième et le quatrième riment entre eux. Dans les n<sup>os</sup> I et II, la première strophe n'a que trois vers à cinq syllabes. Quant à la pièce épique, la plupart des hémistiches y ont une césure, mais moins marquée, à la même place.

### Verbes.

§ 28. Le verbe awromānī suit le schème général des langues iraniennes modernes en tant qu'il comprend deux thèmes, un thème présential, duquel sont formés le présent de l'indicatif et le présent du subjonctif et l'impératif, et un thème prétérial dérivant de l'ancien participe passé en *-ta* (exemples: »dire«, 1. *wāč*, 2. *wāt*; »manger«, 1. *wār-*, 2. *wārō-*, *wārd-*; »s'asseoir«, 1. *niš-* *ništ-*; »passer«, 1. *wiār*, 2. *wiārō-*). Le *ō* dérivant du *t* de l'ancien participe passé est généralement tombé après une voyelle longue: *dī* < \**dīd*, »vu«, *bəri* < \**bəriđ*, »coupé«, *dā* < \**dād*, »donné«, *āmā* < \**āmād*, »venu«, *zānā* < \**zānād*, »su«; dans les deux derniers cas le *ā* n'est pas original.

Remarque. Le participe passé porte souvent la terminaison *-ā* (*kārdā*, *wiārōā*, *mārdā*, *koštā*) provenant de l'ancien suffixe *-ak*, *-aγ*. Un *-ā* de provenance incertaine se trouve à la fin du singulier de l'impératif (*kārā* = *kār* etc.).

§ 29. Dans quelques verbes un seul thème — généralement le thème présential — est resté, dont toutes les formes du verbe ont été formées: *jawu*, »je trouve. j'arrive«,

*jawānā*, »j'arrivai«; *g'ālu*, »je me promène«, prët.: *g'ālānā*; *m-lu*, »je vais«, prët.: *luānā* etc. Quant au verbe »faire« il s'est formé, d'après le thème prëtérial *kārd-*, un nouveau thème présential *kār-*; c'est le cas du reste dans tous les dialectes hors du Fārs (pers. *kun-*). Dans le verbe »voir«, les deux thèmes dérivent, comme en persan, de deux racines différentes (1. *win-*, 2. *dī-*, pers. *bīn-*, *dīd-*).

§ 30. L'infinitif se rattache au thème prëtérial: *kārdāj*, »faire«, *koštāj*, »tuer«, *wātāj*, »dire«, *āmāj*, »venir«.

§ 31. L'impératif est le thème présential pur, augmenté généralement d'un *-ā*. Au pluriel (2<sup>e</sup> personne) la désinence *-dā*, *-dā* s'ajoute au thème.

Remarque. L'impératif du verbe »voir« (persan *dīdān*, *bīn*) est formé, par exception, du thème prëtérial (voir § 48).

§ 32. Les préfixes verbaux — les négations non comprises — sont *mā-* ou *mə-* (pers. *mī*) et *bā-* ou *bə* (pers. *bā*). Si le verbe commence par une voyelle, les deux préfixes perdent leur voyelle et se réduisent à *m-*, *b-*. *mā-* perd sa voyelle également dans quelques formes du thème *lu-*, »aller« (*mlu*, »je vais« etc.). Au présent du verbe *wātāj*, »dire«, le préfixe *mā-* se fond avec le thème verbal: *māču*, »je dis«, pour \**mā-wāču* (à comparer D. de S. § 16, rem. 2). *bā-* est préfixé seulement à l'impératif et au présent auquel il donne, comme en persan, le sens du subjonctif. *mā-*, au contraire, n'a plus la fonction régulière du *mī* persan: il n'est employé que dans un assez petit nombre de verbes, où tantôt le présent, tantôt le prëtérit porte toujours ou ordinairement ce préfixe, sans que le temps ou le mode en soit aucunement modifiés. Ce sont surtout des thèmes

courts qu'on allonge au moyen de cet augment (*mlu*, »je vais«, *māōia*, »il vit, voyait« etc.).

Remarque. L'adverbe *pēnā* est employé constamment comme une espèce de préverbe avec la forme verbale *kæft*, »il tomba«. Cet adverbe est identique, sans doute, avec le *pinā sāmnānī* préfixé au verbe *mandæjn*, »placer«. D'après M. Andreas, il est composé de *pi* (aur. *pī*, *pāj*) dérivant de l'ancien iranien *pati* et de *ānā*, *nā*, qui est une forme fortement affaibli de l'ancien *antar* (pers. *āndār*).

§ 33. La négation s'exprime par les syllables *nā* et *mæ*. *mæ* a, comme le *mā* persan, la fonction de particule prohibitive, étant préfixé à l'impératif. Mais en outre il est employé, en *awromānī*, comme une particule de négation ordinaire: on se sert de *mæ* pour donner au présent un sens négatif, tandis que *nā* est employé avec les formes prétéritales.

Remarque. La négation *mæ* ne peut pas, comme c'est le cas du préfixe *mā* (= persan *mī*), se fondre avec le thème verbal, si celui-ci commence par une consonne: *māču* »je dis«, mais *mæwāču*, »je ne dis pas«; *mlo*, »il va«, *mælo*, »il ne va pas«. Mais: *mājōā*, »vous venez«, *mæjōā*, »ne venez pas«, le thème commençant par une voyelle.

§ 34. Quant à la conjugaison, il y a bien peu de variations dans les désinences du présent. Le prétérit, au contraire, montre des irrégularités très considérables. Il faut distinguer d'abord les prétérits des verbes intransitifs de ceux des verbes transitifs. Comme la plupart des dialectes iraniens modernes l'*awromānī* a conservé en partie l'ancienne construction passive des verbes transitifs. (A comparer D. de S. § 23). A l'origine on disait: *møn wāt*, »par moi [il fut] dit«, *pāōšāj wāt*, »par le roi [il fut] dit«, *møn*

et *pāḏāšāj* étant des formes du cas oblique, et *wāt* étant le participe passé. Avec le pronom personnel suffixe on disait: *wāt-əm*, *wāt-ās*, »dit par moi«, »dit par lui« etc. Du verbe *qse kārđāj*, »parler« (litt. »faire parole«) on forme le prétérit *qse-m kārđā*, »parole par moi faite«, c.-à-d. »je parlai«:

sing. <i>qse-m</i>	}	<i>kārđā</i>	plur. <i>qse-mā</i>	}	<i>kārđā</i>
<i>qse-t</i>			<i>qse-tā</i>		
<i>qse-š</i>			<i>qse-šā</i>		

Le nominatif ancien du pronom personnel de la 1<sup>e</sup> personne, lequel subsiste dans un nombre de dialectes modernes (en *sāmnānī* sous la forme *a*), ayant disparu en *awromānī* et le cas oblique *møn* en ayant pris la fonction<sup>1</sup>, on aboutit à voir dans *møn wātəm* une construction active, »je dis«, et de cette façon il s'est formé du participe passé suivis des pronoms suffixes un nouveau prétérit actif. Dans nos textes on trouve la construction passive à côté de la construction active. On a des expressions comme: *bā χāk-šā səpārd*, ils l'enterrèrent« (litt. »à la terre par eux [il fut] livré«, *gərd-u-šə<sup>2</sup>ri-šā χærāb kārđ*, »ils mirent toute la ville en ruines« (litt. »toute la ville par eux [fut] mise en ruines«), *hākəm āmr-ās kārđ*, »le gouverneur ordonna« (litt. »le g., par lui [il fut] ordonné«). On dit *møn kənāčā wəzu*, »je désire une jeune fille«, mais *møn kənāčā-m wāstā*, »je désirai une jeune fille« (litt. »moi, une jeune fille par moi [fut] désirée«). Nous trouvons *wāt-ās*, »il dit«, et *pāḏāšāj wāt*, »le roi dit«, et même avec un nom propre arabe: *Sa<sup>c</sup>iḏi wāt* (construction passive pure), mais nous trouvons aussi: *Sa<sup>c</sup>ḏ* (cas sujet) *wāt*, *pāḏāšāj wātāš* et simplement *paḏāšā wātāš*. Dans cette dernière phrase, la dernière trace de la con-

<sup>1</sup> La forme *amøn*, synonyme de *møn*, est probablement le résultat d'une fusion entre le nominatif \**a* et le cas oblique *møn*.

struction passive a disparue, et *-āš* est devenu la désinence de la 3<sup>e</sup> personne du singulier.

§ 35. Dans les prétérīts des verbes intransitifs, la 3<sup>e</sup> personne du singulier était formée probablement, à l'origine, du participe passé seul, sans terminaison aucune, tandis que les terminaisons de la 1<sup>e</sup> et de la 2<sup>e</sup> personne étaient *-a* et *-i* respectivement, et celles des trois personnes du pluriel *-(i)mā*, *-(i)ḍā* et *ā* ou *ē*. Mais à côté de ce prétérīt on a eu un parfait formé par l'addition des formes suffixes du présent du verbe »être«. Ce parfait, caractérisé par un *-n* précédant les désinences personnelles, est souvent employé avec la fonction du prétérīt simple et de l'imparfait, et les désinences du prétérīt intransitif et du parfait intransitif s'étant entremêlées, il en résulte une grande irrégularité dans les formes prétéritales des verbes. Les désinences des verbes intransitifs sont employées aussi quelquefois dans des verbes transitifs.

Remarque 1. Dans la construction passive des verbes transitifs le participe passé se trouve quelquefois augmenté du *-n* appartenant au parfait: *-əm kārdān*, *-āš kārdān* à côté de *-əm kārd*, *-āš kārd*.

Remarque 2. Les formes ayant la lettre caractéristique *-n* ont même influencé le présent. Dans quelques verbes la syllabe *-nā* peut être ajoutée aux désinences des deux premières personnes du singulier.

§ 36. Un suffixe *-rā*, de provenance incertaine, est ajouté parfois aux désinences des formes prétéritales des verbes intransitifs, et aussi, dans des cas très rares, à celles des verbes transitifs, mais sans en modifier le sens. Un autre suffixe, *wæ*, qui est étymologiquement identique avec l'adverbe persan *vā*, a sa place également après les désinences personnelles: *kārdāšā-wæ juab*, »ils lui répondirent«. Il cor-

respond originalement, quant à la signification, au préfixe re- des verbes français, mais très souvent il ne sert évidemment qu'à donner plus de poids à une forme verbale courte.

§ 37. On pourrait dresser de la manière suivante la liste des désinences des verbes awromānīs:

Présent.

1 <sup>e</sup> pers. du sing.	-u, -unā	1 <sup>e</sup> pers. du plur.	-mā, -mē
2 <sup>e</sup> — —	-ī, -inā	2 <sup>e</sup> — —	-dā, -dā, -dē
3 <sup>e</sup> — —	-o	3 <sup>e</sup> — —	-a

Comp. les désinences du présent du dialecte gūrānī: *makar-em*, »je fais«, -ī, -ū, -ām, -īd, -īn.

Formes prétéritales.

A. Verbes transitifs (construction active).

	après une voyelle	après une consonne
sing. 1.	-m	-əm
2.	-t, -trā	-āt
3.	{ - -š, -šrā	{ - -āš
plur. 1.	-mā	
2.	-tā	
3.	-šā	

B. Verbes intransitifs.

sing. 1.	-a	-arā
2.	-ī	-irā
3.	-	-ārā
plur. 1.	-imā	-imārā
2.	iđā	-iđārā
3.	-ē	-ērā, -arā



C.	sing. 1.	-āna, -ānəm	-ēnā, -ēnē
	2.	-āni	-ēni
	3.	-ān	-ē
	plur. 1.	-ānmā	-ēnmā
	2.	-āndā	-ēndā
	3.	-ānā	-ēnā, -ēnē

## D. (Formes combinées de B et de C).

sing. 1.	-nā, -ānā	-ānā, -ānəm	-ānārā
2.	-inā	-āj, (-īnā), -āni	-ājṛā
3.	-	-ā, -āna, -ān	-ārā
plur. 1.	-mā	-ājṃā	-ājṃārā
2.	-ḍā	-ājḍā	-ājḍārā
3.	-ā	-āḍ, -āḍā, -āj, -ājā, -āē	-ānērā, -ājṛā, -ērā

Le suffixe *-wæ*, en s'ajoutant aux désinences, n'y apporte aucun changement. Dans quelques cas, *-nā*, *-nē* est placé après *-wæ* (*-wā*, *-wē*): *dāšawænā*, *dānšāwēnē*, «ils ont donné».

§ 38. La forme à désinence *-ēnē* (1<sup>e</sup> pers. du sing. et 3<sup>e</sup> pers. du plur.) a le plus souvent la fonction d'un imparfait, plus rarement celle d'un plusqueparfait.

§ 39. Le plusqueparfait normal des verbes tant transitifs qu'intransitifs est formé en ajoutant le prétérit du verbe «être» au participe passé avec ou sans la terminaison *-ā*: *luājā bē*, «il était allé», *niāj bē*, «il avait placé».

§ 40. Pour exprimer le futur, on emploie 1) le présent de l'indicatif ou 2) le présent du subjonctif: 1) *taḷanāš kāru*, «je le pillerai», *wēm zānu*, «moi-même je saurai», 2) *kawṛāw bāsānu*, «j'achèterai un mouton».

§ 41. L'awromānī possède des formes passives construites en ajoutant les désinences de l'actif à un participe passé qui, dans tous les cas qui ont été notés, se termine

en *-ia* : *wuziaw*, »je suis jeté« (c.-à-d. *wuzia-u*), *g'āriawnā*, »je suis saisi«, *košiawnā*, »je suis tué«. Le passif est conjugué de la manière suivante :

	Présent.	Prétérit I.	Prétérit II.
sing. 1.	<i>-iaw, -iawnā</i>	<i>-iānā</i>	<i>-iānā</i>
2.	<i>-iāj, -iājnā</i>	<i>-iāj</i>	<i>-iāni</i>
3.	<i>-io</i>	<i>-iā, -iājā, -iāwæ, -iē</i>	<i>-iān</i>
plur. 1.	<i>-iājmā</i>	<i>-iājmæ, -iājnmā</i>	<i>-iājnmā</i>
2.	<i>-iājđā</i>	<i>-iājđā, -iājndā</i>	<i>-iājndā</i>
3.	<i>-ia</i>	<i>-iāj, -iāđnā</i>	<i>-iājnā, -iēnā</i>

Plusqueparfait.

sing. 1.	<i>-ia bēnē, bēna</i>	plur. 1.	<i>-ia bēnmā</i>
2.	<i>-ia bēni</i>	2.	<i>-ia bēndā</i>
3.	<i>-ia bē</i>	3.	<i>-ia bēnā, bēnē</i>

§ 42. Le verbe »avoir« n'existe pas en awromānī, à ce qu'il paraît. La notion de la possession s'exprime par »être à« : *ađ puli žiađ-āš hān*, »il a beaucoup d'argent« (litt. »il, beaucoup d'argent est à lui«), *žār-āđ pēnān?*, »as-tu de l'or?« (litt. : »y a-t-il de l'or chez toi?«), *bārēw-əm bē*, »j'avais un frère«.

Modèles de conjugaison.

§ 43. Le verbe »être« (cf. D.deS. §27, H.-Sch. p.101-102).

Infinitif.	Impératif.	Participe passé.
?	sing. <i>bo</i> (T.), <i>bowæ</i> (T.)	<i>bīē</i>
	Présent <sup>1</sup> .	Présent.
	(ancien thème ah-)	(indicatif et subjonctif)
sing. 1.	<i>-nā</i>	<i>mōn bunā</i>
2.	<i>-nī</i>	<i>to binā</i>
3.	<i>-a</i> (masc.), <i>-ānā</i> (fém. <sup>2</sup> ), <i>-nā, -n, -ān, -ən, hān, hānā</i> <sup>3</sup>	<i>āđ bo</i> (T.)

<sup>1</sup> Toutes les formes notées ici existent dans nos textes.

<sup>2</sup> Voir § 105.

<sup>3</sup> Forme négative : *nīa, nīā, nīān*. *hān* et *hānā* signifient »existe«.

plur. 1. -ēnmē, -nmē	ēmæ bimē (T.)
-ēndē	šmæ biðē
-ēnē, -īnā (?)	āðišā bā

## Prétérit I.

## Prétérit II.

sing. 1. mōn bēna (T.), bēm, bia (T.)	mōn biēna
2. to bēni, biēi (T.)	to biēni (T.)
3. āð bē (T.), bī (T.), biē (T.), biā (T.), biwæ (T.)	āð biēn, biēnā (T.)
plur. 1. ēmæ bēnmē (T.)	ēmæ biēnmē (T.)
2. šmæ bēndē	šmæ biēndē
3. āðišā bēnē (T.)	āðišā biēnē

## Plusqueparfait.

sing. 1. biē bēnē	
2. biē bēni	
3. biē bē	bēn bī (T.).
plur. 1. biē bēnmē	(pā. biē bēmē)
2. biē bēndē	(pā. biē bēdē)
3. biē bēnē	

## § 44. »Couper, trancher« (pers. burīdān).

Infinitif.	Impératif.	Part. passé.
?	bār (T.), bārā (T.), bārā (T.)	bārī (T.) bārīē (T.)
Présent.	Prétérit I.	Prétérit II.
s. 1. bārú, bārúnā	brim (bārim) (T.)	bāřjānəm
2. bārī	brit	bāřjāni (T.), bāřjēni (T.)
3. bāró	brīš	bāřjā(n) (T.), bārīā (T.)
pl. 1. bārmá	brimā	bāřjānmē
2. bārdá	britā	bāřjāndē
3. bārā	brīšā	bāřjānē, bāřjēnē (T.)

## § 45. »Aller« (pers. räftän).

	Infinitif.	Impératif.	
	?	s. 1. <i>luá</i> (T.), <i>luá</i> , <i>bāruá</i> (T.), <i>mälé</i>	
		pl. 1. <i>luidā</i>	<i>māldé</i>
	Présent.	Prétérit I.	Prétérit II.
s. 1.	<i>m<sub>l</sub>u</i> , <i>bəlu</i> (T., subj.)	<i>luénā</i>	<i>luā</i> (T.), <i>luānā</i> , <i>lanā</i>
2.	<i>m<sub>l</sub>i</i>	<i>luēni</i>	<i>luāj</i> , <i>lāj</i>
3.	<i>m<sub>l</sub>o</i> , <i>bəlo</i> (T., subj.)	<i>luē</i>	<i>luā</i> (T.), <i>luāwæ</i> (T.)
pl. 1.	<i>məlmā</i> , <i>mālmā</i> (T.), <i>bālmā</i> (T., subj.)	<i>luēnmā</i>	<i>luājmā</i>
2.	<i>məldā</i> , <i>māldā</i> (T.)	<i>luēndā</i>	<i>luājđā</i>
3.	<i>m<sub>l</sub>ā</i>	<i>luēnē</i> (T.)	<i>luā</i> (T.), <i>luā</i> (T.), <i>luāe</i> (T.), <i>luāj</i> (T.), <i>luēj</i> (T.), <i>luājā</i> (T.), <i>luawæ</i> (T.)

## § 46. »Donner« (pers. dādän; D. de S. § 30, H.-Sch. p. 102).

	Infinitif.	Impératif.	Participle passé.
	?	<i>bāđā</i> (T.), <i>bāđāj</i> (T.)	<i>diē</i> (T.); <i>dā</i> (T.); <i>dān</i> (T.) <i>bāđājđ</i> (T.)
	Présent.	Imparfait.	Prétérit I.
s. 1.	<i>məđāw</i> (T.), <i>məđāwnā</i>	<i>dēnēšnē</i> (T.)	<i>dām</i>
2.	<i>məđāj</i> , <i>məđājnā</i>		<i>dāt</i>
3.	<i>məđó</i> (T.), <i>do</i> (T.)		<i>dāš</i> , <i>dā</i> (T.), <i>dāwæ</i> (T.), <i>dāšnā</i> (T.)
pl. 1.	<i>məđājmā</i>		<i>dāmā</i>
2.	<i>məđājđā</i>		<i>dātā</i>
3.	<i>məđā</i>		<i>dāšā</i> , <i>dāšāwænā</i> (T.)

## Prétérit II.

## Prétérit III.

s. 1. *dānā*2. *dānāt*3. *dānāš*, *dānā* (T.), *dān* (T.), *dājnā* (T.),  
*dawēnē* (T.), *dānašnā* (T.)pl. 1. *dānmā*2. *dāntā*3. *dānšā*, *dānšāwēnē* (T.) *mādiājrā* (T.)§ 47. »Venir, arriver« (pers. *āmādān*; D. de S. § 63),

## Infinitif.

## Impératif.

*āmāj* *bō* (T.), *bu* (T.), *bowæ* (T.); avec négation: *mō**bājdā**mājdā* (T.)

## Présent.

## Prétérit.

s. 1. *māwnā* (T.), *māwou* (T.), *āmānā* (T.), *āmānā*  
*māw* (T.), *māwā* (T.)2. *mājnā*, *māj* (T.)*āmāj*, *āmāni* (T.)

3.

*āmā* (T.), *āmāwæ* (T.), *āmān*  
(T.), *āmānā* (T.)<sup>1</sup>pl. 1. *māimā**āmājmā* (T.), *āmēmā* (T.)2. *mājdā*, *miāwdā* (T.)*āmājdā*3. *māā**āmāš*, *āmē* (T.)

## Imparfait.

*ājēnē* (T.)§ 48. »Voir« (pers. *dīdān*: D. de S. § 42).

## Infinitif.

## Impératif.

?

*bādiā**bādiāidā*<sup>1</sup> *owmād* emprunté du persan (*āmād*).

	Présent.	Prétérit I.	Prétérit II.
s. 1. <i>wīnu</i>		<i>dim</i>	<i>diānā</i> (T.), <i>māḍiawnā</i> , <i>mā- ḍionā</i> (T.)
		<i>dīt</i>	<i>diāj</i>
		<i>diš</i> (T.)	<i>diā</i> (T.), <i>diā</i> (T.), <i>māḍiā</i> (T.), <i>māḍiō</i> (T.)
pl. 1. <i>wīnmē</i> (T.)			<i>diāj mā</i>
	Imparfait.		<i>diājḍā</i>
pl. 3. <i>wīnēnē</i> (T.)		<i>dišā</i>	<i>diā</i> , <i>diā</i>

La forme *māḍiō* porte la désinence du présent. Peut-être s'agit-il d'un présent historique formé du thème *di-*.

§ 49. »Rire« (pers. *χāndīdān*).

	Présent.	Prétérit.
sing. 1. <i>χu</i> , <i>χunā</i>		<i>χōānā</i>
2. <i>χuinā</i>		<i>χōāi</i>
3. <i>χuā</i>		<i>χōā</i>
plur. 1. <i>χuāmā</i>		<i>χōāimā</i>
2. <i>χuāḍā</i>		<i>χōājḍā</i>
3. <i>χuā</i>		<i>χōāi</i>

§. 50. »Pouvoir« (pers. *tuvānistān*).

	Présent.	Prétérit.
sing. 1. <i>tawu</i> , <i>tawunā</i>		<i>tawānā</i>
2. <i>tawī</i> , <i>tawīnā</i>		<i>tawāni</i>
3. <i>tawo</i>		<i>tawā</i>
plur. 1. <i>tawmā</i>		<i>tawānmā</i>
2. <i>tawdā</i>		<i>tawāndā</i>
3. <i>tawā</i>		<i>tawānā</i>

Ce verbe se construit avec le présent de l'indicatif ou le présent du subjonctif: *tawdā šmæ qse kārḍā bā hāwrāmī?*

»savez-vous parler awromānī?« *kənāčä mətawo bəlo rārä*,  
 »la jeune fille ne peut pas marcher.«

§ 51. »Jeter« (gūr. *wešā'nin*, H.-Sch. p. 93 (?)).

Infinitif.	Impératif.	Part. passé.
<i>wuzəj</i>	s. <i>wuzä, mowzä</i> pl. <i>wuzdä</i>	<i>wuzä, wuzē</i> ou <i>wust</i>
Présent.	Prétérit I.	Prétérit II.
<i>wuzú, mowzú</i> etc.	<i>wuzəm, wustəm</i> <i>wuzät</i> <i>wuzäš</i>	<i>wuzänäm, wustänäm</i>
Imparfait.	<i>wusmā</i>	
s. 1. <i>wuzēnē</i>	<i>wustā</i> <i>wusšā</i>	

§ 52. »Dormir, s'endormir« (pers. *χuftān*, gūr. *witan*, H.-Sch. p. 93).

Présent.	Prétérit.	Plusqueparfait.
s. 1. <i>músu</i>	<i>wutānä</i>	<i>wutä bēna</i>
2. <i>músi</i>	<i>wutinä</i>	
3. <i>múso</i>	<i>wut (T), wutän (T.), wutänä (T.)</i>	
pl. 1. <i>musmä</i>	<i>wutimä (T.)</i>	
2. <i>muzdä</i>	<i>wutiđä</i>	
3. <i>músa</i>	<i>wutä</i>	

§ 53. »Apporter« (pers. *āwurdān*, *ār*).

Impératif.	Prétérit I.	Prétérit II.
<i>bār (T.), bārä (T.)</i>	s. 1. <i>bārđəm</i>	<i>āwərdäm (T.), āwərdänəm (T.)</i>
	2. <i>bārđät</i>	<i>āwərdät (T.), ārdät</i>
Part. passé.	3. <i>bārđäš</i>	<i>āwərd (T.), awərdē, awərdäš,</i> <i>ārdä</i>
<i>awərdä (T.)</i>		

Présent du subj.	Prétérit I.	Prétérit II.
s. 3. <i>bāro</i>	pl. 1. <i>bārdmā</i>	<i>āwərdānmā</i> (T.)
	2. <i>bārdtā</i>	
	3. <i>bārdša</i>	<i>āwərdša</i> <sup>1</sup> (T.)

## § 54. »Pleurer« (pers. giristān).

	Présent.	Prétérit.
sing. 1.	<i>gārawí</i>	<i>gārawānā</i>
2.	<i>gārawí</i>	<i>gārawīnā</i>
3.	<i>gārawó, gārio</i> (T.)	<i>gārawá</i>
plur. 1.		<i>gārawajmā</i>
2.		<i>gārawajđā</i>
3.		<i>gārawāj</i> (T.)

## § 55. »Tourner«, retourner« (pers. gāštān, gārdīdān).

	Présent.	Prétérit.
sing. 1.	<i>g<sup>i</sup>ālu, g<sup>i</sup>āluwæ</i> (T.)	<i>g<sup>i</sup>āltānā(wæ)</i> (T.)
2.	<i>g<sup>i</sup>āli</i>	
3.	<i>g<sup>i</sup>āto</i>	<i>g<sup>i</sup>āla</i> (T.)
plur. 1.	<i>g<sup>i</sup>ālmā</i>	<i>g<sup>i</sup>ātajmā(wæ)</i> (T.)
2.	<i>g<sup>i</sup>āldā</i>	
3.	<i>g<sup>i</sup>āla</i>	<i>g<sup>i</sup>ālāj(wæ)</i> (T.), <i>g<sup>i</sup>ālē(wæ)</i> (T.)

## § 56. »Prendre, saisir« (pers. giriftān).

	Impératif.	Part. passé.
	<i>g<sup>i</sup>ārā</i> (T.)	<i>gørt</i> (T.), <i>g<sup>i</sup>āriá</i>
	<i>g<sup>i</sup>ārdā</i>	
	Présent.	Prétérit.
sing. 1.	<i>g<sup>i</sup>āru</i> (T.)	<i>gørtəm</i>
2.	<i>g<sup>i</sup>āri</i>	
3.	<i>g<sup>i</sup>āro</i> (T.)	<i>gørt</i> (T.), <i>gørtā</i> (T.)
plur. 1.	<i>g<sup>i</sup>ārmā</i>	
2.	<i>g<sup>i</sup>ārđā</i>	
3.	<i>g<sup>i</sup>āra</i> (T.)	<i>gørtānā</i> (T.), <i>gørtēnē</i> (T.)

<sup>1</sup> *āwərd* etc. ou *āwōrd* etc.



Une forme *g'ārā* (T.) semble avoir la fonction de 3<sup>e</sup> pers. du sing. du présent du subjonctif.

§ 57. »Tomber, devenir« (zāzā: gnén'a, »je tombe«, gnā, »il tomba«).

	Présent.	Prétérit.
sing. 1.	<i>gnu, gnurā</i>	<i>gnānā</i>
2.	<i>gni</i>	<i>gnāj</i>
3.	<i>gno</i> (T.)	<i>gnā, gnē</i> (T.), <i>gnārā, gnērā</i>
pl. 1.	<i>gnimā</i>	<i>gnājmā</i>
2.	<i>gāndā</i>	<i>gnājōā</i>
3.	<i>gna</i>	<i>gnāe</i>

*ađ gnērā sār-u-zāminā*, »il tomba à terre«.

§ 58. »Attendre, arriver« (pers. jāftān, »trouver«).

	Présent.	Prétérit.
sing. 1.	<i>jawu</i> (T.), <i>jawunā</i>	sing. 1. <i>jawānā</i> (T.)
2.	<i>jawi</i> (T.), <i>jawinā</i>	2. <i>jawāni</i>
3.	<i>jawo</i>	3. <i>jawāna, jawā</i> (T.)
		pl. 3. <i>jawāj</i> (T.), <i>jawāđ</i> (T.)

§ 59. »Faire« (pers. kārdān; D. de S. § 31, H.-Sch. p. 100.

Infinitif.	Impératif.	Part. passé.
<i>kārdāj</i> (T.)	<i>kārā</i> (T.), <i>kāro</i> (T.)	<i>kārdā</i> (T.) <i>kārdān(ā)</i> (T.)

	Présent.	Prétérit.	Plusqueparfait.
s. 1.	<i>kārú, kārūnā</i> (T.)	<i>kārdānəm</i> (T.)	
2.	<i>kārí</i>	$\left\{ \begin{array}{l} \textit{kārđ} \textit{ (T.), } \textit{kərđ} \textit{ (T.),} \\ \textit{kārdāš} \textit{ (T.), } \textit{kārdē} \textit{ (T.)} \end{array} \right.$	<i>kārdā bē</i> (T.)
3.	<i>kāró</i> (T.)		
pl. 1.	<i>kārmā</i> (T.)	<i>kāriān</i> (T.)	
2.	<i>kārđā</i>		
3.	<i>kārā</i>	<i>kārdēnā</i> (T.), <i>kārēnē</i> (T.)	

Le plus souvent, le prétérit de ce verbe est exprimé au moyen de la construction passive (voir § 34).

Le verbe *kārdāj* a quelquefois une signification plus spéciale que celle de »faire«. Il peut signifier: »venir« ou »jouer«.

§ 60. »Tuer« (persan *kuštān*).

	Infinitif.	Impératif.	Participle passé.
	<i>koštāj</i> (T.), <i>košāj</i> (T.)	<i>košā</i> (T.)	<i>košia, kušīā, košt</i> (T.)
		<i>koždā, koždi</i> (T.)	
	Présent.	Prétérit.	Prés. de subjonctif.
s. 1.	<i>kšu</i> (T.), <i>kšunā</i>	<i>koštam, košenā</i> (T.)	
2.	<i>kši, kšinā</i> (T.), <i>mokši</i> (T.)		<i>bokši</i>
3.	<i>kšo</i>	Imparfait.	
pl. 3.	<i>kša, koša</i> (T.)	s. 1. { pl. 3. { <i>košenē</i> (T.)	
	Présent du passif.	Prétérit du passif.	Plusqueparfait du passif.
s. 1.	<i>košīaw, košīawnā</i>	<i>košīānā</i>	<i>košia bēnē</i>
2.	<i>košīaj, košīajnā</i>	<i>košīāj</i>	etc.
3.	<i>košio</i>	<i>košīā, košīān</i> (T.), <i>košīē</i> (T.)	
pl. 1.	<i>košīājmā</i>	<i>košīājnmā</i>	
2.	<i>košīājōā</i>	<i>košīājndā</i>	
3.		<i>košīāōnā</i>	

§ 61. »Mourir« (pers. *murdān*, D. de S. § 34).

Participle passé. *mārdā* (T.)

	Présent.	Prétérit I.	Prétérit II.	Plusqueparfait.
s. 1.	<i>mru</i>	<i>mārdā</i>	<i>mārdānā</i>	
2.	<i>mri</i>	<i>mārdi</i>	<i>mārdāni</i>	
3.	<i>mro</i>	<i>mārd</i> (T.)	<i>mārdān</i>	<i>mārdā bē</i> (T.)
pl. 1.	<i>mārmā</i>	<i>mārdimā</i>		
2.	<i>mārōā</i>	<i>mārdiōā</i>		
3.	<i>mra</i>			

§ 62. »Mettre, placer« (pers. nihādān).

Participe passé. *niā* (T.)

	Présent.	Prétérit.
sing. 1.	<i>mānanā</i>	<i>niāmṛā</i>
2.	<i>māninā</i>	<i>niātrā</i>
3.	<i>mānā</i>	<i>niāšrā</i> (T.), <i>niārā</i> (T.), <i>niā</i> , <i>niāi</i> (T.), <i>niē</i> (T.)

plur. 3. *niārā*, *niērā* (T.), *niēnā* (T.)

	Imparfait.	Plusqueparfait.
sing. 1.	<i>niēnērē</i> (T.)	sing. 3. <i>niāi bē</i>

§ 63. »S'asseoir, être assis« (pers. nišāstān).

Impératif. *nišārā* (T.)

	Présent.	Prétérit.	Plusqueparfait.
s. 1.	<i>nišurā</i>	<i>ništarā</i> , <i>ništawæ</i> (T.)	<i>ništā biānārā</i>
2.	<i>niširā</i>	<i>ništirā</i>	
3.	<i>nišorā</i>	<i>ništārā</i> (T.), <i>nistā</i> (T.)	<i>ništā bērā</i> (T.)
pl. 1.	<i>nišmārā</i> (T.)	<i>ništīmārā</i> (T.)	
2.	<i>ništārā</i>	<i>ništiðārā</i>	
3.	<i>nišarā</i>	<i>ništērā</i> (T.), <i>ništēwæ</i> (T.)	

La forme *ništā bērā* a une fois dans les textes la fonction d'un imparfait.

§ 64. »Voler dans l'air« (pers. pārrīdān; H.-Sch. p. 55: gūr. parīn, »sauter«).

Infinitif. *fərnāj*

	Présent.	Prétérit.
sing. 1.	<i>pru</i> , <i>fərnú</i>	plur. 1. <i>fərnāmā</i>
2.	<i>pri</i> , <i>fərní</i>	2. <i>fərnātā</i>
3.	<i>pró</i> , <i>fərnó</i>	3. <i>fərnāšā</i>
plur. 3.	<i>pra</i>	

§ 65. »Dire« (thème vac-, D. de S. § 64, H.-Sch. p. 103.)

	Infinitif.	Impératif.	Participe.
	<i>watäj</i>	<i>wāččä, wāči</i> (T.) <i>wāžďä</i>	<i>wātä</i>
	Présent.	Imparfait.	Prétérit.
Sing. 1.	<i>māčú</i>	<i>wāčēnā</i>	<i>wātəm, wātānəm</i>
2.	<i>māči</i> (T.)		
3.	<i>māčo</i> (T.)		<i>wāt</i> (T.), <i>wātāš</i> (T.)
Plur. 1.	<i>māčmä</i>		
2.	<i>māčďä</i>		
3.	<i>māča</i>	<i>wāčēnā</i> (T.)	

§ 66. »Se mettre sur pied« (pers. *istādān*, »être debout«). Le thème précédé de l'adverbe *wæ* signifie »descendre (du cheval)«, à comparer le persan *wā istādān*, »s'arrêter«, *gūr. wisā'n, wusān*. Précédé de l'adverbe *hur* il a la signification de »se lever«<sup>1</sup>. A comparer § 72.

	Infinitif.	Impératif.
	<i>hurästäj</i>	<i>huržä</i> <i>huržďä, huräžďä</i>
	Présent.	Prétérit.
s. 1.	<i>wæžúrä, wæžú; hur mäjwú</i>	<i>wæstarä; hur ästa</i>
2.	<i>wæžírä</i>	<i>wæstirä</i>
3.	<i>wæžorä</i>	<i>wæstärä</i> (T.)
pl. 1.	<i>wæžmärä</i>	<i>wæstimärä</i>
2.	<i>wæžďärä</i>	<i>wæstidärä</i>
3.	<i>wæžarä</i>	<i>wæstērä; huržēnē</i> (T.)

§ 67. »Manger« (pers. *čurdān*, D. de S. § 35).

<sup>1</sup> Dans l'impératif et le présent nous avons probablement un autre thème: ancien iran. *až-*, »pousser«.

Impératif.	Participe passé.
<i>wārū</i>	<i>wārđā</i> (T.)
<i>wārđā</i>	

Présent.	Prétérit.
sing. 1. <i>wāru</i> , <i>wārɯæ</i> (T.)	<i>wārđəm</i>
3. <i>wāro</i> (T.), <i>mwāro</i> (T.)	<i>wārđ</i> (T.), <i>wārđān</i> (T.)
plur. 1. <i>wārmā</i> (T.)	

## Plusqueparfait.

sing. 3. *wārđā bē* (T.)§ 68. »Passer« (pers. *guđāštān*; D. de S. § 45).

## Participe passé.

*wiārđā*

Présent.	Prétérit.
sing. 1. <i>wiāru</i> (T.)	sing. 1. <i>wiārđa</i>
	2. <i>wiārđi</i>
	3. <i>wiārđ</i>
	plur. 1. <i>wiārđimā</i>
	2. <i>wiārđiđā</i>
	3. <i>wiārđā</i>

§ 69. »Naître« (pers. *zādān*).

Présent.	Prétérit.
sing. 1. <i>məzúnā</i>	<i>zānā</i>
2. <i>məzínā</i>	<i>zāj</i>
3. <i>məzo</i> , <i>mzo</i>	<i>zā</i>
plur. 1. <i>məzmā</i>	<i>zājimā</i>
2. <i>məzdā</i>	<i>zājđā</i>
3. <i>məza</i>	<i>zāđā</i>

§ 70. »Savoir, connaître« (pers. *dānistān*; D. de S. § 46, H.-Sch. p. 71).

## Impératif.

*bāzānā*

	Présent.	Prétérit.
s. 1.	<i>zānu</i> (T.), <i>mzānu</i> (T.)	<i>zānəm, zānānəm</i> (T.)
2.	<i>zāni, mzāni</i> (T.)	<i>zānāt</i>
3.	<i>zāno</i> (T.)	<i>zānāš, zānāš</i> (T.), <i>zānān</i> (T.), <i>zānē</i> (T.)
pl. 1.	<i>zānmā</i> (T.)	<i>zānmā, zānēnmā</i> (T.)
2.	<i>zāndā</i>	<i>zāntā</i>
3.	<i>zāna</i>	<i>zānšā</i>

§ 71. »Sortir, s'élancer« (étymologie incertaine).

	Présent.	Prétérit.
s. 1.	<i>ziúrā</i>	<i>zianārā</i>
2.	<i>ziírā</i>	<i>ziajrá</i>
3.	<i>ziórā</i>	<i>ziārā</i> (T.)
pl. 1.		<i>ziajmārā</i>
2.		<i>ziajđārā</i>
3.		<i>ziairā</i>

§ 72. »Mettre« (à comparer § 66).

Impt. *bāzārā*. — Présent *āzurā*. — Prét. *āstārā* (T., 1<sup>e</sup> p. du s. et 3<sup>e</sup> du pl.).§ 73. »Porter, mener, conduire« (pers. *burdān*; D. de S. § 39).Impt. *bārā*. — Prés. *bārú*. — Prét. (3<sup>e</sup> p. du s.) *bārd* (T.).§ 74. »Pardonner« (pers. *baχšīdān*).Impt. *bāχšā* (T.). — Prés. *bāχšú*. — Prét. *bāχšām, -āt, -āš* (T.).§ 75. »Appeler« (*gūr. čehrīn*, H.-Sch. p. 62; *fēilī čirīn*. Mann. II. Abth. p. 184).Part. passé *čariā, čarē*. — Prés. *čaru*. — Prét. I *čarim*, 3<sup>e</sup> p. *čari(š)* (T.). — Prét. II *čarēnē*, 3<sup>e</sup> p. *čarēšnē*, pl. 3<sup>e</sup> p. *čarēnē*.

§ 76. »Ordonner« (pers. *fārmūdān*).

Prés. *fārmāwu*. — Prét. I *fārmāwəm*, -āt, -ās. — Prét. II, 3<sup>e</sup> p. *fārmāvān*.

§ 77. »Aboyer« (mot onomatopéique).

Prés. *gāfu*. — Prét., 3<sup>e</sup> p. *gāfā* (T.).

§ 78. »Cuire« (étym. incertaine).

Inf. *gāriāj*. — Part. passé *gārinā* (T.). — Prés. *gārinu*. — Prét. I *gārinām*. — Prét. II *gārinanəm*.

§ 79. »Guerroyer« (étym. incertaine).

Prés. *māgōziow*. — Prét. *gōziānā*.

§ 80. »Demander, envoyer chercher« (racine ancienne: *kā(m)* cf. *sāmn. māgan*, »vouloir«, prét. *giæjm*).

Imp. *kianā*. — Prés. *kianu*. — Prét. I *kiasəm* (T.). — Prét. II *kiasānā*.

§ 81. »Tomber« (phl. *kaftan*; *gūr. kátan*, H.-Sch. p. 80; kurde *kāft*, *kāt*, »il tomba«).

Prét. sing. 1. *kæfta*, 2. *kæfti*, 3. *kæft* (T.), *kawt* (T.), *kæftārā*, pl. 1. *kæftimā*, 2. *kæftiðā*, 3. *kæftā*. — Plusq. 3<sup>e</sup> p. du sing. *kæftā bē* (T.).

§ 82. »Mouvoir« (pers. *jumbānīdān*).

Prés. *jømnu* (T.). — Prét. 3<sup>e</sup> p. *jømnāš* (T.).

§ 83. »Verser«, répandre« (étym. incertaine).

Prés. *māju*. — Prét. I *mōtəm*. — Prét. II (avec fonction du passif?) *mājānā*.

§ 84. »Rester, demeurer« (pers. *māndān*; H.-Sch. p. 88: *mā<sup>3</sup>nin*).

Prét. I, 3<sup>e</sup> p. *mānā* (T.). — Prét. II, sing. 1. *mānānā*, 2. *māninā*. — Prét. III, 3<sup>e</sup> p. *māwæ* (T.).

§. 85. »Secourir, être utile« (étym. incertaine; le même verbe que le précédent?).

Prés. *mānu*. — Prét. *mānānā*.

§ 86. »Être debout« (étym. incertaine).

Prés. *mördurä*, *māmördurä*. — Prét. (Imparfait) 1<sup>e</sup> p. du s. et 3<sup>e</sup> p. du pl. *mördanērē* (T.),

§ 87. »Téter« (pers. *mākīdān*; H.-Sch. p. 89 *gūr. mežānin*). Prés. *mžunä*, *mžinä*, *mžo*, *məžmä*, *məždä*, *mža*. — Prét. *mžāna*.

§ 88. »Se courber« (phl. fra-*nāmīdān*).

Prés. *nāmnurä*, *nāmnirä*, *nāmnorä*, *nāmnmärä*, *nāmndärä*, *nāmnarä*. Prét., 3<sup>e</sup> p. du s. *nāmnārä* (T.).

§ 89. »Cuire« (pers. *puxtān*).

Impt. *pāčä*. — Prés. *pāču* (T.), *pāčunä* (T). — Prét. I, 3<sup>e</sup> p. du s. *pāt*. — Prét. II, 3<sup>e</sup> p. du s. *pātān*.

§ 90. »Prendre« (pers. *sitādān*; *gūr. sā'nin*, H.-Sch. p. 72).

Prés. *sānu* (T.), 1<sup>e</sup> p. du pl. *sānmä* (T.). — Prét. *asā(wæ)* (T.).

§ 91. »Brûler«, intrans. (pers. *sūxtān*; H.-Sch. p. 73: *gūr. sūtīān*).

Prés. *sōču*. — Prét. *sōta*, 1<sup>e</sup> et 2<sup>e</sup> p. du pl. *sōtimä*, *sōtiōä*.

§ 92. »Brûler«, trans. (pers. *sūžānīdān*).

Part. passé *sōčna*. — Prés. *sōčnunä*, *sōčninä*, *sōčno*, *sōčēnmä*, *sōčēndä*, *sōčna*. — Prét. *-əm sōčna* etc. (construction passive).

§ 93. »Devenir, aller« (pers. *šudān*; D. de S. § 62, H.-Sch. p. 100: *gūr. čigin*, prés. *mašim*).

Prés. *mšu*. — Prét. I, 3<sup>e</sup> p. *ši* (T.), *šičä*, *šiwæ*. — Prét. II, 3<sup>e</sup> p. *šičān*, 3<sup>e</sup> p. du pl. *šičā*. — Pāwā: Prés. 1<sup>e</sup> p. du pl. *šim* (T.).

§ 94. »Craindre« (pers. *tārsīdān*).

Impt. *tārsä*. — Prés. *tārsu*. — Prét., sing. 1. *tārsānā* (T.), 2. *tārsāni* (T.), 3. *tārsā* (T.), pl. 3. *tārsāj* (T.).

§ 95. »Vouloir, désirer« (pers. *χ<sup>v</sup>āstān*; H.-Sch. p. 64).

Prés. *wāžu*. — Prét. *wastəm*.



§ 96. »Appeler, lire« (pers.  $\chi^{\text{v}\bar{a}}\text{ndān}$ ).

Inf. *wānāj* (T.). — Prés. *mwānu*. — Prét. I *wānām*. — Prét. II *wānānəm* ou *wānānəm*, 3<sup>e</sup> p. du pl. *wānēnē* (T.).

§ 97. »Acheter« (étym. incertaine).

Prés. *wurāšu*, *mowrāšu*. — Pret. *wurātəm*.

§ 98. »Vivre« (persan *zīstān*; kurde *žiin*; afgh. *žvand*, »vie«).

Prés. *žiwu*. — Prét. *žiwānā*, *žiwaj*, *žiwa*, *žiwajmä*, *žiwajdā*, *žiwādā* ou *žijā* (T.).

§ 99. La langue awromānie connaît une façon particulière d'accentuer la notion verbale en ajoutant au mode défini du verbe une forme qui se termine en *-æj* (*-aj* quelquefois dans nos textes, ou bien, avec le *-ā* final si commun dans les substantifs, *æjā*, *ājā*, *ajā*) du même verbe, probablement l'infinitif pris dans le sens d'un substantif d'action: *χoajā χu*, »je ris« (littéralement quelque chose comme: »je ris d'un rire«); *g'āltaj g'āltu*, »je me promène«; *ramāj ramó*, »il court«; *pəšmaj pəšmo*, »il éternue«; *mlajā mlo jāŋ*, »il s'en va en guerre«; *mwānāj mwāna* »ils lisent«; *gārāwaj gārāwo*, »il pleure«; *luē luāj*, »ils marchaient«. On trouve aussi l'expression *bā gārāwā gārāwaj*, »tout en pleurs«.

## Substantifs.

### A. Affixes,

§ 100. La terminaison *ā* ou *æ* se trouve affixée — constamment ou facultativement — à un grand nombre de substantifs. On pourra distinguer entre un *ā*, *æ* primaire provenant d'un *-ay* moyen-iranien (ancien iranien *-aka*)

et un *ā*, *æ* secondaire. Le *ā*, *æ* primaire forme une part inséparable du mot, l'*i* du cas oblique étant placé après lui: *čēr-u-særæjš* (= *særā-i-š*), »sous sa tête«. L'*ā*, *æ* secondaire, qui peut être affixé à presque tous les substantifs, même à des noms propres (*ā qatālā*, »cet assassin«; *ī Hasanā*, »ce Ḥasan«), est plus dégagé dans ses rapports avec le substantif, en tant que l'*i* du cas oblique et l'*i* ou l'*e* de l'unité s'introduisent devant lui: *ā āspiæ zīni kārā*, »selle ce cheval« (*āsp-i-æ*); *luā šæ'riæ*, »il alla à la ville«; *rāfiqiā χās āni*, »tu es un bon ami«; *mæŋiæ*, »un mois«; *piājæ*, »un homme« (*piā-i-æ*); *hākmeæ*, »un gouverneur«.

§ 101. L'affixe *-w*, souvent augmenté de la terminaison susmentionnée *-æ*, est plus commun en awromānī que ne l'est l'affixe *-v* dans la langue kurde<sup>1</sup>: *rüēw* ou *rüewæ*, »un jour« (une fois dans nos textes: *rüweā*, probablement par l'analogie de *šæweā*, *šæwiæ*, »une nuit«); *kəlawāš*, »son casque« (*kəlā-w-āš*); *šæwāwæ*, »par nuit«, à comparer l'adverbe *durāwæ*, »de loin«. L'*i* du cas oblique a sa place devant le *w* (*sær-u-lāχtiwæ*, »sur le trône). L'*i* de l'unité, au contraire, est placé après le *w* (*piewi*, »un homme«).

§ 102. Comme dans beaucoup de dialectes iraniens modernes et même dans le persan vulgaire<sup>2</sup> il existe en awromānī, à côté de l'affixe *ā* (*æ*) provenant de l'aka ancien, une terminaison *-k*, *-āk*, qui, en rendant le substantif déterminé, joue en quelque sorte le rôle d'un article défini. Un substantif peut être déterminé sans porter la terminaison *-k*, mais avec cette terminaison il l'est toujours. Cet affixe a été augmenté de la terminaison *-ā*, *-æ* (*-ē*): *kurrākā*,

<sup>1</sup> Voir Socin, Die Sprache der Kurden (G. d. ir. Ph. I. 2) § 60.

<sup>2</sup> Je dois cette observation à M. Andreas.

»le garçon (mentionné)«, *piākæ*, »l'homme, le domestique«, *bārākæ*, *bārākē*, »la porte«; avec un mot arabe: *ǰālābākē*<sup>1</sup> »le bourreau«; *ǰānākē*, *mirðakæ*, »la femme, l'homme« par excellence, c.-à-d. l'épouse, le mari<sup>2</sup>. Si un substantif porte en même temps les deux affixes *-kæ* et *-wæ*, *-kæ* a la première place, et l'*i* du cas oblique s'introduit entre les deux affixes: *sær-u-čāmānākæjwæ*, »à la prairie«.

§ 103. Les diminutifs sont formés au moyen du suffixe *tā*: *wātā* (*wātākæ*), »(petite) sœur«, *bārātā*, »petit frère«, *zarulā* ou *rulā*, »(petit) enfant«.

§ 104. Pour exprimer le caractère indéfini d'un substantif on y ajoute la terminaison *-i* ou *-ē* (le *ǰā-i-waḥdāt*, l'*ī* de l'unité persan). Le *ǰā-i-išārāt* persan se trouve, suivi de la terminaison *-æ*, dans l'expression: *ā kæsīæ kâ*, »la personne qui«.

## B. Le genre.

§ 105. Dans le dialecte *sāmnānī* j'avais constaté l'existence de deux genres. Cependant la différence de genre se montre, dans ce dialecte-là, seulement dans les deux formes de l'article défini (*ī* pour le masculin, *īā* pour le féminin). Selon mon *mīrzā sāmnānī*, quelques verbes avaient dans la 3<sup>e</sup> personne du singulier une forme féminine spéciale: *biāmā*, »il vint«, *biāmæj*, »elle vint«<sup>3</sup>. D'après le dire des *Awromānīs*, leur dialecte à eux connaît aussi une différence grammaticale des deux sexes; elle se montre d'abord dans l'emploi des deux formes de la 3<sup>e</sup> personne du singulier

<sup>1</sup> *ǰālāb*, prononciation corrompue du mot arabe *ǰallād*.

<sup>2</sup> *Dūæ kāwātri āmē . . . . Jō ǰā kāwātrækā . . . .*, »Deux colombes arrivèrent . . . . Une des colombes . . . .« Ainsi partout dans nos textes. A remarquer l'expression: *ǰō . . . ǰōākæ*, »un . . . l'autre«.

<sup>3</sup> Voir D. de S. § 63 et § 72.

du présent du verbe être: *a* avec un sujet masculin et *änä* avec un sujet féminin. Quelques exemples ont été notés:

<i>piā χās a</i> , »l'homme est bon«.	<i>žänä χās änä</i> , »la femme est bonne«.
<i>kurrä χās a</i> , »le garçon est bon«.	<i>känäččä χās änä</i> , »la fille est bonne«.
<i>i piā kur a</i> , »cet homme est aveugle«.	<i>žänäs kær änä</i> , »sa femme est sourde«.
<i>gāwä χās a</i> , »le bœuf est bon«.	<i>mū dārāž änä</i> , »la chevelure est longue«.
<i>dæs χās a</i> , »la main est bonne«.	
etc.	etc.

D'une série de telles phrases il résulterait que, outre les substantifs énumérés ci-dessus dans la première colonne, les substantifs suivants seraient du sexe masculin: *nān*, »pain«, *drāχt*, »arbre«, *ruļä*, »enfant«, et ceux-ci du sexe féminin: *nāmā*, »lettre«, *šišā*, »bouteille«. Le mot *juab*, »réponse« serait masculin, mais *soal*, »question«, féminin, *dōs*, »ami«, masculin, mais *dōšmān*, »ennemi«, féminin. Il ne faut pas pourtant attacher trop d'importance à ces indications, car la règle de l'emploi des deux formes *a* et *änä* n'est évidemment pas toujours suivie: à côté de la phrase *āweæ χās a*, »l'eau est bonne«, on trouve cette autre: *i āwē pak änä*, »cette eau est pure«. Et dans nos textes le substantif *nām*, »nom«, est suivi par *a* ou par *änä* indifféremment.

§ 106. La différence de sexe apparaît aussi, à ce qu'il semble, dans la forme du participe passé dans la construction passive. Les phrases suivantes ont été notées:

- i piāšā košt*, »cet homme par eux [fut] tué«.  
*i žänāšā koštä*, »cette femme par eux [fut] tuée«.  
*kurrāšā gort*, »le garçon par eux [fut] saisi«.  
*känäččāšā gortä*, »la fille par eux [fut] saisie«.

*i aspšā gørt*, »ce cheval par eux [fut] saisi«.

*i āwəšā gørtā*, »cette eau par eux [fut] saisie«.

D'autre part, il semble que, dans nos textes, les formes du participe passé avec et sans la terminaison *-ā* soient employées assez indifféremment.

#### Nombres et cas.

§ 107. Le pluriel, tant des mots awromānīs originaux que des mots d'emprunt, est formé au moyen de la terminaison *-ā*, qui correspond à *-hā* en persan: *žānā*, »les femmes«; *sālā*, »les ans«; *sāwā*, »les pommes«; *mənāfəqā*, »les hérétiques, les fripons«. Si le substantif se termine en *-ā*, *-æ* au singulier, cette voyelle tombe devant le *-ā* du pluriel: *kurrā*, »le garçon«, plur. *kurrā*. Même la voyelle finale du mot *qse*, »parole« (arabo-persan: *qiššā*, »conte«) tombe au pluriel qui a la forme *qsā*. Ainsi *-kā*, *-kæ*, *-kē* se changent au pluriel en *-kā*: *kurrākā*, »les garçons«, *zaruākā*, »les enfants«. La terminaison *-w*, *-wæ* peut être ajoutée au pluriel comme au singulier: *kāwātrækāw*, »les colombes«, *dēwāwæ*, »les démons.«

§ 108. Nous trouvons parfois, mais rarement, dans nos textes, un pluriel en *ē* (*zarulākē*, *kurrē*, *kurrākē*). C'est le pluriel normal dans le patois de Pāwā, qui a gardé, comme le sāmnanī, un cas oblique spécial au pluriel (cas sujet *-ē*, cas obl. *-ānā*; en sāmnanī *-i* et *-un* relativement).

Remarque. Le pluriel *kurrākān*, qui se trouve une seule fois dans nos textes, est dû à l'influence du persan ainsi que le pluriel *wāχthā*, »les temps«.

§ 109. Au singulier, le cas oblique en *-i* existe encore dans le dialecte awromānī. Le sujet logique dans la construction passive des verbes transitifs est mis souvent,

mais non pas toujours, au cas oblique (voir le § 34): *pāḍāšāj wāt*, »le roi dit«. Même un nom propre d'origine arabe peut avoir, dans ce cas, la terminaison du cas oblique: *Māhmūdi wāt*, »Maḥmūd dit«. Dans l'expression *āwiči wāt*, »celui-ci aussi dit«, l'*i* du cas oblique a été après l'adverbe suffixe *-ič* (§ 134).

Le cas oblique représente le génitif dans la construction d'*izāfāt*: *wāzīr-u-lātow-sultān Māhmūdi bē*, »il était le ministre du père du sultan M.«; *āsōq-u-musājākæj bē*, »elle était amoureuse du juif«. Cependant on trouve aussi des *izāfāts*, où le mot régi ne porte pas la terminaison *-i*.

Après une préposition, le cas oblique est de règle: *pāj sāfāri*, »en voyage«; *pi pālāwāniwæ*, »malgré [ma] vigueur«; *dālā-u-šæ'ri*, »dans la ville«; *sær-u-særæj*, »au sommet de la tête«; *jā bērūn-u-šæ'riwæ*, »au dehors de la ville«; *tā jārā šæwi*, »pendant trois nuits«. La postposition *-nā* régit aussi, généralement, le cas oblique: *Hāwrāmanīnā*, »en Awromān«. La direction peut être exprimée par le cas oblique sans préposition: *luā šæ'ri(æ)*, »il alla à la ville«; *šæ'r-u-l'āsnaĵ*, »vers (à) la ville de Ghaznin.« De même le temps où et le temps pendant lequel quelque chose se passe sont exprimés parfois par un substantif au cas oblique: *šæwi*, »[par] une nuit«; *gordā šæwiæ*, »toute la nuit durant«.

§ 110. Le régime direct n'a pas de terminaison spéciale. Le moi *-rā* ne s'emploie jamais, comme le *-ra* persan, pour désigner le régime direct ou indirect, mais seulement comme une postposition enclitique qui indique la direction: *rārā*, »par le chemin«; *čapārā*, »à gauche«<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> M. Andreas est d'avis que le *-rā* awromānī n'a pas la même étymologie que le *-rā* persan, et qu'il est une forme affaiblie du mot que nous connaissons en pehlvi sous la forme *frāz* (pers. *fārāz*), »en avant«.

Le régime indirect est exprimé, ordinairement, au moyen des prépositions *ow*, *pā* et *pēnā*: *møn dām ow to*, »je te donnai [des coups], je te frappai«; *møn wātəm pēnāt*, »je te dis«; *rutubāw-i-ziāḏ-ās dā pēnā*, »il lui conféra bien des honneurs«; *bāḏāj m pāḏi* (*p* + pronom *āḏ* au cas obl.), »donne-moi [comme épouse] à celui-ci«.

§ 111. Le génitif s'exprime au moyen de l'*izāfāt* qui a, en awromānī, la forme *u*: *gōs-u-dēwā*, »l'oreille (les oreilles) des démons«; *χalk-u-ā šæ'riæ*, »le peuple de cette ville«; *ās q-u-musājākæj*, »l'amour du juif«.

Si le substantif se termine en *-ā*, *-æ* ou *-ā*, ces voyelles forment souvent avec l'*u* de l'*izāfāt*, une diphtongue *āw*, *āw*, *āw*: *pāj jānāw tātājš*, »vers la maison de son père«; *bārā-kāw to*, »ton frère«; *pāj jānāw žānākiā*, »vers la maison de la femme«; *tatāw-i kēnāčā*, »le père de cette jeune fille«. A comparer les prépositions *dāmāw* (= *dāmā-u*) et *šonāw* (= *šonā-u*), *lāw* (= *lā-u*).

§ 112. Quelquefois l'*izāfāt* est supprimée et le génitif exprimé seulement par le cas oblique, le mot régi étant toujours placé après le mot régissant: *čæmāš kawt bā kur-rākān pāḏšāj*, »ses regards tombèrent sur les fils du roi«; *žānā ī šæ'ri*, »les femmes de cette ville«; *qāzi Γās nāič*, »aussi le kadhi de Ghaznin«, *pālāæ āwi*, »un peu d'eau«.

§ 113. L'*izāfāt* persane, *i* (*e*), est employée quelquefois, surtout dans des cas où le substantif régissant et le substantif régi sont, tous les deux, des mots d'emprunt persans ou arabes: *sultān-e-Māhmuḏ* (mais le plus souvent: *sultān Māhmuḏ*); *sāḏ toman-i-put*, »cent tūmāns d'argent«; *bā mātlāb-e-wēm jāwānā*, »je suis arrivé à mon [propre] but«.

### Adjectifs.

§ 114. L'adjectif n'est sujet à aucun changement de forme, qu'il soit attribut ou déterminatif. L'adjectif attribut porte souvent la terminaison *-a*, *-ä*, *-ē*: *kurräkē gâwrē biē*, »les garçons furent grands«; *ī žänä læmäš pörä bī*, cette femme était enceinte« (litt. »cette femme, son ventre était plein); mais: *ī kənāčä žarīf änä*, »cette jeune fille est jolie«.

§ 115. L'adjectif déterminatif est quelquefois rattaché au substantif au moyen de l'izāfāt: *žāmān-u-qadim*, »le temps ancien«. Mais très souvent l'izāfāt est supprimée: *rāfiqæ žās*, »un bon ami«; *piājä fæx gädān*, »un homme très pauvre«. L'ancien du village, que les Persans appellent »*rīš-i-sāfid*« (»barbe-blanche«) se nomme en awromānī *rīš-cärmē* (de *čärmē*, »blanc«).

§ 116. Quant à la comparaison, nos textes ne donnent que trois exemples du comparatif: *wurditār*, »plus petit, plus jeune« (*wurd*, persan *χurd*), *māhkamtār*, »plus fort« (du mot d'emprunt *māhkam*, arabe *muḥkam*), *χāstār* (pā.) »meilleur« (*χās*, arabe *χāšš*, »spécial, noble«, qui est devenu le mot awromānī ordinaire pour »bon«), et un du superlatif: *χāsīn*, »le meilleur, le mieux«.

### Noms de nombre.

§ 117. Nombres cardinaux. Nombres ordinaux.

- |  |                       |
|--|-----------------------|
| 1. <i>jō, joā, joāk; jāk</i> (mot d'empr.) | <i>jākom</i>          |
| 2. <i>dūæ, dūa, duā</i>                    | <i>duāmin, duōmin</i> |
| 3. <i>jārä</i>                             | <i>jārāmin</i>        |
| 4. <i>čuār, čoar</i>                       | <i>čoarāmin</i>       |
| 5. <i>pāņ</i>                              | <i>pāņjāmin</i>       |
| 6. <i>šiš</i>                              |                       |
| 7. <i>hæft, hawt</i>                       |                       |



## Nombres cardinaux.      Nombres ordinaux.

8. <i>hāšt</i>	
9. <i>no</i>	
10. <i>dā</i>	<i>dāhāmin</i>
11. <i>jazdā</i>	
12. <i>dowanzdā</i>	
13. <i>sinza</i>	
14. <i>čuardā</i>	
15. <i>paŋzā, panzā</i>	
16. <i>šajzā</i>	
17. <i>hāfdā</i>	
18. <i>hāždā</i>	
19. <i>nuzdā</i>	
20. <i>bis, bist</i>	
30. <i>sī</i>	
40. <i>čil, čäl, cēl</i>	
100. <i>sād</i>	
1000. <i>hāžār</i>	

§ 118. Ordinairement, comme en persan, le substantif est mis au singulier après un nom de nombre. On trouve pourtant le pluriel dans: *dūæ jārā sālā*, »deux [ou] trois ans«.

**Pronoms.**

## A. Pronoms personnels, possessifs et réfléchis.

§ 119. Les pronoms personnels isolés sont:

	1 <sup>e</sup> pers.	2 <sup>e</sup> pers.	3 <sup>e</sup> pers.
sing.	<i>møn, amøn</i>	<i>tō, tā</i>	{ <i>ā, āđ</i> <i>āw, āw</i>
plur.	<i>ēmæ</i>	<i>šmæ</i>	<i>āđšā</i>

Les formes *møn* et *amøn* sont employées presque sans différence; peut-être préfère-t-on la forme pleine *amøn* (voir

§ 34 note), si l'on veut accentuer le pronom. — Pour la 2<sup>e</sup> pers. du sing., la forme *to* (nominatif ancien: *tuvam*) est le cas sujet: *to qse kārā*, »parle, toi«; *tā* (génitif ancien: *tava*) est à l'origine le cas oblique, et comme telle la forme est employée dans la construction passive: *tā kārdān*, »par toi fait, tu as fait«; mais la construction passive s'étant développée en construction active, *tā* est quelquefois resté: *či sær-u-ī žānā tā nā bārjēni*, »pourquoi n'a tu pas coupé la tête à ces femmes?« *to*, d'autre part, a pris souvent la fonction d'un cas oblique après une préposition: *lāw to*, »chez toi«.<sup>1</sup> — Le pronom de la 3<sup>e</sup> personne du sing. a un cas oblique en *-i*: *pāđi*, »à lui, à elle« (*pā+ađi*).

§ 120. Rattachés à un substantif au moyen de l'izāfāt, les pronoms personnels isolés ont, comme en persan, la fonction de pronoms possessifs: *bārākāw to*, »ton frère«; *nāfārmāni tā*, »ta désobéissance«.

§ 121. Les pronoms personnels suffixes sont d'un usage très commun. Ils sont:

	après une voyelle		après une consonne	
sing. 1 <sup>e</sup> pers.	-m		-əm	plur. 1. -mā
2 <sup>e</sup> —	-t, -đ		-āt	2. -tā
3 <sup>e</sup> —	-š		-āš, -iš	3. -šā

Ils ont les fonctions suivantes: .

1) Sujet logique dans la construction passive: *hazir-šā kārd*, »ils amenèrent«; *ī sær či-đ bāri?* »pourquoi as-tu coupé cette tête?«

2) Régime direct: *či-m kšinā?* »pourquoi me tues-tu?« *mōn mōđāw-t pāđi*, »je te donne à lui«; *kšu-t*, »je te tue«.

3) Régime indirect: *žārū-š nā bē*, »il n'avait pas d'enfants« (litt. »il ne lui était pas d'enfants«).

<sup>1</sup> Mais: *pēnā tā*, »pour toi«.

4) Génitif, c'est-à-dire comme pronom possessif: *møn kənāčä-ð bia*, »je serai ta fille«; *to nāmē-t čēs ān?* »quel est ton nom?« *hičbi-ð*, »ton mariage«.

5) Avec une préposition ou une postposition: *pāj-m*, »à moi«.

Remarque 1. Un emploi pléonastique du pronom suffixe -š, -āš n'est pas rare. On trouve des phrases telles que: *ā kārġiä bā dəs-u-wēš barō-š*, »[afin qu'il] prenne cette poule dans ses (propres) mains«; *Hājasi Zir pājm bārd-āš*, »amène-moi H. Z.«

Remarque 2. Le singulier -š est employé parfois inexactement pour le pluriel -ša.

§ 122. Le pronom réfléchi apparaît toujours combiné avec le pronom personnel suffixe.

sing. 1. <i>wēm</i> , »moi-même«	plur. 1. <i>wēmā</i>
2. <i>wēt</i> , <i>wēð</i>	2. <i>wētā</i>
3. <i>wēš</i>	3. <i>wēšā</i> , <i>wēššā</i> <sup>1</sup>

Ces formes ont aussi la fonction de pronoms possessifs: *bā dəs-u-wēš*, »dans ses (propres) mains«.

§ 123. Le pronom réciproque — qui apparaît toujours au cas oblique — est *jotārini* ou *jotrini* (une fois dans nos textes: *jotērini*), »l'un l'autre«.

## B. Pronoms démonstratifs.

§ 124. Les pronoms démonstratifs sont: *ī* ou *ē*, »ce, cette, ces«, *ā* ou *ān* (le dernier emprunté du persan), »ce ... là, cette ... là, ces ... là«, *ānā* ou *ānā*, »celui, celle, ce, cette«<sup>2</sup>, *āð*, »celui-là, celle-là«, *āðšā*, »ceux-là, celles-là, *āw* ou *āw*, »celui-là, celle-là« (celui dont on parle), *īnā*, *īnē*, »celui-ci,

<sup>1</sup> C'est le *vzēwēh* nord-pehlvi avec les pronoms suffixes.

<sup>2</sup> D'après une source awromānie, *ānā* sera »celui-ci«, *ānā* »celui-là«.

celle-ci<sup>1</sup>, *īni, eni, inišā, īnā*, »ceux-ci, celles-ci«. *inā* a un cas oblique *ināj*, employé après les prépositions; de même *āw, āw* a le cas oblique *āwi*.

### C. Pronoms relatifs.

§ 125. Les prépositions relatives sont assez rares dans nos textes. Le plus généralement, une proposition relative est exprimée sans pronom relatif: *ā dāriæ čerišnā wutā bēnē*, »l'arbre sous lequel ils s'étaient endormis« (litt. »cet arbre-là, sous lui (*čeri-š-nā*) ils s'étaient endormis«); *rāfiqiā bāruš čāni wēm*, »un ami que je puis prendre avec moi« (litt. »un ami, je le prends . . .«); *hær kæsīæ wāro*, »quiconque mange«.

Si un pronom relatif est jugé indispensable, on emploie les pronoms *kā, kē*, »qui, lequel«, et »*či, čē*«, »ce qui« (pers. *ki, čī*). *či* ou *čiā* est ordinairement renforcé par *hær*, »tout«: *hær čiā māči*, »tout ce que tu dis«; *hær čiā sahāb-mānsāb bē*, »tout ce qu'il y avait d'officiers«.

### D. Pronoms interrogatifs.

§ 126. Nous trouvons dans les textes les pronoms interrogatifs suivants: *ki, kām, kāma*, »qui, quel, lequel (persan *ki, kudām*), *či, čē, čēš* (= *čē-āš*), »que, quoi, ce que«.

### E. Pronoms indéfinis.

§ 127. *jō*, »quelqu'un« (cas obl. *jōj*).

*jō . . . jōtār . . . āwičī*, »un . . . l'autre . . . l'autre encore«.

*čēš*, »quelque chose«.

*itār* }  
*wætār* } »un autre« (guerrūsī *itir*, Querry p. 3).

<sup>1</sup> D'après la même source, *īnā* sera le masculin, *īnē* le féminin. L'indication me paraît très douteuse. Autrement les pronoms démonstratifs n'ont pas de forme spéciale pour le féminin.

*gørd, gør, gørdi, gørdē*, Pāwā: *gostā*, »chaque, tout«.  
*hær kæs, hær kæsīæ, hær kæsēwæ*, »chacun, quiconque«.  
*hær čī*, »tout ce qui«.  
*hær kām*, »quiconque«.  
*hič kām ... nā ...*, »personne ... ne ..., aucun ... ne ...«  
*fətan*, »un tel« (arabe: *fulān*).  
*γājyr ... nā ...*, »un autre ... ne ..., excepté ... personne ne ...«

### Prépositions et postpositions.

§ 128. Prépositions:

*bā, wæ; pað, pāj (pēj), pā, pē, p-* (voir §§ 8 et 9), »à, en, sur, pour, par«.

En composition avec un mot qui commence par une voyelle, *pā, pāj* est réduit à *p-*; *pað* est la forme *pāwāie*.

*bā dæs-u-wēs*, »dans ses mains«.

*wātās bā Mājmāni*, »il dit à M.«

A remarquer l'emploi de *bā* dans des expressions telles que: *biē bā žānim*, »elle fut ma femme« (à comparer la locution »blive til« en danois); *bō bā pāðšā*, »il sera roi«; *ātəm-šā bā tæj āwördä bē*, »ils avaient rendu le monde étroit« (c.-à-d. tenu le monde en angoisse); *nāmēm niā bā Hasan*, »je lui donnai le nom de Hasan«.

*šim wæ säjr (pā.)*, »nous allons en voyage«.

*pað-ät (pā.)*, »à toi«.

*pāj säfäri*, »en voyage«; *čāšti pāj musājākæj*, »un déjeuner pour le juif«; *pāj-m*, »pour moi«.

*pī (= p-ī) pālāwāniwæ*, »malgré cette vigueur«.

*pāw (= p-āw) joākē*, »à cet(te) autre«.

*jā* (*ja, jo, ju, čä*; voir §§ 14 et 25), »de, provenant de, chez, à, dans«.

*jā kōšaw āmāwæ*, »il revint de la campagne«.

*hākəm ju wēšā*, »un chef [choisi] de (c.-à-d. parmi) ses propres [habitants]«.

*jā ādā u tatēiwæ*, »chez les mère et père«.

*čərim jā to*, »je t'appelai«.

*qawāš kərō jā Mājmani*, »il cria à M.«

Le plus souvent la préposition *jā* se trouve combinée avec la postposition *nā*, voir § 131.

Comme premier membre d'une composition cette préposition a toujours la forme *čä*- (voir les prépositions *čāni*, *čānā*, et l'adverbe *čānā*).

*inā, inæj* |  
*nā (pā.)* | } »à, dans« (pers. *āndār, dār*).

*inæj dām*, »dans la bouche«.

*nā pajow māzar (pā.)*, »au pied du tombeau«.

*bē*, »sans« (mot d'emprunt, pers. *bī*).

*bē hākmi*, »sans chef«.

*ow*, »à, pour, sur« (pehlvi *ō*). A comparer § 110, vers la fin.

*ow joākāšā [nāmāš] Sa<sup>c</sup>ō [bē]*, »le nom de l'autre était S.«  
*kæft ow wīrāš*, »il s'en souvint« (litt. »[cela] tomba sur sa mémoire«).

*čərānā ow jōj*, »on appela quelqu'un.«

*dūæ kāwātri ništēwæ ow ā dāriæ* (ou, sans préposition: *ništēwæ ā dāriæ*), »deux colombes s'assirent sur cet arbre«.

*ow* est employé comme un complément à quelques verbes: *hurāš āwōrd ow*, »il vomit«; *wīrāt šiān ow*, »il est disparu de ta mémoire« (c.-à-d. »tu l'as oublié«); *kārdāš ow juab*, »il répondit«. Des cas analogues se trouvent dans le nord-pehlvi.

*pēnā* (*pāj + nā*), »à, pour, de«, Pāwā: *pārā* (*pāj + rā*). A comparer § 110, vers la fin).

*hārmānəm pēnā tā-nā*, »mon ordre est pour toi« (c.-à-d. »je te donne(ra) mes ordres«).

*hič kæs pēnāšā nā zānāš*, »personne ne savait rien d'eux«.

*ā mēšā χās ānānā pārā to* (*pā.*) »cette brebis est bonne pour toi«; *pārā nāhārāt* (*pā.*) »pour ton dîner«.

*čēni, čāni, čānā*, »dans, avec« (*ǰā + inā, nā*).

*čēni ša'ra g'āta* (*pā.*), »il se promena dans la ville«.

*žān u piājā bēnē čāni duæ kurrā*, »il y avait une femme et un homme avec deux fils«.

*dāmāw, ǰā dāmāw* (*ǰi-ǰmāw*), »après«. A comparer la préposition *sāmnānie dām* (D. de S. § 103). Voir § 111, vers la fin.

*dāmāw modēwi*, »après quelque temps«; *dāmāw ānājā*, »après cela«.

*šōnā, šonāw, bā šonāw*, »après« (poursuivant, essayant d'atteindre: *šōnā* comme substantif, signifie: »trace«).

*šonēš*, »après lui, pour le chercher«; *šonā ādā*, »après la mère«.

*šonāw musājākæj*, »pour trouver le juif«.

*g'ālaǰmæ bā šonāw wēmāwæ*, »nous retournâmes sur nos pieds«.

*lā, lāw, ǰā lājā*, »chez« (kurde *lā*, »côté«).

*la to, lāw to*, »chez toi«; *lāš*, »chez lui«.

*ǰā lājā to* (*pā.*), »chez toi«.

*wær-u, wör-u*, »devant« (persan *bār*, »poitrine«).

*wær-u-tōpā*, »devant les canons«.

*wær* employé comme complément d'un verbe:

*rāšā gørtēnā wær*, »ils ont pris leur chemin«, c.-à-d. »s'en sont allés«.

*waru-u*, »derrière« (ancien iran. *apara*?).

*waru-u-šæ'ri*, »derrière la ville«.

*sær-u*, »au-dessus de« (*sær*, »tête«).

*sær-u-därwāzāwæ*, »au-dessus de la porte«.

*sær-u-særâw*, »au sommet de la tête«.

*tuš-u*, »à l'encontre de«.

*tuš-u-sultani amē*, »ils vinrent à l'encontre du sultan, rencontrèrent le sultan«.

*dälä-u* »en dedans de« (persan *dil*, *däl*, »cœur«, préposition *sämnānie dälæj*).

*dälä-u-šæ'ri*, »dans la ville«.

*čēr-u*, »sous, au-dessous de« (pers. *zīr-i*).

*čēr-u-særæjš*, »sous sa tête«.

*bābä-u*, »sur, relativement à, concernant« (arabe *bāb*, »porte, chapitre«).

*bābä-u-fälān piawæ*, »concernant tel ou tel homme«.

*jä bērun-u* »au dehors de« (pers. *bān-i*).

*jä bērun-u-šæ'riwæ*, »au dehors de la ville«.

*bä qād-u*, »pendant, devant« (*qād* est peut-être le mot arabe *qadr*, »valeur, mesure«).

*bä qād-u-säläwi*, »pendant un an«.

*bä wādäw*, »avec l'obligation de« (arabe *wa'd*, »promesse«).

*bä wādäw dämawä hawt rüa*, »à livrer au bout de sept jours«.

*tā, tākä*, »jusqu'à« (pers. *tā, tāki*).

*tā kā isæ*, »jusqu'aujourd'hui«.

§ 129. Si le régime de *pāj*, *pēnä*, *wær*, *čänä* est un pronom personnel suffixe ou un pronom réfléchi, ces prépositions sont placées après celui-ci; dans cette position, *pāj* est réduit parfois à *pi*: *wēš pi*, »par lui-même«; *nānāš pāj āwörd*, »elle lui apporta du pain«; *šuš pēnä kārä?* »veux-



tu le prendre pour mari?« *rutubāw-i-ziāḏāš dā pēnā*, »il lui conféra bien des honneurs« (le verbe est inséré entre le pronom et la préposition); *kārdāš wæx*, »elle lui mit [ses vêtements]«; *sāḏ tomaniš čānā bē*, »il y avait cent tūmāns là-dedans.« C'est le cas aussi de *poræ*, »sur«, qui ne se trouve, dans nos textes, qu'avec un pronom suffixe: *wormšā poræ kæft*, »le sommeil tomba sur eux.« — *ow* employé comme postposition: *dærow*, »à la main«.

Remarque. Au lieu de *wātāš pēnā*, »il lui dit«, on dit aussi *wāt pēnā*. Ainsi la postposition se réduit à un complément adverbial du verbe.

§ 130. Des postpositions proprement dites sont:

*-rā*, »vers, le long de, à« (voir § 110). *bu rārā!* »viens par le chemin!« *rāsārā, čāpārā*, »à droite, à gauche«; *wāχthārā*, »au(x) moment(s) où«.

*-nā*, »dans« (à comparer la préposition *inæj, nā*). *kōšānā*, »dans la montagne, à la campagne«. *Hāwrāmaninā*, »en Awromān«; *bēdārinā*, »en veillant« (litt. »dans l'état de veille«); *jākšāmānā*, »le dimanche«; *nimaruānā*, »à midi«.  
— En *sāmnānī* on dit: *övinā bāšur*, »lave avec de l'eau« (D. de S. § 102).

§ 131. Les prépositions ont très souvent pour complément une des postpositions *-nā* et *-rā*. Si le substantif régi par la préposition et la postposition est suivi d'un génitif ou d'un adjectif, la postposition est placée après le dernier mot de la combinaison.

*jä...nā*.

*wæstārā jä āspānā*, »il descendit du cheval«; *jä zāmān-u-qadiminā*, »dans le temps passé«; *jä zāmān-u-tātāw sultan Māhmuḏ Γāsnawinā*, »du temps du père du sultan Maḥmūd«; *čā wāχtānā*, »dès ce temps«.

*pi* ou *pā* . . . *nā*.

*pā* (= *pā ā*) *šāuwānā*, »dans cette nuit«; *g<sup>l</sup>ālmā pi šə'rānā*  
»nous retournâmes à la ville«.

*čēr(-u)* . . . *nā*.

*čēr-u-səræjšnā*, »sous sa tête«; *čērīšnā*, »sous lui, là-dessous«.

*dālā-u* . . . *nā*.

*dālā-u-ruēnā*, »au milieu du visage«.

*lāw* . . . *nā*.

*law ādinā*, »à côté d'elle«.

*jä tänχoa-u* . . . *nā*, (*jä*) *jāgā-u* . . . *nā*, »au lieu de« (*jāgā*,  
»lieu«, nord-pehlevi *viāk*, à comparer le persan *jā*).

*jä tänχoa-u-ā hakminā*, »au lieu de ce chef«; *jä jāgā-u-wēšānā* »à son propre lieu«; *jāgā-u-tātæjšnā*, »au lieu de son père«.

*bā* . . . *rā*.

*bā dæš-i-rāsərā*, »à la main droite«, c.-à-d. »à droite«.

*inā* . . . *rā*.

*ađ inā rārā*, »il [était] sur le chemin«.

*šonāw* . . . *rā*.

*šonāw pāđəšājrā*, »après le roi«.

*wör* . . . *rā*, *wör* . . . *nā*.

*wör-u-dæm-u-Mājmānērā*, »devant la face de M.«; *wör bārāšinā*, »devant sa porte«.

Enfin nous trouvons, combinée avec diverses prépositions, une postposition *o*, qui est probablement une forme de la préposition *ow*, affaiblie dans sa position enclitique: *lāw sultanio*, »chez le sultan«; *sər-u-šānæjšo*, »depuis le haut de son épaule«; *lāw āđio* (*pā*.) »chez la mère«. Dans l'expression *ow sər-u-sərāšow*, »sur le sommet de sa tête«, *ow* est employé en même temps comme préposition et, dans sa forme pleine, comme postposition.

§ 132. Il semble qu'il existe une postposition -ǎ. Autrement je ne puis expliquer les expressions: *dā dæswā*, «elle lui donna en main» (litt. «elle donna en sa main»); *čæmǎš pēnā kǎft suāreā*, «ses regards tombèrent sur un cavalier»; *wǎχthārāa*, «au(x) moment(s) où»; *bārua*, «au dehors»; *jāgea*, «à un [certain] endroit».

§ 133. Le mouvement d'un endroit à un autre peut s'exprimer sans préposition ni postposition (à comparer D. de S. § 104): *bō jānā!* «viens à la maison!» *luā šæ'riæ*, «il alla à la ville» (le substantif au cas oblique).

### Adverbes.

#### § 134.

<i>ko</i> (pers. <i>ku</i> )	} »où, d'où«.	<i>istæ</i>	} »alors«.
<i>čko</i> (= <i>čā ko</i> )		<i>inǰa</i> (emprunté du persan: <i>inǰā</i> , «ici»)	
<i>kōgā</i> (pers. <i>kuǰā</i> )	} »où, d'où«.	<i>čāo wāli</i> , »avant cette heure, auparavant«.	
<i>āgā</i>	} »ici«.	<i>čāwəðmaj</i> , <i>čāwəðmaj</i> (= <i>čā āw dəmaj</i> , pers. <i>āz ān dām</i> , »dès ce moment«), puis, »après cela«.	
<i>čāgā</i> (= <i>čā ā gā</i> )			
<i>ēgā</i>	} »là«.	<i>hitār</i> , <i>itār</i> , <i>tār</i> , »toujours, ci-après«.	
<i>čēgā</i>			
<i>bār</i>	} »(au) dehors«.	<i>ħati</i> , <i>ħalaj</i> , <i>hallaj</i> (arabopersan <i>ħālā</i> ), »maintenant, encore«.	
<i>bāru(a)</i>			
<i>hur</i> (avest. <i>ərəðwa</i> ), »en haut«.		<i>hallaj nā</i> , <i>hallaj mæ</i> , »pas encore«.	
<i>durāwæ</i> (pers. <i>dūr</i> ) »de loin«.		<i>āχør</i>	} »enfin«.
<i>wōrwæ</i> , »en avant« (voir la préposition <i>wōr</i> ou <i>wær</i> ).		<i>āχār-ul-ām̄r</i>	
<i>lǎ</i> , »de côté« (v. la prép. <i>lǎ</i> ).		<i>jā aχərow</i> (arabe <i>āχir</i> , <i>āχir-ul-amr</i> )	
<i>bānaw</i> , »à l'intérieur« ( <i>naw</i> , kurde <i>nāv</i> , pers. <i>nāf</i> , »nombril«).			
<i>išā</i> ( <i>gūr. īseh</i> , <i>sāmn. asā</i> ), »maintenant«.			

*ī bājnā, bājniwæ, bājneä*, (de l'arabe bain), »cependant«.  
*kaðārā* (arabo-persan qadri + rā?), »pendant quelque temps«.  
*ā ru(ā)* (pā. *ārō*), *ē ru* (sāmn. *ārū*), »aujourd'hui«.  
*ā šæw, ē šæw*, »cette nuit«.  
*rūāwæ*, »un jour«.  
*šæwiä*, »une nuit«.  
*šæwi, šæwāwæ*, »pendant la nuit«.  
*hezī, hiži* (sāmn. *izī*), »hier«.  
*parā* (pers. *pārīrūz*), avant-hier«.  
*sawā*, »demain«.  
*pārāj* (sāmn. *pāræjn*) »après-demain«.  
*færx* (pers. *firih*), »beaucoup«.  
*χājlä, χājli, χājläwæ, χājläwæ* (pers. *χājli*), »beaucoup, très«.  
*pēsä* (= *pä isä?*) }  
*pēsāw* } »ainsi«.  
*batko* (arabo-persan *bälki*, »mais, pourtant«), »pourtant, possiblement que«.  
*jōwä* (*jo*, »un«), »ensemble«.

*kutupör, ktupör,* }  
*nāgā* (pers. *nāgāh*) } »soudain«.  
*mægār* (pers. *mägār*), »sinon pourtant, alors, donc«.  
*āza* (pers. *āzād*, »libre«) }  
*zu* (pers. *zūd*, »vite«) } »vite«.  
*doBARā* (pers. du *bārā*), »encore une fois«.  
*tušu*, à l'encontre de«.  
*pāwiē* (*pāj*+racine *win*, § 48), »en vue, visiblement«.  
*bājāwæ* (*bā* + *joā*, »un«), »seul«.  
*ettifaqān* (arabe : *ittifāqan*), »par hasard«.  
*či* (pronom interrog.), »pourquoi«.  
*čāni*, »comment«.  
*nā, nē*, »ne pas«; *næ*, »non«.  
*bāte* (pers. *bālī, bālā*), »oui«.  
*pālā*, »un peu«.  
*hæm* (pers. *hām*), »aussi«.  
*-ič, eč*, (phl. *-eč*) »aussi«, particule affixe, voir p. 14 et note (*laškärič*, »l'armée aussi«; *Sa'ð-ič-äš...*, »S. aussi lui...«; *aðič*, »lui, elle aussi«).

## Conjonctions.

§ 135. Nous trouvons dans les textes les conjonctions suivantes :

$\left. \begin{array}{l} u \\ wā \end{array} \right\}$  »et«.

*ägār, ār* (pā.), »si«.

*tā*, »afin que, que, jusqu'à ce que«.

*bā* (= *bā + ā*), afin que, de sorte que, que«.

$\left. \begin{array}{l} wāχthārāa \\ hær wāχtā(a) \end{array} \right\}$  »quand, aussitôt que«.

$\left. \begin{array}{l} wāχt (kē) \\ wāχt-e \end{array} \right\}$  »lorsque, au moment que«.

§ 136. L'emploi de la conjonction *u* est très restreint, la juxtaposition sans conjonction étant d'un usage plus commun.

§ 137. Les propositions subordonnées sont exprimées, comme en *sāmnānī*, le plus souvent sans conjonction. — Proposition finale avec le verbe à l'indicatif: *tā ... pātāæ āwi wærowæ, doajät pāj káro*, »afin qu'il puisse boire un peu d'eau et fasse une prière pour toi«; avec le verbe au subjonctif: *Hājāsi Žir bārō*, »afin qu'il amenât H. Ž.«; *bəzānu kārdānāl*, »afin que je sache ce que tu as fait«. — Proposition complétive à l'indicatif avec la conjonction *tā*: *āmraš kārd tā ā piājā g'ārā*, »il ordonna qu'ils saisiraient cet homme«; sans conjonction: *bāčā ma'lum to žān ini?* »comment peut-on savoir que tu es une femme?«; au subjonctif: *χās in ānā hær dūēmæ bālmā*, »il sera bon que tous les deux nous nous en allions.« — Proposition conditionnelle hypothétique avec la conjonction (persane) *ägār*, le verbe de la proposition principale et celui de la proposition conditionnelle étant tout les deux au subjonctif: *čēš bō, ägār gørd-u-i žānā ī šæ'ri bokši?* »qu'arriverait-il, si tu tuais toutes ces femmes de cette ville?«

*bā*, employé avec une forme subjonctive, a à peu près les mêmes fonctions que *tā*: *bā bwärmä*, »afin que nous mangions«; *bā kæs nāzāno*, »de sorte que personne ne le sache«; *bā bālmä*, »allons!«

### Interjections.

§ 138. Les interjections suivantes figurent dans nos textes: *hær!* »voilà! quoi donc?« (emploi spécial du pronom indéfini *hær*, »tout«); *äj!* »ô!«; *afärim!* (pers. *āfärin*), »bénédictio! bonheur!« *amān!* (arabo-persan), »grâce!« *baräkata!* (arabo-persan) et *ālhāmdullillā!* (arabe al-ḥamdu li'llāh<sup>1</sup>), »Dieu soit loué!«

## APPENDICE

### Notice sur le dialecte de Pāwä.

#### VERBES:

§ 139. être (persan: *budān*), voir § 43.

	Présent.	Prétérit.		Parfait.	Plusque-parfait.
<i>amøn</i>	<i>ānānā</i>	<i>bēne</i>	<i>biānā</i> <sup>1</sup>	<i>biānānā</i>	<i>biē bēnē</i>
<i>to</i>	<i>āni</i>	<i>bēni</i>	<i>binā</i>	<i>biāni</i>	<i>biē beši</i> <sup>2</sup>
<i>ānā</i>	<i>ān, ānānā, hānān</i>	<i>bē</i>	<i>bī</i>	<i>biān</i>	<i>biē bē</i>
<i>ēmæ</i>	<i>ānmā</i>	<i>bēnmē</i>	<i>biēmā</i>	<i>biānmā</i>	<i>biē bēmē</i>
<i>šmæ</i>	<i>āndā</i>	<i>bēdē</i>	<i>biēdā</i>	<i>biāndā</i>	<i>biē bēdē</i>
<i>ānē</i>	<i>ēnē</i>	<i>bēnē</i>	<i>biē</i>	<i>biēnē</i>	<i>biē bēnē</i>

<sup>1</sup> »je fus« (persan: *šudām*).

<sup>2</sup> Du thème *šī-* (pers. *šudān*).

## § 140. être, devenir (persan; šudān).

## Présent.

sing. 1. <i>māwú</i> <sup>1</sup>	plur. 1. <i>māwémā</i>
2. <i>māwínā</i>	2. <i>māwēdā</i>
3. <i>māwó</i>	3. <i>māwānā</i>

## § 141. s'asseoir, voir § 63.

	Présent.	Prétérit (Parfait).	Plusqueparfait.
sing. 1.	<i>mānišwārā</i>	<i>neštēnānārā, neštēnan</i>	<i>neštē bēnārā</i>
2.	<i>mānišiārā</i>	<i>neštēniārā</i>	
3.	<i>mānišōrā</i>	<i>neštēnārā</i>	
plur. 1.	<i>mānišmērā</i>	<i>neštēnmārā</i>	
2.	<i>māništērā</i>	<i>neštēndārā</i>	
3.	<i>mānišānārā</i>	<i>neštēnārā</i>	

## § 142. donner, voir § 46.

	Présent.	Prétérit.	Impératif.
s. 1.	<i>māđāwnā</i>	<i>dām</i> ou <i>dānəm</i>	<i>bāđā pē mōn</i> , »donne moi«
2.	?		<i>māđāš pēnā</i> , »ne lui donne
3.	<i>māđo</i>		pas«
plur. 1.	<i>māđēmā</i>		
2.	<i>māđēdā</i>		
3.	<i>māđānā</i>		

## § 143. SUBSTANTIFS.

<i>žānā</i>	»femme«	pluriel: <i>žānē</i>	cas obl.: <i>žānānā</i>
<i>dāsmāl</i>	»mouchoir«	— <i>dāsmālē</i> ,	— <i>dāsmālānā</i>
<i>knāčē</i>	»jeune fille«	— <i>knāčē</i>	— <i>knāčānā</i>
<i>kur</i>	»garçon«	— <i>kurrē</i>	— <i>kurrānā</i>
<i>piālā</i>	»homme«	— <i>piālē</i>	
<i>āđā</i>	»mère«	— <i>āđā</i>	

<sup>1</sup> Du thème ā- (pers. āmādān) voir § 47.

## § 144. QUELQUES PHRASES :

*amøn to-m woš mäsiaj*, »tu m'aimes«.

*amøn to-m woš siajši*, »tu m'aimais«.

*amøn šmæ-m wošä mäsiagdä*, »vous m'aidez«.

*to amøn-äd woš sienä*, »je t'aimais«.

*amøn äwi-m gäräkänä*, »je l'aime« (litt. »moi, il m'est nécessaire«).

*to äwi-ð gäräkänä*, »tu l'aimes«.

*i ädá kurrē wēš wošä mäsiänä*, »cette mère aime ses enfants«

(awromānī: *i ädá zaruā wēš woš gäräkänä*).

*amøn zu mäpärünä*, »je vole vite«.

*amøn zu päränä*, »je volai vite«.

*i pälwärä hawajnä päré*, »cet oiseau volait dans l'air«.

*äd däli rajnä<sup>1</sup> luē*, } »il marchait dans le chemin«.

*äd ränä luē*,

*äd rärä luē*, »il allait par le chemin (suivait la route)«.

*amøn päj ša'ri mälu*, »je vais à la ville«.

*amøn päj ša'ri nmälu*, »je ne vais pas à la ville«.

*amøn jä ša'ri luänä*, »je sortis de la ville«.

*amøn däli ša'riänä g'älaj mäg'älu*, »je me promène dans la ville«.

*däli bayiēnä, jānänä, köšäwæ, Tähränänä*, »dans le jardin, la maison, la montagne, Téhéran«.

*knäčä ädi lāw ädio mänišörä gärawáj mägaräwó*, »la fille de la mère est assise chez la mère et pleure« (en awromānī: *känäčē-u-ädi lāw ädinä nišorē gärawaj gärawo*).

§ 145. La langue de nos textes pāwāis est en général plus littéraire que celles des textes awromānīs, aussi contiennent-ils une plus grande quantité de formes et de

<sup>1</sup> A comparer l'expression sāmnanīe: *dälæj ræin* (D. de S. § 101).



locutions purement persanes. C'est pour cela, probablement, que nous ne trouvons, dans les textes pāwāīs, qu'une seule fois l'*u* avec la fonction d'izāfāt, partout ailleurs l'izāfāt persan *i* ou *e*.

Les particularités les plus saillantes du dialecte de Pāwā que nous avons pu constater, sont les suivantes :

Le pluriel en *-i* (cas oblique en *-ānā*), voir § 108. Dans les textes, nous trouvons cependant le plus souvent le pluriel persan en *-ān*.

Avec un verbe au présent, la particule de négation n'est pas *mæ* (§ 33), mais *nā*.

Le dialecte de Pāwā emploie *nā* comme préposition, l'awromānī a *inā*, *ināj* comme préposition, *-nā* comme postposition.

Le dialecte de Pāwā connaît la préposition kurde *le*, »à, pour«, que nous ne trouvons pas dans nos textes awromānīs.

Au persan *mīšāvām*, »je deviens«, correspond en awromānī *mšo*, en pāwāī *māwu* (= persan *mīājām*; à comp. gūr. *mawum*, H.-Sch. p. 102).

La 3<sup>e</sup> pers. du sing. du présent du verbe être est en awromānī généralement *a* ou *ānā*, en pāwāī le plus souvent *ān* ou *ānānā*.

## TEXTES AWROMĀNĪS

### I.

Šæwiæ<sup>1</sup> jā šæwá<sup>2</sup>, rūewæ<sup>3</sup> jā rūwá, pāðəšájā<sup>4</sup> bē<sup>5</sup>; oǰáχš<sup>6</sup> kūrā<sup>7</sup> bē, dāwłatiæ fəraš bē<sup>8</sup>. Wāzirīæ aqółāš bē, tagbírāš<sup>9</sup> pāj<sup>10</sup> kārð, wātāš<sup>11</sup> pēnā<sup>10</sup>: »Saqaḡanāwæ<sup>12</sup> jā biābānā binā kārā<sup>13</sup>, tā hæŕ kæsewæ<sup>14</sup> jā dūr owmāð<sup>15</sup>, tæšnæš bo<sup>16</sup>, pātīæ āwi wārowæ<sup>17</sup>, doájāt pāj kāro, bałko χoða zarūāwæt pēnā do<sup>18</sup>«. Jā qežá<sup>19</sup> qsā<sup>20</sup>-u-wāzīr-u-wēš<sup>21</sup> pāsānāš kārðā. Ā mātīābāšæ bi-jāgā<sup>22</sup> āwərd. Sāt-e-tamámāš<sup>23</sup> pēnā šī<sup>24</sup>. Zānāw<sup>25</sup> pāðəšāi<sup>26</sup> rūewæ ništārā<sup>27</sup>, jārā zarūāš díē<sup>28</sup>. Háwsālāšā<sup>29</sup> kārð, diāršāwæ<sup>30</sup> tā gāwŕā biē. Jawāð<sup>31</sup> bā sī sāfāj<sup>32</sup>, dāmāw<sup>33</sup> īnāj<sup>34</sup> žānišā pāj āwərdā<sup>35</sup>. Pāðəšā æmīak<sup>36</sup>-u-wēš gərdī<sup>37</sup> kārðāš bi<sup>38</sup> jārā bæšā, hæŕ jóšā jā sæŕ-u-bæš-u-wēšāwæ ništārā, mæšyul-u-hækmi<sup>39</sup> biē. Xāj-lāwæ āðāfā bēnē. Čāwdəmaj pāðəšā tærk-u-pāðəšāiš kārð, Dæsāš kārð bā ĩbāðāt kārðāj<sup>40</sup>. Gəŕ rūēā zāruākāš luēnē<sup>41</sup> lāš<sup>42</sup>, wāčēnāš pēnā: »Bowæ<sup>43</sup> sæŕ-u-pāðəšāji-u-wēt!« Ražī<sup>44</sup>

<sup>1</sup> § 100. — <sup>2</sup> § 107. — <sup>3</sup> § 101. — <sup>4</sup> *pāðəšā* avec l'i de l'unité et affixe ā, § 100, vers la fin. — <sup>5</sup> § 41. — <sup>6</sup> *oǰāχ*, »foyer«, mot turc. — <sup>7</sup> § 114. — <sup>8</sup> § 42. — <sup>9</sup> *tagbīr*, forme altérée du mot arabe *tadbīr*, »délibération, conseil«. — <sup>10</sup> § 129. — <sup>11</sup> § 65. — <sup>12</sup> *saqaḡanā*, »citerne«, mot composé de *saqqā* (ar.), »porteur d'eau«, et de *ḡānā* (pers.), »maison, édifice«. — <sup>13</sup> § 59. — <sup>14</sup> § 127. — <sup>15</sup> § 47, note 1. — <sup>16</sup> § 43, § 137. — <sup>17</sup> § 67; § 36, dernière moitié, § 137. — <sup>18</sup> § 46; on peut mettre l'indicatif *do* ou le subjonctif *bāðo* facultativement (communication de l'auteur awromānī). — <sup>19</sup> *qažā*, mot arabe. — <sup>20</sup> § 107. — <sup>21</sup> § 122. — <sup>22</sup> § 25. — <sup>23</sup> § 113. — <sup>24</sup> § 93; au lieu de *šī* on peut dire *wīārð*, § 68 (communication de l'auteur awromānī), — <sup>25</sup> § 111, deuxième alinéa. — <sup>26</sup> § 109, deuxième alinéa. — <sup>27</sup> § 63. — <sup>28</sup> »Trois fils par elle furent donnés (c.-à-d. mis au monde)«,

## I.

Une nuit parmi les nuits, un jour parmi les jours, il y avait un roi; son foyer était aveugle (c.-à-d. il était sans enfants), [mais] il possédait bien des richesses. Il avait un ministre intelligent, celui-ci lui donna conseil et lui dit: »Fais construire une citerne dans le désert, afin que quiconque, venant de loin, s'il a soif, puisse boire un peu d'eau et fasse une prière pour toi; peut-être Dieu te donnera [alors] un enfant«. Selon la volonté du destin, les paroles du ministre lui plurent. Il mit en œuvre cette affaire. Une année entière se passa (pour lui). La femme du roi était assise un jour et mit au monde trois enfants. Il attendit avec patience et les regarda, jusqu'à ce qu'ils fussent grands. Ils atteignirent l'âge de trente ans; après cela on leur procura des femmes. Le roi divisa toutes ses richesses en trois parts, et chacun d'eux prit possession de sa part et s'occupa du gouvernement. Ils étaient très justes. Après cela le roi se retira des affaires du royaume et s'occupa de l'adoration de Dieu. Chaque jour ses enfants se rendaient chez lui et lui disaient: »Viens présider aux affaires de ton royaume!«

§ 46, § 34. — <sup>29</sup> Mot arabo-persan: ḥaṣalā, »patience«. — <sup>30</sup> »[Il était] les observant«. — *diār*, persan dīdār. — <sup>31</sup> § 58. — <sup>32</sup> § 109, troisième alinéa. — <sup>33</sup> *dāmāw* ou *dāmāw*, § 128. — <sup>34</sup> § 124; § 109. — <sup>35</sup> »Une femme à [chacun d'eux [fut] amenée«. — <sup>36</sup> Mot arabe: amlāk, »richesses«. — <sup>37</sup> § 127. — <sup>38</sup> § 25. — <sup>39</sup> Mot arabe ḥukm, au cas oblique; § 109, deuxième alinéa. — <sup>40</sup> § 30; litt.: »il employa sa main à faire adoration de Dieu.« — <sup>41</sup> § 45. — <sup>42</sup> § 128. — <sup>43</sup> § 47. — <sup>44</sup> Arabo-persan rāžī.

nā bī. Jawā jāgáwæ<sup>1</sup> bātamāmī juābāš kārdā : »Dāf'ājā wætār mæjđā<sup>2</sup> lāw mōnā, fərætā ājəz kārdānā<sup>3</sup>«. Bā kullī juābāš dā. Dāf'á wætār nāmēwæ<sup>4</sup>.

## II.

Jā zāmān-u-qađiminā<sup>5</sup> hākəmiə<sup>6</sup> bē; χājłā āđəf bē. Pāitāχtāš jā šæ'r-u-Hāwrāmaninā<sup>5</sup> bē. Piājā čānāš jāχí<sup>7</sup> bē. Hākəm āmrāš kārd<sup>8</sup>, tā ā piājā g'āra<sup>9</sup>. Dəməw moddēwí<sup>10</sup> háziršā kārd. Āmrāš kārd, tā košaāš<sup>11</sup>. Ā jāχīə wātāš : »Čim kšinā?« Hākəmi wāt : »Jā jāzā-u-nāfārmāni-tā-nā<sup>5</sup> kšut.« Towbāš kārd, bī bā motē<sup>c</sup>-u-hākəmi. Rutubāw-i-zīāđāš dā pənā<sup>12</sup>. Tā jārā sātā lāw hākəmiwə bī, tā rūēwə jā rūā wāχtēwə ju<sup>13</sup> wāχthā hākəm luā pāj sáfāri. Piākəš jā jāgā-u-wēšānā<sup>14</sup> niārā<sup>15</sup>.

Kađārā<sup>16</sup> hākmiš kārd, tā wāχtāə kurrāə hākəmiš košt, taťān kārd, luāwə jāgā-u-qađim-u-wēš. Hākəm āmāwə, diā<sup>17</sup> kurrāš košiān, jānāš taťān kāriān. Bā ājāzīwə ništārā, χājłāwə dāltəj bē. Ktúpör naarātēwə<sup>18</sup> kārd; dār lāhžā kəəft<sup>19</sup> u mārđ<sup>20</sup>. Bā χākšā səpārd. Jā moddā<sup>10</sup>-u-hāftīēnā<sup>5</sup> hič kəs jā jānāw<sup>21</sup> hākminā nāmānā<sup>22</sup>.

Jā tánχoa-u-ā hākminā<sup>23</sup> kā mārđ, hākəməšā niāre. Dəsāš kārd bā hākmi kārđāj<sup>24</sup>, ta moddā-u-bist saťā. Ji-đməw<sup>25</sup> ināj ādič<sup>26</sup> mārđ. Zārūš né bē, tā bāniášrā<sup>27</sup> jāgā-

<sup>1</sup> »Un moment (litt. endroit) se trouva, arriva.« — <sup>2</sup> § 47; § 32, remarque. — <sup>3</sup> Litt. »bien—par vous—importuné (ājəz, mot arabe; 'ājiz, »faible«) »[j'ai été] rendu.« — <sup>4</sup> § 47; prétérit, 3<sup>e</sup> pers. du plur., avec négation et affixe wə. — <sup>5</sup> § 120; § 131. — <sup>6</sup> § 100, vers la fin. — <sup>7</sup> § 13, remarque. — <sup>8</sup> § 34. — <sup>9</sup> § 56. — <sup>10</sup> moddēwí ou moddāwí, § 101; arabo-persan muddat, muddā, »espace de temps«. — <sup>11</sup> § 60. — <sup>12</sup> § 110, deuxième alinéa; § 129. — <sup>13</sup> § 25. — <sup>14</sup> § 131. — <sup>15</sup> § 62. — <sup>16</sup> § 134. — <sup>17</sup> § 48. — <sup>18</sup> § 24, rem. 3. — <sup>19</sup> § 81. — <sup>20</sup> § 68. — <sup>21</sup> § 11. — <sup>22</sup> § 84. —

Il n'y consentait pas. Un moment arriva, où il donna une réponse pleine: «Ne venez pas une autre fois à moi, vous m'avez beaucoup importuné.» [Ainsi] il répondit pleinement. Ils ne revinrent pas une autre fois.

---

## II.

Autrefois il y avait un chef; il était [un homme] très juste. Sa résidence était dans la ville d'Awromān. Un homme s'insurgea contre lui. Le chef ordonna de saisir cette homme. Après quelque temps ils l'amènèrent en sa présence. Il ordonna qu'on le tuât. Cet insurgé dit: »Pourquoi est-ce que tu me tues?« Le chef dit: »C'est pour te punir de ta désobéissance que je te tue.« Il (le rebelle) se repentit, se soumit au chef. Il (le chef) lui conféra bien des honneurs. Trois ans durant il resta auprès du chef, jusqu'à ce qu'un jour parmi les jours, un temps parmi les temps, le chef partit en voyage. Il fit asseoir l'homme à son propre lieu.

Il (l'homme) gouverna pendant quelque temps, jusqu'à ce qu'une fois il tua le fils du chef, le pillā, retourna à son ancien endroit à lui. Le chef arriva, vit que son fils avait été tué, [que] sa maison avait été pillée. Il s'assit dans son impuissance, fut très triste. Soudain il jeta un cri; au même moment il tomba et mourut. On le porta en terre. Pendant une semaine personne ne restait dans la maison du chef.

Au lieu du chef qui était mort, on institua un [autre] chef. Il pris dans ses mains le gouvernement [et régna] pendant vingt ans. Après cela il mourut lui aussi. Il n'avait

<sup>23</sup> § 131. — <sup>24</sup> Litt. »il employa sa main à faire-gouvernement«. — <sup>25</sup> *ji-đmāw* pour *jā đmāw*, cf. § 25. — <sup>26</sup> § 134. — <sup>27</sup> § 62.

u-tātæjšnā. Bājnīwæ Håwrāmān bē hākmī māvæ<sup>1</sup>. Ji-  
 ðmāv ināj hākmeæ tāršā<sup>2</sup> niārā<sup>3</sup>. Ā hākōmā jāk dāf'a  
 qərar-āš gərt<sup>4</sup>. Hær čā wāχtānā<sup>5</sup> tā kā isæ Håwrāmān  
 hākōmās ju wēšā. Hākōmā γājraš pāj mælo<sup>6</sup>.

### III.

Jā zāmān-u-tātāw suftan Māhmuð I'āsnāwinā<sup>7</sup> gərdē<sup>8</sup>  
 šæwiæ piājā košiē<sup>9</sup>. Særāw ā piājā niēnā sær-u-dār-wāzāwæ.  
 Hič kæs nā zānē<sup>10</sup> kiān<sup>11</sup> kšō. Qaédāša<sup>12</sup> inā bē: čərənē<sup>13</sup> ow  
 joi: »Āj bāruā<sup>14</sup>!« Wāχthārāa<sup>15</sup> luē lāw, ā kæsiaē kā čərəšnē  
 pāsān-u-dātiš<sup>16</sup> nā be; dāšnā<sup>17</sup>, mārnes<sup>18</sup>. Særāš niērā<sup>19</sup>  
 sær-u-dār-wāzāwæ. Tā hæfteæ pēsā bē. Šæwiæ ā qatātā  
 čəriš: »Mājmāni, āj bāruā!« Ī Mājmāni wāzīr-u-tātāw suftan  
 Māhmuði bē<sup>20</sup>. Mājmāni wātāš bā žānāw wēš: »Ā jālām  
 bārā<sup>21</sup>!« Jālāš áwördē, kārdāš wær<sup>22</sup>. Dobarā wātāš: »Lua!  
 ā āspiaē zīni kārā«. Žānakeāš āspāš zīni kārdē, ārdāš<sup>21</sup>.  
 Mājmāni suar bī, nezāāš<sup>23</sup> dā dās-wā<sup>24</sup>. Lua bārua, čæmāš  
 pēnā kæft<sup>25</sup> suārea<sup>24</sup>, wör bārāšinā<sup>26</sup> mördānērē<sup>27</sup>. Suārā-  
 kəj wāt: »Mājmāni, tó-ni? bu<sup>28</sup> rārā<sup>29</sup>!« Hār dūāšā jōwā  
 pā šæwānā luēj.

Tā nīmā šæw luēj. Mājmāni pārsās<sup>30</sup> jā suārākəj,  
 wātāš: »Gərdā šæwiā jā šæ'r-u-I'āsnājnā piājā košiē; nā

<sup>1</sup> § 84. — <sup>2</sup> tār (§ 134) + šā. — <sup>3</sup> § 62. — <sup>4</sup> § 56. — <sup>5</sup> »Toujours depuis ce temps« (č-ā wāχtānā, § 131); ce passage peut servir à illustrer la transition de *hær* pronom indéfini à *hær* interjection, § 138. — <sup>6</sup> § 45. <sup>7</sup> § 131. — <sup>8</sup> § 127. — <sup>9</sup> § 60. — <sup>10</sup> § 70. — <sup>11</sup> *ki ān*. — <sup>12</sup> § 24, rem. 3. — <sup>13</sup> § 75. — <sup>14</sup> § 134; [viens] dehors!« — <sup>15</sup> § 130, § 132. — <sup>16</sup> § 19. — <sup>17</sup> § 46; »il [lui] donna [des coups]«. — <sup>18</sup> *mārnu* ou *m rnu*, »je tue«, causatif de *mārdāj*, »mourir«; ici la 3<sup>e</sup> pers. du sing. du prétérit avec le pronom pers. suffixe. — <sup>19</sup> § 62. — <sup>20</sup> Il s'agit de Ḥasan Māimāndi, le fameux ministre du sultan Maḥmūd de Ghazna. — <sup>21</sup> § 53. — <sup>22</sup> § 129. — <sup>23</sup> *nezā*, pers. *nīzā*, »lance, dard«. — <sup>24</sup> § 132. — <sup>25</sup> § 32, rem. — <sup>26</sup> § 131. — <sup>27</sup> § 86. — <sup>28</sup> § 47. — <sup>29</sup> § 130. — <sup>30</sup> Prétérit du thème *pārs-*, persan *pursī-dān*.

pas d'enfant que l'on pût mettre à la place de son père. Pendant un intervalle de temps, Awromān resta sans chef. Après cela on prit de nouveau un chef. Ce chef immédiatement prit possession de son royaume. Dès ce temps-là jusqu'à présent Awromān [a eu toujours] un chef de parmi ses propres. Jamais un chef étranger ne vient à ce [pays-là].

### III.

Pendant le règne du père du sultan Maḥmūd, chaque nuit un homme était tué à Ghazna. La tête de cette homme on la plaçait au-dessus de la porte. Personne ne savait qui était celui qui tuait. Sa (litt. leur) méthode était celle-ci : on appelait quelqu'un : »Eh! viens!« Au moment où [la personne appelée] arrivait auprès [de ceux qui appelaient], celui qui avait crié n'était pas satisfait dans son cœur ; il le frappait et le tuait. Sa tête il la plaçait au-dessus de la porte. Une semaine durant les choses se passèrent de la sorte. Une nuit ce meurtrier cria : »Māimāndī, eh! viens?« Ce Māimāndī était le ministre du père du sultan Maḥmūd. Māimāndī dit à sa femme : »Apporte-moi ce mien vêtement!« Elle lui apporta son vêtement, l'en revêtit. De nouveau il lui parla : »Va, selle ce cheval-là«. La femme sella son cheval à lui et le lui amena. Māimāndī monta à cheval ; elle lui donna sa lance à la main. Il sortit ; ses yeux tombèrent sur un cavalier qui se tenait devant sa porte. Le cavalier dit : »Māimāndī! est-ce toi? viens [et mettons-nous] en route.« Tous les deux allèrent ensemble par cette nuit.

Ils chevauchèrent jusqu'à minuit. Māimāndī demanda au cavalier et lui dit : »Toutes les nuits dans la ville de Ghazna un homme a été tué ; nous ne savions pas qui

zānénmā kiān qātōlā. Suārākæj wātāš: »Āi Mājmāni, ā qātōlā mōn bēna«. Tārsā<sup>1</sup>, bē-dāj bī. Wātāš: »Mātārsā! qse kārā!« Mājmāni wātāš: »To qse kārā«. Kārdāš ow<sup>2</sup> juāb, wātāš: »Mōn gōrdā šæwiæ ājēnē<sup>3</sup> šær<sup>3</sup>-u-Ūāsna pāj rāfiqijā, bāruš čāni wēm<sup>4</sup>. Ājēnē šær<sup>3</sup>-u-Ūāsna, čōrēnē: »Āi bāruā!« Hær kæsiaē bā gājā pāwārāwā<sup>5</sup>. Qin<sup>6</sup>-ām gnē<sup>7</sup>. Dēnēšnē, košēnēs. Særāš niēnērē sær-u-dār wāzāwā. Luēnā, tā ēšæw čōrīm jā to, χās<sup>8</sup> āmāj bāruā. Rāfiqiaē χāsāni<sup>10</sup>. Hārmānēm<sup>9</sup> pēnātānā<sup>10</sup>.

Tā jārā šæwi, jārā rūwæ luājā rārā, jawāj bā qōtačāæ<sup>11</sup>. Qātōl wæstārā<sup>12</sup> jā āspānā, laqāw<sup>13</sup> āspākæjš dā dæswā, wātāš pēnā: »Cégā<sup>14</sup> nišārā<sup>15</sup> tā hær waqtea māwnā<sup>16</sup>«. Qātōl luā; jārā šæw, jārā rūwāš pēnā ši<sup>17</sup>. Mājmāni fōræ ma'atāi bē. Kutupōr čēmāš pēnā kæft, qātāi āmāwæ. Jā šādīenā bē; dūrāwæ tamašāš kōrd. Qāwāš kōrd jā Mājmāni, wātāš: »Āfārim<sup>18</sup>, sād āfārim«, wātāš: »Nā tārsāni<sup>19</sup> ī bājnā?« Juabāš dāwæ, wātāš: »Fōræ tārsānā«. Wātāš: »Mōždā bō bā to: bā māftāb-u-wēm jawānā«. Dæsmālāš niārā wōr-u-dām-u-Mājmānērā, kærdaš ow<sup>20</sup>. Diš čāl lut u gōs-u-dēwā šinā<sup>21</sup> jā dæsmāfākæjnā. Wātāš bā qātāfi: »Īnā čē kārāw ən?« Juabāš dāwæ: »Ī čāl dēwā čī<sup>22</sup> qōtāčānā; āfōmšā bā tæj āwōrdā bē. Hær kæsiaē winēnē, ko-

<sup>1</sup> § 94. — <sup>2</sup> § 128. — <sup>3</sup> § 47. — <sup>4</sup> § 125. — <sup>5</sup> § 136. — <sup>6</sup> § 9, rem. — <sup>7</sup> § 57. — <sup>8</sup> χās, »bon«, mot arabe χāṣṣ, »spécial, noble«. — <sup>9</sup> § 11. — <sup>10</sup> § 43. — <sup>11</sup> Mot arabo-persan qāl'āh avec le suffixe -čā. — <sup>12</sup> § 66. — <sup>13</sup> § 111, deuxième alinéa. — <sup>14</sup> § 134. — <sup>15</sup> § 63. — <sup>16</sup> § 47. — <sup>17</sup> § 93. — <sup>18</sup> § 138. — <sup>19</sup> § 94. — <sup>20</sup> § 128. — <sup>21</sup> § 93, § 125. — <sup>22</sup> čī = č-ī (persan āž īn).



était l'assassin«. Le cavalier lui dit : »Ô Māimāndī, cet assassin, c'était moi«. [L'autre] eut peur et resta silencieux. [Le cavalier] lui dit : »N'aie pas peur! parle!« Māimāndī lui dit : »Parle toi-même«. [L'autre] lui répondit et dit : »Je venais chaque nuit dans la ville de Ghazna pour [trouver] un camarade que je pus prendre avec moi. Je venais à la ville de Ghazna et criais : »Eh! viens!« Chacun [venait] en chemise et en caleçon. J'en fus en colère. Je frappais et tuais celui [qui venait]. Sa tête je la plaçais au-dessus de la porte. [Ainsi] se passa [le temps] jusqu'à cette nuit que je t'appelai, et tu sortis, comme il faut (c.-à-d. habillé). Tu es un bon camarade. Je te donnerai mes ordres«.

Ils chevauchèrent pendant trois nuits et trois jours, et ils arrivèrent [alors] à une forteresse. L'assassin sauta à terre; la bride de son cheval, il la donna aux mains [de Māimāndī], et lui dit : »Reste ici jusqu'à ce que je revienne«. L'assassin s'en alla; trois nuits et trois jours se passèrent. Māimāndī attendait longtemps. Tout-à-coup ses regards tombèrent sur lui (l'assassin); l'assassin arrivait. Il fut en joie; de longue distance il l'observa. [L'autre] cria à Māimāndī et lui dit : »Bonheur, cent fois bonheur!« et il continua : »N'as-tu pas eu peur pendant ce temps?« [Māimāndī] lui répondit, disant : »J'ai eu bien peur«. [L'autre] lui dit : »Que cela soit une bonne nouvelle pour toi : je suis arrivé à mon but«. Il étendit son mouchoir devant les regards de Māimāndī et l'ouvrit. [Māimāndī] vit quarante nez et [paires d']oreilles de démons, qui étaient dans le mouchoir. Il dit à l'assassin : »Quelle est cette affaire?« [L'assassin] lui répondit : »Ces quarante démons étaient dans cette forteresse; ils ont tenu le monde en angoisse. Chaque personne qu'ils voyaient ils la tuaient. J'ai accompli ma

šēnēās<sup>1</sup>. Kārāwām kārdān, āṭmōm nājāḏ dān<sup>2</sup> jā dæs-u-dēwāwæ. Wænāt ḥāti bō<sup>3</sup>, pī pālāwāniwæ žāninā« Māj-māni wātās: »Bā čē málum to žānini?« Gājās dā lāwæ<sup>4</sup>, mæmēš kæftā bāruá; kəṭawās<sup>5</sup> lá bār-dā<sup>4</sup>, zəṭfēš māḏiájra<sup>6</sup>. Wātās bā Mājmāni: »Ī χāsi tā čāni mōn kārdān<sup>7</sup>, χāsín<sup>8</sup> ānā ša kārú bā to. Wātās: »Hāzár jārā<sup>9</sup>!«

G<sup>1</sup>āfājmāwæ bā šonāw wēmāwæ<sup>10</sup>, amémāwæ tā šæʾr-u-Γāsnāj. Luājmā jānā wéma jā áspanā, tā ḥæftia bā-jāwæ bēnmē.

Čāwəḏmaj hær čīe sāḥāb-mānsāb bē jā šæʾr-u-Γāsnājnā gərdīm čəriā jānāw wēm. Qāzi Γāsnājčəm čərē. Ḥæft šæw u ḥæft rūwā zāmāwúnəm kārdā. Qāzi nikāḥās kārdā pājm. Biē bā žānim<sup>11</sup>. Sāṭāš pēnā šī, kurrām čānā biē<sup>12</sup>, nāmēm niā<sup>13</sup> bā Hasán<sup>11</sup>.

Āj, suṭtán Māhmuḏ, ī Hasanæ ísæ wāzír-u-tōn<sup>14</sup> čā<sup>15</sup> žānínā. Ḥafāj Hasan wēš-pi<sup>16</sup> hākājātišæ nāžānān; mægār ísæ zānā bōš<sup>17</sup>, lāw to wæ kārdānəm<sup>18</sup>.

<sup>1</sup> On peut prononcer *košēnēās* ou *kšēnēās* (communication de l'auteur awromāni). — <sup>2</sup> § 25; construction passive, § 34. — <sup>3</sup> *wænāt bō* signifie, d'après l'auteur awromāni: »qu'il te soit connu que...« Je ne sais pas expliquer la forme *wæn*. Forme participiale du thème *win-*, »voir«? — <sup>4</sup> Litt. »elle donna (c.-à-d. mit) de côté«. — <sup>5</sup> *kəṭa(w)*, persan *kuṭāh*. — <sup>6</sup> Litt. »donna ses boucles de cheveux«; à comparer la note 4; le verbe correspondant au persan *dādān* a des significations très variées, voir p. ex. *dāšnā*, p. 80, l. 9. — <sup>7</sup> *tā kārdān*, voir § 119. — <sup>8</sup> § 116. — <sup>9</sup> *jā*, qui signifie en persan »lieu«, désigne en awromāni une espace de temps, à comparer *injā*, »alors«. — <sup>10</sup> § 128. — <sup>11</sup> § 128 (*bā*). — <sup>12</sup> Litt. »un fils fut à moi avec [elle]«. — <sup>13</sup> § 62. — <sup>14</sup> *-tōn* pour *-tō ən* ou *-to ān*. — <sup>15</sup> *ča* = *č-ā*, § 128 (*jā*), § 131 (*jā...nā*). — <sup>16</sup> § 129. — <sup>17</sup> Litt. »que maintenant, donc, il lui soit connu«, à comparer l'expression *wænāt bo*, l. 2. — <sup>18</sup> Vers la fin de cette histoire, le narrateur oublie qu'il a commencé à la 3<sup>e</sup> personne et continue comme si c'était Māimāndī lui-

tâche, j'ai délivré le monde des mains des démons. Sache maintenant que, malgré cette vigueur mâle, je suis une femme». Māimāndī lui dit: »Comment peut-on savoir [pour sûr] que tu es une femme?« Elle éloigna la chemise, et les mamelles sortirent; elle ôta la casque, et fit tomber les boucles de cheveux. Elle dit à Māimāndī: »Ce bon ouvrage tu l'as accompli avec moi, le mieux est que je me marie avec toi«. Il dit: »Mille fois [j'y consens]!«

Nous retournâmes sur nos pas et arrivâmes à la ville de Ghazna. Nous allâmes à cheval à notre maison; une semaine durant nous restâmes seuls.

Après cela, tout ce qu'il y avait d'officiers dans la ville de Ghazna, nous les invitâmes tous à notre maison. Le kadhi de Ghazna, je l'invitai aussi. Pendant sept nuits et sept jours je célébrai mes noces. Le kadhi dressa le contrat de mariage pour moi. Elle fut ma femme. Une année passa pour elle, [puis] j'eus avec elle un fils; je lui donnai le nom de Ḥasan.

Ô Sultan Maḥmūd, ce Ḥasan qui est ton vézir actuellement, est [né] de cette femme. Jusqu'à ce moment Ḥasan lui-même n'a pas connu son histoire; qu'il la sache maintenant [que] je l'ai racontée devant toi.

même qui raconte l'histoire au sultan Maḥmūd. M. Meyer Benedictsén a entendu cette légende à Sānnā, de la bouche d'Abd-ul-Gāfūr; une autre version se trouve dans la pièce n° 5, qu'il a noté en Awromān. D'une comparaison entre les deux versions il semble résulter, que, d'après la légende originale, ce Ḥasan, vézir du sultan Maḥmūd, est identique avec Hājāsī Zīr (Ajāz) du n° 5, et que le nom de Ḥasan, qui appartient à Mājmāni (le Ḥasan Māimāndī historique) a été faussement attribué, ici, à son fils.

---

## IV.

Žän u piájä bénē čānī<sup>1</sup> düæ kurré<sup>2</sup>; jō čā kurrā Sa'íðäs nāmā bē, ow<sup>1</sup> joākæšā Sa'ð. Düæ jārā sālā žiajā<sup>3</sup> bā gāðāi, čāwəðmaj tātākæšā mārð. Kārgiäšā bē; mäshūrā bē bā múryāw zārín bātā<sup>4</sup>. Hāmsájäšā bē, musāj bē. Dālāš ši jā āðájšā. Musājäkæ tamašāw ktēbiš<sup>5</sup> kārðā bē, čæm-āš pénā kæftā bē: »Hær kæsiæ šuš u jähār-u-ā kārgiā wārō hær šæwiæ sād toman-i-puñ inā čēr-u-særæjšānā<sup>6</sup>. Mænjia tamām ā musājæ jānāw Sa'ð u Sa'íði kéré<sup>7</sup>. Pāj žātərāw ināj<sup>8</sup>: ā kārgiē bā dæs-u-wēš bārōš.<sup>9</sup> Āðāw kurrākā āšəq-u-musājäkæj biā. Tā mænjia hič kæš pénāšā<sup>10</sup> nā žānāš. Rūvājā žānāké musājäkæš čəri, wātāš: »Bō jānā<sup>11</sup>«. Juábāš dāwæ: »Māwnā!« Žānākē āzā amāwā jānā wəšā. Kārgākēš sārāš bərjā, gārínāš<sup>12</sup>, kārðāš čāšti pāj musājäkæj. Šuš u jähār-u-kārgākēš niāi bē<sup>13</sup> čēr-u-hāwārāwinā. Luāwæ šonāw musājäkæj, tā āwördāš jānāw wəšā. Sa'íð šuš-u-jähārākēš wārdā bē. Musājäkæj kārðāš ow juáb, wātāš bā žānikiā: »Kuā<sup>14</sup> šuš u jähār-u-í kārgé?« Wātāš: »Mézānu«. Hokmāš kārð: »Gārākā<sup>15</sup>!« Zaruākājš āwördā: »Wörwā<sup>16</sup>!« Dæsāš kārð bā fālāqā kārðájšā<sup>17</sup>; fəræ-š dājnā. Musājäkæ wātāš: »Mækošāšā! wəm žānu kāmīšā wārdān«. Næzmāš gørtā<sup>18</sup>: Sa'íði wārdā bē. Šārābāš dā pénā<sup>19</sup>, hurāš āwörd ow<sup>20</sup>. Diā musājäkæ, šuš u jähārākæjš čæm pénā kæft; āzā hurāš gørt, šótāš<sup>21</sup>, birēšnāš, āzā wārdāš<sup>22</sup>. Čāwəðmaj čāštiš nā wārdā. Luāwæ, wātāš: »Bā mātāb-e-wəm jawānā«.

<sup>1</sup> § 128. — <sup>2</sup> § 108. — <sup>3</sup> § 98. — <sup>4</sup> Litt. »elle était connue sous [le nom de] la poule à l'aile d'or.« — <sup>5</sup> § 111, deuxième alinéa; § 5. — <sup>6</sup> inā est probablement la 3<sup>e</sup> pers. du plur. du verbe »être« = *enē*. — <sup>7</sup> *kerē*?. — <sup>8</sup> »A l'esprit de celui-ci [était ce plan-ci:]«. — <sup>9</sup> § 53, § 121, rem. — <sup>10</sup> § 128. — <sup>11</sup> § 133. — <sup>12</sup> § 78. — <sup>13</sup> § 62. — <sup>14</sup> = *ku a*. — <sup>15</sup> = *gārāk-əm-ā*, »[cela] m'est nécessaire«. — <sup>16</sup> § 134. — <sup>17</sup> Litt.: »elle mit sa main à leur faire-bastonnade«. — <sup>18</sup> § 56. *næzm*, »pouls«, peut-être l'arabopersan *nāzm*, »ordre« etc. — <sup>19</sup> § 129. — <sup>20</sup> Litt.: »il le rendit en haut« (*hur*); § 128. — <sup>21</sup> *šol*, persan *šust*. — <sup>22</sup> § 67.

## IV.

Il y avait une femme et un homme avec deux fils; un de ces fils s'appelait Sa'id, l'autre Sa'd. Pendant deux ou trois années ils vivaient dans l'indigence, après cela leur père mourut. Ils avaient une poule fameuse pour son aile d'or. Ils avaient un voisin qui était juif. Son cœur fut attaché à leur mère. Le juif avait lu dans un livre, son regard était tombé sur [cette phrase-ci]: »Quiconque mangera le poumon et le foie de cette poule, trouvera chaque nuit cent tūmāns sous sa tête«. Pendant un mois entier ce juif fréquentait la maison de Sa'd et de Sa'id. Son désir était de mettre les mains sur cette poule. La mère des garçons était amoureuse du juif. Pendant un mois personne ne savait rien d'eux. Un jour la femme appela le juif et lui dit: »Viens dans [notre] maison«. Il répondit: »Je viendrai!« La femme alla vite à leur maison. Elle coupa la tête à la poule, la cuisit et en fit un repas pour le juif. Le poumon et le foie de la poule, elle les avait mis sous une coupe. Elle alla trouver le juif pour l'amener dans sa maison à elle. [Cependant] Sa'id avait mangé le poumon et le foie. Le juif s'adressa à la femme et lui dit: »Où sont le poumon et le foie de cette poule?« Elle lui dit: »Je ne sais«. Il lui dit d'un ton impérieux: »Il me faut les avoir!« Elle fit venir les enfants [en appelant]: »Venez!« Elle se mit à leur donner la bastonnade, et elle frappa longtemps. Le juif lui dit: »Ne les maltraite pas! je saurai moi-même qui les a mangés.« Il leur tâta le pouls: Sa'id avait mangé [le poumon et le foie]. Il lui donna du vin à boire; [Sa'id] vomit les [morceaux]. Le juif regarda, le poumon et le foie lui sautèrent aux yeux; vite il les releva, les lava, les rôtit, vite il les mangea. Après cela il ne mangea pas son repas. Il s'en alla en disant: »Je suis arrivé à mon

Āđákésā dobaré dāstās<sup>1</sup> kārd bā koštājšā<sup>2</sup>: »Mənáfəqā<sup>3</sup>!  
 ínā χətā<sup>4</sup>-u-šmə bē, ī musájā nánāš ná wārd!« Zāruākā  
 kārdšāwə juāb<sup>5</sup>, wātāšā: »Ēmə čēs kārmā<sup>6</sup>? to āšq-u-  
 musājākəj biēni, či ēmə mokšī?« Fərə qínēs āmánā čī  
 qse-u-zaruā.

Rūweā āđāāšā luājā bē jāgea. Sa<sup>đ</sup> u Sa<sup>đ</sup> wātāšā bā  
 jōtəri<sup>7</sup>: »Isə kār pēsāšə<sup>8</sup> pēnā āmán<sup>9</sup>; χās īn ānā, hær  
 dūemə bālmā<sup>10</sup>, nā nīšmārā<sup>11</sup>. Šəwā āmā, hær dūāsā luāj,  
 bā gārāwā gārāwāi<sup>12</sup>. Bājneā luāe rārā tā jawaj bā čāmāniā;  
 ništērā, āwišā wārdāwə; fərə māniāj bēnē, lāsā āstārā<sup>13</sup>,  
 wərmšā pōrə kəft<sup>14</sup>. Sa<sup>đ</sup>atijās<sup>15</sup> pēnā ši. Hær dūesā jō  
 wōrmu<sup>16</sup> bēdārīnə bēnē.

Dūe kāwātri āmē, nīštēwə ow ā dāriə, čərišnā wutē  
 bēnē<sup>17</sup>. Jō jā kāwātrəkā kārdāš ow juāb pāw<sup>18</sup> joākē,  
 wātāš: »Āj wātā, to zāni inišā<sup>19</sup> kiēnē<sup>20</sup>?« Juabāš dāwə,  
 wātāš: »Məzānu«. Wātāš: »I duā kurrā jōšā Sa<sup>đ</sup>idāš nā-  
 mēn<sup>21</sup>, ow joākāšā Sa<sup>đ</sup> nāmēn. Āđāšā āšq-u-musájə biā.  
 Inišā jā qiniānā<sup>22</sup> ī rāšā gərtēnē wər<sup>23</sup>«. — »Āi wātā,  
 χābār<sup>24</sup> ānā čī goftugújə. Hær kāmšā bā dəs-e-rāsārā luā,  
 gərd rújā sād tomānāš bō; hær kāmšā bā dəs-e-čəpārā  
 luā, bō bā pāđōšā<sup>25</sup>«. Xābāršā bīwə, kārdāšāwə juāb bā  
 jotrinišā, wāt: »Āi bārā, isə jīa bimēwə«. Dəsāšā kārd  
 moī-u-jotrini, fərə gārāwāj. Sa<sup>đ</sup> luā rā-i-rāsārā, Sa<sup>đ</sup> luā  
 rā-i-čəpārā. Jīāj<sup>26</sup> biēwə. Ā ruā tā wērāgə luājā rārā,

<sup>1</sup> *dāst*, mot d'emprunt. — <sup>2</sup> *koštāj*, »tuer«, ici: »frapper fort, mal-  
 traiter«. — <sup>3</sup> Mot arabe: *munāfiq*, »hypocrite, athéiste«. — <sup>4</sup> Mot arabo-  
 persan: *χətā*. — <sup>5</sup> § 36. — <sup>6</sup> § 36. — <sup>7</sup> Litt.: »qu'est ce que nous faisons?«  
<sup>8</sup> § 123. — <sup>9</sup> = *pēsā-š-wə*. — <sup>10</sup> § 47. — <sup>11</sup> § 45. — <sup>12</sup> § 63. — <sup>13</sup> § 54, § 99.  
 — <sup>14</sup> Litt.: »ils étendirent leurs flancs«, § 72. — <sup>15</sup> § 129. — <sup>16</sup> Pour *sá q-  
 tišā*. — <sup>17</sup> Je ne sais expliquer la voyelle finale; peut-être faut il lire *jō  
 wōrmu* (§ 131, vers la fin). — <sup>18</sup> § 52; § 125. — <sup>19</sup> = *p-āw* (pron. dém.).  
 — <sup>20</sup> § 124. — <sup>21</sup> = *ki ēnē*. — <sup>22</sup> = *nāmā ān*. — <sup>23</sup> § 8, rem. — <sup>24</sup> Litt.:  
 »Ceux-ci, en colère, ont pris ce leur chemin«; § 128 (*wər*). — <sup>25</sup> »éveillé,  
 emploi spéciale de ce mot arabo-persan (*χābār*, »information, nouvelle«). —  
<sup>26</sup> § 128 (*bā*). — <sup>26</sup> Pourquoi le *i* ou *j* final? pour *jīāē*, plur. (p. 108)?

but.« La mère des enfants se mit de nouveau à les frapper [en disant]: »Fripons [que vous êtes]! c'est par votre faute, que ce juif n'a pas mangé son pain!« Les enfants lui répondirent et dirent: »Qu'est que nous avons fait? tu es [tombée] dans l'amour de ce juif, pourquoi nous frappes-tu?« Elle fut en grande colère à cause de ce mot des enfants.

Un jour la mère des enfants s'en était allée à quelque endroit. Sa'd et Sa'īd se dirent l'un à l'autre: »Maintenant l'affaire a pris cette tournure; il sera bon si tous les deux nous nous en allons et ne restons pas. La nuit vint, tous les deux s'en allèrent tout en pleurs. Ils s'en allèrent cependant par le chemin, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à une prairie; ils s'assirent, burent de l'eau; ils étaient très fatigués, ils s'étendirent, le sommeil tomba sur eux. Une heure se passa (pour eux). Tous les deux se réveillèrent de leur sommeil.

Deux colombes arrivèrent, s'assirent sur l'arbre, sous lequel ils s'étaient endormis. Une des colombes s'adressa à l'autre et dit: »Ô ma sœur, sais-tu qui sont ceux-là?« [L'autre] lui répondit en disant: »Je ne sais«. [La première] dit: »Ces deux garçons-ci, l'un d'eux s'appelle Sa'īd et l'autre Sa'd. Leur mère fut amoureuse d'un juif. En colère ceux-ci s'en sont allés«. — »Ô ma sœur, ils se sont réveillés par suite de ce discours. Celui d'entre eux qui va à droite aura chaque jour cent tūmāns; celui qui va à gauche sera roi«. [Quand] ils se furent réveillés, ils s'adressèrent l'un à l'autre et [chacun] dit [à l'autre]: »Ô mon frère, maintenant nous nous séparerons«. Ils mirent les mains autour du cou l'un de l'autre et pleurèrent beaucoup. Sa'd alla à droite, Sa'īd à gauche. Ils étaient séparés [l'un de l'autre].

χābāršā jotrini nā bē. Sa<sup>ḏ</sup> šæwā wut. Sóbḥānā jo wār-mānā hur āst, dīš čēr-u-sāræjšnā kisāæ; sāḏ tomāniš-čānā bē<sup>1</sup>. Hurāš gort, wātāš: »Īnā jā rāχmāt-u-χoḏā ān, wā hæm jā nāsēhāt-u-kāwātrækāw ān, ālḥāmdulillā!« Bā qāḏ-u<sup>2</sup>-sāfāwi gordā šæwiā sāḏ tomānāš bē.

Panzā safāšā pēnā ši; hič kāmšā χābāru<sup>3</sup> jā jōtrini nā bē. I bājnā Sa<sup>iḏ</sup> hæ r gāḏāiš kārd. Sa<sup>iḏ</sup> nāgā<sup>4</sup> luā šæ<sup>riæ</sup><sup>5</sup>. Ettifāqān pāḏōšā-u-ā šæ<sup>riæ</sup> mārḏā bē. Šæwi jā bērūn-u-šæ<sup>riwæ</sup> wut; zātāš<sup>6</sup> nā bē bālō dālā-u-šæ<sup>ri</sup>. Xājātāš kārd: gīārām<sup>7</sup>. Tā sobḥājæ<sup>8</sup> wut, ā wāχtā luā dālā-u-šæ<sup>ri</sup>. Dīš bāz fērān; ā bāzāšā morāχās kārd; fēræ gīāla, jā āχærōw āmāwæ ništāw<sup>9</sup> sær-u-særāw Sa<sup>iḏi</sup>. Āwōrdšā wōrwæ, dīšā piājā fēræ gāḏān, bāršā<sup>10</sup> kārd, tā jārā dāf<sup>ā</sup>, hæ<sup>r</sup><sup>11</sup>! bāz ništāw sær-u-særāšow<sup>12</sup>. Āχār-ul-ām r kārdšā bā pāḏōšā, niāšā sær-u-tāχtiwæ, tājāšā niā særāš, pāḏōšājš qārārāš gort. Xābārāš jā bārājāš nā bē.

Rūwēa ja amarātānā<sup>13</sup> ništā bē rā. Dūrbīnāš wust<sup>14</sup>, dīš jā bērūn-u-šæ<sup>riwæ</sup> piājā āmā. Zānāš, χatk-u-ā šæ<sup>riæ</sup> niān, piājā γarīb ān, fēræ jā dūrāw āmāu<sup>15</sup>. Piā wēš čerī wōrwæ, wātāš pēnā: »Lua! ā piājā jā dūrāw āmān, inā jā bērūn-u-šæ<sup>riwæ</sup>, bārāš<sup>16</sup> pāj m!« Āza piākāš luā, Sa<sup>ḏāš</sup> āwōrd, ja amarātānā niāš rā. Hæft rūwā ništārā; pāḏōšā wīrāš šīwæ<sup>17</sup>, ā piāš āwōrdāš<sup>18</sup>. Dēmaw hæft rūwā pāḏōšā kæft

<sup>1</sup> § 129. — <sup>2</sup> § 128. — <sup>3</sup> Encore un *u* final difficile à expliquer (cf. *wōrmu*, p. 89, l. 12). Notation inexacte de χābārāw? — <sup>4</sup> nāgā, »une fois«, mot d'emprunt persan: nāgāh, »subitement«. — <sup>5</sup> § 133. — <sup>6</sup> zāt, »courage«, emploi spécial du mot arabo-persan *ḏāt*, »essence, substance, nature«. — <sup>7</sup> = *gīāra-m*. — <sup>8</sup> Arabo persan *šubḥat*, *šubḥā*, avec *l'i* du cas oblique et affixe *æ*. — <sup>9</sup> = *ništā* (§ 63) *ow* (prépos.). — <sup>10</sup> *bār*, § 134, — <sup>11</sup> § 138. — <sup>12</sup> § 131, vers la fin. — <sup>13</sup> arabe *imārat*, »édifice«. — <sup>14</sup> § 51. — <sup>15</sup> *l'u* final est sans doute un *wæ* affaibli. — <sup>16</sup> § 53. — <sup>17</sup> Litt.: »le roi, sa mémoire s'en alla.« — <sup>18</sup> § 137.



Pendant ces jours-là jusqu'au soir ils allèrent par le chemin, ils n'avaient pas de nouvelles l'un de l'autre. Sa'ḍ dormit la nuit. Le matin il s'éveille de son sommeil, voit sous sa tête une bourse; il y avait là-dedans cent tūmāns. Il la ramassa et dit: »Ceci arrive par la grâce de Dieu et aussi à cause du conseil des colombes, Dieu en soit loué!« Pendant un an il eut chaque nuit cent tūmāns.

Quinze ans se passèrent (pour eux); aucun d'eux n'eut de nouvelle de l'autre. Cependant Sa'ḍ professait toujours le métier de mendiant. Sa'ḍ alla un jour à la ville. Par hazard le roi de cette ville était mort. Une nuit il (Sa'ḍ) dormit au-dehors de la ville; il n'avait pas le courage d'entrer dans la ville. Il s'imagina: ils me saisiront. Il dormit jusqu'au matin, alors il entra dans la ville. Il vit un faucon qui volait [en l'air]; ce faucon on l'avait mis en liberté; il tourna beaucoup [de fois], enfin il vint s'asseoir au sommet de la tête de Sa'ḍ. On fit avancer celui-ci, on vit [que c'était] un homme très pauvre, on le chassa, mais par trois fois, voilà! le faucon s'assit sur le sommet de sa tête. Enfin on le fit roi, le fit asseoir sur le trône, mit la couronne sur sa tête, et il prit possession de son royaume. Il n'eut aucune nouvelle de son frère.

Un jour il était assis dans son palais. Il braqua sa longue-vue, il vit un homme qui venait du dehors de la ville. Il comprit que ce n'était pas un homme de cette ville, que c'était un étranger qui venait de très loin. Il appela son propre domestique et lui dit: »va! cet homme-là vient de loin, celui-là [qui vient] du dehors de la ville, amène-le devant moi!« Vite le domestique s'en alla, amena Sa'ḍ, lui donna une demeure dans le palais. Il y resta pendant sept jours; le roi avait oublié qu'il avait fait amener cet homme. Au bout de sept jours le roi s'en souvint et dit:

ow wírās<sup>1</sup>, wātāš: »Hær pā piājās<sup>2</sup>? ā ruā mōn wātōm pēnāt bābā-u-fəťān piājwæ. Áwōrdāt?« Wātāš: »Bāte, hæft rūāw āwōrdánōm, to wírāt šiān ow.« Pāđōšāj wāt: »Zu bārās!<sup>3</sup> Awōrdšā. Særās nāmnrā<sup>3</sup>. Wātāš: »Bo wórwæ, níšārā!<sup>4</sup> Sa'đ nístārā, nāhāršā táláb kárd, nāhāršā wārd. Dōmaw nāhāri χābārās čānā pārsá, wātāš: »Kōgāj āni? χāfk-u-kām jagā ní<sup>4</sup>? čí ámāni?« Wātāš: »Xāfk-u-fəťān jāgā nā. Mōn bēna u bārājā jā āđā u tātəjwæ; fəre gāđái bēnmā; tātāmā mārd, āđámā āšq-u-musājæ biæ. Čāwōđmaj mōn u bārākəjm tārku-wātānimā kárd<sup>5</sup>. Isæ mæzānu, bārākām čkōn<sup>6</sup>. G'íťaj g'íťu<sup>7</sup>, pāiđās kārú<sup>8</sup>«. Šāj wāt: »Bārākāt nāmēs čēs hē?<sup>9</sup>« Wātāš: »Šā, sātāmát bō! nāmēs Sa'íđ bē«. Wātāš: »To nāmét čēs ān?<sup>9</sup>« Wātāš: »Nāmēm Sa'đ ān«. Šāj wāt: »Mōn bārākāw to nā«. Sa'đi wāt: »Bā čā ma'lūm?<sup>9</sup>« Wātāš: »Pā nāmunišānā<sup>9</sup>: hær dūāmā jo wāťāt<sup>10</sup>-u-wēma āmajmā sər-u-čāmānəkəjwæ, ništímārā, āwimā wārdāwæ, dōmāw ānāj wutímā čēr-u-dārəχtākəjnā; duā kāwātrækā ništēwæ, čāní jōtrini goftugušā kárd<sup>11</sup>«. Wātāš: »Rās máči<sup>12</sup>«. Bā jōtrini askārāj biē. Dæsša kárd mōť-u-jōtríni, fəre gārawāj.

Čāwōđmaj hær duāsā ja amarátānā ništérā tā mæņjæ. Dmāw mæņjæ Sa'íđi wāt: »Āi bārā, isæ mōn pāđōšā nā, gārākmā háqāw wēma sānmā<sup>13</sup>«. Sa'đ wāt<sup>14</sup>: »Mājl-u-wéta, hær čīæ máči bā qsét kārú!<sup>14</sup>« Wātāš: »Xājáťōm in ānā, qošān bārú, pāj wāťājāt-u-wēma taťānāš kārú«. Wātāš:

<sup>1</sup> Litt.: »le roi tomba sur sa mémoire.« — <sup>2</sup> § 121, rem. 1. — <sup>3</sup> § 88. —

<sup>4</sup> Litt.: »homme de quel lieu es-tu?« — <sup>5</sup> Construction passive: »moi et mon frère, abandon de notre pays natal par nous [fut] fait«. — <sup>6</sup> = *čkō-ən*. — <sup>7</sup> § 99. — <sup>8</sup> La phrase *g'íťaj g'íťu, pāiđās kārú* forme un vers dans le mètre de huit syllabes, duquel les deux moitiés riment entre elles. —

<sup>9</sup> Persan: *nām* u *nišān*, »nom et signe«. — <sup>10</sup> Mot arabe: *wilājāt*; quelques lignes plus loin nous trouvons la forme *wāťājāt*. — <sup>11</sup> Sa'íd emploie les formes déterminées *čāmānəkə*, *dārəχtākə*, *kāwātrækā*, parce que les faits qu'il mentionne sont connus de son interlocuteur: la prairie que tu sais etc. — <sup>12</sup> § 65. — <sup>13</sup> § 90. — <sup>14</sup> § 34.

»Qu'est-ce qu'il en est de cette homme-la? L'autre jour je t'ai parlé de tel ou tel homme. L'as-tu amené?« [Le domestique] dit: »Oui, je l'ai amené il y a sept jours, [mais] tu l'as oublié.« Le roi dit: »Amène-le vite!« On [l']amena. Il inclina la tête. [Le roi] dit: »Avance-toi et prends place!« Sa'd s'assit, on fit apporter le déjeuner, ils déjeunèrent. Après le déjeuner [le roi] lui demanda des nouvelles en disant: »D'où es-tu? quel est ton lieu natal? pourquoi es-tu venu?« [Sa'd] dit: »Je suis du peuple d'un tel endroit. Moi et mon frère, nous étions avec notre père et notre mère; nous étions très pauvres; notre père mourut, notre mère fut amoureuse d'un juif. Après cela moi et mon frère nous quittâmes notre pays natal. Maintenant je ne sais pas où est mon frère. Je marche toujours, je le trouverai [peut-être]«. Le roi dit: »Quel était le nom de ton frère?« [Sa'd] dit: »Salut à toi, ô roi! son nom était Sa'īd«. [Le roi] dit: »Quel est ton nom à toi?« [Sa'd] dit: »Mon nom est Sa'd«. Le roi dit: »Je suis ton frère«. Sa'd dit: »Comment [puis-je] savoir [cela pour sûr]?« [Le roi] dit: »Par ce signe-ci: tous les deux nous arrivâmes, [étant parti] de notre pays natal, à une prairie, nous nous y assîmes, bûmes de l'eau, et après cela nous dormîmes sous un arbre; deux colombes étaient assises [dans cet arbre] et avaient une conversation l'une avec l'autre«. [Sa'd] dit: »Tu dis vrai«. Ils se reconnurent l'un l'autre. Ils mirent la main autour du cou l'un à l'autre, et pleurèrent beaucoup.

Après cela tous les deux demeurèrent dans le palais pendant un mois entier. Au bout d'un mois Sa'īd dit: »Ô mon frère, maintenant je suis roi, il faut que nous prenions notre vengeance«. Sa'd dit: »[Selon] ta volonté! tout ce que tu dis, je l'exécuterai d'après ton ordre!« [Le roi] dit: »Mon plan est celui-ci; je rassemblerai une armée, je pillerai mon

»Bāte«. Jāršā<sup>1</sup> dā jā šæ'rānā: »Qošān gørd bowæ<sup>2</sup>!« Pāðəšā mlajä mlo<sup>3</sup> jæŋ, qošān gørd jæm biwæ<sup>4</sup>. Pāðəšā soár bí. Sa'ð-ičāš čāní wēs bārd<sup>5</sup>. Lāškār-ič luá šonāw pāðəšājrā. Jārā mænā rārā luáj tā jāwāj wātājät-u-wēsā. Šæ'ršā dā wær-u-töpā, tā gørd-u-šæ'rišā χārāb kārd. Koštārāe fārəšā kārd, luāj sær-u-jānāw fəłān musāj, jānāšā tafān kārd, wēsšā gørt, hær! čāgā<sup>6</sup> særāsā bəri. Luāj lāw āðājəšā, wātāšā pēnāš: »Məšnāsīmā?<sup>7</sup>« Wātāš: »Næ!<sup>8</sup>« Wātāšā: »Ēmæ kurrākāw-tōnmā<sup>7</sup>«. Wātāš: »Bā čē nāmunišān?<sup>8</sup>« Kārdšāwæ juāb, wātāšā: »Pā nāmunišānā<sup>8</sup>: āšəq-u-musājəkæj biēi. Ēmæ jo wātāt-u-wēmā luājmā; jomā nāmāš Sa'ð bē, ow joākāšā<sup>9</sup> Sa'ð«. Āðāsā wātāš: »Rufā, ámān!<sup>8</sup>« Wātāšā: »Nājātāt niān!<sup>8</sup>« Hær! čā jānā særāsā bəriē. Gørd-u-šæ'rākəjšā χārāb kārd. Čāwəðmāj g'āfājwæ tā jāwāj šæ'rākāw wēsā, ništērā, dəsāsā kārd bā ħokmrāni.

## V.

Rüew sułtān Māhmúð luā kōsānā; māðió pāj hawri, māðió čēs warán a. Wātāš: »Hājasi<sup>10</sup>, warán a, čkō bāniš-márā? čī bānaw tāwəninā<sup>11</sup>?« kə māðió kənāčā, čī bānaw tāwəninā ništērā, māðió χāileæ zāríf ānā. Wātāš: »Hājasi Žir! ī kənāčā zāríf ānā, pāj møn bārā. Luē šon-e-āðā u

<sup>1</sup> *jar*, arabo-persan *jār*, »mugissement, appel à haute voix«. — <sup>2</sup> »Que l'armée soit complète, entière. — <sup>3</sup> § 99. — <sup>4</sup> »L'armée entière fut rassemblée« (*jæm*, arabe: *jam'*). — <sup>5</sup> § 73. — <sup>6</sup> = *č-ā-gā*, »dans cet endroit, sur-le-champ«, voir § 134. — <sup>7</sup> = *kurrākā-u-to ēnmā*. — <sup>8</sup> *bā čē nāmunišān?* *p-ā nāmunišānā*; *bā* et *pā* employés sans différence. — <sup>9</sup> On attendrait: *ow joākāmā Sa'ð (nāmāš bē)*, mais peut-être faut-il suplérer la phrase à peu près de cette manière-ci: *ow joākāšā Sa'ð (nāmāš dā)*, »l'autre, ils (c.-à-d. on) l'appelaient S.« (construction passive). — <sup>10</sup> C'est probablement *Ajāz*, le favori du sultan Maḥmūd fameux dans la légende. — <sup>11</sup> Litt. »là-dedans (*bānaw*), dans ce bloc de roche (*č-ī tāwən-inā*). —

pays natal«. [Sa'd] dit: »Oui«. On fit une proclamation dans la ville: »Que l'armée se rassemble!« Le roi s'en alla en guerre, toute l'armée fut rassemblée. Le roi monta à cheval. Sa'd aussi, il l'amena avec lui. L'armée marcha sur les talons du roi. Pendant trois mois ils marchèrent, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à leur propre pays. Ils livrèrent la ville en proie aux canons; jusqu'à ce qu'ils eussent mis toute la ville en ruines. Ils commirent une grande tuerie, [puis] allèrent à la maison du juif que vous savez, pillèrent sa maison, se saisirent de lui-même, et voilà! sur-le-champ ils lui tranchèrent la tête. [Ensuite] ils allèrent à leur mère et lui dirent: »Nous connais-tu?« Elle dit: »Non!« Ils lui dirent: »Nous sommes tes enfants«. Elle dit: par quel signe [puis-je savoir cela pour sûr]?« Ils lui répondirent en disant: »Par ce signe-ci: tu a été amoureuse d'un juif. Nous avons quitté notre pays; un de nous s'appelle Sa'id et l'autre Sa'd«. Leur mère dit: »[Mes] enfants! grâce!« Ils dirent: »Il n'y a pas moyen d'échapper!« Voilà! dans cette [même] maison ils lui tranchèrent la tête. Toute la ville ils la mirent en ruines. Après cela ils marchèrent, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à leur ville, [où] ils s'établirent et prirent le gouvernement en mains.

---

## V.

Un jour le sultan Maḥmūd alla [se promener] dans les montagnes; il jeta un regard vers le nuage et vit qu'il pleuvait. Il dit: »Hājāsī, il pleut, où nous assiérons-nous? derrière ce bloc de roche?« [Il parlait ainsi] lorsqu'il vit une jeune fille qui était assise derrière le bloc de roche, et il vit qu'elle était très jolie. Il dit: »Hājāsī Žīr! cette jeune fille est jolie, amène-la moi. Va trouver la mère et

tātāw i kənāčā, bāzānā čkōnā<sup>1</sup>, hičbiš kārā, bārāš pāj̄m«. Hājasi Žir luā pāj̄ jānāw tātējš, luā pāj̄ ā šæ'riæ. Hawālāš<sup>2</sup> tātāw ī kənāčākēj pārsās, wātāš: »Čkōn<sup>3</sup> tātāw ī kənāčā?« Jānāw tātējš pārsās: »Kām a?« Piēwī nišānāš dā, wātāš: »Ān a«. Hājasi Žir luā jānāšā, ništārā. Kənāčākē jānānā bē. Kənāčā wāt: »Čko māj?« Wātāš: »Lāw sułtanio āmānā lāw to. Hičbiđ kārūnā pāj̄ sułtan Māhmuđi. Šuš pēnā kārā?« Ađičā wāt: »χāsānā<sup>4</sup>«. Ī wātāš: »Kawrāw bəsānu. Sær-u-šānējšo tā sær-u-kāličkējš šānāš kārā! Kārāš jā-nāmāzāwæ pāj̄m bā wādāw<sup>5</sup> dēmāwā ḥawt rūā. Ḥawt rūā māwā<sup>6</sup> lā to bəzānu kārđānāt, kā inātā kārđā bō<sup>7</sup>. Āgār í jā-nāmāzā χāsāđ kārđān pāj̄ mōn, bārūš pāj̄ sułtan Māhmuđ, ta'rifāđ kārū<sup>8</sup> pāj̄š. Sułtan Māhmuđ wāčo: ,Xās ānā'«.

Luāwæ. Dmawā ḥawt rūā āmāwæ, ništārā, sātāmāš kārđ jā jānākēj. Āwičā alājkoš asāwæ<sup>9</sup>. Nānāš pāj̄ āwōrd, hēfēš gārinā<sup>10</sup> čāni nānekēj āwōrdāš. Jā-nāmāzākē āwōrd pāj̄š. Nānākēš wārdāš, tamāšā jā-nāmāzākējš<sup>11</sup> kārđ. Wātāš: »Xās a«. Bārđšāw pāj̄š<sup>12</sup>. Sułtan Mahmuđ wātāš: »Inā kənačākēj wósāš kārđān<sup>13</sup>. Juābāš dāwæ: »Bāte«. Wātāš: »Sā! luā, bārāš pāj̄m!« Luā, bārāš. Sāđ suāri wāzāš tæk<sup>14</sup> luaj šon-e-wæjwē. Kənāčākēšā āwōrdā pāj̄ sułtan e Māhmuđ. Kənāčākē wātāš pēnāw<sup>15</sup>: »Sułtan Māhmuđi! āgār to māj̄lāt hān, mōn kənāčāđ bia. Bāđāj̄m

<sup>1</sup> = čko ānā. — <sup>2</sup> hawāl, forme corrompue, arabe aḥwāl. — <sup>3</sup> = čko ən. — <sup>4</sup> »C'est bien«. — <sup>5</sup> § 128. — <sup>6</sup> § 47. — <sup>7</sup> Litt.: »que ce [tapis]-là soit [alors] achevé par toi«. — <sup>8</sup> ta'rif kārū, »je loue«, arabe ta'rif, »information, explication, approbation«. — <sup>9</sup> § 90; litt. »elle de sa part lui prit sa salutation«, c.-à-d. l'accepta et la rendit. alājko est une abbréviation de la formule arabe as-salām<sup>11</sup> alai-ka (-kum), »la paix soit avec toi (vous)«. — <sup>10</sup> § 78. — <sup>11</sup> § 112. — <sup>12</sup> = bārđ-āš ow pāj̄-š; ow est le complément du verbe, § 128. — <sup>13</sup> Construction passive. — <sup>14</sup> »en l'entourant« (?). wāz est probablement le synonyme de wæ; en persan bā et bāz se confondent également quelquefois. Sur le mot tæk qui, d'après l'auteur awromāni, peut être prononcé aussi taku, voir le vocabulaire. — <sup>15</sup> = pēnā āw (pron. dém.).

le père de cette jeune fille, renseigne-toi d'où elle est, fais dresser le contrat de mariage et amène-la chez moi». Hājāsī Zīr alla vers la maison du père de la jeune fille, il alla à cette ville-là. Il posa des questions sur les circonstances du père de cette jeune fille et dit: »D'où est le père de cette fille?« Il questionna sur la maison du père: »Quelle [maison] est-elle?« Un homme la lui montra et dit: »C'est celle-là.« Hājāsī Zīr alla à leur maison et s'assit [là-dedans]. La jeune fille était à la maison. La jeune fille dit: »D'où viens-tu?« Il dit: »Je viens à toi de chez le sultan. Je vais faire dresser le contrat de mariage [avec toi] au nom du sultan Maḥmūd. Veux-tu le prendre pour mari?« Elle dit: »Volontiers.« Celui-là dit: »Je vais acheter un mouton. Tonds-le depuis le haut des épaules jusqu'au bout de la queue! Fais en (c.-à-d. de la laine) un tapis de prière pour moi pendant sept jours. Dans sept jours je viendrai à toi pour voir ce que tu as fait; alors tu dois avoir achevé ce [tapis]-là. Si ce tapis de prière est joliment fait pour moi, je le porterai au sultan Maḥmūd et ferai tes louanges auprès de lui. Le sultan Maḥmūd dira: 'C'est bien'«.

Il s'en alla. Sept jours après il revint, s'assit, fit des vœux pour le bien-être de la maison. Elle de sa part rendit les salutations. Elle lui apporta du pain, des œufs bouillis avec du pain elle les lui apporta. Elle lui apporta [aussi] le tapis de prière. Il mangea le pain et regarda le tapis. Il dit: »Il est joli«. Il l'apporta au sultan. Le sultan Maḥmūd dit: »Ceci, la jeune fille l'a bien fait«. [Hājāsī] répondit: »Oui«. [Le sultan] dit: »Vite! va et amène-la moi«. [Hājāsī] s'en alla et l'amena. Cent chevaliers allèrent avec lui après l'épousée [du sultan]. Ils amenèrent la jeune fille devant le sultan Maḥmūd. La jeune fille lui dit: »Ô sultan Maḥmūd! si tu le veux [ainsi], je serai ta fille. Donne-moi

pādi<sup>1</sup>. Āgār bādājm pādi, fərə hāz<sup>2</sup> kārúnā. Suftan Māhmuḍ wātāš: »Xās a, amøn mādāwt pādi«. Suftan Māhmuḍ kănāčākēš mārā<sup>3</sup> bārīā<sup>4</sup> pāj Hājasi Žiri.

Dəmaw ānājä šəwāa suftan Mahmuḍ čāni Hājasi Žir pēwə<sup>5</sup> ništērā. Wātāš: »Hurzā<sup>6</sup>! tā bālmā g'ālmā pī šə'rānā.« Hər dūāšā bārgšā<sup>7</sup> kārđānā, luā, g'ātē<sup>8</sup> šə'rekānā. Mādiā šə'rekānā. Suftan mādiō čēš: žāni, piēwi tāgbīršā<sup>9</sup> kārđ. Piākəj wātāš bā žānākiā: »Luā sər-u-piākāđ bārī, bārāš pājm.« Žānākē luāwə jānā, sər-u-piākəj bārī, sər-u-piākəjš āwördā pāj lāw ī piākəj: »Inā sər-u-mirđakəjm, bārīm, āwördām pāj to.« Piākəj wāt pēnā, wātāš: »Ī sər čid bārī?« Fərə tārsā luāwə. Suftan Māhmuḍ hərəča ništā bērā, wāxt čəmāš kawt pēnā. Istə wātāš: »Hājasi Žir, žom nāwīsā sər-u-bārējā«. Xomā kāsā dā sər-u-bārākəj. Suftan Māhmuḍ, Hājasi Žir hitār g'ātēwə pāj jānā wēšā.

Žānākēč, kā bārākāšā diari kārđā bē, ziārā<sup>10</sup> bār; črajā wēš dəsow bē; wāxt-e<sup>11</sup> diā pāj sər-u-bārākəj, mādiō žom dānšāwēnē<sup>12</sup>. Žānākəjč žomāš pājđā kārđ, čəl jānā hər čuar dowrāš<sup>13</sup> žomāš dāwānā. Suftan Māhmuḍi jā jānā wēš jālābāš<sup>14</sup> kiāsāš<sup>15</sup>, wātāš: »Žānākəj pājm bārđā!« Jālābā luē pāj jānāw žānākiā. Wāxt kā jālābākē luē pāj jānow žānākiā, mādiā žāili jānā rəj kārđiān.<sup>16</sup> Itār

<sup>1</sup> § 110, vers la fin. — <sup>2</sup> Mot arabo-persan *hazz*, »joie, plaisir«. —

<sup>3</sup> Mot d'emprunt arabe (*mahr*), - peut-être adopté du kurde (*mār*). —

<sup>4</sup> § 44; »trancha«, c.-à-d. »accomplir, achever«. — <sup>5</sup> *pēwə* (= *pāj + wə*) est évidemment une sorte de complément au verbe. — <sup>6</sup> § 66. — <sup>7</sup> *bārg*, kurde *bārgā*, de l'arabe *barkan*. — <sup>8</sup> »allèrent, se promènèrent«. —

<sup>9</sup> *tāgbīr*, voir p. 76, note 9. — <sup>10</sup> § 71. — <sup>11</sup> Le *e* final est probablement le *jā-i-vaḥdāt*: »à un certain moment, une fois«. — <sup>12</sup> § 46; on dit ainsi: *žom nāwīsā* ou *žom dā(wə)*, »marque au crayon noir!« (impér.). —

<sup>13</sup> -š, au singulier, c.-à-d. de chaque maison. — <sup>14</sup> *jālāb*, forme corrompue: c'est le mot arabe *jallād*, »bourreau«. — <sup>15</sup> § 80. — <sup>16</sup> Litt.: »était peint« (le verbe au singulier), voir § 41.



à celui-ci (à Hājāsī). Si tu me donnes à lui, je m'en réjouirai beaucoup. Le sultan Maḥmūd dit: »C'est bien, je te donne à lui.« Le sultan Maḥmūd fit dresser le contrat de mariage entre la jeune fille et Hājāsī Žīr.

Après cela, le sultan Maḥmūd, un soir, était assis avec Hājāsī Žīr. Il lui dit: »Lève-toi, que nous allions nous promener dans cette ville.« Tous les deux s'habillèrent et allèrent se promener dans la ville. Ils regardèrent [autour d'eux] dans la ville. Le sultan s'aperçut de quelque chose: une femme et un homme tenaient conseil. L'homme dit à la femme: »Va et tranche la tête à ton mari et apporte-la moi.« La femme alla à la maison, trancha la tête à son mari, apporta la tête de son mari à cet homme: »Voici la tête de mon mari, je l'ai tranchée et apportée à toi.« L'homme lui parla et dit: »Cette tête pourquoi l'as-tu tranchée?« Ayant grande peur il s'en alla. Le sultan Maḥmūd avait été assis [là] pendant tout le temps, dès que ses regards étaient tombé [sur eux]. Alors il dit: »Hājāsī Žīr, écris avec un crayon noir sur la porte«. Il mit une marque au crayon noir sur la porte. Le sultan Maḥmūd et Hājāsī Žīr retournèrent de nouveau à leur maison.

La femme dont la porte avait été marquée, sortit; sa lampe était dans sa main; tout-à-coup elle jeta un regard sur le haut de sa porte, elle vit qu'on l'avait marquée au crayon noir. La femme trouva, elle aussi, un crayon noir et marqua au crayon noir quarante maisons des quatre côtés. Le sultan Maḥmūd appela le bourreau à sa maison et lui dit: »Amène-moi la femme.« Le bourreau alla à la maison de la femme. Au moment où le bourreau arriva à la maison de la femme, il vit [que] beaucoup de maisons avaient été marquées au noir. Enfin ils (c.-à-d. le bourreau et ses gens) ne reconnurent pas qu'elle était la maison

nā zānāšā kām a jānās. G'ātēwæ, āmēwæ pāj lāw suftan Māhmuḍ, wātāšā: »Jānā fəræšā ræj kārḍēnā, mæzānme kām a«.

Hitār suftan Māhmuḍ luā kōšānā. Wātāš bā Hājasī Žīri: »Tā māwāw hič žāni nāzi čī šæ'rānā«. Hājasī Žīr āmāwæ lāw tātæjš Hasán Mājmāni, wātāš: »Tātā! suftan Māhmuḍ fārmawān<sup>1</sup>, žāni nāzi čī šæ'rānā. Māslāḥātād čēs a pāj mōn?« Äwīči wāt: »Særāšā mæbərā; wēm bārā pāj suftan Māhmuḍi, tāgbīršā<sup>2</sup> kārú pājš.«

Suftan Māhmuḍ jā kōšaw āmāwæ. Diā pāj šæ'rākæj, mādió žāni sērā nā bərjēnē. Kiās pāj Hājasī Žīri, wātāš: »Hājasī Žīr pāj m bārḍāš!« Piākē luā šōnēs, lā Hasan Mājmāni, Hājasī Žīr bāro. Wātāšā: »Bō, bālmé lāw suftan Māhmuḍ.« Luē lā suftan Māhmuḍ. Hasan Mājmāni-ič čāni Hājasī Žīr luaē lā suftan Māhmuḍ. Suftan Māhmuḍi wāt: Čī sær-u-i žānā tā nā bərjēni?« Wātāš Hasan Mājmāni: »Ärzōm hān<sup>3</sup> jā žāžmāt-u-tōnā<sup>4</sup>.« Suftan Māhmuḍi wāt: »Ärz-u-to čēs a?« Wātāš: »Kurban! sałāw čī šæ'rānā gōr šæwiā jo košīē. Šæwāwæ fəlān kæsiwæ čōrīs, wātāš: »Bō bār!« Amón-ič bəlu bār. Žānākēm kāwāš dānā dæs-u-mōn u ow kāwākæm kārḍānā, šālāw-ič dānā dæsu<sup>5</sup>, žanjārā wēm dānā dæsu; žānākiā mōn luā, aspākēm áwōrdāš pāj m. Suār bía, āmānā bār. Diānā, suāri inā bāru. Suārākæj

<sup>1</sup> § 76. — <sup>2</sup> Voir p. 76 note 9. — <sup>3</sup> Litt.: »il y a de ma part une représentation humble [à faire]«, à comparer l'expression persane 'ärž kār-dān, »dire humblement«. — <sup>4</sup> § 131 (*jā . . . nā*). — <sup>5</sup> Voir p. 88 note 16 (*wormu*) et cf. *dæšow* p. 98, l. 17:

de la femme. Ils retournèrent, vinrent auprès du sultan Maḥmūd et lui dirent: »Beaucoup de maisons ont été marquées au noir, nous ne savons pas quelle est [celle de la femme].

Ensuite le sultan Maḥmūd alla dans les montagnes. Il dit à Hājāsī Žīr: »Jusqu'à ce que je revienne, [aie soin] qu'aucune femme ne reste en vie dans cette ville.« Hājāsī Žīr alla vers son père, Ḥasan Māimāndī, [et] dit: »Ô père, le sultan Maḥmūd a ordonné qu'aucune femme ne reste en vie dans la ville. Quel conseil as-tu pour moi?« Il dit: »Ne leur coupe pas la tête, amène-moi devant le sultan Maḥmūd, je lui donnerai des conseils.«

Le sultan Maḥmūd retourna des montagnes. Il regarda [autour de lui] dans la ville et vit qu'on n'avait pas tranché la tête aux femmes. Il envoya chercher Hājāsī Žīr, disant: »Amène-moi Hājāsī Žīr!« Le domestique alla après Hājāsī Žīr (c.-à-d.: alla trouver H. Ž.) chez Ḥasan Māimāndī afin de l'amener. On dit: »Viens, allons chez le sultan Maḥmūd.« Il alla chez le sultan Maḥmūd. Ḥasan Māimāndī lui-aussi alla avec Hājāsī Žīr auprès du sultan Maḥmūd. Le sultan Maḥmūd dit: »Pourquoi n'as-tu pas tranché la tête à ces femmes-là?« Ḥasan Māimāndī dit: »J'ai quelque chose à dire à ton service.« Le sultan Maḥmūd dit: »Qu'est-ce que tu as à dire?« [L'autre] dit: »[Que je sois votre] sacrifice! Dans une certaine année, chaque nuit, un [homme] fut tué dans cette ville. La nuit une personne appelait, disant: »Viens dehors!« Moi aussi je sors. Ma femme me donna en main mes habits et m'en revêtit, elle me donna en main mon manteau, elle me donna en main mon poignard; ma femme alla et m'amena mon cheval. Je montai à cheval, je sortis. Je vis qu'un cavalier [était] là-dehors. Le cavalier dit: »Viens!« Je m'ap-

wātāš: »Bo!« Luā čāniš, mādiónā piē sērā bərjēnā. Wātām: »Čið sērāš bərjāni?« Wātāš: »Sařāw bārēwəm bē; čī šæʳ-rānā košřā; mōnič jā hājbat-u-bārākəjm gər šəwē dūāšā košēnā.« Suári wātāš: »Amøn žāni nā.« Møn wātām: »Barākəřa! Bā<sup>1</sup> bālmā pāj šæʳākəj.« Āmajmā pāj šæʳākəj. I žāni āžā bē. Itār žāni ārūā hīžā bē. Hər dūāšā jā košāj nā tāršāj. Čēs bō, āgār gōrd-u-ī žānā ī šæʳi<sup>2</sup> bokšī? hāqřā wāřat-u-to kawúl kāró. Ī žānā bāχřšāšā<sup>3</sup> bā<sup>4</sup> mōn.« Suřtan-i-Māhmuđi wātāš: »Xās ā sārāšā nā bərié«. Gōrdešā bā Hasan Mājmāni bāχřšās.

## VI.

Māču, pāðəšā bē, āwřāðāš nābē; nā dār nā dārmān mān.<sup>5</sup> Aχər dārwiš āmā, wātāš bā pāðəšāj: »Amøn šāřtā<sup>6</sup> kārú, pāðəšāj āwřāðāš bo.« Pāðəšāj jārā žāniš bēnē. Dārwiš jārā sāwiš bār āwōrdā, wātāš bā pāðəšāj: »Ī sāwā hər joāšā bāðā bā žānākat; jārā zāruřā bāt<sup>7</sup>.« Dārwiš wāt bā pāðəšāj: »To šāřtā kārā: kurrāwřā bāðā bā mōn. Kurrākā jošā nāmāš Mōřk Mořammāð bō, jōřāřā nāmāš Mōřk Jāmšīr bō, āwičīšā nāmāš Mōřk Ařmāð bō. »Dārwiš luā. Pāðəšāj jārā kurrākēs pājđā biā. Nāmākēs bā řokm u dārwiš níē. Kurrākē<sup>8</sup> gāwřē bíē. Niēs wānāj. Kəřābχānānā bēnē, wānāj wānēnē<sup>9</sup>.

Dārwiš āmā pāj zāruřākəj. Čēmāš kawř bā kurrākān<sup>10</sup> pāðəšāj jā kəřābχānānā, kē kārēnē<sup>11</sup>. Wiārð, luā pā řāw

<sup>1</sup> § 137, deuxième alinéa. — <sup>2</sup> § 112. — <sup>3</sup> § 74. — <sup>4</sup> L'auteur awromāni avait dit d'abord *pā*, puis l'avait corrigé en *bā*. — <sup>5</sup> § 85. — <sup>6</sup> Mot arabe: *šāřt*. — <sup>7</sup> = *bā-t*, »seront à toi.« — <sup>8</sup> Pluriel en *-ē*, § 108. <sup>9</sup> § 96; § 99. — <sup>10</sup> § 108, rem.; § 112. — <sup>11</sup> Litt.: »qui faisaient« (à savoir des jeux).

prochai de lui, je vis un homme [dont] la tête [avait été] tranchée. Je dis: »Pourquoi lui as-tu tranché la tête?« Il dit: »Autrefois (litt. un certain an) j'avais un frère; on le tua dans cette ville; moi, pour l'honneur de mon frère je tuai chaque nuit deux d'entre eux (c.-à-d. des habitants de la ville).« Le cavalier continua: »Je suis une femme.« Moi, je dis: »Dieu soit loué! Allons à la ville.« Nous allâmes à la ville. Cette femme était brave. L'autre femme, celle d'aujourd'hui, était une prostituée. Toutes les deux n'avaient pas peur de tuer. Qu'arriverait-il, si tu tuais toutes ces femmes de cette ville? la vengeance pour elles mettrait en ruines ton royaume. Fais grâce à ces femmes pour l'amour de moi«. Le sultan Maḥmūd dit: »Il est bon que leurs têtes n'ont pas été coupées.« Il leur fit grâce à toutes pour l'amour de Ḥasan Māimāndī.

---

 VI.

Je vais raconter: il y avait un roi qui n'avait pas d'enfants; ni médecine ni remède ne servaient à rien. Enfin un derviche arriva et dit au roi: »Moi, je ferai un pacte [avec toi], et le roi aura des enfants«. Le roi avait trois femmes. Le derviche apporta trois pommes et dit au roi: »De ces pommes-ci tu donneras une à [chacune de] tes femmes; tu aura trois fils«. Le derviche dit [encore] au roi: »Tu assumera une [seule] obligation: donne-moi un de leurs fils. Un des garçons tu l'appellera Mulk Muḥammād, l'autre Mulk Jāmšīd, le troisième Mulk Aḥmād«. Le derviche s'en alla. Le roi eut trois fils. Il leur donna des noms d'après l'ordre du derviche. Les garçons grandirent. Il les mit à lire. Ils étaient dans la bibliothèque et lisaient.

Le derviche arriva pour [chercher] le garçon. Ses regards tombèrent sur les fils du roi dans la bibliothèque, où ils

pāḍəšā. Sālāmāš kārḍ, wātāš bā pāḍəšā: »Møn šärtəm kārḍān: jārā kurrāš bā pāḍəšaj; to wāḍāt<sup>1</sup> kārḍ jōšā bāḍāj bā møn. Isæ məšio<sup>2</sup> dājm pēnā<sup>3</sup>, bārúš.« Pāḍəšaj wāt: »Kurrēm pājḍā nā biēnā<sup>4</sup>. Dārwiši wāt: »Wēm čəməm kawtā kə-tābχānā mwānāj mwānā<sup>5</sup>.« Pāḍəšā kiāsāš. Kurrākē āmē. Pāḍəšā wātāš bā Məlk Jāmširi: »Luā čāni dārwiši.« Dārwiši Məlk Jāmšir bārḍ, luē luāj. Luē tā jawæ riščärmēwi. Riščärmē wāt: »Ko məli<sup>6</sup> čāni dārwiši? Inā dārwiš nia, inā dēw a, sārāḍ mwārō<sup>7</sup>. Məlk Jāmšir wātāš: »Tāgbírām čēš a?« Riščärmē wāt: »Tāgbírāḍ ínānā: miāwḍā mānzātā, u dārwiš māčo bā to: 'Hurzā nān kārā, bā bwārmā'; wāči: ,møn mæzānu nān kārú, to wēḍ húrzá, nānāwæ kārā, tā møn fēr búnā; inja møn mawnā, nānākēj pāčúnā<sup>8</sup>'«. Wāxt dārwiš āmā sər-u-tənúri nān pāčo<sup>9</sup> . . . . .

## VII.

Jā zāmān-u-Sālim jārā bārāj bēnē. Jāk wāfāwəšā bē. Luēnē wāru-u-šə'ri, luēnē jānāw wāfākəšā, tā saḥātā<sup>10</sup> bē jārā; hurzēnē<sup>11</sup>, luēnē bā lāwā jānā wēšā. Túš-u-suftani āmē; wātāš: »Xājri a<sup>12</sup>! ko māldā?« »Jānā wāfām biēnmē, istə malmā jānāw wēmā.« Wātāš: »Āj bārājā-u-amøn, bālmā xəzjināw pāḍəšaj dəzgmā<sup>13</sup>.« Jošā wātāš: »Pāḍəšā bāzāno,

<sup>1</sup> § 24, rem. 3. — <sup>2</sup> *məšio* ou *šijā*, »il convient, il faut«, persan šājistān, »être convenable, être possible« etc. — <sup>3</sup> § 110, deuxième alinéa, § 129. — <sup>4</sup> Litt.: »des fils ne me sont pas parus.« — <sup>5</sup> § 99. — <sup>6</sup> = *mli*, § 45. — <sup>7</sup> § 67. — <sup>8</sup> § 89. — <sup>9</sup> Ici le récit à été brusquement rompu. — <sup>10</sup> Arabo-persan *sā'āt*. — <sup>11</sup> § 66. — <sup>12</sup> Litt.: »C'est bien«. — <sup>13</sup> § 6.

jouaient. Il passa outre et alla trouver le roi. Il le salua et dit au roi: »J'ai fait un pacte [avec toi]: le roi aurait trois fils; tu a promis de m'en donner un. Maintenant il faut que tu me [le] donnes, afin que je l'emmenè«. Le roi dit: »Je n'ai pas eu de fils«. Le derviche dit: »Moi-même je [les] ai vus dans la bibliothèque, [où] ils lisent«. Le roi les appela. Les enfants entrèrent. Le roi dit à Mulk Jāmšīd: »Va avec le derviche.« Le derviche emmena Mulk Jāmšīd, et ils se mirent en marche. Ils allèrent, jusqu'à ce qu'ils trouvèrent un rīš-i-sāfīd. Le rīš-i-sāfīd dit: »Où vas-tu avec le derviche? Celui-ci n'est pas un derviche, c'est un démon, il mangera ta tête.« Mulk Jāmšīd dit: »Quel conseil y a-t-il [à prendre] pour moi?« Le rīš-i-sāfīd dit: »Le conseil [à prendre] est celui-ci: vous viendrez à la maison, et le derviche te parlera ainsi: ,Lève-toi et prépare le pain afin que nous le mangions'; dis: ,je ne sais pas préparer le pain, lève-toi toi-même et prépare le pain, tandis que je m'apprête [à le cuire]; puis j'arriverai et cuirai le pain'«. A l'instant où le derviche s'approcha du four pour cuire (c.-à-d. préparer) le pain . . . . .

---

## VII.

Au temps du [sultan] Sālīm il y avait trois frères. Ils avaient une sœur. Ils allèrent derrière la ville, ils allèrent à la maison de leur sœur [et y restèrent], jusqu'à ce qu'il fut trois heures [de la nuit]; [puis] ils se levèrent et retournèrent à leur maison à eux. Ils rencontrèrent le sultan, qui dit: »Salut! où allez-vous?« »Nous étions dans la maison de notre sœur, à présent nous allons à notre maison à nous«. [Le sultan] dit: »O mes frères, allons au trésor du roi pour voler«. Un d'eux dit: »Le roi le saura, nous

g<sup>i</sup>äromā, særāmā bāró!« Pāḍṣā wātāš: »Mæzāno, wutān.«  
 Wātāš: »To nāmāḍ čēsānā?« Wātāš: »Amøn nāmēm Mo-  
 hammāḍ a.« Äw: »Äi, nām-u-bārāj čēsānā?« Watāš: »Nām-  
 u-bārākæj-čim Ahmāḍ a, čā møn wurditār a.« Suftan wā-  
 tāš: »Nām-u-āwīšā čēsānā?« Wātāš: »Nām-u-āwīšā Mäh-  
 muḍ a.« Weš Mohammāḍ wātāš: »Äi bārātā, nām-u-to čēs-  
 ānā?« Wātāš: »Nām-u-wēm Sälím a.« Sälím wātāš: »Äi  
 Mohammāḍ čēs to mžāni pāj šæwi?« Mohammāḍ wātāš:  
 »Hær kæsi šæwä čæmām gno pēnā<sup>1</sup> rúnā māšnāsus<sup>2</sup>.«  
 Wātāš: »Ahmāḍ, to čēs mžāni?« Ahmāḍ juāb-i-suftaniš  
 dāwæ, wātāš: »Møn wäχtea tutā gāfō<sup>3</sup>, mžānu čēs máčo.«  
 Wātāš: »Mähmúd, to čēs mžāni?« Wātāš: »Amón šæwē  
 bōm kārḍā, hær zāmin wiāru mžānu χæzinā ānāš<sup>4</sup> čānā<sup>5</sup>.«  
 Mohammāḍ wātāš: »Äi to čēs mžāni, Sälím?« Wātāš:  
 »Amón sæbāj<sup>6</sup> ägār kæsi gário, møn rišəm jømnu<sup>7</sup>, itār  
 kæsi haddāš<sup>8</sup> niā, ā piā kšu.« Wātāš: »Bā bālmā gør-  
 dāmā.«

Luā. Tutā gāfā. Ahmāḍi<sup>9</sup> wātāš: »Äi bārā! ānā<sup>4</sup> tutā  
 māčo: ,ānā<sup>4</sup> suftan Sälím a'.« Suftan Sälím wātāš: »Gōšāš<sup>10</sup>  
 mæḍā pēnā, dro mæḍó.« Luē, χæzinē bārīšā, áwōrdšā. Suftani  
 wātāš: »Bārdāš jānāw wēta: amøn sabahāj<sup>6</sup> māw jānāw  
 wēta; čägā bæšāš karmā.« Mohammāḍ wātāš: »Čāni amøn  
 hāžānu tō ni?« Wātāš suftan: »Ānā nišānā bō: hær wäχtā  
 amøn āmānā āḡus-u-to g<sup>i</sup>āru, mālmā bæšāš karmā.«

<sup>1</sup> *pēnā* doit être ici le complément du verbe *gno*. — <sup>2</sup> *māšnāsu*, persan *mīšināsām*. — <sup>3</sup> § 77. — <sup>4</sup> § 124, note 2. — <sup>5</sup> Litt.: »je connais le trésor, celui-là, ce qu'il y en a«. — <sup>6</sup> *sæbā*, mot arabe: *šabāḥ*. — <sup>7</sup> § 82. — <sup>8</sup> *ḥadd*, arabo-persan, »limite«, a aussi la signification »moyen, remède«. — <sup>9</sup> Le texte a: *Mähmuḍi wātāš*; le narrateur s'est trompé des noms. — <sup>10</sup> *gōš*, emprunté du persan (*gūš*), la vraie forme *awromānie* est *gos* (§ 21).



saisira et nous coupera la tête!« Le roi dit: »Il ne le saura pas, il s'est endormi«; et il poursuivit: »Quel est ton nom?« [L'autre] dit: »Mon nom est Muḥammād«. Celui-là [dit]: »Bien, et quel est le nom de ton frère?« Il dit: »Le nom de mon frère est Aḥmād, il est plus jeune que moi«. Le sultan dit: »Quel est le nom de celui-là (d'entre-eux)?« Il dit: »Le nom de celui-là est Maḥmūd«. Muḥammād lui-même dit: »Ô mon frère, quel est ton nom à toi?« [Le sultan] dit: »Mon nom est Sālīm«. [Puis] Sālīm dit: »Ô Muḥammād, qu'est-ce que tu sais [faire] pendant la nuit?« Muḥammād dit: »Quiconque se montre devant mes yeux pendant la nuit, je le reconnais le jour«. [Le sultan] dit: »Aḥmād, que sais tu [faire]?« Aḥmād répondit au sultan, disant: »Lorsqu'un chien aboie, je comprends ce qu'il dit«. [Le sultan] dit: »Maḥmūd, que sais-tu [faire]?« Il dit: »Ayant flairé pendant la nuit, je sais quels trésors sont [cachés] dans tous les terrains par où je passe«. Muḥammād dit: »Alors, que sais-tu [faire], Sālīm?« [Celui-ci] dit: »Le matin, si une personne pousse des gémissements, je secoue ma barbe [en signe de pardon]; une autre personne n'a pas le moyen [d'échapper]; un tel homme, je le tue.« [L'autre] dit: »Allons nous tous«.

Ils s'en allèrent. Un chien aboya. Aḥmād dit: »Ô mon frère! ce chien-là dit: ,celui-ci est le sultan Sālīm'«. Le sultan Sālīm dit: »Ne l'écoute pas, il ment«. Ils continuèrent leur marche, enfoncèrent [la porte du] trésor et l'enlevèrent. Le sultan dit: »Emportez-le à votre maison; je viendrai demain matin à votre maison; là nous [en] ferons le partage«. Muḥammād dit: »Comment saurai-je que c'est toi [qui viens]?« Le sultan dit: »Ceci sera le signe: lorsque j'arriverai, je saisirai ton doigt, [alors] nous allons faire le partage«.

Sæbáj suftán tufæŋkçi-baši<sup>1</sup> kiäsäs, wätäs: »To luä jågaw amøn, bā kæs näzāno, luä häjus-u-ā piājā g<sup>i</sup>ärä!« Luä häjúsäs gørt: »Bā bälmá, bæšäs kärmá.« Luē zārækæj bæš kārā. Xawas-bašiš<sup>2</sup> kiäsäs, wätäs: »Luä, ā piājā hærcuari g<sup>i</sup>äräsā, bārāsā.« Gørtāsā u āwördāsā. Wätäs: »Døzītā kárdän, χæzinātā āwördän.« Mohammäd wätäs: »Nä āwördänmä.« Suftan wätäs: »Bärdäs, bādäidäs zäminärä, nasāqās kāru<sup>3</sup>.« Äwördsä, dāsā zäminärä. Suftan wätäs: »Däjðäs<sup>4</sup>!« Däsāwänä. Tufæŋkçi wätäs: »Amān! mäkoždim! Ī zārā inä lā emaw«. Suftani wätäs: »bärdä! tanafäsā<sup>5</sup> mäðaw«. Äwi Mohammäd wätäs: »Päðöšä, mā se ta budīm<sup>6</sup>, mā kårdim<sup>6</sup> kār-e-χwōš<sup>7</sup>; nobät-e-to šoð<sup>8</sup>; bājumbān rīšra<sup>9</sup>.« Päðöšä häm rīšäs jömnäs, áfuäsā kárd.

<sup>1</sup> Mot turc. — <sup>2</sup> Mot composé du pluriel arabe *χawāšš*, »les nobles, les hommes de cour« et du turc *baši*, »chef.« — <sup>3</sup> Pour: *bärdäsā, bādäidäsā zäminärä, nasāqäsā kāru*. — Le mot arabo-persan *nasaq* signifie »châtiment« (aveuglement ou mutilation). — <sup>4</sup> Pour: *däjðäsā*. — <sup>5</sup> *tanafä* est le mot arabe *tanāb*, »corde«, surtout »corde d'une tente.« — <sup>6</sup> Forme persane, — <sup>7</sup> *kār-e-χwōš* est traduit par l'auteur awromānī »une besogne de frères«; mais *χwōš* est probablement une prononciation barbare du mot persan *χōš*, »bon, joli« (dont la vraie forme awromānie est *wōš*), et ainsi il faut traduire »une jolie besogne.« — <sup>8</sup> Forme persane avec prononciation awromānie du *d* final. — <sup>9</sup> *bājumbān rīšra*, expression tout-à-fait persane.

Le matin le sultan appela son grand-fusilier et lui dit: »Va à ma place, de sorte que personne ne le sache, va et saisis le doigt de cet homme-là«. Il alla et saisit le doigt de l'homme: »Allons, faisons le partage«. Ils allèrent et partagèrent l'or. [Le roi] fit appeler le chef de la cour et lui dit: »Va et saisis ces hommes-là tous les quatre et amène-les[-moi]«. Il les saisit et les amena. [Le roi] dit: »Vous avez volé, vous avez emmené le trésor«. Muḥammād dit: »Nous n'avons [rien] emmené.« Le sultan dit: »Saisissez-les, jetez-les à terre, que je les punisse«. [On] les saisit et les jeta à terre. Le sultan dit: »Battez-les!« On les battit. Le fusilier dit: »Grâce! ne me tuez pas! Cet or est là chez nous«. Le sultan dit: »Apportez-le! je leur donne une corde [afin qu'ils se pendent]«. Celui-là, Muḥammād, dit: »Ô roi, nous étions trois personnes, nous fîmes une jolie besogne; maintenant ton tour est venu; secoue ta barbe«. Le roi en effet secoua sa barbe et leur pardonna.

---

## TEXTES PĀWĀĪS

I.<sup>1</sup>

(Le fils d'un cheikh à Sännā fut pris d'amour pour une jeune chrétienne.)

- |   |   |
|---|---|
| 1. Aʒizəm bāstān<br>jow sāvā nə ræj <sup>2</sup>                    | tom ʒinar <sup>3</sup> bāstān.  |
| 2. Šišāj <sup>4</sup> nām u nāj<br>aʿzam jibaðāj                    | taqwām šekāstān<br>mäjl-e-to mästān.                                    |
| 3. Aʒanəm sāðaj<br>qāð u qamātəm                                    | sāvðaj baʔatān,<br>ʒikrā baʔaj aʔatān <sup>5</sup> .                    |
| 4. Tāvæ <sup>6</sup> ʒuʔf u ru(ä) <sup>7</sup> ,<br>aðaj nāmaj fārʒ | to tamāšāmān <sup>8</sup><br>sobh u išāmān.                             |
| 5. Səjādām <sup>9</sup> bā hūn<br>səʒdām nā mehrāb.                 | ʒāmāt rāj kārðān,<br>ābruʒ to bārðān.                                   |
| 6. Haʒəm tāwafəm,<br>hawāj(ä) ɡöstā <sup>11</sup> dāwr              | är šæw(än), är roän <sup>10</sup> .<br>astan(ak)æj toän <sup>12</sup> . |

<sup>1</sup> La première strophe n'a que trois vers; la même particularité se rencontre dans le texte II. — <sup>2</sup> *nə* ou *nā*, employé comme préposition dans ce dialecte. — <sup>3</sup> Arabo-persan *zunnār*. — <sup>4</sup> Le mètre montre que, si un substantif, qui se termine en une voyelle, est suivi par l'*i* de l'*izāfāt*, les deux voyelles se fondent et forment une diphtongue. — <sup>5</sup> Dans ce vers-ci il y a deux syllabes de trop. — <sup>6</sup> A remarquer l'emploi de *tā* comme pronom possessif préposé, appartenant à *ʒuʔf*. — <sup>7</sup> A cause du mètre il faut supprimer le *-ä*, ou bien le *-wæ* après *tā*. — <sup>8</sup> = *tamāšā-m-än*. — <sup>9</sup> *səjādā*, arabo-persan *sājjādā*, »tapis de prière.« — <sup>10</sup> Comme le vers a une syllabe de trop, je pense qu'il faut supprimer la forme verbale *än* après *šæw*. — <sup>11</sup> = *ɡordā* en awromāni? — <sup>12</sup> J'ai essayé de restituer le mètre en supprimant l'*ä* de *hawājā* et l'affixe *-ak-* de *astanakaj*. Jusqu'ici toutes les strophes ont pour rādīf la syllabe *-än*.

## I.

1. Ma bienaimée, je suis attaché à toi depuis ce jour-là dans le chemin. — Tu es attachée à moi comme une ceinture (?).

2. La bouteille de la bonne réputation et ma piété sont rompues. — La coupe de mon corps est ivre d'amour pour toi.

3. Mon aḏān (appel à la prière) est un cri de désir pour ta stature élancée. — Ma taille et ma tenue sont le dīkr (la louange) de ta stature haute.

4. Les boucles de tes cheveux et ton visage, toi-même es l'objet de ma contemplation. — [Cette contemplation est] l'exécution de mes prières prescrites par la religion, prières de matin et de soir.

5. Mon tapis de prière est teint du sang de ma blessure. — Mon recueillement dans le miḥrāb a été ravi par tes sourcils.

6. Mon pèlerinage, mon ṭawwāf (acte de faire le tour du Ka'ba), que ce soit la nuit ou le jour [que je le fasse], — tout mon désir tourne autour de ton seuil.

- |  |  |
|--|--|
| 7. Tærk rewiäj dīn<br>hær-wæ dīn-e-to                  | Moḥammādīm kārd;<br>šādātəm <sup>1</sup> āwōrd.                |
| 8. Pārdāj ābōrūm<br>tāsəm nā bāzar                     | sād jā r dārjāwā <sup>2</sup> ,<br>afām zārjāwā <sup>3</sup> . |
| 9. Hunəm ċe ḥākəm,<br>wājəb māzānān                    | ċe qāzi ċe šājχ<br>bōrezān wæ <sup>4</sup> tij,                |
| 10. Aziḡ, sāwā rāḥm<br>jä dāγ-e-tānāj <sup>6</sup>     | qāwl-u <sup>5</sup> -χas u ‘am<br>mōrdom-e-ājām.               |
| 11. Hārfān wātānəm,<br>fārḡā, wāfajwām                 | a’ḏān <sup>7</sup> kārdānəm,<br>wæ χāk bārḏānəm.               |
| 12. Šārt bo, kāmin šārt?<br>šārt-e-āšəqān,             | šārt-e-hær jārān,<br>jān-fəḏaj jarān                           |
| 13. Tā zārrāj <sup>8</sup> jā tān<br>goš nādām wæ hārf | mānəm, nāfāsi,<br>wātāj <sup>9</sup> hiċ kəsi.                 |
| 14. Tā rūj rāstaxēs<br>γāir jā din-e-to                | so’atəm nā bo <sup>10</sup> ,<br>ta’atəm <sup>11</sup> nā bo.  |

## II.

Élégie composée par Aḥmād Bāḡ à l’occasion de la mort de sa femme Lāilā.

Gjātkujā tāzāj Lāj<sup>12</sup>  
āro šīm wæ sājr,  
gjātkujā tāzāj Lāj.

<sup>1</sup> *rewiā*, persan *rāvī*, »la marche, la voie«; *šādāt*, arabo-persan *šāhādāt*.  
— <sup>2</sup> En persan *dār jāftān* signifie »comprendre, découvrir« et »atteindre à«.  
— <sup>3</sup> Peut-être: »a appelé le monde« (?). Je ne sais pas expliquer le verbe. —  
<sup>4</sup> § 128 (*bā, wæ*). — <sup>5</sup> Seul exemple de l’*u izāfāt* dans nos textes *pāwāis*. —  
<sup>6</sup> *tānā*, arabo-persan *ta’anā*. — <sup>7</sup> *a’ḏ*, arabo-persan *‘ahd*; *ān wātānəm*,  
*ān kārdānəm* sont des parfaits. — <sup>8</sup> *zārrā*, arabo-persan *dārrā*. — <sup>9</sup> *hārf*  
*wātā*, »parole dite.« — <sup>10</sup> Litt.: »qu’aucune question ne soit [adressée]

7. J'ai abandonné la voie de la religion mahométane ; — voilà ! ta religion est devenue ma confession (litt. m'a apporté une confession).

8. J'ai levé cent fois le voile de l'honneur. — Mon bassin (c.-à-d. mes cymbales) de cuivre a sonné au bazar parmi le monde.

9. Gouverneur, cadî et cheikh, [tous] ont reconnu la nécessité de verser mon sang au moyen du glaive.

10. Ma bien-aimée! [fais-moi] grâce, à présent, des comérages des grands et des petits, — de la flétrissure des reproches des gens de [ce] temps.

11. J'ai parlé, j'ai fait mon pacte. — Ma religion, ma foi, je les emporte [avec moi] au tombeau.

12. Que ce soit un pacte, quel pacte? un pacte de tous les temps, — le pacte des amants, le sacrifice de l'âme des amis.

13. Aussi longtemps qu'un atome de mon corps, qu'un souffle de vie restent, — je ne prête l'oreille aux paroles de personne.

14. Au jour du jugement dernier on ne me questionnera pas : — au dehors de ta religion je n'aurai pas de foi.

---

## II.

.....  
 Aujourd'hui nous partirons pour le voyage.  
 .....

à moi'« — <sup>11</sup> *tā'at*, arabo-persan *ṭā'at*. — <sup>12</sup> Ne sachant pas ce que c'est que *g'ā'kujā*, je n'ose pas proposer une traduction de ce vers. On pourrait voir dans *g'ā'* l'impératif du verbe *g'ālu*, »je reviens«, mais que serait alors *kujā*? Pour avoir le mètre il faudrait du reste supprimer la voyelle finale de ce mot. Au vers 5, au contraire, il faut suppléer une syllabe, par exemple en lisant *Lājlä* au lieu de *Lāj*. *tāzā* est probablement le persan *tāzā*, »frais.«

Nā pajâw māzar,  
ow Lājł pör mājł  
nādiđām<sup>1</sup> warān  
æsrinān čun sājl<sup>2</sup>.

## III.

Sār-āw čun Hawli,  
maskän<sup>3</sup> čun Pāwā  
māči bāhešt hān  
bā ruj(ā) dōnjāwæ.

## IV.

## Fragment.

Šā Abbās, sultan Mahmud<sup>4</sup>, Hasān Mājmaeni neštē bē-  
nārā. Šā Abbās lābās-e-dārwešis kārđānā, luā sājāhāj<sup>5</sup>;  
færae g<sup>1</sup>āłā, čēni ša<sup>1</sup>rā g<sup>1</sup>āłā, āχerāš wērāgāwæ luā āsājāwæ.  
Mejmān bē, nešt tā nānāš wārd. Žānāw āsāwāni hamēlā  
māwo. Šā Abbās luā aw bār<sup>6</sup>, tā žānā bāžó, tamašāš kārđ.  
Dēw āmā. Šāj pørsās: »Kiāni?« — »Amøn waqe<sup>c</sup>-newis<sup>7</sup>  
ānānā. Šā Abbās wātāš: »Waqe<sup>c</sup>-newis āni, i žānāw āsā-  
wāniā kurrāš pājđā māwo jam<sup>8</sup> kēnāčē?« Dēwi wātāš:  
»Kurrāš pājđā māwo, kurrākæš māwo« . . . . .

<sup>1</sup> Forme persane. — <sup>2</sup> C.-à-d.: je n'ai vu pluie telle que le torrent de larmes que je répands pour ma Lājłā pleine d'amour, au pied de son tombeau. — <sup>3</sup> Arabo-persan maskin, »demeure«. — <sup>4</sup> Abbās le Grand 1587—1629; Maħmūd le Ghaznavide, m. en 1030 de notre ère. — <sup>5</sup> *sā-jāhā*, arabo-persan sijāhāt. — <sup>6</sup> *aw* est le pronom dém.; *bār* est la préposition persane, employée comme postposition. — <sup>7</sup> Arabo-persan wāqi-nāvis, »celui qui décrit les événements.« — <sup>8</sup> *ja* (persan jā) »ou« avec le pronom suffixe de la première personne, lequel a ici, évidemment, le rôle d'un datif éthique.



Au pied du tombeau,  
 pour Lāila plein d'amour  
 je n'ai vu pluie  
 telle que le torrent de [mes] larmes.

---

## III.

Une fontaine d'eau comme Hawli,  
 un pays comme Pāwā:  
 tu dirais que c'est un paradis  
 à la surface de la terre (litt.: du monde).

---

## IV.

Le chah 'Abbās, le sultan Maḥmūd et Hasan Māimāndī étaient assis [ensemble](!). Le chah 'Abbās endossa l'habit d'un derviche et alla en voyage; il se promena beaucoup, il se promena dans la ville, et enfin, le soir, il arriva à un moulin. Il fut accueilli comme un hôte et s'assit pour manger du pain (litt.: jusqu'à ce qu'il eut mangé le pain). La femme du meunier devint (litt.: devient) enceinte. Le chah 'Abbās s'approcha d'elle au moment où la femme allait accoucher; il la regarda. Un démon arriva. Le roi demanda: »Qui es-tu?« — »Je suis un diseur de bonne aventure«. Le chah 'Abbās dit: »Tu es un diseur de bonne aventure, [eh bien:] la femme du meunier, aura-t-elle un garçon ou une fille?« Le démon dit: »Un garçon naîtra d'elle, le garçon naîtra« . . . . .

---

## V.

1. Jäk šērā čāni gurg u rubājā  
 watān gørtāšān nā gošāj jājä.<sup>1</sup>  
 Pāj hæm wānāšān siyā rāfiqi,  
 gjān-e-jäk qaṭāb, dost-e-haqiqi.  
 Moddāj(ä) čāni hæm wæ sær bārdāšān<sup>2</sup>,  
 šekārā næčir wāhši kārdāšān.  
 Tā jāk rōwæ wjārð χēlā<sup>3</sup> azīmā;  
 jā χof-e-aw šēr pōr tārs u hīm bē.
5. Lešān bā jā mæn nā jā<sup>4</sup> pānājā  
 mēšāw, čapōš u gosafā lāngā<sup>5</sup>.  
 Šēr wātāš bā gurg: »Qesa kār lemān<sup>6</sup>  
 hæm kām buārmā<sup>7</sup> næsib-e-wēmān.«  
 Gurg wātāš: »Bæfā, fārmān bār dārēm;  
 dajm jā lājā to χeðmāð gozarēm<sup>8</sup>:  
 ā mēšā χas ānānā pārā to,  
 tānawufāš kār, nuš-e-janāð bo;  
 pāj rubā čapōš, pāj mōn gosafā;  
 resqājw ān, rasøq<sup>9</sup> kārðān hawafā<sup>10</sup>.«
10. Šēr jā harf-e-gurg dāfāzurðā<sup>11</sup> bi,  
 tæb-e-atāšiš pāj hæm χurðā bi;  
 čæpafāš šāl kārd čun χunā-χwārā<sup>12</sup>  
 dāšnā bānāgōš<sup>13</sup> gurg[ä] bē-čārā.  
 jāk sa'at ow gurg[ä] leqafraš bē,  
 zindow<sup>14</sup> nimā-marg gjānā kārāž bē,

<sup>1</sup> Litt.: »prireut une patrie dans un lieu de coin.« — <sup>2</sup> Persan bāsār burdān, »passer [le temps].« — <sup>3</sup> Arabe χail. — <sup>4</sup> *nā jā*, préposition double. M. Benedictsen, écrivant sous la dictée de l'auteur awromānī, a écrit *nā jā*, puis biffé le mot *nā*, mais il faut le restituer pour avoir les dix syllabes exigées par le mètre. — <sup>5</sup> *lāngā* est probablement une forme participiale, »arrêté«; *amōn mālānggu*, »je m'arrête«, à comparer le *lāng* persan: de caravana, aliquot dies in itinere subsistere aliquo loco (Vullers). — <sup>6</sup> *qesa*, awr. *qse*, § 107; *le-mān*, *le* est la préposition

## V.

1. Un lion avec un loup et un renard se choisirent un domicile dans un coin.

Ils s'appelaient l'un l'autre épouse et camarade, âme d'une même fonte, ami fidèle.

Pendant quelque temps ils passaient le temps ensemble, ils donnaient la chasse aux bêtes de proie.

Enfin un jour une grande tribu passa; de peur d'elle le lion fut plein de crainte et d'angoisse.

5. Chez eux (les gens de la tribu) demeuraient en asile des brebis, des chevreux et des veaux.

Le lion dit au loup: »Dis-nous, qu'est-ce que chacun de nous mangera comme sa part?«

Le loup dit: »Oui, j'obéirai à ton ordre; je suis toujours à ton service:

Cette brebis est bonne pour toi, mange-la, et grand bien te fasse!

Au renard le chevreau, à moi le veau; c'est un don que [Dieu] le Dispensateur [nous] a gracieusement accordé.«

10. Le lion fut offensé de la parole du loup, il fut consumé [comme] par l'ardeur du feu;

il lui flanqua un soufflet comme un vengeur qui boit le sang [de l'ennemi], il battit le malheureux loup imprudent.

Une heure durant le loup tremblait, vivant, mais demi-mort, il était affligé dans son âme.

kurde li. — <sup>7</sup> *buärmā* ou *bəwärmā*, § 67. A cause du mètre il faut lire le mot en trois syllabes. — <sup>8</sup> Forme persane, awr.-pāwā *wiāru*. — <sup>9</sup> *rasoq*, arabe *rāziq*, »le dispensateur« (Dieu); *resqā* est l'arabe *riżq*. — <sup>10</sup> *hawālā*, »grâce«, mot formé avec la terminaison *-lā* (§ 103) de l'arabe *hawā*, »inclinaison, affection, faveur.« — <sup>11</sup> § 6. — <sup>12</sup> Mot emprunté du persan, la vraie forme awr.-pāwāie serait à peu près *\*hunā-warā*. — <sup>13</sup> *nāgōš*, »qui n'a pas de flair, imprudent«. — <sup>14</sup> = *zindā u*.

wæ sær bā sētās čanākēs<sup>1</sup> bē čæft;  
 guj wæ larālar<sup>2</sup> māχezaw mākæft<sup>3</sup>.  
 Šēr wātās: »Rubā, to bākār qesá,  
 mākāfāt-e-ħærf hārzākar<sup>4</sup> bāza<sup>5</sup>!«

15. Rubā wāð: »Rāsið! mōn arzām hānān:  
 hārgā fārāsiš wæ dæstā bānān<sup>6</sup>.  
 gosalā pāj čašt, mēš pāj iftarāt,  
 čapōš lāzizān pārā nāhārāt,  
 Ēmæjč āger mæn čālā ja čōjā<sup>7</sup>  
 ja gurgāna<sup>8</sup>-χwar ja rāχoġjā,  
 jā jumnā ekbaġ χoða-daðājto,  
 māwjāro ma<sup>č</sup>aš wæ hær suræt bo.«  
 Šēr wāt: »Afārin, rubā, jā hōšāt,  
 jā niki kāmāġ, jā tezi gōšāt!
20. ma<sup>č</sup>lum ān jā asl-e-kohnæ fārāsi,  
 tæb<sup>č</sup>āt ba<sup>č</sup>ið ān jā χoð-tāraši.  
 Āi qesæ wæ rās, kē dānwæ paðāt  
 rāħmāð u ta<sup>č</sup>lim dārs-e-ustaðāt?  
 Rubā wāð: »Aqġōm jā gurg amuχtān,  
 čæpaġāð čāniš wæ hāmðā duχtān!  
 hunākālāj gurg nišānām daðān  
 χāstār jā ta<sup>č</sup>lim hāzar ustaðān.«

<sup>1</sup> čanākēs? — <sup>2</sup> larālar, »confus« (par conjecture). — <sup>3</sup> = māχezā  
 (pers. χāstān, χīz) u mākæft. — <sup>4</sup> Persan hārgā, »frivole, absurde, sot.« —  
<sup>5</sup> Probablement = bāzānā, § 70 — <sup>6</sup> Thème bān- (persan bānd, bāstān).  
 — <sup>7</sup> čōjā? — <sup>8</sup> A comparer le persan gurginā, »peau.«

A la tête, par suite du coup, . . . . ., était courbé(?). Hébéte et confus(?) il se levait et retombait [toujours].

Le lion dit: »Renard, parle, toi, et reconnais là la juste punition d'une parole stupide!«

15. Le renard dit: »Ô [roi] juste! je vous dirai humblement mon opinion: le serviteur (c.-à-d. moi) a toujours retenu sa main (à savoir: de ce qui t'appartient à toi).

Le veau sera pour ton déjeuner, la brebis pour ton souper, le chevreau sera un morceau friand pour ton dîner.

S'il reste pour nous des os ou . . . . . ou de la peau(?) à manger ou des boyaux,

daigne, par la bénédiction de ta fortune, qui t'est accordée par Dieu, nous laisser de quoi vivre, de quelle sorte que cela soit!«

Le lion dit: Ô renard! bénédiction sur ton intelligence, ton excellence parfaite et ton flair fin!

20. Il est évident que tu es un serviteur issu d'une race ancienne; ta nature est éloignée de [tout] égoïsme.

Eh! dis franchement: qui t'as donné cette grâce divine et ce savoir magistral?«

Le renard dit: »J'ai appris de la sagesse chez le loup: tu lui as donné comme récompense un soufflet;

Le crâne sanglant du loup m'a donné un enseignement meilleur que l'instruction de mille maîtres.«

---

VOCABULAIRE<sup>1</sup>

Ordre des lettres : *ā, â, ä* et *æ, b, č, d* et *đ, ě, ə, f, g* et *γ, h* et *ħ, χ, ĩ, j, ĵ, k, l* et *ł, m, n* et *ŋ, ò, ö, ø, p, q, r, s, š, t, ũ, w, ʒ, ʒ̣.*

*a, ā.*

*āđā,* »mère« (dialectes kurdes : *dāē, daĭk, da* etc., cf. persan *dājāh*, nourrice, mère nouricière ; H.-Sch. p. 65, Morg. p. 139).

*āsājā* (pā.), »moulin« (pers. *āsīā*).

*āsāwān* (pā.), »meunier« (pers. *āsīābān*).

*āsæn,* »fer« (gūr. *ā'sin* ; sām. *āsun* ; dial. kurdes *asen* ; pers. *āhān*).

*astanā,* »seuil« (pers. *āstān*).

*aškārāj,* »connu« (pers. *āškār*).

*āw,* »eau« (vön., kohr., *kā,* zäf. *ōw* ; sām. *ōw* ; *zaʒa auka* ; pers. *āb*).

*awir,* »feu« (*mukrī awör* ; autres dial. kurdes *aγēr* etc. ; *māzāndārānī-kujūr aīr* ; *zaʒa adør*).

*āʒā, 1)* »brave«, 2) »vite« (adv.) (pers. *āʒād,* »noble, libre«).

*ä, æ.*

*äjus,* »doigt« (*kä. aŋguš* ; vön. *uŋguss* ; pers. *āŋgušt*).

*äsp,* »cheval« (pers. *äsp*).

*æsrin* (pā.), »larme« (av. *asru-* ; gūr., *zāng. asr* ; pers. *āšk*).

*āswuḡanā,* »os« (vön. *issiḡōra* ; *kä. isseḡōra* ; zäf. *isseḡōre* ; sām. *astaqon* ; pers. *ustu-ḡān*).

<sup>1</sup> On ne trouvera pas dans le vocabulaire des mots d'emprunts arabes. Les mots iraniens d'origine kurde, au contraire, ne sont pas exclus. Quant aux mots indubitablement empruntés au persan, je ne les donne que si leur forme diffère sensiblement de celle du mot persan. Les verbes, les noms de nombre, les pronoms, les prépositions, les ad-  
verbes et les conjonctions mentionnés dans la grammaire ne sont pas donnés ici.

## b.

- bālā* »aile« (pers. bāl).  
*bār*, »porte« (vōn., gūr., sām̄n.  
 bar; kohr., k̄ā., zāf. bār;  
 pers. dār).  
*bārā*, *bārāj*, *bārēw*, »frère«  
 (k̄ā. bārāi; vōn. bārō, sām̄n.  
 bārāej; gūr. berā; māz.-  
 kujūr brā; pers. birādār).  
*bārua*, »dehors, au-dehors«  
 (pers. bīrūn).  
*baš*, »part, partage« (gūr.,  
 zāng. baš, beš; pers. baḡš).  
*bēdāp*, »silencieux« (pers.  
 dāḡg, »bruit«).  
*bəzlā*, »chevreau« (dimin. de  
 bəz, bəz, »chèvre«; kohr.  
 bōz; sām̄n. boza; pers.  
 buz).  
*birešnā*, »il rôtit« (pers. biri-  
 štān, rôtir).  
*bībin*, »écharpe«.  
*bō*, »odeur« (pers. bū). —  
*bōm kārđā*, »j'ai flairé«.

## č.

- čālī*, »puits« (sām̄n. čālā;  
 kurd, čāl; pers. čāh).  
*čapōš*, »chevreau« (pers. ča-  
 puš).  
*čāšt*, »repas« (pers. čāšt, »dé-  
 jeuner«).

- čæfti* (pā.), »courbé« (gūr.,  
 zāng., pers. čāft).  
*čālā*, »os«.  
*čæm*, »œil« (vōn. čam; k̄ā.  
 čām; gīl. čām; pers. čāšm).  
*čæp*, »gauche« (pers. čāp; cf.  
 čæft).  
*čāpalā* (pā.), »soufflet« (zāng.  
 čapāléh).  
*čārmē*, »blanc« (kurde čarm,  
 čarmi, čarmik).  
*črajā*, »lampe« (pers. čirāḡ).

## d.

- dār*, »arbre« (av. dā(u)ru-;  
 sām̄n. dāra; māz., gīl., gūr.  
 dār; kurde dār; pers. dār,  
 »tronc d'arbre, potence«).  
*dār*, »médecine« (pers. dārū).  
*dāđān*, »dent« (kurde dedan,  
 dōdan; pers. dāndān).  
*dām*, »visage« (k̄ā. dūm;  
 kohr., sām̄n. dīm).  
*dānuk*, »bec« (kurde dōnuk,  
 danuk; māz.-gīl. tik, tuk,  
 tük, tōk; pers. nauk).  
*dæs*, »main« (vōn., k̄ā. dass;  
 zāf. däss; māz., gīl., kurde  
 dass; pers. dāst).  
*diar*, »regard, regardant«;  
*diari*, »visible« (pers. dīdār,  
 dīdārī).

*doros*, »juste, parfait« (pers. durust).  
*dos*, »ami« (vön., kohr., zäf. düss; kâ. düss; kurde doss; pers. dūst).  
*došmān*, »ennemi« (pers. dušmān).  
*dro*, »mensonge« (phl. drōγ; pers. durūg; gūr., zāng. durū'; zā. dūrū; kâ. dūrū).  
*dukał*, »fumée« (kurde dukāl).

## f.

*fēr*, »ayant fini, prêt«.  
*fārān*, »volant (dans l'air)«, voir § 64.

## g.

*gāwā*, »bœuf« (pers. gāv).  
*gāwrā*, »grand« (kurde mukrī gaurah; gūr. gōrā; sām. gouz; afgh. γaura).  
*gādāi*, »indigence, pauvreté«, *gādān*, »pauvre« (pers. gādā, »mendiant«).  
*gājā*, *gāji*, »chemise«.  
*gārāk*, »nécessaire, il faut« (kurde gārāk).  
*gelā*, »feuille d'un arbre« (kurde gālā).  
*gəlwæ*, »fond d'une vallée«.  
*gjan* (pā.), »âme« (pers. jān), voir § 15.

*gorā*, »veau« (dérivé de gāw, gō; gūr. gūr; kurde mukrī gūēlik; pers. gūsālā).  
*gorāwē*, »un bas« (kohr. gūrōva; vön. gūrāa; kurde mukrī gōrevī; pers. jūrāb).  
*gōs*, »oreille« (pers, gūš).  
*gurāniā čaru*, »je chante«.  
*gurgānā*, »peau« (?) (pers. gurgīnā).

## h.

*hānā*, »source« (rij. hāne; pers. χānī).  
*hāwārā*, »coupe«.  
*hawr*, »nuage« (kurde haur, pers. ābr).  
*hæft wānā*, »la grande Ourse« (litt. »les sept tables« (?) ; *wānā*, pers. χ<sup>v</sup>ān(?)).  
*hālan*, »nid« (zaza haljen; kurde hela, helana; pers. lānā).  
*hæmδā* (pā.), »récompense« (pers. hām + dād(?)).  
*həγus*, voir *əγus*.  
*hārmān*, »ordre, commandement« (pers. fārmān).  
*hār(rā)*, »âne« (gūr. har; zaza hār; rij. har; baχtiārī hār; pers. χar).  
*hārsi*, »larme« (cf. æsrin).



*hāsārā*, »étoile« (rij. hasare; pers. sitārāh).

*hāzārā zār*, »arc-en-ciel« (litt.: »mille or«).

*hēlā*, »œuf« (rij. hīla, gūr. hīlkeh; kurde helka, hilka; oss. aik; pers. χājā).

*hičbi*, »mariage, contrat de mariage«.

*hižā*, »femme prostituée« (hiž, »lascif, libidineux«, mot persan vulgaire <sup>1</sup>).

*hōli*, »poulaïn«; *hōliār* (= *hōli hār*), »ânon«.

*hūn*, (pā.), »sang« (gūr. hū'in, hūn; baχtiārī hīn; pers. χūn).

## j.

*jāgā*, »lieu« (nord-pehvi viāγ, pers. jā).

*jānā*, »maison, demeure« (rij. jane).

*jāhār*, »foie« (pers. jigār; oss. igār).

*jälā*, »vêtement« (sāmn. hālā).

## j.

*jār*, »fois« (kurde jār).

*jāl*, *jul*, »couverture, vêtement« (cf. jālā). — *jelās-*

*porēni* (pā.), »l'action de s'habiller«.

*jīa*, »séparé« (pers. judā).

*jibāδ* (pā.), »coupe«.

## k.

*kāwā*, »gilet à manches, vêtement«.

*kāwātri*, *kāwātrā*, »colombe« (kurde kawter, kōter; sāmn. kūtār; zaza kōter; pers. kābūtār, kāftār).

*kawrā*, »mouton« (rij. kawör; zāng. kō'ūr; kurde amārlū kāwir).

*kawul kāru*, »je détruis«.

*kāfrā*, »tonnelle«, où demeurent les nomades en été.

*kālič*, »queue« (kurde mukrī kičeh; zāng. kilik).

*kāmār*, »rocher« (zāf. kāmār).

*kārāz* (pā.), »affligé«.

*kārgiā*, »poule« (zāf. kārg; māz., gīl. kōrk, kark; zaza kerge).

*kāšā*, »signe« (cf. pers. kāšī-dān).

*kālaw*, »chapeau« (kurde kolāō, kōlāō; pers. kulāh).

*kānačā*, »jeune fille« (pers. kānīz, kānīzāk; zaza keína).

<sup>1</sup> D'après M. Andreas, qui a noté le mot à Chiraz.

*kiā*, »chat« (kurde kedi, keji).  
*kōš*, »montagne«; *kōšānā*,  
 dans les montagnes«, à la  
 campagne«.  
*kōš-u-ko'a*, »arête de la mon-  
 tagne« (*ko'a*, kurde kûa,  
 kûe; zaza koi; pers. kûh).  
*kurrā*, »garçon, fils« (rij.  
 kurri, »poulin«, korra,  
 »fils«; kurde korr, kworr,  
 »fils«).

## χ.

*χom*, »crayon noir«.

## l.

*lā*, »côté« (kurde la).  
*laqā*, »bride« (gūr. lehqām;  
 kurde leḡā'u, ḡakā, lak'aw,  
 larhā; pers. lāḡām, lāḡām).  
*lēm*, »ventre« (gūr., zāng.  
 lam).  
*lēm*, »sable« (yāzīdī lim).  
*leqāfrā*, »tremblement«.  
*luṭ*, »nez« (kirm. lūt; kurde  
 lut, lūt; māz. kujūr lūt).

## m.

*māmān*, »sage-femme« (pers.  
 mām, māmāk, »mère, pe-  
 tite mère«).  
*māniaj*, »fatigué« (pers.  
 māndā).

*mās(āwi)*, »poisson (aqua-  
 tique)« (zaza māsi; kurde  
 māsi; pers. māhī).

*māχak*, »clou de girofle« (pers.  
 mīχāk).

*māmā*, »mamelles« (gūr., zāng.  
 mamek; kurde māmik).

*mæḡ*, »mois« (kurde mukrī  
 maḡ, »lune«; pers. māh).

*mærrā*, »caverne«.

*mejman* (pā.), »hôte« (pers.  
 mihmān).

*mirdakæ*, »homme, mari«  
 (sāmn. mirdākā; pers. mār-  
 dāk).

*møl*, »cou, nuque« (gūr.,  
 zāng. mil; rij. miḡ; kurde  
 møl, møḡ; lurī mul; av.  
 mæḡzu-, »vertèbre du  
 cou«).

*møzdä*, »bonne nouvelle«  
 (pers. muždä).

*murḡä*, »oiseau, poule« (pers.  
 murḡ).

## n.

*nām(ā)*, »nom« (pers. nām).

*nawoš*, »malade« (= *nā* + *woš*;  
 gūr. nāweš; rij. naweš; pers.  
 nāχūš).

*nāzi*, »non vivant« (*nā* + *zi*,  
 »vivant, vie«, mot persan).

*nāmāz*; *nāma* (pā.), »prière«  
(pers. *nāmāz*). — *ja-nāmā-*  
*zā(kæ)*, »lieu de prière, ta-  
pis de prière«.  
*nīmā rūa*, »midi«; *nīmā šæw*,  
»minuit« (pers. *nīmrūz*,  
*nīmšāb*).

## p.

*pā, paʃ*, »pied« (pers. *pā, pāi*).  
*pālā*, »soulier« (rij. *p'āla*,  
*zāng. palā*; dimin. de *pā*).  
*pāwārāwā* (plur.), »caleçon«  
(*pā* + thème *wār-*, pers.  
*bār, burdān*).  
*pasāk*, »blouse de feutre sans  
manches« (kurde *mukri*  
*pastak*; *zaza pat*).  
*pālāwār*, »oiseau« (*pāl*, »plu-  
me«; dial. de *Sulāimāniā*  
*p'all*; pers. *pār*; — ou bien  
»aile«: *zaza pel*; pers. *bāl*,  
+ *wār*).  
*pāsan*, »agréable, acceptable«  
pers. (*pāsānd*).  
*piā, piājā, piakæ, piēw*, »hom-  
me«, litt. »piéton«; pers.  
*piādā* (*gūr. piāgeh*; kurde  
*piā, piā, piaw*).  
*pörd*, »pont« (*zaza pörd*;  
kurde *mukrī pird*; pers.  
*pul*).

*pøšmu*, »j'éternue« (kurde  
*mukrī pišmī'n*, »éternuer«;  
*zaza püreš*).  
*pšlārē*, »petit chat« (*gūr., zāng.*  
*pīši*; kurde *mukrī pišī'leh*).

## q.

*qaw*, »cri, appel« (pers. *qau*).  
*qin*, »colère, haine« (pers.  
*kīn*).  
*qošān*, »armée« (pers. *qušūn*).

## r.

*rā*, »chemin« (pers. *rāh*).  
*ramu*, »je cours« (pers. *ra-*  
*mīdān*, »avoir peur, fuir«).  
*ras*, »vrai, droit« (*von., zāf.*  
*rōss*; kurde *rās, ras*; pers.  
*rāst*).  
*rāχotōjā* (pā.), »boyau«.  
*ræŋ*, »couleur« (pers. *rāŋg*).  
*rēz*, »gravier« (pers. *rīz*, »pou-  
dre«).  
*rīščärmē*, »l'ancien du village«  
pers. *rīš-i-sāfid*).  
*rō* (pā.), »jour«, voir *rūā*.  
*rođiar*, »soleil« (*rō* + *diar*).  
*rowās*, »renard« (*gūr. ruwā's*;  
*zāng. ruwā*; kurde *mukrī*  
*rōwi*; pers. *rūbāh*).  
*ruχānā*, »fleuve« (dial. de *Sō*  
*rūχā'neh*; pers. *rūdχānā*).

*ruġā*, »enfant« (abrégé de *zaruġā*).

*rūā*, *ru*, *ro*, »jour, soleil« (vōn., kohr., zāf., sāmn., dial. de Sō rū; pers. rūž).

## s.

*sā*, »vite« (*zaza saγ*, »dure, ferme«; pers. saχt).

*sālā*, »an« (pers. sāl).

*sāw*, »pomme« (phl., Bund. 66.2, sēw; vōn., kā., kohr., zāf. sow; rij. sāo; pers. sīb).

*sāw* (pā.), »à présent, tout de suite« (kurde saw, »long«, zāf, zāhf, »beaucoup, trop«, Jaba p, 220; zaza zāf, zāv).

*sær*, »tête« (pers. sār).

*sæwz*, »vert« (sāmn. sōwz; kurde sauз, seuз; pers. sābз).

*sēlā* (pā.), »coup« (pers. sīlā).

*sīm*, »fil d'argent« (pers. sīm, »argent«).

*soχmā*, »blouse sans manches«.

*səždā* (pā.), »recueillement« (cf. le verbe sōču, § 91).

*sūr*, »rouge« (kohr., kā. sūr; kurde sūr; pers. surχ).

## š.

*šālā*, »manteau« (pers. šāl).

*šānā*, »épaule; versant d'une montagne« (pers. šānā, »omoplate«).

*šāl kārō* (pā.), »il frappa« (*šāl* = pers. šil, »javelot«?).

*šōt*, »lait« (nord-pehlvi šift; av. χšvīpta-, χšvid-; kohr. šīt; sāmn. šāt).

*šōt*, »il lava« (pers. šust).

*šu*, »époux« (pers. šūī, šouhār; kohr., zāf. šū).

## t.

*tātā*, »père« (zāng. tā'teh, »oncle, frère du père«).

*tāwæn*, »rocher«; *tawanā*, »pierre«.

*tæk*, »avec« etc. — Il semble que le mot signifie à l'origine »taille« (v. *tækbänā*); -āš *tæk* sera donc: »se tenant près de lui, l'entourant«.

*tækbänā*, »ceinture« (*tæk*, v. ci-dessus; *bänā* du même thème que le persan *bān-dān*).

*tæγ*, »étroit« (pers. tāng).

*tār*, v. *itār*, *wætār*, § 127.

*tæšnæ*, »soif« (pers. *tišnæ*;  
av. *taršna-*).

*tōn*, »vite« (pers, *tund*).

*tutā*, »chien« (rij., *lākī tūta*;  
*zāng. tū'leh*; pers. *tūlāh*,  
»jeune chien«. — *tutākolā*,  
»jeune chien«.

## w.

*wālā*, »sœur« (kurde *mukrī*  
*wāleh*; *zaza wai*; pers.  
*χ<sup>v</sup>āhār*).

*waran*, »pluie« (*sāmn. vārāš*;  
*rij. warān*; *oss. warin*;  
pers. *bārān*).

*wæ*, »de nouveau, encore«  
pers. *bāz, wā*).

*wæjwæ, wæwi*, »épouse« (*gūr.*  
*wowī, wewī*; pers. *bivā*,  
»veuve«).

*wær, wærataw* (*pā.*), »soleil,  
lumière du soleil«; *rij.*  
*wör*; pers. *χur*; + *taw* =  
pers. *tāb*).

*wærä*, »agneau« (*vön. vārā*;  
*kohr., kā. vāra*; *zāf. wārā*;  
*sāmn. wārā*; kurde *wark*,  
*wörk*; pers. *bārrā*).

*wærg*, »loup« (*kā. varg*; *zāf.*  
*vārg*; *sāmn. vārg*; dial. de  
*Sō warg*; pers. *gurg*).

*wæz* = *wæ*.

*wērāgæ*, »soir« (*gūr. χōrāwā*,  
»coucher de soleil«).

*wēšā*, »forêt« (*kā. viša*; *zāng.*  
*wīšāh*; *lākī, māz. wēša*;  
pers. *bīšā*).

*wīr*, »mémoire« (pers. *vīr*,  
esprit, mémoire«; av. *vīra-*).

*woš*, »bon, beau, bien« (*gūr.*  
*weš, waš*; *zaza weš*; pers.  
*χūš*).

*worm*, »sommeil« (*nord-*  
*pehlvi χvomr*).

*wulā*, »trou«.

*wun*, »sang« (av. *vohuni-*;  
pers. *χūn*), cf. *pā. hūn*.

*wurd*, »petit« (kurde *mukrī*  
*wurd*; pers. *χurd*).

*wuli musu* (§ 52), »je dors«;  
*wuli*, »sommeil«, cf. *worm*.

## 3.

*zārūā, zārūtā*, »enfant« (kurde  
*zārū*; *yāzīdī zāff*).

*zāl* (*pā.*), »grand«.

*zāmāwun*, »noces« (*gabrī*  
*zūmād*, »nouveau marié«;  
av. *zāmātar-*, »beau-fils«;  
pers. *dāmād*, »beau-fils,  
nouveau marié«).

*zārā*, »or«; *zārīn*, »d'or« (pers.  
*zār, zārīn*).

*zāwān*, »langue« (*vön. zāwūn*;

zaza zuān; kurde zuan; pers. zābān). ziw, »argent« (kurde zīw, zēw). zolf, »boucle de cheveux« (pers. zulf). zoχāl, »charbon« (pers. zuḡāl). zu, »vite« (gūr., rij. zū; kohr.,	vōn., kā., zāf. zū; kurde zū, zū, zūi; pers. zūd).  ž. žān, žānā, žānākæ, »femme, épouse« (sāmn. žāniā, »épouse«; gūr. žin; pers. zān).
---	--

DET KGL. DANSKE  
VIDENSKABERNES SELSKABS SKRIFTER

7<sup>DE</sup> RÆKKE

HISTORISK OG FILOSOFISK AFDELING

	Kr. Ø.
I., 1907—1909 .....	9.35
1. CHRISTENSEN, ARTHUR: L'empire des Sassanides. Le peuple, l'état, la cour. 1907 .....	3.75
2. JØRGENSEN, ELLEN: Fremmed Indflydelse under den danske Kirkes tidligste Udvikling. Résumé en français. 1908 .....	3.90
3. STEENSTRUP, JOHANNES: Indledende Studier over de ældste danske Stednavnes Bygning. Résumé en français. 1909 .....	4.00
II., 1911—1916 (med 4 Tavler) .....	11.35
1. ØLSON, BJØRN MAGNÚSSON: Om Gunnlaugs saga Ormstungu. En kritisk Undersøgelse. 1911 .....	1.70
2. NIELSEN, AXEL: Den tyske Kameralvidenskabs Opstaaen i det 17. Aarhundrede. Résumé en français. 1911 .....	3.35
3. TUXEN, POUL: An Indian primer of philosophy or the Tarkabhāṣā of Keçavamiçra. Translated from the original Sanscrit with an introduction and notes. 1914 .....	2.00
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Le dialecte de Sāmnān. Essai d'une grammaire Sāmnānie avec un vocabulaire et quelques textes suivie d'une notice sur les patois de Sāngsar et de Lāsgird. 1915 .....	2.40
5. ADLER, ADA: Catalogue supplémentaire des Manuscrits Grecs de la Bibliothèque Royale de Copenhague. Avec 4 planches. Avec un extrait du Catalogue des Manuscrits Grecs de l'Escorial redigé par D. G. MOLDENHAWER. 1916 .....	4.40
III., 1914—1918 .....	13.65
1. AL-KHWĀRIZMĪ, MUHAMMED IBN MŪSĀ: Astronomische Tafeln in der Bearbeitung des MASLAMA IBN AHMED AL-MADJRĪTĪ und der latein. Uebersetzung des ATHELHARD VON BATH auf Grund der Vorarbeiten von A. BJØRNBO † und R. BESTHORN herausgegeben und kommentirt von H. SUTER. 1914 .....	8.90
2. HØFFDING, HARALD: Totalitet som Kategori. En erkendelsesteoretisk Undersøgelse. 1917 .....	3.50
3. HØFFDING, HARALD: Spinoza's Ethica. Analyse og Karakteristik. 1918. ....	4.35
IV., (under Pressen).	
1. MØLLER, HERM.: Die semitisch-vorindogermanischen laryngalen Konsonanten. Résumé en français. 1917 .....	4.00
2. Lappish Texts written by JOHAN TURI and PER TURI with the cooperation of K. B. WIKLUND edited by EMILIE DEMANT-HATT. 1920 .....	12.00
3. KINCH, K. F.: Le tombeau de Niausta. Tombeau Macédonien. Avec 5 planches. 1920 .....	4.25

# HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER

UDGIVNE AF

## DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB

### 1. BIND (Kr. 8.50):

	Kr. Ø.
1. THOMSEN, VILHELM: Une inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós (Hongrie). 1917. ....	0.65
2. BLINKENBERG, CHR.: L'image d'Athana Lindia. 1917. ....	1.35
3. CHRISTENSEN, ARTHUR: Contes Persans en langue populaire, publiés avec une traduction et des notes. 1918. ....	2.90
4. HUDE, KARL: Les oraisons funèbres de Lysias et de Platon. 1917. ....	0.35
5. JESPERSEN, OTTO: Negation in English and other languages. 1917. ....	3.35
6. NILSSON, MARTIN P.: Die Übernahme und Entwicklung des Alphabets durch die Griechen. 1917. ....	0.70
7. SARAUI, CHR.: Die Entstehungsgeschichte des Goethischen Faust. 1918. ....	2.35

### 2. BIND (Kr. 9.35):

1. NYROP, KR.: Histoire étymologique de deux mots français ( <i>Haricot, Parvis</i> ). 1918. ....	0.60
2. JÓNSSON, FINNUR: Goethes Augen. 1919. ....	4.50
3. SARAUI, CHR.: Goethes Augen. 1919. ....	4.50
4. TUXEN, POUL: Forestillingen om Sjælen i Rigveda. Med nogle Bemærkninger om Sjæleforestillingens Udformning i de ældste Upanisader. 1919. ....	0.65
5. BLINKENBERG, CHR.: Hades's Munding. 1919. ....	0.65
6. NYROP, KR.: Études de grammaire française (1. Onomatopées. 2. Mots abrégés. 3. Néologismes. 4. Mots d'emprunt nouveaux. 5. <i>Haricot</i> et <i>Parvis</i> ). 1919. ....	1.75
7. CHRISTENSEN, ARTHUR: Smeden Kāvāh og det gamle persiske Rigsbanner. 1919. ....	0.85
8. SARAUI, CHR.: Goethes Faust i Aarene 1788—89. 1919. ....	1.75

### 3. BIND (Kr. 11.60):

1. NYROP, KR.: Études de grammaire française (6. Analogies syntaxiques. 7. Contaminations syntaxiques. 8. Néologismes. 9. Monter le coup. 10. Une question d'accord). 1920. ....	1.00
2. JÓNSSON, FINNUR: Norsk-islandske kultur- og sprogforhold i 9. og 10. årh. 1921. ....	10.50
3. DRACHMANN, A. B.: Sagunt und die Ebro-Grenze in den Verhandlungen zwischen Rom und Karthago 220—18. 1920. ....	0.75
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Xavāss-i-ayāt. Notices et extraits d'un manuscrit persan traitant la magie des versets du Coran. 1920. ....	2.25
5. PEDERSEN, HOLGER: Les formes sigmatiques du verbe latin et le problème du futur indo-européen. 1921. ....	1.00



Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.  
Historisk-filologiske Meddelelser. **VI**, 3.

---

DE DANSKE BESVÆRGELSER  
MOD  
**VRID OG BLOD**

TOLKNING OG FORHISTORIE

AF

**F. OHRT**



**KØBENHAVN**

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL  
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1922

Pris: Kr. 7,70.

Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskabs videnskabelige Meddelelser udkommer fra 1917 indtil videre i følgende Rækker:

Historisk-filologiske Meddelelser,  
Filosofiske Meddelelser,  
Mathematisk-fysiske Meddelelser,  
Biologiske Meddelelser.

Prisen for de enkelte Hefter er 50 Øre pr. Ark med et Tillæg af 50 Øre for hver Tavle eller 75 Øre for hver Dobbelttavle.

Hele Bind sælges dog 25 pCt. billigere.

Selskabets Hovedkommissionær er *Andr. Fred. Høst & Søn*,  
Kgl. Hof-Boghandel, København.

## INDHOLD

1. Textes Ossètes. Recueillis par ARTHUR CHRISTENSEN. Avec un vocabulaire.
2. Les dialectes d'Awromān et de Pāvā. Textes recueillis par ÅGE MEYER BENEDICTSEN, revus et publiés avec des notes et une esquisse de grammaire par ARTHUR CHRISTENSEN.
3. De danske Besværgelser mod Vrid og Blod. Tolkning og Forhistorie. Af F. ØHRT.



Det Kgl. Danske Videnskabernes Selskab.  
Historisk-filologiske Meddelelser. **VI**, 3.

---

DE DANSKE BESVÆRGELSER  
MOD  
**VRID OG BLOD**

TOLKNING OG FORHISTORIE

AF

F. ØHRT



KØBENHAVN

HOVEDKOMMISSIONÆR: ANDR. FRED. HØST & SØN, KGL. HOF-BOGHANDEL  
BIANCO LUNOS BOGTRYKKERI

1922



## FORORD

Nærværende Undersøgelse af de i Arbejdet »Danmarks Trylleformler« I—II, 1917 og 1921 publicerede Bessværgelser mod Lemvrid og Blod tager desuden saadanne Formler udenfor disse to Grupper med som ved deres Indhold hører nøje sammen med dem; saaledes t. Eks. alle Opskrifter om »Manden paa Tinge« § 70, selvom de ikke gælder Blodstillen men andre Formaal. Omvendt er de Formler (Formeldele) ladet uafhandlede som normalt hører andensteds hen og blot undtagelsesvis er brugte mod Vrid eller Blod (jfr. D. Tryllef. I, s. 10).

Den Opgave her er søgt løst, er i første Række en Tolkning Træk for Træk af selve de danske Tekster, men denne er knyttet sammen med en Undersøgelse af deres Forhistorie udenfor Danmark. Formlernes Udspring og oprindelige Tankegang finder vi gennemgaaende i det sydlige Udland og i fjærne Aarhundreder; kun ved at vinde Klarhed her opnaar vi fuld Indtrængen i de danske Former.

En virkelig — omend kortfattet — Behandling af nogle af de paagældende danske Signelser har kun R. TH. CHRISTIANSEN givet, 1914, se § 1. Blandt de tyske Sidestykker er den gamle Merseburg-vridopskrift atter og atter drøftet; tyske og latinske Blodsignelser har især EBERMANN (se § 1) undersøgt, foruden at andre har givet spredte Bidrag, hvorom mere i det fl. ved de paagældende Opskrifter. For-

haabentlig kan nærværende Arbejde i nogen Grad medvirke ogsaa til ældre tyske (og latinske) Formlers Vurdering. Men Opgaven har her langfra været at faa alt med; fremmede Tekster er citerede og afhandlede kun i det Omfang der skønnedes nødvendigt for at trække Linierne ned til de danske Former. Særdeles ofte har Forf. maattet blive staaende ved Formodninger og ikke fundet det muligt at fastslaa noget helt sikkert Resultat.

Som Regel er de fremmede Opskrifter af en Formel (-del) behandlede først, derefter de danske (nordiske). I enkelte Tilfælde er dog begyndt med disse, saaledes ved »det hellige Vrid« § 1 fl., hvor de danner et afsluttet, tydeligt Billede, klarere end adskillige af de ældre tyske. Og-saa ved Saarsignelsen § 43—45 skønnedes det lettest at gaa fra Nord mod Syd og fra Nutid mod Fortid.

Norske, svenske og finske Signelser er kort afhandlede, gærne i nøjeste Sammenhæng med de danske. Desværre er det svenske Stof endnu spredt og delvis utrykt, saa Udtalelser vedrørende det fremsættes med særligt Forbehold; Norge har Bangs værdifulde Værk, og Finland store trykte Delsamlinger samt flere Tolkninger deraf.

Af utrykt fremmed Stof har jeg kunnet udnytte en Del tysk og noget svensk, se »Litteraturhenvvisninger« under Pr. VAR, Schönbach, Wossidlo, — Rääf; Dhrr. Professorer Dr. BEHREND (Berlin), Dr. HEPDING (Giessen), Dr. WOSSIDLO (Waren) og Dr. K. KROHN (Helsingfors), som har aabnet mig Adgang til de paagældende Samlinger, bringer jeg herved min oprigtige Tak. Desuden er citeret ett og andet fra Nordiska Museet, Stockholm, som Dr. R. TH. CHRISTIANSEN velvilligt har overladt mig i Afskrift, og fra det svenske Litteraturselskabs Arkiv i Helsingfors (Dr. WIKMAN).



For at muliggøre Brug af Bogen for den Læser der ikke har den danske Tekstudgave ved Haanden, gives straks nedenfor et Udvalg af de afhandlede Tekster, baade typiske Former og særlig ejendommelige. Men fuld Støtte og Kontrol giver naturligvis kun den fuldstændige Tekstsamling i »Danmarks Trylleformler«.

København i Juni 1922.

*F. O.*

---

## TEKSTUDVALG

Tallene betegner Numrene i »Danmarks Trylleformler I—II«  
(hvor Kildehenvisningerne kan efterses).

1 (Aar 1618). Vor here hand paa biergett red — hans fouell foed sig vred. — Da segen Christ, da segen Kors, da segen sielff S. Maria. — Blod till blod, are till are — hieltt och holden som dett til forn var — i vor heris naffn Amenn.

2 a. Vor Herre Kristus og Jomfru Maria op og ned ad Bjærget red, vor Herre Kristus hans Hest fik Fod forvred. Stod han af og med sine hellige ti Gudsfingre tog ved og sagde Ben til Ben, Sen' til Sen', Blod til Blod og Kød til Kød.

5. Jesus ned af Bærget red, hands Foel Fod hand vred. Hand af stod og til den tog med sine tii Fingere og sine tolv gode Guds Æ[n]gle. Jeg skal dig sigene, sagde hand, Led til Led, Blod til Blod og Aar til Aar og Vand til Vand og blive som det før var.

13 (Aar 1608, jfr. § 1). Wor her Jesus neehr a bierre redt, hans gode füll sin voth wrehe. Der both han ben the ben a schin the schin a Brust the Brust a sehn the sehn ader til ader, both a bering ih naun gud vaders shons och den hellig ands.

15. Jesus op ad Bjærget red, hans Hestes Følles Fod den gled. Aar' i Aar', Sen' i Sen', Kjød i Kjød, Blod i Blod.

29. Christus gik ind i sin Urtegaard, der vred han sin ædle Føllefod. Jeg vil dig segne, siig det segne, i Navn G. F. . . .

30. St. Peder og vor Herre di ned ad Bjerget red, St. Peder sin Fod forvred. Vor Herre hans 10 Fingre dertil tog og signed Led i Led, Kjød i Kjød, Been i Been, san det før har veret.

32. Jesus op paa Bjærget red, hans ene Fod af Leddet vred. Marie med hendes Engle ni hun signede ham med Fingrene ti. Saa bad han til Vorherre, det maatte komme i Led og i Lav, Led i Led og Sen' i Sen'.

40. Vorherre han op paa Glarbjærget red, han spært sin Fod og der da vred . . .

48 (Peder Syv). Jesus gik ad lide, han sin fod skride. Han sig bade med ti fingre og ti gode Guds engle.

50 (Aar 1514). Thet tredh vor herre Ihesus Cristus vppa thet hellie korss treen, thet tredhe bødhe thette tredhe in nomine . . .

51 (Aar 1514). The hellige V vndhr the helne tiss vndher in nomine . . .

52 (Aar 1571). Af brød og i leed.

56 (Aar 1685—86). Opstaae og bod faae i Jesu Kristi navn.

57. Det var en meget lyksalig Stund — da Jesus kom i Jomfru Maria Fund — Han løste os alle af Sorg og Nød — alt med sin hellige Piine og Død — Saa vist stilles og det Blod — ved Jesu Kraft saa god.

59. Saa sandt som Jomfru Marie bar Kristus i fyrretyve Uger [87: Tider], saa sandt skal dette Blod forsvinde.

63 a . . . aldrig faaer Jomfrue Maria Sønner fleer, aldrig skal denne Skiær, Byld eller Saar [b: dine skjøre Saar og Bylder] buldne meer.

64 (17de Aarh.). Stat du bloed, som Jordans floed stoed, der S. Hans døbte Christum. Guds ord amen.

71. Blod staa stille, som Vandet stod stille, da Kristus drog over Jordans Flod.

72 (c. 1450). Guth oc her sancte Johan — the rethæ them ath Jordan — Tha brast Jordan ok tha ran Jordan — Swa let worther tech [*sic*] bloth ath rynne — som Jhesus wor syndæn at wynnæ.

74. Ligesom Jesu Christus stelledede Iorden Vlod, der med steller ieg din Blod.

78 (c. 1700). Stadt still blod, som Vor herr stillede noe flod som bierg sand.

81. Vor Herre og St. Peter de vandrede over Jordans Flod; da satte Vor Herre sin Stav i Jordans Flod. Saa stilles denne Flod, saa stilles dette Blod.

86. Jesus gik sig ud v(ed) Strand, hand tog en en hvid Kiæp i sin høyre Hand. Der med stelte hand Verdens syndig Flod, der med vil ieg og stele dette Blod. Sæt Sor i Navn . . .

87. Gud han satte sin Stav for Flod; han dølger Vand, men jeg dølger Blod . . .

89. Moses med sin Stav gik over det røde Hav . . .

90. Vor Herre Jesus Christ og Jomfru Maria gich igennem det røde Haf, der satte hand sin Kiep og Stau.

96 *a*. Jesus red over Jordans Flod; da lærte han dem at stille Blod. Stat stille Blod, som Jesus staae stille ved Jordans Flod.

98. Dette Blod sig dølge lod i den Tro, at Jesus sig døbe lod i Jordans Flod.

99 *a* (15de Aarh.). Sta sangvis in te, sicut Ihesus stetit in se! Sta sangvis in [*vena?*] tua, sicut Ihesus stetit in

morte sua! Sta sangvis in fixum, sicut Ihesus stetit in crucifixum!

100 (c. 1650). Stat, blod, du schall icke mere blone heller bløde, saa sandelig som Jesus paa kaarset stod.

102 (17de Aarh.). Stat, du blod, som det blod flod stoed i den quinde som der aff var plaget i 12 aar . . . Jeg for biuder dig at rinde mere, ligesom Jordans flod vaar for biuden at flyde, der Israels børn ginge der igien-nem.

103 (c. 1450). Wor herræ wor paa korsyth bunden och wor met spær, met naglæ stunghen. Hans wundæ hverken bulnædæ eller rødnaethæ, oc ey thennæ wunde heller.

106. Jesus fik et Saar, det valne og ikke bulne, det skal klø og ikke svie.

111. Thi Jøderne piinte den gode Jesus, at Blodet randt need fra Korset; men ieg skal bede dend gode Guds Søn, at hand skal stille Blodet, at det icke skal faae meere Magt til at rende . . .

114. Jesu blo ver led i haav med een for en glø sta re ver li som den ne flod saa og stil den ne flo.

115. Maria fik en Soer paa dis Gud lod det hvarken bløde bol eller svie mer i Guds egen Sii.

117 a. Lungdines, hvi stak du Jesu mine? Stil Blod, løb Vand!

121. Longdinus tog Spydet, stak Christus i sin vinstre Siide paa Kaarset. Da sagde Christus til Longdinus: Stik Spydet til Jorden, stil Blodet, det bliver til Saar.

123 a. Ridder Lucidarius, hvi stak du Christus? Stik dit Spyd i Jorden og still Blodet . . .

124. Judas, hvi stak du vor Herre? For jeg viste ikke bædre. Slog Kniven i Jorden og stil Blodet!

126. Se § 48.

127 *a.* Marie gik sig til Strømmen, hun havde Jesus igiem. Saa stiller hun den Flod, saa stiller jeg det Blod.

129. Jomfrue Marie med sin Silke Serk hund fandt baade Svie og Verk. Jesu Nafn, Jomfru Marie Nafn skal forbyde, det skal hve[r]ken bolne eller bløde, men det skal heles og give god Grøde og groe, som Jesu Christi egne Saar giøre.

132. Maria gav mig en Silketraad; med denne Traad o. s. v.

133 (16de Aarh.?). Vor herre Jesus bleff saaret i jorderig; det forbandte alle Guds engle i himmerig; det skulde huercken bolne eller bløde, saa skal oc icke dette helder giøre.

137. Guds Søn er kommen af Jorderig, det sender Gud Fader i Himmerig. Du skal hverken buld eller blød, men heldre føres til Grøde.

139 *a.* Vor Herre Jesus Kristus fik Saar i Jorderige, og det blev lægt i Himmerig. Jomfrue Maria toede det med sine Taarer og tørrede det med sit Hovedhaar. Hun bad, at det ikke skulde svie . . .

140. Salig er den Stond der i Jesus Christus den Herre er fød. Salig . . . død. Salig . . . opstanden. Disse tre hellige Stonder helder dine Vonder, at de ikke hovner og ikke bolner og ikke bløder.

145 (c. 1350). In nomine p. et f. [et] sp. s. Tres fratres fuerunt, per unam uiam ambulabant. Et obuiauuit illis dominus noster Iesus Cristus et dixit eis: Quo itis, tres boni fratres? Qui responderunt: Domine, imus ad colligendas herbas plagacionis, percucionis et doloris. Et dixit illis dominus deus noster Iesus Cristus: Venite ad me, tres boni fratres, et iurate michi per lac virginis et per crucem domini dei nostri Iesu Cristi et per passionem ejusdem, ut

non abscondite dicatis neque mercedem inde recipiatis, sed ascendite ad montem oliueti et accipite oleum oliue et lanam et ponite super plagam et dicite: Sicut hebreus Longinus perforauit latus domini nostri Iesu Christi, et plaga non diu sanguinavit nec rancluit nec doluit nec tumuit nec putriuit nec guttam fecit nec tempestatem ardoris habuit, sic fiat plaga ista, quam benedico: non diu sanguinet nec . . .

146. Der staar 3 Lilier udi min Faders hellige Have. Den 1 heder Ikke Blomster, den 2 heder Skrukke Blomster, den 3 heder Blodet staae stille . . .

147. Jeg forbyder ald Mylen, Piig nen, Svie og Verck, saa vist som Himmerig er forbuden dend Mand som gaaer paa Tinget og ved ret og svær uret.

150 (Aar 1664). Stat bloed stille, saa vist som [den] dommers siele er i helfvede der veed ret og dømmer uret!

153 (17de Aarh.?). Dit blod skall bliffue saa let och wrot och løbe som denn mands siell løffuer for gudt, som stannder paa det ret tynnggh, hand weed ret och winder wret . . .

159. Gud har sat sin Stav udi Flugt; han stiller Vand, og jeg dølger Blod. Dette Blod skal ikke mere rinde, saa sandt som en Mand der rejser paa Tinde, han ved ret men vidner uret. Huldt og Saar, blød ej en Taar!

162. Stat Blod til Blod, du skal være saa ve at rende, som Jomfru Maria var en Kvinde som Løverdag Aften maa spinde. Det Blod skal staa stille som den røde Hav, som Jesus gak over med sine tørre Fødder.

173, 1 (Aar 1640). (Næseblod. Skriff med den siugis blod i hans pande:) Consummatum.

354 (c. 1450) . . . so bede jk dy ycht, dat dy so let

werde syn vlesch vnde syn blot, also de benedyde jomfrwe Maria was de man der recht wistæ, vnrecht vant vnde dømædæ vnrecht ouer er leve kynt . . .

387. Jomfru Marie gik til Vandrehaf for at læge Jesu fem Saar . . .

591 *a* (At dølge Ild). H. I. C. bandt Cams Flod, Noe Flod, Steen Rod, saa bender ieg dig.

595 *a* (Aar 1644). Stat ild vdj din glød, ligesom Jesus Christus stod bunden paa det hellige kaarsis træ . . .

622. Tyr, jeg forbyder dig at stange, som Gud forbyder mangen Himmerig at vinde, at der gaar ingen paa Tinge og vinder Løyn og ved Sandhed.

628 *a* (17de Aarh.) . . . Saa vist och sandt skal dette korn vere beuaret fra muus och røtter, saa vist som den mand der paa tinge staar och veed ret och vinder vret, skal vere aff himerig vde lugt . . .

639 *a*. Laden skal være disse Rotter og Muus saa leed, som Gud er det Menniske leed, der staar paa Tinge og siger Løgn og ved Sandhed.

646. . . Lige som saa forbødet skal det være, som Himmerig er den Mand forbuden, der staaer paa fierre Tingstokke, der med Ret og Uret gjør. Jeg forbyder eder, I Rotter og Muus . . .

721 (Bi at stille). Vor H. J. K. han gik ved Strand, han tog sin Kæp i sin højre Haand. Han sagde til Bien: du stalte Floer ligesom Vand i d **■**: Blod.

921 (Om at binde Satan). . . og der staaer tre Roser paa vor Herres Guds Hierte, den første er god, den anden er Guds gode Villie, den tredie er modig . . .

1102. Da Jesus op ad Bjærget red, da han sin Asens Fod forvred . . .



1109. Jesus ned ad Bjerget red saan (?) han for at falde som Haand lutnet (?) . . .

1113 (c. 1550). Vor herre och Sankt Hans di gik offuer Jordans flod och stille Jordans flod; saa stiller ieg och dette blod.

1114 (c. 1550). Sancht Hans euangelist — hand byggede en bro for Jesum Christ — hand bygde den bro, han stillitt den flod — saa gør ieg nu ved dette blod.

1118. Signe Lindhard Jesu egne Saar; det skal hverken holdne eller bryde, det skal hverken raadne eller svide (svie) . . .

1122 (c. 1550). De later[e] Christi perfluit sanguis et aqua † verus sanguis redemptoris † vera aqua in babptismate in Jordane . . .

1125 (14de Aarh.). Ylinus Cosmas z (?) Damianus gingæ thre gothe brøther aat een vegh. Møthe them var herræ Jesus Christus: Hwart welii thre gothe brøther? Wi vellya ganga teel byærg oliuetj, sancka thæ saluæ ther man skal saar meth helæ oc vnder meth lækhæ. Tha saghte war herra Jesus Christus: Gar meth mykh, thre gothe brøther, oc swær a guz doth oc Marie myælk, aat ij skuly thessæ oor æy løna oc æy løøn fore taka, oc taka boma ellær fara vl oc signa the vnder aller saar meth, hwat the ær ellær huggen æller stvngen, sligthen eller brøthen. Swa æræ the signat sum the vnder ther Longinus gyorthe Jesu Christo ynnan siin sitha, ther æy sweeth oc æy verkthe oc æy rotnathe oc æy bulnathe, ynnan nauf father, soon oc then helyand.

1144 (16de Aarh.). . . Dominus quando fuit natus fuit vnctus, quum lauatus vnctus et bis vnctus, et de lancea fuit transpunctus. Langinus miles dominum lanceauit. Et

dixit: Stet sanguis de isto homine N; et remansit dolor.  
Amen.

1224 (c. 1550). (Naar jeg ser min uven) . . . Formeent  
schaltu vere di(n) tunge at røre, icke mere end ieg løs(t)er  
at hø(re), som den mand der himerig forbøden er, der  
staar paa tinge och ved ret och vinder uret.

---

# VRID

## I. Det hellige Vrid.

Den goode fole styrte,  
som hand skulle hen riide.

»Fuitne talis asina et assessor?«

§ 1. **Til Indledning.** Ingen anden dansk Formel er overleveret i saa mange Varianter som Signelsen om Kristi Foles Fodvrid. Tekstudgaven tæller over 50 Numre, hvoraf enkelte indbefatter flere Opskrifter; nogle er dog kun Brudstykker. Ogsaa i Norge, Sverig og Finland er Formlen stærkt udbredt. Af tyske og især af engelske Opskrifter findes forholdsvis faa trykte; to af de tyske er imidlertid saare gamle, og den ene af disse har ved sit hedenske Præg gjort Vridformlen navnkundig og omstridt fremfor nogen anden. Der kendes ingen latinske Opskrifter. — Paa andre Sprog findes kun ret faa og sene Spor af den episke Begyndelse, hvorimod selve Lægeordene (Led til Led osv.) er vidt udbredte i Rum og Tid. Vi afhandler nu de danske Varianter med kort Henblik til højnordiske og finske; først § 17 fl. ser vi paa Forholdet til de vestlige og sydlige Opskrifter og spørger til Slut (§ 23—26) om Formlens Oprindelse og Historie.

Mængden af danske Opskrifter tillader og kræver en forholdsvis udførlig Gennemgang. Vi kan ikke gaa ud fra, at de alle skulde lade sig føre tilbage til een dansk »Urform« — Formlen kan være indvandret til os flere Gange

og i afvigende Former — men Undersøgelsen kan udpege Træk som øjensynligt er uoprindelige, og lade andre blive tilbage som forsvarlige eller som gamle indenfor dansk Form.

I Tekstudgaven er Varianterne stillede sammen saaledes, at de viser Riddets Forekomst og Dyrets Rolle. Det har herved ikke kunnet undgaas, at hinanden iøvrigt nærstaaende Former er blevet spredte. Saaledes er 33 og 34 egentlig Tilrettelægninger af 3 til at læge et Menneskes Vrid; hvor alle tre gaar sammen, citeres de da nedenfor som een Opskrift (Nr. 3). Tilsvarende ved 15 og 43. Endelig synes 5. 7. 25, alle i Højbjærg Hskr., at være mundtlige Variationer af een Lokalform (jfr. I, s. 102). Ogsaa 6 og 42 staar hinanden nær uden vel dog at turde slaas sammen. Vi faar da ialt kun henved 48, saa vidt vi kan se selvstændige Numre.

Landskabeligt er Fordelingen denne: Fra Nørrejyland, folkloristisk vor bedst gennemforskede Landsdel, er det overvældende Flertal, fra Sønderjyland to, fra Fyn mindst tre, fra de østlige Øer vel to (48? 1104) Opskrifter. Paa-faldende er det store Tal Opskrifter (langt over Halvdelen) der ikke direkte hidrører fra Haandskrifter men fra mundtlig Meddelelse (eller fra en løs Seddel); vi kan jævnføre en anden rigelig repræsenteret Formel som »det hellige Vand«, vore Nrr. 64—98. 1113—17, hvor henved  $\frac{3}{4}$  er fra Haandskrifter. Det er et Udtryk for den store folkelige Yndest og flittige Brug i Praxis Vridformlen hos os har været Genstand for. — Noget nært Slægtskab indenfor Egn eller Landsdel synes kun førnævnte Højbjærggruppe samt de nordligste jyske Varianter at tyde paa, hin vel ved mundtlig, disse især ved litterær Spredning (»Nordjysk Cyprianus«, Kilde 78).

Ældst i Tid er den flensborgske Nr. 13, optegnet fra Folkemunde 1608; saa følger en anden »Hekse«-opskrift, den midtjyske Nr. 1 fra 1618; derefter den sjællandske (?) Nr. 48 ved Peder Syv før 1702. Resten er optegnet mellem 1700 og 1918, langt det meste i 19de Hundrebaar.

Men er den ældste Variant, Nr. 13, overhovedet dansk? Gør Opskriften i Flensborg Rodeboeck ikke et halvtysk Indtryk? Selve den første Udgiver Tyskeren A. WOLF (1873) havde Øje for den Mulighed at »Ordkorruptionerne« kunde skyldes en tysk Retsskrivers Fremmedhed overfor danske

Men de fandt vunder det

Nor for Jofy Oufu a Biont Qudt Jund Jodr fuce  
 sin hof ufuf, De Bof fof Bof af Bof i ofin  
 of ofin, a Bof of Bof, a Bof of Bof, adz til adz  
 Bof a Bofny H vufn (Bof Bof) of Bof of Bof  
 and -

Ord (jfr. I, s. 64); og en tysk Nutidsforsker EBERMANN i Blut- u. Wundsegen s. 3, gaar ud fra, at Formlen er dansk. WOLFS egen danske Tolkning finder ganske vist næppe manges Tilslutning: »Vorherre Jesus, dengang da (sønderj. nær) en Benrad, (som) han jordede, faldt [om paa ham?], vried sin Fod.« EBERMANN har rigtigt set, at Opskriften indeholdt Ordene »ad Bjærget«, »vred« og »Fole«. Ovenfor i »Tekstudvalget« s. 6 er Opskriften gengivet saaledes som jeg har læst den 1921 ved Besøg i Statsarkivet i Slesvig (hvor Flensborg »Rodeboeck« findes som Nr. C. XIX. I. 30), jfr. hosstaaende Fototypi.

De fleste Mærkværdigheder som WOLFS Tekst frembød, forsvinder saaledes, dels Meningsløshederne (biene

radt, jorde, bening), dels Germanismen »tho«. Dr. MARIUS KRISTENSEN har gjort opmærksom paa, at selve Skriveren ikke har været ukendt med dansk Skriftsprog. Ved Siden af *a* l. 4—6 (mlslesvigsk for »og«) har han l. 7 *och*; i Nr. 326 (af samme Haand) *dit, met*, i 1026 (ligesaa) *det, med*, altsammen skriftdansk. *til* i 13 l. 6 overfor *the* l. 3—5 kan efter M. KR. forklares ved, at Kristina Brixes har sagt *til* forved Selvlyd (*til ader*) og *te* forved Medlyd. Rimordet *wrehe* (o: *vre'*) viser, at *redt* maa udtales *re'* (eller *rei'*?); men heraf følger atter — som Dr. M. KR. paa- peger — at *t* ogsaa i *voth* og *both* kan skyldes Skriveren, saa at Kristina paa godt mlslesvigsk har sagt *fo'* eller *fo'r* (Fod) l. 2, *boi* (bød)<sup>1</sup> l. 3, *bo'* eller *bo'r* (Bod) l. 6. *ader* kan gengive en rent dansk mlslesvigsk Form, se § 11 a. Ikke et eneste af Ordene røber saaledes tysk eller tysk- laden Tunge hos Signersken. Og for en Del er iøvrigt selve Retskrivningens Ejendommeligheder ligesaa godt danske fra 17de Aarh. som nedertyske. *v* for *f* er derimod nedertysk Manér.

Nordmanden R. TH. CHRISTIANSEN har 1914 kort afhandlet de af ham kendte danske Varianter (femten) i »Die nordischen und finnischen Varianten des zweiten Merseburger- spruches« s. 29—33. Den nedenfor givne Behandling følger ligesom hans den i moderne finsk Folkedigtforskning gængse Metode, udviklet fremfor alle af KAARLE KROHN: Granskningen grundes paa sammenlignende Gennemgang af Varianterne Linie for Linie eller Træk for Træk. Af Pladshensyn er de detaillerede Opregninger ikke altid meddelte her; enhver kan øve Kontrol ud fra Tekstudgaven. Vi tager

<sup>1</sup> hvis man ikke vil opfatte *both* l. 3 som »bødte«, bødede; i danske Formler forekommer dette Verbum rigtignok ellers aldrig, i nedertysk er *bothen* almindeligt.

altsaa — efter nogle Bemærkninger om norske, svenske og finske Varianter (§ 2) — først de enkelte Træk for (§ 3—13), derefter undersøges Rim, Rytme og Helhedstype (§ 14—16).

§ 2. **Højnorden og Finland.** Fra Norge foreligger noget over 30 Varianter<sup>1</sup>. Den ældste er fra 1629 fra Bohus Len, som var norsk til 1658; de fleste er fra Øst- og Sydlandet. Fra Sverig kender jeg c. 40 Opskrifter, mest spredte i Tidsskrifter; de to ældstes »Svenskhed« er dog betinget af Roskildedefreden: een af 1672 er fra Bohus Len, een af 1691 fra Blekinge, begge dog nedskrevne paa svensk<sup>2</sup>. Fra Skaane er kun tre Opskrifter. Ægte svenske haves først fra 18de Aarhundrede af; forholdsvis mange er fra Smaaland. Fra Finland foreligger nu foruden dem hos CHR. svenske<sup>3</sup> Opskrifter og finske<sup>4</sup>. Efter CHR. at dømme maa der for ham have foreligget c. 400 utrykte finske Opskrifter (dog ikke alle episke?), gennemgaaende i det nationale firefodede Versemaal; de fleste er østfinske, og disse er gjerne udspundne især ved Laan fra andre Sange<sup>5</sup>. — Her skal gives Eksempler i Retning af de tre Landes Normalformer.

Norsk<sup>6</sup>:

»Jesus rei sin Fole over en Bru, saa vrene det i Foden paa Hesten. Jesus ta (∩: af) stiger, la Kjød imod Kjød og Ben imod Ben (og i Le skal du være, som før var i Vred).«

Svensk<sup>7</sup>:

»Jesus han red genom ett led, han red sin fole i vred. Så satte han sig på en jordfast sten (och lagde vred i lag)

<sup>1</sup> BANG Nr. 1 fl., MAULAND: Trolldom s. 96. 133, CHR. s. 36, Maal og minne 1918, 154.

<sup>2</sup> trykte henh. RYDBERG: Germansk Mytologi II 238 og CHR. s. 52

<sup>3</sup> trykte hos LANDTMAN s. 40. 58. 59.

<sup>4</sup> i SKVR I 4 Nr. 763 fl., IX 3 Nr. 722 fl., IX 4 Nr. 758 fl.

<sup>5</sup> CHR. s. 120.

<sup>6</sup> BANG Nr. 20.

<sup>7</sup> SLSF XCI 1909 s. 193, Dalarne.

och lagde ben mot ben och led mot led, blod mot blod och sen mot sen.«

Finsk<sup>1</sup>:

»Jesus foer til Kirke, Maria vanked til Messe, med en Hest musefarvet, af Ydre som en sort Laks, lignende en Gedde. Hestens Fod vrides paa Sten-Bro, for grusdækt Bros Ende. Jesus (steg) til Jord fra Dyret (Vognen?) at føje Sernerne sammen; han helede Kød, fjøede Knoglerne sammen, gjorde (Skaden) sund indvendig, usynlig udvendig.«

Endelig den ældste norske Form af 1629, Bohus Len, optegnet af Skriveren i dansk Lydform, vel næppe hidrørende fra en ham forelagt skreven Heksebog<sup>2</sup>:

»Vor herre red ad hallen ned, hans foles fod vrednede ved. Han stig aff, lagde leed ved leed, blod ved blod, kiøb (for: kiød) ved kiød, ben ved ben. Som vor herre signet folen sin. Leedt ind igjen.«

§ 3. **Person og Funktioner.** Saa godt som altid er det i de danske Opskrifter een og samme Person der baade 1) færdes, 2) har Uheld og 3) bøder Uheldet (færdes, lider, læger), uafhængigt af om der ved nogen af de tre Funktioner optræder en Ledsager, Hjælper, Hjælpere, eller ikke. Der er kun to tydelige Undtagelser: 30, i og for sig klar og logisk: Vorherre og Skt. Peder færdes sammen, S. Peder lider, Vorherre læger; samt 32, hvor Jesus ene færdes og lider, men Maria fra l. 3 med ett er til Stede og læger; hertil kommer dog sikkert endnu den gamle Nr. 1, hvorom i § 5. Mindst indgribende er Forskellen mellem 30 og Normalen; mere afgørende er Modsætningen mellem 32 (eller 1) og alle de andre; vi staar her i Virkeligheden ved et Hovedpunkt for Forstaaelsen af Formlens oprindelige Byg-

<sup>1</sup> CHR. s. 89.

<sup>2</sup> trykt efter Kungälv's Dombog SL 6 CL



ning: Er den slet og ret en Fortælling om den Hellige der læger sin (maaske sin Ledsagers) Foles Skade, eller berettes der, mere sammensat, om den Hellige der har Uheld med Dyret, hvorefter en anden, eller flere, kommer til for at læge, og Skaden endelig bødes? I sidste Tilfælde er Formlen egentlig en Underart af det uhyre almindelige »Møde« mellem en lidende og en hjælpende<sup>1</sup>; i første er det en fuldt selvstændig Formel. — De danske Varianter siger næsten som med een Mund, at herhjemme er Formlen en selvstændig, klar og simpel Fortælling om den Helles Selvhjælp, en Formel der næsten fuldstændig har holdt sig fri af Mødetypen med dens Opdukken af ny Person, dens Samtaler og Lægeraad.

Fra Norge er Svaret det samme: vejfarende, lidende og Læge er identiske; her er kun to Undtagelser: BANG Nr. 4 (Peters Fole læges af Jesus, Ledsagerhjælp) og 17 »Kristus red ... brækked han Fovens Fod, kom Jfru Maria gængende« (Mødeskemaet). I svensk er det væsentlig ligesaa, med kun ganske faa Eksempler paa Ledsagerhjælp og paa Møde. Om finsk se § 4 Slutning.

§ 4. **Een eller flere Personer.** I dansk optræder normalt kun een Person; og denne er overalt *Jesus*. Saaledes nævnes han gennemgaaende; ret udbredt er dog Udtrykket *Vorherre* (*Vorherre Jesus*) 1. (2 b. 13. 14.) 1103. 28. 40; »Vorherre Jesus« siger Angelheksene i baade 13. 326 og 1026. Sjældne er andre eller længere Udtryk. Navnet staar normalt kun i Linie 1; sjælden gentages (varieres) det ved Katastrofen eller Helbredelsen (i 14 let Variation, i 1. 8 helt ny Betegnelse).

Heller ikke Norge kender nogen anden Eneperson end *Jesus*. Men i Sverig finder vi nogle Gange en anden: *Maria*

<sup>1</sup> se Reg. 2 »Mødet« a, og Trylleord s. 65 fl.

(mindst fem Opskr.), enkeltvis S. Peder, prästen, en karring; endelig to Gange i væsentlig enslydende Varianter *Oden*<sup>1</sup>: »Oden rider över sten och bärg (MÖM: Skenneberg), han rider sin häst ur vred och i led«, altsaa en iøvrigt slet bevaret Tekst. *Oden* er i yngre svensk ret hyppig i Mødeformler<sup>2</sup>. — I vestfinsk træffes temmelig ofte *Maria* som Eneperson. —

Flere Personer optræder hos os enkelte Gange. Ved Færden har vi *Vorherre* og *S. Peder* sammen i tre Numre fra forskellig Egn 30. 31. 47 (jfr. desuden 581). Men Peders Rolle er forskellig; kun i 30 hører han dramatisk med (se § 3); i 47 er han Vorherres Medsigner (af andres Dyr?); og i 31 er een af dem det rene Nul, idet der fortsættes med »han«, og »og« mellem dem mangler. *Jesus* og *Maria* færdes sammen i Nr. 2, hun er dog kun Statist. I 41 har *Jesus* anseligt Følge af alle tolv Apostle. — Ved Kuren optræder i 32 (jfr. § 3) *Maria* med ni *Engle* som Læge overfor *Jesus*; han er dog Grundled ogsaa senere.

I norsk har vi som vejfarende fire Gange *Jesus* og *S. Peder*<sup>3</sup>, kun i BANG Nr. 4 er han dog med i Hændelsen som i vor 30, i de tre øvrige siges slet ikke hvis Dyr der lider. Eengang har vi *Jesus* og *S. Mikkil* (BANG Nr. 1), een gang *Jesus* og *Maria*<sup>4</sup> (hun lider han læger). BANGS Forsøg paa ud af sin Nr. 5's fordærvede Tekst at presse to Personer, hvoraf den ene skal være Balder, kan vi se bort fra; saadan skaber man ingen Guder (*Odin* forekommer i den norske Vridformel kun i BANGS Overskrift »*Odin* og *Folebenet*«). Om norsk Nr. 17 se § 3.

De faa danske og norske Varianter med to vejfarende

<sup>1</sup> MNM s. 32, MÖM s. 66.

<sup>2</sup> Trylleord s. 96 fl.

<sup>3</sup> BANG Nr. 2—4 og CHR. s. 37.

<sup>4</sup> QUISLING: Overtroiske Kure s. 15.

paanøder sig ikke for os som Levninger af et ældre Trin; her præsenteres endda gerne en Ekstraperson, som siden ikke udnyttes — noget helt andet end om vi havde Eenmandsvarianter der ved ett eller andet Træk røbede, at de oprindelig havde haft to vejfarende. Maria og S. Peter forekommer i andre Formler og i Legender atter og atter sammen med Kristus, saa Muligheden for mekanisk Overførelse er klar nok. Om de dansk-norske Ledsagervarianter er overtagne fra ældre sydlige Forbilleder (som faktisk kender baade een og to vejfarende) eller er Nydannelser, lader vi da staa hen. (Af de ti ældste danske og norske Varianter, dem fra før 1700, har kun to en Ledsager, Peter: Bohuslen 1672, hvor han er organisk med, og norsk Nr. 2, hvor han er undværlig; ellers er Jesus ene). Dansk og norsk Normaltype er Eenmandstypen. — Ganske tilsvarende gælder overfor de faa »Møde«-Tilfælde, hvor en ny Person senere dukker op og kurerer<sup>1</sup>; her er ingen andre ældre nordiske Eksempler end dansk Nr. 1, hvorom nedenfor.

I svensk er Forholdet mere broget; vi træffer ret ofte to Personer ved Færden (i c.  $\frac{1}{3}$  af Opskr.?): Vorherre og S. Peter, Kristus og Maria, Peter og Maria, Maria og Josef (Laan fra Flugten til Ægypten); i Reglen er den ene kun Statist. Derimod faar vi sjælden ny Person (»Møde«) efter Katastrofen; eengang møder Fylle Freja, eengang Dåve Oden<sup>2</sup>, eengang siges »Maria ställde det i lag«<sup>3</sup>. Ingen bestemt Person synes i dette Virvar at kunne hævde sig som

<sup>1</sup> Disse kan heller ikke siges at røbe en ældre Form med to vejfarende, jfr. ovenfor; de forklares nemlig simplere som Laan fra Mødeskemaet. Hvorledes en »Røben« i første Retning kunde tænkes at foreligge, viser det s. 24 omtalte finske Eksempel (eller Ordet *ene* Nr. 23, jfr. dog § 8).

<sup>2</sup> CHR. s. 50.

<sup>3</sup> Uppsala Univ.-Bibl. I 807 G. AFVEGENS Mskr. s. 403.

oprindelig Ledsager eller Møder. — I vestfinsk, hvor en Ledsager optræder i henved  $\frac{1}{3}$  af Opskrifterne, er denne derimod fast: de to Fæller er Jesus og Maria (hvem Dyret tilhører, siges vist saare sjælden). Desuden er det i finsk ofte Maria der staar af for at læge ogsaa hvor Jesus er ene nævnt som vejfarende; CHR.<sup>1</sup> vil heri, mulig med Rette, se et Vink om, at hun i finsk Grundform altid var med paa Færden<sup>2</sup>.

§ 5. **Christ, Kors, Maria.** Vi har gemt vor mærkelige Nr. 1 tilsidst, fordi den kræver nøjere Prøvelse. Her rider og lider *Vor here*, men saa følger: »da segen Christ, da segen Kors, da segen sielff S. Maria.« — Enhver Kender af den c. 700 Aar ældre, tyske Merseburgopskrift (Msb) vil se den store rent formelle Lighed mellem vor Opskrift og hins »thu biguolen Sinhtgut . . . thu biguolen Frija . . . thu biguolen Wodan so he wola conda«: en lægende Trehed med gentaget »da« og gentaget Verbum samt et Eftertryk (Bagvægt) paa sidste Person; desuden har maaske Slutningen i vor 1 (fra »blod«) oprindelig været bygget aldeles som i Msb, se § 12 og § 22. I noget tidligere Tid vilde denne Lighed vel vakt en Del Opsigt blandt Forskere; den forekommer i hvert Fald interessantere, end at f. Eks. Smaalændinger i nyere Tid engang lader Odin optræde i Vridformlen (s. 22), hvad man har lagt stor Vægt paa. Vi skal ikke endnu gøre op med Msb, men uden Hensyn til den se at klare os »da-segen«-Leddene.

<sup>1</sup> CHR. s. 102.

<sup>2</sup> Man kunde maaske tilføje, at den rimede Form, *Maaria maahan rattahilla*, er bedre end *Jeesus m. r.* ∴ M. (J.) steg af til Jord fra Hesten. — Begge Indgangslinier har gode Rim: *Kiesus Kirkkohon ajavi*, *Maaria messuhun matavi*, J. farer til Kirke, M. vanker til Messe. Man kan dog vel spørge om egentlig *matavi*, kryber, vanker, passer til Kørsel (Ridt) og dermed til »Maria steg til Jord«.

*Signe*, sat een Gang, er et saare gængs Ord i vor Formel; men om *segen* i Nr. 1 er Fortid eller Ønskemaade, kan ikke sikkert afgøres (se herom § 11 *d*). — Man kan naturligvis gjerne sige, at her helt igennem er personlig Identitet (efter § 3), idet Christ jo dog er Vorherre, som altsaa i Fællig med to andre læger Skaden. Men Udtryk-kets frasisagtige Karakter tyder stærkt paa, at det er en helt ny Trehed her indføres, med Maria som den vægtigste tilsidst (der staar jo ikke først Egnavnet Christ l. 1, saa Vorherre l. 3, hvad endda kunde gaa, om Identitet skulde udtrykkes). Christ føles netop ikke som Genoptagelse af Vorherre; l. 3—5 virker som et ikke »helt og holdent« tilgroet Stykke fremmed Muskel i Formlens Muskulatur. Og vi kan da ogsaa træffe netop den samme Trehed, indført paa tilsvarende Maade, udenfor vor Formel. I Sverig bekendte 1728 en Signerske for Lugude Herredsret<sup>1</sup>, at hun signede Malt med de Ord: »Hwart skall du gå, sade *Kors*, hwart sk. du gå, sade *Christ*, hwart sk. du gå, sade *Jfru Maria*. Du (< jag) sk. gå till NN ko. Neij, skall du intet, sade *Kors* (osv. osv.), du sk. omgå, låta hennes ko sin helbregda igen få.« Altsaa en Formelstump af Typen Mødet med Sygdomsaanden<sup>2</sup>; Begyndelsen er glempt. Endvidere hedder det mod »flåg« hos Heste<sup>3</sup>: »Grefve går sig åt stiga, mötte honom *Korsset*, mötte honom *Christus*, mötte honom *sjelf St. Maria*. Hwart vill du gå, du gudlöse Grefve? (den vil hen at suge Blod osv.). Nej, sade *Korset* (osv. osv.), du skall inte . . .«. I begge Eksempler har ligesom i vor Nr. 1 de tre Led trukket tre Gange gentaget Verbum med sig.<sup>4</sup>

<sup>1</sup> SL II, s. XLVI.

<sup>2</sup> Reg. Mødet *b*.

<sup>3</sup> RÄÄF II 270, Smaaland, lidt deraf tr. hos CHR. s. 55.

<sup>4</sup> Formelt kan fra ældre Tid jævnføres i Øjensignelse fra 13de Aarh. (jfr. vor 332 l. 43): »Aligens, Negligens, Negligena super ripam maris

Meget nær staar en Optegnelse fra Angelheksens Nabo-jurisdiktion og Samtid; dog mangler Maria-leddet; en Kvinde bekendte 1608 for Slesvig Domkapitel denne Signelse: »Ick wilt, segt de Elhorn, to der koöen hus, ick will se stecken, ick will se brecken, ick will se milck und botter nehmen. Neen, sede *Christus*; neen, sede *Cruz*, du schalt se neen melck und botter nehmen . . .«<sup>1</sup>.

Selve Personerne, men udenfor episk Sammenhæng, genfinder vi paa det nærmeste i en finsk Aftenbøn<sup>2</sup>: »*Maa-ria* makuuttajaksi, *Santti* salvan laskijaksi, *pyhä risti* nostajaksi!« Ordret: Maria (blive) Inddysser, »Sankte« (blive) Slaaens Nedlægger, hellig Kors (dens) Optager; altsaa Sankte skal stænge Døren ved Kvæld, Kors aabne den ved Gry. — Gaar vi mod Syd, finder vi Treheden, lidt ændret efter Formaalet, som Hjælper mod Tyveri. Et fransk Gudsdomsritual i Hskr. fra 12te Aarh., ved Prøve med Salmebog, jfr. vor 954 fl., siger<sup>3</sup>: »Ma dame Sancta *Maria* e ma dame sainte *Cruiz* e ma dame sancta *Elena*« skal fri de uskyldige og finde den skyldige; Helena er kommen ind, fordi hun fandt Korset og altsaa er god Finderske, jfr. vor 924. Omtrent samtidig optræder i et svejtsisk Klosterhskr.<sup>4</sup> Kors og Maria med Helgener i Højde med den højkirkelige Treenighed som mægtige til at hjælpe en pint Sjæl: »Swer sinis frivndis sele welle helfin uzir not,« skal ofre et Brød, delt i tre Stykker; over det ene læses: »Suscipe domine hanc eleemosinam in nomine patris et filii et

sedebant, et dixit Aligens, et dixit Negligens, et dixit Negligena: Eamus« etc. (SCHÖNBACH utrykt Nr. 904 < Clm 14453).

<sup>1</sup> Zeitschr. der Ges. f. schlesw.-holst. Geschichte 45, 121.

<sup>2</sup> K. KRÖHN: Suom. runojen uskonto s. 219.

<sup>3</sup> FRANZ II 363.

<sup>4</sup> WACKERNAGEL: Altdeutsche Predigten u. Gebete s. 216.

sp. sancti et sancte *crucis* et s. *Marie* et s. *Michahelis*« (med flere Helgener). Eksemplerne (usikkert kun det sidste, hvor Grupperingen ikke er klar) viser, at Middelalderens folkelige Kristendom som Hjælp mod al Nød har kendt Paakaldelse af en Trehed med Kors, Maria og endnu en Person. Denne Trehed er naturligt nok kommen ind ogsaa i episke Signelser især af Mødetypen, hvor Hjælperen optræder. De svenske Eksempler viser disse helt indføjede som handlende Personer; om det i dansk Nr. 1 er tænkt ligesaa, eller de tre her paakaldes af Fremsigeren (ligesom i finsk, fransk, oldtysk Ekspl.), kan som nævnt ikke afgøres. Nogensomhelst indre Evidens i vor Nr. 1 fremfor i alle de andre Eksempler har denne Frasis aldeles ikke, tværtimod røber den sig (s. 25) som indkilet i Formlen; den maa her regnes for et Laan. Den Omstændighed at een 6—700 Aar ældre Opskrift (Msb) ligeledes har en Trehed paa dette Sted i Formlen, kan da, som Sagen ligger, ikke bevise noget for Nr. 1 (den Formodning at Treheden i Nr. 1 skulde have afløst en anden Trehed med andre Personer, er ud i det blaa). Endnu mindre vilde man kunne støtte Trækkets (omtvistelige) Oprindelighed i Msb ved Henvisning til vor Nr. 1 (§ 22).

§ 6. *Stedet* er hos os næsten altid *Bjærget* (jfr. Remiscensen 581). Hvorledes 39 kommer til sit *Gebirge*, maa staa hen: Formlen kan ikke være kalkeret fra tysk, hvor Rimene er utænkelige (og hvor desuden »Berg« vilde være naturligere, jfr. § 18). *Glarbjærget* i 40 er vel paavirket fra Eventyr. *bierre* 13 er sønderjysk Udtale. — Med lignende Betydning har vi 48 *Lide* med Rim paa *skride*; omtrent samtidig i norsk Aar 1682—84: »Jesus reid nedfyre li<sup>1</sup>«, men uden Rim. Endvidere *Vejen* 26. 47; *Strånd* 49 (jfr. 94),

<sup>1</sup> MAULAND: Trolldom s. 133.

fremkaldt ved at en »Haand« skulde læges? Endelig de bibelske *Korset* 25 og *Urtegaard* 29, hvorom senere.

Færdselsretningen er omtrent lige hyppigt ned og op ad Bjærget. *nehr a* 13 3: sønderjysk *ne'r a. ned*, der vel falder naturligst, kan indenfor Danmark ikke støttes ved Rim: et i og for sig nærliggende »J. red ad Bjærget ned — hans (Fole) sin Fod vred« findes aldrig hos os. 33 overfor 34, og 38 *a* overfor *b* (1107) viser hvor vilkaarligt der veksles. 2. 46 har baade op og ned, den gamle Nr. 1 nøjes med *paa*, 48 (Lide) med *ad*. De øvrige Steder (Vejen etc.) kræver andre Forholdsord.

Medens Bjærget hos os, hvor Bjærg kun er Bakke, dominerer ganske, træder det helt tilbage i Højnorden. Vi kan dog paavise det som gammelt *paa* sydnorsk og forhen østdansk Grund: Norsk fra 1668<sup>1</sup> »over berigen« (Flertal) og to nynorske; blekingsk fra 1691<sup>2</sup> »åth berget nedh«; lignende har den bohussenske fra 1629 »ad hallen ned«. Bjærget staar desuden i een skaansk og enkelte rent svenske Varianter. — Hyppigst i norsk er (*over*) *Bro*, sjældnere træffes *Hede*, *Led*, *Vej*, *Ejde*, *Eng* m. v. Broen er jo som Bjærget et farligt Snublested, jfr. ogsaa Folkevisemotivet »Ridderen rider over Bro, Gangeren snubler i forgyldte Sko«<sup>3</sup>. — Gængse i Sverig er dels (*över en*) *bro*, dels (*genom* ell. *över ett*) *led* (især fra Sörmland nordpaa); sjælden väg, hed, ren, myr. *Led* kunde tænkes fremkaldt ved de gamle Rimord *red* og *vred* (*skred*), der senere igen gik af Brug i svensk som saadanne. — Noget helt andet træffer vi i finsk; her er den faste Indgang »Jesus farer (kører) til *Kirke*«, ofte med Parallelverset »Maria vanker til *Messe*«; og ved

<sup>1</sup> BANG Nr. 2.

<sup>2</sup> CHR. s. 52.

<sup>3</sup> LANDSTAD: Norske Folkeviser Nr. 47. 51 52.



Katastrofen hedder det almindelig »Hestens Fod fik Vrid paa stenet Kirkevej, paa gruslagt Bro«. Det er en finsk Særudvikling; de to eneste svenske Varianter med Kirke eller Kirkevej kan mistænkes for finsk Paavirkning, hvad CHR.<sup>1</sup> rigtigt har set; den ene er fra Finland, den anden fra Dalarnes Finnebygd. Efter alt dette hævder Bjærget sig bedst som den skandinaviske Grundform.

§ 7. **Færdseksmaaden.** *red* er det normale i dansk. Riddet forekommer ofte endog hvor Dyret ikke nævnes og Personen faar Vrid 30—41. 1105—08 (i 14 er der Forvirring tildels ved Dobbeltskrivning). *gik* staar i syv Numre, i 29 trods Føllefoden, men passende til Urtegaarden; *drog* har 42; *steg* 44. 46. Ogsaa i norsk, svensk (finsk) er Riddet fremherskende.

§ 8. **Dyret** er hos os nævnt i 1—27 (jfr. 29). 1102—04 og forudsættes i 28. Oftest kaldes det *Fole*, i henved tretten Numre, saaledes *fouell* 1; *-fulde* 4, *Foder* 11? (*Foles* i *dd* er vel lærd Forbedring), *Fobles* 20 ∴ *Fowles*? Hertil kommer den nyere Erstatning *Føl* i otte Numre, allerede 13: *füll*; samt *Følhors* 19. *Fole* eller *Føl* har hjemme i fynske som i jyske Opskrifter; det støttes ved de to gamle 1. 13 og ved Stavrimet med *Fod*. Formelt er vel første Ord i *fouell foed* 1, *Foel Fod* 5, jfr. 4. 6, selvstændig Ejeform, ikke Sammensætningsled; derimod »hans høyre Foel Fød« 25, *Følfod* 26, jfr. 27. 29. — Sammensatte Former er *Foles Føl* 3, lignende 11. 12. 15. Tanken om to Dyr er ogsaa fremme i 23: den *ene* Hestes Fod (og 25??). Det er rimeligt med CHR. s. 31 i saadanne Udtryk at se Reminiscenser fra Indtogsevangeliets »ridende paa et Asen og paa Asenindens Føl«. Selve det bibelske *Asen* møder vi kun 1102. — *Hest* staar i syv Numre.

<sup>1</sup> CHR. s. 200.

I den gamle 13 er Folen (det) »gode füll«; noget oftere udmærkes den ved det ringivende Tillægsord favr: *faure* 4, *favrende* 18 (falsk Endelse ved Forsøg paa at tale som en Bog; en Mand i Sundved i Forf.s Barndom talte om »de sø-den-de kjæ-ren-de Smaabørn«, jfr. i MYLIUS ERICHSEN Den jyske Hede s. 501 »den her storene Fisk«); vel ogsaa *Fire* 6; og maaske *høyre* 25 (38?) er Erstatning for »favre«; ligesaa mulig *foder* 11, lydpaavirket fra »Fod« i samme Linie. Enkeltvis *ædel* 29; »skæv« 27 har næppe hørt til »Følle«.

Dyret nævnes, fra regnet 20, kun ett Sted, nemlig (ved Versform) forrest i 2den Linie. De to ældste Opskrifter har det som Grundled: »hans gode füll sin voth wrehe« 13 og »hans fouell foed sig vred« 1; omtrent ligesaa ofte er det Genstandsled, Type »hands Foel Fod hand vred« 5. Hvor Personens Lem vrides, er dette næsten altid Genstandsled.

Ogsaa norsk har gennemgaaende og fra ældre Tid af *Fole*, ligesom Bohusvarianten 1629. To nyere Opskrifter har Bibeldyr: *Asen*<sup>1</sup> fra c. 1780, og *Eslet*<sup>2</sup> fra 1913 (af Foresigeren selv straks rettet til »Fole«). I Sverig er derimod *häst* gængsest og ret gammelt (Blekinge 1691); *fåle* staar mig bekendt kun fire Gange, ældst 1709<sup>3</sup>; hertil vel *Fylle* (Sörmland, se s. 23), et fejlplaceret Minde om »fölet«? To moderne Opskr. har *åсна*, Sörml. og den for finsk Paavirkning mistænkte finlandske Kirkevejsvariant, se s. 29. Tillægsord mangler næsten altid i no. og sv., dog f. Eks.<sup>4</sup> »god folen«, men paa unormal Plads. — De gængse Udtryk i vestfinsk er »musegraa Hest«, »geddefarvet (ell. laks-lignende) Hest«; kun faa Gange optræder et Æsel, tildels

<sup>1</sup> BANG Nr. 12.

<sup>2</sup> CHR. s. 36.

<sup>3</sup> SL II s. XLVI.

<sup>4</sup> CHR. s. 36.

paa senere Plads. Med Rimelighed formoder K. KROHN<sup>1</sup> og med ham CHR., at den graa Lød skal betegne det i Finland ret ukendte Dyr Æslet. Lægges dette Æsel til Kirkefærden, faar finsk Normalform da et stærkt bibelsk-kirke ligt Præg. Men det turde være værd at lægge Mærke til, at Dyrets Placering i finsk er dobbelt, anderledes end i nordisk: forud for Vriddet, i Sætningen om de(n) Helliges Færd (se Prøven s. 20), staar den længere Skildring; i Linien om Vriddet staar slet og ret »Hestens« (eengang »Føllets«) Fod, og denne Linie er jo den virkelige Parallel til den nordiske l. 2. Udmalingen er altsaa formelt et Indskud i det gamle Skema, og Æselsbilledet tør da næppe med CHR. regnes for hjemmehørende i den oprindelige, fra svensk overtagne Form, saa gammelt det end kan være i finsk.

§ 9. Det skadelidte Lem er hos os normalt *Foden* (tre Gange henholdsvis *Fodeled* og *Ben*). *højre* og *ene* for ved »Fod« (35. 37. 38. 42; 16. 32. 1108 a) gør oftest Indtryk af Fyldord, rytmisk Igæld for den udeladte Fole (eller 25 for »favre«). »Fod i *Feldingen*« 10: Fælding er Koden paa Hestens Fod (FEILBERG). Hvor Personen faar Vrid ɔ: i knap Hælvten af Opskrifterne, kan ogsaa træffes andre Lemmer, alt efter Tilfældets Krav: *Haand* 49. 1109, *Finger* 36, et ad libitum 43. Underligt er »hans Foel *dis* for ham skred« 7; i samme Hskr. staar »Maria fik en Soer (Saar) paa *dis*« 115. Betyder det: membrum in blanco, og har et *do* eller et *ds* (ved Maanedsbetegnelser) forført Skriveren? — Norsk og finsk har normalt *Fod*; i svensk nævnes Lemmet i Reglen ikke. Skaden rammer i alle tre Lande oftest Dyret.

§ 10. *Katastrofen* udtrykkes i det overvældende Flertal af vore Opskrifter ved Ordet *vred* (13 *wrehe*), gerne usam-

<sup>1</sup> FUF I 149.

mensat, kun syv Gange *forvred* (samt 1109 < »sin Haand forvred«(?); *afvred* staar i 9, *søndervred* i 19 (og 1103); endelig *fik vrej* (∴ fik vredet?) 42, *fik forvred* 2 a, *vred af Led* o. l. 32. 34, *af Leddet fik* 43. Fyldord er *for sig* 38. 1107, *for ham* 7, *der da* 40, *ogsaa* 1106. Samme Rim som «vred» byder de uvirkende Udsagnsord *skred* 10. 17 jfr. 48 og *gled* 15. 23 og den i Rim fraadsende 17. Udenfor Rimgruppen staar *treen av* 27 og *stødte* 1108 a, *sig sprængte* o. l. 14 abc, jfr. Overskrifterne til 4. 8, *forsprændte* (-gte) i den uepiske 53 (det betyder her klart nok det samme som tysk »verspringen«: forvride ved Spring), *forrænkede* 53 a jfr. 2 b Overskrift (af tysk »verrenkt«). Den prosaiske 53 er vel oversat fra tysk, mærk her ogsaa »forsigner« < »versegne« sml. 573 og I, s. 128. Den unormale anden Linie i 14 og i 40 er næsten ens; *sprængte* 14 er vel i hvert Fald en Germanisme (HÖFLER Krankheitsnamenbuch s. v. sprengen: »angesprengt (ist) ein beliebter Kurpfuscherausdruck zur Verdeckung der Diagnose, ob Bruch oder Luxation« ∴ Vrid); *spært* 40 aabenbart efter tysk *sperrte* (sperren: hæmme ved Muskelkrampe, jfr. Maulspærre o. l., se HÖFLER s. v. sperren). Udmalingen i 18 »det rykked i hver Sen'« osv. synes Vildskud paa en Helbredelseslinie (saaledes CHR. s. 32), lignende 31 »fra Led til Led, fra Kod' til Kod'«; dog kan til 18 jævnføres »det rinast i den dyraste led« i norsk fra 1685<sup>1</sup>.

Til disse Udtryk svarer Overskrifternes. *Vrid* staar c. ni Gange, de tre dog i Højbjærgshskr., de tre i Nordjysk Cypr.; dertil Tillægsmaaden *vreden* o. l. 14. (18). 19. 26. (40). Enkeltvis: »Fødderne af Leddet« 1, »wan de handt vorwricket« 13 (Skriverens Nedertysk). Til 2 b. 4. 8 jfr. oven-

<sup>1</sup> MAULAND s. 96.

for. (Endelig »Blod i Leddene« 9; »Ben forstoppet« 1102  
 3: forstuvet (FEILBERG).

I norsk, svensk, (finsk) er ligeledes *vred* det almindelige Ord, *skred* er sjældent.

§ 11. **Led i Led.** Nu følger Helbredelsen; den foregaar normalt i og med Sammenføjningsordene »Led i Led«, »Kød i Kød« o. s. v.; ofte omtales dog derudover Handlinger eller Ytringer af den lægende (om dem § 12 og 13). Sammenføjningsordene mangler i dansk kun i henved  $\frac{1}{5}$  af de Opskrifter som naaer ud over l. 1—2. I norsk mangler de oftere og har givet Plads for Lægeord af anden Type; lignende i svensk, hvor Vendingen »ur vred i led« (jfr. vor 52) er ret gængs paa hines Plads; den gamle Blekingeopskrift af 1691 har begge Slags: »kött mot kött, sena emot sena, uur wreedh och i leed.« Den finske Type se Prøven s. 20.

a. Tal og Art. To, tre og fire Led er hos os omtrent lige almindelige, to dog hyppigst; 27 er svulmet op til seks Led, 13 har fem. — Ordner vi Ordene efter hyppig Forekomst, faar vi øverst Ordet *Led*, c. seksten Gange; »(h)id til did« 7 er vel Forvanskning af »Led til Led« jfr. 5; lidt afvigende er »Led i Lave« 6 (jfr. 32) og »læg til Lav« 42. I Højde hermed: *Kød* og *Sener*, hvert femten-seksten Gange. Derefter *Aarer* tretten (*ader* i 13 jævnstillter MARIUS KRISTENSEN med Angel- og Eggebækmaals *ojer*, Fjorde *åder*; Kristina har maaske sagt *åjer*). *Ben* staar ligeledes tretten Gange, *Brusk* otte (herunder *brust* 13), *Blod* otte (heraf 9 forvirret). Tre Gange staar *Sav*, vel 3: savtakkede Brudsteder, 7. 19 a. 1107 (*Sauv*), altid med Rim paa »Lav«; to Gange: *Skind* 13. 14 (begge har »Ben Skind Brusk« overfor 2 b »Ben Sene Brusk«); hvert een Gang staar: *Fod* 17,

*Kode 31, Vand 5 = 7* (vel tankeløs Tilføjelse til »Blod«, jfr. 117 og Jesu Saars Blod og Vand); *Lag 19 b < Sav 19 a?* »lægt gjægt« 38 *a* er vel Udtryk for, at Hukommelsen kun bevarede Klangen af Gentagelser. — »Led« er jo ved Forvridning det nærmestliggende Ord; »Ben« o. a. leder Tanken ligesaa vel hen paa Brud som paa Vrid, og formodentlig er Formlen fra ret gammel Tid nyttet i begge Tilfælde, selv om ingen danske Overskrifter og kun faa norske og svenske angiver Brud. — Baade i no. og sv. er »Kød« meget hyppigt, øverst kommer i sv. »Led« som hos os, i no. »Ben«. I finsk er de gængseste »suonet« (betyder baade Sener og Aarer), Kød, Ben (Knogler).

*b.* Det bindende Forholdsord er hos os normalt *i*; otte Gange staar *til*, herunder de gamle 1. 13, ligesaa en norsk af 1668. *for 9* udgaar fra en helt anden Forestilling, nemlig »een for een« *o*: den detaillerede Behandling. *å—i* (af —*i*) 49 er ulogisk, men er paa sin Plads i den gamle 52 (af Brud i Led); ogsaa *fra—til 31* er uheldigt. — Norsk foretrækker *i*, svensk *mot*.

*c.* Kombinationerne. Sjælden træffer vi flere fælles Led end to, selvom vi ser bort fra Ordning og Naboskab. 3 og 15 (= 43) har fire Led fælles (Sener Aarer Kød Blod), vist tilfældigt, idet de tre hvert for sig er meget yndede. Hyppigst som to Fællesled er Kød Ben, Led Kød, Sene Aare, Sene Bruske og Blod Aare, henholdsvis elleve, ni, ti, syv, seks Gange. Et Blik paa Nordens ældste Opskrifter viser hvor lidt man allerede c. 1600 her fulgte nogen fælles Tradition. Aarer og Sener faldt det Middelalderen naturligt at stille sammen; i Andagtsskrifter prises Marias A. og S., Jesu A. og S. sønderslides paa Korset.

*d.* Indførelsen. Hvorledes skal nu disse Led opfattes? Er de Skildring af en Handling, den Behandling af

Lemmet som Signeren tænkes at foretage, eller er de ment som Ytring, som Replik der fremsiges? Og videre, er Meningen den, at det var Fortidens Hellige der handlede (talte) saaledes, eller at det er den øjeblikkelige Signer der handler (taler)? En Del Opskrifter lader begge Spørgsmaal helt staa hen, idet Leddene indføres aldeles brat efter Katastrofelinien; saaledes 15. 16. 37. 49 (17; 36?). Denne Dobbeltydighed svarer sikkert til den oprindelige Tankegang: Handling og Tale flyder sammen, og de episke Formlers Kraft hviler paa, at ogsaa den Hellige og Nutidssigner gaar i ett (jfr. Trylleord s. 53 fl.); Fortidens magtfulde Handling og Ord bliver levende ved Gentagelsen. Normalt tænkes vel Formlens Fremsigelse ledsaget af Berøring af det syge Lem (jfr. I s. 14).

I andre Tilfælde indføres Leddene med et Udsagnsord som lige godt kan gælde Handling og Tale, men ofte giver Svar paa »da eller nu«, nemlig Ordet at *signe*. Som Regel staar det i Fortid: (Jesus) *signed* 26. 30, *signet* 47 (1109), »gav sig (satte sig) til at signe« 6. 35. Indenfor Jesu Tale staar det 3 (= 33). 5 (= 7); 33 *h* og 7 lader dog staa hen hvem der taler. Andre Steder kan mulig foreligge Ønske-maade, saa at altsaa Jesus bedes om at virke nu som dengang: han *sæned* 8 *a*, *sænne* den 14 *a*, *segnedet* 14 *b*; det er dog usikkert allerede paa Grund af det paafølgende Bogstav *d*. Bydemaade er *send ham*: sign ham 42. Endelig har vi den gamle midtjyske 1 »da *segn*«, sikkert udtalt *sæin* med Tvelyd. M. KRISTENSEN oplyser, at i syd- og sønderjysk vilde det lige vel kunne være Fortid (signavit) og Nutids Byde- eller Ønskemaade (signet); i midtjysk har tilsvarende Verber ellers *-t* i Fortid (saaledes Ordet »regne«), dog med den ene Undtagelse »drukne«, der har *dråun*; signe er nu blevet et saa sjældent Ord i

Folkemunde, at man næppe mere kan lytte sig til Formen; »da« i 1 kunde vel tyde paa Fortid, men er ikke afgørende, særlig fordi hele Frasen sikkert er et Indskud, § 5.

**¶ Ekskurs 1: Ordet »signe« i danske Formler.** Efter KALKAR betyder signe 1) gøre Korstegn, 2) øve hjælpende Trolddom ved Tegn og Ord. Eksempel paa den første, specielle Brug er i Formlerne mulig »signe med Hænder og Fingre«, jfr. § 13 *c* og Ekskursen dær. Om de to Muligheder (Tegn—Ord) indenfor den anden, almindelige Brug vidner flere Opskrifter. I vor Vridformel staar Ordet endnu i nogle andre Forbindelser end ved Sammenføjningsordene. Neutralt er det 29 »jeg vil dig signe« i Jesu eller Lægens Mund (Tilføjelsen »siig det segne« er vel en Rettelse  $\varrho$ : brug Ordet »det«, ikke »dig«; altsaa pars (membrum), non totum; eller bestia, non homo). I Overskrifterne til 2. 3. 5. 11. 26. 37 er signe naturligvis i første Række »læse«; jfr. 5 »at sene for Vred« med 7 »at læse for Vred«. Her kan ogsaa nævnes Spotteverset i Jyske Folkeminder IV 217 »a sener få wre, de skal oller gå i le«. Om Handling (Kur) staar det klart i 8 »han sæneden med 2 Hænder«, ligesaa 25. 32. 1106 (Fortid), 10 (Nutid). »en sæn« 1106 er vel derimod Rest af Sammenføjningsordene: en Sene?

Ogsaa i andre danske Formler finder vi signe snart neutralt, snart om Ord, snart om Kur, jfr. I Reg. s. 537 (hvor »Handlinger« i Overskriften naturligvis ikke skal presses, og hvor 53. 54. 330 bør tilføjes) og II Reg. s. 137. Om Ord er det brugt i Formeloverskrifter og indledende Anvisninger, f. Eks. 330 fra 14de Aarh.; dernæst i 354 (15de Aarh.), »swa,  $\varrho$ : med disse Ord, signathe wor herræ«; 914 *e* overfor »maner« i *a-d*; vel 861 i Følge med »galdrer«. Om Kur eller Korstegn 326. 454. 456: signe med Hæn-



der og Fingre. Øvrige Steder vel neutrale. — Moralsk set optræder Ordet overalt i god Betydning. Kun det eneste Sted hvor Navneordet (professionel Signer) forekommer, staar det nedsættende, nemlig 1019 (fra 17de Aarh.): »alle signer oc troldmaner« forbydes det at skade Mælken. Det tyder vel paa, at en gejstlig Person har nedskrevet den Formel; en læg »klog Mand« vilde næppe bruge Ordet saaledes. Endnu i nutidsjysk er »Sænemanden«<sup>1</sup> (Ordet staar ikke hos FEILBERG) i og for sig neutralt = den kloge Mand. ¶

I nyere norske Vridformelvarianter findes Ordet signe slet ikke, og fra nyere svenske Optegnelser kender jeg kun ett Eksempel<sup>2</sup>: »Maria signade«. Men i ældre norsk og svensk har det hjemme i vor Formel som Fortidsform: Bohuslen 1629 »som vor herre signet folen sin«; Bohuslen 1672 »vår herre . . . signa S. Peders häst«. Blekinge 1691 »Guds signade bruudh« vel o: »Gud signa de' brudh« (det brott). Lignende 1709 og 1746.

Atter i andre Tilfælde (jfr. s. 35) er indenfor den danske Vridformel Sammenføjningsordenes Rolle klart betegnet henholdsvis som blot sagte og som udførte. Som Tale ved et »han sagde« e. l. (uden »jeg signer«) 2. 4. 1102. 38 (med 1107); lignende i 13 *der both han*; om *both* se s. 18; 32 har endog indirekte Tale: han bad det maatte komme osv. Som gældende en udført Operation betegnes Ordene ved *han satte* (Led i Led) 24 jfr. 44. 11 (forvirret). 18 (?); han *lægte* (og signet) 1109. Hertil 27 »nu sætter jeg«: Udsagn om en samtidigt udført Handling; mulig skal Bydemaaderne *bryd*, *læg* 19. 1103 opfattes paa lignende Maade. Usikkert er 21 »nu at traæ Sen' til Sen'«;

<sup>1</sup> som jeg har hørt fra Als Sogn Østjylland.

<sup>2</sup> MNM s. 32.

*traa* (ikke hos FEILBERG) maa vel være *traade* = træde. — Alle disse Indledninger med »han sagde« og »han satte« tør vist regnes for sekundære.

Norsk indfører sjældnen Sammenføjningsordene *brat*, og har oftere Handlingsbetegnelse (*satte*, *bandt*, *lagde*) end »sagde«. Svensk lignende, dog noget oftere *brat*. Finsk baade *brat* og med »han føjede« (*Sene til Sene*) e. l.

§ 12. **Andre Lægeord.** En Del saadanne er spredte og uoprindelige i vor Formel: 13 *both a bering* (Bod og Bedring), sml. 185. Lignende i 40 »Bod skal du faa«, og 21 »saa skal du faa Lin« (Lindring). Sligt passer til alle mulige Lægeformler. Videre 6 »du skal ikke svie« o. s. v., et Laan fra Blod- eller Gigtformler, jfr. f. Eks. 130. 143; *hærpe* 6 se senere. Almindelige Slutningsønsker i 15 og 43 samt 45; Signerens Slutkommando i 38. De seks sidste Ord i den stærkt medtagne 1109, efter aaben Plads i Teksten, forudsætter vel »ligesaadan den der dette Led forvredet har«, Overførelse fra Fortid til Nutid. — I flere af disse Tilfælde er det klart Nutidssigneren, ikke Jesus, der taler; Signerens Jeg træder ogsaa frem i Replikføringen 10. 29; 27 (jeg signer, jeg sætter sammen); 21; sml. § 13 c.

Større Interesse i vor Formel har de Slutord der udsiger, at alt blev (bliver) som det var før Katastrofen. Det er følgende: *hieltt och holden som dett til forn var 1*; »helt og holden« er her næppe Biord ∴: »aldeles«, snarere Til lægsord ∴: helt og uskadt (»heilt ok haldit«); og mulig dette igen er Erstatning for et glemt tredje Sammenføjningsord (Led til Led e. l.). Videre: *som det har været før 4*, *sa (< som) det før har været 30*, *og blive som det før var 5*, *ligesom før var 42*; *i sit Sted som [det] haver været 11*, *i et Sted som det var før 47*, jfr. 53 ab. Minder om et saadant Led er vel ogsaa »(den Led) som før har været

god (!)« 17, »han gjorde det f[rel?]s som før var soer« (saart, ømt) 28; »og saa var alt i sin fulde Orden« 38, »og al ... dryv i Lau« 7 (af TANG KRISTENSEN<sup>1</sup> udfyldt med »ting skal da«), »nu er alle Ting i sin Stilling og sin Lav« 1107.

En saadan Vending »som det tilforn var« er særlig paa sin Plads i Vridbesværgelse, hvor Kuren ikke skal fjærne eller standse noget, men netop stille Delene sammen som de var før. Den er gammel i dansk og har norske og navnlig svenske Sidestykker; norsk Aar 1670 (BANG nr. 5) »heelt siden som før«; Blekinge 1691 »i dhet lag dhet föra war«; en Del Eksempler ogsaa fra nyere svensk, saaledes »fot i stad som förre war«<sup>2</sup>. Men naturligvis maa regnes med Muligheden for Nydigtning af et saa letfundet Træk. — Ogsaa til »Bod«-vendingen (13) har iøvrigt norsk Sidestykker (»Bod i samme Stund«)<sup>3</sup>, men den kan i Norge og Sverig lige saa vel findes føjet til andre Lægeformler.

§ 13. **Andre Handlinger** (staa af, røre ved Lemmet eller Jorden) kan 1) mangle, 2) tværtimod erstatte Sammenføjningsordene, 3) staa sammen med disse. 1) De mangler i mindst elleve Varianter, hvoriblandt de gamle 1 og 13; de er da ogsaa undværlige og hører kun delvis til de for vor Formel ejendommelige Træk. 2) Derimod er saadanne Udsagn om Kuren traadt i Stedet for Led-i-Led-Ordene i mindst fem klare og gennemgaaende ret ens byggede Op-skrifter, 10. 12. 20. 25. 48 (P. Syv), dertil de daarligere 28. 44. (45) samt 40 der tilføjer en Lægereplik; 1106 har svagt Spor af Sammenføjningsord. 3) Ellers gaar Kurudsagnene forud eller efter Sammenføjningsordene. — De enkelte Udtryk:

<sup>1</sup> Jyske Folkeminder VI 366.

<sup>2</sup> CHR. s. 51.

<sup>3</sup> BANG Nr. 19

a. Led om Afstigning findes fornuftigvis kun hvor Ridt gaar forud (28 mangler jo Begyndelse). Jesus *stod af* 2 a. 4. 5. 24. 40; han *afsad* 9, *satte sig af* 6, *sad ned af* 26, *ned. stække* (-steg?) 28. Fjærnere ligger »satte (lagde) sig (ned)« 33. 34, »satte sig paa Bjerget« 35; i disse Varianter spiller Ridtet, skønt nævnt, ingen Rolle, da Jesu egen Fod vrides; derfor er Udtrykkene ikke møntede paa Afsidden.

b. Jesus *tog ved* (om, til, over, paa) Dyret eller det syge Lem 2 ab. 5. 9. 30. 12. 24.

I norsk og svensk er »stod af« eller »steg af« meget almindeligt, medens »tog ved« synes sjældent. Finsk har regelmæssigt en Linie »Jesus (Maria) [steg] fra Dyret (Voggen) til Jorden«.

c. Fingre (Hænder), Engle.

Undtages 24, tilføjer de under b nævnte Steder, at det var med Fingre (Hænder, Haand) Jesus tog ved. Her til kommer Udtrykkene med »lagde (der)paa« 3. 4. 11, Siggen med F. (H.) 8. 10. 25. 32. 1106, og »han sig bade (Fejl for »bøded«?) med ti F.« 48. Endelig »Haand til Jorden« 21; her og i 10 er Haand og Fingre Signerens, ellers Jesu eller Marias (32, Guds 2. 1106). Ental »Haand« (højre) staar kun 4. 21; »to Hænder og ti Fingre« 8. 9. 12 skal vel udtrykke et meget fast og virksomt Tag. Ved Fingre tilføjes oftest Tallet; fyldigst er 2 a: »hellige ti Gudsfingre« (b's »guddommelige« lyder mere moderne).

I norsk har BANG Nr. 7 næsten helt som vor Nr. 5 (7): »han af stod og til tog med sine 10 Guds Fingre«. Et Par svenske Opskrifter har ti Fingre og ti Tæer.

Engle stilles sammen med Fingre i 5. 10. 1106. 25 »tolv (gode eller: velsignede) Guds Engle; 48 »ti gode G. E.«, hvor Tallet er paavirket af Fingrenes; omvendt 1106; 32

»Maria med hendes Engle ni« skylder Rimtrangen sit Nital, der iøvrigt har gammel Hjemmel i de ni Englekor<sup>1</sup>.

**I Ekskurs 2: Fingre og Engle.** Den mærkelige Sammenstilling af Fingre og Engle som Signemedier er ogsaa ellers kendt i nordiske og tyske Formler fra gammel Tid af. Udenfor vor Vridformel ser vi i dansk Ild slukkes med ti Fingre og tolv Guds Engle 63. 587 *cd*, Livmoderen og Orme eller Edder overvindes 238. 239. 429. 454. 456, Sværd døves med dem 797 (796), alt snart af Jesus (Maria), snart af »Jeg«. Om 1085 straks nedenfor. Med de samme Midler læger Gud i den blekingske Vridvariant af Aar 1691 (s. 48) Bruddet; og i svensk og norsk er Udtrykket overhovedet saare almindeligt<sup>2</sup>. Englenes Tolvtal maa vel stamme fra de tolv Legioner, som Jesus ifølge Evangeliet giver Afkald paa, men som Signerne alligevel gavmildt forsyner ham og derigennem sig selv med; tillige er tolv Apostlenes Tal. Den tyske »weingartenske« Rejsesignelse fra 12te Aarh.<sup>3</sup> begynder: »Ic dir nach sihe, ic dir nach sendi mit minen funf fingirin, funvi undi funfzic engili«; lignende i en Variant<sup>4</sup> fra 18de Hundredaar »(Maria) hub auf ir 5 finger vnd segnet in mit 55 engel«; i nyere Tid »forbedret«, mod Livmoderonde, til: »meine fünf Finger begreifen dich, und Gottes Engel begleiten dich«<sup>5</sup>. Fingrenes Ti- og Englenes Tolvtal kender jeg i denne Forbindelse ikke fra tysk.

Ved en Hekseproces i Kungälv, Bohuslen, 1669 blev Karen Sköttes spurgt om Betydningen af en Signelse, hun havde foresagt, og hvori stod: jeg malker min Ko med ti Fingre, tolv Tunger (Fejl for: tolv Engle). »Trods det

<sup>1</sup> I Reg. Engle.

<sup>2</sup> Ekspler BANG Nr. 119, CAVALLIUS s. 409.

<sup>3</sup> MS I 18.

<sup>4</sup> Anz. K. D. V. 1862, 235.

<sup>5</sup> Brandenburgia 14, 81.

strængeste Tilhold kunde Karen dog ikke forklare hvad de 12 Tunger betød<sup>1</sup>. Det var næppe gaaet hende synderlig bedre overfor det rigtige Udtryk Fingre og Engle. Og nogen helt indlysende Forklaring turde det ikke være let at give. Man kan naturligvis sige: Fingrene slaar Korstegn eller binder fast (eller trækker), og Englene giver Kraften; men finder man nogensinde et Udtryk som »jeg signer med mine Fingre og Vorherre«? Der synes at ligge noget anskueligt bagved. Det var vel ikke utænkeligt, at en Signebøn som vor 1085 (jfr. 1070) kunde give et Vink; vi hører her hvorledes Jesus selv »gjorde Kors« for sig; »paa Korset udstragte han ti Finger og ti Tær og 12 gode Engler«, et levende Kors endnu helligere end Trækorset han hang paa; i Forlængelsen af sine Lemmer »udstrakte« han tillige Englevagten. Engle over og ved Siden af Jesus paa Korset viste ogsaa hellige Billeder, i hvert Fald allerede i 13de Aarh.<sup>2</sup>; i Danmark har — efter Dr. P. NØRLUNDS Meddelelse — Stenmagle og Kvanløse Kirker sligt. Aar 1446 saae en Dreng i Frankenthal Jesusbarnet omgivet af fjorten Børn: Synet svarer til (REUSCHEL i Euphorion 9, 273 mener: det fremkaldte middelbart) Aftenbønnen om de fjorten (tolv) Engle, af hvilke en Del staar ved den sovendes Hoved, Fødder og Sider (vor 1071). Som Jesus paa Korset kan den hvilende og Signeren nu gøre (»ligesaa gjør du for dig« 1085): han strækker Arme og Fingre ud og genfrembringer derved Virkningen af Jesu magtfulde, dobbelte eller tredobbelte, Korstegn, han signer sig med ti Fingre og tolv Engle. Spørgsmaalet er kun om de tolv Engle i 1085 er oprindelige; de mangler i *c* (og *a* og *b* maa her gælde for ett Vidne)<sup>3</sup>;

<sup>1</sup> LINDERHOLM: De stora häxprocesserna i Sverige I 131.

<sup>2</sup> STOCKBAUER: Kunstgeschichte des Kreuzes s. 286.

<sup>3</sup> se I s. 127.

de støttes maaske ved den forvirrede norske Opskrift BANG Nr. 1320 *e*.

Hypotesen forklarer ene den nordiske Tifingreform. Den tyske, »eenhændige« Form med fem Fingre giver jo et andet Billede, vel den til Velsignelse eller Forbandelse udstrakte Haand (i sydslavisk kalder en Signerske sig gjerne »femfingret, manekyndig«, Vk. 8, 381). Englenes Tal her, elleve Gange fem, forholder sig maaske til de fem som det i Magien saare yndede Tal 77 (Febre osv.) til 7: et for Øjet anskueligt og for Øret tydeligt Mangefold. Men Forbindelsen mellem Begrebet Engle og den ene Haands Fingre synes ikke indlysende. ¶

Apostlene i 11's forvirrede Slutning er vel fejlhusket for Englene, samme Fejl af samme Skriver 798<sup>1</sup>; Apostlene er sjældne i folkelige danske Signelser.

*d. Jesus tog til Jordan* 20. 40, »ned til den signede Jord« 42; »som a (vel Lægen) min Haand til Jordan tar« 21. Desuden Anvisningen ved 37: »tag til Jordan for hver Gang og spyt« (hvortil CHR.<sup>2</sup> jævnfører Joh. Ev. 9, 6). Sml. Reg.; Udtrykket skal afhandles under Edderformlerne. — Et Vildskud er 3 (33), hvor Jesus efter endt Kur sætter *den* 3: (Fole-) Foden til Jordan. — 24's lange halvbibelske Slutning er mulig et Værk af Brincks Genius<sup>3</sup>.

§ 14. **Rim.** *a.* Enderim. Fast og gammelt er de to første Liniers *red*: *ured*, hvortil svarer poetisk Ordstilling (Inversion). Ordene vilde danne Fuldrim saa langt tilbage som man overhovedet har brugt Enderim paa dansk. Rim paa *red* findes i alle Ridt-opskrifter som ikke har tabt

<sup>1</sup> og f. Eks. BANG Nr. 1231.

<sup>2</sup> CHR. s. 33.

<sup>3</sup> se I s. 125.

Begyndelsen, undtagen hvor den poetiske Form er vejet for Prosaens 20 og 26 (som endda har Ordene red vred), 1104. 1108 a (1109?). Istedetfor det normale vred har vi *skred* 7. 10; *gled* 15. 23; begge 17; *Led* 33. 34 (*steg*: *vred*: *Led* 44). — Andre Rim i l. 1—2 er *lide*: *skride* 48; *Strånd*: *Hånd* 49; *gik*: *fik* 43.

Norsk og svensk har næsten aldrig poetisk Inversion i l. 1—2, selv om Formen ellers er poetisk; Følgen er i norsk, at Rim her er sjældent; »red: vred« findes aldrig; Bohusopskriften af 1629 har *ned*: *ved*. I svensk træffes foruden spredte Tilfælde ret almindeligt (ett) *led*: *vred* (jfr. s. 28), f. Eks. »Jesus han red genom ett led — han red sin fole i vred<sup>1</sup>«. Med delvis Inversion Opskriften fra Aar 1709<sup>2</sup>: »Jesus drog sig öfver ett leed, så illa han sin fählafot wreed«. Bag den gamle Blekingevariant af 1691<sup>3</sup> anes det danske Rim: »Jesus reed åth berget nedh, hans häst snefva och föll need h«. Norsk og svensk har i l. 1—2's Form intet fast, og intet der kan gøre den danske Form Forrangen stridig. At vi trods vort Bjærg aldrig er faldne for Fristelsen til at rime paa ned, er nævnt s. 28; anderledes jo Bohusvarianten af 1629 (s. 20), der rimer paa to Smaaord. Det danske Rim red: vred er det virkningsfuldeste; det er to Ord der har Tankevægt. Da imidlertid en eventuel gammeltysk Kilde næppe kan have haft tilsvarende Rim, behøver deres Fravær i norsk og svensk ikke at skyldes senere Bortfalden.

Sikre Spor af gamle faste Enderim møder vi ikke udenfor l. 1—2. Vi har enkelte Tilløb til Rim i Slutningen *are*: *var* 1; Rim paa *Led* (o: Ledemod) 9. 33; paa *Sau* 7. 19 a.

<sup>1</sup> SALMINEN s. 193.

<sup>2</sup> S. L. II s. XLVII.

<sup>3</sup> CHR. s. 52.



1107, *Fod* 17 (*Krist* 24 i en Tilføjelse); inde i Digtet paa paa 4. 24; *ni: ti* 32; ligesaa i norsk og svensk spredte Rim (blod : god) o. a.

b. Stavrim. Ser vi bort fra Slutliniernes selvfølgelige »Rim« i »Led til Led, Blod til Blod« o. s. v., frembyder l. 2 (ikke l. 1) normalt Stavrim, nemlig *Fole : Fod* (*Føl : Fod*): 1—13 (undt. 2. 7. 10) 15. 19—22. 25. 1103. Enkelte af disse Numre har tre Rimord, to i første, ett forrest i anden Halvlinie: *favre Fole Fod* 4. 6; *Fole Føl Fod* 3 (11); *Føl Fod Felding* 10; kun i 4. 6 kan der være Tale om, at alle tre Ord er gamle. Men ligesom ved Enderimet naaer det digterske Virkemiddel ikke i fast Hævd udover Indgangs-linierne; længere henne har vi kun *hieltt holden* 1, *both bering* 13: selv de ældste Vidner varierer. — I norsk har vi nok »Fole Fod«, men Manglen paa Rytme gør, at Rimet sjældnen kommer til sin Ret; dog Bohus 1629 »hans Foles Fod (vrednede ved)« (l. 1 »Vor herre red ad hallen ned«); og Stavanger<sup>1</sup> 1682 »det reinst i foten på folen hans«. I svensk ingen klare Eksempler.

§ 15. **Rytme.** l. 1 har næsten overalt fire Fødder med »Jesus — ned (op) — Bjærget — red« som Trykbærere. Fire Fødder har l. 2 i over tyve Varianter, normalt med Tryk paa »[skiftende Ord] — Fole — Fod — vred« — derunder slette eller sære Former som 9. 10. Hvor Dyret mangler, og derved ett eller to Trykord (*favre Fole* c. l.) er borte, ser vi flere, tildels ynkelige Forsøg paa at bevare fire Tryk, f. Eks. ved at ophøje til Trykbærere Ord som *saa* 33 a, (*Fod* og!) *Ben* 37, og (*saa*) 39. 1106; og jfr. s. 32. I andre Tilfælde hvor Dyret mangler, har man derimod nøjedes med tre Fødder. — Norsk har et Dusin Gange tydelig firefodet Rytme i l. 1—2; svensk noget sjældnere; finsk har det altid,

<sup>1</sup> MAULAND: Trolldom s. 133.

simpelthen idet hele Formlen paa finsk er støbt i det gamle nationale Firefods Metrum.

Det vilde være rimeligt at tænke sig den danske (og nordiske) Grundform for l. 1—2 som to firefodede Linier med to eller tre Stavrim i anden Linie. Men dansk opviser rigtignok tillige en anden Form, gennem hele Nørrejylland og tidligt bevidnet, nemlig fire + tre Fødder. l. 2 lyder i den gamle Nr. 1 fra 1618: »hans fouell foed sig vred«; og næsten Ord til andet har vi samme Linie i 5 og 21; videre »hans Føl sin Fod vred« 8; »hans Hestes Fod den gled« 17 jfr. 24; »han vred sin Fobles Fode« 20. Sagligt er denne Linie den fyndigste, intet derudover er nødvendigt; og l. 2 som Firefodslinie viser da heller ikke Fasthed m. H. til det første Trykord; skönt *favr* synes at have været ret gængs (s. 30), gaar allerede Aar 1608 Nr. 13 sin egen Vej (*gode*). Sagen kan næppe sikkert udredes; men det bliver efter dette muligt, at den 4de (efter Pladsen: 1ste) Fod i l. 2 skyldes Stræb efter Udligning med l. 1. Den omvendte Bevægelse synes mindre naturlig; vi har ovenfor mødt Linier der tydede paa, at hvor Signeren havde faaet overleveret fire Fødder i l. 2, men glemt Ordlyden, fastholdt han med Vold og Magt denne Rytme. Udviklingen vilde da være f. Eks.: »hans Foles Fod sig vred« > »hans favre Foles Fod sig vred« > hans ene [højre, Hestes etc.] Fod sig vred«.

Udenfor de to første Linier er Stræbet efter at fastholde (firefodet) Rytme almindeligere end Stræbet efter Enderim, saaledes 1. 4—9 ( $\div 7$ ) 14—19; nogenledes fast er Linien »han stod af og til den tog« e. l. 4. 5. 9. 24. 28. 40 (? jfr. Anm. ved dette Nr. i D). Hvor der er fire Sæt Sammenføjningsord, opstaar som af sig selv to Firefodslinier, f. Eks. »Sæn i Sæn, Aar i Aar — Led i Led, Brosk i Brosk« 8 a.

En anden og maaske gammel Gruppering med samme rytmiske Resultat er her: to Sæt Sammenføjningsord + ett Sæt og »alt som før«; saaledes »Led i Led, Kjød i Kjød — Ben i Ben, san (< som) det før har været« 30 jfr. 4; Nr. 17 lød mulig, inden Signerens Rimedjævel »forbedrede« den: »Ben til Ben, Fod til Fod — Led til Led, som det før har været«. Muligvis Nr. 1 ogsaa forudsætter denne Type (s. 38); ligesaa 13 (s. 6) med fem Sæt (de fire indbyrdes forbundne ved *a*) og »both a bering«. I Reglen fylder »alt som før« en hel Linie, men uden at nogen Form i saa Fald paanøder sig os som den oprindelige.

§ 16. **Bygning.** Den danske Normalform af l. 1—2 har — ett Led fra regnet — vist sig at være særdeles fast og fyndig, et Mønster paa en folkelig episk Signelse. l. 1 bringer normalt Person(er) — Sted — Færd, i den nævnte Orden; l. 2 Dyr (ev. Person) — Lem — Uheld, i den nævnte Orden. Saaledes næsten overalt hvor Begyndelsen overhovedet er bevaret; kun 45. 47 udviser Uheldet. Det er usikkert om den ældste danske Form har haft et Tillægsord ved Folen. Sætningerne er syntaktisk hinanden sideordnede; kun 18. 19. 33 *h* gør l. 1 til Bisætning. Flere Personer end een paanøder sig ikke som oprindelige (mere tør ingenlunde siges) i dansk. — Fra l. 3 af er Bygningen mindre fast; Sammenføjningsordene hører organisk med, men en Grundform kan vi ikke opstille. Ogsaa en Slutning der udsiger alt som før, er maaske oprindelig i Formlen. Af indledende Ord eller Taleindførelse har højst »da signe(d)« gammel Hævd. Ledsagende Handlinger er almindelige, men overflødige og delvis Laan fra andre Formler. Skal der tænkes en bestemt dansk Grundform, bliver det næppe en saadan som er spækket med alt hvad der overhovedet lader sig

presse ind i Formlen, men een der opviser det organisk nødvendige; noget i Retning af dette:

Jesus ned ad Bjærget red.  
 Sin (favre) Foles Fod han vred.  
 [f. Eks. 30:] Led i Led, Kød i Kød,  
 Ben i Ben, som det før har været.

En gammel nordisk »spækket« Variant har vi i Blekingeopskriften af 1691<sup>1</sup>: »Jesus reed åth berget nedh. Hans häst snefva och föll needh. Han sielfver å stegh och toogh upp. Guds signade bruudh (jfr. s. 37) med 9 leder, 10 fingrar och 12 Guds änglar, satte kött mot kött, sena emot sena, uur wreedh och i leed, i dhet lag dhet föra war«. Her er alt hvad man kan ønske sig; men efter hvad vi undervejs har set, er dette ikke en »fuldstændig« Grundform, som kortere Varianter har glemt mere eller mindre af, men et Udtryk for en enkelt Signerskes Forsynlighed og Kyndighed.

I norsk, svensk (finsk) har vi ikke fundet oprindeligere Former end i dansk, men, hvor der var Afgivelse, snart Videreudvikling fra det som er dansk Normaltrin, snart sekundære Dannelser (jfr. især s. 14. 21. 35). Ett Punkt her har vi dog endnu ikke drøftet: den stærkere »Kirkelighed« (Kirke, Æsel) i de finske Opskrifter; vi kommer først i § 26 ind paa denne Sag.

---

§ 17. **Engelske Former.** Fra England og Skotland synes kun højst ti<sup>2</sup> Opskrifter trykte, og vi tør udfra dette ringe

<sup>1</sup> CHR. s. 52.

<sup>2</sup> CHR. s. 19 har elleve, men hans Nr. 10 hører ikke herhen; en Del af dem staar hos EBERMANN s. 4—5. Notatet ved EB.s Nr. 2 »anno 1643, 9. Novbr.« burde staa ved hans Nr. 1. (Eller er Nr. 2 — fra CHAMBERS'

Tal ikke fastslaa nogen engelsk Normalform, men kan blot undersøge det som findes. De tre Opskrifter mangler endda en virkelig episk Form og bringer (næsten) kun »Sammenføjningsordene«; heriblandt er de to ældste Varianter, fra c. 1550<sup>1</sup> og 1616<sup>2</sup>. Som Prøve paa episk Form hidsættes<sup>3</sup> en Opskrift fra 1643:

Our Lord to hunting red.  
 His sooll soot sled.  
 Down he lighted,  
 his sooll sot righted,  
 blod to blod, shenew to shenew.  
 To the other sent in God's name.

1. 2 forklares som »hans Stigbøjle? gled fra«, men »sooll so(o)t« forudsætter naturligvis »foal foot« (fejllæst af DALYELL?). To nyere Varianter ligner denne helt igennem.

I de episke Opskrifter er den vejfarende altid alene, er altid Kristus, er altid ridende og altid selv lægende. Dyret nævnes i fire Varr., eengang som *hoarse*, ellers som *foal* eller Forvrængning deraf; og det eller dets Fod (Ben) faar da Skaden. Denne udtrykkes i de tre ensartede Opskrifter (1643 etc.) ved Verbet *sled* eller *slade*, gled, faldt, med Rim paa *red*, *rade*; CFL 3, 144 har saaledes: »Our Saviour rade, his fore-foot slade«. Som Sted eller Maal nævnes aldrig Bjærg, men enten slet intet eller enkeltvis »paa Jagt« (1643), »over the bridge«, »into Jerusalem« og »on a marbelstone«<sup>4</sup>; sidstnævnte sikkert tænkt som det

Fireside Stories s. 129, som ikke er mig tilgængelig — CHAM's saare unøjagtige Gengivelse af Nr. 1??; for en Sikkerheds Skyld ses ovenfor bort fra »Nr. 2«). CHR. Nr. 11 er opr. gælisk.

<sup>1</sup> FL 6, 204.

<sup>2</sup> FL 3, 155.

<sup>3</sup> efter DALYELL s. 27.

<sup>4</sup> EBERMANN s. 5, Choice Notes s. 167, FL 6, 203.

hvorover der snubles<sup>1</sup>. — Leddet »han stod af« findes i de tre »red-sled«-varianter: »down he lighted«, med Rim paa »righted«. I Sammenføjningsordene, der aldrig mangler, er »Led Ben Sener« forholdsvis hyppigt; »Blod Aarer« forekommer. Indførelsen er oftest brat, eengang med »(he) blessed it and said«. Almindelig er en Slutning der siger »alt som før«, dog ikke i fast Form; f. Eks. »o vein, turn to thy rest again«<sup>2</sup>. Enderim se ovenfor. Da »foal foot« de to Gange det findes, staar tæt sammen, føles Stavrimet ikke.

Den gæliske Opskrift<sup>3</sup> begynder: »Christ went out in the morning early, he found the legs of the horses in fragments soft, he put marrow to marrow« o. s. v. Her er altsaa den almindelige Indgang fortrængt af det hos Kelterne yndede Motiv Helgenen og Husdyret (Thor og Bukkene)<sup>4</sup>.

Den engelske Type som repræsenteres af Opskriften fra 1643, har en sluttet og simpel Bygning, og viser at man fra 17de Aarh. af i Storbritannien har kendt en Form der i ret høj Grad ligner normale danske Opskrifter. Varianter af folkelige Signelser og Bønner rundt i Landene staar ofte hinanden meget nær. Naturligvis maa vi ogsaa regne med, at Ensartetheder kan skyldes dels parallele Laan dels parallel Forenkling, Bortslibning af noget ejendommeligt men ubekvemt. At der ved Indvandringen baade til Norden og England skulde have foreligget noget saadant ejendommeligt i Skikkelse af en hedensk Guddom, som siden blev ubekvem og derfor begge Steder ombyttedes netop med Jesus (skønt forskellige Helgener var nærliggende), bliver dog ikke saa simpel en Antagelse som den, at Formlen —

<sup>1</sup> Teksten har ikke *roade*, men *roate*, saa denne Signer har faaet ud, at Kristus skrev (*wrote*) Sammenføjningsordene paa en Marmorsten.

<sup>2</sup> Choice Notes s. 167.

<sup>3</sup> FL 21, 437.

<sup>4</sup> jfr. herom v. Sydow i D. St. 1910, 65.

dens oprindelige Hedenskab forudsat (hvorom senere) — er indvandret til begge Folk i kristnet Skikkelse.

§ 18. Nordtyske<sup>1</sup> Former efter 1500. Fra Nordtyskland, vor Nabo- og Genboegn mod Syd, har kun faa Opskrifter kunnet fremskaffes; og kun et Par af dem foreligger i nedertysk Sprogform. Det vil findes rimeligt her at meddele alle de episke af dem. Een er fra Saterland i Oldenburg<sup>2</sup>, een fra Hannover<sup>3</sup>, to fra Meklenburg (utrykte), een fra Ruppin<sup>4</sup> og een fra Prov. Preussen<sup>5</sup>. De to meklenburgske, velvilligt meddelte af Prof. WOSSIDLO i Waren, er paa Alder med vore ældste danske Opskrifter; de stammer fra Boitzenburg-egnen og Aar 1635, da Katharina Mundt bekendte dem under Tortur. Som det vil ses, har begge i Grunden næsten samme Form; hun har lært den længere af »en Tigger«, den kortere af »sin Bedstemor«. — Gaar vi fra Vest mod Øst, møder først

1. Saterland: Petrus und Maria ritten zusammen auf ein [sic] Pferd und ritten über eine Brücke, da vertritt das Pferd den einen Fuss. Petrus sprang herunter und bat zu Gott dem Vater, dass er möchte geben, dass alle Litt bei Litt, Sehnen bei Sehnen, Aders bei Aders, Knochen bei Knochen . . . [sic] und dasselbige begehre ich hier auch.

2. Hannover: Jesus und Petrus ritten die Strasse entlang, da wurde Petrus sein Pferd krank. Da sagte Jesus: dein Pferd soll wieder gesund werden.

3 a. Meklenburg 1635, længere: S. Peter un S. Paul

<sup>1</sup> En Opregning gældende hele Tyskland: CHR. s. 18 (men hans Nr. 5 er dansk, nl. vor 13, og hans Nr. 25 opr. tjekkisk). Adskillige Opskrifter hos EBERMANN s. 5 fl. — Udover disse har jeg kun fundet ret faa.

<sup>2</sup> STRACKERJAN s. 69.

<sup>3</sup> Hannoverland 1910, 75.

<sup>4</sup> Vk. 8, 62.

<sup>5</sup> FRISCHBIER s. 93.

gingen auf einen hohen Bergh, S. Peters Pferd vertrat einen Fuss. Do steigt S. Peter selber ab und zoech den Pferden den Fuss und sprach: Fleisch zum Fleische, Bluet zum Bluete, Seh(n)en zu Sehnen. Du sollst nicht kellen, du sollst nicht schwellen.

3 *b*, kortere: S. Peter steit auf einem hohen Bergk. Sein Pferd vertrat den Fuess. Da steigt S. Peter ab und zogk dem Pferd den Fuss.

4. Ruppin: U. H. Jesus ritt über ein Steinlein, Eselein hat gebrochen sein Bein. Da kam die Maria gegangen, sprach: Knacka zu Knacka, Lede zu Lede, bis du wieder zurecht werdest.

5. Preussen: Unser Herr Jesus Christus kam geritten nach Jerusalem. Sein Ross stiess wider einen Stein, und der Fuss des Pferdes war verrenkt. Bein soll wieder werden Bein und Ader zu Ader.

Desuden er der nogle Eksempler paa Sammenføjningsordene alene; den ældste siger: »Vom leden tho leden tho rechten steden, tho rechter bort« (Resten ivedkommende<sup>1</sup>; jfr. Slutlinien i vor 9).

Som det ses, har man siden 17de Aarh. haft en nordtysk Form der i væsentlige Træk stemmer med danske og engelske Former. Nr. 3 *a* og dansk 2 *a* forløber næsten helt ens, Paul og Maria er hver for sig blevet Statister. Nordtysk kender baade een og to vejfarende; men alene den nyere Nr. 4 indfører efter Uheldet en ny Person, der læger, og det sker i en Vending som klart hører hjemme i Mødeformlerne (se s. 21), jfr. f. Eks. dansk 338 »der kom Jomfru Maria gangend ind«. Alle episke Former nævner Dyret, eengang er det Æsel, ellers altid Hest; dets Fod, Æslets Ben, vrides eller brydes. Vort Bjærg rager »højt« til Vejrs

<sup>1</sup> BEYER: Kulturgeschichtl. Bilder aus Mecklenb. I s. 6, Aar 1590.



fra Meklenburgs Slette<sup>1</sup>; de nyere har Bro, Sten, Jerusalem. Sammenføjningsord findes næsten overalt (kellen schwellen i 3 a er Laan fra Blodformler). »Steg af« og »trak« er ret gammelt, Nr. 3. Bønnen til Gud Nr. 1 er Nydannelse som i dansk 32, de øvrige Ligheder mellem disse to er overfladiske. — Rim i l. 1—2 har højst Nr. 4; og selv om de øvrige Varianter tænkes omsat paa nedertysk Maal, forekommer ikke Rim. Enderimet (dansk) »red : vred«, kan næppe have haft hjemme i nedertysk Sprog, der ikke synes at have kendt noget \**wridan*. — De nordtyske Opskrifters hele Bygning er væsentlig som vi kender fra danske Typer.

§ 19. **Mellem- og sydtyske Former efter e. 1100.** De henvendte 25 Opskrifter her kan komme i Betragtning, viser et mere broget Billede; vi indordner her de yderst faa (man kan maaske regne fem) der stammer fra Middelalderens senere Aarhundreder.

a. Fra de forskelligste Egne kendes en nogenlunde »ren« Type<sup>2</sup>, lignende som nordpaa. En rhinlandsk Opskrift fra Aar 1575<sup>3</sup> lyder:

Der heilig man S. Simeon  
sol gein Rom reiten oder gan.  
Da tratt sein folen uf ein stein  
und verrenkte ein bein.  
Bein zu bein, blut zu blut,  
ader zu ader, fleisch zu fleisch . . .

<sup>1</sup> Hertil endnu en Gigtsignelse: »Unser Herr Christus ging über den Berg, der war verwundet« (fortsættes som Saarformel), utrykt fra Lærer STAACKS Samling, Nr. 263, Meklenburg.

<sup>2</sup> Foruden i de under a nævnte haves væs. ren Type i fl. Opskr.: HESSLER Hessische Landes- u. Volkskunde II 102 og 173; LAMMERT Volksmedizin in Bayern s. 213; Mein Heimatland (Hersfeld) II 87.

<sup>3</sup> ZDA 21, 211.

Simeon er vel Fejl for Simon (Peter), for hvem Rom er et naturligt Maal, og Navnet Peter er vel vraget for at faa Rim paa *gan* (*gôn*). En vesttysk Variant fra 1602<sup>1</sup> lader Jesus gaa »über eine Gass'«, som var »nass«, og vrider sit Ben paa en Sten. I en hessisk fra 1628<sup>2</sup> gaar Vor Frue over Land og støder sig paa en Sten; »sie begreif, sie bestreich, ader gehe wider zu ader« etc. I en westfalsk fra 1716<sup>3</sup> drager Vorherre og S. Peter over en Mark, Vorherres Hest træder paa Sten og vrider Ben. Endelig lader en siebenbürg-»sachsisk« Opskrift<sup>4</sup> Maria gaa i en Skov og træde paa en Marmorsten. — Fra 12te til 15de Aarh. foreligger ingen helt ren Type.

b. I andre Opskrifter har vi Sætninger eller endog hele Perioder der tydeligt nok hører hjemme i Mødeformlerne. Ret beskeden, omtrent som i vor nordtyske Nr. 4, er disses Indvirkning f. Eks. i denne Variant<sup>5</sup>:

Peter un Paulus<sup>6</sup> chengen över den Brauch (Mose),  
 Peter sin Pertken verklikt sik den Faut.  
 Do kam user Härr van Engelland,  
 de Petrus sin Pertken kureiern kann.

Langt kraftigere lyder »Mødets« Toner i en vidtløftig Opskrift fra 14de Aarh.<sup>7</sup> Efter en uepisk Indledning staar: »Der heilig Christ selb gieng von mad (Eng), von grünem graz; er trat auf einen stain, da verrancht er sein pain.

<sup>1</sup> ZRhWV 2, 288.

<sup>2</sup> Blätter f. hess. Volkskde 1, 3.

<sup>3</sup> Deutsche Gaue 14, 122.

<sup>4</sup> EBERMANN s. 6.

<sup>5</sup> ZRhWV 1, 216.

<sup>6</sup> Samme Personer har denne lille Stump Vridformel fra 12te Aarh. (ZDA 23, 436), indkilet i en Faldsotformel med andre Personer: »Petrus gesanta Paulum sinen bruoder, der zer aderuna aderon ferbunde.«

<sup>7</sup> ZDA 24, 68.

Do chom sich gangen genædig mein heyligi fraw sant Marey«. Paa Opfordring fortæller han sit Uheld; hun: det skal der være Raad for, »seit du mir daz gesagt hast: [plut] ce plute, pain ce pain, glit gleyrn dich (Lem, lim dig), als dich der heiligi Christ geleimt hat« (o: hått'? i hvert Fald passer Kristus jo her ilde som Grundled). Saa tiltales den syge<sup>1</sup>, og derefter kommer atter en Stump Fortælling: »sant Marey irem . . . chind sein pain begraif, ez im entslaif, sy umbfiengs ez, im ze gieng; also müez dir heut sein . . .« Vi har her iøvrigt et gammelt Eksempel paa Fravær af Ridt og Dyr, idet et Menneske skal kureres. Væsentlig ligesaa forløber en Opskrift fra 16de Aarh.<sup>2</sup>, kun gaar Jesus (fodvreden!) hjem og træffer sin Moder, hvem han lover Himmel og Jord, om hun vil læge ham; samt en nyere<sup>3</sup>. — Blandingsform viser endelig nogle Ny-tidsvarianter fra Siebenbürgen<sup>4</sup>: Jesu (Guds) Ledsager bryder sit Ben e. l.; de to samtaler, Jesus tilraader en Kur med Fedt og Salt (sml. dansk 211 fl.)<sup>5</sup>. EBERMANN har klart set, at Samtale og Lægeraad hører hjemme i en anden Type end Katastrofeformen. — Nær beslægtet er det ret yndede Vers (EB. s. 15) hvor det er en Hjort paa Hede der vrider sit Ben paa Sten, og Jesus kommer og tilraader Smørelse. — I en utrykt Variant fra 16de Aarh.<sup>6</sup>, hvor Kristus og Peter rider ad Vejen til Rom, fortælles Katastrofen ikke direkte, kun i Peters Replik »mein pfert hot sich verstossen«; Kristus tilraader Strygning<sup>7</sup>. Her er dog

<sup>1</sup> Læs her vel: »N. du *haisst* (Hskr.: *hailst*), tauf du enpfingd«.

<sup>2</sup> Germ. 17, 75.

<sup>3</sup> Zeitschr. f. Kulturgesch. 8, 304, med Ridt og Dyr.

<sup>4</sup> EBERMANN s. 12. 14. 15.

<sup>5</sup> Med samme Kur slutter en Opskr. i Schweizer. Archiv f. Volkskunde 8, 147, der ellers har Type *a* (Jesus bruger den paa sig selv).

<sup>6</sup> SCHÖNBACH Nr. 128 fra cod. pal. germ. 255.

<sup>7</sup> Ligesaa er Forholdet EBERMANN s. 13 Siebenbürgen.

endnu det Fællesskab med vor »rene« Form, at de to Personer er Ledsagere og ikke »mødes«.

Helt udenfor vor Vridformel er vi derimod i en Opskrift fra 12te Aarh.<sup>1</sup> »ad equum errehet« (stivbenet), der begynder: »Man gieng after wege, zoh sin ros in-handon. Do begagende imo min trohtin . . . Wes-man gestu, zu-ne-ri-destu? Waz mag ih riten! min ros ist errehet.« Vorherre raader: træk den i Siden, hvisk den i Øret, trød den paa højre Fod, saa faar den for sin Stivhed Bod. Denne Formel om en syg Hest er jo helt igennem forskellig fra vor Type, det er simpelt hen en Variant af Mødeformlernes store Skare. Allerede »Vejen« (her og ovenfor) hører Mødet til (sml. vor 145. 209 o. a.), paa Alfarvej mødes Godtfolk. Det er ogsaa et ægte Mødetræk, at Ulykken er indtruffen før Tæppet gaar op, mens derimod vort hidtil afhandlede »hellige« Vrid« altid har malet en Katastrofe for os. — Endnu en enkelt middelalderlig (?) Formel skal først omtales § 24.

Ser vi under ett paa alle *de* sydligere tyske Varianter som har Træk fra vor Vridformel, finder vi Personens Vrid hyppigere end Dyrets; hvor Dyret er nævnt, kaldes det eengang *folen*, s. 53, eengang *Esel*, ellers Hest (Pferd, Rössken). Desuden har et Par siebenbürgske Varianter Riddet trods Persons Vrid. Vi træffer snart een vejfarende, snart to (Ledsageren som Statist eller Hjælper), snart en hjælpende »Møder«. Personernes Navne er vekslende; ikke sjældent er Jesus der slet ikke, hverken ene eller selv anden. Maria som Eneperson har vi to Gange (Aar 1628 og Siebenbürgen), eengang Gud og Maria, (samt nordtysk Nr. 1 s. 51: Petrus og Maria). Hvor en ny Person læger Skaden, er det — fra-seet Hjorteverset s. 55 — altid Maria (eengang »en hellig

<sup>1</sup> ZDA 23, 437.

Viv«), og hun indføres altid tydeligt med Vending fra Mødeskemaet, jfr. Eksemplerne ovenfor; disse Former kan da ikke bevise hendes oprindelige Tilhøren til Vridformlen. De fleste Opskrifter efter Aar 1500 og een fra 14de Aarh. lader den Helliges »Bein« stødes paa en dermed rimende »Stein«, stundom en Marmorsten. Desforuden findes normalt anden Stedsangivelse, men højst varierende, aldrig Bjærg, et Par Gange Skov, en enkelt Bro. Varianten med Æslet har Kirkesti: »Gott und die liebe Frau, die gehen 2 schmale Kirchenpfad . . . da trat sein Esel auf einen Stein«<sup>1</sup>; (Jesus), Maria, Æsel, Kirkevej minder stærkt om finsk Normalform s. 20. 31); vi opsætter Vurderingen heraf til § 26. Sammenføjningsordene mangler sjælden; de kan ogsaa forekomme alene eller i anden episk Sammenhæng. — Fra 16de Aarh. og senere er Formen gjerne gennemrimet<sup>2</sup>; men udenfor »Bein : Stein« følger hver Rimsmed sit eget Hoved uden Tradition.

§ 20. **Opskrifter paa andre Sprog.** En magyarisk Variant<sup>3</sup> fortæller: Jesu Æsel vrider sin Fod paa en Sten-Bro; da kommer »Ficzepater« (af *ficzam*, Vrid, og tysk *Bader*??), læser, blæser og stryger, »Ben til Ben, Blod til Blod, Kød til Kød, men saa skal alt blive som det var!« Altsaa delvis Mødetype. En anden<sup>4</sup> siger, med Tilknytning til Flugten til Ægypten: »Da Herren Jesus med Josef og Maria red paa Æselsryg, traadte Æslet paa Broen, og dets Fod led Skade . . . Jesus sagde til den skadelidte Fod: bliv rask«. — Paa tjekkisk meddeler GROHMANN<sup>5</sup> en Op-

<sup>1</sup> Z. Rh. W. V. 2, 287.

<sup>2</sup> ogsaa, omend elendig, i Germ. 17, 75 (hvor *dratt* vist rimer paa *hart*); Meddelerne stiller den op som Prosa.

<sup>3</sup> Vk. 5, 14.

<sup>4</sup> WLISLOCKI: Volksglaube der Magyaren s. 139.

<sup>5</sup> Aberglauben aus Böhmen s. 154.

skrift, der af vor Formel kun har »Kød til Kød, Ben t. B., Blod til Bl., Vand t. V.« (jfr. Joh. Ev. 19, 34). — De aabenbart ret talrige russiske Opskrifter omtaler MANSIKKA<sup>1</sup> og giver et Dusin Prøver. Som Regel optræder Jesus her ene, ridende paa Æsel, Føl eller en graa eller sort Hest; dog kendes som vejfarende ogsaa f. Eks. Maria eller »Petrus Paulus«. Et russisk Eksempel: »Kristus foer fra Himlen paa en blakket Hest til Bjærgtet Zion. Hesten snublede, Led stødte sammen med Led, og Vriddet gik over«. Istedetfor Zion staar hyppigt »over Broen«. Sammenføjningsord kan forekomme. I nogle Varianter, saaledes i ovenciterede, fortsættes med, at Maria eller tre Møer plukker Urter og »hjælper Guds Tjener« ∴ den syge; til at hjælpe Kristus kommer Møerne rigtignok post festum; de synes efter MANSIKKAS egne Prøver at dømme ikke at være organiske i Formlen (mod MANSIKKA). De russiske Opskrifter, som »i deres fuldstændige Form« næsten alle er optegnede i Vestrusland, skal efter M. stamme fra det romersk-katolske Evropa. Vestfra har vel ogsaa Bøhmen og Ungarn faaet de meddelte Varianter.

§ 21. **Triersignelsen.** Det har set ud som om vor nordisk-engelsk-nyttyske Normalform flød ud for os og opløstes, naar vi gik tilbage i Middelalderen. Ved et mærkeligt Held ejer vi to tyske Opskrifter der gaar tilbage til en Tid — begge staar i Hskr. fra 10de Aarh. — fra hvilken ellers yderst faa Formler paa et Folkesprog er overleverede, og de giver os et noget andet Billede. Det er Triersignelsen, trykt 1910<sup>2</sup> og den »anden« Merseburgformel, fremdraget 1841<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> MANSIKKA s. 250 fl.

<sup>2</sup> ZDA 52, 169, afhandlet ogsaa STEINMEYER s. 367.

<sup>3</sup> meddelt i J. GRIMM's Kleinere Schriften 2, 1 (og f. Eks. MS I s. 16).

Triersignelsens Sprogform skal vise Spor (Ordet »it«) af en oldsaksisk Kilde (fra c. 900)<sup>1</sup>. Overskrift: *Incantatio contra eqvorum egritudinem, qvam nos dicimus spvrihalz* (»sporhalt«). Tekst:

»Quam Krist endi sce Stephan<sup>2</sup> zi ther burg zi Saloniun. Thar uuarth sce Stephanes hros entphangan. So so Krist gibuoza themo sce Stephan(es) hrosse thaz entphangana, so gibuozi ihc it mid Kristes fullesti thessemo hro[sse]. Patern(oste)r«.

Derpaa bønfaldes Krist om nu at helbrede den syge Hest »sose thu themo sce Stephanes hrosse gibuoztos zi thero burg Saloniun«.

Formelt svarer den episke Del Punkt for Punkt til vor kendte Normaltype: Person(er), Færd, Sted, Dyr, Katastrofe. Derimod fortælles Helbredelsen ikke direkte, og Sammenføjningsordene fattes helt; i Stedet træder to Bønner, een med »jeg«, een med Krist som Subjekt for Helbredelsen, begge med Henvisning til Grundmiraklet. Iøvrigt har vi Typen Ledsagerhjælp, ikke Statisttype. Intet Træk, ingen Vending, fra Mødeformlerne krydser det simple Optrin. Sagligt er Navnene interessante. *Saloniun* maa vist med v. UNWERTH ZDA 54, 195 forstaas som folkeligt Navn paa Jerusalem, næppe dog, som han vil, lig *Salonium*, snarere som tyskbojet Dativ af et *Salonia* (< Hierosolyma). En »burg« er Jerusalem ogsaa i Heliand og hos Otfrid. Stefanus er, som K. KRÖHN har set<sup>3</sup> og v. UNWERTH tildels videre udviklet, fortrinligt paa sin Plads i Vridformlen, idet denne Helgen paa gotonsk Grund jo er Hestenes Værner, og idet hans Dags Naboskab til Jesu Fødselsdag i Folkedigtningen

<sup>1</sup> BRAUNE i Beiträge 36, 551 mod SCHROEDER, som satte Kilden til senest 825.

<sup>2</sup> Hskr.: *Stpehan*.

<sup>3</sup> Göttinger gel. Anzeiger 1912, 214.

bringer ham i nært Forhold til Frelseren<sup>1</sup>. En Forskel fra det normale er den, at Dyret ikke faar Skaden undervejs men først efter Rejsens Slutning: »thar« ∩: i Salonia; det forklares vel simpelthen ved Arten af det for Signeren foreliggende Tilfælde; saaledes GROENEWALD<sup>2</sup>, der forstaar »spurihalz« og »entphangan« om en under Hvil efter Bevægelse indtrædende »Forfangenheit« (ved Afkøling t. Eks.). — Tilvisse fortjener Signelsen — selv om man med v. d. LEYEN<sup>3</sup> vilde kalde den farveløs og mat — et bedre Skudsmaal end RICH. M. MEYER<sup>4</sup> gav den (under Jævnførelse med den »fuldt klare, organiske« Merseburgformel): »ein innerlich durchaus haltloses (Gebilde)«, »jedes Sätzchen eine Inconcinntät, jede Aussage eine Willkür«. Kun falder Slutningen slæbende; den Tanke ligger nær, at Skriveren her er afveget fra en ham foreliggende besværgende Afslutning; et »Ben til Ben« o. s. v. kan have forekommet ham kirkelig usømmeligt, og han har istedet komponeret en Slutning i Bønform. Denne Opfattelse af Formlen, i Følge hvilken den højkirkelige Afslutning er sekundær og tilfældig, synes mig rimeligere end v. UNWERTHS, efter hvem her foreligger en Tilpasning af kirkelige rituelle Stefansbønner til folkelige episke Signelser om Jesu Foles Vrid. Trierformlens Bøn suger sit Indhold alene af den episke Formel, har intet Spor af selvstændigt Liv.

Det har sin Interesse at jævnføre Trierformlen med to andre, omtrent samtidige Signelser, begge i Hskr. (i Wien) fra c. 900, en latinsk og en nedertysk. Stoffligt staar den

<sup>1</sup> Stefan og Julestjernen DgF. Nr. 96. »Naboer« er iøvrigt ogsaa Stefansporten i Jerusalem og »den gyldne Port« (Palme søndagsporten).

<sup>2</sup> Z. f. deu. Philol. 47, 372.

<sup>3</sup> Bayerische Hefte f. Vkke 1, 270.

<sup>4</sup> ZDA. 52, 390.



latinske nær ved Trierformlen: »Petrus, Michael et Stephanus ambulabant per viam. Sic dixit Michael: Stephani equus infusus. Signet illum Deus, signet illum Christus! Et herbam comedat et aquam bibat«<sup>1</sup>. (Om de to Opskrifter mulig handler om en anden Skade end Vrid, entphangan (Trier) = infusus (Wien) = syg af Drikken eller Arbejd? er os her ligegyldigt; Talen er i al Fald begge Steder om en paakommen Malheur). I begge Signelser er det Stefans Hest der lider og læges af en anden, men den latinske er ikke saa klar og enkel som Trierformlen; der er Trængsel af rejsende paa »Vejen«; det episke Hovedpunkt Uheldet, som Trier-signelsen meddeler direkte, nævnes kun i en Persons Replik, saadan som der samtales om Ondet i Mødeformler; og der endes med et Lægeraad. Med andre Ord, vi har her formelt nærmest en Parallel til Errehet-opskriften fra 12te Aarh. (s. 56), kun uden udtrykkeligt »Møde«. — For v. UNWERTH er den latinske Signelse et første Skridt fra kirkelige Stefansbønner i Retning af episk Form, og Trierformlen et yderligere Skridt; Ønsket »signet illum« skal stamme netop fra et Ritual, hvor Hestene og deres Foder indviedes i Stefans Navn. I Grunden er begge Formlerne lige meget og lige lidt kirkelige; det er ikke mere kirkeligt at skrive »da sagde Mikael: Hesten er syg« end »da blev Hesten syg«; her foreligger derimod, som nys paapeget, en Forskel mellem to lige folkelige Typer. — Slutningsforskriften »et herbam« etc. kan man gjerne med v. U. tyde om rituelt indviet Foder og Vand, men i al Fald er den et typisk Træk fra Mødeformler, der atter og atter ender med Lægeraad. Derimod bør man ikke med v. STEINMEYER (s. 367 fl.) opfatte Ordene som en Slags »probatum est« ∴

<sup>1</sup> GRIMM: Kleinere Schriften 2, 25 og oftere.

saa skal Hesten igen kunne æde og drikke. Den Tanke krævede ikke saa omstændeligt Udtryk, og der vilde snarere være brugt Futurum Indikativ, jfr. f. Eks. HEIM s. 552 (11te Aarh.?) efter Formel mod Sygdom; »et sic Deo adiuvente recuperabitur«. Hint »comedat« maa være et Lægeraad, givet af Mikael eller af Formlens Meddeler.

Viste den latinske Stefanssignelse i Forhold til Trierformlen samme Stof, men anden Type, saa er det omvendte Tilfældet med den noget fantastisk udseende nedertyske Formel (fra Wienhaandskriftet) for en »sporhalt« Hest: »Visc flot aftar themo uuatate. Verbrustun sina vetherun (Finner). Tho gihelda ina use druhtin. The selvo druhtin thie thena visc gihelda, gihele that hers theru spurihelti!« Begyndelsesordene dækker ganske vist ogsaa »man gieng after wege« i den senere Errehet-formel (s. 56. 61), men ellers er de to grundforskellige, og baade Uheld og Helbredelse meddeles i Fiskeformlen direkte. Fisken — som man med Loke i Volsungasaga vil spørge »hvat es þat fiska, es renn flóði í, kannat við víti varask?« — ser ud som en kapriciøs Forklædning af en Figur i det hellige Vrid (jfr. § 24). Signelsen er faktisk en Variant til denne Formel, kun med uklart Forhold (Ledsagen? Møde?) mellem Læge og Dyr, mulig med vejfarende og Dyr slaaet sammen. Ganske særlig stor er Ligheden med Trierformlen ved den bedende Slutning og det fælles Sygdomsnavn.

§ 22. Medens den prosaiske Triersignelse bragte os i Krist's Følge til den hellige Stad, fører **Merseburggalderen**, bygget i oldtysk Versemaal, os ind i Germaniens gamle Skov, hvor Hedenguderne færdes; og Tanken søger gærne Hvile — og Fantasien Flugt — i den Bevidsthed, at Grundformen her virkelig er funden.

P(h)ol ende uuodan uuorun zi holza.  
 du uuart demo balderes uolon sin uuo<sup>z</sup> birenki<sup>t</sup>.  
 thu biguolen sinhtgunt, sunna era suister,  
 thu biguolen friia, uolla era suister,  
 5 thu biguolen uuodan, so he uuola conda,  
 sose benrenki sose bluotrenki sose lidirenki,  
 ben zi bena, bluot zi bluoda,  
 lid zi geliden, sose gelimida sin.

Vi finder her en ret vidtgaende Overensstemmelse med hvad vi har set som nordtysk-engelsk-dansk Normaltype, især i l. 1—2 (lige til Fole og Fod), der desuden formelt meget ligner Triersignelsens Indgang. De to Slutlinier udfyldes af tre Legemsdele og et kort Udsagn om Resultatets Soliditet (Limningen er iøvrigt vor Kending fra 14de Aarh., s. 55); vi har paa dette Punkt Lighed ikke mindst i danske Opskrifter (nr. 1. 4. 17. 30, se s. 38 og 47). Ogsaa fra dansk Synspunkt bliver det ønskeligt at have Klarhed over om Msb's Bygning og Logik helt igennem paatvinger sig os som oprindelig eller ikke (dens hedenske Præg lader vi foreløbig uafhandlet). To Problemer melder sig her: a) det ofte drøftede om de vejfarendes Tal og Funktion, b) Forholdet mellem de tre Sæt Galdrere og den øvrige Del af Formlen, — et Punkt hvor vi i § 5 fandt en iøjnefaldende Lighed med een af de ældste danske Opskrifter.

a. Mindst indgribende for Formlens Bygning er Spørgsmaalet om de vejfarende. Har vi »Statisttype« eller »Led-sagerhjælp«? Der kan i hvert Fald ikke antages tre Skovfarere, Phol, Wodan, Balder. Den skadelidtes Navn maa gives allerede Linie 1 (jfr. Tremandsformlen s. 61), medmindre han indføres som een hvem de andre »møder«, hvilket i Msb. ikke er Tilfældet. Balder er altsaa Phol eller

Wodan. Med S. Bugge maa det vel regnes for naturligt, at den paagældende ikke nævnes med to Egennavne, men at Balder er Fællesnavn »Drotten« (som i oldengelsk); som saadant er det ellers ukendt i oldtysk, men det er et Balder som Gudenavn ogsaa (ikke som Personnavn, Paltar). Drotten maa antages at være den øverste af de to<sup>1</sup>, og den ellers ukendte »Gud« eller Vætte P(h)ol kan vanskeligt ophøjes over Wodan (At denne er nævnt sidst, vil OLRIK<sup>2</sup> forklare som »Bagvægt«). Vi vil saaledes faa en Parallel til, om en kristen Opskrift vilde gentage et »Jesus« med »Vorherre«. Phol bliver efter denne Opfattelse blot Statist, er ikke organisk med som Stefan i Triersigelsen. En Form med overflødig Person er mindre indlysende som Grundform, være sig for selve Trylleformlen eller for en eventuelt bagved liggende Gudfortælling eller Myte eller Legende, end en sluttet, fyndig Form. Vi lader iøvrigt Spørgsmaalet staa aabent, men tør altsaa ikke hævde, at vi her har fundet noget indlysende oprindeligt.

b. Som en Bro mellem Uheldet og Lægeordene staa det tredobbelte »da galdred«. De to første Par Galdrere har ikke været nævnt forud; Msb's organiske Enhed forudsat skal vi næppe tænke os, at de hele Tiden skønt hidtil unævnte har været med paa Færden (saaledes sidst NECKEL<sup>3</sup>: der er hele syv beredne Guddomme sammen); det tyder Nævnelser af Navne i l. 1 stærkt imod. Trods Manglen af et »da kom« maa Gudinderne regnes først nu at indfinde sig. Vi kan formelt da ikke jævnstille de s. 24 omtalte finske Opskrifter, hvor et »Maria steg af« netop

<sup>1</sup> Balder kunde endelig tænkes at være fast, traditionelt Æresnavn for en bestemt, anden Gud, hvilket bliver tilnærmelsesvis det samme som at opfatte det som Egennavn.

<sup>2</sup> D. St. 1908, 84.

<sup>3</sup> Die Überlieferungen von dem Gotte Balder s. 242.

forudsætter, at hun var med paa Vognen eller Dyret, og — om »Maria« ikke beroer paa Tankeløshed — at hun i finsk Grundform har været nævnt som Ledsagerske; men vi kan jævnstille dansk Nr. 1 (eller 32): Der foreligger et virtuelt, »uformelt« Møde — i Msb. dog kun delvis et Møde, idet den sidste Galdrer, Wodan, notorisk er een af de vejfarende. — Til Bygningen af disse tre Verslinier, tre (Sæt) Personer med tre Gange samme Verbum, har vi i § 5 fundet flere Paralleler indenfor kristne episke Formler; vi fastslog dær, at i den danske Vridvariant Nr. 1 maatte dette Stykke regnes for et Laan, et oprindelig fremmed Led (og desuden at de dær optrædende tre Personer stammede fra lavkirkelige Bønner). — En Art Parallel frembyder endelig i Msb's Samtid den latinske Stefansformel s. 61 med »signet illum Deus, signet illum Christus«; Forskellen er ikke blot to Personer mod tre, hvilket kan være tilfældigt (Slesvigformlen s. 26 har kun Krist og Kors; Stefansformlen kunde let øges med spiritus sanctus), men ogsaa Konjunktiv mod Fortids Indikativ, Bøn om Hjælp mod Fortælling om Hjælp; maaske ogsaa Nr. 1 er ønskeformet (s. 35). At Stefansformlens »signet«-Led just skulde stamme fra kirkelige Havrevielsesbønner (v. UNWERTH, se s. 61), synes ikke indlysende, men i hvert Fald har de ingen nødvendig organisk Plads i Formlen; Lægeraadet i Slutningen er efter slige Formeltypers Analogi alt hvad der skal til. Iøvrigt er denne Stefanssignelse — til Forskel fra vor Nr. 1 — næsten helt igennem anderledes bygget end Msb.

Gaar man ud fra, at Galdreleddene derimod i Msb. hører med til Formlens Grundform, maa man da snarest regne disse Led for tabte i samtlige andre Varianter. Og deres Hjemstedsret i Grundformen kan i al Fald ikke støttes

med Henvisning til, at den gamle Msb har sligt tilfælles med samtidige eller senere Vridformler.

Men skønt Msb's Galderlinier vel saaledes vilde staa historisk isolerede, kunde de jo sagligt paatvinge sig os som et organisk Led i Grundformen. Det kunde være, at Formlen uden de fire Kvinder (eller deres Ækvivalenter) bliver fattigere ikke blot paa Navne men paa Dybde, ja at den ved at stryge dem af mister sin egentlige Spids, sin inderste Nerve. Hvad Betydning i Formlen har da disse Kvinder, der jo synes overflødige for dens Formaal, idet Wodan er med fra først af og er Mand for at læge Skaden? Den vistnok ganske dominerende Opfattelse — og det baade hos »hedenske« og »kristne« Udlæggere — er denne: Kvinderne har den virkningsfulde Rolle at tjene som Modsætning til Wodan; de forsøger at hjælpe, men forgæves; saa griber Wodan ind, og han »conda wola«. Megen Dybsindighed kan knyttes til denne Opfattelse, og Tolkningen kan faa kulturhistorisk Interesse; Msb. bliver f. Eks. en hedensk-profetisk Forkyndelse af Moltke-Bernhardiske Tanker: »dass nur der Kriegesgott Wodan dem Unfalle des Friedensfürsten Remedur schaffen kann, dass der Krieg die Schäden des Friedens zu heilen weiss«<sup>1</sup>. Fra kristent Synspunkt er foreslaaet: Msb. afdækker Opstandelsens Hemmelighed; »ingen anden end Gud alene formaaede at byde hans eget Legem at opstaa, forgæves kom Kristi Hjælpersker, de hellige tre Kvinder, til med en fjerde, Maria, for at læge den »saarede« med deres Urter og Signelser«<sup>2</sup>.

For den der holder sig til Teksten, falder hin stadige

<sup>1</sup> v. GRIENBERGER i Z. f. d. Phil. 27, 462; Phol er efter v. G. Fredsgud, og »Sinthgunt« hans Hustru.

<sup>2</sup> MANSIKKA s. 257.

Forudsætning, Kvindehjælpens Bristen, imidlertid til Jorden. Der staar slet ikke, at de galdrede forgæves. Af at Wodan kunde vel, følger ikke, at de kunde daarligt. Man lægger uden Føje her en Modsætning ind i »he wola conda«<sup>1</sup> og tyer derefter til kunstige Midler for at forklare sig dens Betydning. Af en Række paa tre Personer faar efter Folke-digtningens Love den sidste normalt Eftertryk, »Bagvægt«<sup>2</sup>, uden at dermed — om intet andet derom meldes — i og for sig er givet en Nedsættelse af de første Led. Det er naturligt, at Overgudens Evne særlig fremhæves; alle Galdrerne »kunde« med Wodan i Spidsen. Vi kan her godt jævnføre vor danske Nr. 1 »da signe(d) Krist, Kors, sjelv S. Maria«, hvor Meningen saa vist ikke er, at Krist og Kors prøvede forgæves.

█ **Ekskurs 3: Selv, Ipse.** Et »selv« kan i senere Varianter ogsaa træffes hvor der kun er een Person; det fremhæver her naturligt, at den Hellige er Mand for at bøde den ham overgaaede Skade. Fra Blekinge Aar 1691<sup>3</sup>: »Jesus reed . . . han sielfver å stegh . . .« Fra Norrland<sup>4</sup>: »Jesus red . . . då steg J. själv ned.« Fra Norge<sup>5</sup>: »Jesus reiste . . . han lagde selv Led imod Led«. Vi skal ikke slutte, at her maa være faldet en mindre mægtig Hjælper ud af disse Opskrifter. Videre, med to Personer, hvoraf den ene er blot Statist, vor nedertyske Nr. 3 a (se s. 52) »do steigt S. Peter selber ab«. Næsten udfordrende understreges dette Selv i Msb's Samtid i en mærkelig latinsk Formel mod »tusellæ«

<sup>1</sup> Heller ikke rytmisk har »he« Eftertryk, men derimod Rimordet »wola«.

<sup>2</sup> OLRİK i D. St. 1908, 83.

<sup>3</sup> CHR. s. 52.

<sup>4</sup> JON JOHANSSON s. 15.

<sup>5</sup> BANG Nr. 8.

(hovne Mandler) i St. Gallenskr., vel fra 10de Aarh.<sup>1</sup>: »Neptunus tusellas habebat super petram; hic jacebat, neminem habuit qui curaret, ipse se curavit falce sua triplice«. Her siges eller menes ikke, at der først indfandt sig uheldige Hjælpere; men den stærke Gud klarede sig, skønt ingen Hjælp kom tilstede. Her er virkelig udtrykt en Modsætning, dog ikke mellem mislykket og vellykket Kur, men mellem den Situation at have Hjælp ved Haanden og den at komme til Rette alene; den anden Modsætning er dermed ikke udelukket, men den er ikke tilsigtet. ¶

Man har ment at finde Paralleler til Kvindernes forgæves Møje i enkelte sydfinske Vridvarianter, hvor Jesus (Gud) søger en Hjælper, men ingen finder (»han fandt ingen«, »der var ingen«, »han hørte om ingen«) og derfor selv optræder som Mester<sup>2</sup>. Dels er nu forgæves Hjælpsøgen ikke lig forgæves Hjælpeforsøg (disse Varianter er snarere Sidestykker til den nysnævnte Neptunformel end til Msb.); dels er Trækket vistnok et Laan fra helt uvedkommende, rent episke Sange<sup>3</sup>. Det eneste bestemte Udsagn om uheldig Hjælper der overhovedet foreligger blandt alle Landes og Tidens Vridvarianter, er en nordfinsk Opskrift fra Kuusamo<sup>4</sup>: »Jesus bød Maria binde; det hjalp ikke, saa gav Jesus sig selv dertil«. Her har vi vel en Viderespinden paa Motivet »han fandt ingen«; men vi tør ikke bruge denne Nytidopskrift fra Lapmarkens Grænse

<sup>1</sup> HEIM s. 557, jfr. ROSE i Hermes 8, 48 fl.

<sup>2</sup> KROHN 1905 i FUF 5, 133; CHR. s. 10 og 159.

<sup>3</sup> Forf. i D. St. 1916, 192. Tidligere, 1901 i Kantelettaren tutkimuksia II 126—7 betegnede Prof. KROHN Trækket som »et nyt tilkommende Træk«, der »flytter Hovedvægten hen paa Vridformlens fortællende Del«. En ypperlig Iagttagelse, jfr. nedenfor.

<sup>4</sup> CHR. s. 160 og 117.



til at klare hvad Msb. tusend Aar før egentlig har ment, men rigtignok ikke faaet sagt. —

En Overvejelse af magiske Formlers almindelige Forhold turde være paa sin Plads i Flugt med denne Redegørelse. Magien er praktisk vendt; den kan meget vel forlade den fyndige, knappe Stil og blive vidtløftig, men selv saa forfølger den positive og psykologisk afstemte Formaal: den dynger mægtige og mystiske Navne op, den spænder og modtageliggør Patientten, den kan ogsaa udmale noget negativt, nemlig Ondets, Skadedæmonens, Virken, for derpaa at skildre dets Overvindelse — men at fortælle om mislykkede Forsøg af velsindede Magter, er magisk set daarlig Praksis og Psykologi. — Paa sin Maade spiller Tretalsloven, som Msb. l. 3—5 jo er bygget over, en stor Rolle i magisk Epik; især er Formlerne med tre Møer saare udbredte i Rum og Tid (samme Haand der skrev Wodangalderen ind i Merseburghskr., indførte ogsaa Formlen om de tre Sæt Idisi<sup>1</sup>). Enten virker alle tre med Held til samme Maal (saaledes Idisi??), eller de to virker imod (Marcellusformlerne? Idisi?), eller de to foretager sig helt uvedkommende Ting (ofte i nyere Opskrifter, men vel uoprindeligt som magisk Motiv). Tretalsformler kan ogsaa opvise en Stigning med Bagvægt, f. Eks. Typen »Ett i Haar, et andet i Skind, det tredje gaar ind« (norsk fra 1694<sup>2</sup>), noget helt andet end strandede Forsøg. Men findes der overhovedet Eksempler paa, at de to af tre er velsindede Kludrere, turde de være sjældne<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Trylleord s. 70. 80.

<sup>2</sup> Jfr. Trylleord s. 93.

<sup>3</sup> En Tilmærkelse kan synes at foreligge i nogle østerbottniske Opskrifter mod Modersyge, saaledes »Jungfru Maria hade tre systrar, den ena var halt, den andra var blind, den tredje bota för helgon« (Крoнн: S S s. 161 < Hembygden 1917, 6). Halt- og Blindheden er dog aabenbart

Hvis Msb. virkelig havde denne Tanke, vilde det, med Brud paa den magiske Økonomis Love, tendere i Retning af et rent episk Digt (der var udnyttet til magisk Brug). Fornemmelsen heraf ligger faktisk ogsaa bag de forskellige Udlægningsforsøg, der vil omfatte hele Formlen (Krig og Fred, Himmelfænomener, de tre Maria'ers Afmagt ved Graven, altsammen umagiske Træk). At Msb. vil være en Besværgelse, ikke en Gudfortælling, viser Slutningslinierne. Det afgørende er imidlertid, at nogen Afmægtighed hos de to Sæt Hjælper aldeles ikke er udtrykt i Formlen. —

Hos een Forsker har jeg fundet Bekræftelse paa oven-givne Afvisning af den gængse Opfattelse. A. OLRİK har efterladt en lille, hidtil utrykt Afhandling »Odins Ridt«, som 1920 har været mig tilgængelig (med Tilladelse til at drøfte dens Indhold) fra Dansk Folkemindesamling. Den turde iøvrigt høre til det allerbedste som fra »hedensk« Side er sagt om Msb. OLRİK udtaler, at ørkesløse Personer indfører man ikke i et saadant, filmed saa lille, Digt; ved et sligt Motiv vilde Tryllesangen modvirke sin egen Kraft. — Men hvad skal da Gudinderne? OLRİK mener — og utvivlsomt med Rette —, at deres Betydning er positiv, en Forstærkelse af den magiske Kraft. Deres Tal  $2 + 2$  betegner efter ham »Mangetal«, en Flok; de tre Galdreled giver »den samlede guddommelige Tryllekraft, der er tilstede i dem alle, men naaer sit Toppunkt i Wodan«. —

Opfattet paa denne, eneste forsvarlige, Maade er Kvindernes Optræden altsaa intet selvstændigt Handlingsled. Magisk dannes i disse Udsagn et Kraftpunkt; men Kvindelledene kunde paa den anden Side udelades uden mindste laante Træk (ΚΡΟΝ), og er for Resten jo ikke uden videre lig Mangel paa Lægekraft. — En anden Art finsk Opskrift med forgæves Forsøg, hvilende paa sekundær Sammenfatning, citeres ndf. § 63; det er formelt et rent episk Digt uden nogen Besværgelse.

Skade for Formlens Organisme; de udgør et Slags Tilgift, der er Formlens Bygning og øvrige Tankegang uvedkommende; de er et Taarn paa Borgen, ikke en Pille under Hvælv. Sagligt er de sekundære, hvad enten saa Msb. giver os den ældste gængse Form af den episke Vridformel eller en begrænset Særdannelse.

Dette svarer ogsaa til Leddenes Plads i Msb. De staar paa Vridformlens »aabne« Sted, efter den faste, episke Del (Færd og Uheld) og før den faste, besværgende Del (Kød til Kød o. s. v.). Netop her har vi set, at de nordiske ellers saa ensartede Former afviger stærkt indbyrdes: Snart støder Hovedstykkerne uformidlet sammen (danske Eksempler s. 35), snart bygges Broer af forskellig Art med Ytrings- eller Handlingsverber, stundom ret udtværet. Her er egnet Plads for ekstra magiske Afstivere. For endnu engang at vende tilbage til Ligheden med dansk Nr. 1: den hviler hverken paa Arv eller kommer af et udvendigt Tilfælde; begge Opskrifter har paa samme »aabne« Plads indført samme Slags Stiver ved Tilflugt til det yndede Tretals-skema som Bærer for mægtige Hjælpere. Det er bedst indsmeltet i Msb., hvor den sidste i Tregruppen er identisk med Hovedpersonen fra Linie 1 (mens Krist i vor Nr. 1 ikke har Bagvægt og kun udvendigt dækker »Vorherre«). Men hvor dygtigt det end er gjort, kan vi ikke betragte Msb. som »fuldt organisk«, som et Digt frit for al »Inconcinnet« (s. 60). For at sammenfatte: Galdernes Treled er et som Bro mellem to uensartede Formeldele til magisk Styrkelse indført sekundært Motiv, der giver Msb. Præg af en tilsløret, partiel Mødeformel.

**Ekskurs 4. Bygningen af Msb. l. 3—6.** Rent formelt virker disse Linier ikke helt heldigt. De to første »biguolen-led« er lange og tunge i Forhold til det tredje, hvis Bagvægt der-

ved ikke kommer til sin fulde Ret. Saa virker vor Nr. 1 her fyndigere. I hvert Fald har Msb. jo Gruppering i tre Led; men det er forstaaeligt, at Forskere har spurgt om hvor mange Kvinder der egentlig er, 2 + 2 eller 1 + 1: Frija og hendes Søster Fulla, eller Fullas Søster Frija o. s. v.? — Her skal ikke »rettes i Teksten«, men henstilles, om vi ikke skimter ældre Digformer bagved. Der kunde vel tænkes den Mulighed, at her paa snild Maade er søgt forenet to Variantlinier: 1) »thu biguolen Sinhtgunt, thu biguolen Sunna (thu biguolen Wodan, so he wola conda)«; og 2) »thu biguolen Frija, thu biguolen Folla, (thu biguolen Wodan, so he wola conda)«. Det er ikke uden Sidestykke, at en Signer søger at samle eller endog forene Varianter. En stærk Fylden paa har vi set s. 48 (17de Aarh.). Et vistnok oplagt, men klodset Eksempel er »Job lag uf der erde oder uf dem mist (er rief zu dem hl. Christ)«<sup>1</sup>, 14de Aarh. (jfr. »reiten oder gan« s. 53). En Linievariant sat paa senere Plads har vi vel i 11te Aarh., først staaer »Genzan unde Jordan keken sament sozzon« med Resten af Formlen, derpaa »Vro unde Lazakere keken molt petritto«<sup>2</sup>. — Prof. HERM. MØLLER har<sup>3</sup> foreslaaet at dele Msb-Digtet i to Strofer hvert paa fire Linier, altsaa med Indsnit forved det sidste »biguolen«. Efter ovengivne Opfattelse kan »biguolen«-leddene umuligt skilles. Ser vi tillige, hvad der er fristende, bort fra den udtværende (omend magisk set ikke værdiløse) l. 6, vilde vi da faa tre Liniepar: 1) Færd og Uheld, den overalt bevidnede Dobbeltlinie; 2) Hjælperne, en sekundær Udførelse af Overgangen

<sup>1</sup> ZDA 27, 310.

<sup>2</sup> MS I 18.

<sup>3</sup> Zur ahd. Alliterationspoesie s. 51.

til 3) Lægeord og »alt i Orden«, det alment bevidnede besværgende Slutstykke. ¶

§ 23. **Formlens Oprindelse, hedensk?** Støttet paa Msb. opfatter man gennemgaaende Formlen om Jesu Foles Vrid som oprindelig hedensk — og har endda, tildels herudfra, videre hævdet, at de episk-katolske Trylleformler i større Udstrækning skulde være Omdannelser af hedenske Forbilleder<sup>1</sup>. Sagen er imidlertid ogsaa bleven set fra modsat Side. Ud fra sit Syn paa hele Vikingetidens »højere« hedenske Forestillingsverden som gennemsyret af kristen Indvirkning har KAARLE KROHN<sup>2</sup> hævdet, at Msb. kun er »tilsyneladende hedensk«; den er en Legende med Jesu Æselsridt til Jerusalem som Grundlag; de hedenske Navne er »Substitutioner« for kristne, Wodan for Gud (Jesus), Kvinderne for Maria (Frija) med Ledsagersker; og Pol maa med S. BUGGE (der iøvrigt regnede Digtet for virkelig hedensk) tydes som Paulus. I Norden er MANSIKKA og CHRISTIANSEN traadt i KROHNS Fodspor, og nogle tyske Forskere (som SCHRÖDER, MOGK, v. UNWERTH, SCHWIETERING) slutter sig mere eller mindre afgjort hertil. Fra anden Side er gentagende energisk protesteret, og det almindelige er vel, at Formlen opfattes som rent hedensk<sup>3</sup>. Ved Bedømmelsen af denne Sag maa vel følgende tages i Betragtning. Mod Msb. som »ægte« hedensk Formel taler ikke det, at den kun er een mod Hundreder af kristne Varianter. Een eneste Opskrift som Rest af en ellers forsvunden Række kan

<sup>1</sup> Jfr. Trylleord s. 79.

<sup>2</sup> FUF 1, 148 og 5, 131.

<sup>3</sup> En egen Opfattelse har 1920 NECKEL fremsat (Die Überlieferungen von dem Gotte Balder s. 242): Digteren har udnyttet den hedenske Baldermyte, men denne er kommen til Gotonerne med den gamle forasiatiske Kulturstrøm (Adonis, Attis); Digteren har snarere taget Stoffet fra nordisk Form end fra sit Hjemland.

eventuelt veje op mod saa mange det skal være. Hvis a) de mange kristne røber hedenske Træk, eller hvis b) den ene hedenske støttes ved hvad vi ellers veed om hedensk Galder og Myte, saa tynger den ene Vægtskaalen ned.

a. Det første hævdes af A. OLRİK i nysnævnte utrykte Artikel: Vridvarianterne er trods deres Jesus og S. Peter grundforskellige fra notorisk kristne, legendariske Formler og røber derved, at de har deres Rod i en anden Jordbund. Hine giver en virkelig Fortælling om Fortiden og tilføjer ingen Anvendelse paa den foreliggende Situation; disse derimod nøjes med en Antydning af Legenden, idet nemlig Fortids- og Nutidstilfældet her i Virkeligheden ikke er identiske, tertium comparationis er en blot udvendig Enkelthed (t. Eks.: Jordan stod, og Blodet skal staa); ved et »ligesaa« eller »ligesom« knyttes de to Led, Fortidsunderet og det foreliggende Tilfælde, sammen. — OLRİK generaliserer dog her altfor stærkt. Sondringen mellem »identiske« og »uidentiske« Formler er i og for sig udmærket, men legendariske Formler kan meget vel være identiske. Saaledes Longinusformlen (dansk Nr. 117 fl.): Jesus fik et Saar der ikke betændtes; Patienten har et Saar der ikke maa betændes. Videre den mægtige Gruppe Mødeformler, der vel nok er førkristelig-orientalske, men dog komne til os med Kirken; t. Eks. Job aades af Orm og lægedes af Jesus; Patienten ædes af Orm og skal læges. Rent episk Form har alle Mødesignelser og mange Longinusopskrifter, særlig netop de ældste latinske og tyske (ja endog den ældste Jordanopskrift, c. Aar 900, skønt den er »uidentisk«). I Identitetsformler er et »ligesaa« overflødigt, snart sættes det, snart ikke; den egentlige Overgliden fra da til nu ligger her, baade i og udenfor Vridformlerne, i den Besværgelse der lægges den Hellige i Munden (i Mødeformler

er de to Optrin ofte smættet saaledes sammen, at t. Eks. Skadedæmonen »gik« hen at skade »Guds Tjener NN« (∅: Patienten selv)<sup>1</sup>. En Longinusopskrift fra c. 1100 uden »ligesaa« meddeles nedenfor § 47 Nr. 5; i dansk 121. 122. 130; danske Mødeopskrifter uden »ligesaa« e. l. 174. 185. 211. 338. 447 fl. 831 fl. og flere. Mærk ogsaa den fyndige Formel dansk 217: »Krist og Fang de red over Land, Fang bad nedslaa, Krist bad opstaa«, formelt en aldeles nøje Parallel til en i tysk umaadelig yndet dualistisk Type. Vi ser saa endda bort fra alle Trejomfruformlerne, der vel snarest er skabt i det efterklassiske Hedenskab i Sydevropa. Det vil næppe kunne hævdes, at Vridformlen indtager en Særstilling (jfr. s. 47). Det er rigtigt, at Vridvarianterne næsten undtagelsesløst, som efter en Snor, undlader at tilføje et »ligesaa her«; men det ligger vel i, at dette vilde falde løst og mat efter Ordene »Kød i Kød« o. s. v., der — ledsagede af Gnidning — er tilstrækkelig tydelig Overførelse til Nutiden. Triersigneren, som ikke har Sammenføjningsordene, møder i Stedet netop med »so so«, s. 59.

b. Dernæst selve Msb. i Forhold til hedensk Myte og Galder. Forsøgene paa at finde ren Naturmyte i Wodanformlen synes helt ud i det blaa. Bedre om den lod sig knytte til ellers kendt gotonsk Gudefortælling. Baldermyten, som her kunde frembyde sig, har dog vel, udover Gudenavne, ingen anden Lighed end at der begge Steder sker noget slemt for Balder. Det sidste Tolkningsforsøg er NECKELS (l. c.): Guderne er altid ængstelige for Balders Liv; ifølge et Par Eddavers er Udgliden med Foden et ondt Varsel; altsaa er i Msb. Balders Foles Vrid et Varsel om Balders Død (Dette er i og for sig sindrigt; man kunde dog spørge om Varslet da mistede sin Braad ved at Foden

<sup>1</sup> F. Eks. ZDA 21, 209, 10de Aarh.

bagefter sattes i Led, og dermed om et saadant Uhyggesæmne var egnet til Lægeformel; i hvert Fald hvis Varselsmotivet skal tænkes Digteren bevidst, ændres derved Msb's Præg).

Men nu den oldgotonske Magi? Først i de seneste Aar er denne begyndt at lukke sig op for os i videre Udstrækning; hidtil giver den, saa vidt sikker Tolkning er naaet, ikke noget der kan siges at ligne Msb's Art. Nogen Gudefortælling giver hverken Fundene fra samme eller fra ældre Tid. Vi kender i rigeligt Maal lyrisk-magiske Indskrifter (Magerens Selvros eller Trusler) og ritusskildrende Formler, samt uforstaaelige Runesammensæt (Lønformler). Men af episk, specielt mytisk Form eller Stof findes kun faa, mest usikre Spor. Paa Eggjumstenen fra c. 700 vil Prof. MAGNUS OLSEN<sup>1</sup> i to formentlige »Kenninger« se Hentydninger til Eddamyter. Den geniale Tolknings Rigtighed forudsat, vilde disse Udtryk dog vel give god Mening ogsaa uden egentlig mytisk Baggrund. Iøvrigt er selve Formen her ikke episk (det er et Personnavn der skal tilsløres); derimod begynder Indskriften ganske vist i fortællende Form, dog ikke for at skildre en Optræden af Guder, men for at kundgøre en nys fuldbyrdet magisk Ritus. — Den vældige og kunstfulde Rök-indskrift ned imod 900, maa virkelig — hvor usikker Tydningen end er — siges at bringe fortællende, i hvert Fald heroisk-opregnende Stof (om den afdødes »Forfædre«?); men Spørgsmaalet er hvorvidt Indskriftens Udsagn gives i magisk, kraftskabende Øjemed, saaledes som v. FRIESEN og M. OLSEN, hver paa sin Maade<sup>1</sup>, tænker sig det. En rent »naturlig« Tolkning,

<sup>1</sup> Eggjumstenens Indskrift, 1919.

<sup>2</sup> Runstenen vid Röks kyrka; Arkiv f. nord. filol. 37, 201.



uden dobbelt Bund, kræver BRATE<sup>1</sup>. Ligesaa turde det vel være tvivlsomt om man med M. OLSEN tør udlæse Hentydning til en Gudemyte indenfor de særlig vanskelige Slutstykker: »gid der være født en Ætling [nl. Gudesønnen Magne]; han kunde næveslaaet Jætten [Hrungne]; kært er det end at høre: [for] Thor« [er der virkelig født en saadan Søn, som ved Ragnarok skal arve Hammeren]. (Iøvrigt vilde jo slige dunkle og kunstige Skjaldeprodukter vise os en Type forskellig fra Msb's jævne, ligefremme Fortælling<sup>2</sup>). — Endelig finder v. FRIESEN<sup>3</sup> paa Sigtuna-æskan fra 11te Aarhundrede en episk forklædt Trusel mod Tyve (»Fugl sled den blege Røver« etc.). — FEISTS<sup>4</sup> Læsning gøl i to ganske korte Runeindskrifter fra Tyskland (»Jorden gøl da«; »Dalina gøl«) tør vel kaldes særdeles usikker.

Endog med den blotte Nævnelse af Guderne i Indskriftene er det saa som saa. Bortses fra mulige Billedsymbole, veed vi, at enkelte af de magisk kraftige Runetegn var opkaldt efter Guder; men vi finder mig bekendt kun een Gang Guder ligefrem nævnt i Runeindskrifter fra den ældre Tid; det er paa et Spange fra Nordendorf i Bayern c. 600, af hvis faa Ord »wodan« og »wigi(e?) þonar« er forstaaelige. FEIST<sup>5</sup> formoder, at kristne Vieformler allerede her har tjent til Mønster. Senere, ved Aar 900, skal paa Glavendrupstenen »Thor vie disse Runer« — M. OLSEN har i hvert Fald tidligere<sup>6</sup> antaget kristent Forbillede her — og ved 935 hidses i »lyrisk« Form Odin, Frøj og Njord mod Erik Blodøkse i Egils ene Nidvise.

<sup>1</sup> Arkiv 38, 294.

<sup>2</sup> Jfr. Trylleord s. 88.

<sup>3</sup> Fornvännen för 1912.

<sup>4</sup> Z. f. deutsche Philol. 47, 1 og 49, 1.

<sup>5</sup> I sidstnævnte Afhandling.

<sup>6</sup> Norges Indskr. m. de ældre Runer II 629 fl.

At gudeepiske Formler (historiolæ) af Princip ikke ristedes men kun sagdes, vilde være en vilkaarlig Paastand. Vi veed ikke hvad Fremtiden vil vise os, og vi kender ikke de hedenske Gotoners Lægeformler; men efter vor nuværende Viden maa vi føle Msb. som fremmedartet i Forhold til den ældre gotonske Magi og som ensartet med den kristent-legendariske. Msb. kan højst sige os, at episk Gudemagi har været brugt i Hedenskabets Dødstid i Tyskland; men det ligger da nær at tænke sig, at den ny Tros Legender og Legendeformler har dannet Forbillede. Selve Msb. er optegnet paa en Tid da de mellemtyske Stammer ikke blot var officielt kristnede, men i et Par Aarhundreder havde haft kristne Forkyndere og Klostre i deres Midte. Ja allerede før Wynfrith ved Aar 720 satte sin Fod i de tyske Skove, kan kristen Brug og kristne Forestillinger forlængst være sivede ind.

█ **Ekskurs 5: Msb's Forfatter.** Vi skal ikke her drøfte hvorledes Msb's nærmeste kristne Forbillede vel har lydt, heller ikke hvad Pol, Phol betyder, men røre ved det Spørgsmaal: var Digtets (∴: den »hedenske« Msb's) Forfatter selv kristen eller Hedning, er dets Hedenskab »uægte« eller »ægte«? Det første vil sige, at Forf. var en Munk eller Gejstlig; »for at skaane de hellige Skikkelser for Profanation«<sup>1</sup> ombyttede han deres Navne med hedenske, Jesus blev Wodan, Maria Frija o. s. fr. — At der virkelig kan findes uægte Hedenskab i episke Formler fra Overgangstiden mellem gammel og ny Tro, turde maaske en enkelt Formel med klassiske Gudenavne tyde paa. Det er Neptunformlen, se s. 68, der muligt nok, som aabenbart andre Stykker i det mærkelige St. Gallenskr. gør, kan stamme fra adskilligt ældre Kilde. Den fremstiller jo en hedensk

<sup>1</sup> CHR. s. 210.

Gud som lidende (og lægende sig selv), saadan som Krist og hans Helgener kan lide; Neptun staar »paa Sten« med sin Hævelse som Petrus paa »petra« med sin Tandpine. Syge Guder turde være fremmede for antik Magi. Formlen ser ud som en forklædt kristen Signelse med et ganske lille Glimt af Humor bagved. Samme Hskr.<sup>1</sup> bringer en Formel hvor Jupiter og Juno samtaler om Sygdom: »Iuno Iovem rogabat, qui levetet lingulam (∴ epiglossis, Strubelaag, Drøbel?); quomodo sol, quomodo luna (etc.) redeunt, sic revertatur loco suo, redeat lingula«. Ogsaa dette ser lidt mistænkeligt ud, hvis det da er Juno selv der tænkes lidende<sup>2</sup>. — At det just skulde være Sky for at profanere de hellige Navne der har ledet Msb's eventuelle »Substitutor«, forekommer ikke sandsynligt, og dette er ogsaa en Hovedindvending fra »hedenske« Forskere. En saadan Finfølelse hos den der overhovedet vilde give sig af med Trylleformler, maa overraske; og Formlen blev endda næppe uskyldigere i strængt kirkelige Øjne ved at bære »Djævelnes« (Hedengudernes) Navne<sup>3</sup>. Men Eksemplet fra St. Gallen turde tyde paa, at en saadan Substitution alligevel er tænkelig, hvilket Motivet nu end kunde være.

Naturligere falder dog vel den Antagelse, at den Munk som skrev Msb. ind, væsentlig blot gav videre hvad han hørte eller saae, og at Digtet med sine hedenske Gudenavne er digtet af en Hedning, mulig i en halvkristnet Egn, paa Grundlag af kristent Forbillede. At den gamle Kunstform

<sup>1</sup> HEIM s. 557.

<sup>2</sup> Ellers jfr. Trylleord s. 69, Eas og Marduks Samtale.

<sup>3</sup> Jfr. BOURGAIN: La chaire française au XII<sup>e</sup> siècle s. 314: Geoffroy Babion fortæller om Præster som »changent les litanies des Saints en invocations des mauvais esprits, et, au lieu du Christ, c'est le Diable, ou Jupiter, ou Apollon qu'ils invoquent«. Saadanne Folk er »Satans Præster«. — Men der fandtes formentlig saadanne Folk!

kunde overføres paa Stof som i Prosa var modtaget fra Kristendommen, er paa anden Vis den nedertyske Heliand et storslaaet Vidne om. Mulig Digtet endda har haft en Tids Liv og Brug; det s. 72 givne Forslag at formode to varierende, simplere Former bag vor Msb. vilde falde godt i Traad hermed. — Som hedensk Efterdigtning bliver Msb. et interessant Minde fra Hedenskabets sidste Fase i Tyskland. Og hvorledes man end dømmer om Arten af dens Hedenskab, beholder i hvert Fald Navnene deres religionshistoriske og sproglige Interesse. **I**

§ 24. **Formlens Oprindelse, kristen?** Naar vi spørger om den tysk-engelsk-nordiske Vridformels Oprindelse, regner vi det altsaa for forsvarligt at lade Msb's hedenske Navne ligge og holde os paa kristen Grund. Det er i og for sig ikke nødvendigt at søge en bestemt Bibelfortælling eller Legende til Forklaring af Formlens Grundtrin; efter Tarv og Trang skaber Signerne selv Legende ved at tillægge de Hellige al Slags Syger og Skader eller al Slags Hjælperoller; det viser især Mødeformler. At Vridformlens Kristus rider, kan simpelthen komme af, at en Stormand i gamle Dage gerne færdedes saaledes. I mange Formler ligger dog faktisk Bibelmotiv eller Legende til Grund; og K. KROHNS Tilbageførelse af Jesu Ridt til Indtogsevangeliet (s. 73) har en Del Sandsynlighed for sig<sup>1</sup>. Heller ikke ud fra denne Opfattelse behøver vi at søge gennemført Afhjemling; at intet Evangelium, kanonisk eller apokryft, eller nogen os kendt Legende, veed noget om Formlens Hovedpunkt, et ved Indtoget stedfundet Vrid, har lidet at sige. Evangelierne veed heller intet om Peters Tandpine (udenfor Domhuset?), eller om at Maria paa Flugten til Ægypten lægte Æslet for

<sup>1</sup> Om den Maade hvorpaa han støtter Antagelsen, vil blive Tale i § 26 (Æsel, Jerusalem m. v. i flere Varianter).

et giftigt Bid (svensk Signelse (jfr. magyarisk Form s. 57); eller om at Jesus ved Daaben rystedes af Kolden, sen dansk Form Nr. 254). Med Lethed lister Formlerne Slinger og Tandorm ind i den bibelske Idyl for at faa den Glæde at slaa dem ned. — Det er da unødvendigt, om end ret tiltalende, at søge særlig, bibelsk-legendarisk Tilknytning for Katastrofen i Evangeliets Hovedhjørne- og Anstødssten<sup>1</sup>. Den forevistes Pilegrimene i Jerusalem<sup>2</sup>; polsk Legende veed, at Stene voksede indtil Jesus stødte sin Fod paa en Sten og til Straf standsede deres Vækst<sup>3</sup>; man kunde maa-ske ogsaa jævnføre Matt. 4, 6, udsagt af Djævelen, altsaa vel usandt<sup>4</sup>. — Netop en Sten volder jo Vriddet i adskillige tyske Opskrifter fra 14de Aarh. af (s. 52 fl.); herpaa bør dog næppe lægges Vægt; Stenen er jo en højst nærliggende Snublegenstand, og er desuden almindeligere i andre Formler; i al Fald Marmorstenen (s. 49. 54) er i Vridformlen et Laan, den har sin faste Plads i Signelser som Helgenens Sæde, ikke som Snublesten; saaledes med Rette EBERMANN s. 20, der mulig ogsaa har Ret i, at Stenen er sat ind i vor Formel for at faa et Rim paa »Bein« (< Fuss)<sup>5</sup>.

For Resten kan muligvis en Legende om et helligt Vrid spores langt tilbage, nemlig bagved de syriske (?) gnostiske Acta Thomæ (2det Aarh.?) med deres Fortælling cap. 39 fl.<sup>6</sup>: Udenfor en indisk Stad beder et talende Æsels-

<sup>1</sup> Jfr. CHR. s. 203.

<sup>2</sup> EDV. LEHMANN: Stedet og Vejen s. 240.

<sup>3</sup> K. KROHN: SS s. 74.

<sup>4</sup> Her skal mindes om en anden »Sten«: den der dannede Grund under Indtogsporten, porta aurea: »ter fines en try eller fleræ fieth, som asnen gik, j stenen«, Mandevilles Rejse (LORENZEN s. 49) efter lidt ældre Legendeform, 14de Aarh.

<sup>5</sup> CHR's Indvending (s. 203), at Rimet paa »Bein« fattes i tre Varianter, synes ikke afgørende; tilmed har den ældste af de tre (14de Aarh., se s. 54) netop Rimet, omend som eneste Rim.

<sup>6</sup> HENNEKE: Neutest. Apokryphen s. 496.

føl, som er i Slægt med Bileams og med Palmesøndagsæset, Apostlen om at ride ind i Byen paa det; Dyret er udsendt for at give ham Hvile og Tilskuerne Tro, og for at vinde sig selv »sin Del«. Nær ved Byporten stiger han af, »men straks faldt Føllet til Jorden for Apostlens Fødder og døde«. Thomas beslutter — trods Mængdens Bønner — ikke at opvække det, da Døden gavner det bedst. Den dybsindige Gnostiker kan her have ombøjet en folkeligere Legende om et Æsel der styrter for den Hellige og rejses af ham — den Udgang Thomas i Akterne overvejer men forkaster (og som i Legenden var det Under der gav Tilskuerne »Tro«? I Acta maa denne Tro skyldes, at Dyret talte og priste Jesus).

En egen Vej indenfor den kristne Udlægning gaar MANSIKKA<sup>1</sup>: Vridformlen er fra første Færd en symbolsk Digtning. Middelalderens Signelser i det hele stammer efter MANSIKKA fra lærde gejstlige og har i deres oprindelige Form udtrykt en sindbilledlig, allegorisk Mening<sup>2</sup>, og dette skal ganske særlig gælde det hellige Vrid: denne Formel udtrykker Jesu Lidelse og Opstandelse; klarest er Symbolet hvor Jesus selv vrider sin Fod; Msb's afmægtige Kvinder (Maria'erne om Jesus) fremhæver Gud som ene mægtig. MANSIKKAS Syn bliver forstaaeligt ud fra visse russiske Opskrifters ejendommelige Præg, men naar han ogsaa i evropæiske Opskrifter finder Støtter, synes disse ved nøjere Eftersyn utilstrækkelige. Een Opskrift, en stærkt komponeret Saarformel vel fra Middelalderens Slutning<sup>3</sup>, tilføjer efter Longinus-episoden: »an dem dritten tag gepot got dem lichnam, der in der erden lag, fleisch zu fleisch, pluet

<sup>1</sup> MANSIKKA s. 249. 256.

<sup>2</sup> Se herom Trylleord s. 64 Anm.

<sup>3</sup> KUHNS Zeitschrift f. vergl. Sprachf. 13, 56.

zu pluēt, adern zu adern, pain zu pain, gelider zu gelidern, yslichs an sein stat«. Men det eneste der her virkelig hører til vor Vridformel er jo »Sammenføjningsordene«, som ogsaa ellers kan træffes uden Forbindelse med Jesu Foles Vrid (jfr. nedenfor). Dernæst en Opskrift<sup>1</sup> fra 16de Aarh., jfr. s. 55; her vrider og bryder Jesus »sein heillig fleisch, bluēt und bain«, gaar derpaa hjem og spørges af Moderen hvad han fejler, fortæller det, beder om Hjælp. I et saa tankeløst Sammensæt bør vi dog ikke søge Formlens dybere Mening udtrykt; »Ben« har mekanisk trukket »Kød« og »Blod«, som normalt kun staar i Sammenføjningsordene, med sig; den ellers parallelle ældre Opskrift fra 14de Aarh.<sup>2</sup>, se s. 54, nøjes med »verrancht er sein pain« (og lader fornuftigvis Maria komme ud til Jesus). Endelig henviser MANSIKKA til en meget yndet tysk Formel, hvor han »ud fra dette Synspunkt« finder Sammenstillingen af (Jesu) Vrid og Korsdød »genügend begründet«; han citerer den (fra EBERMANN s. 22) saaledes: »J. Chr. der Herr hat sich den Fuss verrenkt, die Juden haben ihn aufgehängt«. Men dette maa regnes for en rent tilfældig Blandingsform; den overalt almindelige Form er som t. Eks. denne: »Ich hab' mein Bein verrenkt; man hat J. Chr. ans Kreuz gehängt; thut ihm das Hangen nichts, thut mir das Verrenken nichts«<sup>3</sup> ∴ Mit Vrid skader mig ligesaa lidt som Jesu Hængen skadede ham. Den ældste Opskrift er vel følgende<sup>4</sup> fra 15de Aarh.: »Christo schadt das henkchen nit, und dem glid das verlenken nit«. Paa Korset blev alle Jesu Lemmer »trukne af Led«, noget andet end Vrid ved Fald.

<sup>1</sup> Germ. 17, 75.

<sup>2</sup> ZDA 24, 68.

<sup>3</sup> Am Urquell, 1, 170, jfr. ogsaa EBERMANN s. 22; LOSCH Nr. 52. 115. 140. 327, FRISCHBIER s. 92 etc.; snart gælder det Vrid, snart Saar.

<sup>4</sup> SCHÖNBACH utrykt Nr. 809 (fra Donaueschingen 793).

MANSIKKA har derimod ikke taget den underlige Fiske-Op-skrift fra 10de Aarh., s. 62, til Indtægt; her kunde man endelig tænke sig at tyde den skadelidte Fisk om Kristus, Ichthys, der læges af sig selv eller Gud. Udover dette højst tvivlsomme Tilfælde møder vi i Vridformlerne ingen anden »Symbolik« end den alment episk-magiske: det mystiske Forhold mellem det hellige Optrin og det aktuelle Tilfælde. Heller ikke de isolerede danske Opskrifter med Kors og Urtegaard 25. 29 kan tages til Indtægt for en Tradition om, at Riddet var et Dødsridt. —

Saa vidt Bibel og Legende. Hvor længe før 10de Aarhundrede den episke Vridformel har foreligget, og da hvor og i hvilket Sprog, kan vi næppe udfinde. Da Jesu Led-sager i den ældste kristne Opskrift er Stefanus, kunde det være fristende at søge et Vidnesbyrd om et ældre Side-stykke til Triersignelsen i Karl den Stores Forbud Aar 789<sup>1</sup> mod »de Besværgelser som de gør ved St. Stefan«, og som jo maa have været af kirkeligt betænkelig Art; der tilføjes rigtignok til »per S. Stephanum«: »aut per nos aut per filios nostros«, hvad der ikke tyder paa episke Formler, men paa rene Besværgelser. Vi kan da ikke paavise den episke Vridformel længere tilbage end tidligst c. Aar 900. —

Udenfor den fortællende Indgang med Ridt og Vrid staar Sammenføjningsordene, den egentlige Besværgelse. De findes allerede i Msb. og ender normalt de fleste Landes nyere Opskrifter (dansk: s. 33). Hvilket er det historiske Forhold mellem dem og det episke Stykke? Med KUHN<sup>2</sup> har man ment at kunne paavise en ældgammel Tradition for disse Ord; han henviste til en Brud- eller

<sup>1</sup> PERTZ' Mon. Germ. hist., legum t. 1, 68.

<sup>2</sup> I hans Zschr. 13, 58.



Vridformel i Indernes Atharva-Veda IV 2, hvor det efter KUHNS Oversættelse bl. a. hedder:

Sammen komme Marv med Marv og sammen ogsaa Led  
 til Led,  
 ... Marv med Marv forenet vorde, Hud med Hud skal  
 løfte sig,  
 Blod skal løfte sig ved Knoglen, Kød skal løfte sig ved  
 Kød,  
 Haar med Haar, føj det tilsammen, Huden føj med Huden  
 fast!

Skulde da Ordene være Arv fra indoeuropæisk Fælles-tid, eller dog ældgammelt Laan fra Indien? Saa dybe Perspektiver kan de ligefremme Vendinger dog næppe aabne os: for Mageren der kurerer Vrid, ligger det saa lige for at byde Ben gro til Ben, Kød til Kød, Hud til Hud, at saadanne Udtryk let skabes indenfor vidt adskilte Samfund (hertil svarer indenfor gotonsk Omraade den store Frihed og Vekslen i Leddenes Art og Orden). Men hermed staar det jo ogsaa som muligt, ja rimeligt, at slige Ord brugtes af gotonske Stammer adskilligt før den episke Formel blev til; og den besværgende Slutning kan meget vel betragtes som Formlens sande »hedenske« Element. Og det blev til virkelig Tradition, at sidstnævnte skulde ende med en saadan Besværgelse (maaske allerede før 10de Aarh.; Triersignelsens Kompositor kan bevidst have vraget den, s. 60). Højest sandsynligt har den episke Formels oprindelige Digter lagt den Hellige netop slige »Led-i-Led«-Ord i Munden. Fra Middelalderen til Nutiden kan Sammenføjningsordene træffes dels i anden Sammenhæng, s. 83, dels alene (s. 49. 52. 57. 58: engelsk, tysk, tjekkisk; svensk<sup>1</sup>) »ben

<sup>1</sup> SL II s. XLVII.

... kött ... sena ...<sup>1</sup>; finsk<sup>2</sup>), dog vel oftest som eneste husket Rest af den sammensatte Formel.

§ 25. **Grundform.** Opskrifterne tillader os ikke at give nogen bestemt »Urform« for det hellige Vrid. Et Overblik over de allerældste Opskrifter — Msb. s. 63 og Trier s. 59, hvortil vi her føjer den stoffligt beslægtede latinske Stefanssignelse s. 61 — viser deres Lighed og Forskel:

1. Episk Indgang.

Msb.	$\left. \begin{array}{l} a. \\ \text{Vejfarende} \end{array} \right\} \text{to}$	$\left. \begin{array}{l} b. \\ \text{Færd} \end{array} \right\} \text{til Maal}$	$\left. \begin{array}{l} c. \\ \text{Hests Uheld} \end{array} \right\} \begin{array}{l} \text{undervejs} \\ \text{ved Maalet} \\ \text{undervejs} \end{array}$
Trier			
Latinsk			

2. Helbredelse.

Msb.	$\left. \begin{array}{l} a. \text{ Episk Trefolds Lægeakt (Galdren) af delvis} \\ \text{ny Personer.} \\ \text{Antydning af Eenmands Lægeakt.} \\ \text{Tvefolds Signelse.} \end{array} \right\}$	$\left. \begin{array}{l} b. \text{ Led til Led.} \\ \\ \text{Bøn.} \\ \text{Lægeraad.} \end{array} \right\}$
Trier		
Latinsk		

Altsaa væsentlig samme Bygning af det episke Forstykke (1), ret stor Ulighed i Resten (2). Noget lignende faar vi ud ved at jævnføre alle de senere Opskrifter; dog er her større Enshed i 2den Del, idet de ret faste nordlige Typer normalt lader (a) een vejfarende, Jesus, fuldbyrde Lægeakten, og slutter med (b) Sammenføjningsordene. Kun Maaden hvorpaa Lægeakten skildres, altsaa Overgangen fra 1ste Del til Sammenføjningsordene, er ret varierende (Formlens »aabne Sted«, sml. s. 71).

Personernes oprindelige Tal kan vi ikke klare hverken ved ydre eller indre Kriterier. De nordlige Former foretrækker een vejfarende, 10de Aarh's Opskrifter har (mindst)

<sup>1</sup> En Kone i Nørborg læser den Dag i Dag (over al Slags Skade?) »I Vorherres Jesu Navn Led til Led, Ben til Ben, Kød til Kød« eller dog lignende Sammenføjningsord (meddelt mig 1921 af M. ESBENSEN fra Svendstrup, men ikke straks noteret).

<sup>2</sup> CHR. s. 110.

to. (»Neptun paa Sten« s. 68 byder nok Eenmandsform, men er med sin Mangel paa Katastrofe snarest en »negativ« eller amputeret Mødeformel). Former med overflødig Ledsager, Statist, maa vi regne for sekundære; men de Former hvor den stærkere bøder sin svagere Ledsagers Uheld (saaledes Jesus Stefans eller Peters) er organisk ligesaa tilfredsstillende som Eenmandsformen.<sup>1</sup> (Nødvendige er to Personer ikke her, men derimod i et Par andre Rækker Formler, dels i »Mødet«, dels i »Antagonist«-formler, Typen »Krist og Fang« s. 75, der kendes i al Fald fra 15de Aarh. men vel er langt ældre). — Om Personernes Navne kan siges, at Jesus hævder sig som Hoved- (henholdsvis Ene-) Personen. I Ledsagerformerne har det andet Navn vel vekslet efter Tids og Egns Skøn. Tidligst møder vi Stefan, og hans Stilling som Hestenes Helgen passer godt her, uden dog at give ham sikkert Brev paa at være den ældste Ledsager (jfr. s. 84).

Langt mere indgribende for vor Opfattelse af Formlens oprindelige Bygning end de vejfarendes Tal er dog det Problem om Lægen er (een af de) »vejfarende« eller er en ny Person, altsaa Problemet om Formlens Forhold til »Mødet« med den syge; ovenfor er jævnlig peget derpaa, og vi forsøger her et Opgør ud fra indre Grunde. Er det hellige Vrid i sin Rod en selvstændig Digtning, eller er det Udartning af en Mødeformel? — Mellem Mødet og den

<sup>1</sup> Man kunde sige: Hvis vor Formel er »frit opfundet« (s. 80) og ikke udviklet af Perikopen om Jesus og hans eget Dyr, bliver det efter magisk Analogi sandsynligst, at den egentlig skadelidte er en anden end Lægen, og at altsaa Triersignelsens Type, hvor Dyret er Ledsagerens, er ældst. Herimod turde gælde, at det er lettere at tænke sig en Tomandsform udviklet af en Eenmands- (under Indvirkning fra »Mødet«) end at gaa den omvendte Vej (Ledsager der hjælpes > Ledsager som Statist > ingen Ledsager?).

»rene« Vridformel er der Forskel paa hele tre Omraader, ved 1) Ondet, 2) Lægen, 3) Helbredelsen.

1) Mødets Handling begynder paa et Tidspunkt hvor Ondet er indtraadt (s. 56): Peter sidder og græder for en ond Tand; Koen gaar jamrende over Bjærg og Dal; Maria træffer sin velsignede Søn blaa og bleg. Det hellige Vrid begynder ikke i Jammerdalen, men i Friskhed og Fart; det viser os de(n) Hellige paa Færd, og fuldbyrder saa den lille Katastrofe for vore Øjne. Det kunde i og for sig tænkes, at dette Ondes Egenart, et pludseligt Rejseuheld, havde frembragt en Afart af Mødetypen; idet slige Uhelds Indtræden let bed sig fast i Hukommelsen, fik den ogsaa Plads i Formlen. Vi finder virkelig isolerede Eksempler paa sligt ved andre Onder; saaledes i en syditaliensk Opskrift fra senest 16de Aarh.<sup>1</sup>: »S. Silvestro stod paa Oliebjerget, græssede og vogtede sit Kvæg. Ud kom et Vilddyr fra Skoven, som aad (af Kvæget). S. S. stod midt paa Vejen, jamrede og græd. Jesus og Jomfru Maria kom forbi (o. s. v.).« Sligt er dog vist meget sjældent; i Vridvarianterne skulde jo derimod Forlængelsen fortil være bleven fast Tradition.

2) Den afgørende Forskel ligger i Indførelsen af Lægens Person. I Mødet er denne ny tilkommende, i vor Vridformel normalt ett med den (ene) vejfarende. Atter her skulde man saa tænke sig en Ændring ud fra Mødeskemæts Grundlag, idet »Møderen« kom til at gøre Rejsen (med) fra først af.

3) Mødeformlerne ender, allerede i ældre byzantinske og latinske Former normalt enten med en alment holdt Besværgelse i Lægens Mund (jfr. vor 613) eller med en Kuranvisning af ham (vor 461). Den »rene« Vridformel slutter oftest med Sammenføjningsordene (Led i Led etc.).

<sup>1</sup> PRADEL s. 26; nyere Variant hertil PITRÉ 16, 465.

Disse skulde altsaa næsten helt igennem have fortrængt de ældre Afslutninger.

Hypotesen om det rene »hellige Vrids« Opstaaen ved Ændring af en normal Mødeformel forudsætter altsaa en ret sammensat og tildels lidet indlysende Proces: Katastrofe forudskikkes, Person flyttes, Slutning forandres, og Resultatet bliver en aldeles ny, mere mandig, mindre klynkende Type (gotonsk mod asiatisk?), ligesaa godt bygget som Mødet, derhos fæstnet til stor Livskraft. Vi fritages for denne Konstruktion ved at opfatte det hellige Vrid som en fra første Færd selvstændig lille Digtning, undfangen i fuld Uafhængighed af Mødeformlen. Denne har atter og atter haft sine Fangarme ude efter den spæde Stamme, idet den greb Tag ved det »aabne Sted« (s. 71. 86), men uden at faa den kvalt. Triersignelsen, skønt ufuldstændig, viser helt ren Type; Msb. næsten ligesaa, rigtignok nynner de opmødende Kvinder Sirenesange stærkt nok til for mange Øren (s. 66) at utydeliggøre den gamle enkle Melodi, men de stammer snarere fra en Slags Paakaldelses- end fra en Mødeformel; i den latinske Stefanssignelse er Katastrofen tilsløret, og Mødet har lagt Vridpersonerne under sin Ild (»Vejen« og Lægeraadet), Stillingen er dog endnu hævdet, Opskriften er mødeinficeret uden »Møde«. I de faa Eksempler fra senere Middelalder er Vridformlen (s. 54) halvt kvalt af Mødeomfavelse; uden om vor Kundskab har den sikkert ved Siden af holdt sig i ren Form; efter 1600 dukker den i de nordligere Lande atter op i sin klare og knappe Skikkelse (det store Tal af nordtyske, engelske, skandinaviske og finske Varianter).

At vor Formel oprindelig skulde være digtet saa at sige etsteds midt imellem de to rene Typer (f. Eks. baade med Katastrofe og med en hjælpende Møder), og fra dette Trin

oftest være drejet til een Side (helt mødefri Form), af og til derimod til stik modsat, synes et utilstrækkeligt begrundet Mæglingsforsøg.

Sammenblandingen mellem de to Typer kan være lettet ved, at man fra gammel Tid ogsaa har brugt Mødeformler om en lammet Hest. Saadanne gamle Formler, der har den lidende Hest og intet derudover tilfælles med vor Vridformel, er fra 10de Aarh.<sup>1</sup>: »Christus (Fejl for Petrus) in ponte stabat tristis, superuenit Christus; Chr.: Quid stas tristis pro illo cauallo . . .«. Fra 9de Aarh.<sup>2</sup>: »Dum venirem de oriente, vidi caballum morientem; adiuro te, caballus . . .«.

§ 26. **Laan og Nydannelser.** Gennem tusend Aar eller mere har det hellige Vrid bredt sig over det gotonske Europa. Skønt Formlen gennemgaaende hævder sit Grundpræg, opviser den — vel nok mere end mangel Signelse der ikke i saa høj Grad slap fra Bogen over i Folkemunde — ret store Variationer dels i Skema dels i Udfyldning (Navne). Ved Bedømmelse af hvad der er oprindeligt og hvad nydannet eller laant, bør man vistnok være tilbageholdende med at forklare spredt forekommende Træk som gammel Arv i Formlen, selv saadanne der i og for sig kan have tilhørt Grundformen; det gælder baade overfor Bygning og Navne.

Ved Spørgsmaalet een eller to vejfarende vil vel nogle tænke sig, at to gamle Typer stadig er vandrede jævnsides, saa at f. Eks. i dansk og norsk de faa Ledsagervarianter (§ 4) er »Rester« af den ene Række. Men ligesaa vel kan det tænkes, at Tomandsvarianter af og til nydannes ved Analogi fra andre Formler (jfr. s. 87) eller fra

<sup>1</sup> FRANZ II 137.

<sup>2</sup> HEIM s. 555.

Legender. Videre har man set en gammel Type bevaret i de sjældnere Former hvor den Hellige er til Fods; »da Formlen trængte nordpaa, vandt Ryttertypen helt Overhaand, og af den anden er der kun blevet enkelte Spor tilbage«. <sup>1</sup> Det kan tænkes; men det laa rigtignok nær ved Nydannelse at lempe Formen hvor man stod overfor et Menneskes Uheld. Oftest er jo imidlertid denne Lempelse foretaget flygtigere ved at lade Personen vrides og dog beholde Riddet. — De næsten overalt, men oftest spredt forekommende »Møde«-træk har vi ovenfor søgt at vise er Laan.

Saa vidt Bygningen; dernæst Navnene. Atter her maa vi regne med Krydsning af Arv og Laan (ev. sekundær Tradition). Stefanus synes i Middelalderens Løb trængt stærkt tilbage i al Formeldigtning <sup>2</sup>. I nordtysk, dansk, norsk er som Ledsager Peter ret hyppig; især i Finland Maria (s. 24); begge har jo ogsaa ellers Hævd i Jesu Følge, hin mest i Legender, denne ogsaa i Formler. Paulus falder naturligt hvor han er sammen med Peter (nedertysk s. 51, vesttysk s. 54, jfr. Anm., russisk s. 58), men han er aldrig bleven almindelig.

Af egenartet Interesse er de Navne og Betegnelser der længere henne i Formlen af og til giver denne et særlig bibel-perikopisk eller kirkegangsagtigt Præg; det drejer sig særlig om Færdens Maal og Dyrets Art. Triersignelsens *zi Saloniun* er vel »til Jerusalem« s. 59; langt senere nævnes den hellige Stad i een engelsk og een nordtysk Variant,

<sup>1</sup> CHR. s. 197.

<sup>2</sup> Dansk Nr. 221 af 1514 nævner ham ved en Hestesignelse, men nærmest i Forbindelse med kirkelige Bønner (»sanctum Staffn tiill hedher«). Rent folkelig er en (isoleret?) tysk moderne Opskrift mod »Verfangen«, JAHN s. 127: »Christus und Stephanus sassen beide zu Tische; C. sprach zu S.: mache mir den Gefangenen los!«

s. 49. 52; russisk kender Bjærget Zion, s. 58, finsk eengang Bækken Kedron, CHR. s. 200; dansk Nr. 25. 29 har Kors og Urtegaard; endelig er i finsk Kirkevej, Kirke og Messe Normal, s. 28 (Kirchenpfad i tysk s. 57); en enkelt finsk Fremsiger tilføjede, at Kirken laa i Jerusalem<sup>1</sup>. Æsel er Dyret i een nord- og een sydtysk Variant og i magyarisk, s. 52. 56. 57, Asen staar i dansk 1102, i to norske og (åсна) to svenske Opskrifter, s. 30; i finsk har vi normalt en musegraa e. l. Hest, s. 30, sjældnen et Æsel, i russisk en graa (eller blakket eller sort!) Hest, s. 58. Hertil kommer f. Eks. de danske Tilfælde med to Dyr, Foles Føl o. l., s. 29. Endelig kan flere af disse Træk findes samlede, saaledes en enkelt vesttysk og den normale finske Form, s. 57.

CHR.<sup>2</sup> mener, at der i disse Træk kan være bevaret noget oprindeligt, Spor af den bagved liggende Indtogsperi- kope. Til de bibelske Træk regner han ogsaa Stenen hvor- over der snubles, samt Broen, som kan forekomme i tysk, engelsk, svensk, russisk og er gængs i norsk og finsk, s. 28 fl. 49. 57 fl.; Broen er efter CHR. »die berühmte Ke- dronsbrücke« dannet af Korsets Træ. Om Stenen er talt ovenfor (s. 81); og Broen turde snarere uden Tanke paa Ke- dron være indsat som et farligt Snublested eller efter andet Forbillede (jfr. s. 28); om de russiske Opskrifter tør jeg dog ikke dømme. Vilkaarligt vilde det ogsaa være om man tydede det nordtyske og nordiske Bjærg som Zion, og i det hele om man vilde udlægge alt det som bibelsk der ikke bestemt vægrer sig derved. Der bliver endda, som vi nys saae, uomtvistelige Biblica tilbage. Men bortset fra Finland (og Rusland?) gælder, at de forekommer saa spredt og næsten helt igennem i saa sene Opskrifter at Bevarelse

<sup>1</sup> FUF. 1, 149.

<sup>2</sup> CHR. s. 198. 201 fl.



af gammel Tradition her er meget usandsynlig; Ligheden med Indtogsevangeliet hviler snarest paa bevidst Tilnærmelse<sup>1</sup>. Parallelen kunde hos mangan Signer føles tydeligt, Kristi Dyr maatte jo da rettelig være et Æsel, og hans Rejse gælde Jerusalem. Men denne Opdagen af Lighed er ganske uafhængig af det oprindelige historiske Forhold mellem Formel og Evangelietekst, og den kan altsaa ikke bruges som Bevis for hins Udspring fra denne. Den finske »kirkelige« Form maa vi regne for en Nydannelse der har bidt sig fast og skabt ny Tradition. Kirken og Messen (der jo endelig ikke nødvendig er ett med Jerusalem) kan ikke uden tvingende Grunde regnes for ældre end den skandinaviske Traditions Bjærg, der iøvrigt heller ikke tør føres tilbage til de ældste Trin. Dyrets kirkelige Maling vækker i finsk, som vi saae s. 31, ved sin Plads i Formlen Mistanke. Iøvrigt har OLRİK mulig Ret i, at den graa Farve blot betegner en almindelig »Ganger graa« til Rejsebrug.

Endelig er der Ordet *Fole*. Det er afhjemlet i 10de Aarh. (Msb.) og i 16de (s. 53), samt som engelsk, dansk, norsk Normalnavn for Dyret (om svensk se s. 30). Netop i de senere Varianter er det langtfra indlysende, at det skyldes sekundær Paavirkning fra Evangelietekst, allerede fordi de nyere Oversættelser af Indtogspærikopen lader Ordet træde tilbage her. Saaledes kalder dansk Bibel af 1550 og 1647 Dyret *Føl* (Mark. 11, 4), kun i Citatet fra Sakarias 9, 9 (Matt. 21, 5) er *Fole* beholdt; engelsk 1537 (Th. Matthews) og senere har *colt*, kun i Citatet *fole*; Luther 1526 har overalt *füllen* og *fullen*. Men ældre Oversættelser giver *Fole*, saaledes Chr. Pedersen Mark. 11, 4, Halberstädtische Bibel

<sup>1</sup> Jfr. D. St. 1916, 193; saaledes ogsaa OLRİK; blot vilde jeg ikke med ham tale om en »voksende« Kristning, men om en spredt; allerede Trierformlen har jo Jerusalem.

1522 (nedertysk) *valen*, oldengelsk fra c. 1150<sup>1</sup> *fole*; i oldhøjtysk har Tatian, 9de Aarh., *folon* (men Otfrids Christ IV 4, 10 *thaz fullin*, og Heliand har slet ikke Indridtet). Formlens »Fole« kunde for saa vidt godt være Udtryk for, at man allerede fra den ældre Middelalder af følte Jesu Dyr som ett med Indtogets Æselsfole. Men det forklares rigtignok ligesaa naturligt som udgaet fra Ordets »pro-fane«, gængse middelalderlige Brug, baade i tysk og nordisk, om en Hest, ogsaa et udvokset Dyr (ja en Stridshest); Tanken om Ridt paa særlig ungt Dyr (som Mark. 11, 2) behøver ikke at være oprindelig; jfr. Trierformlen, der har *hros*, endda trods »zi Saloniun«. — Men i hvert Fald drejer det sig ved de nordiske Opskrifters Fole ikke om spredte Tilfælde, men om en fast Norm. Folen med Rimet paa »Fod« gaar da vistnok tilbage til Middelalderen; ja Overensstemmelsen med Msb's *folon: fuoz* kan ligesaa vel, trods den store Tidsafstand, skyldes Tradition som Nydannelse. —

Hovedindtrykket bliver da dette: Tradition er i vor Formel umiskendelig indenfor hele den nordlige (nordtysk-engelsk-skandinaviske) Skat af Opskrifter der foreligger fra c. 1600 af, og formodentlig har den sin fælles Rod endnu adskilligt længere tilbage. Her foreligger gennemgaaende en Type der af indre Grunde (s. 87 fl.) maa regnes for den oprindelige; og det bliver da sandsynligt, at den nordlige Type ogsaa historisk gaar tilbage til meget gammel Tid og ikke skyldes sekundær Fornyelse af en forsvunden Form. I det ydre kan det ikke eftervises, da der er et næsten helt tomt Rum paa henved 700 Aar mellem de ældste nordlige og det 10de Aarh's Opskrifter, og kun ett af de yderst faa Vidner fra Mellemtiden (saa sent som 1575,

<sup>1</sup> Ifl. STRATMANN'S Ordbog.

s. 53) har ren Type. — Hvor lang en Forhistorie særlig den danske Tradition har indenfor dansk Grund, kan næppe siges, heller ikke om vore foreliggende Opskrifter stammer fra een eller flere Indvandring; der er næppe noget som tvinger til at hævde ny Import indenfor en Tid der ligger senere end de ældste danske Opskrifters; en anden Sag med den uepiske Nr. 53, se s. 32).

Laan har fundet Sted — snart flygtigt, snart vel skabende ny Tradition — især fra to Kilder: 1) »Mødet«, hvis Lighed i et Hovedpunkt — Ondet overvindes af en hellig Person — altid kunde friste til Indblanding, og som stadig trueede med at ændre Formlens Struktur. Derimod har 2) Palmesøndagsteksten ikke angrebet Organismen, blot ydet Navne til Udfyldning. — Som en tredje Faktor i Formlens Historie kunde endelig nævnes 3) Livets Praksis. Ud af denne fremkaldtes Personens Vrid ved Siden af Dyrets; og Udsagnet om at den Hellige strøg det vredne Lem (s. 40. 52. 54) svarer til Signerens aktuelle Kur. Fremfor alt er »Sammenføjningsordene«, der blev en Slags Formel i Formlen, fødte som umiddelbart Udtryk for Signerens Magtvilje og faglige Indgreb. De kan dog kun uegentlig kaldes et Laan, da de (s. 85) vel fra første Færd har afsluttet det episke »hellige Vrid«.

§ 27. **Tillæg: Andre Vridformler.** Nr. 52—56. (Numrene 50. 51 burde være sat efter 139 under Blod og skal afhandles dær § 62.)

Nr. 52. Medens Udtrykket »Led til Led« føjer Del til Del, paabyder »af Brud i Led« det Heles Overgang fra søndret til normal Stand. 52 er eneste danske og vel ældste nordiske Repræsentant for en fyndig Besværgelse, som er meget yndet i norsk og svensk; f. Eks. »or Lee ok i Tree«<sup>1</sup>;

<sup>1</sup> BANG Nr. 31.

»ur vre å ti le«<sup>1</sup> (vi har truffet den som Laan i den episke Vridformels Slutning s. 19. 34). Vor sjællandske 52 er vel følt som rimende. Udenfor Norden har jeg intet Eksempel paa Formlen.

Nr. 53 se s. 32. 38. — Nr. 54 er fyndig nok men maaske ung; jfr. 188. 385. — Nr. 55 er hjemmegiort. — Nr. 56. Ritus minder om Livsvaanden; Ordene klinger bibelsk, i Retning af Matt. 9, 6, Ap. Gærn. 3, 7 o. l. Bod: Nr. (13) 40.

<sup>1</sup> SL VII 10.

---

## BLOD

§ 28. **Overskrifterne** viser, at Formlernes Brug mod de enkelte Slags Lidelser i dansk er ret vilkaarlig. Dog kan Indhold og Overskrift harmonere tydeligt, saaledes 80. 102; og Signelser med det Indhold at Saar ikke skal buldne, foreskrives aldrig brugt mod Næseblod, hvor det jo blot gælder at stille Blodet. *Landets Blod* 96 er vel Variant til *al Jordens Blod* 125 (samme Hskr.), hvor Overskriften er hentet fra Formlen. *Fiesinger* 147: Fjæsing eller Fjærsing, en Havfisk, hvis Gællelaagspig giver et giftigt Stik, *trachinus draco*, Dragehoved.

### II. **Jomfrumoderen.** Nr. 57—63. 87. 1110—12.

§ 29. Nr. 57. 58. Det lille Digt er kendt ogsaa i Norge, hvor BANG Nr. 1265 *a* og *b* staar meget nær henholdsvis vor 58 *c* og vor 1110, og i Sverig, men ingensteds hyppigt. Formlen tager sig ud som Tilløb til at versificere den viden kendte gamle Signelse 140 »de tre hellige Stunder«, saaledes at tredje Stund, Opstandelsen, ikke naaede med, og anden, Døden, underordnedes Inkarnationen som dens Konsekvens. Omvendt Orden, Jesu (?) Saar, Jesu Fødsel, har vel de nærmeste mig kendte moderne sydlige Sidestykker, f. Eks. et tysk<sup>1</sup>: »Glückselige Wunde (Jesu Saar?),

<sup>1</sup> Zschr. f. österr. Volkskunde 2, 155.

gl. Stunde, gl. ist der Tag, da J. Chr. geboren war«; en fransk urimet nøjagtig Parallel kendes<sup>1</sup>. Den ældste kendte nordiske Form af Stund-Fundverset, Beg. af 16de Aarh., nævner hverken Død eller Opstandelse udtrykkeligt; den er fra Sverig<sup>2</sup>: »War herre Ih. Chr. stodh aa jordh — och fulkompnade all god ordh, — thet war en lithen stwnd oc en welsignadh stwndh — at Ih. Chr. kom i Marie fwndh« (Resten her uvedkommende); »i M. fwndh« har her, som Fødslen i de nyere udenlandske Paralleler Sidstepladsen. Fødslen helt alene nævner det ældste tyske Sidestykke<sup>3</sup> fra 14de Aarh.: »Guti weil waz (o: eine gute Weile war es), da der heilig Christ selb geporn wart, also müzz dir heut sein, dez helf mir sant Marey« (Fortsættelsen citeret s. 54). Ogsaa Fødselsunderet alene indeholder Bod og Liv for Skabningen.

At komme i eens Fund betyder at træffe een, jfr.<sup>4</sup> Rimet »Signet tha væræ the søde stundh — ther tek hær leddæ aa myn fwndh«. Den Stund fremfor alle, da Jesus kom til Maria, synes at maatte være hans Undfangelse eller Fødsel, jfr. »blev født« i de tyske og franske Tekster. Udtrykket er noget søgt; Oversætteren har maaske fastholdt et »Stunde« fra sin Kilde og ønsket et Rim herpaa (istedetfor Wunde?). Det er fristende, omend ud paa det løse, at tænke sig en anden Forklaring: Det ældste nordiske Rim har lydt omtrent: »Det var en salig Stund og Tid, da Jesus kom i Mariæ Kvid« (Moderliv, jfr. »sæll er sa kuidr er þik bar«<sup>5</sup> (< Luk. 11, 27)), og at idet Kvid blev forældet, skabtes et senere Nødrim. Siden blev

<sup>1</sup> R. tr. p. 29, 63.

<sup>2</sup> KLEMMING s. 207.

<sup>3</sup> ZDA 24, 68.

<sup>4</sup> BRANDT: Romantiske Digte II 136.

<sup>5</sup> Mariu Saga ved UNGER II 768.

atter Fund uforstaaeligt; af nynordiske Varianter har to svenske rigtigt følt, at Talen maatte være om Fødslen, den ene sætter »famn«, den anden »sköt« i Stedet<sup>1</sup>, ligesaa vor 1110 »født«; omvendt Vej gaar vor 58, bevarer Rimklang og prisgiver Mening (»Stund Lund«).

Meningen af Digtet forvanskes helt af Nr. 58 og norsk 1265 *a* ved Rettelsen l. 3 af *os* til *hende*; det ser næsten ud som en Parallel til det reformatoriske Salmevervs »Selv Jomfru Maria . . . blev ikkun salig paa samme Maade for Jesu Skyld af Gud Faders Naade«. At tænke paa Scenen Joh. 19, 26, hvor Jesus døende trøster Maria, forbyder Ordlyden. At Jesu Død løser fra »Sorg og Nød« er typisk lavkirkeligt; 1110 og norsk 1265 *b* »den evige Død« falder derimod ud af Tankegangen.

Nr. 59 og 87. *Tider* 87 i usædvanlig Betydning, under Paavirkning af en bibelsk Vending som Luk. 2, 6? Nr. 60—62. 63 Sl. og 1112 skal afhandles ved 431 fl. Nr. 63 er lig BANG Nr. 1187; *Skiær* i *a*, ukendt for danske Ordbøger, gengiver vel et tysk »Schnitt«, jfr. Hug og Slag i Overskriften; *b* forudsætter Ordet bagved sin »Forbedring«. Beg. af 63 ser ud som en fejlbrugt Ildebrandsgalder; men tilsvarende tyske Formler gælder ligesaa vel Brandsaar og Koldbrand som Ildebrand; l. 1—4 skal afhandles blandt Ildformlerne. Fingre og Engle: s. 41.

### III. Det hellige Vand.

Nr. 64—98. 102. 151—52. 155. 159. 162. 169. 1113—17. —  
352. 591. (721). — 677 latinsk.

Den striden Strøm han stiltes derved,  
som førre var vant at rinde.

§ 30. Udbredelse og Formaal. Ialt har vi henved 50 danske Varianter (81. 82 burde været satte som ett Nr.);

<sup>1</sup> Utrykt i Nord. Mus. Stockh. og SL 8, 314 Skaane.†

fra Norge foreligger c. 20<sup>1</sup>, fra Sverig kender jeg c. 50, desuden fra Finlands Svenskbygder et lignende Tal<sup>2</sup>; paa finsk foreligger en Mængde Opskrifter<sup>3</sup>. Videre er denne Gruppe yndet paa tysk fra 12te Aarh. af<sup>4</sup>, og kendt paa latin fra c. 900 af, samt paa engelsk, ogsaa hos Hollændere, samt Tjekker, Polakker og Russere; romanske Opskrifter kender jeg ikke. En enkelt græsk fra c. 1500<sup>5</sup>, vil besværges Orm; at den skulde have et Særpræg i Forhold til Vestens Opskrifter<sup>6</sup>, kan jeg ikke se; den er nær Parallel til de latinske og tyske Eksempler nedenfor s. 145 Nr. 3. 4. 6.

Formelgruppens Tankegang er klar, omend »uidentisk« (s. 74). Der fremføres et helligt Fortidsunder hvor et (rindende) Vand standses, dets Kraft skal nu virke paa det rindende Blod. Blodstillen er Formaalet i de allerfleste Varianter og er sikkert det oprindelige; men Kraften lod sig nytte overfor alt hvad der skal »stilles«, og vi ser Formlen paa de fleste nævnte Sprog nu og da bruges mod andre færende Ting, f. Eks. Ild, Sværd, Tyve; hos os mod »Pine« 352, Ild 591; Slinger 677, til Bier 721 (?).

§ 31. **Bibel, Kirke og Folkeskik.** De hellige Vande som vor Gruppe omtaler, er fremfor alle Jordan, sjældnere Rødehavet (og Syndfloden). Ved Rødehavet har Forestillingen om et spaltende Vand-under sin ældste bibelske Hjemmel; gennem Israels Historie staar det som Underens Under, et grundlæggende Bevis paa Jahves Forsyn. En

<sup>1</sup> BANG Nr. 1238—54 passim og flere.

<sup>2</sup> De fleste af disse er trykt hos LANDTMAN s. 44—88 passim.

<sup>3</sup> Dels hos LEVÓN s. 30 fl., dels i SKVR (IX 3 Nr. 820—935 passim; IX 4 Nr. 867—931 pass.).

<sup>4</sup> Adskillige Opskrifter hos EBERMANN s. 24 og (fra ældre Tid) hos HÄLSIG s. 88.

<sup>5</sup> PRADEL s. 13.

<sup>6</sup> JACOBY i ZDA 54, 206.



bibelsk Afglans af dette Grundmirakel er Gentagelsen ved Jordan under Josva (senere, 2 Kong. 2, 8, skiller endnu Elias Floden). Fra disse to Undere har ogsaa jødiske Besværgelser suget Kraft; i en »hedensk« Tryllepapyrus fra Ægypten, 4de Aarh.<sup>1</sup> staar i en pragtfuld, næsten helt jødiskpræget Besværgelse mod Besathed: »Jeg besværges dig ved den store Gud Sabaoth, paa hvis Bud Jordanfloden veg tilbage og det røde Hav bøjede af (? ἡνώδευσεν) for Israel«. Og i en Elskovsformel paa Blytavle fra Nordafrika<sup>2</sup>, 3dje Aarh., forfattet af en Jøde, siges: »Jeg besværges dig ved ham som adskilte Staven med Havet« (Fejl for: Havet med Staven). — Om Magt over Vand taler i Bibelen endelig Syndflodsfortællingen og Perikoperne Jesus i Stormen og Jesus vandrende paa Søen. Men netop om vor Formelgruppes Yndlingsscene, Jordan der staar for Jesus, veed Bibelen, nb. efter moderne Tolkningsprinciper, intet. At iøvrigt Tanken om et saadant Under netop omkring ved Jesu Tid kunde optage Sindene, viser Theudas' Historie<sup>3</sup>; denne »Messias«, død c. 45, lovede sine troende at spalte Jordan og føre dem over. —

I rent kirkelige Benediktioner kan Rødehavsunderet findes nævnt, især ved Signelse af Vievand og ved Vejrbesværgelser<sup>4</sup>. Men i de folkelige Signeformler er det ikke saa yndet som Jordanmiraklet; det optræder nok i Blodformler (hvorom nedenfor), hvor ogsaa den røde Farve kunde friste, jfr. vor 89; men Havet har den Mangel at det ikke, som Flod og Blod, rinder<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> WESSELY i Wiener-Akad's Denkschr. 36, 121 l. 1053.

<sup>2</sup> DEISSMANN: Bibelstudien s. 26.

<sup>3</sup> Josefus' Antiqu. XX 5, 1.

<sup>4</sup> Ekspl. FRANZ I 156, 8de Aarh., og II 75, 10de Aarh.

<sup>5</sup> Udenfor Blodformler nævnes det i folkelige Signelser vist næsten kun ved Forveksling med Dødehavet, som Bortmaningssted: »das rote

Jordan gik fra jødisk over i kristen Bevidsthed som hellig Flod. Til de gamle hellige Optrin kom nu Jesu Daab. Kirkelige Ritualer ved Indvielse af Daabsvand omtaler allerede fra 4de Aarh.<sup>1</sup> Flodens særlige Hellighed: Som Gud ved sin Søn har helliget Jordan, skal Daabsvandet blive helligt og aandeligt (Bisp Serapions Bønner; lignende i Romerkirken gennem Tiderne). —

Og for det fromme Folk bliver Jordan højhellig, ja i nordiske Korsfareres Øjne det helligste af alle hellige Rejsemaal<sup>2</sup>; de danske Brødre Sven Biskop og Eskil, ved Aar 1150, faar deres Bøn opfyldt at dø ved Jordan efter Badet. Pilegrime bringer Jordanvand med hjem. Men den som ikke kan hente eller købe af det dyrebare Væld, skaber sig et nyt Jordan af en hjemlig Flod; saaledes gaar i Nutiden Mährens Tjekker med lungesygge Børn til en stærkt rindende Flod og siger: »Hil være Jesus Krist, lille Vand! Hvorfra flyder du, Vand? Jeg kommer til dig om Sundhed. Du flyder fra Jordan«<sup>3</sup>. Den græske Kirke holder 6te Januar »Jordanfest«; saa gaar Gejstlige i Procession til de stedlige Vandløb eller Søer, vier dem med Krucifikset og stænker Folk med dette Vand, som nu har faaet Underkraft. — Jordan som Stednavn rundt i Evropa staar vel tildels i Forbindelse med denne Hjemliggøren af den fjærne hellige Flod. Saaledes sikkert *Jordansbad*, Sundhedskilde i Odenwald; maaske *Jordansee* paa Øen Wollin<sup>4</sup>; i Nordøstfinland ligger *Juortuna* (∴ Jordan) Sø<sup>5</sup>. *Jordanes* og *Gior-* Meer, da weder Vieh noch Leut ist« (Z. f. Religionsws. 12, 159); »skjut i en sjö där ingen rör, och skjut i röda hafvet« (MNM s. 35).

<sup>1</sup> FRANZ I 51.

<sup>2</sup> jfr. RIANT: Scandinaves en terre sainte s. 88. 226.

<sup>3</sup> HOV. KRON. II 660; lignende I 62 fra Karpaterne.

<sup>4</sup> Blätter f. pomm. Volkskunde 2, 147 med den raske Tilføjelse »Navnet har naturligvis intet at gøre med den palæstinensiske Flods«.

<sup>5</sup> Endelig naturligvis Jordanfloden i Utah. RITTERS Geogr. Leksikon

*dano* (Bruno) viser os Navnet som Personførnavn, *Jourdan*, *Jordan*, *Jordaens* som Efternavn. — Endelig optræder Floden i hjemlige Ordsprog: »Kaste Hund i *Jordens* Flod, da er Hund som føre var« (Peder Laale Nr. 592).

§ 32. **Legende og ældste Signelser.** Vi forstaaer, at denne Flod, som høj Kirkelige Bønner og lav Kirkelig Praksis gjorde nærværende for Sindet, kunde faa Plads i Legender, og at ogsaa Signeformlerne maatte kalde den hid fra det fjærne Øst for at udnytte dens Kraft. Der er Spor af, at Jordan i Folkets Tankegang stod som Grænsen mellem Midgaard og Dæmonverdenen. Straks hinsides Floden sværmer de onde Aander<sup>1</sup>. Nede i Vandet ligger Dragen Behemoth (ud fra Iob 40, 18, se JACOBY s. 74, der med Rette tilføjer: »for Kirkelærerne var Dragen naturligvis et Symbol, for det menige Folk en Realitet«). Men vestfra søger Gud og Helgener Floden, Jomfru Maria holder Fodtvæt i den<sup>2</sup>. Ifølge K. KROHN<sup>3</sup> skildrer finske Tryllekvad Jordan som alle Vandes Urkilde. Det Legendemotiv der i Signeformler ganske særlig maa holde for, er dog Standsningsunderet, der sker da Jesus gæster Jordan. Hvorfra stammer denne Forestilling? PRADEL<sup>4</sup> forklarer den saaledes: »Jordan stod« er blot en Fordrejelse af »Jesus stod i Jordan«, saadan som enkelte Formelopskrifter korrekt siger (dog henstiller han, at Josva- og Eliasunderne mulig her kan have virket med). Dette er at stille Tingene paa Hovedet. De gamle Opskrifter lader altid Jordan, aldrig Jesus kender en Del Flækker Jordan i USA, en Landsby i Brandenburg og nogle Distrikter (med Afledningsendelse) i Galizien og Polen; er nogle af dem opnævnt efter lokale Vande? »De *Jordaan*«, Amsterdams Fattigkvarter, skal være Fordrejelse af »Le Jardin«.

<sup>1</sup> Jfr. Trylleord s. 71. 73: Herrer over Regn, men selv kuede af Ild?

<sup>2</sup> FRANZ II 591 fra 9de Aarh.

<sup>3</sup> Skandinavisk mytologi (1922) s. 109.

<sup>4</sup> Griechische Gebete 1907 s. 49.

staa; og vi har her en Tradition der naaer tilbage til Oldkirken og end ikke var fremmed for dens højkirkelige Kredse. Om dette kan Patristikere og Hymnologer fortælle os, og særlig har AD. JACOBY 1902<sup>1</sup> samlet og afhandlet de oldkirkelige Vidnesbyrd om bl. a. ogsaa dette Træk.

Udsagn i Retning af et Vandunder ved Jesu Daab møder os fra 4de Aarh. af. Afrem og senere syriske Kirkelærere hentyder til eller citerer ved Udmaling af Daabs-scenen Salme 77, 17 »Vandene saae dig og skælvede« (Afrem) og især 114, 3 (og 5) »Havet saae det og flyede, Jordan vendte om og løb tilbage«. Blandt de ældste Vidner er, Ægtheden forudsat, ogsaa et vesterlandsk; i den ambrosianske Hymne »in theophania« hedder det<sup>2</sup>:

seu mystico baptisate  
fluenta Jordanis retro  
conversa quodam tempore  
praesente sacraris die

(et senere Hskr. har »fluente Jordane retro«). — Men desuden har vi en ejendommelig, apokryf Daabsberetning paa græsk, indkapslet i en Opregning af Hoveddata i Jesu Liv, som atter er indføjet i et Arbejde fra 7de Aarh's Begyndelse, men selv aabenbart ældre; det Stykke af Fortællingen vi her har Brug for, siger<sup>3</sup>: »Han blev døbt (Datum og Klokkeslet) af Johannes i Floden Jordan, og Jordan gik tilbage. Men Herren sagde til Johannes: »Sig til Jordan:

<sup>1</sup> Ein bisher unbeachteter apokrypher Bericht über die Taufe Jesu.

<sup>2</sup> MONE: Lateinische Hymnen des Mtl. I Nr. 56; JACOBY s. 54.

<sup>3</sup> Jacoby s. 17: *Ἐβαπτίσθη . . . ἐπὶ Ἰωάννου ἐν τῷ Ἰορδάνῃ ποταμῷ, καὶ ὁ Ἰορδάνης ἀπελόδισεν εἰς τὰ ὀπίσω. εἶπεν δὲ ὁ κύριος τῷ Ἰωάννῃ· εἶπον τῷ Ἰορδάνῃ· στήθι, ὁ κύριος ἦλθεν πρὸς ἡμᾶς. καὶ εὐθέως ἔστησεν τὰ ὕδατα etc. Formelt kunde εἶπον opfattes som »jeg sagde«, saa Jesus forklarede Joh., at Jordan var veget (= standset) paa hans (Jesu) Ord; men allerede ἡμᾶς udelukker dette.*

staa, Herren er kommen til os!« Og straks stod Vandene. Da faldt Joh. ned for ham og sagde« etc. (Replikskifte som Matt. 3, 14—15; først derpaa stiger de ned i Vandet, der saa bruser op om dem). — Vidne om et Staaunder ved Jesu Daab er uden Tvivl ogsaa Pilegrimen Antoninus fra Piacenza sidst i 6te Aarh.; han fortæller i sit Itinerarium cap. 11<sup>1</sup>, at ved Epifanias-tide stiger Præsten (aarligt) ned i Jordan, »et hora qua coeperit benedicere aquam, mox Jordanis cum rugitu *redit* post se, et *stat* aqua (superior in se), usque dum baptismus perficiatur . . . Completo baptismo revertitur aqua in locum suum«. Meningen maa være, at dette Under sker nu ved de aarlige »Daabs«-ceremonier, fordi det i sin Tid skete ved Jesu Daab; Disciplene er jo ikke over deres Mester<sup>2</sup>. Man jævnføre en lidt ældre Fortællers Udsagn om et andet Jordanmirakel: Bjærgene ved Floden sprang for Jesus (Salme 114, 4) da han døbtes, »et hodie velut saltantes videntur« (Diakonen Theodosius c. 530)<sup>3</sup>.

Den græske Daabsfortælling gaar efter JACOBYS Mening tilbage til et gammelt apokryft Evangelium; og bag dette maa atter ligge jødiske Forventninger om, at i Messias-tiden vilde Gud gentage Fortidens store Vandundere; J. henviser (s. 62) til fjerde Esra, fra 1ste kr. Aarh., der taler om Eufratovergang; man kunde tilføje Theudasaffæren (ovf. s. 101), der jo gælder selve Jordan. Det som disse Forventninger egentlig maatte gaa ud paa, var jo imidlertid en mirakuløs Flod-overgang, i Lighed med Josvas og Moses. Den kristne Tradition bød nu ikke paa et saadant Under

<sup>1</sup> GILDEMEISTERS Udg. s. 9, jfr. JACOBY s. 54, ogsaa FRANZ I 71.

<sup>2</sup> I den yngre Hskr.-række, som GILDEMEISTER i dette ene Tilfælde foretrækker, er tilmed Salme 114, 3 citeret som Forklaring (*dicente psalmista*), omend ikke udtrykkeligt udlagt om Jesu Daab.

<sup>3</sup> TOBLER et MOLINIER: *Itinera Hierosolymitana* I 68.

i Jesu Liv<sup>1</sup>; skulde noget lignende alligevel finde Plads her, frembød der sig kun een »Hank«, Jesu eneste Forbindelse med en Flod, hans Daab i Jordan. Miraklet anbragtes da her, skønt det passer slet; Daab kræver jo, at Vand er forhaanden, ikke at det viger eller skilles. Vi vil senere se, at denne Disharmoni af og til er følt langt ned ogsaa i Trylleformlens Historie. Oldkirken fandt, som vi har set, en Formidling ved Salmesteder der fremstiller Vandets Tilbagevigen som Udtryk for dets sky Ærefrygt overfor Guds (> Jesu) Højhed. Ejendommeligt er Forholdet i den græske Apokryf (et Spørgsmaal som JACOBY ikke gaar ind paa).

Her kan ikke være fortalt to successive Undere, at først viger Jordan — aabenbart af Ærbødighed som Salme 114, — saa (δε) faar den Paabud om at standse sin Vigen. Herved vilde ganske vist opnaas en rimelig Sammensmeltning af det stridige Stof (jfr. ovenfor): Vandet skal »staa«, ikke til Passage, men modsat yderligere Bortvigen, der vilde hindre Jesus i at faa Vand over sig. Men Teksten selv gør Modstand mod denne Opfattelse; thi Buddet »staa, Herren er kommen« passer kun som en Ordre til at afbryde det naturlige Løb og ikke den Vigen der netop skyldes Flodens Bevidsthed om at Herren er der. De to Træk, Vigen og Staaen, er altsaa to forskellige Anskuelsesformer for ett og samme Under. Vi kan da antage, at det apokryfe Indskud først begynder med Ordene »men Herren sagde«, medens Sætningen »og Jordan veg tilbage« hører med til den »kronotaktiske« Ramme (s. 104), der omslut-

<sup>1</sup> Derimod maatte Jesus ved selve sit Navn føles som en klar Antitype til Josva, græsk Ἰησοῦς. Daabsstedet og Overgangsstedet, hvorved sikkert er tænkt paa Bethabara, identificeres udtrykkeligt hos Antoninus fra Piacenza (videre herom JACOBY s. 63 fl.).

ter Indskuddet, og som opregner: Jesus blev født (Tid), døbt i Jordan (Tid), og Jordan veg, han blev i Verden (Tid), korsfæstedes etc. Sætningen om Flodens Vigen var da den Knage hvorpaa Apokryfen, med et  $\delta\epsilon$  = »nemlig«, hægtedes op. Eller muligvis, da tilsvarende Kronotaksier ellers ikke bringer dette Led: Indskuddet begynder med et kort, højkirkeligt Udtryk (»gik tilbage«) og knytter dertil en lavkirkelig Udmaling. — At Jesus nytter Johannes som Mellemled til at øve Underet, kan være Efterligning af 2 Moseb. 14, 16, hvor Gud byder Mose skille Havet med sin Stav (Mose og Johannes er begge Vejbanere der ikke selv hører hjemme i det forjættede Land, henholdsvis Himmeriget, 5. Moseb. 34, 4 og Matt. 11, 11).

Der foreligger da to selvstændige Former af Underet, en »aandeligere«, Højkirkens, hvor Vandet flyer i hellig Sky, og en krassere, Apokryfens, hvor Vandet faar en Ordre til at staa stille. Begge Former trives ned gennem Tiden, stadig hver i sine Kredse. Græske liturgiske Forfattere gennem hele Middelalderen nytter den første, saaledes endnu Bessarion i 15de Aarh.<sup>1</sup>; i særlig Udformning hedder det<sup>2</sup>: »Idag (Epifanias) helliges Vandenes Natur, Jordan brister (*ῥίγνυται*) og holder sine Kilders Strøm tilbage, da den ser Herren tvætte sig«. (Stedvis skal ogsaa latinske Epifaniasritualer henvise til hine Salmer<sup>3</sup>, derimod ikke *Rituale Romanorum*). Det føles vel her nærmest som et digtersk holdt Udtryk for det Helliges Overlegenhed over det fysiske (samtidigt med at Kunsten realistisk nok gengiver Floden som en Person<sup>4</sup>. Det krassere Mirakel fort-

<sup>1</sup> GOAR: Euchologion, Venetiis 1730 s. 375.

<sup>2</sup> GOAR s. 366.

<sup>3</sup> DANIEL: Thesaurus hymnologicus I 20: »nonnullis locis«.

<sup>4</sup> Jfr. Billedet i »Trylleord« s. 60.

sættes delvis i Signeformlerne. Den ældste kendte Opskrift af dem staar i Hskr. fra c. 900<sup>1</sup> paa Vulgærlatin:

»Christus et S. Johannes ambelans ad flumen Jordane; dixit Christus ad S. Johanne: restans, flumen Jordane! Commode (aab. ∴ quomodo) restans flumen Jordane, sic res te venast (∴ restet vena ista) in homine it!«

Sammenligner vi denne Form med den græske Apokryf, finder vi tre iøjnefaldende Ligheder: 1) Jordan »staar«; 2) den handler ikke af hellig Sky, men efter given Ordre; 3) Ordren gaar gennem Johannes som Mellemand: *εἶπεν ὁ κύριος τῷ Ἰωάννῃ* = »dixit Christus ad S. Johanne«, hvorefter et »dic« let kan tænkes udfaldet (som formentlig overflødig p. Gr. af dixit). Det er da unødvendigt at rette »ad S. Johanne« til »ad Jordane«, hvorved Johannes blev blot Statist; Formlens Begyndelse sideordner jo de to Personer og vækker derved Forventning om, at vi skal høre om dem begge. I alt dette staar Apokryf og Signeformel sammen mod »højkirkelig« Form. — Vor Opskrift og en Række senere gaar ud over Apokryfen i et vigtigt Punkt, nemlig ved helt at tie om selve Daaben og betone, at det er to vandrende der kommer til Floden; vi skal da aabenbart tænke os, at de agter at gaa over den; herved har Formlen skabt fuld Konsekvens, Jesus er helt bleven til en anden Josva, Formlen til en Messiasskildring i jødisk Aand.

Ganske nær ved denne Opskrift staar een af de ældste i tysk Sprog<sup>2</sup>, fra 12te Aarh.: »Christ unde Johan gien-gen zuo der Jordan; do sprach Christ: stant Jordan, biz ih unde Johan uber dih gegân! Also Jordan do stuont, so stant du N. illivs bluot!« Her er taget det sidste Skridt,

<sup>1</sup> MS II 275.

<sup>2</sup> ZDA 23, 436.



idet Overgang over Floden udtrykkelig nævnes. Johannes er fra Pladsen som Ordreoverbringer flyttet ned i Jesu Tale. — Først fra Middelalderens Slutning af dukker denne Type igen op for os, hvorom senere.

De øvrige Opskrifter vi har fra den ældre Middelalder, opviser derimod en anden Type. De lader nok Jordan »staa« e. l., men uden Ordre, og de nævner udtrykkelig Daaben. Begge disse Træk (Daab og Flodens Standsen af sig selv) findes forenede i alle disse Opskrifter. Deres Tekst gives her, saa vidt muligt i Tidsfølge.

1. Fra 10de Aarh.<sup>1</sup>: ... *Adiuro sanguis ... vt non fluas plus quam Jordanis aha, quando (?) Christus in ea baptizatus est & a ... a*<sup>2</sup>.

2. Fra c. 1100<sup>3</sup>: *Christus ibat ad Jordanem, ut baptizaretur a Johanne. Jordanis stetit et stupuit. Sic stupescit gutte sanguinis ...*

3. Fra c. 1100<sup>4</sup>: ... *Ita tu sanguis sta, sicut flumen Jordanis stetit, quando Christus in te (!) baptizari uoluit a Johanne baptista, et nil fluxit in amne.*

4. Fra 12te Aarh.<sup>5</sup>: ... *Also uerstant du, so der Jordan uerstuo[n]t, ubi Scs Johannes Jhes. Christum filivm dei baptizauit*<sup>6</sup>.

5. Fra 12te Aarh., »Milstätsignelsen«<sup>7</sup>: *Der heiligo Christ wart geboren ce Betlehem; dannen quam er widere ce Jerusalem, da ward er getoufet vone Johanne in demo Jordane; duo verstuont der Jordanis fluz unt der sin runst.*

<sup>1</sup> STEINMEYER s. 379.

<sup>2</sup> *a ... a* udfylder v. STEINM. som »alleluia«; snarere: »a Johanne baptista« (saa *et* bör stryges)?

<sup>3</sup> STEINMEYER s. 378.

<sup>4</sup> STEINMEYER s. 378.

<sup>5</sup> STEINMEYER s. 378.

<sup>6</sup> jfr. SCHUM: Verzeichn. d. amplon. Hschr. zu Erfurt s. 720.

<sup>7</sup> MS I 180.

Also verstant du . . . also der Jordan tate, duo der guote S. Johannes den hl. Christ toufta.

6. Fra c. 1200 (?)<sup>1</sup>: . . . So uerstant du blod, sose Jordanis aha uerstunt, do der heiligo Johannes den heilanden Crist in iro tovfta . . .<sup>2</sup>.

Alle disse Opskrifter tilstræber jo et visst bibelkorrekt Præg. Kuriøst er det, at Nr. 4 af dem, dær hvor Bibellærdommen tager fat, slaar over fra Folkemaalet til Latinen. Nr. 2 begynder næsten ordret som Matt. 3, 13; og Nr. 3 (en Komposition hvis første, her ikke citerede, Del er meget folkelig) nyder ligefrem sin egen Kirkelighed: baptizari voluit. I Nr. 2 betyder stupuit og stupescit sikkert »standse(de)« (bedre var Ordstilling stupuit et stetit); men hvis der er en Biklang af »studse« deri, har vi dermed en saglig Parallel til Underets højkirkelige Form, Vandets Ærefrygt<sup>3</sup>. Nr. 5 hører til en Type, Hovedtider og -steder i Jesu Liv, der er almindelig yndet til Formelbrug (§ 64). Den foreliggende særlige Form, hvor Opregningen udvides ved Jordan-leddet med et Mirakeltillæg, kunde trods Fraværet af Datumsangivelser maaske tænkes at have litterær Sammenhæng med Skriftstykker som den gamle Kronotaksi (s. 104—107). Formen er ogsaa senere brugt som Signelse og synes særlig i England at have vundet Yndest, f. Eks.<sup>4</sup> (c. 1400): »Crist, þat was of þe virgine Marie born and

<sup>1</sup> Anz. DA 15, 216, ogsaa STEINMEYER s. 377.

<sup>2</sup> Af helt egen Art er en meget gammel Opskrift, 10de Aarh., ZDA 52, 171: »Vnde venis tu Iordane sanguis et aqua? Periuro te (Næseblodet) . . . ut redeas et ultra non exeat de naribus istius hominis«. Spørgesformen minder os om den langt senere tjekkiske Formel s. 102. Navnet Jordan synes at gælde baade Blod og Vand: Hvorfra nu denne Blodjordan kommer, saa skal den ligesom Vandjordan trække sig tilbage.

<sup>3</sup> Jfr. en Opskrift hos EBERMANN s. 47 (Slutn. af Mdalderen?): »Chr. et Joh. descenderunt in flumen Jordanis; aqua obstipuit et stetit . . .«

<sup>4</sup> Anglia 19, 81.

cristenid in þe flum Jordan; also þe flum stood, also stawnche þis blood of N.« — Vi lægger endnu Mærke til, at disse Opskrifter overvejende ikke begynder fortællende som den »krassere« Type, men har Underet i Eftersætning med »sicut« (»so«). Af de to Undtagelser giver een, Nr. 2, ren Bibeltekst, een, Nr. 5 »credomæssig« (eller kronotaktisk) Tekst.

Hvorledes er nu Forholdet mellem Overfartstypen (s. 108) og den kirkeligere, numerisk stærkere Daabstype? Ett er givet, at hin ikke har vist sig som en senere Depravation af de korrekte Formler. Den er ikke et blot og bart Udslag af den mørke Middelalders vilde Fantasi, men stammer stofmæssigt fra Oldkirken og har her sit nærmeste os kendte Sidestykke i den JACOBY'ske Apokryf, som den dog til sit Brug simplificerer (og dermed yderligere »judaiserer«) ved at tie om Daaben og opfatte Optrinnet helt i Stil med Josvaunderet. Man kunde tilføje, at denne »apokryfe« Type magisk set er den adækvateste og fuldkomneste (især den historisk ældste Opskrift fra c. 900, s. 108), idet den alene udmaler hvad der har Betydning for Formaalet, nemlig Standsningen; at Jesus ogsaa blev døbt ved den Lejlighed, er her uvedkommende. — Daabstypen har jo ret varierende Former, der kirkeliggør Stoffet hver paa sin Maade. Mod at udlede dette deres Stof udelukkende fra højkirkelige Hymner, Ritualer o. l. taler, at vi i disse vistnok altid har Udtryk fra Davidssalmerne (Jordan bævede, veg, vendte tilbage), hvoraf vi i Formlerne højst fandt et enkelt Spor, Nr. 2. Formlerne ogsaa af Daabstypen har alle »stod«. Ogsaa bag Daabstypen ligger for saa vidt den lavkirkelige, apokryfe Form for Underet. (Det højkirkeligere klingende »redire« findes alene i den helt egenartede Opskrift s. 110 Anm. 2, der ikke hører til

nogen af de to Typer). — Sikkert at bestemme det historiske Forhold mellem de to Formeltyper er dog næppe muligt; maaske de oprindelig er indbyrdes uafhængige, skabte hver paa sin Vis ud af de ældre Stoffer.

Ved Siden af alle disse Formler med Staa-underet har vi endelig endnu en hyppig Form, hvor det, uden Staa-under, er selve Jordans mystiske Kraft som Daabsflod der skal virke. De paagældende Opskrifter gælder normalt ikke Blodstandsning, men de vil signe Vand til Saarbehandling, eller besværges Feber, Orm, Tænder. Den ældste af dem er ældre end den tidligste tyske Staa-under-opskrift, nemlig fra 11te Aarh.: »Wazzer fluzit, Jordan heizit, da der heiligo Crist inne gedofet ist«<sup>1</sup>, Ordene staar inde mellem magiske Lønord, Formaålet er ikke nævnt. HÄLSIG s. 91 giver en Række mdald. Eksempler paa Jordan nævnt uden Staa-under; han har næppe Ret i, at Underet i disse Opskrifter er »glemt«; vi har snarest en selvstændig Type for os: ved Daabsflodens Kraft kunde man besværges alt ligesaa virkningsfuldt som ved Marias Mælk og Jesu Blod. Saa godt som alle de Citater HÄLSIG giver, fremhæver udtrykkelig Jesu Daab; det er den der her giver Jordan Signekraft. — Hos os hører 960 og 1122 herhen.

Vi gaar over til at betragte de danske Opskrifter, i stadig Sammenhæng med Uderlandets; og vi spørger om Scene, Under, Personer, Redskab, Form.

§ 33. **Scenen** er baade i latin og tysk, nordisk og finsk normalt ved Jordan, hvor Jesus (og Johannes) optræder. Men er det i de senere Opskrifter en Daabscene eller en Overfartscene der vises os? Adskillige Varianter lader dette helt staa hen, i dansk saaledes 67. 70. 73—77 og flere (især dog saadanne der ikke nævner Navnet Jordan); 67 »tren ic«

<sup>1</sup> ZDA 21, 210.

kan lige godt gælde Daab og Overgang. Ofte nævnes udtrykkelig Daaben; tyske Eksempler: »... (bluot) stant sam drâte sam der Jordan tâte, da der hl. Krist inne getauffet ist«, c. Aar 1300<sup>1</sup>; fra Nutiden: »Blut stehe still, wie das Wasser im Jordan, wo unser Herr Chr. getauft ward«<sup>2</sup>. I dansk nævnes Daaben kun i ret faa (ni) Varianter: 64—69 undt. 67; 95. 97. 98. 352; heller ikke særlig ofte i Norge og Sverig.

Men ved Siden af Daabsscenen dukker Overfartsscenen atter op fra 15de Aarh. af og holder sig til Nutiden. Det kan tænkes, at den er sekundær Genindførelse af Josva-motivet, der jo naarsomhelst har kunnet gøre sig gældende<sup>3</sup>; men den kan ligesaa vel være Arv fra gammel Tid, skønt vi ingen sikre Sidestykker har fra 13de og 14de Aarh. Paa hollandsk hedder det i 15de Aarh.<sup>4</sup>: »Die heileghe Kerst ende die goede sinte Jan ghingen over die Jordan« (overført til en Morgensignelse). Nytyisk<sup>5</sup>: »De Här Jesus genk iöwer den Fluss un iöwer dat raude Meer«; fra Angel<sup>6</sup>: »Als Jesus über den Jordan ging, da standen alle die Wasser still; ist das nicht wahr?« En latinsk Komposition fra England, 15de Aarh.<sup>7</sup> giver os først en

<sup>1</sup> MS II 273.

<sup>2</sup> BARTSCH s. 375.

<sup>3</sup> Ogsaa Motivet Jesus vandrer paa Genezaret Sø kan til enhver Tid have virket med. Det andet Genezaretmotiv, Jesus stiller Stormen, kan vi finde i engelsk og tysk: »Water was woode and hye of floude, Christ bad it stand still, and still it stood« (Anglia 19, 87, Aar 1597). »Jesus stromet Wind und Meer, das(s) das Blut gestillet wehr (wär'; STRACKER-JAN s. 68). Den Helliges Ordre til Vandet kunde man allerede for den gamle Apokryfs Vedkommende, s. 104, udlede herfra (Mark. 4, 39); hverken Mose eller Josva udtaler Ordre. Det er dog næppe indlysende nødvendigt.

<sup>4</sup> Altdeutsche Blätter 2, 271, MS II 276.

<sup>5</sup> ZRhWV 1, 217.

<sup>6</sup> Slesv. Provinzialafterretn. ny R. 4, 312 ved H. F. FEILBERG.

<sup>7</sup> WRIGHT I 315.

daabfri Ordretype (dog uden udtrykkelig Overfart) og bag-  
 efter en kirkeligere Form: »Stabat Jhesus contra flumen  
 Jordanus et posuit pedem suum et dixit: Sancta (ɔ: sta)  
 aqua per deum«; saa følger Sætninger om Longinus og  
 endelig: »Sic restat sanguis, sicut resticit Jordanus, quum  
 Christus in eo baptizatus fuerat«.

I dansk er vore ældste Opskrifter daabfri og hører nær-  
 mest eller udpræget til Overfartstypen. Nr. 72 fra c. 1450  
 siger, at Gud og Johan »rethæ them ath Jordan« (*ath*  
 maa betyde »til«; »rothæ« i BRANDTS Gmldansk Læsebog  
 s. 64 er fejllæst); en omtrent samtidig tysk Opskrift, der  
 fortsætter som Hestesignelse, begynder: »Unser Her Jhesus  
 rait sein ros durch sant Jordans furt«<sup>1</sup>. Vor 1113 fra c.  
 1550 har (Vorherre og S. Hans) »gik offuer Jordans flod«;  
 om Nr. 1114 straks nedenfor. Af nyere Opskrifter uden  
 Daab har 82 »dig (ɔ: de) gik over Flod«, lignende 1115;  
 81 *vandrede over*, 71 *drog over*; 96 *red over*. Ubestemte  
 Udtryk er 84 *vandrede ved*, 155 *stod ved*, 85 *gik ned de* (ɔ:  
 til?), 86 *gik sig ud ved*. Til Overgangen svarer i 82, at  
 Floden *skiltes* (som 2 Moseb. 14, 21); om *brast* i 72 se  
 § 38. — Norske Overfartsvarianter er BANG Nr. 1245—6;  
 svenske med udtrykt Overfart synes sjældne; »Vår Herre  
 J. Chr. gick igenom Jordans flod; då stämde han alla  
 sår . . .« sagdes i Gønge Herred<sup>2</sup>.

Vor 1114 fra c. 1550 lader Jesus passere Floden paa  
 mindre underfuld Maade: S. Hans Evangelist »hand bygede  
 en bro for Jesum Christ«; alligevel følger »han stillitt den  
 flod« (stillede altsaa ɔ: betvang, eller Broen er en Dæm-  
 ning?? eller Sammenstillingen er tankeløs). Hint Udtryks  
 Forklaring faar vi vistnok fra en svensk og en norsk

<sup>1</sup> SCHÖNBACH utrykt Nr. 850, fra cod. lat. Monac. 9593.

<sup>2</sup> Utrykt i Nord. Mus. Stockh.

Værnesignelse. FERNOW<sup>1</sup> meddeler Aar 1773 et »Søndagsvers«: »S. Johas Evangelist han bygde *bro* för Jesum Christ; vår herre är min brynja» (o. s. v., Bøn om Beskærmelse). Og BANG Nr. 1330 har i et Morgenvers (trykt c. 1810): »Signe me Johans Vængelist, so bygte *Braut* (∴ Vej) fyr Jesum Krist«. Bagved ligger her den bibelske og kirkelige Tanke, at Kristi Forløber, Vejbyrder<sup>2</sup>, er Døberen, som saa sammenbandedes med Evangelisten; i vor 1114 er Udtrykket forstaaet realistisk, og er vel kun overfladisk set bedre paa sin Plads i denne gamle end i de nyere Varianter; i dette enkelte Tilfælde har vi da indenfor Signeformlerne den symbolske Tanke som den oprindeligere, den ligefremme som den afledede (jfr. s. 82 og »Trylleord« s. 64 Anm.). — En svensk Bro-variant af anden Form er »Vår herre Krist och sankte Päär gick öfver en bro; skt. P. stämde vatten, och Jesus stämde blo'«<sup>3</sup>.

Det gængse Udtryk for den hellige Flod er hos os *Jordans Flod*; 72 har blot *Jordan*. Formen »Jordan« findes i ældre engelsk og tysk<sup>4</sup> og hos os allerede i Laaleordsproget (se s. 103) og i en Pilegrimsvejledning fra 15de Aarh.<sup>5</sup>; i nærv. Signelse har 64 b. 65 (se II s. 140). 70. 75. 83. 102 b. 1115 *Jordens Flod*, 74 *Iorden Vlod*. Heraf er saa udviklet *Jordens og Hausens Flod* 77<sup>6</sup>, og maaske videre *al Verdens Flod* 76. 91. 93. 1117; Tanken er vel her rettet paa Synd-

<sup>1</sup> Beskrifning öfwer Wärmeland s. 250.

<sup>2</sup> Prioritetsspørgsmaalet m. H. t. Ordene braut og Bro er en Sag for sig.

<sup>3</sup> MNM s. 26.

<sup>4</sup> Saal. BARTSCH s. 12 i Trylleformel fra Aar 1576.

<sup>5</sup> LORENZENS Udg. af Mandeville s. 213.

<sup>6</sup> jfr. fra Skaane (utr. i Nord. Mus.): »... Maria slog en pål uti jorden ned; så länge denne står ...«. Her er Stav i Jordan blevet til Manepæl i Jordan. Fra svensk Finland (LANDTMAN s. 51. 49. 61) »Jordaflod«, »Nordans flod«, »norra flod«. Lignende som i skaansk har vor 82 *Stav udi Jord* < Jordan. Om Staven se § 36.

floden, som dækkede hele »Jorden«. I hvert Fald har vi denne for os i 69 *Vandfloden* (trods Daaben), samt 78. 591 *Noe Flod*. Der er ogsaa norske og især svenske og finske Eksempler paa Noah og Syndfloden; fra latin og tysk har jeg ingen noteret. Er *Nain* 79 Fejl for Noah? Og er *Jacobs Flod* 66 blot Fejl for Jordans Flod eller vildfarende Lærdom fra 1 Moseb. 32, 10. 22 (Jakob gaar over Jordan og over Jabok)? —

*Det røde Hav* er indenfor vor Formelgruppe kendt baade i latin, tysk og nordisk, overalt dog vistnok ret tilbageværende; hos os 88—91. 162. 1116; Farven er kun udnyttet i 89. Af disse Opskrifter giver 88. 89. 1116 et korrekt bibelsk Billede fra 2 Moseb. cap. 14 (Nr. 1116 er til lige Genklang fra Hebræerbr. 11, 29). — Scenen fra Josva cap. 3 foreligger i Nr. 102; den ældste Opskrift fra Norden (og i det hele den ældste kendte?) med den rene Josvascene turde være en finsk fra Aar 1699<sup>1</sup>: »Staa Blod i Jesu Navn, som Vandet stod i Jordans Flod, dengang Israels Børn gik gennem den med tørre Fødder«. — I nogle Tilfælde optræder Jesus (og Maria) paa den gmltestamentlige Skueplads: 90. 91. 162 ved Rødehavet, samt 591 ved Noe Flod. Udtrykket i 162 »med (sine) tørre Fødder« (»pede sicco« Judith 5, 12) genfindes t. Eks. i *Maríu Saga* (ed. UNGER I 53) »hann géck þurruum fótum um síá«, hos BANG Nr. 1253 og i finsk (se ovenfor).

Endelig kan Vandet lades unævnt: *Flod* 82. 84. 87. 1114, *Christi Flod* 151—2, *Flugt* 159 ∴ Flod (< tysk »Flut«?), mærk Rimet som i 87; *Strand* 85. 86. 94. 721 jfr. 49. — Tysk har noget tilsvarende naar Moses med sin Stav slaar »in 'n Bach«, som saa staar stille<sup>2</sup>. Ogsaa svensk

<sup>1</sup> LEVÓN s. 30.

<sup>2</sup> Niedersachsen 16, 191.



har Eksempler. I Finland, svensk og finsk, indtræder en sidste Fase, idet Vandet ikke sjælden bliver en hjemlig Fos: »du ska stå som Kyrö fors, och du ska levräs som Ämmä fors«<sup>1</sup>; her er desuden selve Underet ved at blive utydeligt.

§ 34. **Underet.** Kærnen i vor Formel, uafhængigt af hvor Scenen er og hvem der optræder, er Vandets underfulde Standsning. Alle mig kendte latinske og det overvældende Flertal af engelske og tyske Varianter bruger om selve Underets Indtræden uvirkende Verbum med Vandet som Grundled (Jordan stod o. l.). Latin har »*restans*« s. 108, »*restilit*, »*stetit* (vor 677); engelsk *stood*, (it) *stopped*; tysk *stuont* og *stand*, »*verstunt*, »*stille stand*, »*sich teilte* o. l. Kun en enkelt Gang aktivt; engelsk »Jeshu that was . . . baptyste in flom Jordan and stynte the water on the stone . . .«<sup>2</sup>, 15de Aarh.; tysk: tving dette Blod, »als du betwunge den Jordan«<sup>3</sup>, 14de Aarh.; men hverken »stillen« eller »stemmen« kender jeg Eksempler paa.

I dansk har vi derimod to gængse Typer. Een uvirkende: *stod* 64—68, »*stille stod* 70. 71. 83. 88 (162), »*brast ran* 72. Og een virkende, med personligt Grundled; Yndlingsordet er her »*stilledede*, allerede i 16de Aarh. Nr. 1113—14, ialt har vi Verbet et Dusin Gange; desuden »*dølger* 87, »*bandt* 591 *a* (»brændte« i *b* skyldes Tanken paa, at Opskriften vil stille Ild). Mellem de to Typer staar det lideformede »*skiltes* 82 og »*stilledes* 81. 84. — Begge Typer holder sig i norsk og svensk, vel endda med Overvægt for den aktive; svensk Eksempel<sup>4</sup>: »så stille skall du stå som Vh. Kristus stälde (trods »stå«) Jordans flod«; i svensk er »*stämde* det

<sup>1</sup> LANDTMAN s. 45.

<sup>2</sup> WRIGHT I 315.

<sup>3</sup> MS II 275.

<sup>4</sup> SL 8, 313.

gængseste Ord. Men i Finland, svensk og finsk, er den ældste, intransitive Type atter helt dominerende, hvad der kunde tyde paa, at Formlen ikke i senere Tider er bleven »fornyct« ved svensk Indvandring.

Den aktive Type indeslutter i sig selv en Ordre. Indenfor den, uvirkende Type kan en saadan være særlig udtrykt ved en bydende Replik. Vi har truffet meget gamle Eksempler sydpaa i Overfartstypen: »dixit Christus . . . restans flumen Jordane!« c. 900 s. 108; »do sprach Christ: stant Jordan«, 12te Aarh. s. 108; der er enkelte nyere tyske Eksempler, med og uden Daab. Vi finder ogsaa Vendinger som: (Gott) »hiesz den Jordan still stan«<sup>1</sup>, fra 14de Aarh., og »Christ bad it stand still, and still it stood«, Aar 1597 s. 113 Anm. 3. I dansk træffes Replik og Bydeverbum kun i sene Opskrifter: de daabfri 77. 80 (93). (96 l. 3 c—f) (721) *sagde* o. l.; 96 l. 2 *lærte*, og Daabsvarianten 352 *bød*. Dette er maaske snarere Nydannelse end gammel Arv. Hos os træder Ordren istedetfor Fortælling om selve Underet; de gamle sydlige Opskrifter tilføjer oftest et »og Vandet stod«, »som Vandet da stod, saaledes« e. l. Nydannelse, voldt ved den forudgaaende Sætnings Form (Joh. døbte), er naturligvis ogsaa, at *Johannes* i 352, ligesom i Apokryfen og vel i Grundformen for den gamle Opskrift fra 900, tænkes at sige Ordene. — I en Række Tilfælde hidføres endelig Underet ved et undergørende Redskab, hvorom § 36.

I 85. 86 ser vi Miraklet aandeliggjort; 86 stiller Jesus »Verdens *syndig* Flod«, i 85 samles vore »*Synder* ved Flod«. Med LEVÓN s. 53 maa man formode, at Aandrigheden er formidlet ved Forestillingen om »Syndfloden«, jfr. 69. 78. Vi har da her tilfældig Nydannelse i Forhold til en

<sup>1</sup> Anz. KDV 1862, 234.

tysk Formel fra 13de Aarh.: Krist bader alle sine Lemmer i Jordan; »alse wærlich er uns abewuosch in dem Jordane unsere sünde«, saa sandt skal Vandet i Karret forkynde, om en Syg vil komme sig eller ikke<sup>1</sup>; her ligger vel Mark. 1, 4 og Joh. 13, 5. 9 bagved; de danske Opskrifter nævner ikke Jordan. Om 98 se straks nedenfor.

Endelig kan Underet fuldstændig mangle. For det første hvor den der »staar«, ikke er Vandet men Manden. Dette er sikkert enten Tankeløshed eller moderne Rationaliseren (jfr. s. 103). I tysk kendes enkelte nyere Eksempler, saaledes<sup>2</sup> »so wahr Christus stand am Jordan, da ihn taufte Johannes . . .« Hos os 95—97, særlig 96 snakker sig meget veltalende fra Miraklet; jfr. desuden 1115, hvor »han« der bliver staaende i hvert Fald ikke er Floden. Norsk og svensk har enkelte Eksempler<sup>3</sup>. Paavirkning fra den hos os sjældne Formel »Kristus stod paa Korset« behøver man ikke at antage. I andre Tilfælde synes Signeren helt at have glemt Linien om Underet, i al Fald 94; i 1117 har han vel glemt Pointen og væver kirkeligt Vadmel istedet. Den skruet aandrige Form i 98 tyder i samme Retning, eller mulig vil Signeren forbedre sin »overtroiske« Kilde; ved at lægge Vægten paa Daaben kommer han til at genfrembringe en gammel Type (s. 112) som ingen Brug havde for et Staaunder.

§ 35. **Personerne.** *Jesus* og *Jordan* følges i latin og tysk næsten altid ad; i nordisk kan *Jesus* være beholdt hvor Stedet er unævnt eller et andet, se s. 116 (ogsaa i Nr. 79). »Marie og Guds Søn« 69 (jfr. 68) staar for »Guds og Mariae Søn«. *Gud* staar om *Jesus* i den gamle 72, ogsaa 75. 87.

<sup>1</sup> ZDA 15, 454.

<sup>2</sup> Hess. Blätter f. Vkde 1, 16 (jfr. FRISCHBIER s. 38, hvor *Johannes* staar).

<sup>3</sup> SALMINEN s. 202 staar *Jesus* »förstämd« i *Jordan*.

159 (169), i Stil med »Guds Legem«, »Guds Død«, i 115 »Guds egen Side«, svensk Vridopskrift »Gud red, hans häst skred«<sup>1</sup>, i tysk Formel s. 57. I vor 1117 er Gud Skaberen. 78 har »Vorherre«.

*Skt. Johannes* sammen med Jesus kender vi fra de to meget gamle Opskrifter s. 108. Alt i alt nævnes han ikke ofte, især ikke i Norden. Vi har ham mest i ældre Varianter 72. 1113—14; 64 (*Hans*); senere 65. 66. 97. 352, døbende eller i anden Funktion; om 352 se s. 118. *Her sancte Johan* kalder 72 ham i gammel Stil, jfr. »Domine sancte Job«, »Monsieur St. Jean«; »herre sancte Knud« i Syge Messe<sup>2</sup>. Forvekslingen med Evangelisten er ikke helt sjælden; foruden i 1114 (og Paralleler s. 115) træffer vi den i hvert Fald i et Par nytyske Jordanopskrifter, saaledes<sup>3</sup> »Johannes der Evangelist« (tauft etc.). Den »Sant List« som SCHÖNBACH<sup>4</sup> kalder »et opdigtet Navn«, er sikkert Evangelisten. Denne og Kristus nævnes sammen, med Rim paa hinanden som i alle de nævnte Opskrifter, i hvert Fald allerede i 14de Aarh.<sup>5</sup>; hos os i Verset fra Palladius, Nr. 209.

Fra Skemaer som er vor Gruppe uvedkommende, kan baade i Tyskland og Norden findes hellige Par overførte. Hos os *Jesus og S. Peter* 81—85 undt. 83. *S. Povl og S. Peder* 83, de to ypperste Kirkepiller, jfr. Reg. under Povl og ovenfor s. 91. *Jesus og Maria* 90 ved Rødehavet; her kunde muligvis den hellige Families Flugt til Ægypten spille ind; den omtales dog ellers aldrig i danske Signelser, derimod i enkelte svenske Opskrifter<sup>6</sup> (mod Vrid og Ormbid); en til-

<sup>1</sup> CHR. s. 52.

<sup>2</sup> Ved BIRKET SMITH s. 32.

<sup>3</sup> Blätter f. pomm. Vkde 7, 115.

<sup>4</sup> Analecta Græciensia ved Nr. 25 (16de Aarh.).

<sup>5</sup> Utr. SCHÖNBACH Nr. 821 i en Johannesminne.

<sup>6</sup> MNM s. 22 fl. jfr. ovf. s. 80.

syneladende helt tøjlesløs Form som LANDTMAN s. 72 (Finland)» . . . (värk) stanna, som Jfru Maria red på åsninnans fåla över Röda havet« kan herudfra faa et visst Enhedspræg.

*Moses* er paa rette Plads 88. 89. 1116, og ligesaa *Israels børn* 102. Derimod har *Aron* med sin Kæp 92 forvildet sig; i 2 Mos. 7, 10. 19; 8, 6. 17 fører han Staven i Ægypten. — Isoleret staar *gammel Mand* 94, jfr. 460 (< »Mand«). I norsk og svensk afløser ikke helt sjældnen navnløse Gubber og Kællinger de hellige Personer i Formler.

§ 36. **Redskabet.** Den undergørende *Stav* i vor Gruppe har Bibelhjemmel som *Moses Stav* ved Rødehavet 2 Mos. 14, 16. (Ved Jordan kan højst nævnes 1 Mos. 32, 10 »med min Stav gik jeg (Jakob) over denne Jordan«, hvad der meget vel kunde misforstaas om et Under). Lærde Plantebesværgelser haandterer Staven korrekt: »Deus qui . . . per (misticam virgam) populum tuum mare rubrum transire fecisti«, 14. Aarh.<sup>1</sup> Indenfor Magien har vi truffet den allerede i 3dje Aarh. (s. 101), og vi møder den i vor Gruppe nu og da fra 14de Aarh. af: »Deus deiecit virgam in Jordanem, que vocatur Vria. Daz spricht, Got warf die gerten in Jordan, die da haiszet Vria und hiesz den J. still stan«<sup>2</sup>, 14de Aarh. »Min vrouwe sunte Maria de sloch ene roden in de hillighe Jordanen; de J. enstund«<sup>3</sup>, 15de Aarh. Nytyske Opskrifter baade med *Moses* (s. 116) og med *Jesus*; en engelsk: »He (Jesus) struck it (Jordan) with a rod, and still it stood«.<sup>4</sup> I dansk er Staven særlig yndet: 80—94. 1115—16. 159, og findes baade ved Rødehavet, Jordan og navnløst Vand, altid uden Daab. *Hær* 89 b for »Stav« bryder Rimet.

<sup>1</sup> Efter HÄLSIG s. 73.

<sup>2</sup> Anz. KDV 1862, 234.

<sup>3</sup> Germ. 32, 454.

<sup>4</sup> HENDERSON s. 169.

Redskabet hedder normalt *Stav*, ogsaa *Stok* 80, (»hvid« eller »lille hvid«) *Kjæp* 86. 90. 92—94. »*Sølstav* udi deres Haand« 85 er mulig paavirket af Folkevisevendinger som DgF. Nr. 345 »Sølvkar paa Hænde«. Den hvide, skrællede *Stav* bæres fra gammel Tid af Dommeres Budsendinge<sup>1</sup>, med hvide *Kæppe* optræder ydmygbedende; her foresvæver mulig Tanken om, at hvad Guds er, er lyst og hvidt. Verbet er gjerne *satte* e. l., 80 har *stak*, 92. 94 *slog*, svagere Ord 84—86 o. a. Bibelsk er højst »slog«, i tysk det gængse Ord (2 Mos. 17, 6 Klippen, 2 Kong. 2, 8 om Elias' Kappe); Moses og Arons Stave kastes, løftes eller rækkes ud. I 91 synes Staven helt degraderet til Støttestok og i 90 at blive stikkende i Mudderet (BANG Nr. 1242). — I norsk og svensk kendes Staven, men synes sjældent; JON JOHANSSON s. 8 har med bibelsk Verbum: »Jesus räckte sin stav över Jordans flod«. Vore to første Linier af 94 og 721 har Sidestykke i Finland: »Jesus stod paa stranden med en rödan käpp i handen«.<sup>2</sup>

§ 37. **Formen. Tilbageblik.** Jævnstiller vi de to gamle latinske Opskrifter fra c. 1100 (s. 109 Nr. 2 og 3), ser vi her to Formtyper: den første har episk Indgang, manende Slutning, den anden det omvendte, hin med et »sic« som Bindeled, denne med et »sicut«. I tysk som i latin, i dansk og i svensk synes de to Typer omtrent lige gamle og gængse. Eksempel paa den første er hos os 73 »Christus kom . . . han stilde . . . saa stiller jeg«; Overførelsen til Nu kan være særegent formet, (72) 87. 92. 159 (*og jeg, men jeg*), eller mangle, 67. 80. 90; Nutid i den episke Del har 169. Nær beslægtet er Opstillingen »Ligesom . . . saaledes«, jfr. 591 *a* med *b*. Eksempel paa den anden Type er 71: »Staa . . .

<sup>1</sup> GRIMM: Deutsche Rechtsaltertümer s. 134.

<sup>2</sup> LANDTMAN s. 60.

som . . . stod, da . . .«. Istedetfor »da« har de ældre 64. 102 *der*, 66. 97 har *den Tid*, 69 *den Gang*, 65 *i den*; 677, latinsk, *dum*. — I Norge og Finland (især finsk F.) er den sidste Type (manende Indgang) bleven den helt overvejende.

Om Formen ved Underets Indtræden er talt s. 117 fl.

Rimet Form er ikke det almindelige i tysk; dog rimer allerede fra Middelalderen af enkelte Opskrifter, vel ogsaa den ældste s. 108 med sine mange *-ân*. Rimvalget synes ellers i tysk uden Tradition; »Blut« og »Flut« rimes undertiden, t. Eks. (WUTTKE § 230): »(Moses) schlug mit dem Stab in die Flut, die Fl. die stund, so thu du, Blut«. Hos os har den gamle 72 vel Rim helt igennem: *Johan—Jordan* med Tryk paa *-an*? Allerede det fremmede Forbillede har vist tilsigtet dette Rim; jfr. de tilsvarende hollandske Linier fra samme Tid s. 113 (»Jan—Jordan«). — De aller fleste danske Varianter har, omtrent som de norske og svenske, helt eller delvis rimet Form. Hovedrimet er »Blod Flod«: sjældnere er »Blod stod« 64 *a* (her vist uoprindeligere end det langt yngre Hskr. *b*). 88, »Flod stod« 67. 70. 83, »Flod lod« 95. 97. 98. Andre Rim er bl. a. »Stav Hav« 88—91. 1116 og det s. 120 omtalte »*Evangelist Krist*«. —

Ved Gennemgang af Helligvandsformlernes Liv og Vandring har vi ikke fundet indgribende Forandringer eller Forskydninger. Jævnsidesløbende Dobbeltformer forekommer i ældgamle som i unge, i sydlige som i nordlige Opskrifter, fremfor alt Daabstypen og Overfartstypen. Særegne for de nordiske Former er den aktive Mirakelforms Yndest (»stillede«, »stämde« s. 117) og Rimets Fasthed (Blod stod) og Hyppighed (se ovf.), vistnok ogsaa Syndflodens og Noahs Rolle indenfor Gruppen (s. 116) og en stigende Begrebsforvirring Jesus (Maria) ved Syndfloden og Rødehavet

(s. 120).<sup>1</sup> Ejendommeligt for Danmark synes Stavens store Yndest. — Om litterær tysk Indvirkning i nyere Tid paa dansk Form taler muligvis 159 (»Flugt« jfr. s. 116). Om 591 se nedenfor.

§ 38. **Spredte Enkeltheder.** Særegen Interesse frembyder vor ældste Opskrift 72<sup>2</sup> fra c. 1450. Bortses fra l. 5—6 og fra det ene Ord *ran* l. 4 indordner den sig helt under vor Gruppe som en Opskrift med episk Indgang, Rim, uvirkende Verber, af daabfri Overfartstype og med to optrædende Personer. Men Underet volder Vanskelighed; det fortælles, at Vandet »brast« og »randt«, hvorefter Blodet manes til at rinde saa og saa let. BRANDT i Gammeldansk Læsebog s. 64 og Tekstudgaven af Danm. Tryllef. har som Overskrift sat »Aareladning«, idet man f. Eks. kunde tænke paa Tilfælde hvor trægtflydende Blod (som den gamle Senecas) skal bringes til at rinde villigt. Et gammelt Eksempel paa, at en træg Legemsvædske manes til at rinde ved Henvisning just til en Flod der rinder, er en gammelgræsk kristen Formel mod Dysuri<sup>3</sup>: »Flyd (Urin) som Nilfloden, der ikke holdes tilbage af noget« (efter Tørketiden?). Det gælder i 72 at klare *brast* og *ran*. Skulde Meningen være, at da de Hellige var komne over, »brast« ∴ faldt Vandmuren og Floden randt paany? Men *tha* kan ikke referere sig til noget der slet ikke fortælles. Og desuden maa »brast« være noget helt forskelligt fra »ran«. En Bristen kan nok afføde en Rinden, Is og Jord brister, ligesaa Kilder og Himmel-sluser; men om en Vandmur der falder eller styrter sammen, kan Ordet briste ikke bruges. Vandets Bristen er ikke Overgangen fra Stillestaaen til Rinden men det om-

<sup>1</sup> Toppunktet her naaer vel LANDTMANS Opskrift s. 61: Værken skal »stå som en flod, som Petrus, djävulen och Satan överbod«.

<sup>2</sup> Læs l. 5 *tech*; l. 6 staar *Jhesus* to Gange.

<sup>3</sup> HEIM s. 488.



vendte; et Hav, en Flod »brister« itu, saa der dannes en tør Passage<sup>1</sup>. Vort »brast« maa sammenstilles med »skiltes« i 82, med »haljennut on« (kløvedes, brast) i finsk Opskrift om Rødehavet<sup>2</sup>, med det bibelske »skiltes ad« 2 Moseb. 14, 21, Vulgata »divisa est«, LXX ἐσχίσθη (jfr. οχίσας hos Josefus i det s. 101 omtalte Optrin), med ἐγγύρραι i Ritualet s. 107. — Skulde her da være tænkt paa en Modsætning mellem to Faser i Underet: først brast (stod) Floden, og saa randt den igen, saa at den sidste Sætning var den der lavede den gamle Stilleformel om til en Rindeformel (maa-ske endog med den i Lignelsen haltende Mening: saadan brister nu Aaren, og saa rinder Blodet)? Men *tha brast* og *tha ran* er satte saaledes jævnsides, at der maa tilsigtes at sige det samme paa to Maader. Vi maa derfor nødvendigvis betragte *ran* som en Fejl, Ordet giver ingen brugelig Mening her. Det kunde tænkes, at Fejlen er en Oversætterfejl ud fra en tysk Kilde med »und do gerann der Jordan« (e. l.) ∴: og da stivnede Jordan (Grimms Ordbog anfører for Aar 1497 »coagulirt oder gerinnt«); Nr. 60 fra senere Tid synes at have begaaet denne Fejl, se § 43; men dette Verbum kan næppe paavises i tyske Helligvandsopskrifter. Snarere har »rynne« l. 5 staaet Skriveren for tidligt i Øje eller Tanke, saa at han istedetfor »stod« eller hvad hans Kilde nu havde, skrev *ran*; eller han rettede endog Tekst udfra »rynne«, fordi han misforstod »brast« og misforstod Slutningen.

Slutningen fra »swa let« er et fremmed Led i vor Gruppe; den er egentlig en Besværgelse for sig. Den kunde i og for sig nok tolkes: Rind let, Blod, ligesaa let som

<sup>1</sup> Helt anderledes ligger jo Vendingen: »(Jordanis) blifuer langt tidh vnder iordhen oc ter nesth brøster hun vdh ponnæ een slet mark«, Mandevilles Rejse v. LORENZEN s. 54.

<sup>2</sup> LEVÓN s. 34.

Jesus overvandt Synden. »Doketisk« Opfattelse af Kristi Lidelse som ringe eller slet ingen har god Hjemmel i Signeformler, jfr. § 58 fl.; dog er Doketismen her vistnok ellers altid af højst naivt Præg og gælder Jesu fysiske Overlast, hans Saar; men »vinde (∴ overvinde) Synden« er et kirkeligt Udtryk, og et udformet Kætteri om at Menneskets Frælse intet kostede Jesus, ligger Formlerne fjærnt. Vi opfatter da *bedre swa let* som lig »saa vanskeligt«; ogsaa her gælder det da at *stille* og ikke at ægge Blodet. Samme Besværgelse kædet mekanisk til en anden Blodsignelse har vi fra Sverig fra Beg. af 16de Aarh.<sup>1</sup>; den viser iøvrigt hvorledes modstridende Forestillinger tages i Brug i ett Formaals Tjeneste: »Stil tik mod oc stil tik blodh; saa stille gwd sith signedhe blodh tha han aa te hãlghe korsse stodh (altsaa hans Pine var ringe); saa læth warde tek at rindhe som gwdhi var søndene ath wine (altsaa hans Pine var haard); stil tik thet helghe blod« etc. (der fortsættes med andre Motiver). Da Opskriften jo vil standse Blod, maa »let« ogsaa her være lig »lidet let«. Man behøver næppe at gaa videre og opfatte *lãth* her og *let* i vor 72 som Afløser af et *let* i den eventuelle nedertyske Kilde, lig højtysk »leid« (nordisk »led«), der er gængs især i Formler med Motiv fra Passionshistorien; jfr. CAVALLIUS s. 415: »blod, var du så *led* att rinna som Jesus är led en qvinna . . .«. Vor 354 staar i samme Hskr. og vist med samme Haand som 72, en Side forud, og har paa neder-tysk »dat dy (Gigten) so *let* werde syn flesch . . . also . . . Maria was de man (∴ Pilatus) . . .«. Da nordisk »led« (modbydelig) ikke saa godt som tysk »let« (leid) kunde bruges om Jesu egen Liden, laa en Ombytning (lêt > lēt, lätt) i 72 i og for sig nær. — En Tolkning »det var Jesus let i Ørken

<sup>1</sup> KLEMMING s. 141.

at overvinde sine egne Fristelser«, hvorved jo »let« blev positivt ment og Besværgelsen altsaa en Blodhidsning, rammer sikkert udenfor Digterens psykologiske Interesse og er jo i al Fald udelukket i den svenske Pendants Sammenhæng.

Overskriften »Aareladning« bør altsaa stryges. Hvorledes en gængs Klosterbenediktion ved Aareladning lød, kan læses hos FRANZ I 646; den minder om, at Jesu eget Blod flød (»sacri sanguinis pretio«) — her et adskillig mere nærliggende Motiv end Legenden om en Flod der blev standset kunde afgive! Et talende tilsvarende Eksempel nedenfor § 63.

To Opskrifter med »Noe Flod«, 78. 591, har underlige Tilføjelser. 78 *som bierg sand* kunde vel til Nød være Fejl-læsning af et Udsagn om det Bjærg Ararat, jfr. JON JOHANSSON s. 12 (»på Ararats berg«). — 591 *bc* »*Canis (a d Cams)* Flod« < »Jordanis Flod« (»Cam« p. Gr. af det følgende »Noe«)? — *steen rod (c stem rød)* synes at maatte tydes: (Jesus bandt) Stenenes Rødder; her kan mindes om den s. 81 omtalte Legende, at Stenene havde Vækst, indtil Jesus i Vrede tog den fra dem. — *Fluds* for »Flod« i *c* tyder tilsyneladende paa tysk Kilde; det er dog ikke sandsynligt, da aktiv Form (Jesus bandt Flod) er meget sjælden og Noah maaske aldrig paavist i tyske Blodsignelser; Rimet Flod Rod tyder i al Fald ikke paa slavisk Oversættelse (»Blut: Rut'« jfr. § 36 synes her udelukket).

721 er delvis meningsløs. Det ser ud som Kristus med Kæppen gænger Bien fra at flyve, og som *du stalle Floer* (< stolte Fugl, Flyver? jfr. 741 fl.) er en Rest af hans Staaordre. Hvis *Blod* i l. 4 er Fejl for »Flod«, hører Opskriften til vor Gruppe, ellers er l. 4 vel et uklart Minde om Joh. 19, 34. Det liggende **H** siger vel »hellige«. — *Floer* skal

næppe jævnstilles BANG Nr. 1260 »Jfru Marias hvide Flor kan ogsaa stille Mandeblood«; BANG foreslaar her at rime og læse »Flod« for »Flor«, men Marias Lin eller Særk standser virkelig Blood, jfr. vor 129 fl.

Enkelte Opskrifter har egen Slutning. 64 *Guds ord* betyder vel: her læses Fadervor; maaske dog 3: denne Signelse er Guds Ord (jfr. 1026, hvor imidlertid Replik af Kristus gaar forud). — 86 *Sæt Sor* (jfr. *soer* 28 samme Hskr.) er vel: sæt Saar(-skorpe) jfr. 121 og 122. — 87 se s. 99.

Den latinske 677 mod Slanger genfindes med nogle Afvigelser og en længere Slutning i et wolfenbüttelsk Hskr. fra 15de Aarh.<sup>1</sup> *osij* (dær: »osi«) jfr. vor Lønformel i II *oso*. »qui . . . creavit« jfr. 241 fl. 620.

#### IV. Jesus staar paa Korset.

Nr. 99—101. 595.

§ 39. **Oprindelse.** Ved Helligvandsgruppen var Pointen fuldstændig klar, Blodet skal staa som Vandet stod. Men hvad er Pointen i nærværende Formel, hvad betyder »stod« i andet Led? Tolker vi, som det vilde ligge nær: Jesus stod oprejst (modsat at sidde e. l.), saa bliver »stod« ikke ens-tydigt i begge Led, kun Glossen bliver fælles. At Meningen ikke kan være denne, er da ogsaa Opskrifter fra forskellige Tider og Lande gaaet ud fra: Cardanus (jfr. 99 *b*) ombyttede »staa« med »forblive« (*mane*), vor 595 siger »stod bunden«, og en svensk-finlandsk Opskrift<sup>2</sup> har »Guds son stod fast på korset«. Og her har vi uden Tvivl ogsaa Digtets oprindelige Mening: Jesus stod stille, stod fast. Den tænkte Modsætning kan saa være den: skønt han kunde

<sup>1</sup> Germ. 32, 452.

<sup>2</sup> LANDTMAN s. 61.

løbet bort, eller ogsaa, helt parallelt med Blodet: efter forud at have været fri. Det synes da som Digteren har om-bøjet den Tanke som forud for ham kirkelig Kunst og Sprogbrug lagde i Udtrykket.

Indtil c. 1250 blev den Korsfæstede i Kunsten gennem-gaaende fremstillet med Fødderne staaende jævnsides paa et Tværbræt og med en Nagle gennem hver Fod. Fra da af bliver Fremstilling uden Bræt og med een fælles Nagle i begge Fødder fremherskende; dog kan ogsaa senere Trin-bræt, sammen med een Nagle, forekomme. Til den gamle Fremstilling svarer en Sprogbrug som: »in hac cruce de-bent (fideles) stare distensi« i en Prædiken fra 12te Aarh.<sup>1</sup> Og i Sprogbrugen træffes Udtrykket ret almindeligt længe efter den ny Billedtypes Sejr. Hos os t. Eks. fra c. 1500: »(Christus) som bloduger oc werkfuller stodh a korset«<sup>2</sup>; men i samme Bøn<sup>3</sup> siges: »som tu hæng[d]e paa korsseth.« Fra 16de Aarh.: »thet signet kors, ther I. Chr. a studt«<sup>4</sup>. Norsk Folkebøn, Variant a<sup>5</sup>: »Gjessu mor saag sin væl-signade son paa korset sto (*fg*: paa korset hekk)«. Der findes næppe tidligere Opskrifter af vor Formel end fra 14de Aarh.; hvis den ikke er stort ældre, er det vel saa fra Kirkesproget, ikke direkte fra Kunsten, den har øst.<sup>6</sup>

En anden Opfattelse af Formlens historiske Forudsætning og dermed af den Modsætning den oprindelig har villet udtrykke, har Professor OSKAR ANDERSEN meddelt

<sup>1</sup> MIGNE: Patrologia latina 172, 946.

<sup>2</sup> AM 75, 8<sup>vo</sup> bl. 145'.

<sup>3</sup> Bl. 147.

<sup>4</sup> AM 423, 12<sup>mo</sup> bl. 40.

<sup>5</sup> BANG Nr. 1320 a.

<sup>6</sup> Samme Opfattelse af Formlens Tilblivelse (stod ubevægelig < stod, befandt sig staaende) hylder aabenbart FRANZ, der II 511 meddeler en Variant med den Tilføjelse: »...das Stehen Christi am Kreuze, welches man aus der Form der Kruzifixe annehmen zu dürfen glaubte.«

mig i Brev: Udtrykket bunden i den ældre, og vistnok korrekte, Forestilling om selve Korsfæstelsesakten: den dømte gaar ad en Stige op paa Korset, stiller sig til Rette og nagles fast. Gennem Bonaventuras Betragtning over Kristi Lidelse blev denne Skildring vidt udbredt; [Stigen er aabenbart forudsat ogsaa i vor Nr. 50]. I Senmiddelalderen brydes denne Anskuelsesform med en anden, nemlig at Jesus kastes om og fæstes paa det liggende Kors, der først saa rejses. Hos os har endnu Chr. Pedersens Postil<sup>1</sup> begge Skildringer; ifølge den ene gaar Jesus »veluillige op saa høyt som benene festiss skulde fra iorden, oc stod der stille«. Saa vidt Professor A., som altsaa mener, Formlen gæmmer en Modsætning mellem Gangen op paa Korset og den paafølgende Standsning. Signedigteren har da intet ændret i Betydningen af »stetit« for at kunne bruge det i sin Formel. Ganske vist er Modsætningen lidt spinkel, men paa den anden Side er Billedet anskueligere end den dybere Modsætning mellem Jesu fri Færden eller eventuelle Flugt og hans Ubevægelighed paa Korset. Perfektet »stetit« og det vel i hvert Fald urigtige »in crucifixum« kan intet afgøre. Formlens hele Udtryksmaade (ogsaa de ældste Opskrifters), saaledes Ordene »i sin Død (Pine)« synes mig imidlertid nærmest at tyde paa, at Tanken er rettet mod hele Korslidelsen, ikke paa Standsningsmomentet og »stetit crucifixus« (se ndf.) kan ikke godt betegne Standsning før Fæstelsen. (At senere Opskrifter har Opfattelsen »holdt ud« eller »stod bunden«, er givet.)

§ 40. **Historie.** Vor Formel er kendt paa latin (som øjensynlig er dens Grundsprog), romansk, engelsk, tysk, nordisk, finsk. De ældste mig kendte Opskrifter er tre fra

<sup>1</sup> BRANDT og FENGER I 359.

14de Aarh.; den ene har<sup>1</sup>: »Stans sangwis fixus, sicut Ihesus stetit crucifixus; stans sangwis iuce (?), sicut Ihesus stetit in cruce; stans sangwis in vena tua, sicut Ihesus stetit in morte sua«. Registratoren tilføjer, at »iuce« er ham uklart og der mulig bør læses »inte«. »iuce« kan vel næppe være ɔ: »juge«, vedvarende; staar der »inte«, maa dette opfattes som »in te«<sup>2</sup>. Fra 15de Aarh. er vor 99 *a*, en meget lignende Form i Vk. 1, 315, samt FRANZ II 511: »Sta sangwis in stix, sicut Christus stetit in sancta crucifix; stand still pluot, als unser herr J. Chr. stuond an dem hailgen crutz«. En syditaliensk Opskrift<sup>3</sup> staar i et Hskr. fra 16de Aarh., der formentlig er Afskrift af et ældre fra c. 1400: »Sanguis sta in ti, comu stetti Jesus Christu insù la cru(c)i, sanguis sta frusciu et forti, comu fù J. Chr. alla sua morti. S. sta in la tua vina, comu stetti Chr. alla sua pena«. (PRADEL oversætter »frusciu« ved »du Blutausfluss«, men man venter et Adjectiv jævnstillet »forti«, jfr. 99 *c* »steiff und harte«.

Vor 99 *b* citerer udtrykkelig Lægen og Matematikeren H. Cardanus' († 1576) Variant, der findes i hans *De subtilitate*, Nürnberg 1550 s. 349; Cardanus hævder, med Held at have brugt den »præciso labio«, altsaa for et Saar i Læben, ikke som 99 *b* paastaar for Næseblod. Han skriver iøvrigt »sicut Christus *fecit* in se«. — Er »in se« en sekundær, mekanisk Parallel til »in te« og Afløser af et ældre »in cruce« (som i ovenciterede Opskrift), idet Rimet (te-cruce) forekom altfor slet? —

Allerede i 99 *b* er det gammeldags Udtryk »stod« undveget; Pointen (opfattet som: Jesus holdt ud og flygtede

<sup>1</sup> Utrykt Pr. VAR fra Merseburg Domkap. Bibl. Nr. 40 bl. 188'.

<sup>2</sup> De to andre, glattere, staar ZDA 27, 310 og utr. SCHÖNBACH Nr. 848.

<sup>3</sup> PRADEL s. 24.

ikke) er bevaret med det mattere Udtryk *mane*. Tilsvarende har Fortyskningen 99 *c bleib*. En Undviggen af »stod« er ret almindelig i nyere Varianter paa Folkesprog; i tysk saaledes ogsaa<sup>1</sup> »Stehet still', ihr Dieb', so wenig als J. Kr. von dem Kreuze gestiegen ist«; i dansk 101 (*hengte*), der samtidigt har ændret Pointen til en Modsætning mellem ham, der led, og os, der gaar fri. — I andre Tilfælde beholdes »stod« uforstaaet, og ny Led indskydes da. Saaledes vor 100, om hvis Indskud (»du ... bløde«) skal handles § 43; — norsk<sup>2</sup> »som Kristi *Blod* paa Korset stod« (alm. i finsk); denne Tanke er omhyggeligt gennemtænkt i en svensk Opskrift<sup>3</sup> »din Blod skall stå, liksom de blod-droppar som rann från Kristi kropp, stannade på korset«. — Nyere Tid byder dog i Tyskland og Norden ogsaa gode eller ret gode Opskrifter i gammel Stil; hos os saaledes Ildsignelsen 595 (hvis øvrige Del bør afhandles under Ildformlerne). Til dens »stod *bunden*« svarer i tysk Opskrift fra 17de Aarh.: (Blodet skal staa som Kristus) »da er am stam des hl. cruces ist gestanden mitt hertten banden«<sup>4</sup>; jfr. hos os 103 »paa korsyth *bunden*« fra c. 1450, og se Reg. I s. 521 u. »Baand«. Der tænkes vel 103 paa en Binding som gaar forud for Naglingen; i Kunsten afbildes oftere Røverne, vistnok sjælden Jesus som *bunden* til Korset; dog kendes Eksempler, saaledes hos KRAUS<sup>5</sup>, Rebene er her formentlig tænkt brugte til Ophejsning. Fjærnere fra Formlernes Udtryk staar Skildringen i Bonaventuras Meditationer<sup>6</sup>: efter at den ene Haand er naglet fast, strækkes

<sup>1</sup> Urquell 2, 187.

<sup>2</sup> BANG Nr. 1255.

<sup>3</sup> LANDTMAN s. 58, Finland.

<sup>4</sup> Utrykt SCHÖNBACH Nr. 918, fra Dresden C 317.

<sup>5</sup> Gesch. der chr. Kunst II 1 s. 310 (hvortil Dr. P. NØRLUND henviser mig).

<sup>6</sup> Svensk RIETZ s. 186.



den anden ved et Reb brutalt, til den naaer det andet Borehul, ligesaa derefter Fødderne paa een Gang.

### V. Den blodsottige Kvinde. Nr. 102.

§ 41. *Blodsoot* (sml. 1132) som Overskrift, *blodflod* i Teksten: jfr. endnu vor nuv. Bibeloversættelse med henholdsvis »blodsottig« og »Blodflod«. De to Ord gælder for enstyldige.

Kvinden fra Matt. 9, 20 fl. optog allerede i 4de Aarh. den fromme Fantasi; en Æskulap(?)-Statue i Kæsarea mentes ifølge Eusebios at være et Jesusbilled rejst af hende. C. 800 brugtes Salmedigteren Sedulius' Vers om Kvinden som Blodsignelse<sup>1</sup>. Selve Bibelteksten gives i en græsk Signelse fra 13de Aarh.<sup>2</sup> Allerede før var den blodsottige bleven enstydet med Veronica (med Svededugen); vi træffer i 10de Aarh. flere Gange den Forskrift ved Blodstillen at skrive med Blodet i Patientens Pande Navnet Beronice (jfr. II Lønformlen *beronix*) samt sige: »Ipsa est que dixit: si tetigero fimbriam uestimenti domini mei, salua ero«<sup>3</sup>. Fra Sverig har vi i 16de Aarh.<sup>4</sup>: »Fimbria Christi [Matt. 9, 20] et umbra Petri [Ap. Gærn. 5, 15] reclusum sanguinis fecerunt«.

Vi har altsaa her et meget gammelt og udbredt Signemotiv for os, men det synes kun i ringe Omfang at være gaaet over i Folkesprogene; foruden vor danske kender jeg som Eksempel paa saadant kun MANSIKKAS (s. 266) russiske:

<sup>1</sup> FRANZ II 510 tildels efter v. DOBSCHÜTZ: Christusbilder s. 197.

<sup>2</sup> Nik. Myrepsos trad. FUCHS sp. 118 og HEIM s. 522.

<sup>3</sup> STEINMEYER s. 392; fra den senere Middelalder har SCHÖNBACH utr. Nr. 730. 933. 1009 lignende Former.

<sup>4</sup> KLEMMING s. 307.

»Du Herre . . . kom til den blodsottige Kvinde og frelste hende . . .«; den skal stamme fra latinsk Kilde.

Slutningen af 102 se § 33 fl., især s. 116.

---

§ 42. Den følgende store Gruppe Nr. 103—139 o. a., afhandlet i § 43—63, kunde overskrives de hellige Vunder. Fællesæmnet er her Jesu Saar, men det omfatter en broget Række Motiver. Adskillige Formler (henh. Formel-dele) skildrer de hellige Saar som lidelsesfri, § 43—45, eller fortæller om at de blev lægte, § 55—57. Andre lægger tværtimod Vægten paa Saarenes Faktum eller udmaler endog hvor stærkt de blødt, § 61—63. Hver af disse to Hovedrækker knytter til sit Lag af kirkelige Forestillinger, § 58—60. Et eget, stærkt yndet Motiv (Longinus) kan udvikle Træk i begge Retninger, § 46—54.

## VI. Jesu godartede Saar.

Nr. 103—115. 129. 130. 133—139. 145. 359 l. 11. 1118—20.  
1123—25.

— neque dabis Sanctum tuum uidere corruptionem.

En stor Gruppe Udsagn gaar ud paa, at Jesu Saar var frit for de Ulemper som følger almindelige Saar, og deres Underkraft skal nu gøre Patientens Saar ligesaa godartede. Vi gaar i dette Kapitel ikke nøjere ind paa de andre episke Træk som disse Udsagn delvis er knyttede sammen med, men afhandler de sidstnævnte under ett. — Indenfor Norden er dette Motiv ret hyppigt i dansk og svensk, og med noget anden Udtryksform kendt i finsk. Fra Norge er der kun faa Eksempler<sup>1</sup>. Det er saare gængs i tysk, og er

<sup>1</sup> BANG Nr. 1213—14. 1221. 1227.

kendt paa engelsk, romanske Sprog, latin og græsk, ogsaa russisk. Vi undersøger, med Udgangspunkt i dansk, først selve Ramsen (Frasen) om Saarene: ikke svie, ikke buldne, ikke bløde o. s. fr., dernæst dens Tilknytning til Jesu Saar.

§ 43. **Ramsen.** Da vi i denne § afhandler Udsagnrækken uden Henblik paa om den gælder Jesu eller Patientens Saar, maa vi foruden til de s. 134 opregnede danske Numre ogsaa tage Hensyn til følgende: Nr. 60—62. 100. 140. 143. 155 (161). 163. 164. 1111. 1121 (beslægtede Vendinger om Gigt o. a. 6. 357 l. 17. 358 l. 33. 359 l. 4. 368. 481).

Det springer i Øjnene, at *buldne* (*bolle* etc. hos os er det mest yndede Ord; det findes i omtrent  $\frac{3}{4}$  af Opskrifterne, dertil Navneordet i 161. Derefter kommer *bløde* og *svie* (*svide*, *svige*), hvert i lidt over Halvdelen. Alle øvrige Udsagnsord forekommer kun een eller nogle faa Gange hvert: *bide* 135. *blaane* (*blone*) 100. 357. 358. 481; fraeregnet 100 staar det om Gigt (Værk) eller Byld, og det passer nok saa godt her eller ved Slag og Stød som til Næseblod; jfr. om Jesus i gammelsvensk Bøn<sup>1</sup>: (vær velsignet for) »thän thwänadh, *blanat* ok största wärk som thu tholdhe a korsseno j allom thinom sarghadom limom«. *blue*? 108. *bryde* 357—59. 1118. *brække* 143. 359. *dunke* (*donk*) 136. *hovne* 6. 140. *hærpe* 6 er efter FEILBERG trække, drage, om Gigt i svage Lemmer; i Sörmland<sup>2</sup> skal Værk »hvarken härpa eller värka«. *jage* 143. (*klø* se s. 140). »læ« 136 Fejl for »eller«? *møde* (*møe*) 134. 135. 1123, maa betyde udmatte. *pine* 135. *rinde* 60 skal vistnok (jfr. s. 125) gengive et tysk *gerinnen* (størkne); meget nær Nr. 60 staar nemlig en Form som JAHN s. 124 »Blut du sollst nicht bluten noch gerinnen (= »hverken rinde eller bløde«) ehe Mutter Maria

<sup>1</sup> GEETE: Svenska Böner fr. Medeltiden s. 77.

<sup>2</sup> AMINSSON I I s. 111.

ihren anderen Sohn gebärt«; derimod hører »rinnen« i tysk ikke blandt Ramsens Verber. Anders Madsen (I s. 86) kan ogsaa ellers vise tysk Indflydelse, se 200. 201. 610. *rive* 135. 368. *rotna, rødne, raadne* 103. 1118. 1125. *slide* 368. 1123. *smærte* 1111. (*springe* 357). *sprække* 139. 143. 358 b. 1124. *stikke* 143. 358, *stinge* 357. (*svulne* 107). *ue!* 108. (*valne* se s. 140). *værke* 6. 130. 358. 1124—25. Hertil Navneordene *Pine Verk Braae* (ɔ: Braad? Hskr. er maaske fra Fyn) 112 jfr. 383; *bolle* (som Substantiv?) 108.

Af de to ældste danske Opskrifter har den fra 14de Aarh., 1225, Verberne svide, værke, raadne, buldne, og den fra 15de, 103, buldne, raadne. Af disse hører jo svide og buldne til de sidenhen mest yndede, medens det for de to fælles raadne er blevet sjældent.

Det aldeles fremherskende Ordpar er det forlydsrimende *buldne bløde* eller omvendt, en halv Snes Gange ene sammen og omtrent lige saa ofte i Fællig med flere Led. Henvend Hælvten af Numrene nøjes med ett Ordpar med eller uden Rim, de øvrige fordeler sig næsten ligeligt mellem tre Led og fire Led (to Ordpar). 143 møder med tre Par, hvoraf de to indeholder Forlydsrim, og Enderim synes at skulle sammenknytte alle Parrene. Kunstens Højdepunkt naaer 135 (= 1123) med sine fire Ordpar, hvoraf de to første giver Enderim, medens Resten med deres *i*-lyd (psykologisk lidt farligt?) hviner Pinen frem. — Forlydsrimene viser Forkærlighed for *b*: blaane bløde, buldne blaane, buldne bryde, bryde blaane, bryde brække; svie sprække. Enderim har »svuldne buldne«, »stinge springe« (»ue blue«). Rimetrang møder vi i Varianter ogsaa fra 17de Aarh. (481 »bulne blaane«, 358 bl. a. »bryde blaane«) og vel fra 16de (? 133 »bolne bløde«). Derimod har Opskriften fra 15de Aarh. 103 to Led uden Rim, og den fra 14de, 1125, fire helt

urimede Led. — Svensk kender Rimet *svullna svida*<sup>1</sup>: »... så skall du ej värka, svullna eller svida, det gjorde intet V. H. Christi sida . . .«; samme tre Ordstammer BANG Nr. 1127.

Tysk har i nyere Tid to Yndlingspar, dels det forlydsrimende *schwären schwellen* (med svensk men ikke dansk Rimmodstykke), dels det enderimende *quellen schwellen*; begge er kendt fra c. 1400 af. Som dansk raadne er tysk *fulen* (*faulen*) gammelt men i yngre Tid vist sjældent. Det gængseste Udtryk er altsaa *schwellen*, i Betydning svarende til vort buldne. Ret almindeligt er at nøjes med to Led i selve Ramsen, f. Eks.<sup>2</sup>: »Dies ist der Nagel wo Christus der Herr ist mit angenagelt worden, dass er nicht geschwillt und nicht geschwärt und keinen andern Schaden begehrt«. Dog er ogsaa fire Led i Ramsen yndede. Seks Led med interne Enderim har en Opskrift fra Hekseproces i Mölln Aar 1612<sup>3</sup>: »dass ihn dies nicht erket und sterket, nicht kille und schwille, nicht möde und blöde« (vi har i det sidste, nedertyske Ordpar Forbillede for vort »møde« blöde 134. 135, jfr. s. 135).

Ejendommeligt for ældre tyske (og latinske) Varianter er Forkærligheden for at hobe mange Led sammen. Vi giver Eksempler gaaende baglængs i Tiden. Fra 15de Aarl.<sup>4</sup>: »Vnsers heren godis gebenedieten wonden sy enswollen, sy ensworen, sy enstunken, sy enrochen, sy ensmakten, sy enfulten, da in slug nie vnglücke; also müsse auch zu dirr wonden dyn« (-en ∴ ikke). Fra 14de (?)<sup>5</sup>: »Dein heilig funf wunden geswullen noch ensmechten noch ensawrent noch endorten ny, noch slueg ny chain vngeluch dar zuo«.

<sup>1</sup> T. Eks. Rääf VII 319.

<sup>2</sup> LOSCH Nr. 55.

<sup>3</sup> Zeitschr. der Gesellsch. f. schlesw.-holst. Geschichte 45, 121.

<sup>4</sup> ZDA 31, 103.

<sup>5</sup> ZDA 32, 141.

(Kort derimod i (den eneste?) Opskrift fra 13de Aarh., et iøvrigt langstrakt, enderimet Produkt: »unt daz infulte noch inswar, noch geschoz quam dar«<sup>1</sup>). Endelig i den ældste tyske Opskrift, fra 12te Aarh.<sup>2</sup>: »diu (wnde) enbluot nith zevil, noch engewinne hitze, noch enswær, noch enhatter, noch enfuuel, die ich gese[ge]nt hab«. — Mens Forlydsrim (swären swellen) i Saarramsen er almindelige i Senmiddelalderen<sup>3</sup>, synes de at spille en ringe Rolle i de bevarede Opskrifter fra de ældste Tider. (Stavrim har den § 47 som Nr. 10 givne Opskrift fra 14de Aarh.; Enderim indenfor et Par (»har: swar«) forekommer ligeledes i 15de Aarh.<sup>4</sup>). Mangel af folkeligt Rim hænger sikkert sammen med, at de paagældende ældste Former er Oversættelse eller Bearbejdelse fra latin<sup>5</sup>. Fra den senere Middelalder viser Opskrifterne gærne et i Forhold til Latinen friere, folkeligere Præg.

De gamle latinske Opskrifter har normalt mange Led (naturligvis uden Forlydsrim); vor egen 145 fra 14de Aarh. opviser syv Led. Fra 13de Aarh. har vi<sup>6</sup>: »sic plaga ista . . . non sanguinet, non rancet, non doleat, non tumeat, non putreat, nec ardorem tempestatis habeat«. Derimod har den aller ældste latinske Opskrift med Ramsen, fra 11te Aarh., ganske kort »nec [guttam?<sup>7</sup>] fecit nec uena doluit«. <sup>8</sup> I de latinske Former har vi Saarramsen vistnok kun som Led i Longinussignelsen, og altsaa med Adresse til Jesu Saar.

Vi finder da, at til Ramsen hørende Verber kan være

<sup>1</sup> ZDA 15, 452.

<sup>2</sup> ZDA 15, 454.

<sup>3</sup> Adskillige Eksempler hos EBERMANN s. 54 fl.

<sup>4</sup> EBERM. s. 56 og utrykt SCHÖNBACH Nr. 593.

<sup>5</sup> Saaledes EBERMANN s. 53, 57.

<sup>6</sup> KÖHLER s. 553.

<sup>7</sup> Indsat efter ZDA 38, 14; muligt er ogsaa »putredinem«, Germ. 18, 234.

<sup>8</sup> MS II 275.

indholdsmæssigt fælles for latinske og Folkesprogs-Op-skrifter: De ældste tyske Varianter gør Indtryk af (tildels slavisk) Oversættelse fra latin; og to af de ældste i dansk bevidnede Verber, de urimede *rotnathe* og *bulnathe* (s. 136) svarer til et *putruit* (eller *ranc(D)uit*) og et *tumuit*. Disse Udtryk har da i de ældste Opskrifter vi kan naa tilbage til, Plads i Udsagn om Jesu Saar; men utvivlsomt er lignende Ramser ved Saarmagi til syvende og sidst primære i Forhold til Legenden om de hellige Vunder. Som man sagtens har manet »Ben til Ben og Kød til Kød« før Fortællingen om den Helliges Vrid blev til, og som man har ett Sæt Verber til at skildre Gigtens og atter ett til at udmale Ormens Virken, saaledes har man fra gammel Tid sikkert manet Saar og Svulster med Vendinger som »du skal ikke svie, buldne, bløde« o. l. uden Forbindelse med nogen Jesuslegende, og det baade paa latin, dengang det var Folkesprog, og i de nordlige Folkemaal. Dette paaviser EBERMANN s. 53. Vi træffer en Ramse af lignende Art i 4de Aarh. hos Marcellus, hvor Kirtlen besværges »nec doleas, nec noceas, nec paniculas (Hævelser) facias«<sup>1</sup>. Og i gotonske Folkesprog har man haft slige Ordrækker med Stavrim. EBERMANN gør indenfor angelsaksisk opmærksom paa en Galder fra 10de Aarh.<sup>2</sup> med »ne burnon, ne burston, ne fundian, ne feologan« etc.<sup>3</sup>

I Formlernes Liv i de gotonske Sprog er saa det fra latinske Legendeformler oversatte og det hjemlige (stav- og

<sup>1</sup> HEIM s. 478.

<sup>2</sup> J. Am. F. 22, 194.

<sup>3</sup> Fra gammelnordisk kender jeg ikke slige Ramser om Saar; noget lignende er dog norsk »utan vaða ok vam« (uden Vaade og Lyde) Gulatingsslov 185; svensk »stinger ok starvi« (Smærte og Sygdom) Vestgöta. I FB 6, 1. I 16de Aarh. har vi dansk »blaanet eller blødende« 1515, »breck och bröst«, Chr. Pedersen (begge efter KALKAR).

enderimede) gaaet jævnsides — saa vidt det ses saaledes at de hjemlige Udtryk ned gennem Tiden gaar af med Sejren baade i tysk og nordisk. Eksempler fra ny-engelsk i begge Retninger er: »His (Jesu) flesh did neither canker, mould, rot, nor corrupt«<sup>1</sup>, mere litterært, og »He (Jesus) did neither swell nor rebel«<sup>2</sup>, folkeligt. —

De Bindeord der i dansk holder Leddene sammen, er regelmæssigt *hverken* — *eller* (allerede ved Aar 1450: Nr. 103), sjældnere *ikke* — *heller* (jysk *ɔ*: *eller*) 100 o. a., *ikke* — (*og*) *ikke* 139, *æy* — *oc æy* 1125; de to sidste Par svarer til latinsk *non* — *nec*, der er gængs i Ramsen ved Siden af *nec* — *nec*. I gammeltysk er (*en-*) — *noch* (*en-*) almindeligt (jfr. s. 137), i nytysk *weder* — *noch* som i dansk. — Særegent er vore 105—107 byggede; de indleder med Udtryk for et positivt godt eller et relativt bedre Saarforløb, »*lægges*« »*valne*« »*klø*« »*svulne*«, og knytter til hvert, ved et »og ikke«, Verber af Remsetypen. At *klø* er sødere end »*svie*«, veed Ordsproget; *svulne* er da vel tilsvarende ment som uskadeligere end det følgende »*buldne*«, *ɔ*: nok hæve sig men ikke betændes e. l.; *valne*, blive valen, er saa formodentlig *ɔ*: blive stiv, følelsesløs; Docent BRØNDUM-NIELSEN bemærker i Brev, at norsk *valna* (Ross) kan betyde afdæmpes, stilles, og svensk *valnas* (Rietz) »*förtvina*«, men at det vel vil være for dristigt her at antage en saadan rent »positiv« Betydning (svinde hen, komme sig). —

I enkelte Opskrifter har dansk en særlig Slutning føjet til Ramsen, et Sidestykke til »som det tilforn var« o. l. i Vridordene (s. 38). 104 staar »men vorder frisk og sund igjen« etc., 107 »det skal komme sig«, 137 »men heldre føres til Grøde« (se nedenfor), 139 a »men det skulde

<sup>1</sup> HENDERSON s. 169.

<sup>2</sup> GLYDE: Norfolk Garland s. 39.



strax sammengroe« (lign. *b—e*). I gammeltysk endes ikke sjældent med et »noch schlug kein Unglück dazu«. — Yndet i nyere tysk og næppe paaviseligt før 16de Aarh. er en helt anden Afslutning med Rimet »schwären : gebären« f. Eks.<sup>1</sup> fra 16de Aarh.: »(das sye wider schwelle oder schwere,) bis Maria einen andern son gebere«. Dette er efterlignet i dansk 60—63 med Rim (føde bløde, fleer meer) eller uden.

Hvad er »heldre føres til Grøde« 137 (*be* lidt anderledes)? 129 »heles og give god Grøde« turde være en delvis bedre Tekst. »Grøde« er ifl. MOTH i Vsk. Selsk. Ordbog »den Beskaffenhed ved et Saar, at det begynder at gro sammen og læges«. Norsk BANG Nr. 1213 »(Jesu) Saar skal grø(d)e med dine og mine Saar« tyder paa, at Ordstammen har Tradition i nordiske Saarformler. Men den Formodning ligger nær, at Rimet »bløde : Grøde« (129. 137) oprindeligt er fremkommet for at gengive et i ældre tysk ret hyppigt »Wunde : Grunde«, t. Eks.<sup>2</sup> fra 15de Aarh. »(Got) hele desse wunde to grunde«; eller<sup>3</sup> fra 16de Aarh. »vnsers herren gebenedeite wunden, die heilten aus zu grunt« (Udtrykket findes ogsaa i engelsk, »hale fra the grounde«<sup>4</sup>, fra c. 1435; Eksempler fra nyere tysk har jeg ikke noteret). En Skrivemaade *grüde* for »grunde« — saaledes i Opskriften fra 15de Aarh. — lagde mulig ad Øjets Vej det danske »Grøde« nær. — Derimod indeholder norsk BANG Nr. 1227 (jfr. i samme Hskr. den helt kunstlede 1226) næppe Gaadens Løsning; dær staar: (du skal ikke have Svullen, men) »være som Jomfru Marias Førstegrøde«, med Hentydning til Matt. 1, 25; dette i Sammenhængen saare

<sup>1</sup> BARTSCH s. 448.

<sup>2</sup> PRIEBSCH II 32.

<sup>3</sup> Urquell NF 2, 175.

<sup>4</sup> WRIGHT I 126.

uindlysende Udtryk turde snarere være aandrig Tilrettelægning af et (hørt?) »før's til Grøde«.

§ 44. **Ramsen og Jesu Saar:Form** (jfr. § 37). Episk Indgang er her overvejende i dansk. Ramsen er i disse Tilfælde knyttet til Fortællingen om selve Jesu Saar, og gentages ikke hvor der er udtrykkelig Overførelse paa Patientten (undt. alene 139 *a b f* = 1124). a) Almindelig er Typen »hans Vunde hverken buldne eller blødt, og ej denne Vunde heller«, f. Eks. 103, jfr. 108. 114. 133 (1119). Undtagelsesvis har 1121 Ramsen ved Patientens Saar, idet »Christi Side« har faaet en anden, modsigende Skildring. 1121 er iøvrigt bygget som 591 *b* (s. 122). b) En anden Type er den »tvetydige«, f. Eks. 107 = »Jesus fik et Saar, det skal . . . ikke buldne«: Efter et Udsagn om at Jesus var saaret e. l., indføres Ramsen med et »skal«, som passer baade paa den hellige Fortid og paa Nutiden; Overførelse er da overflødig og mangler normalt, jfr. s. 35. Saaledes 106. 130. 135—137. 1123. (1118); 1119 har ekstra Overførelse. Hertil: det »maa« i (105) 109, hvor mulig »stelte« er Fejl for »stille«, saa ogsaa her er Overførelse. Herhen hører endnu 104, hvor Fortid holder sig gennem selve Ramsen, men afløses af Nutid i den positive Tilføjelse (»men vorder frisk . . .«). c) Beslægtet er Typen »han bad at det hverken« 359 (jfr. 32). Ramsen lægges ind i Jesu (Marias) Bøn i Fortiden om et gunstigt Forløb; denne Bøn gælder da tillige Nutiden; saaledes 138 (? Teksten ikke helt sikker). 359 l. 11; 139 *c d e*, hvor Tilføjelsen »ligesom Jesu . . . Saar« falder uheldigt, og noget lignende 129 (»Marie Nafn skal forbyde det skal hverken . . . som J. Chr. egne Saar giore«); 139 *a b f* med fuld Overførelse. 1120 »Jesus haver lovet« gælder kun Nutiden. Endnu kan jævnføres »men ieg skal

bede« i den ellers ikke hidhørende 111, hvor Signeren synes at klare baade Jesu og Patientens Blod.

Manende Indgang er sjælden. 110 knytter Ramsen til Patientens Saar; 1125, hvis Slutstykke fra »swa æræ« hører hid, har den ved Jesu Saar. — 113, der mangler egentlig »Ramse«, indledes hverken episk eller manende, men »oplysende«: P. Hansens Ko p—r Blod, derpaa Epik og Overførelse. Maaske Drejøformlen 1118 er en Parallel: *Lindhard* et Navn ligesom Hansen(s Ko), *Signe* Fornavnet (og ikke Verbum), derefter Rest af episk Sætning *Jesu egne Saar*, endelig »tvetydigt« Led: *det skal* (jfr. s. 142 under *b*).

Ogsaa i tilsvarende tyske Formler, med og uden Longinus, turde episk Indgang, i al Fald i ældre Tid, være det normale; manende Indgang har f. Eks. ZDA 30, 88 fra c. 1400. Engelsk kender begge Former. I latin er alle mig kendte Opskrifter episk indledede. Vor 145 viser den gængse latinske Form for Ramsens Tilknytning indenfor Trebrødre-Longinussignelsen: først om Kristus i Fortid, saa i al sin Bredde gentaget om Patienten i Ønskemaade (jfr. vor 139 *b*); den danske tilsvarende 1125 afviger fra den latinske Form ved, at Ramsen kun staar eengang, samt ved Afsnittets manende Indgang, men har i første Henseende tyske Sidestykker.

§ 45. **Saarenes Tid og Tal.** Til hvilket Tidspunkt i den hellige Historie finder vi Udsagnet om Jesu buldnefri Saar knyttet, og hvilket eller hvilke Saar er der Tale om? Hvor dette Motiv forekommer sammen med andre eller med et særligt Personnavn, kan det derved modtage en — ofte meget vag — Bestemmelse: i 129—131 er det Saar som Maria forbinder; ifølge 133—139. 1123—24 tilføjedes Saarene »paa Jorderig«; nøjere Besked giver kun Forbindelsen med Longinusnavnet 118. 1125, hvor Talen maa være

om Optrinet Joh. 19, 34, Saaret i Siden. Hvor vort Motiv optræder alene, kan alt lades helt ubestemt: »Jesus fik et Saar« 106. 107; »Maria (!) fik en Soer« 115 (det følgende »paa dis« antyder maaske, at Maria redebont modtager Saaret paa samme Sted hvor Patienten har faaet sit, jfr. Nr. 7 og s. 31). Enkelte Opskrifter omtaler *Korset* 103. 113; (om »bunden« 103 se s. 132). Den ejendommelige 383 (mod Gigt), der knytter til en Ritus, nævner Begravelsen; »Gud Søns« (Gigt) istedetfor »Guds Søn« vel under Indvirkning fra »min Jegt«. Men en Række Opskrifter tager fastere om Tingen og siger i hvert Fald hvor Jesu Saar sad: 104. 105. 109. 110. 112. 1119—21. 359 l. 11 nævner hans *Side*, højre Side, ene Side (i 109 hedder Saaret et *Hul*; *Svær* 110 er vist Fejl for »Saar«). Enkelte andre nævner det saarende Redskab: 103 viser med *spær* og *naglæ* baade til Side- og Naglegabsaarene. Og ene de sidste kender 108 »Jesus stak sig o *tre tou navle*« (»*to*« Dialektform *o*: *to*? indført som Rettelse til »*tre*«?); Tretallet svarer til det gængse Krucifiks med een fælles Fodnagle; 1119's tre Sidesaar skyldes vel Forveksling af Nagle- og Spyd Saar. Flertal, *the vnder*, har ogsaa den gamle 1125, skønt den udtrykkelig taler om Longinus. Ellers er, hvor Tallet overhovedet antydes, ett Saar det aldeles overvejende; selv hvor enhver Detail ellers mangler, f. Eks. 106 »J. fik et Saar«, maa dog Udtrykket formodes at gælde Sidesaaret. Den fremherskende Forestilling hos os er i hvert Fald den, at Jesu buldnefri Saar var det som han fik med Spyddet (Lansen) i sin Side; kun af og til kommer Naglesaarene med eller istedet. — I norsk taler Opskrifterne derimod oftest om flere Saar; svensk kender baade Sidesaaret og Flertal.

De nyere tyske Opskrifter, efter c. 1500, opviser ret stor Brogethed og Usikkerhed. Meget gængs er Tilknytningen

til alle Jesu Saar (eller fem Saar); et Eksempel<sup>1</sup>: »Unser lieber Herr J. Chr. hat viele Beulen und Wunden gehabt und doch keine verbunden; sie gähren nicht, es gibt auch keinen Eiter nicht«. Dog er ogsaa Sidesaaret vel kendt, saaledes<sup>2</sup> nordtysk: »Unser Herr Chr. wurde gestochen mit einem Schwert; seine Wunde sie hult nicht, sie krult nicht . . .«. — Af og til kan Tanken søge anden Støtte, saaledes Mishandlingen før Korsfæstelsen<sup>3</sup>: »da die Kriegsknecht' haben in gestochen vnd geschlagen«. Iøvrigt kan vi hos andre Folk nu og da finde Oprinet flyttet til en ubestemt Tid før Passionen. En engelsk Variant<sup>4</sup> siger: »When our Lord J. Chr. was upon earth, He pricked himself with a (Genstanden in blanco), and the blood sprang up to heaven; yet His flesh did neither canker, mould, rot, nor corrupt, no more shall thine«. Til et saadant »Ulykkestilfælde« er jo Dødsvunden egentlig ogsaa i vor 108 reduceret: »Jesus stak sig o tre tou navle«.<sup>5</sup>

Begge Hovedformer — Vunder og Vunde — træffer vi

<sup>1</sup> Alemannia 25, 128.

<sup>2</sup> Vk. 7, 57.

<sup>3</sup> BIRLINGER I 206.

<sup>4</sup> HENDERSON s. 169.

<sup>5</sup> Et svensk Sidestykke meddeler KROHN SS s. 256 fra Torsåker Dombog 1674 (Gästrikland): »Wår Herre J. C. satt på een höga röst, han skierte sig een grena, han satte sikh neer och wälsignadhe sitt sår ifrån wärrk och böldh och all otöldh . . .«. Adspurgt om hvad hun mente Kristus sad paa, svarede Signersken: »Då han satt och timbrade oppå ett högt huus (nysvensk »ett röste« er en Gavl), högg han sikh ett sår, thet hon kallar greena«. KROHN jævnfører den finske Heros Väinämöinen's (< Kristi) Baadtømren og Knæsaar. Maaske en saadan Legende har virket med; men mon ikke den svenske Form skyldes Mistydning af en tysk Blandingsform? Den yndede Brandsaarformel om Laurentius paa Risten, hvem Jesus bringer Lægedom (vor 611), kan i nordtysk findes allieret med Saarramsen; JAHN s. 84 har »Isak (< Jesus?) lach upn Röst un röst sich, dat schwull em nich, dat quull em nich«. Röst er saa i Sverig forstaaet om en Gavl, og hvad skulde Tømmermandens Søn paa en Gavl andet end øve sit Haandværk.

i Middelalderen paa tysk, paa latin vistnok kun den sidste. I tysk har vi med Flertalsformen f. Eks.<sup>1</sup>: »...dein heilig funf wunden geswullen noch ensmechten ...«. Meget gængs er den anden Form, Ramsen om Sidesaaret; den forekommer i Middelalderen næsten altid i den egentlige »Longinus«-signelse som dennes ene Hovedform (§ 51 *b*), baade hvor Signelsen staar ene (tysk) og hvor den er Trebrødreformlens Slutstykke; i sidste Form indgaar Ramsen i tysk og latin som aldeles fast Bestanddel. Eksempel paa denne sidstnævnte Form er vor latinske 145; Eksempel paa Ramsen i den selvstændige Longinusformel giver BIRLINGER<sup>2</sup> fra Beg. af 15de Aarh.: »die wund ... die Longinus unserm H. J. C. stach, die enhitzet noch enswitzet noch enhar noch enschwar ...«, og det ældste Eksempel som overhovedet har Ramsen<sup>3</sup> fra 11te Aarh. (jfr. s. 138): »Miles Longinus cum lancea sua feruuit in latere Christi, nec [guttam?] fecit nec uena doluit ...«. — Der findes vel en endnu ældre Opskrift om Jesu underfulde Saar<sup>4</sup>, fra 10de Aarh., men her mangler baade den egentlige Ramse og ethvert bestemt Udsagn om Saarenes Tid, Plads og Tal: »Crist uuarth giuund, tho uuarth he hel gi ok gisund; that blood forstuond, so duo thu blood«. Allerede saa tidligt kendtes altsaa en helt »neutral« Form for Kristi Saars Fata. Men gennem Middelalderen efter c. 1000 har Underets Plads ved Sidesaaret, vor danske Hovedform, stærk Bevidnelse. Trods sin Alder tør Forbindelsen mellem Ramsen og »Longinus«-formlen ikke helt bestemt paastaas at være oprindelig, da Longinusformlen fra først af muligvis har haft et andet Slutstykke (§ 51 *a*). Forestillingen om Jesu buldnefri Saar

<sup>1</sup> ZDA 32, 141, formentlig fra 14de Aarh.

<sup>2</sup> Aus Schwaben (NS) I 460.

<sup>3</sup> MS II 275.

<sup>4</sup> ZDA 52, 171.

har maaske oprindelig gældt hans Vunder i det hele taget; men de to højst yndede Motiver »Ramsen« og Sidesaaret (med, senere ogsaa uden Longinusnavnet) har tidligt og hyppigt fundet hinanden.

### VII. Longinus.

Nr. 117—126. 1120—21. 1125; latinske 145. 1122. 1144.

§ 46. Forekomst. Bibel. Legende. Udover Saarets Ental og Nævnelser af Jesu Side kan Opskrifter frembyde Træk der yderligere knytter dem til Optrinet Joh. 19, 34 eller den derudfra viderespundne Tradition, især ved at omtale Saarets Ophavsmand. Denne Udformning af Saarmotivet, der har nydt meget stor Yndest sydpaa, har kun delvis sat sig fast i Norden; fra Norge og Finland haves ingen Eksempler, fra Sverig formentlig kun et Par enkelte, fra lidt ældre Tid. Af vore danske tretten Numre er 1125 fra 14de Aarh., men alle øvrige sent overleverede, i 18de og 19de Aarh. Paa tysk ligger Sagen omvendt; der er faa Opskrifter fra nyere Tid, men en Mængde fra 14de, 15de, 16de Aarh., enkelte er endnu ældre, det ældste Spor er fra 10de Aarh. Af de ret talrige latinske Varianter naaer een (blandet, tysk og latinsk Sprog) tilbage til 10de Aarh.<sup>1</sup> Desuden findes engelske, romanske — i disse to Sproggrupper fra c. Aar 1400 af —, en byzantinsk, russiske og formodentlig andre Varianter. — Longinussignelsen foreligger dels selvstændigt, dels som fast Led i den sammensatte Formel om de tre Brødre; begge Tilfælde forekommer næsten fra ældste Tid af: indenfor (10de) 11te Aarh. kender vi Longinusformlen kun som selvstændig, men allerede fra 12te ogsaa i Brødreformlen.

<sup>1</sup> Adskillige gamle latinske og tyske meddelelser EBERMANN s. 43, HÄLSIG s. 30. 81.

Det til Grund liggende Skriftsted Joh. 19, 34 lyder efter Vulgata: »Sed unus militum lancea latus eius aperuit (et continuo exiuit sanguis et aqua)«. Evangelisten understreger selv meget stærkt denne lille Scene ved gentagen Forsikring om, at det er sandt. Kirken, maaske allerede Evangelisten, saae i Vand og Blod Sindbilleder paa Sakramenterne. Intet Under at ogsaa Legenden vilde tale et Ord med. Soldaten blev navnfæstet som Longinus, formentlig efter Lansen, *λόγχη*, altsaa i græskkyndige Kredse. En anden Krigsmand ved Korset, Centurionen fra Mark. 15, 39, som rystet ved Jesu Død erkender hans Guddommelighed, blandedes med ind og kaldes stundom selv Longinus. Lansemanden kommer ligesom han til Troen; han er ifølge Legenden øjensvag eller blind; lidt af det hellige Blod flyder paa hans Hænder, og ved tilfældigt bagefter at føre Haanden til Øjnene genvinder han sit Syn<sup>1</sup>; saa bliver Longinus Kristen og siden Martyr, Sanctus Longinus. Gennem »Legenda aurea« er Fortællingen fra 13de Aarh's Slutning af bleven vidt udbredt. Hvor ringe en Rolle iøvrigt, udover Longinus' Navn, denne Legende, især Øjenunderet, spiller for de ældre Signelser, skal vi straks se.

<sup>1</sup> Ifølge FRANZ II 489 skyldes »diese törichte Legende« Misforstaaelse af nogle Vers i et græsk Digt »Christos paschon« fra c. 1100, hvor Centurionen billedligt talt berører Øjnene med det hellige Blod og saaledes bliver »oplyst« (jfr. tidligere Sv. GRUNDTVIG DgF II 537 efter Acta Sanct. Boll. Marts II 379, der henlagde Digtet til 4de Aarh.). Det ligger dog vel nærmere at tænke sig, at Digtets søgte Udtryksform forudsætter og aandeliggør den naive Legende. Med C. HOFMANN i Sitzungsberichte der bayer. Akad. d. Ws. 1867 II 2 s. 213 maa vi vist tænke os denne udsprungen direkte fra Bibelteksterne: »qui vidit (testimonium perhibuit)« forstaaet som »han (Longinus), der blev seende«, og Vers 37: »videbunt in quem transfixerunt«; hertil hos Markus om Centurionen »videns... ait Vere homo hic filius Dei erat«. — Den ældste Longinusopskrift (§ 47 Nr. 1) er ældre end »Christos paschon«; den udtaler sig ikke om Blindheden, men kender aabenbart Longinus' Omvendelse (»Christes thegan«).



Til Overflod skal tilføjes, at her i Norden var i Senmiddelalderen Navnet og Legenden godt kendte. Else Holgersdatters Tidebog<sup>1</sup> har Navnet: »Sidæn stak Longinus hans høghræ sidæ och hiærtæ op meth iet spyiwd«. Svenska Böner från Medeltiden<sup>2</sup> har Underet: »thit hälgasta sidho saar, hwilkit . . . lyste Longim blinda öghon«. Endnu i luthersk Tid har Navnet et visst Liv; Karen Vævers ene »Apostel«, 3: Hjælpedjævel, hed Langinus, hvad hun tilstod ved Proces i 1590; samtidig hed<sup>3</sup> Kongens Mundskænk ligesaa: Longinus Køgemester. — DgF Nr. 99 er en Vise om Longinus men uden Navnet, efter et Flyveblad fra Aar 1732.

§ 47. **Prøver. Formaal.** Til foreløbig Klaring meddeles her alle de ældste Opskrifter (Ekspl. 1—8) og Prøver paa nogle fra lidt senere Tid.

1. Fra 10de Aarh.<sup>4</sup> Longinus miles. lango zile. cristes thegan ast astes. adiuro sanguis per (†††) vt non fluas plus quam Jordanis aha . . . — Resten, om Jesu Daab, er citeret s. 109 som »Nr. 1«.

2. Fra 11te Aarh.<sup>5</sup>: Miles Longinus cum lancea sua feruit in latere Christi, nec [guttam?] fecit nec uena doluit. Christus dixit: Stringe te sanguis. D(eu)s qui serrasti uenam, tu fac stagnare uenam in membro isto. Jfr. s. 138. 146.

3. Fra 11te Aarh., Strasbourgsignelsen<sup>6</sup>: Genzan unde Jordan keken sament sozzon, to uersoZ Genzan Jordane te situn, to uerstont taz plot, uerstande tiz plot, stant plot. Vro unde Lazakere keken molt petritto, stant plot fasto . . .

<sup>1</sup> Gml. kgl. Saml. 1613, 4<sup>to</sup>, bl. 18'.

<sup>2</sup> SSFS 41, 91. »Longim« vel Fejl for »Longini«.

<sup>3</sup> BERING LISBERG i Østen for Sol og Vesten for Hav s. 58.

<sup>4</sup> STEINMEYER s. 379.

<sup>5</sup> MS II 275.

<sup>6</sup> MS I 18.

(Resten uvedkommende). Jfr. s. 72. Over *e* i begge »kek-« staar et *i*.

4. Fra c. 1100<sup>1</sup>: Longinus miles punxit Christum. Christus recubavit, sed Christus dixit: Sanguis iste, nec currat. Ita tu sanguis sta sicut flumen Jordanis stetit . . . — Resten, om Jesu Daab, er citeret s. 109 som »Nr. 3«.

5. Fra c. 1100<sup>2</sup>: Chr. iacuit uulneratus in dextero latere, superuenit S. Johannes et dixit: Christe, quis te uulnerauit? At ille: Miles, inquit, Longinus cum lancea bisacuta me uulnerauit. Coniuro te Johannes per lac S. Marie, sicut stetit flumen Jordanis, sic stagna sanguinem, de quocunque loco corporis exierit.

6. Fra 12te Aarh.<sup>3</sup> i en Trebrødresignelse: . . . also de[r] jud Longinus der unsern herren J. Chr. stæch in die siten mit dem sper, daz eneitert nith noch gewan hitze noch enswar noch enbluotet zevil noch enfuelt. Also tuo disiu wnde, diu . . . — Resten er citeret s. 138.

7. Fra 12te eller 13de Aarh., Bambergsignelsen<sup>4</sup>: Crist unte Judas spiliten mit spieza, do wart der heiligo Christ wnd in sine siton, do nam er den dymen vnte uor-duhta se uorna. — Der fortsættes med en Jordansignelse, citeret s. 110 som Nr. 6, og yderligere med to smaa Blodsignelser, se §§ 57 og 64.

8. Fra 12te eller 13de Aarh.<sup>5</sup>: Der lange Longinus transfixit Christi latus, statimque fluxit sanguis de latere. In ipsius nomine stet sanguis iste.

Dette er formentlig alle de Opskrifter, der er eller kan

<sup>1</sup> STEINMEYER s. 378.

<sup>2</sup> STEINMEYER s. 377.

<sup>3</sup> ZDA 15, 454.

<sup>4</sup> ANZ. DA 15, 216.

<sup>5</sup> MONE 7, 608.

være ældre end c. 1200. Nogle Eksempler fra Tiden c. 1200—1400 er:

9. Fra 13de Aarh.<sup>1</sup>, beg. med Trebrødresignelsen: . . . Sicut Longinus miles latus salvatoris aperuit, non diu sanguinavit, non rancavit, non doluit, non tumuit, non putruit, nec ardorem tempestatis habuit, sic plaga ista, quam carmino, non sanguinet . . . Resten er citeret s. 138; jfr. vor 145.

10. Fra 14de Aarh.<sup>2</sup>: Longinus stach uensern herren durch sin seiten, daz wasser und pluot dar us ran; dem enswal noch enswuor die wund sin, also muezzen dir die wunden din.

11. Fra 14de Aarh.<sup>3</sup> (— ɔ: ulæseligt): ein — do waz — vnsern herren in sin hertze stach; vz der wonden ging wazzer vnd bluot; daz wazzer ist vnser daufe, daz blut ist vnser losunge. Als werlich als daz war ist, als muezze daz yesen (ɔ: isen, Eisen) her vz gen. —

Ett Punkt kan klares med det samme, nemlig hvad den gamle Signelses Pointe og Formaal er og ikke er. Signelsen har i den ældste Tid ikke Slutning fælles med den normale Legende, hvad enten saa denne er ældre eller ej; Legenden dvæler ved Longinus' Øjne, Formlen ene ved Kristi Saar. Det er da helt vilkaarligt, med Hålsig s. 83 at postulere at vor Formel oprindeligt var en Øjensignelse. I hvert Fald først fra 13de Aarh's Slutning dukker spredte Tilfælde op, hvor Signelsen tager mere eller mindre Notits af Øjenlegenden (det er netop ved den Tid da legenda aurea skaber dennes Ry). En »Stærke Mester Poppe« (c. 1270) tilskreven, komponeret Værnebøn (i Hskr. fra 15de Aarh.<sup>4</sup>)

<sup>1</sup> KÖHLER s. 553.

<sup>2</sup> ZDA 27, 308.

<sup>3</sup> BARTSCH: Die altdeutschen Handschr. der UB in Heidelberg s. 191.

<sup>4</sup> Vk. 1, 320.

nævner bl. a. »ain plinder jude«, der stak Jesus med et Spyd, men taler hverken om lægt Saar eller lægte Øjne og vil hverken kurere Saar eller Øjne. Fra 15de Aarh. af kalder nogle tyske Opskrifter Longinus »blind«, men de vil oftest stille Blod og nævner saa ikke, at L. fik sit Syn. Endelig er der, fra c. 1400 af, blandt Mængden af Opskrifter nogle ganske faa hvis Formaal er Øjenhelbredelse<sup>1</sup>, alle stærkt komponerede Formler; de nævner endda ikke alle i Teksten Trækket med Øjnene (muligvis kan dog i vor 332 »recessit dolens« være Fejl for »recessit videns«). Desuden siger en engelsk Variant fra c. 1400<sup>2</sup>, der for Resten vil standse Blod: »and he wyppyd hys eyne, and anon he sawgh«. — Ogsaa Pil-udtrækning, der jo iøvrigt falder ind under Saarpleje, er et sekundært Formaal; ældste Eksempel ovenfor Nr. 11.

Det oprindelige Formaal er uden Tvivl at stille Blod eller læge Saar. Det Problem Formlen byder os, er ikke Valget mellem Jesu Saar og Longinus' Øjne, men Spørgsmaalet: var Jesu Saar underfuldt godartet eller ikke? Vi gennemgaar nu Signelsens Hovedtræk og indordner de danske Varianter i den almindelige Oversigt.

§ 48. **Formen.** Nogle af de danske Opskrifter viser her en mærkelig Særudvikling. Fra den ældste Tid til Nutiden er ellers episk Form (med paafølgende Besværgelse) overalt aldeles fremherskende; i Trebrødreformen gjerne med forvedsat »sicut«, »also« e. l. I Dansk har 119—122. 125. 126 episk Form, og den gamle 1125 sætter Longinusepisoden som sidste Led i Sammenligning: »swa æræ the (de Saar Brødrene vil pleje) signat sum . . .«. Men 117. 118.

<sup>1</sup> Jeg har noteret Germ. 32, 455, Alemannia 27, 107, SCHÖNBACH utrykt Nr. 1044 (fra cod. pal. germ. 638) og vor latinske Nr. 332 (l. 5).

<sup>2</sup> Anglia 19, 80.

123. 124 er helt afvigende: De sætter ind med Signerens Spørgsmaal til Longinus Hvi stak du Jesus, og tilføjer hans Ordre til Blodet om at standse, eller (123. 124) Ordre til Longinus om at øve en Ritus hvorved Blodet standses (*slog* 124 *o*: »slaa«; maaske ogsaa 117 *c* »stel« etc. er Ordre til Longinus). Denne Form maa opfattes som sekundær i Forhold til Formen i 121. 122, hvor Jesus taler og giver Ordren. 124 er endog dialogisk formet. Til den udtryksfulde Spørgsmaalsform findes indenfor vor Signelse mig bekendt intet Sidestykke. Det eneste der kunde jævnstilles, ligger i Tid uhyre fjærnt, Eksemplet Nr. 5 fra c. 1100 hvor Johannes »kommer til« og spørger Hvem har saaret dig, — et isoleret Tandmærke fra det allevegne lurende »Møde«-skelet. Den danske Udtryksmaade skyldes vist Indflydelse fra Former som f. Eks. vor 246, hvor Signeren udspejler og derpaa maner Ondet (Reg. I s. 533): »Morlil, hvorfor plager du hende? Du skal stille staa . . .« Netop i Livmoderformler gaar denne livfulde Udtryksmaade helt tilbage til den klassiske Oldtid (*Cur irascaris*, Trylleord s. 18).

Rimekunst er udfoldet af Forfatterne til 118. 120. 126 (og i al Beskedenhed 124. 125? *Herre* — *bædre* turde være jævngodt fynsk Rim). Rimede Former kan i tysk træffes fra 13de Aarh. af, i engelsk fra c. 1400. — Ved et gunstigt Tilfælde kan det vises, at vor tilsyneladende ret nymodens 126 (nedskrevet 1837) i Form som i Indhold er ret nøje Efterligning af en middelalderlig nedertysk Form, der allerede ved Aar 1500 var kendt i Norden. KLEMMING s. 452 giver følgende Opskrift fra Arvid Trolles Lagbok c. 1500 (Noreens Tidfæstning), hvor Skriverens eget Sprog skinner igennem; jævnsides sætter vi 126's Tekst:

*Arvid Trolle.*

Longinus was een riddare got  
 hee stack wnsem here indh sin  
   herte doth  
 daar wdh wloth wather vnde blot  
 dath was mildh wnde got  
 5 swo bidie ick thij lewe herre  
 dorch dines blodas ääre  
 dath dith bloth stille stoo  
 wnde nicht mere blöde  
 wnde desse menniske nieth two  
   mene ga  
 10 edher two skade staa  
 in name (††† tysk).

*Ellinge Hskr.*

Langruus var en Rytter saa god  
 stak og Christi Hierterod  
 at der udfloed Vand og Blod  
 Jesus Guds Søn vær mild og god  
 som ikke bade de befeilker  
   stille staae  
 og blød ikke mere  
 in Natmei (††† latin).

*Hierterod* er god Rimerstatning for (*in*) *herthe doth*. Mod Slut er 126 kommen i Forfald, delvis maaske ved defekt Kildehskr. som . . . *de* l. 5 kan nok forudsætte et delvis omstillet *so bede ik di* (so læst *sō*?); *befeilker* kan kun vanskeligt føres tilbage til *leeve her* e. l. (*leev-* læst og udtalt *bef-*), men vist endnu mindre til et *bevele ik*, der næppe passer til *bede ik*.

§ 49. **Manden.** Navnet Longinus kan naturligvis ogsaa i Udlandet nu og da træffes folkeliggjort eller forvansket, som det er Tilfældet i næsten alle danske Opskrifter. Mærk allerede »L. miles, lango zile«<sup>1</sup> i 10de og »der lange Longinus« i 12te Aarh. (Eksemplerne 1 og 8); lignende vor 117 (b) c. 120. (126) lat. 1144 *Lang ginus* o. l.; jfr. Karen Vævers Apostel s. 149. Fornøjeligt virker i 123 *Lucidarius*, Navnet paa den gamle Alvidensbog, der som Almuælæsning endnu 1892 blev optrykt i Holstebro<sup>2</sup>. Mærkeligt synes *Ju-*

<sup>1</sup> Skulde *zile* være unøjagtig Lydgengivelse af et som »zileh« opfattet (*zilge, zelch*), »Zweig, Ast«, saa at Longinus her var betegnet som en »longurio«: en lang Bønnestage, opløben Person? »Cristes thegan« vil forklare »miles«, lango zile altsaa Longinus. Zilo er ifl. GRAEFF Sprachschatz V 659 Mandnavn.

<sup>2</sup> V. DAHLERUP i Salmonsens Lexikon.

das i 124, det giver os Anledning til at gaa langt tilbage i Tiden og spørge om Formlen oprindelig har haft en anden Person end Longinus.

Som man ved »det hellige Vrid« har udpeget en Opskrift, der skal afhjemle en ældre, hedensk Grundform, saaledes ogsaa ved Longinusformlen. Af denne findes vel ingen Varianter med klart hedenske Navne, men dog et Par med en Situation der tager sig mytisk ud og har andre Navne end Longinus'. Det er Strasbourgs- og Bambergssignelserne, s. 149 fl. Nr. 3 og 7 (Str's »keken sament sozzon« betyder formentlig enten »skød mod hinanden« eller »ginge at skyde sammen«; »molt«: Muld, Jord; »te situn« ɔ: die Seite; Stykket »Vro . . . fasto« er vel Variant til »Genzan unde Jordan« etc., jfr. s. 72). Bambergopskriften er rent formelt en nøje Parallel til den normale Vridformel: Situation + Katastrofe + den Hellige læger selv Skaden.

Siden KOEGEL<sup>1</sup> har nogle Forskere, mere eller mindre tøvende, i den skæbnesvangre Vaabenleg villet genfinde Scenen med Hod der skyder Balder, ledet af Loke (> Judas); en hedensk Galder om dette Æmne skulde saa i kristen Tid være overført paa Jesus og Longinus, og Strasb. og Bamb. betegne to Stationer paa Vejen hertil. EBERMANN s. 46 nævner, med Forbehold, som Støtte for denne Opfattelse, at de ældste Longinusopskrifter jo afviger fra Legendens ved at mangle dennes normale Pointe, Øjnens Helbredelse. — DETTER<sup>2</sup> finder i Strasb. en Sideform af Baldermyten, idet han, dog ligeledes med Forbehold, sammenstiller Vro med Saksen (p. 176) Odins søn Frogerus, som kun blev overvunden ved, at hans Modstander fik taget det Støv op som Frogerus' Fod nys havde traadt paa:

<sup>1</sup> Gesch. der deutschen Litt. I 262.

<sup>2</sup> I PAUL og BRAUNES Beiträge 19, 510.

Saaledes »betraadte« Vro og Lazakere (o: Spydsvingeren Odin) Mulden — nemlig for derefter at tage den op i Haanden og blive usaarlige (dette er KØGELS Forklaring til »petritto« ud fra gamle Trylleritus). Denne Sammenstilling er interessant, men vilde jo vinde i Sandsynlighed hvis det at gøre usaarlig var det samme som at stille Blod, og især hvis Hovedsagen, at nemlig den traadte Muld tages i Haanden, var nævnt eller blot antydet i Formlen. Denne (Strasb.) betegner ifølge DETTER en sekundær, magisk Tilrettelægning af den oprindelig tragiske Myteform (hvor formentlig Odin ved Støvmagi fælder sin Søn). DETTER rører her ved en nærliggende Indvending mod hele den hedenske Opfattelse: Baldermyten synes at egne sig saa slet som vel muligt til Æmne for lægende Magi (jfr. s. 75); »den største Ulykke der er voldt blandt Guder og Mennesker« indeholder næppe Kraft til at gøre usaarlig eller læge Saar; i hvert Fald først paa en Tid da Myten havde mistet sin Følelsesmagt over Sindene, kunde dens Elementer tænkes at være nyttede til at fremme Liv og Helse.

At udlede de to Opskrifter fra en afledet eller lemlæstet Myteform bliver mindre tilraadeligt end at henhøre dem til et solidt og skikket Grundlag, Golgatahelten, hvis Saar er hans Sejr hvad enten de tænkes lægte paa Stedet eller ikke. Kamplegmotivet maa da regnes for sekundært — fremkommet ved Ønske om at motivere Katastrofen, og det kan naturligst opfattes som Udslag af den Hang til at heroisere det kristelige Stof, som vi ogsaa ellers kender Tilløb til fra gotonsk Digtning; en Helt saares bedst i Kamp eller Kampleg. — Af Navnene peger det ene Par maaske slet ikke udenfor Longinusoptrinet; Vro er i oldtysk Herren Kristus (ogsaa Tiltale til en Engel), og Lazakere kan —



forudsat det virkelig betyder Rem-spyd(-mand)<sup>1</sup> — meget vel være tysk Gengivelse af selve Longinus Lanseknægt. *Jordans* Personificering kan hænge sammen med Skriftsteder som »Jordan saae det og flyede« (s. 104) eller med Signelser som de s. 108 citerede, hvor Jordan tiltales — som en Mand afbildes Floden stundom i kirkelig Kunst<sup>2</sup>; og »hans« Plads i nærværende Formel kan skyldes Bevidsthed om, at med Jordan stiller man Blod i en anden Signelse (der ofte, men netop ikke i Strasb., er kædet sammen med Longinusformlen). Maaske trak saa Floden den Sø som den støder »keken sament« med, Genezar(eth) til sig og tvang den til at rime paa Jordan som en *Genzan*<sup>3</sup>. Meget bibelfast har da Signelsens Udformer ikke været.

Endelig Judas. Istedetfor at aflede ham, i Bamb., fra Baldermytens Loke, kan man sikkert roligt med v. STEINMEYER<sup>4</sup> opfatte ham som en misforstaaet »der Jud(e)«. <sup>5</sup> Senere Opskrifter viser i denne Retning: ZDA 38, 14 fra

<sup>1</sup> Jfr. GRAFF: Ahd. Sprachschatz II 316 og MS I 18.

<sup>2</sup> JACOBY s. 68 fl. efter STRZYGOWSKI: Ikonographie der Taufe Jesu, jfr. »Trylleord« s. 60.

<sup>3</sup> Formen *Genezar* staar t. Eks. i Arkulfs Pilegrimsfærd fra 7de Aarh. (Itin. Hieros. I 180) — der afskrevet baade i 11te Aarh. og senere —, hvor kuriøst nok Mødet mellem Flod og Sø netop fremstilles under Billedet af Kamp: »itaque (Jordanis) duos lacus victor egressus, in tertio heret«.

<sup>4</sup> STEINM. s. 377 fl.

<sup>5</sup> Naturligvis har Optegneren virkelig tænkt paa Forræderen, og her kunde da overf. Bamb. blive Plads for REUSCHELS og JACOBYS Forklaring af Spydlegen (Vk. 14, 354; ZDA 54, 200): I det »arabiske Barndoms-evangelium«, som var kendt i Middelalderens Evropa, bider Barnet Judas i Besathed under en Leg efter Barnet Jesus og »latus Jesu dextrum percussit«. Idet nu Bornelegen knyttedes til Lansemotivet fra Joh. 19 (som ev. inf. arab. udtrykkelig paaminder Lærerne om), blev den opfattet som en Leg med Spyd. Tiltalende, men næppe nødvendigt. Iøvrigt slutter Legenden med »idem eius latus, in quo percusserat eum Judas, Judæi lancea confinxerunt«; allerede her er altsaa Judas, men fuldt bevidst, suget ud af Judæi, saa hans Udaad varsler hines ogsaa ved Navnet.

15de Aarh. har i Trebrødresignelse »Juda Loynus« for det latinske »Hebræus Longinus«; ZDM 3, 327 fra c. 1600 har »Langienus ein Judasritter was«<sup>1</sup>. Heller ikke den danske *Judas* 124 peger da ud over bibelsk Forestillingskreds; at han i Opskriften blot er Variant til Longinus, viser Fortsættelsen: han »vi(d)ste ikke bædre«. —

Longinus nævnes ofte efter sin Stand eller efter sin Nation (Religion). *Miles* kalder — ligesom det nuv. romerske Martyrologium — de ældste Formel-opskrifter ham, Ekspl. Nr. 1. 2. 4. 5. Ridderen, *Ritter*, *Reiter* dukker først op fra 15de Aarh. af og bliver ret yndet; det kan være Oversættelse af miles<sup>2</sup> eller af Centurio fra Legenden f. Eks. leg. aurea. Tysk *Jud* og latinsk *Hebræus* foreligger allerede i 12te Aarh., Ekspl. Nr. 6 og vor 145, nemlig i Trebrødrformen, hvor de er groet fast. — Det er i latin og ældste tysk normalt enten Stand eller Folk, ikke begge, der betegnes; en latinsk Form som »miles Hebræus«<sup>3</sup> er helt unormal; og i tysk staar kun af og til »ein Judenritter« o. l., eengang »en hebraisch ridder«. Talrige tyske Opskrifter har Navnet helt uden Prædiket.

De faa danske Varianter der særtegnen Longinus, holder sig til hans Krigerstand (kun 124 Judas vel af »Jude« se ovf.). Vi har *Ridder* 123 (ligesom Passionsdigtet i BRANDT Gmld. Læsebog s. 269 »riederen«), *Rytter* 126 (Arvid Trolle: riddare s. 154); endelig *Soldaten* 112, der turde være enestaaende udenfor latin.

§ 50. **Gærningen.** Vaabnet er i latin den bibelske *lancea*, 1144, i tysk, saa vidt det nævnes, *Speer*; dansk har ret

<sup>1</sup> Jfr. »eyn Juden Ritter« ZDA 38, 15.

<sup>2</sup> En c. 1400 foretagen fransk Oversættelse af Hymnen *Patris sapientia* har ifl. MONE Lateinische Hymnen I 108 »sa cousté d'une lancee fiere ad un chivaler piercee«; Originalen har her »miles«.

<sup>3</sup> WIERUS: De præstigiis dæmonum, Basel 1577 s. 533.

broget *Spyd* 121—123, *Pil, Sværd, Kniv* hvert een Gang (Pil Minde om de tyske »Pfeilseggen« med Longinus s. 152?).

Som Gærningsord ved Daaden fungerer i latin i den ældste Tid forskellige Verber (ferivit, transfixit, *punxit* Joh. Aab. 1, 7, jfr. vor 1144, der tillige har det ejendommelige *lanceavit*), fra 13de Aarh. af bliver det ubibelske *perforavit* det gængse, jfr. vor 145; netop det staar i legenda aurea (Graesses Udg. s. 202). I tysk dominerer *stach* aldeles; og *stak* genfindes i alle danske Varianter der overhovedet har transitivt Verbum undtagen den gamle 1125 (*gyorthe*). Er *Jesu* 118 i »hvi stak du Jesu Saar« Dativ?

Siden (latus, site, Seite) nævnes normalt i Udlandets Former, sjældnere i dansk. Maaske er *mine* 117 a Fejl for »Side«. Traditionen lader det være højre Side, og saaledes Ekspl. Nr. 5 og flere tyske Varianter; vor 121 holder paa *vinstre*, mulig med Tanken paa Hjærtet, der dog ikke nævnes her men 120 jfr. 112; »Herz« staar fra 14de Aarh. af oftere i tysk med og uden »Seite«. »Hierterod« 126 se s. 154.

Om Longinus' Motiv og Stemning har næppe nogen Opskrift før 15de Aarh. ett eneste Ord. Paa latin har en helt igennem unormal Opskrift fra 16de Aarh.<sup>1</sup> »miles Hebræus impietate motus«. Ogsaa vor 332 »recessit dolens«, 15de Aarh., er aparte; maaske Kilden havde »recessit dolor« jfr. s. 152. — Paa tysk faar fra Beg. af 15de Aarh. af en (gærne paa »stach« rimende) Linie en viss Yndest: »er wisst nit waz er an im rach«<sup>2</sup>; ogsaa »ich wais nicht was er an im rach«<sup>3</sup>. Sidstnævnte Vending betyder sikkert saa meget som: og Jesus havde jo dog intet ondt gjort ham<sup>4</sup>;

<sup>1</sup> WIERUS ovf. s. 158 Anm. 3.

<sup>2</sup> F. Eks. ZDA 11, 35 jfr. Alemannia 27, 104.

<sup>3</sup> F. Eks. Urquell NF 2, 104 fra 16de Aarh.

<sup>4</sup> Jfr. LEXERS Mhd. Wörterbuch s. »rechen«.

med »er« som Subjekt faar Udtrykket vel en svag Nuance i Longinus' Favør: han vidste ikke af at have noget udestaaende med Jesus, fulgte altsaa blot sine foresattes Ordre. Eengang forekommer »Sanctus Longinus war bei im gar on hass«<sup>1</sup>, fra 16de Aarh. Motivlinien staar i tysk vistnok altid sammen med Udsagnet »der flød Blod (og Vand)«, § 51 c. — Sligt maa ligge til Grund for vor 124 og 125 (der har Linien i anden Forbindelse). Varianterne *a—f* til 125 famler med Ordet »vidste« (*dd* ser nærmest ud som Forsøg paa at lave det uforstaaede om til at give Mening: »faar ej bedre Vis (opf. som: Behandling)«. 124 »for *jeg* (∴ Longinus) vi[d]ste« etc. turde være Omtydning af et »ich (∴ Signeren) weiss nicht was er an ihm rach«. — Det danske »vidste ikke bedre« er ingen helt træffende Gengivelse af den tyske Vending; det er maaske valgt med Jesu Ord om Bødlerne Luk. 23, 34 i Tankerne.

Efter Vidnesbyrdene at dømme er denne Linie om Motivet først kommen ind i Formlen paa den Tid da Legendens Fortælling om Longinus' Omvendelse ogsaa ellers (bortset fra den enlige Svale § 47 Nr. 1) kan spille ind, Middelalderens Slutning. Selve Omvendelsen kan findes nævnt i enkelte tyske Opskrifter, t. Eks. »und L. der begehrt applas aller seiner sünden«<sup>2</sup>, 16de Aarh.

§ 51. Følgen dengang; latin og tysk. Fra gammel Tid af foreligger i latin og tysk (mindst) tre forskellige Fremstillinger af, hvorledes det gik med Jesu Saar; de to staar hinanden sagligt nær overfor den tredje. Kun den aller ældste Opskrift tier helt paa dette Punkt.

*a.* Ifølge een Fremstilling stiller Jesus straks selv (sjældnere: faar ved Hjælp stillet) sit Blod gennem en Ordre

<sup>1</sup> Urquell NF 2, 242.

<sup>2</sup> Urquell NF 2, 242.

eller en Handling; mere eller mindre klart hører vel Numrene 2. 4. 5. 7 Side 149 fl., alle før c. 1200, herhen. Klar er Nr. 2: Kristus byder »stringe te sanguis«, og i det følgende antyder Ordene »deus qui serrasti uenam« (formelt en nær Parallel til Trierformlens Slutning s. 59), at Blodet adlød. Ligesaa Nr. 7, hvor Krist »tog Tommelfingeren«, selvom det følgende »uor duhta se uorna« er uforstaaeligt<sup>1</sup>; Tommelen maa tænkes brugt til at læge med. Nr. 4 forudsætter strengt taget en Form omtrent som: »sed Christus dixit [Sta sanguis; sicut sanguis ille stetit, ita stet] sanguis iste nec currat«. Det ser ud som den »afkortende« Gengiver har tænkt sig Kristus ligge og dø af sit Saar men samtidigt sørge for Nutidspatientens Saar, jfr. om Mødeformler s. 74. Nr. 5 er paavirket af Mødeskemaet med dets »passive« Begyndelse (iacuit uulneratus, jfr. s. 88), dets opmødende Hjælper (superuenit) og dets Spørgsmaal og Svar; det ser ud som Jesus vil besværges Johannes om Hjælp, men man glider over i Signerens aktuelle Besværgelse. Johannes' Optræden kan skyldes Joh. 19, 26 (Evangelisten staar ved Korset), men han er vel snarere Jordansignelsernes Døber Johannes. — Mulig hører endnu en Signelse fra 12te Aarh. herhen<sup>2</sup>: »vid (?) . . . ne(m) manare de ferreo fonte; ille sanguis restitit, u(b)i Christus p(rae)c(ep)i[t]; stant blut habe blut habe dine s . . . blut. Sancta M[aria] liga hec u . . . also uerstant du« (etc., Resten citeret s. 109 som »Nr. 4«). Mon ikke Blodets »Jærnkilde« er Longinus' Lansespids? Vi faar i saa Fald her et klart Eksempel paa Ordreformen: Blodet stod, da Jesus bød<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> ǰ: »unde [diu sita] vorduhta (so-) se forna«: og Siden syntes da som forud?? Prof. HERM. MØLLER foreslaar, i Brev, at læse *uor-dahta*: »og tildækkede den (Siden) fortil«.

<sup>2</sup> STEINMEYER s. 378, delvis ulæselig.

<sup>3</sup> V. STEINM. vil udfylde »vides sanguinem«; bedre var muligvis »vidi

Fra senere Tider kender jeg kun meget faa sydlige Eksempler paa denne Type. En utrykt Opskrift<sup>1</sup> fra Aar 1321 lyder: »Longinus miles percussit latus domini nostri Jhesu Christi, et dixit dominus: cessa a punctione, et stet sanguis iste, ut ste ut (Fejl for »stetit«?) sanguis ille; sicut stetit sanguis ille, sicut (!) stet sanguis iste«. I en anden<sup>2</sup> fra 15de Aarh. »kame Maria unser fraw« og bød Blodet staa; forud er sagt »daraus rannd wasser und blut« (vor Type *c* nedenfor); aabenbart sekundær Komposition. — Fra 16de Aarh. kendes vor 1144, hvis Form minder om Eksp. Nr. 4 (se ovenfor): »et (Jesus?) dixit: stet sanguis de isto homine N.« Men Slutningen »et remansit dolor« fører tilbage til den hellige Fortid; »remansit« er vist Fejl for »recessit«; jfr. andensteds<sup>3</sup>: »Longinus miles lancea ponxit dominum, et restitit sanguis et recessit dolor«. Som sidstnævnte Opskrift lader ogsaa Strasb. (Eksp. 3) Blodet staa uden Ordre eller Handling: »to uerstont taz plot«. — Fra Norden foreligger derimod ikke faa Eksempler; de skal omtales i § 52.

*b.* En anden Form af Signelsen meddeler, at Jesu Saar teede sig underfuldt godartet: det smærtede ikke, buldnede ikke, blødte ikke (længe). Det er »Ramsen« (§ 43 fl.). Indførelsen af en Læge er her overflødig. Det ældste Eksempel (2) har alligevel baade Ramse og Jesu Ordre. Fra 12te og 13de Aarh. af (Eksp. 6. 9) ned i Tiden har alle fuldstændige »Trebrødre«-opskrifter Ramsen som Afslutning paa

sanguinem«; en episk (»ekstatisk«?) Jegform var kendt i den ældre Middelalder; jfr. »vidi caballum morientem« i den s. 90 meddelte Besværgelse fra 9de Aarh.

<sup>1</sup> SCHÖNBACH Nr. 923 < cod. pal. germ. 214.

<sup>2</sup> SCHÖNB. Nr. 999 < c. p. g. 369.

<sup>3</sup> J. Am. F. 22, 159 (fra hvilken Tid?).

Longinusstykket, ligesaa adskillige tyske Opskrifter af den selvstændige Longinussignelse, jfr. s. 146.

c. En tredje Hovedform lægger derimod Vægten paa, at Blodet flød, idet nemlig det paafølgende Bibeludsagn kædes til. Det ældste Eksempel (8) er først fra c. 1200: »statimque fluxit sanguis de latere« (Vandet, som jo synes overflødigt for Formaalet, mangler her). Først 14de Aarh. giver os ny Eksempler, endda ganske faa. Ekspl. 10 knytter denne Bibelform og Ramsen sammen, den sidste faar Hovedvægten. Ekspl. 11 udlægger Vand og Blod symbolsk om Daab<sup>1</sup> og Genløsning; tilsvarende kendes paa latin<sup>2</sup>. Men fra 15de Aarh. af træffer vi hyppigt Vand- og Blodformen, med eller uden Symbolik, baade i latin og tysk. Ejendommelig er vor latinske 1122 fra 16de Aarh. ved at sammenstille Vandet med Jordan-daaben. —

Med Sikkerhed kan det næppe afgøres hvilken af disse Hovedformer der er den oprindelige. Bibelformens (c) lidt sene Opdukken og svage Bevidnelse i den ældre Tid er ikke gunstige for dem der vilde tænke sig denne mere høj-kirkelige Form som den ældste Signeform, fra hvilken de andre skulde være skejede ud ved at erstatte Sætningen om Vand og Blod med legendariske (eller endog hedenske s. 155) Motiver. De to gængse Former i ældste os tilgængelige Tid er Lægeformen (a) og »Ramsen« (b). Stærkest er før 1200 Lægeformen repræsenteret, og maaske har vi her den oprindelige Form for Signelsen ved Jesu Sidesaar. Hvorfra stammer den Forestilling, at Jesus selv lægte Spyd-vunden? (Hjælperen (?) i Nr. 5 er sikkert sekundær). Det er ikke umuligt, at Andenhaandskendskab til enkelte Skrift-

<sup>1</sup> Jfr. i dansk: »det hellige wandbad, dobsens sacrament, naaddig aff hans side wdfloed«, Bredahls Børnespejl ved RØRDAM s. 28.

<sup>2</sup> Utrykt SCHÖNBACH Nr. 712, Aar 1389.

steder kan have indvirket: i Luk. 22, 51 læger Jesus under Passionen en andens Saar; og den mærkelige Kur med Tommelfingeren i Nr. 7 turde hvile paa et dunkelt Minde om Joh. 20, 27, hvor Jesus byder en Apostel række Fingeren hid og stikke Haanden i Jesu Side(saar)<sup>1</sup>. For Ordreformen er det ret sandsynligt, at Jordansignelsens Overfartsform har afgivet Forbillede: her standser jo Jesus ved sit Ord det der rinder<sup>2</sup>.

Formodningen om Lægetypen som den oprindelige støttes imidlertid næppe fuldt saa godt ved indre som ved det ydre Vidnesbyrd. De bevarede Varianter af den er indbyrdes meget forskellige; vi mærker ikke nogen fast traditionel Form endsige Ordlyd: Nr. 2 giver os Jesu Ordre i een Udformning, Nr. 4 i en anden, Nr. 5 et Møde med den (hjælpende?) Johannes, Nr. 7 en Handling af Jesus (eller Judas?); det kunde se ud som lutter spontane Enkeltdannelser. Den ældste af disse Opskrifter opviser en »Inconcinnet«: Jesu Ordre i Nr. 2 kommer efter Ramsens Udsagn om, at Saaret ikke voldte Men, og bliver derved ret overflødig, saa den kan tage sig ud som et Tillæg til en ældre Form (til Tillægget hører i saa Fald ogsaa »deus

<sup>1</sup> Fjernere ligger vel 2 Moseb. 4, 7: »retrahe, ait, manum tuam in sinum tuum. Retraxit et protulit iterum, et erat similis carnis reliquae« (forud var den bleven spedalsk). Men Influens fra Gamle Test. forudsætter større Bibelkundskab end vi her tør regne med.

<sup>2</sup> Formodningen kunde tænkes støttet, ved at vi i gammel Tid ret ofte finder Longinus- og Jordanformlerne forenede (Eksp. 1. 4. 7 og Jærnkildeformlen s. 161). Men foruden at Jordanstykket altid staar tilsidst, gælder, at i intet af disse Tilfælde har det paagældende Jordanstykke Ordreform (se Eksp. s. 109—110 Nr. 1, 3 og 6 og 4). — De to Stykker kædes aabenbart rent mekanisk sammen, stundom fra forskellige aandelige Lag; saaledes er s. 150 Nr. 4 meget fantastisk i Longinusstykket, men det paafølgende Jordanstykke (s. 109 Nr. 3) klinger høj-kirkeligt. De sammensatte Former har i hin Tid været yndede, men tyder ikke paa, at Longinussignelsen oprindelig var en blot Episode i en saadan Komposition.



qui serrasti« etc., der forudsætter den personlige Læge). — En Mulighed, men heller ikke mere, er at det oprindelige var et ganske kort Udsagn som i Nr. 3 »da standsede det Blod«; man kunde jævnføre »Hel-og-sund«-Formlen s. 146, fra 10de Aarh. Sandsynligst er det maaske dog, at »Ram-sen« (som i Nr. 2 gaar forud for Lægeordene) er den ældste Form (jfr. s. 146). Endelig kan jo to Signedigtere, uafhængigt af hinanden, have udnyttet Sidesaarmotivet hver paa sin Maade. — I al Fald enes næsten alle (mulig: alle) Opskrifter før 1200 (Nr. 8 er mulig senere) om, at Jesus kom let og snart over dette Saar: de tier om Blodets (og Vandets) Flyden og fortæller i Stedet et Lægedomsunder.

§ 52. **Følgen dengang; dansk.** Blandt de danske Opskrifter giver 126 (jfr. 1120) os Bibelformen uden Symbolik. Ogsaa for 117 ligger den til Grund, tydeligst i Variant *c*, mens *a b* har lavet den om til en godtkøbs Antitese mellem Blod og Vand. — Ramseformen, som er saa hyppig i vore andre Blodsignelser ikke mindst om Sidesaaret (s. 144) finder vi kun i den gamle 1125 (og om Nutidssaaret i 118. 1120—21).

Derimod er den ældgamle Lægeform fyldigt og paa mærkelig Maade repræsenteret. 112 lader Jesus optræde omtrent som i Bambergsignelsen: han »tog til sin egen Side . . . foruden Pine«. — Ifølge (117) 121—24 byder Jesus eller Signeren derimod Longinus at stille Blodet. Maaske staar vi her overfor Nydannelse; men da Lægeform endnu kan paavises omkring Aar 1500 i tysk og latin (s. 162; vor 1144) samt islandsk og svensk (se nedenfor), er det ikke udelukket, at her i dansk foreligger Viderespinden paa en gammel Tradition. I hvert Fald er dog Motivet gennemført paa uoprindelig Maade: Kuranvisningen i 121—24 (om at stikke Vaabnet i Jorden) er formelt set et Træk der hører hjemme i Mødeformler (se f. Eks. 211); dog gives

Ordren i 121—24, paa enestaaende Vis, ikke af en nytillkommen Hjælper til den lidende, men af denne (eller Sigeren) til selve Skademanden (her kan Forestillingen om Legendens angrende Longinus ligge bagved, men det er langt fra givet). Derimod behøver vi ikke at udlede Opstillingen med Spørgsmaal (og Svar) 117 fl. 123 fl. fra Mødet, hvor der normalt spørges enten »hvorfor græder du (Patient)« eller »hvor skal du (Onde) hen«; som nævnt s. 153 staar visse direkte Besværgelser formelt nærmere. (Specielt bag 124 »Judas hvi stak du« kunde endelig ligge Reminiscens fra Matt. 26, 50; Luk. 22, 48.) En fremmed Hjælper — som i den tyske mødeinficerede Opskrift fra 15de Aarh. s. 162 (og den latinske fra c. 1100 s. 150 Nr. 5) — kender vore danske Lægeordrevarianter heller ikke.

Men hvorfra stammer i 121—24 Ordrens mærkelige Indhold: stik Vaabnet i (til) Jorden, en Videreførelse af Motivet »cessa a punctione« (s. 162, hvor Jesus som hos os taler til Longinus)? EBERMANN s. 50 og 31, som kender vor 123 fra THIELES Sagnværk, finder her den gamle Forbindelse mellem Longinus- og Jordansignelserne »wunderlich genug« opretholdt, idet han s. 50 gengiver THIELES Tekst som »stik det Spyd i Jordan«. Men hos THIELE staar der rigtignok »Jorden« ligesom i 121. 123. 124 (EBERMANN giver derimod s. 31 »Jorden« som THIELES Tekst — ved Trykfejl hos EB.? — men taler om Jordan). Trods dette er det ikke helt udelukket, at EBERMANN i selve Sagen kunde have Ret, dog saaledes at vi snarere maatte tænke paa Nydannelse end paa Opretholdelse. Vi har jo s. 115 truffet »Jorden« som gængs Form for den hellige Flods Navn. Spydet skulde da have overtaget Funktion fra Staven der stikkes i Jordan<sup>1</sup>; jfr. Nr. 80 og 122 stikke, 92 og 124

<sup>1</sup> EBERMANN s. 31.

slaa. Da det falder mindre naturligt at stikke Spyd (Kniv) i Vand end i Jord — ikke at tale om det ubibelske i Jordan ved Golgata — maatte Signeren vel formodes at have forstaaet »Jorden« i sit eventuelle Forbillede (et »Jesus stak sin Stav i Jorden« e. l.) om Mulden og ikke om Flo- den (i 125 om Kloden, jfr. nedenfor). — Det ligger dog vel nærmere at tænke sig »Jorden« laant fra Former som vor Eddersignelse 447 fl., hvor Jesus selv vil sætte Haand til Jord og standse Edderen — af vor Laantager (vist med Rette) forstaaet: for at standse Edderen; dette er en Læge- kur i en Mødeformel, og vi faar derved baade Form og Indhold i 121—24's Lægeraad forklaret ud fra samme Slags Kilde. Jorden er i 121—24 vel, uklart nok, tænkt som blod- opsugende og blodstillende Magt.

Det er ikke uden Interesse at jævnføre 121—24 med de ældgamle tyske og latinske Lægeformsvarianter, særlig Bam- bergsignelsen (s. 150 Nr. 7): I denne sidste er Jesus ikke naglet til Korset, men saares i Kampleg, jfr. Nr. 3, og han har altsaa Hænderne fri, saa det kan være ham der bruger sin Tommelfinger (mulig er det Judas ≠ Thomas s. 164); i de gamle Nr. 4—5 ligger Jesus ned. Indenfor vore, langt yngre 121—24 sporer vi trods alt større bibelsk Korrekt- hed: 121 »paa Kaarset«, 122 »stak det *op*«. En Bevægelse kan her ikke udføres af Jesus selv, men foretages af Lon- ginus paa hans Bud. Krigsmanden opererer naturligst med sit Spyd, og der bliver Korrespondens mellem »stak« og »stik«: han der stak til Fortræd, bøder det ved et nyt Stik til Lægedom. — Nogen faktisk, ellers paaviselig, Lægeritus med at stikke Kniv e. l. i Jorden (eller i Vand) — en Ritus som Signeren kunde øve nu ligesom Longinus dengang — kender jeg ikke.

Ordretypen (∂: Ordre til Longinus) er mulig forudsat i

endnu en Opskrift 125 »stil dig . . . ved disse Ord og Bud«, og man kunde tænke sig Linien »stil dig da al Jordens Blod« fordrejet af »stik Spydet i Jorden og stil Blodet«. Men naturligtst falder det at opfatte »disse Ord og Bud« simpelthen lig »det som jeg (Signeren) her siger og byder«; »al Jordens Blod« er i saa Fald en isoleret Reminiscens fra Udtryk i Helligvandsformler (Jordens Blod, al Verdens Blod s. 115), dog uden Tanke paa Jordanfloden.

Det bliver en Mængde »Laan« og »Reminiscenser« vi forudsætter, ofte for at klare blot ganske faa Ord! T. Eks. skal i de første halvanden Linie af 123 foreligge udover Hovedmotivet: Reminiscens fra en Bogtitel (»Lucidarius«), Laan fra Livmoderbesværgelse (»hvi stak du«), Laan formelt fra Mødet og reelt mulig fra Jordansignelser (»stik dit Spyd i Jorden«), og endelig maaske et Pust fra den egentlige Legendes Luft (Longinus handler fromt). Den Bemærkning skulde vel være overflødig, at vi naturligvis ikke bør tænke os denne Forms Forfatter med Flid gaa om og søge sig alle disse Varer ud til sin Marskandiserbutik; hans »Laan« er ubevidste. Forskellige Indtryk er efterhaanden bundfældede i hans Hjerne; det er os der undersøger hvor han kan have dem fra; han selv handler her, som sin Longinus, i blinde; han former uvilkaarligt; og det er ikke en Krambod men en lille ny Organisme der er kommen ud deraf; ikke alle Digtere skaber af Kaos med saadant Fynd som han.

119. 120 tier om »Følgen dengang«.

Oppe i Højnorden er Selvhjælpstypen ikke helt sjælden; vistnok i alle Eksemplerne er Talen dog om Jesu Saar i Almindelighed (eller i Flertal) uden Omtale af Longinus og hans Stik. En islandsk Opskrift fra 15de Aarh.<sup>1</sup> siger:

<sup>1</sup> KÅLUND: Den islandske Lægebog AM 434, s. 366.

»Staudvitzt blod þitt N, sva sem þu stodvadir, drottinn minn, (nl. vel: blod þitt) ur sarum sialfs þinns langa friadag at noni«; der fortsættes rigtignok: »med þessari blodstemmu staudvadi Petur postoli drottni vorum, ok blæddi hvorki ut ne inn«. — I svensk er slige Former almindelige. Vi har s. 126 set et Eksempel fra 16de Aarh.: »saa stilte gwd sith signedhe blodh, tha han aa te hælge korsse stodh« (alligevel kædes senere, omtrent som i islandsk, til: »stil tik, thet helghe blod, sa sagde iomfru Marie, tha henne signedhe sön aa korsena stodh«). I 17de Aarh. har vi: »han . . . wälsignadhe sitt såår ifrån wärrk och böldh och all otöldh« (s. 145 Anm. 5). Og i 19de træffer vi f. Eks. »Jesus Kristus stod på grönan jord och förband sina fäm sår«<sup>1</sup>; og »Jesus läke ditt sår, som han läkte sitt sår, som han fick af Juda män« (< af Judas ☉; Longinus??)<sup>2</sup>. — Fra Norge har vi Opskrifter som BANG Nr. 1218—19; men Scenen er her henlagt til »Kirkegaarden« (Graven); Jesu egen Saarstillen alternerer ogsaa her med Marias (§ 55). — Eksempler udenfor Danmark paa at Longinus faar Ordre til at standse Blodet, kender jeg ikke.

§ 53. **Følgen nu.** At »folkeligere« og »kirkeligere« Former af een og samme Formel gaar Side om Side fra meget gammel Tid af, har vi set Sidestykker til baade i Vrid- og i Jordansignelserne; men Pointen var dær uanfægtet den samme. Det særegne ved Longinusopskrifterne er imidlertid, at de to Hovedformer (*ab* overfor *c*) betinger en helt forskellig Tankegang i den Grad, at de egentlig kun faar det indledende Optrin fælles indtil og med det Øjeblik da Longinus stikker; for øvrigt, og i Dybden, bliver det for to forskellige Formler at regne. Af Saarets Fata (§ 51 fl.)

<sup>1</sup> SL 1906, 19 fra Skaane.

<sup>2</sup> Udklip af Östersundsposten 1912.

afhænger den hellige Tildragelses Betydning for Nutiden. Hedder det: Saaret forløb godartet, bliver Logikken den positive, ligefremme, indlysende: saaledes ogsaa dit Saar. Hedder det: der flød Blod og Vand af Saaret — ja da er Forbindelsen mellem før og nu en anden, og er ikke uden videre given; vi maa raadspørge Dokumenterne.

Ligetil ligger Sagen efter Ordre- og Ramsetyperne: »deus qui serrasti uenam (illam), tu fac stagnare uenam (istam)«, Ekspl. 2 s. 149; »to uerstont taz plot, uerstande tiz plot«, Ekspl. 3; »sic fiat plaga ista«, vor 145. Danske Sidestykker er 103. 108 (der mangler Longinusnavnet). Vore Longinusopskrifter af Ordretypen sparer sig helt Overglidningen: i 117. 118. 121—24 kan Ordren ligesaa vel gælde »dit« Saar som Jesu Saar; lignende — omend mulig med forkortet Udtryksmaade — 1144 (dixit: stet sanguis de isto homine) og allerede Ekspl. 4 s. 150 (jfr. s. 161).

Den ældste Opskrift af Type c, Ekspl. 8 s. 150, siger efter »statim fluxit sanguis« kort og nemt: »in ipsius nomine stet sanguis iste«, en kirkelig Vending der lader det staa hen om Signeren tager Sagen juridisk o: Jesu Blod flød for os, altsaa skal vort Blod ikke flyde, — eller mystisk, som naar Talen er om en hellig Relikvies Kraft. Ogsaa senere kan Formen »in nomine« træffes: »dar vss ran wasser vnd bluot; in dem namen zuech ich daz pfil ysen vss«<sup>1</sup>, 15de Aarh. (noget lignende har vor ellers forskellige 125 »ved disse Ord og Bud«). I Reglen gaar man dog een af to Veje, den ene Ærens, den anden Sandhedens. Nogle Eksempler blandt mange: »swo bidie ick . . . dorch dines bloddes ääre«, c. 1500 s. 154; »vzz der wunden ran wasser vnd bluott . . . ich gepütt dir pluott by dess hailigen bluottes

<sup>1</sup> ZDA 11, 35.

ere, das du bluottes nit merist«<sup>1</sup>, c. Aar 1500. Ære er vel i denne Forbindelse lig Herlighed, Kraft (her altsaa mystisk Opfattelse). Allerede i 14de Aarh. møder vi »als werlich als daz war ist, als muezze« etc., Ekspl. 11 s. 151. En Variant fra 15de<sup>2</sup> indskyder »daz ist war« mellem hver Sætning i den episke Del og fortsætter »als war das alsambt ist, als war zewch ich disen pheil.« Denne blege Overførelsesform er gængs ogsaa i helt andre Formler (jfr. dansk 59 o. m. a.); netop i Longinussignelsen har den en rent ydre Hjemmel, idet Bibelteksten Joh. 19, 35 betoner »hans Vidnesbyrd er sandt« (jfr. s. 148). — I dansk har 126 tabt Æreslinien, se s. 154, medens 1121 har »saa vist og sandt« (ligesaa 119 »saa sandt«, skønt den mangler Udsagn om Blodets Flyden). 1120, som forbinder Type *b* og *c*, laver sig en egen Form »Jesus haver lovet«. 120 (uden Blod-udsagn) ræsonnerer vel som 50, 51: hin Smærte bøder denne Smærte. Endelig udtrykker vor latinske 1122 trods megen Veltalenhed slet intet Overgangsled. —

Vi tilføjer nogle Enkeltheder fra vore Opskrifter. Paa s. 154 har vi set, at Nr. 126 mod Slutningen næppe lader sig rekonstruere. Klares kan dog Ordene »vær mild og god«; de gælder her Jesus; men i den gamle Parallel staar »dath (nl. blot) was mildh wnde got«; og denne Form er den retteste, jfr. t. Eks. fra 16de Aarh.<sup>3</sup> »do floss aus wasser vnd blut, die warent beidsam gut«, en Folkeliggørelse af de symboliserende Udtryk om Vand og Blod, se vor 1122 og s. 163; »mild« i Forbindelse med »god« genfinder vi indenfor en anden, saare yndet tysk Signelse, vor 146, om de tre hellige Blomster eller Brønde, f. Eks. »der erst

<sup>1</sup> Utrykt Pr. VAR fra Paris bibl. nat. Mscr. allem. 333 b.

<sup>2</sup> ZDA 20, 24.

<sup>3</sup> Alemannia 27, 97.

(brunnen) was mild, der ander der was guot, der drit der was Jesus pluot«<sup>1</sup>, 15de Aarh. — Udtrykket forekommer ogsaa i engelske Opskrifter (af »det hellige Vand«) og er dær som i vor 126 blevet overført paa Jesus, t. Eks. »the waters were wild and rude, the child Jesus was meek, mild and good«<sup>2</sup>; man jævnføre den ældre Form ovenfor s. 113 Anm. 3, hvor vi har den oprindelige anden Linie »Christ bad it stand still, and still it stood«, der i de »milde og gode« Varianter først kommer paa tredje Plads.

121. 122 Blodet »bliver til Saar« jfr. Nr. 86 og s. 128.

§ 54. **Tilbageblik.** Kan vi naa bagved de ældste latinske Opskrifter og paavise en Grundform indenfor den græske Kirke? Dette mener JACOBY<sup>3</sup> ud fra den eneste foreliggende byzantinske Opskrift<sup>4</sup>, i Hskr. fra c. 1497. Den siger: »Vor Herre Jesus Kristus blev stungen (*ἐξετετήθη*, jfr. Joh. 19, 37) i sin Side med Lanse, og det buldnede ikke og raadnede ikke og inflammerede (? *ἐπυρομάχησε*) ikke; ej heller du . . . « Hvis vi her virkelig har gammel østerlandsk Tradition, faar vi et stærkt Vidnesbyrd om, at »Ramsen« er det oprindeligste Udsagn om Sidesaaret (jfr. s. 165). Men der er den Mulighed, at Opskriften er oversat fra latin; i enkelte andre senmiddelalderlige Signelser paa græsk (og ældre græske kender vi kun yderst faa af, naar vi ikke gaar tilbage til Senantikken) røber der sig latinsk Indflydelse. JACOBY regner denne for ægte og gammel, fordi Navnet Longinus mangler; det var nemlig i den græske Kirke Centurionens, ikke Soldatens Navn (jfr. s. 148). Men at Navnet — og hele Personbetegnelsen! — mangler, er vel blot en Følge af, at passiv Form er valgt; og Passiv uden »Longinus«

<sup>1</sup> Anz. KDV 1865, 351.

<sup>2</sup> Choice Notes s. 168.

<sup>3</sup> ZDA 54, 205.

<sup>4</sup> WASSILIEV'S Anecdota I 334.



kan ogsaa forekomme i latinske Opskrifter fra omtrent samme Tid, jfr. vor 1144 fra c. 1500—1520 (fuit transpunctus), hvor den aktive Form med Longinus og et helt andet Verbum (lanceavit), er hægtet til som en ny Signelse. Vor 103 fra c. 1450 er en ret nøje dansk Parallel til den græske Opskrift: »wor herræ wor . . . met naglæ stunghen«, og derefter Ramsen med to netop tilsvarende Verber. Vi har da her, i disse passiviske Dannelser, næppe nogen Form der ligger bag de ældste vesterlandskes, men en senere Sideform. Og den græske »Ramses« Vidnesbyrd bliver usikkert. —

I hvert Fald i 10de Aarh. har Bibelmotivet om Soldaten fra Joh. 19, 34 vundet Indpas i romersk-katolske Signelser. Efter Udsagnet om hans Daad følger i de ældste episke Former vi kender, enten »Ramsen« om Saarets Godartethed eller et Udsagn om at man (Jesus selv) straks lægede det; ligesaa skal det gaa Patientens Saar. Fra c. 1200, men især fra Senmiddelalderen af finder vi en helt anden Fortsættelse af Udsagnet om Soldatens Gærning: man læser videre i sin Bibel og tilføjer næste Sætning om Vand og Blod der flød ud. Hermed er vi kommen udenfor den første Forms Pointe, thi saaledes skal det netop ikke gaa Patienten, i hvert Fald »non diu«. Der dannes da andre Tilknytninger til Nutidssaaret, ligesaa af (bibelsk eller) kirkelig Art, og uden noget indlysende Præg: saa sandt, ved Navn, ved Ære. De to Slags Longinussignelser løber jævnsides ned gennem Tiden; den førstnævnte fandt et særligt Asyl i Trebrødreformlen, påaaviseligt allerede fra 12te Aarh.

Først sent og ret svagt indvirker den egentlige Legende om Longinus' Skæbne paa Signelserne. Allerede den ældste Opskrifts Forfatter (eller Glossator) kender den dog aabenbart, idet han maa mene Longinus med »Christes thegan«;

og Ordet »perforavit« fra 13de Aarh. af kan skyldes Legendens fæstnede Udtryksform. I Middelalderens Sluttid dukker nogle flere mulig hidhørende Træk op: »Ridderen« stammer maaske fra Legendens (s. 158), og Linien om hans Motiv (eller Mangel paa Motiv, s. 159) er i dennes Aand (ligesaa det danske Træk at Longinus selv bøder Skaden). Utvivlsomt paavirkede af Legendens er de ret faa Opskrifter der kalder Longinus blind eller endog vil læge syge Øjne; kun i sidste Tilfælde er der overhovedet Tale om, at Sig-nelsen virkelig har overtaget Legendens Pointe (s. 152). —

Alle danske Optegnelser er fra sen Tid; men een viser sig at gaa tilbage til Tekstform fra 15de Aarh. (126); flere andre har en ejendommelig Ordreform, der ogsaa kan have ret gammel Tradition (§ 52). Der kan ikke paavises Indflydelse efter c. 1500 fra de, i nyere Tid udartende (s. 147) tyske Longinusopskrifter. Til Jævnførelse sættes her til Slut de faa, mig tilgængelige, nytyske Optegnelser der maa regnes for Longinusvarianter. Een er udbredt gennem trykt Heksebog<sup>1</sup>: »... Flog aus mein Blind, Longinus der blinde Jud, der stach Chr. dem Herrn seine Seite durch und durch, daraus floss Wasser und Blut, das ist dem NN vor seine Augen gut.« To er nordtyske; EBERMANN s. 51 har: »Et quam en Samariter geri'en, un stak den laiwen Jesum in de Si'en, Blaut sta stille und flait nitt mär, in Guodes Är'«. Og en utrykt meklenborgsk Opskrift<sup>2</sup> lyder: »Sagarus war der erste Mann, dem unser Herrgott die rothe Seite hat aufgethan, daraus rothes Wasser und Blut drang, das Blut zu unserer Ehre, dass es blütthe immer (!) mehr«. Som man ser, genfindes ingen af disse Opskrifters Egenheder hos os.

<sup>1</sup> LOSCH Nr. 54 jfr. Vk. 7, 54.

<sup>2</sup> WOSSIDLO, SOLBERGS Hæfte s. 8.

## VIII. Jesu lægte Saar.

Nr. 127—139. 387.

§ 55. **Maria læger; fremmede Former.** Udsagnene om Jesu Saar kan holde sig til disses egen Natur — de sved og buldnede ikke — men kan ogsaa gaa ud paa, at en Person, eller flere, læger dem; begge Slags Udsagn kan endelig kombineres. Som Læge kan snart den saarede Jesus selv optræde (afhandlet § 51 Type *a* og § 52), snart en anden. Denne anden er næsten altid Jomfru Maria, hvem vi allerede s. 169 har set veksle med Jesus i denne Egenskab. — Andre Læger optræder kun sjældent, og da gjerne i rent spredte Tilfælde. C. 1100 traf vi i latinsk mødeformet Opskrift S. Johannes, s. 150 Nr. 5; en islandsk S. Peter noterede vi s. 169; en fransk Opskrift, Vk. 24, 139, har det ejendommelige Indfald at lade Lægehjelgenerne Cosmas og Damianus optræde her: »mon Dieu, guérissez cette pointe, comme saint Côme et s. Damien ont guéri les cinq plaies de N. S. Jésus Christ au jardin des Olives«. I dansk 133—39 forbinder eller læger Guds Engle (Gud Fader). Den hjælpende er ellers ogsaa i dansk Maria; men som vi skal se, er der en mærkelig Forskel paa Udlandets og de danske Signelser i Udførelsen af Motivet.

Trækket »Maria læger Jesu Saar« synes først ret sent at have faaet nogen videre Anvendelse i Signelser. Man har nok fra meget gammel Tid haft Formler med Maria som Sygehjælperske, saaledes allerede fra c. 800<sup>1</sup> (Helena sad lidende af Feber (? frigulae) paa Sten, »sic superuenit S. Maria« etc.), men saavidt ses er der ingen tidlige Eksempler hvor hun hjælper den saarede Jesus. Merseburgformlen bør ikke nævnes her, allerede fordi den sikkert ikke handler om Jesu eget Saar (s. 82 fl.). Først en enkelt

<sup>1</sup> ZDA 23, 261.

Opskrift fra 14de Aarh. lader Maria læge Jesu forvredne Ben; i en senere Variant er det hans »Kød, Blod og Ben«, saa Billedet af Ulivssaaret her virkelig er fremme (se s. 55. 83).

Men i senere Tider kender baade Tyskland og Norden meget vel Marias Hjælp til den saarede Jesus; det hænger vel sammen med den ændrede Smag i kirkelig Digtning og Andagtslitteratur, hvor det heroiske Jesusbillede var veget for det passive og ynkvækkende, og hvor Maria fejredes i stigende Grad. Bagved Signemotivet ligger visse Skriftord om en Maria, eller flere, ved Kors og Grav. Joh. 19, 25 lader tre Maria'er staa under Korset, medens Jesus endnu lever; Mark. 15, 40 nævner Maria'er ved Korset straks efter Skildringen af Dødens Indtræden; Mark. 16, 1 lader dem købe Salver (Signeren forstaar: Saarsalver) og gaa til Graven; Joh. 19, 41 og 20, 15 endelig fortæller, at Graven laa i en Have og at en Maria traf Jesus dær. Salve-, Grav- eller Havemotivet udnyttes i flere tyske Maria-Jesus-signelser; kirkelig korrekt i en vakker Trefruer-opskrift som denne: »Es kamen drei heilige Frauen früh Morgens im Taue, sie suchten unsern Herrn Jesu Christ, der von den Toten auferstanden ist; das Blut soll stehen . . . <sup>1</sup>. Mere fjærnt fra Bibelgrundlaget f. Eks. i denne: »Maria mit ihrem Sohne sie beide gingen in einen Garten, sie nahm Salbe in ihren Mund und verband ihm seine Wund«<sup>2</sup>. Motivet er godt kendt i Norge og særlig i Sverig (med svensk Finland) under Billedet Kirkegaard (jfr. s. 169): »Jfru Maria gångar sig öfwer kyrkiogård at smörja J. Ch. sår«<sup>3</sup>. Begge de sidste Eksempler opviser ogsaa Salve-

<sup>1</sup> Mitteil. d. schlesischen Gesellsch. f. Volkskunde 1896 s. 66.

<sup>2</sup> KUHN: Sagen aus Westfalen s. 197.

<sup>3</sup> MÖM s. 66.

motivet; det er blevet særlig yndet i Finland: »Salv med de Salver . . . hvormed Skaberen blev salvet, den Almægtige plejet, da Pilatus pinte ham, da den onde Magt fængslede ham«, hedder det<sup>1</sup> østpaa i Karelen<sup>2</sup>.

Disse Grav- og Salvesignelser er gaaede vort Hus forbi: der er intet sligt paa dansk. Men til Gengæld er vore egne Mariasignelser noget for sig; jeg kender i al Fald ingen sydlige Sidestykker til dem; derimod findes tildels højnordiske Paralleler. Vi træffer i dansk følgende Former, tildels forenede: det mere almene Billede, Maria sysler med den saarede Jesus (»Pietà«); de særlige: Maria toer og tørrer, Marias Silkesærk eller -traad, Maria og Vandet.

§ 56. **Maria læger; danske Former.** Nr. 127—132. 138. 139. 387.

a. **Pietà-motivet.** Kirkelige (klosterlige) Opbyggelsesbøger i Senmiddelalderen dvæler gærne ved den skønne Scene: Maria og hendes døde Søn. Vi kan holde Udtrykkene i vore Signelser op imod nogle Prøver fra skandi-

<sup>1</sup> SKVR I 4 Nr. 168, jfr. Nr. 308, hvor Bønnen rettes til Maria.

<sup>2</sup> Om Salvning af Jesus tidligere i hans Liv er Talen i vor lat. 1144: Herren salves efter sin Fødsel (og) »quum lauatus«; Tvætningen er sikkert Daaben. En ældre Parallel, fra 14de Aarh., SCHÖNBACH utrykt Nr. 422 (fra Wien 2531) siger: »Christus natus fuit, antequam unctus fuit, antequam fuit baptizatus; salvator occidit illud malum et tollat hunc dolorem«. Salvningen ved Daaben har vi fremstillet i Tingsted Kirke (MAGNUS-PETERSEN: Kalkmalerier s. 76 og Tavle XXX 2): Forved den i Jordan knælende Jesus staar en Skikkelse med Salvekrukke i venstre Haand og med højre paa Jesu Pande; ovenover er en Indskrift »dum baptisum Christus baptinua sacratur« (sic). — I en latinsk Opskrift fra 10de Aarh. mod Faldsyge, STEINMEYER s. 393, staar bl. a. »messias sother unctus«. — Vor 1144 tilføjer »et bis unctus«; er den paa-gældende anden Salvning den ved Daaben (den første da ved Fødslen) eller mulig ved Passionen? Rimeligvis betyder dog »bis unctus« her blot »stærkt salvet«, jfr. i italiensk »unto e bisunto«, stærkt tilsmurt, meget fedtet. Saa følger Lansestikket i to Afsnit, det første af disse aabenbart som Salveformlens Afslutning (S. 173).

naviske Klosterskrifter som Baggrund<sup>1</sup>. Det hedder i de sidstnævnte: »Maria haffde syn son dødhan j sino skötä«; jfr. mulig vor 127 »hun havde Jesus igiem« (i Varetægt) (med Rim paa »Strøm«). Videre: »oc meth hwath hierthens sorgh oc werk tha hwn skødde hans saar oc styngh« (vor 129 »hund fandt (?) baade Svie og Værk«). »Sidhan signade hon han«; vor 130. 131 »og signede Jesu Saar«, jfr. 861. Andagtslitteraturen veed ogsaa, at her ikke blot øvedes naturlig Saarpleje, men at Marias Bøn hidførte et Under, idet Jesus selv samtidigt lægte sine Saar (her den aktive Jesustype): »Y thet hwn (over Liget) saa bat, tha kom eth skyn øwr hende saa klarth som solen, oc y thet skyn thyl-lektes alle hanss vnder (undtagen de hellige fem, som han vil vise paa Dommedag); thet vor eth faffwerth jertegn hand gjorde . . . hwilket engen mester eller læge kwndhe gøre ved noget döt legeme vden hand allene«. Vor 138 har »Maria lod bede (? Ordet utydeligt) Bøn den blide, at det skal hverken bolle . . .«; og 139 »hun bad, at det ikke skulde svie« (men ingen aktiv Jesus). — Vore Blodsignelser skiller sig fra de mere kirkelige Udmalinger ved den fuldkomne Ubestemthed overfor Tidspunktet: ved Korset? ved Graven? før eller efter Jesu Død? Mere kirkelig bestemt er det skønne Vers Nr. 840 (hvormed 875 maa sammenlignes): hun tog sin Søn »ud af Pinen«, det egentlige »Pietà«-billede. — En Signelse fra Østerbotten<sup>2</sup> lyder: »Jesus ha ett stort sår, som Maria giord [åt] å kvarken sved elo bränd«.

*b.* Maria toer og tørrer. End ikke her, hvor det bibelske Grundlag har saa meget om Salvning, er Salvemotivet

<sup>1</sup> De følgende Citater er fra: Ett fornsvensk legendarium III s. 97 fl.; AM 75, 8<sup>vo</sup> bl. 105; Svenska böcker från medeltiden s. 291. 284; AM 782, 4<sup>to</sup> bl. 134'. 135.

<sup>2</sup> KROHN SS s. 10.

udnyttet hos os. Signeren tænker sig vel Saaret rensat ved Taarestrommen (og derpaa lægt ved Bønnen).

Lukas Ev. 7, 36 fl. lader »en Synderinde« længe før Passionen salve, graadvæde og tørre Jesu Fødder. I Mark. 14, 3 fl., hvor det er »en Kvinde«, sker Salvningen kort før Lidelsen og er et Symbol paa Begravelsen; det samme gælder Scenen Joh. 12, 1 fl., hvor Salversken er en Maria. Den kirkelige Harmonistik gjorde denne »syndige« Maria til Maria Magdalena, som efter Mark. 16, 9 havde været dæmonbesat. Hende nævner Evangelierne snart ved Korset Joh. 19, 25, snart ved Graven Mark. 16, 1 — hvor hun »atter« skal salve. Vi forstaar da, at Andagtsbøger kan lade de to navnkundige Maria'er, Gudsmoder og Synderinden, hjælpes ad med den døde: »Jomfru Maria holth om hans hoffwt oc Magdalena om hans føder«, eller lade Magdalena salve Ligets Fødder eller<sup>1</sup> taarevæde og tørre dem. Ligesaa vel kan naturligvis Moderen tænkes at tørre Blodet af: »thyrkande hans velsignadhø saar oc vndir, som flytande voro mädh blodhe«. Intet Under da, at vor 139 slaar atter disse to sammen og lader Gudsmoder øve det store Taaretvæt af Saarene<sup>2</sup>. I Bønnen Nr. 1076 sker det samme Paaskemorgen før »han til Himmels sig opsvang«, vel med Genklang fra Joh. 20 hvor den opstandne forkynder Maria Magdalena »Jeg farer op«. — Helt forvirret er norsk BANG Nr. 1228. Til samme Forestillingskreds hører vel en enkelt svensk Opskrift, »so sant som Jumfru Maria framfö frelsarens fötär stod«<sup>3</sup>.

c. Marias Særk 129—31. Jomfru Marias Klæder er hellige Relikvier. Aachen har siden Karl den Stores Dage

<sup>1</sup> Bonaventura ved RIETZ s. 197.

<sup>2</sup> 139 f (1124) »læst paa Kryds og Tværs« vel 3: talt hen over Saaret saaledes at Signerens Ansigt »slaar Kors«.

<sup>3</sup> Utrykt, Reth s. 21 Svenska Litteratursällskapets Arkiv, Helsingfors.

hendes gule Bomuldstunika; og Lunds Domkirke erhvervede Særken, »den hellige Jomfrus Ble«, der kunde hjælpe Barselkvinder til Førløsning, og som Palladius spotter over<sup>1</sup>. Paa (Jesu) Fødsel tænker den eneste mig kendte sydlige Opskrift med Særken<sup>2</sup>, 15de Aarh., mod Fjender: mine Ord skal være Fjenden »also semphte (sanft) . . . also miner vrowen sande Mereien was daz hemed, da si Cristes inne genas«. Netop ved Barsel er Særken udnyttet i en svensk Opskrift<sup>3</sup>: »Jungfru Maria, ditt heliga lintyg giv, det skall jag klä denna hustru i, som stor nöd och plåga lider«. Rimeligvis ligger Barselmotivet ogsaa bagved naar Særken i Norden bruges til at »døve Værk«, saa Tanken er, at Maria i den selv fødte uden Pine og derfor med den kan døve andres Værk; saaledes<sup>4</sup> »Jfru Maria stod upp med sin hvita särk, hon döfvade värk, och han domna(d)«. Men baade her og i vor 129 kan Tanken tillige være rettet paa Helbredelsen af Jesu »Værk«. Hvor fint og blødt (»semphte«) hendes Klædningsstykke tænktes, viser Plantenavnet »Jomfru Marias Silkesærk« om en Art Kæruld (FEILBERG). — Brugen mod Værk kendte hos os »Matrosen« ved Toldboden, der ønsker Danebrog svøbt om sin Kiste og mener, at det gør lige saa godt for »Ve og Værk« som »Jomfru Marias Silkesærk«. Om Chr. Winther har vidst om Lunde-relikvien eller hørt en Signelse som vor 129 eller Folke-minder i Forbindelse med Plantenavnet, veed jeg ikke.

I afgjort Forbindelse med Jesu Blod sættes Særken i hvert Fald i de to danske Opskrifter 130. 131: Maria tog sin Silkesærk og signede Jesu Saar. Men bag Brugen af Ordet ligger sikkert Særkens traditionelle Hellighed, der

<sup>1</sup> Danske Skrifter ved LIS JACOBSEN III 89.

<sup>2</sup> Z. f. deutsche Philol. 7, 469.

<sup>3</sup> LANDTMAN s. 46, Finland.

<sup>4</sup> AMINSSON I 1, 111.



udspringer fra Fødselsakten. Ellers er i 130.131 Billedet væsentlig det samme som i den gamle Recordare-hymne til Maria (13de Aarh.?) i Verset<sup>1</sup>:

Recordare quanto zelo  
cruor illo tuo velo  
roseus excipitur!

Verset er tidfæstet til Korsscenen, før Jesu Udaanden, men Signelserne interesserer sig jo ikke for Tidspunktet. Om Floret i norsk se s. 128. — En sagligt nær finsk Parallel er disse Linier i et langt Signekvad<sup>2</sup>:

Jesu smærterige Jomfru  
flagre lod sin Kjortels Flige  
hist paa Smærtehøjens Midte,  
hist paa Smærtebjergets Tinde,  
folded (?) i sit Skørt (hans) [Smærter]<sup>3</sup>,  
trykked mod sit Bryst (hans) Plager.

»Skaberens Silke« og »Silkelinet« i andre finske Blod-signelser hører vel ogsaa herhen, medens derimod »Jesu eget Lagen«, »Jesu Svedlagen« maa sigte til Veronikas Svededug.

d. Marias Traad. Vor 132 siger »Maria gav mig (Signeren) en Silketraad«. En spindende Maria er et yndet Motiv for fromme Skildringer og for Signeformler, ligefra den grundlæggende Fortælling i Protevang. Jacobi af, hvor Maria<sup>4</sup> spinder Purpurgarn til Tempelforhænget ved den Tid da Gabriel kommer til hende. I en tysk Folkevis<sup>5</sup>

<sup>1</sup> MONE: Lateinische Hymnen II Nr. 432.

<sup>2</sup> SKVR IX 4 Nr. 864.

<sup>3</sup> Tekstens *kivet* (Stenene) forudsætter *kivut* (Smærterne).

<sup>4</sup> Cap. 11, HENNEKE s. 58.

<sup>5</sup> ERK u. BÖHME: Deutscher Liederhort III Nr. 1950.

nærer Marie sig ved at spinde, Josef ved at tømre. Marias Garn var i Luthers Dage ett af Klenodierne i Albrecht af Mainz's »Skat« i Skt. Moritz i Halle. Fra Marcellus i 4de Aarh. af har vi Trylleformler om tre (spindende) Møer<sup>1</sup>; i Tyskland træffer vi disse ofte sat lig de »tre Maria'er«; om dette er oprindeligt eller ikke, behøver vi ikke at undersøge her. De tre (Maria-) Spindersker er kendte ikke i danske men i norske og svenske Formler, norsk BANG Nr. 240—47, svensk f. Eks. MNM s. 39: »... Marjerna voro tre, den ena varpade, den andra spann, den tredje botade för helsref«. — Dansk 132 interesserer sig ikke for Akten, kun for Produktet. Den ufuldstændige Opskrift siger ikke hvorledes Traaden skal bruges; ligesom i 1070 (og som i 672—74 med »Lin(e)« og »Silketvek«) skal der vel bindes, her altsaa snarest de blødende Aarer underbindes; muligvis skal dog, skønt Naal ikke nævnes, Saarene sys sammen. Til Marias Saartraad kender jeg kun østlige Sidestykker, fra finske Signelser<sup>2</sup> t. Eks.: »Maria ... bind med blaa Traad, tvind med rød Traad, træk (den) ved Blodranden«; »Maria ... sy med fin Naal, nap med Skindnaal, slyng med »Honningsilke«<sup>3</sup>. Iøvrigt siges hverken her eller hos os, at Maria først har brugt Traaden ved Jesu Saar; saa vi har egentlig smuglet Formlen ind i denne Sammenhæng, idet den ikke er en Passionsformel. Overgrebet er dog næppe stort; i al Fald ettsteds i Norden er Marias »Baand« knyttet til Passionen; i svensk Finland ynder man at true Orme og »flåg« (Kolik hos Heste e. l.) t. Eks.: »Jag ska binda din skarpa tand med ett band som Jfr. Maria spann om en långfredagsnatt«<sup>4</sup>; den Tanke

<sup>1</sup> Trylleord s. 80.

<sup>2</sup> LEVÓN s. 112 fl.

<sup>3</sup> Desuden fra russisk: MANSIKKA s. 204 fl.

<sup>4</sup> LANDTMAN s. 68.

synes nærliggende, at dette Baand skulde bruges straks, til Forbinding af Jesu Saar.

e. Maria og Vandet. Hvor dette Vand stammer fra, kan jeg ikke oplyse. Udtrykkene er disse: (Maria gik) *til Strømmen* 127, *til Vands* 128, *til Vandrehaf* 387. Det sidste er vist en Uform (vandred til Hav? Vand og Hav?). 128 og 387 har begge Tilføjelsen »for at læge (helbrede) Jesu fem Saar«; at Vandet skulde bruges til Saarenes Tvætning, udsiges ikke. — Har vi her en Ombøjning af den Forestilling, at selve Jesu Blod var en Strøm (§ 63)? i 127 stiller Maria jo »den Flod«. Man kunde ogsaa tænke sig, at et Optrin hvor Maria og det spæde Jesusbarn var de agerende, her er flyttet over paa Moderen og hendes døde Søn; om Mariakilden i Kedrons Dal hedder det i en dansk Pilegrimsvejledning<sup>1</sup>, at denne »war fruæ kældæ« har sit Navn »for thi at war fruæ thoo sin signede søns clude ther, then tith hun skulde offre hanum i mønstret«<sup>2</sup>.

En anden Forklaring, der vilde gøre Fyldest for 127, Udtrykket »Flod« fraregnet, men lade de øvrige Former gælde for Vildskud, er denne: Vandet ligger overhovedet ikke ved den hellige Stad; da Maria flyede for Herodes til Ægypten, kom hun, med Jesus »i Gjøm«, til Rødehavet og maatte passere det, jfr. Nr. 90 og s. 120. Bag enkelte tyske folkelige Tekster spøger maaske dette Havs Forbindelse med Jesus og Maria, men med andre Pointer end et Staa-under. I en Formel fra Hekseproces<sup>3</sup> sendes den nyfødte Jesus »über das wilde Meer«; man sætter imidlertid efter ham, og han fængsles til Lidelse og Død (jfr. vor 861?). En Folkevis<sup>4</sup> lader Maria vandre over Havet, da den

<sup>1</sup> LORENZEN: Mandevilles Refse s. 214.

<sup>2</sup> Jfr. Baedekers Palæstina under Jerusalem, Marienquelle.

<sup>3</sup> GRIMM III 503.

<sup>4</sup> ERK-BÖHME: Deutscher Liederhort III Nr. 2063—65.

slemme Skipper ikke vil sætte hende over, hvis hun ikke vil tilhøre ham; Jesus nævnes her ikke. Forestillingen om Maria som Maris stella, Meeresstern, kan vel have virket med i disse folkelige Fantasier.

»Guds hellige Jumfrue« 128 forener Gudsmoder og den hellige Jomfru i ett Udtryk.

§ 57. **Jorderig-Himmerig.** Over denne Modsætning spiller vore Numre 133—39 (jfr. 355). Og normalt forbinder de hermed Modsætningen *saaret* (i J.): *lægt* (i H.); kun 137 har paa første Plads det tankeløse »er kommen af«, og paa sidste har 133 *forbandt*, 137. 138 Verbet signe (*sender* forudsætter jysk Udtale, jfr. 8. 14); 136 er forvirret (Getsemanesveden?). Hertil kommer det Træk, at der paa sidste Plads normalt nævnes hvem der skøttede Saarene: *Guds Engle* 133. 138, *Gud Fader* 134. 135. 137; kun 136. 139 nævner ingen Læge.

Hvorledes skal Signelsens anden Linie forstaas? Er det Meningen, at Jesu Saar først blev lægte (forbundne) efter hans Himmelfart? Vi vil prøve, om de danske Opskrifters Plads i Formlens historiske Udvikling kan findes. — Formlen er kendt paa tysk (og engelsk), ikke paa latin.

Ganske kort udtrykkes den enkle Modsætning *saaret*—*sund* i en Signelse fra 10de Aarh.<sup>1</sup> (Trier): »Crist uuarth giuund, tho uuarth he hel gi ok gisund; that bluod forstuond, so duo thu bluod« (»hel gi ok« betyder efter BRAUNE Beiträge 36, 554 »hel og ogsaa«). Ligesaa endnu i 12te Aarh.<sup>2</sup>: »Crist wart wunt, des wart er gesunt; stant bluot« etc. Sted og Tid for Helbredelsen som for Saaret staar ganske hen. — Omkring 1200 forsvinder denne Type for os, og Bambergsignelsen, c. 1200 (jfr. s. 150 Nr. 7) viser os

<sup>1</sup> ZDA 52, 171.

<sup>2</sup> STEINMEYER s. 378.

en ny; det hedder mod dens Slutning<sup>1</sup>: »Crist wart hien erden wnt, daz wart da ze himele chunt; iz neblotete noch neswar noch nechein eiter nebar«. Altsaa en Rimændring og en Modsætning Jord—Himmel. At Jesu Saar bliver kundgjort i Himlen, kan i og for sig forstaas rent kirkeligt: Lidelsen tages ad notam deroppe for derpaa at godskrives Menneskeheden. I hvert Fald hvor, som her, Ramsen følger, er Meningen dog snarere: Der gaar Bud op til Himlen, som saa virker det Under, at Saaret ikke bløder; Himlen tilsteder nemlig ikke, at Jesus kommer noget til. I de senere Opskrifter med wund—kund, fra 15de og 16de Aarh.<sup>2</sup> kan Ramsen være tilknyttet (saaledes næsten altid i 15de Aarh.) eller mangle (altid i 16de). SCHÖNBACH Nr. 803 (fra Donaueschingen 793) siger: »Cristus ward wund, das ward inn himelen kunt, das was ein sälig stund, diu wund nie ersar noch nie erswar . . .«. En Rest af denne Type finder vi vel i en enkelt Nutidsoptegnelse<sup>3</sup> fra Ruppin: »Ich weiss einen Mann, der ist im Himmel wohl bekannt; seine Wunden« (etc. Ramsen). I den mærkelige engelske »earth-heaven«-Opskrift der meddeltes s. 145, er »Blodet sprang op til Himlen« en Parallel til det tyske »das ward im Himmel kund«.

Fra 16de Aarh. af dukker imidlertid en tredje, sejrrig Type op; den har normalt de samme Rim som den aller ældste Tradition »wund:gesund«, men lader Jesus selv fare til Himmels og dær blive sund. Paa Overgangen staar denne Opskrift: »Christe warde uff ertrich wundt und fure ju hiemell gesunt, das sin wunde nie geschwall« (etc.

<sup>1</sup> Efter Tekstform hos STEINMEYER s. 377.

<sup>2</sup> SCHÖNBACH utrykt Nr. 621. 803. 804. 886. Pr. VAR utrykt (fra Prag XVI F 3), PRIEBSCHE II 267, Urquell NF 2, 243.

<sup>3</sup> Vk. 8, 57.

Ramsen)<sup>1</sup>. Her er Kristus jo sund inden han farer op; men endnu en Ændring, og Tanken er en anden: »Christ wart vorwunt auf ertriche, des verwant her in deme hymelreiche; das swal noch kal . . .«<sup>2</sup>. I Traad hermed falder moderne tyske Opskrifter, t. Eks.<sup>3</sup>: »J. Chr. ward verwund't, fuhr gen Himmel und wurd' gesund, du sollst nicht schwellen . . .«. Maaske Thomasscenen i Joh. 20 kan have støttet Forestillingen om, at Jesus var ulægt lige til sin Himmelfart. — »Ramsen« passer jo daarligt, naar der hengaar ret lang Tid inden Saaret tages under Behandling. — En enkelt Opskrift tilstræber fuld kirkelig Korrekthed: »Christus ist verwundt, am dritten Tage wird er wieder gesund«<sup>4</sup>.

Hvor blandt disse Typer hører vore danske Opskrifter hen? Paa ett Punkt afviger de fleste fra samtlige kendte tyske Opskrifter: ved at omtale lægende Personer (Engle, Faderen). Rent formelt staaer de ret nær ved ovenciterede SCHÖNBACH Nr. 884 fra 16de Aarh. (hvilken Tid vor ældste danske Variant 133 formentlig tilhører) med dens Rim »ertriche : hymelreiche« og Ramsens Paafølgen. Men spørger man om Tankegangen, stiller vore Opskrifter Problemer som ikke synes helt lette at løse. Da »i Jorderig« hører til Sætningsverbet, taler Sandsynligheden for at »i Himmerig« — ikke blot i 139 (136) — gør ligesaa og ikke nøje skal knyttes til Engle eller Fader. Men naar Lægeakten altsaa foregaar i Himlen, synes Tanken at maatte være den, at Jesus først er faret op til Himlen? Saaledes har vel ogsaa Nutidssignerne forstaaet det; dog er det ikke givet, at Ordene oprindelig skulde udtrykke dette. Ikke een af vore Op-

<sup>1</sup> SCHÖNBACH utrykt Nr. 273 fra cod. pal. germ. 266.

<sup>2</sup> SCHÖNBACH utrykt Nr. 884 (fra Dresden C. 292).

<sup>3</sup> FRISCHBIER s. 60.

<sup>4</sup> Geschichtsblätter f. St. u. L. Magdeburg 15, 79.

skrifter har jo den nytyske Vending at Jesus »foer til Him-  
mels og blev sund«. Tanken kan da være den samme som  
vel i tysk Type 2 (wund—kund) hvor Ramsen følger: I  
Himlen lægte man Jesu Saar ved (øjeblikkelig) Fjærnvirken.  
Nær op ad vort Liniepar klinger jo Skriftstedet »Hvad I  
løser (binder) paa Jorden, skal være løst (bundet) i Him-  
lene«. Her maatte vi tænke os den Vekselvirken: Saaret  
aabner sig paa Jorden, det bliver kundgjort i Himlen; det  
lukkes i Himlen og er dermed lukket paa Jorden.

Den gamle 133 med sit korporlige »forbandt« tydes dog  
vel naturligere om Nærvirken, enten i Himlen eller — idet  
»Guds Engle i Himmerig« hører sammen 3: Himlens  
Engle — paa Jorden<sup>1</sup>; i sidste Tilfælde kan hellige Bille-  
der hvor Engle svæver om Korset og opfanger det hellige  
Blod i Bægre, maaske have staaet for Bearbejderens Tanke.  
Endnu skal nævnes den Mulighed at »forbandt« 103 skyl-  
des Ændring af et »verwant«, som findes i ovenciterede  
nærstaaende Opskrift SCHÖNBACH Nr. 884, hvad enten denne  
Ændring saa er sket indenfor tysk eller ved Omplantningen  
til dansk. Ordet »forbandt« har saa naturligt trukket Næv-  
nelsen af en personlig Hjælper (Engle, Faderen) med sig,  
og dette har skabt Tradition indenfor dansk.

Fra det øvrige Norden kender jeg kun to Opskrifter.  
BANG Nr. 1220 er omtrent lig Begyndelsen af vor 139:  
BANG Nr. 1228 har: han blev saaret paa Jorden, »de bad  
for ham i Hmr.«; her har vi Tanken om Fjærnvirken,  
men Opskriften synes noget korrumpet. — Vor 355, uden  
Himmerig, lader Tiden for Helbredelsen staa hen.

<sup>1</sup> Vel næppe ved Graven, BRANDT Gammeldansk Læsebog s. 247  
»ther kommæ til hans graff tusendæ tusendæ ænglæ, ther loff sunghæ . . .  
the foore leffwindis til hemmels, Maria grædh huos graffwæn« (Passio-  
nale, 15de Aarh.).

## IX. »Doketismen« i Blodsignelserne.

»Et se crucifigi non despexit,  
sed sol eius mortem non aspexit«.

Salvum fac temet ipsum descendens  
de cruce!

§ 58. **Kættersk og kirkelig Doketisme.** De hidtil afhandlede Grupper af Signelser om Jesu Saar gør gennemgaaende et visst doketisk Indtryk: de synes at opfatte den hellige Lidelse som uvirkelig eller dog som ringe og kortvarig. Hvad Byrd, Præg og Grad har deres Doketisme? Fuldt sikre og klare Svar kan her næppe gives.

Saa meget tør siges: Formlernes Udsagn staar fjærnt fra lærde Spekulationer af gnostisk Art; de veed intet om Forskel mellem en jordisk Jesus og en himmelsendt Logos Kristus, intet om et luftigt Skinlegem; alt er haandgribeligt og anskueligt; vi staar indenfor en folkelig-lavkirkelig, jævn og solid Tankegang, som uvilkaarligt revolterer mod, at Vorherre selv skulde bukke under, han der tilmed gik rundt og lægte andres Nød. Hvis vi vil søge Paralleler, maatte det endelig snarere være i Apokryferne og hos visse gamle Kirkefædre.

Paa Overgangen mellem folkelig Umiddelbarhed og begyndende Spekulation staar de apokryfe Evangelier og Akta (fra 2det Aarh. af), der læstes overmaade meget indenfor Kirken<sup>1</sup>. Peters Ev. fra c. 150 siger<sup>2</sup> om den Korsfæstede: »Men han forblev stum som den der ingen Slags Smærte føler« — forskelligt fra den bibelske »Stumhed« hos Faaret der slagtes, Lammet der klippes. — I Forbigaaende være det nævnt, at enkelte Steder allerede i de kanoniske Evangelier maatte indbyde til en doketisk Kristus-opfattelse; vi

<sup>1</sup> Jfr. HARNACK: Lehrbuch der Dogmengeschichte I 164.

<sup>2</sup> Vers 10, HENNEKE s. 30.



ser her bort fra hvorledes Evangelisten selv har tænkt. Luk. 4, 30 lader Jesus gaa roligt bort mellem Fjenderne som vil til at styrte ham i en Afgrund; Joh. 18, 6 falder Soldaterne til Jorden, just som de skal gribe ham. Begge Steder er da ogsaa blevne yndede Signemotiver, jfr. I s. 499 og Nr. 843. Endelig har vi det mytologiserende Stykke Apoc. 12, 5 fl.<sup>1</sup>

Hos ældre Kirkefædre kan træffes en ret naiv Doketisme, som først Kampen mod den spekulative Form efterhaanden fortrængte; Grænsen var vel dog noget flydende. Midt i sin Polemik mod Gnostikerne kan Klemens, c. 200, sige, at Jesus ikke kendte til Smærte, Ulyst og Affekter. Hilarius, saa sent som i 4de Aarh. mener, at Jesus i Urtegaarden ikke skælvende for sin egen Skyld, kun for Disciplenes, og at Lidelsen traf ham som en Pil træffer Ild og Luft; hans Natur var uimodtagelig for Lidelse<sup>2</sup>. Doketismen i Blodformlerne har imidlertid heller ikke just denne Farve; vi vender nedenfor tilbage til den Sag. — Hertil kommer endelig Indtrykket fra Vestens Kirkekunst, der lige til efter 1200 gennemgaaende lærte de fromme en korsfæstet Jesus at kende med et roligt Aasyn, i staaende Stilling, overlegen over Lidelse og Død. Dette har næppe haft helt ringe Betydning for lavkirkelig Opfattelse.

§ 59. **Formeldoketismens Historie.** Indenfor Saarformlerne dominerer jo gennem Tiderne »Ramsen« om Jesu buldne- og sviefri Saar. Hvorfra stammer dens Indhold, og hvorledes skal dens Udtryk egentlig forstaas?

Gennemgaaende falder Ramsens Udsagnsord naturlige og egnede for ethvert Saar, profant som helligt. At Ord

<sup>1</sup> Jfr. om det DIETERICH ABRAXAS s. 117 og BOUSSET Offenbarung Johannis, 6te Udg. s. 338. 352. 355.

<sup>2</sup> Eksemplerne er fra HARNACK I 595. II 303.

som »bløde« og »smærte« i Ramsens Historie træder noget tilbage for den Mængde Udtryk der betegner Buldnen og Opsvulmen (se § 43), er rimeligt nok; et Saars Bløden kan ikke helt hindres (non diu sanguinet); at det ikke skal svie meget, er ønskeligt, men det afgørende er at det skal holdes frit for Betændelse. Med lignende Verber har man da uden Tvivl fra gammel Tid galdret over Saar ogsaa uden nogen Tanke paa Jesu hellige Saar (s. 139). For saa vidt kunde man forklare alle Udtrykkene, ja endog selve Legenden om disse Saar — ligesom det er muligt at forklare Vridlegenden — uden at tage noget Bibeludsagn til Hjælp: Alt hvad vi ønsker Jesus vil gøre ved os, det »gør vi ogsaa ved ham« ∴ Signeren udruster ham efter Godtykke med de Oplevelser der er Brug for; vi ønsker os selv kort Bløden, liden Svie og slet ingen Buldnen, naar vi har Saar, og søger vor Kraft i, at Gud selv har haft Saar, og at saa lykkeligt forløb forud for og fremfor vore sikkert Guds egne Saar. Formlernes gennemgaaende Tavs-  
hed om Saarunderets Tid og Sted kunde bruges til Støtte for en saa »ubibelsk« Opfattelse.

Et saadant Syn paa Sagen vilde dog være ensidigt. Allerede det almene bibelske Billede af Jesus som den der faktisk blev saaret og snart efter var rask og magtfuld, maatte selvfølgelig gøre sig gældende. Og herudover kan paapeges, at der i Rækken af Saarramsens Verber er ett Sæt som troligt nok har Tilknytning til et bestemt Bibeludsagn; det er »raadnede, faulte, putruit«, der kan følges fra Nutiden tilbage til 12te Aarh. (s. 150 Nr. 6). Et Saar kan meget vel siges at raadne, men et saadant Udtryk falder endnu naturligere om et dødt Legem. Det ligger nær — med JACORY, se nedenfor — at trække en Linie tilbage til Stedet Salme 16, 10: »du skal ikke tilstede, at

din Hellige ser Forraadnelse«, skønt selve Ordstammen (Vulgata: corruptionem) her er en anden end i putruit. Skriftordet er i Ap. Gærn. 2, 27 og 13, 35 udlagt om Jesus. Og af Signere er det da, eventuelt, omtydet til at gælde Jesu Saar, endog uden al Tanke paa hans Død. Her maa vi da stille det Spørgsmaal, om denne Omtydning er sket forud for (event. i og med) de ældste Signeformer, eller om Docketismen indenfor disse er sekundær Forvildelse og forudsætter ældre, kirkelig korrekte Signelser.

(Man kunde outrere den »bibelske« Opfattelse saaledes: Ramsens Udtryk om Jesus er overhovedet ikke doketisk mente, men bør tolkes korrekt bibelsk (altsaa polær Modsætning til en s. 190 udmalet, rent »ubibelsk« Opfattelse). Eksempelvis vor 145: Sidesaaret blødte ikke længe — thi Jesus var ifølge Joh. 19, 30 død før han fik Saaret, saa at lang Blødning var utænkelig; det smærtede ikke — af samme gode Grund; det buldnede og raadnede ikke — thi Salme 16, 10 og Opstandelsen paa tredje Dag viser, at Forkrænkelihedens Magt overhovedet blev brudt. Denne Opfattelse af Ramsen vilde være ganske uhyrlig: Buldnefriheden blev det eneste virkelige Under, Smærtefriheden og den korte Bløden fik en Aarsag som Nutidspatienten aller mindst vilde ønske sig; Døden er ikke underforstaaet i Ramsen, vel heller ikke just nægtet, men Tanken om den er borte. Og, gaar vi ud over Ramsen: den Række Opskrifter hvor Jesus selv byder sit Sidesaar lukke sig (§ 51 a), modstaar ethvert Forsøg paa bibelsk Udlægning).

Derimod maa vi regne med den Mulighed, at de doketiske Opskrifter betegner Udskejelse fra bibelsk korrekte Signelser i hvilke der ikke tænktes paa noget andet Under end Jesu Opstandelse. JACOBY hævder<sup>1</sup>, at et saadant ældre

<sup>1</sup> ZDA 54, 206.

Trin virkelig kan paavises. Han gør opmærksom paa en byzantinsk Formel<sup>1</sup>, der ikke gælder Saar, men »Lidelse i (Moder)bryst« og lyder: »Kristi Legeme i Graven (*ἐν τάφῳ*) holdt sig usvækket, uraadnet og ufortæret, ligesaa skal« etc. Udfra saadanne græske korrekte Former skulde da de vesterlandske mere fantastiske være fremgaaede. — Det lidet vi kender til de senmiddelalderlige græske Formlers Forhold, tyder ikke stærkt paa, at disse kronologisk sene Opskrifter skulde betegne et historisk ældre Trin som laa til Grund for Vestens tidligste Varianter. Naar det kommer til Stykket, er vel netop deres noget større Kirkelighed det eneste som skal tyde i denne Retning. Men Korrektheden kan, ogsaa i nærværende Opskrift, være sekundær, en »Forbedring« af et doketisk Grundlag<sup>2</sup>. I den anden byzantinske Opskrift hvor Ramsen forekommer (s. 172), er den iøvrigt henført til Lansesaaret uden Nævnelse af Graven; for JACOBY selv maatte dette egentlig gøre Gravopskriftens Vidnesbyrd stærkt tvivlsomt; er Lanseopskriften et Laan fra latin, faar den derimod ingen Betydning for Vurderingen af »Graven« i græsk.

Selve de vesterlandske Opskrifter røber os i hvert Fald ikke noget om ældre korrekte Stamfædre; deres Forhold gennem Tiderne synes saare vel at forliges med den Betragtning, at de doketiske Former netop udgør det ældste Trin, og de kirkeligere Former er yngre »Forbedringer«. Den formentlig tidligste Opskrift med Ramsen (s. 149 Nr. 2) nægter rent ud, at Jesus følte nogen Smærte, »nec uena doluit«. Baade i denne og i andre, ramseløse, Signelser fra 11te og 12te Aarh. (s. 149—150; 160 fl.) er Jesus levende og taler eller samtaler eller bruger sin Finger til at læge med;

<sup>1</sup> VASSILIEV I 334.

<sup>2</sup> Jfr. Trylleord s. 73 fl. og ovenfor § 57.

Korset nævnes ikke, Jesus »ligger« saaret eller saares i Kampleg; end mindre nævnes hans Død. I den aller ældste Saarsignelse, fra 10de Aarh. (ovf. s. 184) siges kort og godt, at Jesus blev sund og hans Blod standsede; med STEINMEYER s. 235 maa man sikkert ogsaa her tænke sig en Jesus som er levende, i jordisk Forstand, baade før og efter sit Saar. Alle disse Signelser, med den tydelige Pointe at Jesus kom glat og let over sit (sine) Saar, gør Indtryk — ikke af forvirrede og fordrejede Udløbere fra »bedre« Signeformer men — af særegne Aandsprodukter skabte af Klerikere eller Munke hvis Bibelkundskab var stærkt andenhaands, hvis Jesusbillede var naivt magisk, og hvis aandelige Verden var Legender og Mirakelhistorier.

Blandt Bibelmotiver der kan have sendt Straaler ind gennem disse Signeres magiske Farveglar, kan vel foruden Salme 16 regnes det Træk at den døde (> saarede) Jesus blev indbunden og skulde behandles med Urter og Salver (t. Eks. Luk. 23, 53. 56), et Træk som dog først senere Signere ret har vurderet (§ 55). Hertil kommer, at selve Kirkens Lærere drøftede det Problem hvorledes Jesu Blod og Saar senere forholdt sig (naturligvis: efter hans Død); det gælder endog i Kirkens Stortid: ingen ringere end Thomas Aquinas fremsætter den massive Lære, at »totus sanguis Christi . . . ad corpus Christi rediit et resurrexit cum eo«<sup>1</sup>; og vi har ovenfor s. 178 i en dansk Andagtsbog fundet et sent Vidnesbyrd om slige Spekulationer hvorefter Jesus selv læger Saarene paa sit Lig. Her har vi da kirkelige, men ubibelske, Sidestykker til »non diu sanguinavit« og til »Christus dixit Stringe te sanguis«. Gror højkirkelige Træer i saa mytologisk Jordbund, kan det ikke undre os, at Munkebuskene skyder vilde Skud, at Signelserne hævder

<sup>1</sup> Summa III 9, 54, 3 cit. efter MAURY: Essai sur les légendes s. 200.

Jesu fulde Smærtefrihed og lukker Øjnene helt for det lille Mellemspil som hedder Døden. — Endelig maa vi for selve Helligblodformlernes Vedkommende regne med mulig Indflydelse fra andre lavkirkelige Signelser som t. Eks. Jordanovergangs-formen, der maaske er ældre, hvis Stof i al Fald er ældgammelt (s. 164 fremsatte vi den Tanke, at Ordreformen kunde være en Analogidannelse ud fra den).

Naturligvis kan der blandt alle disse Motiver og Stofgivere ogsaa have været, os nu ukendte, Opskrifter af korrekte Signelser i Lighed med den græske s. 192. Vi maa i saa Fald blot ikke forestille os (hvad JACOBY l. c. heller ikke antyder at han selv gør) vore Signeres Forhold til dem som væsentlig mekanisk<sup>1</sup> (eller litterært), saa at Gengiverne (Afskriverne) ved blotte Udeladelser, Forglemmelser, Misforstaaelser gled over i noget »doketisk«, uden at denne Doketisme havde Rod og Sidestykke i virkelig Folketro. Vi maa forudsætte en lavkirkelig Jordbund af hvilken slige Formler er skudt frem; en stadig levende Forestilling at Jesus ikke kunde rammes af virkelig Lidelse, drev til at opfatte det modtagne Stof i egen Belysning og Forkortning.

Den første kirkelige Orgeltone i hele dette kætterske Orkester er Opskriften fra c. 1200 med Blod og Vand efter Longinuslinien (s. 150 Nr. 8 og s. 163). Det kan se ud, som en Kleriker, der forargedes over de gamle Former, udnyttede deres Begyndelse til at skabe noget bedre med bibelsk Pointe. Som vi har set, nød denne Form Yndest fra den senere Middelalder af, mens samtidigt de doketiske Lon-

<sup>1</sup> Naturligvis er det ikke Meningen at nægte, at mekanisk Forhold til Tekster forekom dengang; der er tværtimod Eksempler nok paa saadant; men disse viser os netop ikke Prøver paa Udvikling ad hin Vej, tværtimod paa udvendigt, ubefrugtende Naboskab mellem heterogene Lag (s. 164 Anm. 2).

ginussignelser levede videre. — Hvor vi i Helligblodsformlerne hører noget om Jesu Død og Opstandelse, er det saa godt som altid i ganske unge Optegnelser. Ett Eksempel fra ret gammel Tid er til Nød den s. 82 fl. omtalte Longinusopskrift fra 14de Aarh., der tilføjer at paa tredje Dag bød Gud Liget i Jorden at føje sig sammen Led til Led — et uvedkommende Tillæg til Formlen. Den kirkelige Tredjedag har vi set indlagt i en moderne Opskrift af wundgesund-Typen s. 186, Opstandelsen i en Trefruersignelse s. 176; Graven omtales aldeles som i den ovenfor (s. 192) drøftede byzantinske Opskrift i følgende sachsiske Formel: »Unser Herr J. Chr. hat im Grabe nicht gegorn, nicht geschworn, sondern ist von selbst wieder worn; Brand (Koldbrand e. l.), tu nicht hitzen« etc.<sup>1</sup>; hertil vor 383 (s. 144). Himmelfarten kender vi fra »Himmerig«-formlens seneste tyske Type s. 185 fl. At al denne Kirkelighed er sekundær, tvivler vel næppe mange om. Mere tilsløret har vi Død og Grav i enkelte andre Nutidsformer: »Jesus Christus lag und schlief, seine Wunden waren tief, sie thaten nicht bluten« etc.<sup>2</sup>; samt i de svensk-norske »Kirkegaards«-signelser s. 169 (176). At Scenen er paa Korset, veed hos os 103 (gammel). 113. 121.

§ 60. **Doketismens Grad og Præg** kan være ret forskellige i de enkelte Opskrifter. I Ramsen kan t. Eks. det stærke »ikke smærte (svie)« findes eller mangle, fra gammel Tid af til Nutiden. Det kan hedde »blødte ikke« og »non diu sanguinavit«, »noch enbluotet zevil«; det sidste er Reglen i ældre Tid, og vist alle latinske Opskrifter har »diu«; dette Forbehold kan skyldes Tanken paa Skriften

<sup>1</sup> SEYFARTH: Aberglaube und Zauberei in der Volksmedizin Sachsens s. 133.

<sup>2</sup> Vk. 12, 56 (jfr. EBERMANN s. 62).

(Joh. 19, 34) eller paa Naturens Krav (s. 190)<sup>1</sup>. — En viss Begrænsning af Doketismen ligger allerede i den gamle Form hvor Jesus selv stiller Blodet; Saaret og Blodet var altsaa i og for sig virkelige (endnu større Afdæmpethed viser de nyere Former § 55 fl., hvor Maria eller Englene træder til Hjælp). Vi staar her vel overfor Forskellen mellem Signelsernes »Doketisme« og den oldkirkelige, selv Kirkefædrenes: disse lægger Vægten paa Jesu Naturs Uimodtagelighed for Lidelse; hine er praktisk vendte og lægger Vægten paa Resultatet; Saarene var virkelige nok, men veg straks for vis major; den magiske Opfattelse er egentlig snarere en Art Realisme end Doketisme<sup>2</sup>.

Udenfor vor Formelkreds kan vi iøvrigt af og til træffe Opskrifter som forstaar at distingvere mellem Kristi to Nature, af hvilke kun Menneskenaturen led (ikke gnostisk Kætteri, men thomistisk Skolastik)<sup>3</sup>: »Do Jesus an dem creutze hienge . . . do erschüttet sich sein menschhait von der grossen marter die er laide« (alligevel hævder han, ikke at have Gigt), Alemannia 26, 70 fra 16de Aarh. Norsk BANG Nr. 1290 fra omkring 1520 siger: »Saa lydett moo thennæ hesth skadhe thettæ fforfangh . . . som then hordhe døød och pinæ, then wor herre toldhæ, skadhe ey hans værdhyghæ gwddom«. Slige Distinktioner turde søges forgæves i den ældre Middelalders Signelser. — Endelig kan folkelig Tankegang, selv i ret sen Tid, henfalde til at springe Lidelsen helt og holdent over, endnu grundigere end nogen

<sup>1</sup> *Diu, zevil* staar normalt i begge Led, baade om Jesus og Patienten, t. Eks. i vor 145; i ZDA 38, 14 fra 15de Aarh. mangler det paa sidste Plads: »non sanguinet«.

<sup>2</sup> Jfr. iøvrigt Trylleord s. 55.

<sup>3</sup> »Christus non est passus secundum divinitatem, sed secundum carnem«, HARNACK III 455.



Helligblodssignelse gør. I den færøske Herodesvise<sup>1</sup> søger Herodes den nyfødte Konge hos Maria og vil korsfæste ham; hun svarer, at hendes Søn er faren til Himmels; Herodes prøver paa det samme, men styrtes ned. Her har vi Jesu Liv »bis aufs Null reduziert«, som BOUSSET<sup>2</sup> siger om Stedet Apoc. 12, 5 fl., med hvilket hele den ovenskildrede, doketiserende, jesusfremmede »Kristologi« er i Slægt.

Fælles for en saadan Digtning og de doketiske Saar-formler er Fraværet af Jesu Død. Man kunde overfor de sidste endnu spørge, om Signerne da ikke har vidst, at Jesus døde under sine Saar. Udelukket er det vel ikke, at gamle Signedigtere har ment, Jesus gik levende, »hel gi ok gisund«, ned til Hades for at binde Djævelen og derefter kom op igen. Springet hertil fra den ældre Kirkelære, hvor Jesus dør nærmest for paa den Maade at kunne komme ind i Hades og vise sin Magt dær, vilde ikke være stort; ja end ikke fra en Petrus Lombardus' (Sentent. III, XXI B): »Mortuus est non discedente vita, sicut passus est non pereunte potentia«. Men det afgørende er sikkert det, at Signerne ikke sætter Saarene i Forbindelse med Jesu Død; denne eksisterer ikke for deres Formaal. Hvad det kommer an paa, er dette: Jesus havde ingen Men af sine Saar, og ligesaa gaa det dig og mig!

### X. Jesu blødende Saar.

Nr. 50. 51. 111. 114. 116. 263. 265. 266 (1028).

Si ergo me quæritis, sinite hos abire

Ogni mali voli medicina equali.

§ 61. Overfor den Tankegang der hviler paa de hellige Saars underfuldt lette Forløb, staar den der tværtimod øser

<sup>1</sup> HAMMERSHAIMBS Antologi I Nr. 11.

<sup>2</sup> Offenbarung Johannis s. 338.

Kraft af Saarenes Faktum eller endog deres Bløden. Hist gjaldt: han led intet eller kun kort, saa skal ogsaa vi gaa fri; her gælder: han led, altsaa gaar vi fri. Den sidste Tanke falder i Traad med Kirkelæren om Jesu istedtrædende Lidelse, og i denne Aand føjer vor latinske 265 det ovensatte Skriftsted til Udsagnet om Lægedommen i de fem Saar. Men, for saa vidt det hellige Blod netop skal stille Blod, er Tanken ligesaa fuldt Udtryk for det magiske Princip: Lige bøder Lige, eller med det siciliske Mundheld »Ethvert Onde kræver ligearartet Bod«. Gulsot læges ved Gulerødder, Blødning ved Blodsten. — Vore Formler giver Udtryk dels for Saarenes Faktum (§ 62), dels for deres Blodrigdom (§ 63).

§ 62. **Jesus havde Saar.** Man kunde vel tilføje: og Jesus har Saar; thi (s. 178) de er synlige til Dommedag (ligesom Kristus paa den Dag viser sig paa eller med Korset, BOUSSET Die Offenb. Johannis til Apok. 1, 7). En lille Række af vore Formler, mest latinske, holder sig til de fem Vunder, en enkelt gammel dansk til det hellige »Tred«.

a. »Guds fem Saar« (∅: Hændernes, Føddernes, Sidens): de latinske 116. 263. 265. 266 (to Gange), den danske 51. I de latinske Opskrifter har vi disse rimede Heksametre:

Vulneribus quinīs me subtrahe Christi ruinīs,

saaledes 116 med et Par Fejl; 266 har »me Christi salva ruinīs«. Ved Kristi fem Saar unddrag (frels) mig fra Ulykker.

Vulnera quinque Dei sint (sunt) medicina mei.

(KLEMMING s. 228, Sverig, 16de Aarh. har »tui«). Min (din) Guds fem Saar være Lægedom. Snarest vel dog forstaaet som: Guds f. S. være Lægedom for mit Onde (være min Lægedom). Desuden:

Sit medicina mei pia crux et passio Christi.

Min Kristi hellige Kors og Lidelse være Lægedom (eller »mei« henført som ovenfor).

Førstnævnte Vers forekommer i Udlandet gerne alene. Nytysk Oversættelse af det andet<sup>1</sup>: »Fünf Wunden Gottes helfen dir, denn ich bin deine Arzenei für und für«<sup>2</sup>. Intet af Versene kender jeg fra ældre Haandskrift end et tysk-latinsk i Uppsala<sup>3</sup>, der med Haand formentlig fra 13de Aarh. bringer det første (utydeligt) og det andet Vers. — At nytte Udsagnene mod Blod, som vor 51 og 116, ligger nær; men de ældre Opskrifter, hjemlige og fremmede, bruger dem ellers mod andet ondt, særlig Feber. Vi finder imidlertid allerede ved Aar 1200 i den righoldige Bambergssignelse s. 150 vel ikke Verset men Udtryk og Tanke nyttet netop til Blodstillen; det allersidste Stykke i Bamb. lyder nemlig: »Ich besuere dich bi den heiligen funf wunten, heil sis tu wunde, per (†††)«. Vor danske 51 fra Aar 1514 (= norsk BANG Nr. 1202) er en nær Parallel. Formelt endnu nærmere ved denne, fraset Tallet, staar en utrykt<sup>4</sup> fra 14de Aarh.: Jesus fik tre Søm gennem Hænder og Fødder, det gav fire Vunder,) »dye selben IIII die hailen mir dye fein wvnd«. — Iøvrigt udnyttedes de fem Saar ogsaa i danske Formler til mange andre Formaal, se Reg. Her i Norden ærede Birgittinerne kraftigt Jesu fem Vunder (fem Lapper paa Nonnernes Hoveddug, fem Huller paa Pille i Vadstena Klosterkirke).

b. »Det hellige Tred«, 50 (= norsk BANG Nr. 1291 fra Begyndelsen af 16de Aarh.). Ordet *tred*, *tredh(e)* 50. 51 er paa dansk i denne Betydning ellers ukendt, men en

<sup>1</sup> MÜLLENHOFF Sagen der Hzz. Schleswig (etc.) s. 513.

<sup>2</sup> Af første og andet i Heimat 19, 209 (Lybæk).

<sup>3</sup> Upps. Univ.-bibl's minnesskrift 1621—1921 s. 80. Det tredje og andet Vers staar SCHÖNBACH utrykt Nr. 517 (Wien 2505) fra 14de Aarh.

<sup>4</sup> Pr. VAR fra cod. lat. Monac. 5682.

anden Aflydsform, *traad*, er bevidnet i COLDINGS Dictionarium Aar 1626<sup>1</sup> som Gengivelse af *intertrigo*: »Skade eller *traad* paa quegben«. Norsk BANG Nr. 1202 (se s. 199), samme Hskr. som 1291, har *trodh*, og *Trød* er efter Ross Norsk Ordbog »Saar som Hest har traadt sig«. Tilsvarende forklares tysk *Tritt* hos HÄLSIG s. 59 om Saar hos Hest, voldt ved at den med Baghov træder paa Forben, saa Jærnet ridser Huden op; HÖFLER Krankheitsnamenbuch s. 746 har *Tritt* = »Verletzungsstelle am Fusse durch den Tritt (∴ tretenden Fuss)«. — Nr. 50. 51 burde i Tekstudgaven været satte under Blod; kun for 51 kan den valgte Plads overhovedet forsvares, idet Opskriften tillige vil læge Benvid.

Tred kan læges ved en Ritus; 51 kræver, at Signeren korstegner Saaret med sin Fod, og BANG Nr. 771 endog at man træder derpaa. Det er en særlig og gængs Form for Principet (s. 198) Lige bøder Lige; den kan udtrykkes ved »Tag Bod dær du fik Bane«: Blod stilles ved at den saarende Kniv lægges paa Saaret, Tred ved at — ikke just den trædende Hov men dog — en Fod træder det. »Erlaubet einen Tritt von meinem Fuss«, siger Mephistopheles ved Kejsershoffet til Brunetten som har Frost i Foden; thi Heksenes Mester veed godt: »zu Gleichem Gleiches, was auch einer litt, Fuss heilet Fuss, so ist's mit allen Gliedern«.

Men der gives en anden Lighedslægedom for Tred (50): Ihukommelsen af Jesu hellige »Tred« (jfr. »peregrimes *treth*« ∴ Vandring<sup>2</sup>) ∴ de Skridt eller Spor han traadte op til Korset (aabenbart ad Stigen s. 130). Om disse Skridt siger en dansk Klosterbog<sup>3</sup>: »Mærk the fæm thræn som herræn

<sup>1</sup> KALKAR V u. »Kvigben«.

<sup>2</sup> BRANDT: Gammeldansk Læsebog s. 309 fra 15de Aarh.

<sup>3</sup> Gml. kgl. Saml. 1613, 4<sup>to</sup> bl. 119.

op gik til korseth, theth fyrste war kierligheth, theth andet var tholligheth« osv. Altsaa fem Trin ligesom fem Vunder. (Andre hellige Smærtensskridt med anden, aandelig, Sympativirkning nævnes i Thotts Samling<sup>1</sup>: »For allæ the fiædh ther tw gikst meth theth sware korss, forladh mek allæ the syndige fiædh jek hawer ganget tek jmodh!«).

Ligheden mellem Dyrets Tred og Jesu Tred kan vi godt tænke os realistisk gennemført; blodige er de begge; »iach formaner tik (värk) mädes thom blodogha fothom ther Ihesus gudz son han trödh til sith martirium yppa langha fredagh«, siger en svensk Signelse i 16de Aarh.<sup>2</sup>

Vor Formel har gamle tyske Forbilleder; de spiller paa Ordet *Tritt* (Trædesaar og Trin); ældst og kortest<sup>3</sup> fra 15de Aarh.: »tryt, ich gepewt dyr swern pey den tryten dy unser her trat, da her seyn heylige marter empfhung«. I Tilslutning til den tyske Lydform har dansk 50 (norsk 1291) vraget det hjemlige *trod*, der dog baade betyder vestigium (endnu i jysk) og intertrigo; norsk 1202, hvor ingen Nuancering skal frem, idet Talen dær kun er om Dyrets Saar, bruger derimod — til Forskel fra vor 51 — Formen *trodh*, ikke *tredh*. To tyske Opskrifter fra 16de Aarh.<sup>4</sup> har begge »an das Kreuz (trat)« som i vor 50; den ene af dem tilføjer Ramsen: »der (dritt) enschwolle noch enschware«, sikkert imod den oprindelige Tankegang. —

c. Nærmest til denne Gruppe hører den Form af Longinussignelsen der udsiger, at der flød Blod (og Vand) af Jesu Saar, idet den normalt ikke videre udmaler Blødningsens Styrke. —

d. Blod og Mælk. »Swær a guz doth oc Marie myælk«

<sup>1</sup> 553, 4<sup>to</sup> bl. 27.

<sup>2</sup> KLEMMING s. 207.

<sup>3</sup> SCHÖNBACH utrykt Nr. 964 (fra Dresden C 311).

<sup>4</sup> Alemannia 27, 100. 101.

byder Jesus i den gamle Opskrift 1125 de tre Brødre. Dette er maaske det eneste skandinaviske Eksempel, Finland fraeregnet, der gaar i Retning af at sammenstille de to dyrebare Relikvier, det Blod Jesus udgød og den Mælk han diede (de ældste Opskrifter har iøvrigt som 145 »Jesu Kors og Marias Mælk«). Udtrykket vil jo imidlertid her ikke direkte standse Blod, men er sat i en Edsformel. Rundt i Landene bruges det ogsaa i Signelser med ret forskelligt Øjemed. »Sangu di Cristu e latti di Maria, attaccati a mè maritu a voggia (voglia) mia«, siger Sicilianerinden, mens hun slaar Knuder for at binde sin Ægtefælles Hu<sup>1</sup>. I nytysk staar det i Besværgelse mod Fjender<sup>2</sup>; nytysk kender dog ogsaa Udtrykket brugt mod Blod: »Unser lieben Frauen ihre Milch, unsers lieben Herrn sein heilig Blut ist fürs Lendblut und allen Unflat gut«<sup>3</sup>. Men først oppe i Finland, svensk og finsk, er det blevet virkelig gængs at besværge Blod ved de to dyrebare Vædsker; t. Eks. »Maria mjölk så söt o Kristi blod så röd! Du (blod) ska stå som Kyrö fors . . .«<sup>4</sup>. En tilsvarende Form vest for den bottenske Bugt maa sikkert engang have været i Brug.

§ 63. **Jesu strømmende Blod.** Nr. (101) 111. 114. Til enhver Tid i Kristendommens Historie var der naturligvis en Mulighed for Fremkomsten af Blodsignelser med Vægt paa Jesu Saars stærke Bløden eller hans Dødssmærte. Men i særlig Grad blev dog Middelalderens senere Aarhundreder gunstige for sligt; og der foreligger næppe Eksempler fra ældre Tid.

Tidligt skete det ganske vist, at kirkelige Digtere priste Blodets hellige Flod. Venantius Fortunatus skabte i 6te

<sup>1</sup> PITRÉ 17, 143.

<sup>2</sup> WUTTKE § 245.

<sup>3</sup> SCHÖNWERTH: Aus der Oberpfalz III 267.

<sup>4</sup> LANDTMAN s. 45.

Aarhundrede det Kvad som i Eftertiden blev Kirkens Langfredagshymne, »Pange lingua gloriosi«, hvor han skuer Blodet skylle hen over al Verden:

terra, pontus, astra, mundus,  
quo lavantur flumine<sup>1</sup>.

Dette er jo imidlertid alt andet end en realistisk tung Skildring af Korspinen, det er en Digtets storslaaede Billede af Jesu Døds Virkning; og Korset selv tegner han, her og andensteds, yndefuldt som en skyggende Abild, som Stokken der bærer den ædle Drueranke. — Det er lærerigt at jævnstille et andet navnkundigt og skønt Korsdigt fra senere Tider, Hymnen »Salve caput«: Tønen er en anden, de oprullede Billeder er sagligere —

Membra tua macilenta  
quam acerbe sunt distenta  
in ramo crucis torrida!

Salve mitis apertura,  
de qua manat vena pura,  
porta patens et profunda,  
super rosam rubicunda,  
medela salutifera!

In hac fossa me reconde . . .

Mellem de to Digte ligger et Omsving, som fuldbyrdedes omkring ved Aar 1200. Et strængere Syn paa Korslidelsen trængte sig da frem. Kunsten giver i 13de Aarh. stærkt Udtryk herfor. Ved Siden af den ældre Type (s. 129. 189) optræder i Vesterleden nu en hængende Kristus med smærtfyldt Aasyn, tidt med pinefuldt forvreden Krop. Ogsaa Litteraturen viser os Overgangen. Jesu Døds lidelse, som

<sup>1</sup> Efter WACKERNAGEL: Das deutsche Kirchenlied I Nr. 78.

den græske Kirke havde kastet et Slør over, og Romerkirken hidtil gærne holdt under juridiske Glar, den oplevede Sankt Bernhard nu i stille Anskuen, Bonaventura fremstillede den med bred Udmaling, og Thomas fastslog som Kirkelære, at hele Jesu Lidelse var uendelig, var Summen af al optænkelig Smærte. Og troligt fulgte Prædikanter og Klosterfolk atter og atter hint Vink om at dukke sig (og andre) i Dødsvundens »fossa«. I Middelalderens realistisk vendte Sluttid overbyder Andagtsskrifter hinanden i at dyngte Gru paa Gru. Vore danske Klosterhaandskrifter giver os Stof nok<sup>1</sup>. Det kan lyde med et visst Maadehold:

Thine vndær allæ floddhe meth blodige strømmæ,  
thine sighnedhe lymmær æræ allæ ømmæ.

Jesus hang »meth skielffuendæ ledmodh, meth blodughe vndher, meth nedær flydindæ strømmæ«. Men det kan ogsaa blive religiøs Pligt (og Lyst?) at fylde sig med hele Langfredagens hæslige Gru. Hæslig — »car du saint sanc bénéis fut la croix vermeille et hideuse«<sup>2</sup>. Jesus bindes i Urtegaarden, saa Blodet springer af hans Neglerødder; han slæbes over Stok og Sten, slaas ned med Knipler, trækkes op igen ved Haar og Skæg. Den hudstrøgne Frelsers »Indvolde« er at se til som et sønderrevet Klæde, der hænger paa et Gærde og røres mod allehaande Vejr. Da Korset var

<sup>1</sup> De følgende danske Eksempler er fra Thott 553, 4<sup>to</sup> bl. 49; Gml. kgl. Saml. 1613, 4<sup>to</sup> bl. 79. 117; Chr. Pedersen v. BRANDT og FENGER II 438. Eks. fra tyske Prædikener findes hos CRUEL i Geschichte der deutschen Predigt im MA s. 579 fl. — Naturligvis kunde ogsaa i tidlig Tid en Prædikant dvæle ved Jesu Lidelse; det gjorde, efter CRUEL s. 83, Bisp Ulrich af Augsburg, † 973, i sine Palmesøndagstaler »und oft so rührend dass er selbst weinte und dadurch viele zu Thränen bewegte«. Men hine Tidens skrevne Prædikener gaar efter Oldkirkens Mønster lidet ind paa sligt. Heliand og Otfrid refererer blot den evangeliske Fortælling.

<sup>2</sup> RUNGE: Lieder der Geissler s. 179.



rejst med Jesus paa, lod »de slemme Jøder« det af Vanart og Ondskab falde, saa alle hans Saar brast op at bløde igen som en Kilde paa Jorden. — En Tanke som tidligere kunde været vendt doketisk, bliver for Geiler von Keisersberg Begrundelse netop for Pinens Overmaal: »welche (verwundung) auch meret vnd hauffet die zartheit seiner adelichen complexion, darumb dann der synn (Sans) der entfintlicheit in im vyl subteiler vnd begrifflicher gewesen ist«<sup>1</sup>. Og mens de gamle Signeformler vidste om, at et Guds Under borttog al Pinen, saa taler man nu om et Under i modsat Retning: Tornekronens Takker trængte helt ind gennem Hjærneskallen; det er mod Tornes Natur, men »hvad Naturen forbød har Guds Vilje og Bestemmelse gjort muligt«<sup>2</sup>.

Signeformler har ikke det Maal at ruske Tilhørere op til Medliden. Samtidigt med at de ældre holdt sig i Brug trods skærende Modsætning til Tidens Smag, digtedes der vel andre i anden Stil, men de afholder sig fra yderlig-gaaende Udmalinger; kun spredt og sjælden gaar de overhovedet ind paa at skildre Blodstrømmen eller Pinen. Den ældste mig kendte Opskrift, 13de Aarh.<sup>3</sup>, der udhæver Blodets Løb, har en egen Hensigt dermed; den vil ikke stille, men netop ægge Blod (sanguis menstr[or]um, sml. s. 124. 127) og stemme Organismen sympatisk ved tjenlige Billeder: »Adiuro te sanguis m., ut fluas . . . per sanguinem domini, qui in circumcissione de corpore eius fluxit, et per

<sup>1</sup> Passion des heren Jesu, Strasb. 1514, bl. LXVIII'.

<sup>2</sup> CRUEL a. S. s. 580 fra Kannemans Passio. CRUEL giver smst. Bernhard en Del af Skylden for sligt (idet senere Skribenter paaberaaber sig ham); men drejer det sig her om ægte Skrifter af B.? En anden Sag er, at B. utvivlsomt var banebrydende i Retning af Fordybelse i Passionen.

<sup>3</sup> SCHÖNBACH utrykt, mærket C. st. H. B.

sudorem eius sanguineum, quem in agone in monte Oliueti sudavit, et per fluxum sanguinis de sanctissimo latere eius manantem et per V vulnera illius . . .« (senere ogsaa: ved Marias Mælk). Fra c. 1300 dukker de korte »Planctussig-  
nelser« op, se § 69 Beg. En Udmaling af Mishandlingen giver den s. 183 omtalte Formel fra tysk Hekseproces: »die falschen Juden . . . warfen ihm ein dornen kron auf sein haupt, dass ihm sein rosinfarbnes blaut durch seinen braunen bart floss«. Skønt Formaalet bl. a. er at fri for Hugg og Stik, er Stykket dog egentlig en Bøn i Smag med vor 1072. Vor ret unge 111 strejfer Pineriet: »Jøderne piinte dend gode Jesus, at Blodet randt need fra Korset«; det følgende »men ieg« betyder vel: jeg, modsat Jøderne der udgød Blod, vil stille Blod, jfr. s. 142 fl. — Ellers møder vi i Blodstilleformler mest en kortere, dog af og til fantasi-  
baaren Blodstrøms-type. Ved Aar 1467 hedder det »Vorstant blut durch alle dy flut dy gode durch seiner heyligen wunden wut . . .«<sup>1</sup>. »Jesus Christ bar sitt eget korss, blodenn rann i stridan forss«, lyder det fra Smaaland<sup>2</sup>. Noget i samme Retning synes at ligge bag vor 114, som vel nu er uforstaaelig; Lønskriftens mekaniske Omsætning er som Helhed (se under Teksten) sikker nok, men det omsatte er dunkelt. Var Begyndelsen »Jesu Blod vælded i Hav«? Slutningen taler rigtignok om, at »Floden« blev standset (opr. Jordan, idet *sta* < »Stav«??); mulig kan her jævntil-  
lendes 127, »saa stiller hun (Maria) den Flod«, der rigtig-  
nok ogsaa er uklart. At ogsaa Strøm, Vand, Hav 127. 128. 387 muligvis fra først af var Jesu Blod, er nævnt s. 183.

Oppe i Højnorden træffer vi Blodflodmotivet ligefrem digtersk udnyttet i Signelser, realistisk eller fantastisk. Mod

<sup>1</sup> Pr. VAR utrykt (fra Prag).

<sup>2</sup> Svahns Svartkonstbok Nr. 98.

»hald eller styng« havde Svenskerne i 16de Aarh. det Longinusvers<sup>1</sup>:

Longinus stak gudz helga blodh  
 ginom hans sido, thz flöth som flodh  
 fran hans hwffwd oc til hans yliæ.  
 Stynger, stath stilla, fore gudz helga wilia.

I en lang sammensat islandsk »Blodstemma«<sup>2</sup> fra 15de Aarh. indgaar et lille Digt, der særlig understreger den hel- lige Pine:

Stodviz blod þeim er blædir,  
 blod fiell af guds rodu,  
 almattigur bauð otta,  
 aund þeir sarlig[a] pinndu

(osv.; róða: Kors, Crucifix). Og i Finland kan Blodstrøm- men bruse med grænseløs Vælde: »Guds Floder flød, Her- rens Bække hvirvled, med Strømmen, mod Strømmen«<sup>3</sup>. Eller:

Der randt Blod fra høje Hue,  
 Saarflud drev langs (?) Hoveddækket;  
 ikke gaves der den Bakke,  
 ingen nok saa høje Fjælde,  
 der ej stod i Brus som Fosse.

Een eller anden Forbindelse med Kirkens gamle Langfre- dagshymne er her vel nok (KROHN SS. s. 11, hvorfra Citatet er taget, tænker sig som Grundlag »Fattigmandsbiblerne« (∴ hellige Billedrækker fra c. 1300 af), hvor Jesu Blod og Syndfloden sattes jævnsides; i Virkeligheden har Venantius det samme). —

<sup>1</sup> KLEMMING s. 206.

<sup>2</sup> KÅLUND: Den islandske Lægebog AM 434 s. 366.

<sup>3</sup> SKVR IX 4 Nr. 905.

Som Slutsten paa disse Afsnit om Jesu lægte og Jesu blødende Saar skal hidsættes endnu een (øst-)finsk Opskrift, der samler alle Motiverne til en Helhed<sup>1</sup>.

Der flød Blod af Jesu Legem,  
Saarflud randt fra Guddomssønnen,  
faldt med Fart i digre Draaber,  
fossed frodigt og med Plasken.  
Stob af Sølv blev bragt til Stede,  
baaret frem en gylden Kande,  
ikke rummer Støben Blodet,  
ikke heller gyldne Kande.

Jomfru Mária, hans Moder,  
skued nu at Nøden trued,  
saae at Farens Dag var inde.  
Stak hun da sin egen Næve,  
føjed da sin favre Højre  
ind i Sønnens Bryst, som blødte,  
ind i sin Een-baarnes Side,  
og først saadan stillet Blodet.

Digteren har taget sig for, og evnet, at faa et Helhedsbilled ud af Træk som Signelserne ellers ikke knytter sammen saaledes (Tilnærmelser vor 138. 139): Den vældige Blodstrøm, Engletjenesten ved Korset (s. 187) — som han (ved sit »først saadan«) mere episk end magisk gør til et Slags forgæves Forsøg (ubekymret om at en Kande ellers ikke ventes at stille Blod) — og endelig Marias moderlige Hjælp, ydet paa samme Vis som Jesu Selvhjælp i Bambergssignelsen (og vor 112?). Det er Toner fra ulige Tider og Fromhedslag her lyder sammen.

### XI. Andre Blodformler.

§ 64. **De hellige Stunder (og Steder).** Nr. 140—142. Led af Kirkens anden Trosartikel<sup>2</sup> — som vi s. 104. 107 i et oldkristeligt Dokument fandt udvidede med kronologiske Tilføjelser — forekommer i meget gammel Tid brugte til magisk Formaal. En kristelig-gnostisk græsk Feberbesværgelse, paa Papyrus fra c. 400, men mulig adskilligt ældre,

<sup>1</sup> KROHN SS s. 10, jfr. SKVR I Nr. 297—9.

<sup>2</sup> V. SCHEPELERN, Daab og Dæmon s. 47, henstiller ud fra Justins Dialog cap. 85 som en Mulighed, at selve Credo oprindelig blev brugt ved Daaben som exorcistisk virkende i Lighed med Forsøgelsesformlen.

siger: »Jeg besværges dig (Gud) . . . som blev født i Betlehem og opfostret i Nazaret, korsfæstet (og Tempelforhænget revnede) . . . som opstod fra døde i Graven« etc.<sup>1</sup>. Fra 10de Aarh. af finder vi Credo-led i latinske Besværgelser, især mod Feber, t. Eks.<sup>2</sup>: »Christus natus, Christus passus, Christus uenturus«<sup>3</sup>; græsk fra c. 1500<sup>4</sup>; dansk i vor 174. Tre Led i nyere Opskrift træffer vi R. tr. p. I 38: »Natus est Chr., mortuus est et resur[r]exit Chr.«

Af slige Credo-besværgelser er der i Folkesprogene udviklet forskellige Sideformer. 1) En mere apokryf er paa tysk gængs fra c. 1400 af: Krist født — forsvunden — genfundet (< Luk. 2, 43 og Apoc. 12, 5?); ukendt som Formel i dansk, men jfr. DgF 97, Trylleord s. 63 fl.

2) En treleddet Saligprisning af de tre store Stunder. Fuldstændige Eksempler haves vel først fra 16de Aarh.; men langt tidligere kendes Enkeltled netop i Blodsignelser; Bambergformlen fra c. 1200, s. 150, føjer til Ordene om Kristi underfulde Saar: »taz was ein file gote stunte, heil sis tu wnte!« Og i 14de Aarh. har vi truffet, s. 98: »guti weil waz, da der hl. Christ selb geporn wart«. — Formlen er bleven saare yndet i tysk og er kendt i fransk. Et næsten ordret Sidestykke til vor 140 staar BIRLINGER s. 205 fra o. Aar 1700. Jfr. iøvrigt § 29 og Nr. 50. 51.

3) Et Udsagn om Jesu Fødsels- og Dødssted, gjerne med Rim paa Betlehem—Jerusalem. EBERMANN s. 27 gør opmærksom paa Salmen »Puer natus« som delvist Forbillede; om hans e. m. M. noget for kunstige Udviklingslinier for 3) og 1) er rigtige, falder det udenfor vor Opgave at

<sup>1</sup> JACOBY: Ein neues Evangelienfragment s. 32 fl.

<sup>2</sup> Bibl. der angelsächsischen Prosa VI 41.

<sup>3</sup> Lidt senere og med flere Led FRANZ II 482.

<sup>4</sup> VASSILIEV s. 339 og (i tydeligt latinskaavirket Besværgelse) PRADEL s. 13.

undersøge, da vi ikke har danske Opskrifter. Et norsk Eksempel er BANG Nr. 958.

§ 65. »Himmelsædet«. Nr. 143. 144. Dansk 143 bestaar af en vist sen og tilfældig Indledning (med Minde fra Salme 14, 2, eller fra Jorderig-Himmerigformler?) samt Ramsen udvidet med Led der bedst passer for Gigt; det sidste Led har bedre Ræson i 238 (vist fra samme Overlevering); *tro-faste* er Fejl for »jordfaste«. Skal *blodige Sot* være Blodsot 102. 189. 1132?

(Den tyske 144 maa opfattes som en ejendommelig Variant af Trejomfrusignelserne, jfr. nedenfor. Et nært Side-stykke fra 15de Aarh.<sup>1</sup> begynder: »Es komment dry herren guot, die pflägent des hailigen blutz«. Er ogsaa her tænkt paa Treenigheden!? Udtrykket »drei (gute e. l.) Herren« hviler maaske paa Sammenrystning af 1) »drei Frauen« og 2) »vier hailig hern«, hvilke sidste vi træffer i en Øjensignelse<sup>2</sup> fra 16de Aarh.: det er dær Evangelisterne, hvis Øjne læges, saa de kan se at skrive.

§ 66. **Tre Blomster.** Nr. 146. 921. Uendelig yndede i tysk, kendte i fransk, engelsk og i Højnorden, næsten helt vragede i Danmark<sup>3</sup> er Grupper med Motivet »de tre«, der hver har sit Navn eller Udsagn eller Virke, og hvoraf den tredje er bestemmende for Sagen. Der er tre Møer (sikkert ældste Form), tre Blomster, tre Brønde. Fra Brøndene, opr. vist Bortmaningssted, ser vi helt bort, her ogsaa fra de tre Møer, de findes i Danmark ikke brugt mod Blod. Om Møer og Blomster har EBERMANN skrevet udførligt og oplysende<sup>4</sup>.

Blomstersignelserne stammer fra Senmiddelalderen; de maa med EBERMANN regnes for Efterligninger af Trejomfru-

<sup>1</sup> SCHÖNBACH utrykt Nr. 1034 (fra cod. pal. germ. 575).

<sup>2</sup> Alemannia 25, 426.

<sup>3</sup> Jfr. Trylleord s. 129.

<sup>4</sup> Blut- u. Wundsegen s. 80—106.

formler og digtede paa en Tid da den verdslige Folkedigtningens Form begyndte at virke ind paa Signelser. Vel er Roser, 921, og Lilier, 146, gamle Munkeblomster, men som kendt er de ligesaa fuldt blevet Folkevisens Blomster, der gror paa de elskendes Grave. I lige Grad ynder baade folkelig og kirkelig Fantasi at dvæle ved dem; »Rosen-garten«, »Christi Garten« (jfr. 146) er folkelige Navne paa Himlen; kirkelige Billeder lader Lilier vokse ud af Guds eller Jesu Legem (921 Hjærte); Dyder gaar i Digtninge som »Tugendkranz« under Blomsternavne. — En af de ældste kendte Signeopskrifter turde være denne fra fransk Svejts<sup>1</sup> (Proces fra Aar 1429) mod Kvægs »pissement de sanc«: »Sur lai fosse nostre seigneur il i a trois fleurs, l'une de grace, l'autre de volonté et l'autre por li sanc guarir . . .«. En normal tysk Form er denne<sup>2</sup> fra 16de Aarh.: »Es wachsen drei rosen we (?) aus vnsers herr Godts herzen. Das ein ist sein güdte, das ander ist sein demudt, das dritt ist sein gudter will. Bluet, stande still«. Hermed kan jævnføres vor 921 *a—h*, hvor *modig* vel er en Rest fra »Demut«, »wohlgemut« eller lignende i Signelsen hyppige Ord.

Efter Formlens oprindelige Tanke er de tre Blomster da udsprungne fra Jesus selv (Roserne vel af det hellige Blod). Det laa nær at omplante dem i en, hellig, Have, saaledes t. Eks.<sup>3</sup> »In Gottes Garten stehen drei Rosen« og vor 146. Udtrykket »*i min Faders h. H.*« synes paavirket af den udbredte Folkegaade om Aaret som et Træ med tolv Grene o. s. fr.; den begynder især netop paa dansk (og svensk) gærne »Der staar et Træ i min Faders Gaard«<sup>4</sup>. — Blomsternes Navne i vor 146 er helt afvigende fra det

<sup>1</sup> Schweizerisches Archiv f. Volkskunde 18, 5.

<sup>2</sup> Urquell NF 2, 103.

<sup>3</sup> KUHN: Sagen aus Westfalen s. 199.

<sup>4</sup> A. AARNE: Vergl. Rätselforschungen I (FFC 26) s. 112.

normale, idet de to første ikke er Dydsnavne, men betegner Negationer. Enten er her Indvirkning fra saadanne Trejomfrusignelser hvor de to Møer (eller een) arbejder imod Sagen, jfr. »ga blodt« 144 samt s. 69; eller ogsaa ligger Udtrykkene i en anden Gruppe Blodformler til Grund, nemlig Signelsen »det afblomstrede Træ«<sup>1</sup> med den Pointe at hverken Træ eller Blod blomstrer (bløder) mer: »Steht ein Bäumchen im Paradies, Bäumchen blüh' nicht, Blut blute nicht!« — *skrukke* er efter KALKAR »bøje sig, hælde« (med Skulderen e. l.), her da: ludende (hensygnende) Blomst?

Begge vore Opskrifter er Omplantninger fra tysk; 146 vel i fri Efterdigtning, 921 tydeligt nok slavisk Oversættelse.

§ 67. **Tre gode Brødre**<sup>2</sup>. Nr. 145. 1125. I denne Tretalsformel optræder de tre Personer alle ens og kunde for saa vidt gærne været een. Skønt den ældste bevarede Opskrift er i Folkesprog<sup>3</sup>, tysk fra 12te Aarh., maa Formlen sikkert (med KÖHLER) regnes for sammenskreven paa latin. De tidligste latinske Opskrifter<sup>4</sup> henføres til 13de Aarh. Fra samme Tid er en ordrig rimet tysk<sup>5</sup> og en ret kort prosaisk i samme Sprog<sup>6</sup>. Fra 14de Aarh. er en italiensk og en dansk (1125), en engelsk er fra c. 1435 (enderimet). Alle ældre Prosavarianter staar hinanden nær i Ordlyd. I nyere Tid er Formlen paa Folkesprogene som Regel skrumpet ind og tildels sammenblandet med Trejomfrusignelser<sup>7</sup>.

Vor Formel bestaar normalt af to Stykker, noget kunstigt

<sup>1</sup> Afhandlet EBERMANN s. 108 fl.

<sup>2</sup> Adskillige Varianter er samlede hos KÖHLER III 553 og EBERMANN s. 35.

<sup>3</sup> ZDA 15, 454.

<sup>4</sup> STEINMEYER s. 379, KÖHLER s. 553 og Germ. 18, 234.

<sup>5</sup> ZDA 15, 452.

<sup>6</sup> SCHÖNBACH utrykt Nr. 532 (fra Wien 2442).

<sup>7</sup> Det sidste kan spores allerede i 16de Aarh., Mitteil. u. Umfragen z. bayer. Volkskunde NF Nr. 18 s. 142.



forbundne indbyrdes. Sidste Stykke er Longinussignelsen i een af dens folkelige Former; saadanne kendes jo allerede fra 11te Aarh. som selvstændige (s. 149); om Ramsen i denne Forbindelse se s. 143. 146. En enkelt gammel tysk Opskrift, den utrykte fra 13de Aarh., mangler Longinusstykket og Ramsen.

Det første Stykke af Formlen er en ejendommelig Udformning af Mødet efter dettes »Lægeraads«-type. »De tre Brødre« tager sig ud som en Blandingsform mellem Mødet med den onde Dæmon og Mødet med det lidende Menneske<sup>1</sup>. Fælles med det første er de(n) mødende helliges Spørgsmaal »hvorhen«; fælles med det sidste er Viljen til at hjælpe, men i Trebrødre fordelt paa de mødte og den mødende, hine bliver væsentlig Haandlangere, denne er den egentlige Læge. Det giver ringere dramatisk Liv end i de rene Mødeformer, hvor enten den syge mødes af den hellige Hjælper og faar Lægeraad, eller Skadedæmonen standses paa sin onde Vej af den hellige Revser og manes bort eller prygles. Trebrødre kan give Indtryk af, at Mødeskemaet her er lempet over paa et Stof der egentlig var af særlig Art. Man har nok andre slige Melleformer; efter min Viden dog kun i nyere<sup>2</sup> Opskrifter, som tilmed kan være paavirkede af Trebrødre; i tysk fra Hekseproces<sup>3</sup>, tre Salome'r paa et Oliebjærg søger gode Urter, mødes af Maria, spørges hvorhen og svarer; fransk især mod Øjenskade<sup>4</sup>, tre Marier møder Skt. Hans eller Jesus; polsk<sup>5</sup>; dansk 212

<sup>1</sup> Jfr. Reg. og Trylleord s. 65 fl.

<sup>2</sup> Medmindre man gaar helt tilbage til de assyriske Former hvor Marduk beder sin Fader om Lægeraad, Trylleord s. 69; intet tyder dog paa, at Trebrødreformen er saa gammel.

<sup>3</sup> GRIMM III 503.

<sup>4</sup> R. tr. p. 2, 165 og oftere.

<sup>5</sup> Hov. KRON. II 231.

(næppe trebrødresmittet). I disse Eksempler (undtagen dansk 212) er Møderen bleven helt overflødig; efter Svaret følger enten slet intet eller blot Møderens naadige Til-ladelse; saa har dog »Brødrenes« Møder mere paa Hjærte.

Hvor ellers, i rene Mødeformler, en Gruppe paa tre optræder, er det normalt tre revsende hellige, der møder den Onde; i ret gammel Form (latinsk fra 10de Aarh.<sup>1</sup>) er det »tre Engle«, der gaar paa Sinai Bjærg. Disse Engle paa Bjærget kan have været Kompositørens formelle Forbillede<sup>2</sup>, og Oliebjærget traadte saa i Sinais Sted allerede af Hensyn til Saar-olien. Men kan det ikke nytte at spørge videre: hvorfra stammer vor Formels Stof, og hvem er de tre Brødre?

Et eget Svar forsøger en sen Opskrift<sup>3</sup> fra Masurien: »Es gingen drei Apostel, unter einander Brüder«; her er vel tænkt paa Trekløveret Peter, Jakob, Johannes, de to sidste et Broderpar (de er iøvrigt med Jesus paa et Bjærg Matt. 17, 1, ja paa Oliebjærget 26, 30. 37); det er ikke ilde, men langt fra indlysende.

Mere værd at agte paa turde det Svar være som vor 1125 bringer, mig bekendt den eneste gamle Opskrift der giver »Brødrene« Navne: de to skal være *Cosmas* og *Damianus*. Indenfor vor Formel forekommer disse Navne ellers kun i moderne Opskrifter, mig bekendt kun i italiensk; PITRÉ 19, 311 har: »Santu Cosimu e Damianu, belli frati, jeru all' ortu pi cogghiri rarichi« (radici) etc. Helgenparret paakaldes ogsaa ellers i italienske Signelser; mod Hovedpine siges, idet man stryger Panden: »Sante Cosme e Damiane; i' te segne, e Die te sane«<sup>4</sup>. Det samme gælder i

<sup>1</sup> ZDA 21, 209, jfr. vor 174.

<sup>2</sup> Jfr. EBERMANN i Vk. 26, 128.

<sup>3</sup> Vk. 26, 134.

<sup>4</sup> KADEN: Volkstümliches aus Südtalien s. 52.

fransk: »Mon Dieu, guérissez cette pointe, comme saint Côme et s. Damien ont guéri les 5 plaies de N. S. J. Chr. au Jardin des Olives«<sup>1</sup>; Stednavnet tyder her paa, at Opskriftens Helgennavne er Laan fra Trebrødreformlen. Hvad enten der nu ligger fælles Tradition bag den gammeldanske og de nyromanske Varianter eller ikke, og hvad enten den første umiddelbart repræsenterer den ældste Tekstform eller ej, saa forekommer det sandsynligt, at Navnene rammer det oprindelige, i den Forstand at Kosmaslegenden virkelig ligger til Grund for Formlen. Hine to Brødre og hellige Læger<sup>2</sup> har i den græske Kirke faaet det faste Tilnavn *ἀνάγυροι*; ligesom vore tre Brødre maa sværge ikke at tage mod Løn, saaledes understreger de to Lægers Martyrhistorie, at de ikke tog nogen Løn for deres Kure, »idet de saaledes opfyldte Buddet: I fik det for intet, giv det for intet«<sup>3</sup>. »Omnia donantes gratis pro stipe superna«, siger Englænderen Aldhelm i 7de Aarh. om dem i et Digt<sup>4</sup>. Deres Vita fortæller, at de fik Gaven af Helligaanden; og da Damianus engang tager tre Æg i Løn, bliver Kosmas vred<sup>5</sup>. En græsk Signelse fra c. 1280<sup>6</sup> besværges Podagra »per gratiam Domini et sanctorum pecuniæ contemptorum«. Vita og Martyrierne nævner dem vel ikke som Saarlæger, dog omtales Saarhelbredelse blandt Underne de virker efter Døden.

Ogsaa det Træk at Lægerne henter deres Lægemedler

<sup>1</sup> Vk. 24, 139, jfr. R. tr. p. 7, 245.

<sup>2</sup> Ifølge DEUBNER er de de kristnede Dioskurer, ifølge LUCIUS, Anfänge des Heiligenkults s. 259, derimod Arvtagere efter Staden Aegae's Asklepios.

<sup>3</sup> DEUBNER: Kosmas u. Damian s. 87. 209; Acta S. S. Septbr. VII 473.

<sup>4</sup> ASS I. c. 429 fl.

<sup>5</sup> DEUBNER s. 88 fl.

<sup>6</sup> FUCHS' latinske Overs. af Nic. Myrepsos' Medicamenta, sp. 297 (jfr. sp. 456 med deres Navne tilføjede).

fra et Bjærg, kender Legenden, men det er her ikke Oliebjærg. I det ene Martyriums Slutning foreslaar Fratres anargyri's misundelige »Forstander« dem, efter deres Sædvane at gaa med op paa det Bjærg hvor de samler Urter (*εἰς ἐκλογὴν τῶν ἡμῶν εἰς χρεῖαν βοτανῶν*); heroppe stener han dem (DEUBNER s. 216; ifl. s. 81 var denne deres Dødsmaade kendt allerede i 6te Aarh. i den græske Kirke). Hvis Kosmaslegenden ligger til Grund, har da Signelsens Forfatter haft den ypperlige Tanke at gøre Legendens Urtebjærg — et ret aparte (men historisk begrundet?) Slutnings-tableau, hvis Personer ligesaa godt kunde have ageret ethvert andet Sted — til et vel motiveret Led i Helet: det hellige Olie-bjærg, hvis Produkter udruster Lægerne netop med det som Signelsens Formaal kræver.

Og endnu længere kan dette Bjærg tænkes at kaste sin signende Skygge, helt ud til den lange Formels Vej-ende: Er mon Longinusstykket hæftet blot rent mekanisk til Mødet mellem Jesus og Brødrene? Mon ikke Kompositørens Tanke var den, at Mons-oliveti-Oliens hellige Kraft stammer fra dens Brug ved Jesu egen Passion — som begyndte i Kedrondalen ved Oliebjærgets Fod og helt afsluttedes med hans Himmelfart fra dets Top — og at Jesus vil minde Brødrene just herom ved at lære dem Signelsen om hans smærte- og buldnefri Saar: ligesom de lindredes underfuldt ved denne (Kvindernes? § 55) hellige Saarolie, sic fiat plaga ista? Kompositøren holder sig til Longinussignelsens for ham hævdvundne Form og siger ikke udtrykkeligt, at allerede Jesu Saar nød godt af denne Olie; men hans Tanke kan have været netop den. Hvad vor danske Bearbejder 1125 har ment herom, kan ikke ses klart; han ombytter »et dicite« med »swa æræ the signat (nemlig ved Olien? jfr. *signa* lidt forud i Opskriften) sum the vnder ther

Longinus gyorthe Jesu«; dette *Jesu* istedetfor »mykh« viser, at Jesus ikke længer er følt som den talende, og det tyder igen paa mekanisk Tilknytning af Longinusstykket. Tydeligt Udtryk faar Forestillingen om, at Jesus var den første hvem de hellige Højes Vækster kom til gode, kun sjælden og ret sent og tildels udenfor vor Formel. I italiensk Form fra 14de Aarh.<sup>1</sup> vil Brødrene, der møder Jesus, samle Urter til dennes egne Saar (»per porre nelle piaghe del nostro signore«). Ikke desto mindre lærer Jesus dem Longinus-signelsen om hvordan det gik hans Sidesaar! Ordene »per porre« etc. maa da regnes for sekundære. En engelsk Opskrift fra c. 1600 af en Verbeniformel<sup>2</sup> siger: »Hallowed be thou Vervein . . . for in the Mount of Cavalry (< Calvary) there thou wast first found, thou healedst our Saviour J. Christ and staunchest his bleeding wound«. Lidt ældre Opskrifter af samme Formel, med Calvary eller »Mount Olivet«<sup>3</sup>, har dog blot »staunchest many a wound« e. l. I en nyfransk Kosmasopskrift saae vi s. 215 Jesus lægt i Olivenlunden, men det er dær vel rent sekundært.

Brødrenes Tretal i Signelsen har vi ovenfor søgt at forklare ved Indflydelse fra de tre Engle paa Sinai. I det hele er jo tre et yndet episk Tal. I det ene Martyrium har iøvrigt de to fratres tre andre Brødre (»tres eorum fratres germani«), Anthimus, Leonthius, Euprepus; er een af disse forvansket i 1125 til *Ylinus*<sup>4</sup>? Naar denne Opskrift forud-

<sup>1</sup> KÖHLER s. 554.

<sup>2</sup> Choice Notes s. 112.

<sup>3</sup> Samlede EBERMANN s. 41.

<sup>4</sup> En anden Anthimus omvender og helbreder selvanden en romersk Prokonsul; han og hans Hjælper omtales derved som Mænd »qui nihil se asserunt accepturos«, Acta Sanct. Maj II 616. En Hymne til hans Ære er digtet af Petrus Damianus (11te Aarh.). — At *y* og *linus* i Dalbyhskr. staar adskilte, har næppe Betydning (Linus har i det nuv. Martyrologium Helgendag <sup>23/6</sup>, de to Anargyri <sup>27/6</sup>).

sætter at der skal være tre, og foruden de to kendte Anargyri byder paa et uindlysende Navn, tyder det paa, at enten alle Navnene er sekundære (ikke lig »alle urigtige« jfr. s. 215), eller at to Former er søgt forenede, een med »Cosmas og Damianus«, een med »tre [navnløse] Brødre«. Den moderne italienske Opskrift har kun de to Navne og mangler »tre« forved »Brødre«.

Græske Former af vor Signelse kendes ikke; vi veed ikke om den som saadan har været kendt i Østlandene. Forudsat den er tilbleven omkring ved den ældste Korstogstid, ret kort før den tidligste Opskrift vi har, kunde man vel have Lov at tænke sig, at det gamle Billed af fratres anargyri og Urtebjærget paa denne Tid havde faaet ny Glans under Indtryk af et Samfund som de tjenende »Brødre« i det saakaldte Hospital i Jerusalem, og at Signelsen bør ses i Lyset af denne Glans. Om disse Johanniter-Brødres Saarlægekunst kunde hjemvendende Korsfarere bringe Bud; deres bløde Uld og linde Olie kom passende fra det nære Mons Oliveti<sup>1</sup>, og den Himmelfarne selv havde henvist dem til det Sted hvor hans Lidelse var begyndt (og hvorfra hans Saar var lægt?). Til Overflod hidsættes nogle Sætninger fra Johanniterreglen, skønt de ogsaa passer paa andre Munkesamfund; § 4: »Cum ierint fratres per civitates et castella, non eant soli sed duo vel tres«; § 20: (hvis een stikker noget til Side til sig selv,) »ipsa pecunia

<sup>1</sup> Allerede i 6te Aarh. udnyttede Læger Jerusalems Højes Velsignelse; Antoninus fra Piacenza (Itin. cap. 9, GILDEMEISTER s. 7) veed, at Duggen fra Hermon dagligt falder ned over Sions Bjærg (og Sionskirken) i Henhold til Salme 133, 3; »et collegunt eum medici . . . nam multi languores sanantur in ipsis locis, ubi cadit ipse ros«. — Et senere Sidestykke til vor Saarolie er Jerikos »Zakkæus-olie«, der vandtes af et tornet Træs Frugt: »vi sanandi vulnera gaudere credunt« hedder det c. 1620, TOBLER: Zwei Bücher Topographie von Jerusalem II 644, jfr. hans Beitrag zur mediz. Topogr. v. J. s. 62.

ad collum eius ligetur et ab aliquo fratre durissime . . . verberetur<sup>1</sup>; her altsaa paany duo vel tres »fratres« anargyri (f. s. v. de afviser Privathonorar). —

Vor Formel er, ligesom de almindelige Lægeraads-mødeformler, en Slags ætiologisk Legende; den vil forklare Oprindelsen til en faktisk brugt Lægemetode<sup>2</sup>. Vor 145 giver tilsidst, paa dansk, Anvisning til ved det aktuelle Saar at bruge netop Uld og Olie; ligesaa t. Eks. den utrykte tyske Opskrift fra 13de Aarh. men paa latin: »Sume lanam de ove nigram et intingas in oleo olive . . . et liga super vulnus« etc. Men Legendeformlen bliver naturligvis ogsaa i sig selv et Stykke virkekraftig, hellig Magi.

Til Slut nogle Enkeltheder fra vor 1125. Oliebjærget nævnes her ikke i Jesu Tale, men i Brødrenes Replik; det omvendte, som 145 har, er det oprindelige; oleum og olivum maa høre nøje sammen. Til *salvia* svarer i alle Opskrifter almindeligere Udtryk: herba, krût, wurze. *boma* eller *fara vl*, istedetfor det oprindelige Træ-olie og Faareuld, maa sikkert med KÅLUND oversættes Bom- eller Faareuld, og det skyldes aabenbart en Sammenslaaen af *boum-ol* (*öl*) og *-wolle*. Den rimede tyske Opskrift fra 13de Aarh. t. Eks.<sup>3</sup> har: »do nemt des *boumoles* sãn, ir sult des schafes wollen hãn«; her lægges Misforstaaelsen nær. Dette Forhold og allerede Ordet *bom* viser, at Signelser alt i 14de Aarh.

<sup>1</sup> PRUTZ: Kulturgeschichte der Kreuzzüge s. 602 fl.

<sup>2</sup> Samt til Longinussignelsen; denne hører jo med til det Jesus lærer Brødrene. Ordene 145 o. a. »ut non abscondite dicatis« gælder enten Longinusstykket alene ( $\neq$  et dicite) eller mulig hele den sammensatte Formel, som Brødrene i saa Fald tænkes at bruge fra Ende til anden (forskellige Slags Løben vild i Rollen er almindelig i Signelser, jfr. t. Eks. 1072 fl., hvor Ordene om Bønnen sikkert regnes for Led i Bønnen og ramses med); eller det betyder: at I ikke meddeler denne Viden (om Olie og Uld) kun som en Lønviden (ældste tyske Opskrift har »daz irz enhelt«: at I ikke dølger det).

<sup>3</sup> EBERMANN s. 35.

overførtes fra tysk til dansk. — »huggen æller stvngen, sligthen (∴: sliden, slidt i Betydning sønderrevet, sønderslaaet) eller brøthen«; latinske og tyske Varianter kender lignende Opregninger, men altid indenfor Brødrenes Tale, jfr. 145 »herbas plagacionis« etc.; fire Led som vor 1125 har tysk Opskrift<sup>1</sup> fra 15de Aarh.: »geschozzen (for det gængse gestochen) — geslagen — gesniten — gemült (knust)«. — Det lille Rim »dicatis:recipiatis« har inspireret forskellige Opskrifter netop fra 14de Aarh. til Efterligninger eller Ordspil; italiensk: »(nascoso nol) terrete: (prezzo non) torrete«, tysk<sup>2</sup> »weder helt noch enstelt«, dansk »løna:løøn taka«.

§ 68. **Helgbryderen**<sup>3</sup>. Nr. 162 (154?). En Gruppe Formler der hviler paa Motivet »grove Syndere«, er kendt viden om og i mange forskellige Former. Næsten fra hele Evropa haves Opskrifter (desuden fra syriske kristne), de ældste er fra 13de Aarh. Formaålet er gærne ett af to, at standse Blod eller sætte Skik paa Husdyr (berolige disse eller tværtimod skynde paa dem). Det mulig ældste Eksempel (Beg. af 13de Aarh.?) lyder: »Porci, porci, intrate castellum, sicut intrant iuris periti et iudices in infernum«; det synger Hyrden til sine dovne Svin<sup>4</sup>. Sikkert fra 13de Aarh. er en

<sup>1</sup> ZDA 38, 14.

<sup>2</sup> KÖHLER s. 555.

<sup>3</sup> Af de i § 68. 69 afhandlede Formlers Historie har Forf. forsøgt en Fremstilling i Edda 1917, 287 fl., men uden Detailgennemgang af de danske Opskrifter. For at gøre Baggrunden for disse nærværende findes det rigtigst her kort at gentage Hovedpunkterne af Forhistorien; denne kan nu desuden suppleres, og bliver delvis modificeret, ved Stof som i 1917 var mig ukendt: for § 68 de tre Opskrifter fra 13de Aarh., for § 69 en Del utrykte, hvoraf enkelte, de fra 14de Aarh., er ældre end nogen hidtil kendt Opskrift (undt. det s. 223 Anm. 2 citerede Fragment, som jeg 1917 havde oversat).

<sup>4</sup> *Analecta Franciscana* II 46 ∴: Glassbergers *Chronica* (og FRANZ II 140). Fortællingen synes meddelt efter Kilde fra 14de Aarh., se An. Fr.



fransk Formel, citeret § 70 a. Ligesaa en græsk i Nic. Myrepsos' udgivne Medicamenta af c. 1280 trad. FUCHS<sup>1</sup>, mod Næseblod; FUCHS lader den af ham uforstaaede Begyndelse staa paa græsk: »*Εἰς τὴν γρίσιν τὴν θέλουσιν εἰδὲ οἱ ἀπάβαδοι καὶ οἱ ἀπαπάδες*<sup>2</sup> καὶ οἱ τόκον λαμβάνοντες et crucifigentes Dominum nostrum J. Chr., siste sanguinem!» Fra 16de Aarh. har vi f. Eks.: »N. dir verstehe das Blut, als die Himmelthür gegen einen untreuen Müller thut«<sup>3</sup>. Som i nogle af disse Eksempler er det yndet, især i senere Tid, at opstille en Jævnførelse der gælder en Bevægelse, henholdsvis dennes Ophør (gaa som, staa som). Allerede fra 14de Aarh. forekommer dog Former hvor den gælder en Sindsstemning (som i vor 162). Forbrydelserne kan være af moralsk Art, især fagligt Snyderi, eller af kultisk, saaledes Sabbatsbrud. Hvor Straffen nævnes, er den normalt den evige.

Mens det øvrige Norden har ikke faa slige Formler, nøjes Danmark med højst to Opskrifter. 162 lader Jævnførelsen gælde en Sindsstemning, og Straffestedet mangler derfor: *du skal være saa ve* < »dir sei so weh (leid)«; om dette Motiv nøjere § 69. Synden er i 162 kultisk<sup>4</sup>; Lørdag

II s. XIV, og Oprinet skal være foregaaet i Toscana før 1227; men de latinske Ord kan se ud til at være formede efter en (til Hyrdesang bedre egnet?) tysk rimet Ordlyd »Sau, eil' in dein Geställ, wie der Advokat in die Höll'« e. l. — som vi ganske vist ellers kun kender fra nyere Tid. Om dette er rigtigt, bliver Sagen mindre klar og sikker. — Latin har Hyrden jo i hvert Fald næppe sunget.

<sup>1</sup> Basel 1549, sp. 118.

<sup>2</sup> Fejl for *οἱ ἀπειρητοὶ καὶ αἱ ἀπειρήτες* (nygræsk ο: -λαί) Bedragere af begge Køn, parallelt med Rentetagere — og Jøder? (Omtydning af Hebr. 6, 6).

<sup>3</sup> LAMMERT: Volksmedizin in Bayern s. 192.

<sup>4</sup> At spinde en Helligaften nævnes fra gammel Tid som Synd. Allerede Burchard af Worms, c. 1020, (cit. efter FRIEDBERG: Aus deutschen Bussbüchern s. 93) fordømmer slig Syssel Nytaarsnat: »Qui ea sancta nocte filant, nent, consuunt . . . diabolo instigant«. Det sonedes efter ham

Aften gælder for Helg<sup>1</sup>, særlig for helliget Jomfru Maria. — 154 er i alle Haandskrifter dunkel; enkelte af dem søger aabenbart at forbedre Teksten lidt. *om løver dag efter* o. l. kunde lade formode, at ogsaa her har været Tale om kultisk Synd Lørdag Aften. Paa den anden Side er det fristende at sammenstille *Uro om løver (c: løber)* med den ret gamle 153: (dit Blod skal blive saa let og) *wrot och løbe* (som den Mands Sjæl) »løffuer for gudt«, selvom ogsaa denne Form vistnok er kunstig og tilfældig. Til *Mand som bunden var Jærn . . . i Helvede* frembyder sig som Parallel norsk BANG Nr. 1430 »stat Blod . . . ligesom den grumme Satan i Helvede fast staar, thi Jesus haver hannem fanget og bundet«: i de norske Opskrifter er den helveddømte undertiden Djævelen selv. Men intet af dette tillader os fuld Rekonstruktion af Opskriften.

§ 69. **Manden paa Tinge; fremmede Former.** Udaf lignende Aand som Formler om Jesu strømmende Blod, fostredes, vistnok i Middelalderens Højdetid, en lille Kreds tyske »Plancussignelser« mod Orm, Gigt e. l., med den Pointe at Ormene skal være saa lede ved NN's Kød og Blod som Jesu Nærmeste (Maria, Petrus) følte Lede eller Ve ved at se paa hans Pine og paa dem der voldte den<sup>2</sup>. Den tidligste Opskrift<sup>3</sup>, fra Aar 1290, siger: »Als we unser vrawen waire, do si unseren herren for ir an dem cruce seihe, alz we muze dir wurme sein«; en anden taler om Peters Smærte ved at se Jesus for Dommeren; een om Marias med 40 Dages Vand og Brød; i Almuefortællingerne bødes det med en blodig eller gloende Haand i Helvede. I *Mariu Saga* (UNGER II 979) klæber Traaden fast ved en Piges Mund, da hun spinder paa Mariæ Bebudelsesdag, indtil hun faar Hjælp i et Mariakloster.

<sup>1</sup> Jfr. om Norden K. BING: Olsoktradition s. 16.

<sup>2</sup> Vore latinske 1198 l. 52 og 1200 l. 8 fra c. 1450 taler om Jesu Fjenders Mishag med hans Fødsel.

<sup>3</sup> MONE 6, 422.

Smærte over Longinus. Til denne Kreds hører den neder- tyske Del af vor 354 fra c. Aar 1450, hvor »den Mand som vidste ret og dømte uret over hendes (Marias) kære Barn«, og som derfor er hende led, maa være Pilatus.

Desuden findes der en lille Række Opskrifter om Man- den (Mændene) der dømte uret, alle mod Orm og alle af ens Snit (og alle hidtil utrykte<sup>1</sup>); ogsaa her er Talen om den (dem) der fældede Dom over Jesus, men med Henblik paa Dommerens Skæbne, ikke paa den Sorg og Lede han voldte de Hellige. Den ældste af disse Opskrifter<sup>2</sup> er fra Aar 1349 og delvis rimet: »Wurm, wie du siest gehaissen, in bain oder in flaisch, dir muezz beschechen als dem be- schach der valsch urtail ueber uensern herren sprach: diu selb urtail bracht in in den tod [also bring ich dich wurm in die not]; daz welle uenser herr Jesus Christ, wan es disem menschen ald (eller) vich notdurftig ist«. (Linien i [] er her tilføjet efter SCHÖNBACH Nr. 861«<sup>3</sup>. Den »ham« som den uretfærdige Dom bragte i Døden, maa efter Op- skriftens Logik være Pilatus selv: det ske Ormen som det skete ham, hans Forbrydelse førte ham nemlig i Døden; den ældgamle Legende lader Pilatus i Rom øve Selvmord. (Næsten alle senere Varianter har istedet »brachte unsern herren in den tot«; det maa opfattes som en Misforstaaelse

<sup>1</sup> SCHÖNBACH Nr. 91. 628. 840. 861. 865. 876.

<sup>2</sup> SCHÖNBACH Nr. 840 fra Wien 2817; nb. fra samme Hskr. citeres ZDA 27, 310 som Slutning paa en Signelse, hvis Begyndelse ikke med- deles: »geschehe wie dem geschach der valsch urtail über ünsern herrn sprach«.

<sup>3</sup> De allerfleste senere Varianter af denne lille Gruppe har ganske vist Vendingen »Wurm dir sei so leid als allen denen« (Dommerne her altid Flertal), men Meningen bliver den samme, thi Dommerpronomet staar her, til Forskel fra de øvrige Passionssignelser, i Dativ, ikke i No- minativ; Talen er altsaa om, at det gik dem selv ilde, ikke at de var modbydelige i de Helliges Øjne. En Sag for sig er, at de senere Skrivere ikke synes selv at have agtet paa Forskellen, jfr. ovenfor.

af den oprindelige Tanke, og det passer yderst slet til den paafølgende Linie). Denne lille Gruppe er da egentlig en Helhed for sig, en særlig Signelse; den vil oprindelig ikke fremføre et Passionsoptrin, men lægger Trykket paa Pilatus' egen Død, som i den senere Middelalder stærkt optog Fantasien. Ogsaa Udtryksmaaden afviger fra de andre Tingmandssignelsers, saaledes mangler Gruppen Hovedordet »Mand« og Leddet »som vidste (veed) ret«. Fra c. 1600 forsvinder denne Særgruppe helt.

Ligefra 14de til 19de Aarh. strækker sig endelig en lang Række tyske Opskrifter som i Udtryksform i det hele slutter sig nærmere til den førstnævnte Pilatussignelse (s. 223 øv.), vor 354 (Manden som veed ret, og dømmer uret), men som ikke siger at det var Jesus han dømte. Een eneste<sup>1</sup>, fra c. 1400, bruger Fortid: Dommeren »waz« (var) Vorherre forhadt, han »sasz« og »sprach« falsk Dom; her er da vel tænkt paa Pilatus. Samtlige andre tyske Opskrifter har derimod Verberne om Manden i Nutid; det gælder tilmed den Variant der maaske er den ældste af alle Tingmandsopskrifter<sup>2</sup>, fra 14de Aarh's første Halvdel: »N. als unmær muozzest du disem wurm sein . . . alz unmær der unserm herren ist der ein fælschiu urtail vor einem rechten gait (o: geit: giver) und ein pezzერი waiz«. Her er klart nok tænkt paa en uretfærdig Dommer i al Almindelighed.

Det bliver saa et Spørgsmaal hvad der er det oprindelige. Er denne Mand med ret Viden og uret Dom fra først af Betegnelse for Typen den uretfærdige Dommer i Lighed med den kæltringsagtige Sagfører, den uærlige Møller o. s. fr.,

<sup>1</sup> Germ. 25, 508.

<sup>2</sup> SCHÖNBACH utrykt Nr. 592 (fra cod. lat. Monac. 4350).

og er Udtrykket kun i enkelte gamle Varianter<sup>1</sup> ved en Signesedigtets Indfald nyttet om Pilatus (mulig under Indvirkning af Kendskab til Signelsen »Pilatus' Død«)? Eller betegner det oprindelig netop den romerske Landshøvding, men er tidligt (og fra c. 1500 udelukkende) forstaaet om en Syndertype, fordi Pilatus' Navn ikke var nævnt i Grundformen? Flere Træk synes, mod den tidligste Opskrifts Vidnesbyrd, at tyde i sidstnævnte Retning.

a. Det staaende, ogsaa i Norden, bevarede Udtryk om Manden er, at han »veed ret«, »veed bedre«. Udsagnet lyder lidt overflødigt, undtagen netop hvis Talen oprindelig er om en Dommer der kunde synes undskyldt ved Uvidenhed, men om hvem det alligevel er overleveret, at han saae det rette: Hedningen Pilatus, som udtalte »jeg finder ingen Skyld hos dette Menneske«.

b. Allerede selve Udtrykket »den Mand« viser bort fra Syndertyperne; disse nævnes, saa vidt Talen er om Misbrug af Fag eller Embede, normalt ved selve Fagnavnet: *judices*, *juris periti* (s. 220), Købmand, Kromand, Møller. Men Tingmandsformlen bevarer i tysk med stor Troskab det ejendommelige »den Mand« (»det Menneske«, eller blot »den«). Det gælder i Tiden 1300—1500 alle Varianter (henvend tolv) paa een nær; denne ene vil iøvrigt<sup>2</sup> med sin »Richter« vist netop betegne Pilatus. I 16de Aarh. har af over tyve Opskrifter kun tre Fagnavn: to »Richter« og een »Schöffe« (den sidste er endda paa anden Maade paavirket fra Syndertyperne).

c. Med een Undtagelse har alle Tingmandsopskrifter fra før 1500, og med to alle de mange fra 16de Aarh., ikke Motivet Straf, som er gængs i »Syndertyperne« (og er op-

<sup>1</sup> Vor 354 og Germ. 25.

<sup>2</sup> S. 224, Germ. 25.

rindeligt i »Pilatus' Død«), men Motivet »saa ukær (saa led) som« (Stemmingstype). Dette Udtryk finder vi, indenfor Signelsers Verden, tidligst i »Planctus«-formlerne (fra 13de Aarh.), hvor det passer fortrinligt. Fra 14de Aarh. optræder det ogsaa i en Del Syndertypeformler<sup>1</sup> jævnsides med disses allerede fra 13de Aarh. (s. 221) kendte Strafmotiv. Hvis nu vor »Mand« er en almindelig Syndertype, bliver der noget paafaldende i, at netop han lige til Aar 1600 næsten med fuldstændigt Held vægrer sig ved at modtage de menige Synderes Straf; det synes da ikke urimeligt, at hans Prædikat »ukær for Gud (eller Maria)« er en Arv overtagen fra hans Byrd som Passionsskikkelse.

d. Noget tilsvarende gælder ved Formlernes Formaal. De aller fleste gamle Opskrifter med »Manden« vil besværges indre Skader som Orm, Gigt, Kirtler; kun tre fra 15de og tre fra 16de Aarh. vil stille Blod (senere bliver dette derimod langt det almindeligste). Mod Orm o. l. er alle egentlige Passionssignelser rettede (for Resten ogsaa »Pilatus' Død«), medens de fleste Syndertypeformler vil stille Blod eller Kvæg. Gennemgaaende hører Orm og Lede sammen: Ormen skal føle Lede som de Hellige følte (føler) Lede. Vi har nok nogle Blodsignelser (baade med Manden og med Syndertyper) der forbinder Blod og Lede, men deres Opstilling er gærne næppe saa naturlig; dette gælder allerede et Eksempel fra 14de Aarh.<sup>2</sup>: »Heer Jesu Christe ende reine moedder ende maghet Marie, alsoe let moet unde (Fejl for *uw* eller *ink*: jer (to)?) wesen, dat dese mensche N. bloet, alse dat es men den rechte coepman tsine nemet«<sup>3</sup>. Vi har her ikke to korresponderende Forled

<sup>1</sup> I en Del flere end de mig i 1917 kendte Tilfælde.

<sup>2</sup> SCHUM: Verzeichnis der amplon. Handschr. zu Erfurt s. 480.

<sup>3</sup> God Form derimod nedenfor s. 232 fra Urquell 2, 105.

paa hver Side af Lighedstegnet, men samme Forled (eller paa anden Plads slet intet). — Indenfor Syndertyperne træffer vi især fra 16de Aarh. den fra Hyrderaabet s. 220 kendte Type: Dyr gaa, som Synderne gaar til Helved, eller: Blod (Dyr) staa, som Synderne staar i Helved. Af de faa Tingmandsformler der har lignende eller samme Pointe, skal citeres<sup>1</sup> fra 15de Aarh.: »Verstê (staa) . . . plut, als der wirdig himmel verstêt (er spærret) gen den man der . . . ain unrecht urtail spricht und wol ain gerechts kan«. Og<sup>2</sup> fra 16de Aarh.: »Standt, dritt (her ∴ Onychia, »Fingerwurm«<sup>3</sup>) still, alls ein schoeppfe inn der helle, der ein fallsches vrteill spricht vnnd ein rechtes weyss«; man kan gjerne sige, dette egentlig er en Syndertypeopskrift, til hvilken »Mandens« Prædikater er hægtede. Først i 16de Aarh. træffer vi saaledes vor Mand sat i Pinestedet.

Hvilken »Mandens« Oprindelse nu end er, saa indtræder der først fra c. 1600 af en stærk Sammenblanding mellem ham og de almindelige Syndertyper. Denne Proces er for Mandens Vedkommende mindst fremskreden i Tyskland og Danmark, mere i Højnorden, hvor t. Eks. det gængse er, at han bruges i Blod- eller Dyrevænningsformler og skal staa i Helvede. Udenfor Tyskland, Norden og Finland synes Tingmandsformlen ikke kendt.

§ 70. **Manden paa Tinge; danske Former.** Numrene se Reg. I og II under »Ting« (heraf mod Blod 147—161. 1126).

a. Alder, Formaaler, Forbindelser. Det samlede Tal af Numre, hvoraf ikke faa omfatter flere Varianter, er een og tredve; 694 er blot Variant til 639; 154 (§ 68) og 354 (§ 69) er ikke regnede med. Formlen er altsaa bleven een

<sup>1</sup> MONE 7, 421.

<sup>2</sup> SCHÖNBACH utrykt Nr. 131 (fra cod. pal. Germ. 255).

<sup>3</sup> Cf. HÖFLER: Krankheitsnamenbuch s. v. »trat«.

af vore mest yndede. Den ældste danske Opskrift 1224 er fra c. 1550; højst tre er fra 17de Aarh.: 150. 153 (?). 628; hele Resten er fra 18de og 19de. — Med den ældste Brug, mod Orm, stemmer kun 460, Edder (til Nød 694, Orme paa Planter). Hælvten af Numrene gælder — det som almindeligt er Formaal i nytysk og højnordisk — Blod- eller Saarbehandling; om *Fiesinger* 147 se s. 97. Den gamle 1224 besværges Uvenner, udnyttende Formlens Proces-scene (ogsaa en svensk Opskrift vil vinde en Proces). Alle øvrige danske Numre, altsaa op imod Halvdelen, vil mane ydre Skadedyr, en Brug som vel udgaar fra den ældre Ormmaning; 622 tager det op med en Tyr, 694 med Kaalorme (eller Rotter 639); hele tretten gænger Mus og Rotter fra Kornet (een — i Edda 1917, 291 urigtigt: to — fra 17de Aarh., 628). Samme Formaal træffer vi allerede i den ældste kendte nordiske Opskrift fra c. 1500<sup>1</sup>: »Swo leet worde tig rötter thette hwss oc thenne math, som wor herre är then man som sitther fore rethhä wppo tinge och wed rett och dömmer oret; swo signer jag thetta hwss och thenne math«. Brugen mod Korngraverne, en Brug der har gjort særlig Lykke i det agrariske Danmark, er vel overtagen sydfra; det eneste sydlige Sidestykke jeg kender, gælder dog ikke »Tingmanden«, men en »Syndertype«; det stammer fra Jacques de Vitry's († c. 1240) Prædikener<sup>2</sup>: »Je vos conjur, sorriz et raz — que vos n'aiés part en ces tas — ne plus que n'a part en la messe — cil qui prent pais à la pres-tresse« (∴: den der tager mod Fredskyss af Præstefrillen).

<sup>1</sup> KLEMMING: Ur en antecknares samlingar s. 101.

<sup>2</sup> Her citeret efter LECOY DE LA MARCHE: *Anecdotes historiques d'Étienne de Bourbon* s. 391 Anm. 1; lidt anderledes hos CRANE: *The Exempla of J. de V.* s. 101 og i *Latin Stories* ed. TH. WRIGHT s. 67.



Af Eksempler fra Højnorden kender jeg foruden den citerede gammelsvenske kun en smaalandsk<sup>1</sup>.

I adskillige Tilfælde, seksten, har den korte Formel (hvad der er usædvanligt i tysk) søgt Tilknytning til andre Motiver, oftest episke, hvilke sidste da altid staar forrest. De episke Forstykker er Longinus 123, Jordan 155. 159, — Hjorten 460, — Gregor paa Ageren 628—630, de to Skaabere 631, Skt. Hans og Maria (vel Lukas 1, 41) 632.

b. Mandens Funktion. I de fleste Tilfælde, tre og tyve Numre, har Personen i dansk beholdt sin ubestemte Benævnelse *Mand*, (d)en Mand, Manden (*mangen* 622 hviler vel paa fynsk Udtale af »Manden«<sup>2</sup>); Særformer er »en gammel Mand« 460 (undt. *i*), jfr. 94, og »tvende Mænd« (men tilsidst tre!) 149. To Gange staar *Menneske* 148. 639. Fagnavne (Paavirkning fra Syndertypeformlerne) er ligesom i tysk sjældne: *Dommer* har 150 (17de Aarh.), og 649 *a b d* (*g* »dumme«). *Fogel* har 632 »den uretfærdige F.« (jfr. 161), mulig med Genklang fra Luk. Ev. cap. 16, hvor Oversættelsen af 1819 endnu har »Husfoged« i Overskriften, jfr. Fortid »wor«; desuden 156, hvor Jens Damgaard giver en Snært til sin stedlige Øvrighed »denne Heretsfoged til Hjerm Gindings Herets Ting«. Enkelte, mest gamle, Opskrifter indfører Mandens Sjæl: »denn mands *siell*« 153 jfr. 155; *dommers siele* 150. *den* uden Navneord staar i fire Numre.

I tysk nævnes Retsstedet undertiden som »Gericht« (am, im, zu G.). I dansk hører Manden næsten altid hjemme paa Tinget; kun i 148. 150. 460 *i*. 629 mangler det Ord. Den gamle 153 har *det ret tynggh* (Retterting<sup>?</sup>); maaske forudsætter det et tysk »(am) rechten Richten« e. l. som i

<sup>1</sup> CAVALLIUS s. 426.

<sup>2</sup> Jfr. omvendt *Tinde* for *Tinge* i den maaske fynske 159.

Germania 25, 508 fra c. 1400 »do er an dem rechten rechten sas« (næppe dittograferet?). Enkelte Gange staar *Ting og Dom* 123. 460, *Ting og Ræt* 632; *Thinge og Trætte* 649 *e* vil rime paa »Urette«; *en bred Ting* 648. Endelig »(staar paa) *fire Tingstokke*« 646, jfr. Danske Lov 1—7—2 »skrivis til Stokkene« og KALKAR; fire Bjælker omgav Tingstedet, paa dem sad Tingets ledende Mænd; (staar) *paa* 646 viser, at Udtrykket her ikke er forstaaet; det rette vilde være »inden« ∴ indenfor. — Sædvanlig gaar Manden til Ting eller staar paa Tinge. Tyske Opskrifter har næppe disse Ord, der snarest synes at smage af Friluftsting, men ikke sjælden »sidde«. Dette mangler derimod i dansk; dog betyder vel *besider* 632 »bisidder« som Verbum (Vidensk. Selsk. Ordbog har Citat af Verbet fra Arild Hvitfeldt). *ingen* (paa Tinge) i den fynske 622 synes at korrespondere med *mangen*; men i dette Ord fandt vi »Manden«, og maaske »ingen« forudsætter et »inden« (Ting), der staar i 460. 657; 622 har da mundtlig Kilde. Endelig har 151 »red«, 159 »rejser« og 630 (vrang Vinde) »bær«.

c. Mandens Brøde. At Manden *veed Ret*, udsiger langt de fleste Varianter; kun 149. 157. 649 *a b*. 657 tier herom. »ved Retten sværger falskelig« 638 forudsætter vist »veed Ret men sv.«; *vand ret* 630 er ikke ∴ vidnede, da Verberne i 630 ellers er Nutid, men < »veed«; ogsaa *med Ret* 646 < veed Ret. Afgigende Udtryk er *veed bedre* 148. 460, i tysk ikke ualmindeligt og kendt fra 14de Aarh. af; *ved Sandhed* 622. 639. Forvrøvlede er »Sandhed de viste ekki« 149 og »veed Uret« 158.

Den urette Handling trods bedre Vidende var i næsten alle tyske Opskrifter uretfærdig Dom (ein falsch Urteil spricht o. l.; *dømædæ vnrecht* i den gamle nedertyske 354). Men dette oprindelige Træk er sjældent i dansk; *dømmer*

*uret* staar kun i Nr. 150. 151 (»dømte«). 630. 632; samt 629 »sværd (o: sværg) dømmer falsk mod Faderløse og Moderløse« (i 156 kan Herredsfogdens Funktion ikke tydes; i 649 *a b d g* »vidner« Dommeren!). — Det ejendommelige i dansk er derimod, at Synden bestaar i *uret Vidnesbyrd: vinder uret* siger allerede vor ældste Opskrift 1224 og i alt henved Halvdelen af vore Numre, oftere i den nyere Form *vidner uret*, f. Eks. 123; begge Former staar 648; afvigende er 157 *falsk vind[er?]*, 622 *vinder Løyn*; misforstaaende er »vinder Ret« 158 og »vinder (nl. Sagen) med Urette« 649 *e*, skruet er 649 *a b* »at vidne (vinde) Ret for Uret«. Hvorledes er man falden paa at lade Manden vidne istedetfor at dømme? Ændringen er sikkert sket her i Danmark; ikke een ældre tysk Opskrift kender Vidnet (og i Nutiden kun een forvirret sydtysk). Som fremhævet i Edda-artiklen giver mulig den nedertyske 354 fra c. 1450 et Vink. Her staar *vnrecht vant*, der skal udtales »unrecht fant« og betyder »dømte (invenit) uret«; men det kunde være fristende for ukyndige at oversætte en nedertysk Opskrifts »recht wiste, unrecht vant« ved »ret vidste, uret vandt«; netop i 15de Aarh. dukker i dansk Formen *vandt* op lig ældre *vann*, »vidnede«. Nogen Fortidsform med »vandt« ser vi dog ikke overleveret i Formlen (om 630 se s. 230); allerede c. 1550 mødte vi »vinder« i Nutid. Overhovedet kan ingen af Fortidsformerne i dansk gøre Krav paa Oprindelighed, hverken de berettende 149 og 151 eller 628 *b*, tilmed lutter sene Opskrifter. — Endelig bruger en Gruppe Opskrifter hverken dømme eller vidne, men andre, uklare Udtryk: *svær* (uret, falsk etc.) eller Sammensæt deraf 147. 148. 155. 460. 638. 657. 1126 jfr. 629, og *gør* (uret, værre o. a) 148. 460 *i*. 646. 649 *c*, endelig »siger Løgn« 639; et Par tyske har paa samme Maade »taler uret« o. l. »Svæрге« kan jo

gælde baade Vidne og Part. Manden der »gaar inden Ting 3 Gang og forsvær sig« 657 er mulig en Genklang af Mark. 14, 71 fl. (Peter forbander sig og sværger 3dje Gang ved Domhuset).

d. Mandens Værd eller Skæbne. Endelig skal vi undersøge de danske Forestillinger om Mandens Værd eller Skæbne og dermed Formlens egentlige Pointe. Her skal mindes om, at næsten alle gammeltyske Varianter har »Stemmingstypen«: det skal være (Ormene i NN's Kød) saa ledt som hin Mand er led for Gud (s. 226); og at en enkelt gammeltysk — ligesaa nogle nytyske, alle mod Blod — har »Sted- eller Stillingstype«, vel overtagen fra Synder-typeformlerne: Staa Blod som Himmeldøren staar (lukket) for hin Mand, eller: som han staar i Helvede (s. 227). Begge disse udprægede Typer er meget sjældne i de danske Mand-opskrifter. Den første har vi kun eengang: i 639 = 694 »Laden skal være disse Rotter (Denne Kaal disse Orme) *saa leed* som Gud er det Menniske leed«. (Desuden jo i Syndertypeformlen 162). Stillingstypen møder vi tre Gange med Helvede, mod Blod; »stat blood stille, saa vist som [den] dommers siele er i helfvede« 150 (17de Aarh.), hvor rigtignok »vist« og »er« ødelægger Anskueligheden; klarere i 151 »stat . . . saavist som den Mand udi Helvede staaer«; forvrøvlet i 152. Desuden har vi Stillingsbilledet paa egen Maade i den ret gamle 153: »Dit Blod skall bliffue saa let och wrot (o: uroliggjort?) och løbe som denn mands siell løffuer for gudt . . .« Det skal jo være ironisk sagt, men falder rigtignok meget vredent (jfr. Forskellen fra 72). Anderledes naturligt lyder en tysk ironisk Opskrift som denne<sup>1</sup> fra 16de Aarh.: »Also liebe sei dir wunde zu bludende, als vnser lieben frawen vnd vnserm herren Godt

<sup>1</sup> Urquell 2, 105.

ist der man der ein recht vrthell kan vnd des niement entgan«. Et tilsvarende nedertysk »als leff to lopende als (leff)« kunde vel nok hidføre Forvirringen. Eller skulde her foreligge Misforstaaelse af en ældre Opskrifts »leth och wrot (ø: uglædet!?) at løbe«, der har villet gengive et tysk »als let unde unmere to lopende« (saa ledt og ukært at løbe<sup>1</sup>)?

Den almindelige Udtryksform i dansk er en anden; fra gammel Tid af har vi slaaet os paa negative Vendinger, fremfor alt denne: det er Ondet forment at volde Skade, ligesom Himmerig er hin Mand forment. I Tanken staar det nær ved tysk »als die Himmelstür versteht« (men uden Stillingsbilled), eller ved sjældne Former som: »so lützel theil er im rich gotes hat, so warlich must du würm derben«<sup>2</sup>. Vor ældste Opskrift 1224 har »formeent schaltu vere (din tunge at røre) som den mand der himerig forbøden er«. De paagældende klare Opskrifter er 123. 147. 148 (»fri for Himmerig«) 149. 622. 628 (»udelukt«) 629. 631. 632. 637. 646—49 (undt. *a b*) 657 (der ekstra tilføjer »skal blive salig«) 1224; altsaa seksten Numre. I nogle Tilfælde mangler de afgørende Ord (spec. Himmerig), medens dog et »jeg forbyder« e. l. i 1ste Led, tyder paa, at Typen er den samme: 156—59. 460. 630. 649 *a b*. Ejendommelig er 155: (det skal ikke) »bløde mer en[d] den Mands Siæl skal faa Naade« (der er ganske enkelte tyske Paralleler). I tre Tilfælde er en ny Pointe hutlet til rette; i 161 ved at ændre Substantiv »fri for at komme til Tinge« (< Himmerig); ved at ændre Verbum i 160 (mulig noget aandriggjort gennem de gejstlige Mellemed) »Jeg vil hjælpes . . . paa den

<sup>1</sup> Jfr. MONE 3, 286.

<sup>2</sup> SCHÖNBACH utrykt Nr. 699 fra 16de Aarh.

Maade som Manden bliver hjulpen« (Mening?); og 638 (Musene) »skal forsvinde som den Mand«.

Denne danske afdæmpede Udtryksform — der i alt præger henved fem og tyve af vore een og tredve Numre — har absolut ikke gjort Lykke længer nordpaa. Et Par norske og et Par svenske Opskrifter har »udelukt fra Himmerig« eller »(icke) salighet vinna«; ellers fremhersker, især da i Norge og Finland, Stillingsbilledet med Helvede, saa at Formlen heroppe er nær ved at opluges af den store »Syndertype«-gruppe i dennes gængse Skikkelse.

§ 71. **Uepiske Formler.** Nr. 163—73. 1127. 1128. 163 *vov* jysk Maal: ringe, daarlig. — 164 Maningen er byldemæssig, jfr. 490 fl. »3 Guds Ord« næppe Credo, men tre Fader-vor. — 168 kan minde om Opskrifterne s. 110 Anm. 2, men mangler jo Jordanbilledet. 173 (1128) med Joh. Ev. 19, 30 kunde været sat under Helligblodsformler; Ordene er brugt mod Kolden i vore latinske 267. 269 fra 15de Aarh.; den af Udlandets mig kendte Opskrifter der er ældst, er<sup>1</sup> fra 14de Aarh. mod »Stechen«. Ifølge Urquell 2, 145. 178 paa bød Hertug Ernst August af Sachsen-Weim.-Eis. i et Patent af Juleaftensdag 1742 at skrive disse Ord samt AGLA ved aftagende Maane paa Trætallerkener og kaste dem i Ilden, naar der udbrød Brand. Paa nytysk hos BARTSCH s. 376 gælder Ordene Blod. — Skikken at skrive Ord med den lidendes eget Blod paa hans Pande kan i hvert Fald føres tilbage til 10de Aarh.<sup>2</sup>

## XII. Tilbageblik.

§ 72. Det er kun en lille Del af Danmarks Trylleformler her er afhandlet; men den omslutter nogle af vore

<sup>1</sup> SCÖNBACH utrykt Nr. 474 (cod. lat. Monac. 7021).

<sup>2</sup> F. Eks. STEINMEYER s. 392 (»Bironici«).

mest yndede Signelser; og blandt Æmnerne, der næsten helt igennem tilhører den kristne Bibel- og Legende verden, spiller et saa vigtigt Stof som Jesu Lidelse en Hovedrolle. Alt i alt giver de danske Vrid- og Blodsignelser os et Indtryk af slige Aandsprodukters Præg og Historie.

1. Religionshistorisk Betydning. De afhandlede Formler bringer Bud fra et Lag i Folkereigionen der ikke er gennempræget af Højkirkens Normer; Forskellen ligger her kun delvis i Forudsætningen, at nemlig Skade og Sygdom kan læges ved Ord, men især i Indholdet, idet dette i flere Tilfælde fjærner sig fra de korrekt kirkelige Forestillinger. Nogle af Formlerne tilhører et Niveau der ligger adskilligt fjærnere fra det højkirkelige end Legendesiger og Helgenhistorier plejer, og de er Livstegn fra en fjærn Tids Kredse (af lavgejstlige) som ellers ikke paaviseligt har efterladt sig Aandsprodukter<sup>1</sup>. — Det ældste og ofte længste Stykke af Formlernes for os synlige Historie ligger sædvanligvis udenfor Danmark.

2. Kirkeligt korrekte Formler. Kirkeligt uanstødelige er Signelserne om den blodsottige Kvinde § 41 (delvis Evangelietekst), Jesus i Marias Fund § 29 (hymneagtig), de hellige Stunder § 64, Jesu Staaen paa Korset § 39 fl. og Jesu (blødende) Saar § 62 fl., de grove Syndere og Tingmanden § 68 fl. (moraliserende). — Korrekte Signelser har kunnet skabes til alle Tider; vi finder da ogsaa her snart ældgamle Repræsentanter (Stunderne o. Aar 400, Kvinden o. Aar 800), snart først senere Eksempler (Synderne fra 13de Aarh., Resten fra den følgende Tid). — Paa een Gang i Kirkens og Folkevisens Stil er de tre Lilier § 66 (fra 15de Aarh. af).

3. Folkeligt frie Formler. Udpræget lav- eller

<sup>1</sup> Jfr. Trylleord s. 42 og 63 fl.

»ukirkelige« er det hellige Vrid § 1—27 (med kun spredte og svage Tilløb til Evangelisering), kendt fra 10de Aarh., Jesu godartede Saar § 43 fl., fra c. 1000 (herunder: Maria læger Saarene § 55 fl. fra 14de Aarh. eller senere). Hertil Jordan- og Longinusformlerne, fra 900—1000, se Punkt 4. Paa Overgang til Helgenlegende staar de tre Brødre § 67 fra 12te Aarh. Som det ses, kan de typiske Former føres tilbage til den ældre Middelalders *Sæcula obscura*; hvor meget ældre de er end de ældste Opskrifters Tid, kan ikke siges.

4. Dobbelformer. I et Par Tilfælde gaar gennem lange Tider kirkeligt (oprindelig) uanstødelige og vildtvoksende Former jævnsides. Jordan staar a) da Jesus skal over den, b) ved Jesu Daab (§ 32 fl.). Lansesaaret a) læges mirakuløst, b) flyder med Blod og Vand. De folkelige Former synes ikke at være mekaniske Fordrejelser af de kirkelige Signeformer, men selvstændigt dannede ud fra lavkirkelige Forestillinger.

I andre Tilfælde ser vi en folkelig Formel i senere Tid kirkeliggøres. Saaledes Jorderig-Himmerig § 57, kendt fra c. 1200 (eller 10de Aarh.), som i 16de Aarh. korrigeres, i al Fald i tysk, ved at Helbredelsen tidfæstes til efter Jordelivet. Ligesaa de ganske sene Former af Jordanformlen, hvor Underet (der efterhaanden følte som anstødeligt selv ved Daaben) undgaas (s. 119). Principielt hører vel den kirkelige Longinussignelse herhen (s. 194).

5. Byrd, Arv, Nybyrd. En Formel skabes normalt som en Organisme, et Produkt med Sammenhæng og Pointe. Senere kan den overleveres delvis mekanisk som et gammelt »probatum« og derved holdes ved Magt i Tider og Kredse hvor dens Indhold er Brugerne fremmed, dunkelt eller forargeligt, om de reflekterer over det. Den kan me-



kanisk forvirres ved Fordrejelse og sekundær Sammensætning (t. Eks. Nr. 78. 136. 1114 (? s. 114); — 160, hvor saa atter Fyldekalk søger at stoppe Revnen).

Men Trangen til Sammenhæng og Forstaaelse vil normalt ogsaa senere kræve sin Ret til en viss Grad. Ny Betydning skabes hvor den gamle gik tabt eller forkastedes (Nr. 95—98). Der kan endog digtes videre paa gammelt Grundlag; Jesu Saar, oprindelig lægt af ham selv eller af »sig selv«, læges senere i Middelalderen af hans Moder; den gamle Longinusformel har i Danmark en virkningsfuld dialogisk og med ny Handling fyldt Form (s. 165 fl.).

6. Forhold til latin. Af adskillige Signelser foreligger gamle latinske Former. Forholdet er ikke det, at alle de korrekte og ingen ukorrekte kendes paa latin: Syndertyperne § 68 har vi t. Eks. kun paa Folkesprog, mens den ældste, grelle Jordanopskrift er paa (vulgært) latin (s. 108) og Ramsen om Jesu Saar ogsaa kendes i latinsk Form. — Vi skal næppe paa Forhaand fastslaa, at hvor latinsk Tekst foreligger, har Grundformen altid været latinsk (græsk). Det er ikke utænkeligt, at Klerikere ukyndige i Romersproget har digtet een og anden Signelse i Folkesprog og givet den til mundtlig Arv, saa at den først da en litteratus tog sig af den, optegnedes i latinsk Form. Hvis der er Tilfælde hvor Latinen er sekundær, kan Forskningen mulig engang udpege dem.

7. Udbredelse. Nogle af Formlerne er kendte viden om, t. Eks. Jordanformlen i græsk, gotonske og slaviske Sprog, Jesu godartede Saar og Syndertyperne desuden i romanske; andre er, saa vidt ses, særlig gotonske (tysk, tildels engelsk, nordisk, tildels finsk), saaledes Jorderig-Himmerig, Tingmanden, samt det hellige Vrid (der dog ogsaa er naaet Slaver og Magyarer). Ejendommeligt for Norden

alene (tildels for Danmark) synes den givne Udformning af nogle Mariasignelser § 29. 56, samt »Af Brud i Led« Nr. 52.

Danmark har næsten vraget visse Blodsignelser som er yndede i Syd og delvis ogsaa i Nord: Jesus stod paa Korset kun Nr. 100 (101, foruden latinske og tyske Opskrifter), Tre Blomster kun 146 (921), (Tre Brødre 1125), samt Syndertyperne 162 (154?). Flere Signelser synes tidligt uddøde hos os; Trebrødre er ikke optegnet efter 14de Aarh., Jesu Tred Nr. 50 ikke efter 16de, ligesaa Nr. 52, klar Optegnelse af »Jesus stod« ikke efter 17de. Trebrødreformlen taber sig eller opløses dog ogsaa i nyere tysk (EBERMANN s. 38 fl.: fra 16de Aarh.; det samme gælder maaske Jesu Tred). — Omvendt har Longinus, der i Nutiden er hensygned i tysk og er sjælden i Højnorden (s. 147. 174), holdt sig livskraftig i dansk i alle Landsdele. Og det hellige Vrid, som i nytysk synes temmelig moderat repræsenteret, er gennem 19de Aarh. vor oftest optegnede Formel; Elementer af den kendes eller bruges endnu i 20de Aarh., Nr. 1104 og s. 86 Anm. 1 (Møn, Als; vistnok ogsaa paa Fyn iføge den ordknappe Meddeler af 216 c).

8. Indvandring til Danmark. Den ældste Opskrift paa dansk Sprog er 1125 fra 14de Aarh.; fra 15de (regnet indtil 1520) har vi 72. 103. 50. 51 (Jordan, det gode Saar, Jesu Tred og fem Saar); fra Tiden 1520—1620 Tingmanden (lidt ældre i svensk) 1224, Af Brød i Led 52, det hellige Vrid 1. 13 og vel Jorderig-Himmerig 133. At andre Sprog end tysk og latin skulde have afgivet Kilder, er der næppe Tegn til. Fra tysk er utvivlsomt 1125 oversat (s. 219). Tysk, særlig ældre tysk Indflydelse spores særlig tydeligt ogsaa i 50 (s. 201), 60 fl. 129. 137 (s. 135. 141), 126 (s. 153). — Man huske ogsaa, at Vrid, Tingmand og Jorderig væsentlig

kun foreligger i gotonsk og slet ikke paa latin (jfr. s. 237); dem har vi sikkert fra tysk.

Indvandringen sydfra synes at have tabt sig næsten helt i de sidste Aarhundreder. Hvor der er Forskel mellem ældre og nyere tysk Udformning, viser i de nysnævnte Grupper senere danske Opskrifter Overensstemmelse ikke med moderne men med ældre tysk Form: (det gode Saar s. 137.) Jorderig s. 186, Tingmanden s. 232 fl.; jfr. ogsaa Longinus s. 174 og mulig Nr. 57 s. 98. Kun i faa og spredte Tilfælde synes den tyske Indflydelse af nyere Datum, i hvert Fald dog Nr. 53 s. 32 og Nr. (146) 921 s. 212.

Det ligger nær at tænke sig Gejstlighed i Senmiddelalderen og Handelsfolk og Soldater (dengang og) endnu i Aarhundredet efter Reformationen som Hovedformidlere. Mundtlig Import nede ved Sproggrænsen har næppe haft større Betydning for hele Landet.

Enkelte Blodsignelser er blevne staaende i det fremmede Sprog. De latinske 145. 1122. 173 (1128) spænder fra 14de til 19de Aarh's Hskrr., de nedertyske 141 (354). 144 fra c. Aar 1350 til 1600. De to højtyske 99 c og 142 er fra unge Haandskrifter, men 99 har gammeldags Sprog.

9. Danmark og Højnorden. Normalt genfindes de danske Signelser i Norge, Sverig (Finland). Især til Sverig kan de udentvivl være komne direkte fra Tyskland i stort Tal. Vridformlens fra dansk afvigende højnordiske Former forudsætter ganske vist et Normaltrin som vort danske (s. 48), men dette har (uden Rim) ogsaa været middelnedertysk Normalform. Tingmandsformlens »Vidne«-gruppe (s. 231) har Sverig vistnok faaet fra Danmark.

---

### Efterskrift

(Tilføjelse til § 67).

Først ved Trykningens Begyndelse er jeg bleven opmærksom paa Nr. 1384 i *The Oxyrhynchus Papyri XI* (1915) med en græsk Opskrift fra 5te eller 6te Aarh., af Udgiverne vurderet rigtigt (»inserted... perhaps as a kind of charm«); det er sikkert den ældste kendte kristne Møde-formel; desværre mangler alle Linie-slutningerne. Den kan regnes for en Spire til vor Brødreformel. Med fuld Sikkerhed læses: »Der mødte..... i Ørkenen..... Jesus! hvad Lægemiddel findes der... Og han siger til dem: Olie... af Oliven, og Myrrha... til dem der tror [paa Navnet] Faderens og Hel[ligaandens og] Sønnens«. Her ender, uden Lakune, Stykket. Om de mødende kaldes Mænd, *ἀνδρες*, er usikkert; deres Spørgsmaal ender formentlig med »for syge Folk«, *ἐρρω[στοις]*, saa de næppe selv er syge; Budet om at læge aabenlyst og gratis er der absolut ingen Plads til. Efter »mødte« staar *η*; Udgiverne foreslaar her at læse »os«, *ἡμῶν*, og vil tænke sig Stykket taget fra et ukanonisk Evangelium i Jeg- eller Vi-form, f. Eks. »De tolv Apostles Ev.« — (I Papyrusbladets næste Opskrift, ligeledes en episk Formel, siger Herren til øjensyge Engle: »Hvorfor er I komne, I hellige, I helt rene?« i Stil med »quo itis, boni fratres« i vor Formel.)

---

## LITTERATURHENVISNINGER

(med Angivelse af Betydningen af de brugte Forkortelser).

- ALEMANNIA, Zeitschrift für Sprache (etc.), hg. v. BIRLINGER.  
 AMINSSON: Bidrag till Södermanlands äldre kulturhistoria.  
 AM = Den arnamagnæanske Haandskriftsamling i Københavns  
 Universitetsbibliotek.  
 ANGLIA, Zeitschrift für englische Philologie.  
 ANZ. DA = Anzeiger für deutsches Alterthum.  
 ANZ. KDV = Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit.  
 BANG: Norske Hexeformularer og magiske Opskrifter, Kria 1902.  
 BARTSCH: Sagen (etc.) aus Mecklenburg II, Wien 1879.  
 BIRLINGER: Volksthümliches aus Schwaben, Freiburg 1861.  
 CAVALLIUS = HYLÉN-CAVALLIUS: Wärend och Wirdarne, Stockh.  
 1864.  
 CHOICE NOTES = Notes and Queries V 2, London 1858—59.  
 CHR. = R. TH. CHRISTIANSEN: Die nordischen u. finnischen Varianten  
 des zweiten Merseburgerspruches (FFC Nr. 18), Hamina  
 1914.  
 CFL = County Folk-Lore (Publ. of the Folklore-Society, London).  
 DALYELL: The darker Superstitions of Scotland, Glasgow 1834.  
 DGF = Danmarks gamle Folkeviser (GRUNDTVIG).  
 DST. = Danske Studier (M. KRISTENSEN og A. OLRİK).  
 EBERMANN: Blut- und Wundsegen (Palaestra XXIV), Berlin 1903.  
 FEILBERG: Ordbog over jyske Almuesmål.  
 FFC = Folklore Fellows' Communications.  
 FL = Folk Lore, a quarterly Review, London.  
 FRANZ, ADOLPH: Die kirchlichen Benediktionen im Mittelalter,  
 Freiburg 1909.  
 FRISCHBIER: Hexenspruch und Zauberbann in der Provinz Preussen,  
 Berlin 1870.  
 FUF = Finnisch-ugriscbe Forschungen (SETÄLÄ og KROHN).  
 GERM. = Germania, Vierteljahrschrift für deutsche Altertumskunde  
 (PFEIFFER).  
 GRIMM, J.: Deutsche Mythologie, 1835 etc.

- HÄLSIG: Der Zauberspruch bei den Germanen bis um die Mitte des XVI. Jahrhunderts, Leipzig 1910.
- HEIM, R.: Incantamenta magica Graeca Latina (Jahrb. f. klass. Philol. (FLECKEISEN) XIX Suppl.).
- HENDERSON: Notes on the Folk-Lore of Northern Counties, 2den Udg. London 1879.
- HÖV. KRON. = HÖVORKA und KRONFELD: Vergleichende Volksmedizin, Stuttgart 1908—1909.
- JACOBY, ADOLPH: Ein bisher unbeachteter apokrypher Bericht über die Taufe Jesu, Strassburg 1902.
- JAHN: Hexenwesen und Zauberei in Pommern, Breslau 1887.
- JAMF = Journal of American Folk-Lore.
- JOHN JOHANSSON = Lappmannen J. J's Signerier och Besvärjelser, utg. av OSSIAN LINDSKOG, Malmö 1917.
- KÄLKAR: Ordbog til det ældre danske Sprog.
- KLEMMING: Läke- och Örteböcker (SSFS 28), Stockh. 1886.
- KÖHLER, REINHOLD: Kleinere Schriften, herausg. v. JOH. BOLTE III, Berlin 1900.
- KROHN SS = KAARLE KROHN: Suomalaiset syntylöitsut (De finske Ophavsgaldere), Helsinki 1916.
- LANDTMAN: Finlands svenska folkdiktning VII: Folketro och trolldom 1 (SLSF CXLVII), Helsingfors 1919.
- LEVÓN: Verensulkusanat ja raudan sanat (Ordene ved Blodstillen og om Jærn), Tampere 1904.
- LOSCH = Württembergische Vierteljahrshefte XIII (LOSCH: Deutsche Segen).
- MANSIKKA: Über russische Zauberformeln, Helsingfors 1909.
- MÉLUSINE, Recueil de Mythologie etc. (GAÏDOZ).
- MNM = Meddelanden från Nordiska Museet (v. HAZELIUS) 1897.
- MONE: Anzeiger für Kunde der deutschen Vorzeit (Tidsskrift).
- MS = MÜLLENHOFF u. SCHERER: Denkmäler deutscher Poesie u. Prosa, 3. Udg., Berlin 1892.
- MÖM = Meddelanden från Örebro Läns Museum VII, 1918.
- PITRÉ: Biblioteca delle tradizioni popolari Siciliane (Tidsskrift).
- PRADEL: Griechische und süditalienische Gebete, Beschwörungen und Rezepte des Mittelalters (Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten III 3), Giessen 1907.
- PRIEBSCH: Deutsche Handschriften in England, Erlangen 1896 fl.
- PR.VAR = Det preussiske Videnskabsakademis utrykte Forarbejder til en Registrant over tyske Haandskrifter ældre end 1520.
- R.TR.P. = Revue des traditions populaires.
- RÄÄF's utrykte svenske Samlinger af Signelser, efter Kopierne i Det finske Litteraturselskabs Arkiv i Helsingfors.

- SALMINEN: Svenska och norska trollformler från Skandinaviens finnbygder (SLSF XCI, Förhandlingar och uppsatser Nr. 23).  
 SCHÖNBACH's utrykte Samling Signelser i Univbibl. i Giessen.  
 SKVR = Suomen kansan vanhat runot (Det finske Folks gamle Kvad), Helsinki 1908 fl.  
 SL = Nyare bidrag till kännedom om de Svenska Landsmålen (LUNDELL).  
 SLSF = Skrifter utgivna av Svenska Litteratursällskapet i Finland.  
 STEINMEYER = ELIAS V. ST.: Die kleineren althochdeutschen Sprachdenkmäler, Berlin 1916.  
 STRACKERJAN: Aberglaube und Sagen aus Oldenburg I, Oldenb. 1867.  
 TRYLLEORD = F. OHRT: Trylleord, fremmede og danske 1922.  
 URQUELL = Am Urquell, Monatsschrift für Volkskunde (CARSTENS);  
 NF = Neue Folge.  
 VK = Zeitschrift des Vereins für Volkskunde.  
 VASSILIEV: Anecdota græco-byzantina I, Moskva 1893.  
 WOSSIDLO = Professor RICHARD W's utrykte Samlinger i Waren i Meklenburg.  
 WRIGHT (& HALLIWELL): Reliquiæ antiquæ, London 1841 fl.  
 WUTTKE: Der deutsche Volksaberglaube der Gegenwart, 1860 etc.  
 ZDA = Zeitschrift für deutsches Alterthum (HAUPT).  
 ZDM = Zeitschrift für deutsche Mythologie (WOLF).  
 ZRHVV = Zeitschrift für rheinische und westfälische Volkskunde.

---

Andre Arbejder er nøjere betegnede ved de enkelte Citater.

I og II = Danmarks Trylleformler I og II.

s. = Side. l. = Linie.

Reg. = Registrene i I og II.

††† = Nomina trinitatis.

Betegnelsen Nr. udelades normalt for de danske Formler; 7. 14. 21 t. Eks. betyder »Danmarks Trylleformler Nr. 7, Nr. 14 og Nr. 21«.

---

## INDHOLD

	Side
Forord .....	3
Tekstudvalg .....	6
<b>Vrid.</b>	
I. Det hellige Vrid. § 1—26 .....	15
§ 1 Til Indledning s. 15. 2 Højnorden og Finland s. 19.	
3 Person og Funktioner s. 20. 4 Een eller flere Personer	
s. 21. 5 Christ, Kors, Maria s. 24. 6 Stedet s. 27. 7 Færd-	
selsmaaden s. 29. 8 Dyret s. 29. 9 Lemmet s. 31. 10 Kata-	
strofen s. 31. 11 Led i Led s. 33. 12 Andre Lægeord s. 38.	
13 Andre Handlinger s. 39. 14 Rim s. 43. 15 Rytme s. 45.	
16 Bygning s. 47.	
§ 17 Engelske Former s. 48. 18 Nordtyske Former efter	
1500 s. 51. 19 Mellem- og sydtyske Former efter c. 1100	
s. 53. 20 Opskrifter paa andre Sprog s. 57. 21 Triersignelsen	
s. 58. 22 Merseburggaldere s. 62.	
§ 23 Formlens Oprindelse, hedensk? s. 73. 24 Formlens	
Oprindelse, kristen? s. 80. 25 Grundform s. 86. 26 Laan og	
Nydannelser s. 90.	
Tillæg: Andre Vridformler § 27 .....	95
<b>Blod.</b>	
Overskrifterne § 28 .....	97
II. Jomfrumoderen § 29 .....	97
III. Det hellige Vand § 30—38 .....	99
§ 30 Udbredelse og Formaal s. 99. 31 Bibel, Kirke og	
Folkeskik s. 100. 32 Legende og ældste Signelser s. 103.	
33 Scenen s. 112. 34 Underet s. 117. 35 Personerne s. 119.	
36 Redskabet s. 121. 37 Formen. Tilbageblik s. 122. 38 Spredte	
Enkeltheder s. 124.	
IV. Jesus staar paa Korset § 39—40 .....	128
§ 39 Oprindelse s. 128. 40 Historie s. 130.	
V. Den blodsottige Kvinde § 41 .....	133
De hellige Vunder § 42 .....	134



	Side
VI. Jesu godartede Saar § 42—45 . . . . .	134
§ (42 Udbredelse s. 134) 43 Ramsen s. 135. 44 Ramsen og Jesu Saar: Form s. 142. 45 Saarenes Tid og Tal s. 143.	
VII. Longinus § 46—54 . . . . .	147
§ 46 Forekomst. Bibel. Legende s. 147. 47 Prøver. For- maal s. 149. 48 Formen s. 152. 49 Manden s. 154. 50 Gær- ningen s. 158. 51 Følgen dengang; latin og tysk s. 160. 52 Følgen dengang; dansk s. 165. 53 Følgen nu s. 169. 54 Tilbageblik s. 172.	
VIII. Jesu lægte Saar § 55—57 . . . . .	175
§ 55 Maria læger; fremmede Former s. 175. 56 Maria læger; danske Former s. 177. 57 Jorderig-Himmerig s. 184.	
IX. »Doketismen« i Blodsignelserne § 58—60 . . . . .	188
§ 58 Kættersk og kirkelig Doketisme s. 188. 59 Formel- doketismens Historie s. 189. 60 Doketismens Grad og Præg s. 195.	
X. Jesu blødende Saar § 61—63 . . . . .	197
§ 61 (Tankegang) s. 197. 62 Jesus havde Saar s. 198. 63 Jesu strømmende Blod s. 202.	
XI. Andre Blodformler § 64—71 . . . . .	208
§ 64 De hellige Stunder (og Steder) s. 208. 65 »Himmel- sædet« s. 210. 66 Tre Blomster s. 210. 67 Tre gode Brødre s. 212. 68 Helgbryderen s. 220. 69 Manden paa Tinge; frem- mede Former s. 222. 70 Manden paa Tinge; danske For- mer s. 227. 71 Uepiske Formler s. 234.	
XII. Tilbageblik § 72 . . . . .	234
Litteraturhenvisninger . . . . .	241



# HISTORISK-FILOLOGISKE MEDDELELSER

UDGIVNE AF

DET KGL. DANSKE VIDENSKABERNES SELSKAB

## 1. BIND (KR. 8.50):

	Kr. Ø.
1. THOMSEN, VILHELM: Une Inscription de la trouvaille d'or de Nagy-Szent-Miklós (Hongrie). 1917.....	0.65
2. BLINKENBERG, CHR.: L'image d'Athana Lindia. 1917.....	1.35
3. CHRISTENSEN, ARTHUR: Contes Persans en langue populaire, publiés avec une traduction et des notes. 1918.....	2.90
4. HUDE, KARL: Les oraisons funèbres de Lysias et de Platon. 1917.....	0.35
5. JESPERSEN, OTTO: Negation in English and other languages. 1917.....	3.35
6. NILSSON, MARTIN P.: Die Übernahme und Entwicklung des Alphabets durch die Griechen. 1917.....	0.70
7. SARAUF CHR.: Die Entstehungsgeschichte des Goethischen Faust. 1918.....	2.35

## 2. BIND (KR. 9.35):

1. NYROP, KR.: Histoire étymologique de deux mots français ( <i>haricot, parvis</i> ). 1918.....	0.60
2. JÓNSSON, FINNUR: Jón Arasons religiøse digte. Udgivne af FINNUR JÓNSSON. 1918.....	1.75
3. SARAUF, CHR.: Goethes Augen. 1919.....	4.50
4. TUXEN, POUL: Forestillingen om Sjælen i Rigveda. Med nogle Bemærkninger om Sjæleforestillingens Udformning i de ældste Upanişader. 1919.....	0.65
5. BLINKENBERG, CHR.: Hades's Munding. 1919.....	0.65
6. NYROP KR.: Études de grammaire française (1. Onomatopées. 2. Mots abrégés. 3. Néologismes. 4. Mots d'emprunt nouveaux. 5. <i>Haricot</i> et <i>parvis</i> ). 1919.....	1.75
7. CHRISTENSEN, ARTHUR: Smeden Kāvāh og det gamle persiske Rigsbanner. 1919.....	0.85
8. SARAUF, CHR.: Goethes Faust i Aarene 1788—89. 1919.....	1.75

## 3. BIND (KR. 11.60):

1. NYROP, KR.: Études de grammaire française (6. Analogies syntaxiques. 7. Contaminations syntaxiques. 8. Néologismes. 9. Monter le coup. 10. Une question d'accord). 1920.....	1.00
2. JÓNSSON, FINNUR: Norsk-islandske kultur- og sprogforhold i 9. og 10. årh. 1921.....	10.50
3. DRACHMANN, A. B.: Sagunt und die Ebro-Grenze in den Verhandlungen zwischen Rom und Karthago 220—18. 1920.....	0.75
4. CHRISTENSEN, ARTHUR: Xavāṣṣ-i-āyāt. Notices et extraits d'un manuscrit persan traitant la magie des versets du Coran. 1920.....	2.25
5. PEDERSEN, HOLGER: Les formes sigmatiques du verbe latin et le problème du futur indo-européen. 1921.....	1.00

#### 4. BIND (KR. 18.10):

Kr. Ø.

- |   |       |
|---|-------|
| 1. POULSEN, FREDERIK: Ikonographische Miscellen (mit 35 Tafeln und 21 Abbildungen im Text). 1921.....   | 12.00 |
| 2. HAMMER JENSEN, INGEBORG: Die älteste Alchymie. 1921.....   | 5.00  |
| 3. JESPERSEN, OTTO: De to hovedarter av grammatiske forbindelser. 1921.....   | 1.35  |
| 4. NYROP, KR.: Gueules. Et Ords Historie. 1921.....   | 0.65  |
| 5. NYROP, KR.: Études de grammaire française (11. Notes lexicographiques. 12. Mots abrégés. 13. Remarques sur <i>quoi</i> . 14. Le suffixe <i>-ie</i> . 15. Onomatopées. 16. Patois et Français) 1921.... | 1.40  |
| 6. ANDERSEN, DINES, & SMITH, HELMER: The Pāli Dhātupāṭha and the Dhātumañjūsā, edited with indexes. 1921.....   | 2.60  |
| 7. NILSSON, MARTIN P.: Die Anfänge der Göttin Athene. 1922.....   | 0.65  |
| 8. BRUNOT, FERDINAND: L'expression des relations et l'expression des modalités en langue française. Concordances et discordances. 1922.....   | 0.50  |

#### 5. BIND (KR. 14.90):

- |  |       |
|--|-------|
| 1. SARAUW, Chr.: Niederdeutsche Forschungen I. Vergleichende Lautlehre der niederdeutschen Mundarten im Stammlande. 1921 | 13.50 |
| 2. POULSEN, FREDERIK: Vases grecs récemment acquis par la Glyptothèque de Ny-Carlsberg. Avec 11 planches. 1922.....      | 6.40  |

#### 6. BIND (KR. 12.15):

- |  |      |
|--|------|
| 1. CHRISTENSEN, ARTHUR: Textes Ossètes. Avec un vocabulaire. 1921  | 4.50 |
| 2. Les dialectes d'Awromān et de Pāwā. Textes recueillis par ÅGE MEYER BENEDICTSEN, revus et publiés avec des notes et une esquisse de grammaire par ARTHUR CHRISTENSEN. 1921..... | 4.00 |
| 3. OHRT, F.: De danske Besværgelser mod Vrid og Blod. Tolkning og Forhistorie. 1922.....   | 7.70 |

#### 7. BIND:

- |  |       |
|--|-------|
| 1. HAMMERICH, LOUIS L.: Zur deutschen Akzentuation. 1921.....      | 10.40 |
| 2. SCHÜTTE, GUDMUND: Jysk og østdansk Artikelbrug (under Pressen). |       |